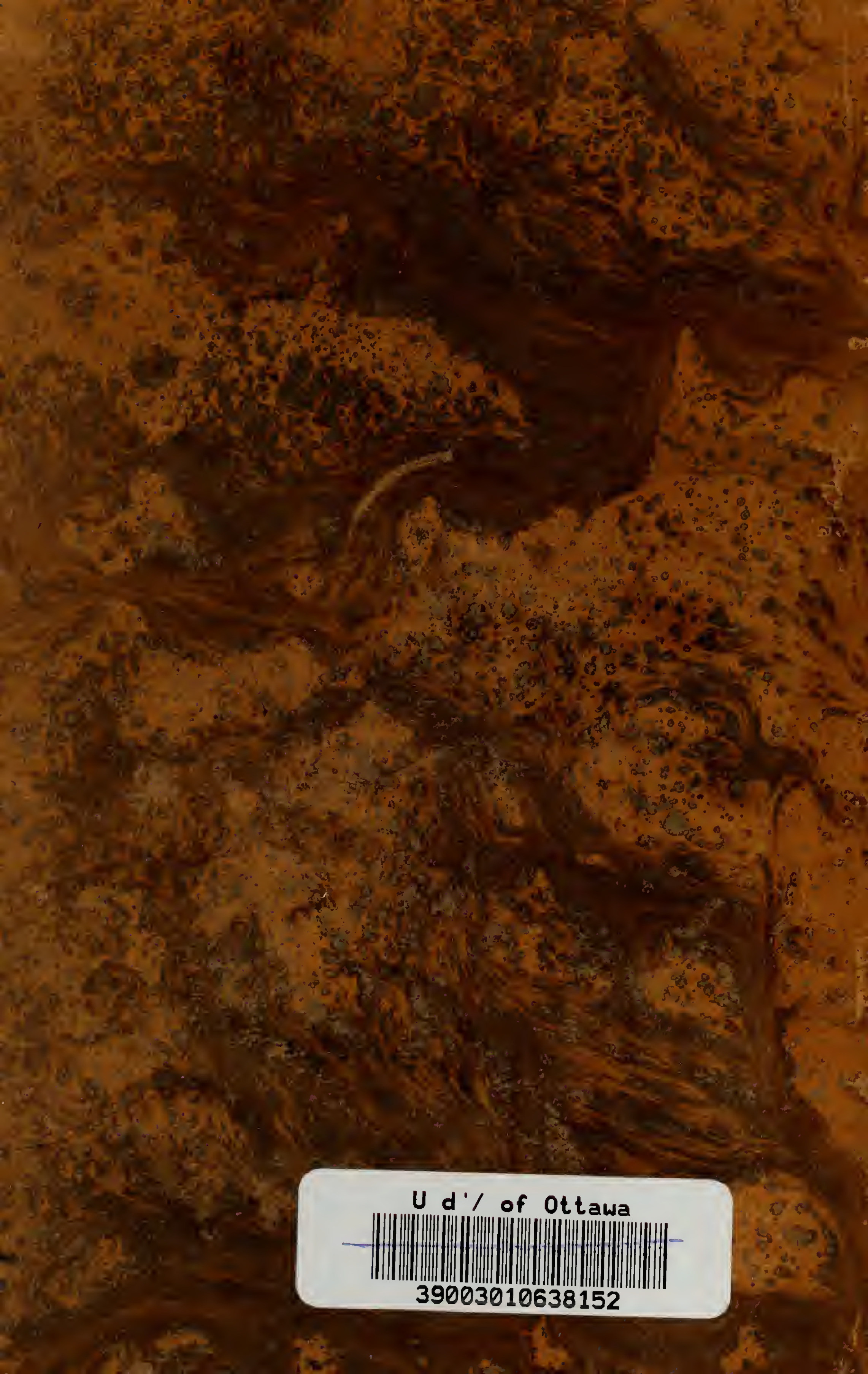
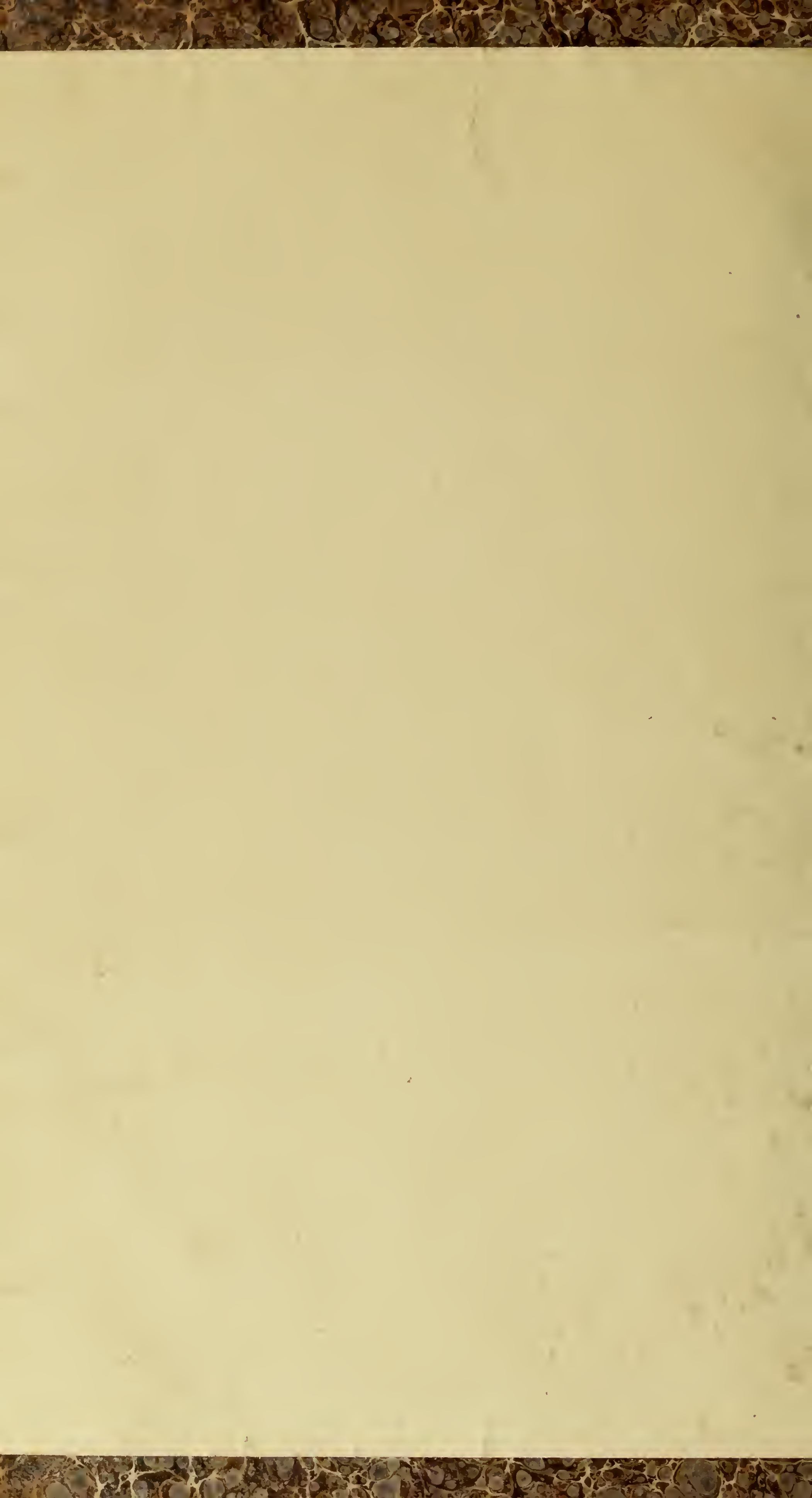
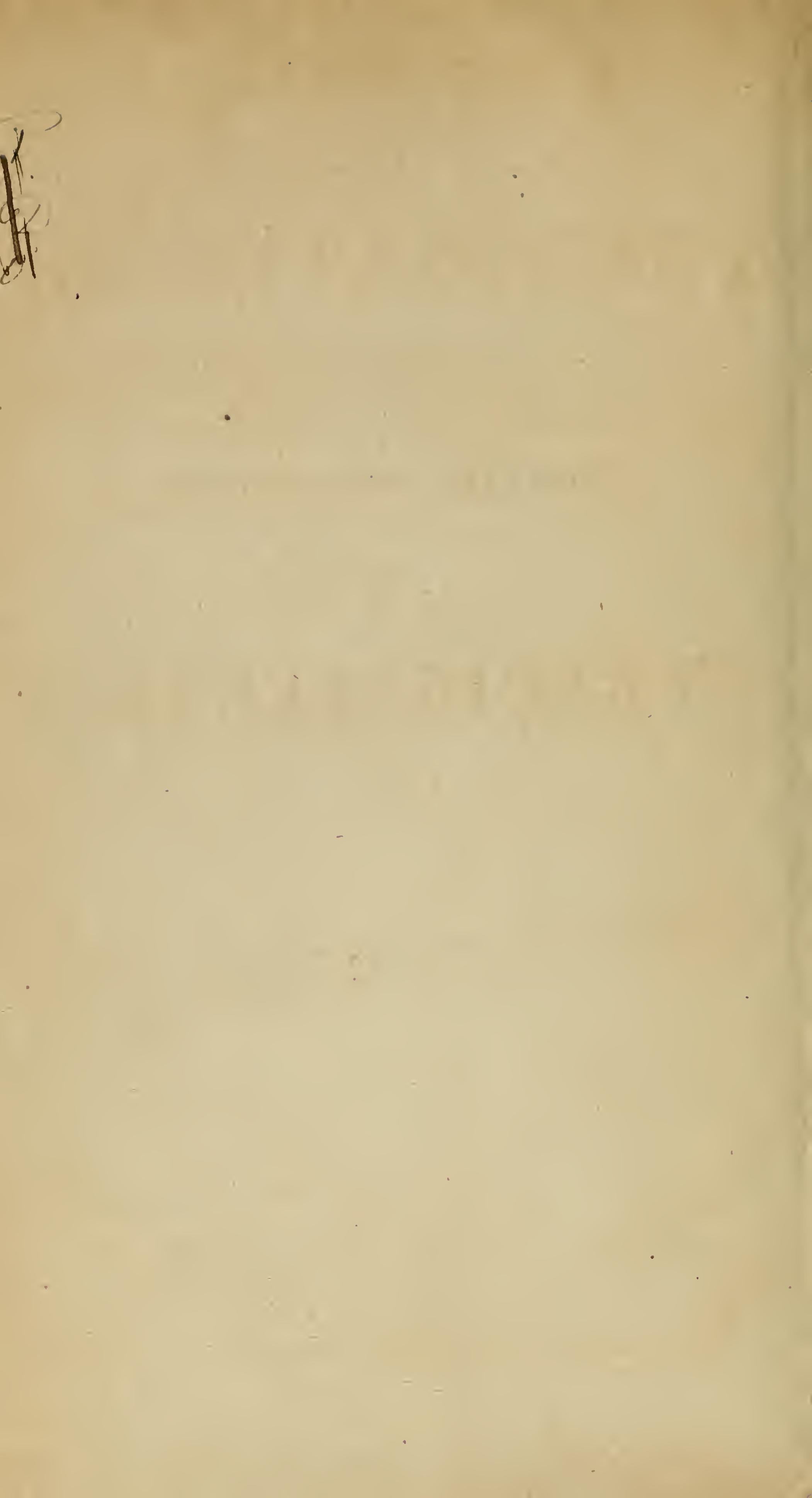










NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie,
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



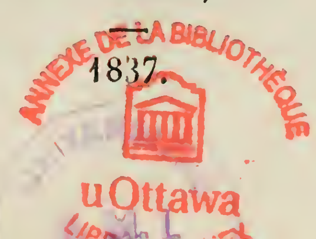
Tome Dixième.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE,

RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

SCANDALE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Il est assez commun dans le monde de se former une idée fausse du péché de scandale. Ce titre de scandaleux présente ordinairement à l'esprit des profanateurs sacriléges des choses saintes; des blasphémateurs exécrables du saint nom de Dieu; des professeurs impies d'irréligion; des fanfarons audacieux de libertinage, et en général tous ceux qui professent hautement et qui affichent solennellement leurs péchés de scandale, par ignorance de sa vraie nature. Le mot scandale, dans son acception primitive, signifie une pierre, ou tout autre obstacle qui, placé dans le chemin, fait tomber les passans. Dans le langage actuel, détourné de sa signification originaire à un sens métaphorique, ce mot exprime ce qui dans la route du salut est un obstacle à ceux qui la parcourent. Saint Thomas, et après lui toute l'école, définissent le scandale, une parole ou une action qui n'a pas la rectitude convenable, et qui donne au prochain une occasion de ruine spirituelle. Cette notion montre qu'il existe une multitude de manières de donner le scandale; on peut les rapporter à deux classes différentes : scandale de paroles, scandale d'actions. Il serait impossible de rapporter tous les scandales, soit de l'un, soit de l'autre genre, qu'on peut donner à ses frères. Contentons-nous d'en présenter quelques exemples. Un discours contre la religion, un doute semé

sur la foi, une raillerie sur la piété ou sur ceux qui la pratiquent, un mauvais conseil donné, une insinuation dangereuse proposée, un propos obscène ou équivoque lâché, une calomnie ou une médisance répandue, sont des scandales de parole. Un livre corrupteur prêté, une peinture lascive exposée, une parure immodeste étalée, une occasion de péché présentée, une violence exercée pour faire commettre le mal, voilà des scandales d'action.

L'acte scandaleux n'est pas toujours un péché véniel.

Si tous les scandaleux étaient des pécheurs manifestes, couverts d'opprobre, faisant trophée de leurs exemples dangereux et de leurs suggestions perfides, et ne portant la figure d'hommes qu'à la honte de l'humanité; s'ils étaient des usurpateurs publics comme un Achab, des schismatiques publics comme un Jéroboam, des persécuteurs publics comme un Antiochus, des profanateurs publics comme un Jason, des libertins publics comme les fils d'Héli, des incestueux publics comme Hérode, des femmes publiquement dissolues comme Jézabel, il serait moins nécessaire d'élever la voix contre ce vice. L'indignation, l'horreur universelle pourrait en faire une justice éclatante, et suffire pour en détourner un grand nombre de personnes. Mais ce n'est pas contre les rochers dont la haute élévation menace les mers que le nautonier doit principalement se précautionner; c'est surtout des écueils cachés sous la surface des eaux qu'il doit se garantir. Telle est la funeste nature du péché de scandale que, pour en charger sa conscience, non seulement il n'est pas nécessaire de se rendre publiquement criminel, mais que les péchés les plus légers peuvent en être la matière; qu'on le commet sans en avoir l'intention, même quelquefois en faisant ce qui n'est pas défendu par la loi: sujet profond et terrible de nos méditations, que le péché le plus dangereux soit en même temps le plus facile à commettre, qu'avec tant de suites désastreuses, quand on a eu le malheur d'y tomber, tant de soins soient nécessaires pour s'en préserver!

Ni même un péché grave en soi.

Quoi donc! un péché léger peut se trouver un péché grave par le scandale qui l'accompagne? Oui sans doute, s'il ne l'était par sa nature, il l'est devenu par ses conséquences. Un mot imprudent que vous avez lâché par légèreté, qui vous est échappé dans la

vivacité, sera peut-être le principe de grandes prévarications. Il aura autorisé une vengeance, et tous les crimes qui la suivent. Il aura accrédité une médisance ou une calomnie, qui, circulant de bouche en bouche, portera la division et le trouble dans la société. Il aura porté dans un cœur innocent des sentimens qu'il aurait dû ignorer, des passions que sans vous il n'aurait pas connues. Le péché qui scandalise joint à sa propre malignité celle de tous les péchés qu'il fait commettre; et, selon la doctrine de saint Cyprien, la faute de l'homme qui donne le scandale, et les fautes des hommes qui l'ont reçu, composent un seul corps de péché. Ne vous rassurez donc pas à ce sujet sur ce que votre conscience ne vous reproche point de fautes mortelles. Vous n'avez pas attaqué la foi dans vos discours; mais les discours peu mesurés sur la religion n'ont-ils pas pu ébranler la foi dans quelques esprits, y faire naître des doutes, y jeter des semences d'incrédulité, qui ensuite y ont germé, s'y sont développés et ont produit des fruits amers? Vous n'avez pas persécuté les personnes pieuses. Ne vous êtes vous jamais permis sur elles des plaisanteries qui ont pu être le premier principe des contradictions qu'elles ont éprouvées? Vous n'avez pas condamné la piété. Etes-vous bien sûr qu'en traitant d'excès certaines pratiques religieuses, de bigoteries certaines autres, vous n'avez pas porté atteinte à la piété elle-même dans quelques ames? Vous vous êtes bien gardé de paraître vêtue immodestement; mais votre attention à votre parure, votre négligence affectée elle-même n'a-t-elle pas pu devenir un piége tendu à l'innocence? Vous auriez eu horreur de la calomnie, même de la médisance ouverte. Y avez-vous toujours donné l'improbation que vous deviez? Ne l'avez-vous pas accréditée, fortifiée, augmentée, soit par votre silence, soit peut-être par un sourire d'approbation? Que ce soit par des péchés mortels ou véniels que vous avez entraîné votre frère dans la perdition, vous ne l'en avez pas moins perdu. De quelque larme qu'on se serve pour faire mourir un homme, on est toujours son meurtrier.

Scandale direct, scandale indirect.

Mais vous n'avez pas eu intention de donner le scandale; et, par cette raison, vous vous en croyez absous. Autre erreur aussi dangereuse. Croyez-vous que pour se rendre coupable envers Dieu il soit nécessaire d'avoir formellement envie de l'offenser?

Ne savez-vous pas qu'il suffit de faire volontairement ce qui l'offense? Il en est de même du scandale. Vous ne voulez pas engager votre prochain dans le péché, mais vous voulez ce qui l'y engage. Distinguez donc, avec les théologiens, deux sortes de scandales, qu'ils appellent l'un direct, l'autre indirect. Le premier est celui qui se commet avec un dessein formé d'entraîner les autres dans le péché. Le second se donne, lorsque, sans y penser, sans le vouloir, même en voulant le contraire, on devient pour les autres une occasion de péché. Le premier est infiniment plus criminel; parce que le vice du second est infiniment moins frappant, il en est beaucoup plus commun et plus dangereux. Presque tout péché extérieur est un exemple, presque tout exemple de péché est un scandale. Comme les actions publiques des saints forment, par l'édification, d'autres saints, les actions publiques des pécheurs contribuent par le scandale à faire d'autres pécheurs. Leur intention ne peut pas les justifier. C'est qu'il y a une multitude d'actions dont toute la pureté d'intention possible ne peut pas séparer le scandale. Il y a, entre l'action et le scandale, une connexion si intime, le scandale est une conséquence tellement infaillible de l'action, qu'il est impossible qu'il n'en résulte pas. Telles sont d'abord les actions scandaleuses de leur nature, et ensuite celles qui, sans l'être intrinsèquement, le deviennent par les circonstances, soit de l'action qui donne le scandale, soit des personnes qui le reçoivent, soit des occasions dans lesquelles il est donné.

Car il ne faut pas croire (et c'est encore une autre illusion dont il est essentiel de se préserver) que, pour donner le scandale, il soit nécessaire de se porter à des actions essentiellement criminelles. L'acte le plus innocent en lui-même peut devenir un péché de scandale. Vous n'en trouvez pas la défense dans les préceptes de la loi; mais vous la lisez dans le premier des préceptes, dans celui de la charité, qui vous interdit tout ce qui peut nuire à vos frères. Vous permettrez-vous envers un grand des choses qui peuvent lui déplaire, sous prétexte qu'elles sont légitimes? La charité aura donc sur vous moins d'empire que l'ambition. Quelle circonspection, dans toutes vos démarches, n'apportez-vous pas auprès d'un malade, pour ne l'incommoder en rien! Votre frère est malade par la faiblesse de sa foi. Croyez-vous lui devoir une moindre attention? Vous savez que vous vivez au milieu d'un monde si éloigné de la vertu, si enclin au vice, si dépourvu de la science du salut, si porté à juger défavorablement et à médire.

Vous savez que vous êtes environné de personnes que l'oisiveté amollit, que l'usage pervertit, que le luxe corrompt, que la colère emporte, que la concupiscence enflamme si facilement. Vous le savez, vous le dites, vous le répétez sans cesse, vous l'exagérez même souvent; et cependant vous n'usez d'aucun ménagement envers des êtres dont vous connaissez si bien la faiblesse. Vous vous permettez devant eux des choses qui doivent exciter encore en eux ces passions; et parce que vous ne les voyez pas criminelles dans vous, vous les jugez innocentes vis-à-vis d'eux. On vous entend quelquefois vous plaindre de ce que des actions, permises dans toutes les lois, sont travesties dans le monde en péchés graves et traitées de scandales. Mais de deux choses l'une : ou vous croyez le monde affermi dans la foi; et alors, sachant qu'il a pris scandale de vos actions, vous devez les regarder comme inexcusables; ou vous regardez le monde comme si faible que le plus petit sujet lui cause du scandale; et dans ce cas, comprenez que cette faiblesse vous oblige aux précautions les plus sévères.

Excuse : le monde a tort de se scandaliser.

Mais discutons un moment la valeur de ces plaintes; et, sans exagérer ni diminuer la sévérité évangélique, examinons jusqu'à quel point elles peuvent être fondées, en quoi elles peuvent être injustes. Le monde a tort, dites-vous, de se scandaliser de ma conduite, puisque je ne fais aucun mal. Le monde a tort, j'en conviens avec vous. Mais pour cela avez-vous raison de lui donner des prétextes de se scandaliser? Le monde a tort; mais n'est-ce pas avec ce monde-là que vous avez à vivre, et croyez-vous habiter un monde idéal et platonique? Le monde a tort; mais dans tout le reste de votre vie vous vous conduisez d'après ses torts, vous traitez avec lui en conséquence. Par exemple, vous le connaissez infidèle à ses promesses; et de là, quand vous avez une convention à faire, vous prenez les précautions les plus strictes. Agissant avec lui sur tous les autres points comme avec un monde faible et corrompu, pourquoi, sur ce point-là seul, voulez-vous le traiter comme un monde vertueux et fort dans la foi? Pourquoi refusez-vous de faire par charité ce que vous faites constamment et journellement par intérêt?

Distinctions à faire sur le scandale pris.

Reconnaissons cependant que tout scandale reçu n'est pas un scandale donné ; qu'il peut se faire, qu'il n'est pas même très rare que le scandale soit pris si mal à propos et si injustement qu'il n'entache nullement celui de qui il vient. Pour connaître quelles sont les circonstances dans lesquelles on est exempt de faute, quoiqu'on ait donné occasion à un scandale, il y a deux distinctions importantes à faire; l'une entre les diverses actions dont peut provenir le scandale, l'autre entre les diverses personnes qui peuvent le recevoir.

Les actions (il s'agit ici de celles qui ne sont pas criminelles) peuvent être de trois espèces : les unes auxquelles on est tenu, et qui sont des devoirs, soit de religion, soit d'état; les autres qui, sans être positivement commandées, sont conseillées, et qui sont en elles-mêmes bonnes et louables; les troisièmes, qui sont indifférentes de leur nature, et que l'on peut à son gré pratiquer ou omettre. Les personnes qui se scandalisent des actions innocentes sont de deux sortes : les méchans et les faibles. Les premiers cherchent des prétextes pour autoriser leurs vices, et des occasions de décrier la vertu; les seconds, par ignorance ou par scrupule, croient devoir s'offenser de choses qui sont légitimes.

Cas où on ne doit pas craindre de scandaliser.

Deux vérités sont certaines à la seule inspection : la première, que la crainte de scandaliser ne doit pas empêcher de remplir un devoir. Le soin de notre ame est le principal, le seul qui doive nous occuper, puisque enfin c'est pour opérer notre salut que nous travaillons à celui des autres. Il serait ridicule de dire qu'il faut pécher soi-même, pour ne pas donner aux autres un prétexte mal fondé de pécher. La seconde vérité est qu'on ne doit pas non plus être arrêté par la crainte de donner aux impies un scandale. Cette sorte d'hommes se scandalise de tout, même des vertus les plus admirables. Vous feriez des miracles, comme Jésus-Christ, qu'ils s'en scandaliseraient encore, comme les Pharisiens de ceux du divin Sauveur ; ou plutôt ils ne se scandalisent réellement de rien. Ils affectent de tout prendre en mauvaise part, pour se donner le droit odieux de tout critiquer; de traiter la piété d'hypocrisie, le zèle de fanatisme, la foi de superstition, la charité d'intérêt,

l'humilité de raffinement de vanité. De tels hommes ne valent pas la peine qu'on s'embarrasse de leurs jugemens et de leurs discours. Ce n'est pas la dépravation, c'est la faiblesse que nous devons respecter et ménager. Ce sont nos frères faibles, dont nous devons craindre de troubler les consciences trop délicates. C'est sur nos actions, soit religieuses de leur nature, quoique non prescrites, soit indifférentes en elles-mêmes, que doivent porter nos précautions.

Principe sur les bonnes œuvres de surérogation.

Les bonnes œuvres de surérogation, dont il est à craindre que le prochain ne se formalise mal à propos, présentent dans la pratique quelque difficulté, parce qu'elles offrent d'un côté un bien, de l'autre un mal: le bien de l'action, le mal du scandale. Si je fais l'action, j'acquiers un mérite, mais c'est aux dépens de l'ame de mon frère: si je l'omets, je procure à mon frère un avantage, mais c'est à mon détriment. La règle générale à suivre, dans cette circonstance, est celle que nous donnent avec une grande sagesse deux célèbres docteurs de l'Église, saint Basile et saint Chrysostôme: C'est de balancer le bien et le mal que doit opérer l'action faite ou omise. Produira-t-elle un plus grand bien que ne serait le mal résultant du scandale? Dans ce cas, il ne faut pas y manquer. Le mal du scandale excèdera-t-il le bien de l'action? Dans cet autre cas, il faut s'en abstenir. Ne vous privez pas d'un grand bien, parce que, sans votre participation et mal à propos, il en résultera un petit mal pour le prochain. Gardez-vous d'être l'occasion d'un grand mal pour le prochain dans la vue de vous procurer un petit bien.

Règle sur les actes indifférens.

Par rapport aux actes indifférens en eux-mêmes pour le salut, il ne peut y avoir aucun embarras. Quelque agrément que nous y trouvions, nous devons absolument nous les interdire, dès que nous avons raison de croire qu'ils pourront devenir la matière d'un scandale, même mal fondé. L'ame de notre frère doit nous être bien autrement chère que notre plaisir; et nous devons éviter avec un soin extrême, non seulement ce qui nous conduit au péché, mais ce qui peut y conduire les autres. Cette action ne sera pour moi d'aucune utilité réelle, mais elle fera un grand tort à autrui. Puis-je, pour peu que j'aie de foi et de charité, me la permettre?

Si cette morale vous paraît sévère, sachez que c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous l'enseigne, par l'organe de saint Paul. Ce grand

apôtre, si ferme dans toute sa conduite, et qui, lorsqu'il s'agissait d'observer les choses prescrites, comptait pour rien les jugemens des hommes dans les choses seulement permises, se croyait obligé de les respecter, même en n'y déférant pas, et se serait reproché de blesser les consciences erronées des fidèles. Tout ce qui m'est permis, disait-il, n'est pas pour cela convenable; tout ce qui m'est permis ne tend pas à l'édification. Écoutez le déclamant aux fidèles de Rome, conformément à la décision du concile de Jérusalem, que toutes sortes de viandes sont désormais pures, mais en même temps leur défendant de détruire l'œuvre de Dieu par une nourriture, condamnant ceux qui mangent ce qui peut être un objet de scandale, et recommandant de s'abstenir de chair, de vin et de tout ce qui peut offenser, scandaliser, blesser un frère. Voyez le juger une contestation élevée dans l'Eglise de Corinthe, sur les viandes offertes aux idoles. Il prononce qu'on peut librement les manger; mais il pourvoit à ce que cette liberté ne soit pas une occasion de chute présentée aux faibles, en les engageant à faire de même contre leur propre conscience. Il ajoute que pécher de la sorte contre ses frères, en blessant leur conscience faible, c'est pécher contre Jésus-Christ même; et il proteste que, si une nourriture quelconque peut blesser son frère, il s'en abstiendra toujours, afin d'éviter ce scandale. Appliquez ces principes consacrés par l'autorité divine aux diverses circonstances où vous vous trouverez. Vous verrez combien sont fréquentes les occasions d'en faire usage, et vous serez peut-être effrayé en vous rappelant toutes celles où vous y avez manqué.

Le scandale est commun.

Le péché de scandale ayant d'aussi nombreux, d'aussi faciles moyens de se commettre, devons-nous être étonnés qu'il soit prodigieusement multiplié? Le monde est devenu une synagogue de Satan. De tous côtés on y voit élever contre la chaire de vérité des chaires de pestilence. J'appelle, avec le psalmiste, chaire de pestilence tous les lieux d'où se répandent les scandales, par enseignement, par insinuation, par conseil, par exhortation, par raisonnement, par sarcasmes, par violence, par exemples. Que ceux qui ont fréquenté les sociétés du monde disent ce qu'ils y ont vu partout: les maximes contraires à celles de l'Évangile, ou professées hautement, ou produites d'une manière plus couverte et peut être plus dangereuse, ou au moins généralement et publique-

ment pratiquées. Quel est le vice condamné par la religion que l'on n'entende pas justifier par quelques personnes du monde? Elles appellent la médisance bonne plaisanterie; les propos obscènes, sel d'esprit; le libertinage, galanterie; l'ambition, grandeur d'ame; l'orgueil, élévation de sentiment; la vengeance, courage; l'esprit d'intérêt, économie; la fraude, adresse; le mensonge, habileté. Le divin Sauveur a dit: Heureux les pauvres d'esprit, heureux ceux qui sont doux, heureux les humbles, heureux les miséricordieux, heureux ceux qui souffrent. Dans le monde, qui appelle-t-on universellement heureux? Vous entendez de toutes parts dire: Heureux ceux qui s'enrichissent, heureux ceux qu'on n'ose pas choquer, heureux ceux qui se font rendre des honneurs, heureux ceux qui réussissent à se venger, heureux ceux qui mènent une vie aisée et agréable. Sur tous les points, la doctrine, et la doctrine publique du monde, est en opposition avec la doctrine de Jésus-Christ. Sur tous les points, les discours et les exemples du monde tendent à éloigner de Jésus-Christ.

Mais non, disent quelques mondains (et vous pouvez avoir entendu ce propos assez commun), tout cela peut être vrai; mais tout cela n'est plus scandaleux. Le scandale n'existe plus dans le monde, sinon peut-être pour quelques personnes qui ne connaissent pas le monde. A force d'avoir entendu, d'avoir vu enseigner et pratiquer les maximes opposées à la religion, on ne s'étonne maintenant de rien, on ne se scandalise de rien... Et voilà précisément le comble du désordre; c'est que, tout étant scandale, rien n'en porte plus le nom: comme c'est le comble de l'absurdité que le scandale n'existe plus, précisément parce qu'il est plus multiplié. Et où a-t-on vu que le scandale cesse d'être scandale parce qu'il cesse d'étonner? Elle n'est plus un sujet d'étonnement, cette monstrueuse irrévérence que l'on voit dans les églises : elle ne sera donc plus un sujet de scandale. Elle n'est plus un sujet d'étonnement, cette femme immodestement vêtue, elle ne porte donc point avec elle le scandale. Ils ne sont pas un sujet d'étonnement, les propos indécens et impies qui se tiennent dans les cercles; ils ne scandalisent donc point. Ils ne sont plus un sujet d'étonnement, ces livres, soit obscènes, soit irréligieux, qui sont si prodigieusement répandus; il n'en résulte donc pas de scandale.

Causes de la multiplicité des scandales.

D'où provient cette multiplicité de scandales? Hélas! c'est dans

nous-mêmes qu'il faut en chercher les causes. Nous en trouvons dans notre nature deux principes malheureusement trop féconds, qui, se combinant ensemble, augmentent encore réciproquement leur funeste activité. D'une part, nos pensées et nos sens sont, selon l'oracle divin, portés au mal dès notre jeunesse. De l'autre, nous avons une pente naturelle à prendre hors de nous la règle de nos pensées, de nos paroles, de nos actions. La Providence a mis dans nous ce sentiment, cet attrait, comme un lien de la société dans laquelle elle nous faisait vivre, et en même temps comme un moyen de nous porter au bien les uns les autres. Si les hommes ne s'étaient communiqué que des idées honnêtes, cela seul aurait suffi pour conserver parmi eux l'innocence, la justice, toutes les vertus. Mais notre fatal penchant vers le mal nous a fait corrompre ce moyen, qui nous avait été donné pour nous soutenir dans la vertu; et ensuite notre penchant vicieux, rassuré par des suffrages, justifié par des sophismes, autorisé par des exemples, en est devenu encore beaucoup plus fort. De là est venu ce déluge d'iniquités qui, selon l'expression d'un Prophète, a inondé la terre. L'Eglise a triomphé des persécutions sanglantes des tyrans. Une autre persécution plus dangereuse lui cause de bien plus grands maux. Le scandale fait plus de pécheurs que le glaive des Césars n'a fait de saints. Balaam n'a pu maudire le peuple d'Israël. Mais pour calmer et rassurer le roi de Moab irrité et consterné, il lui donne un conseil: c'est de jeter dans le camp du Seigneur des pierres de scandale. Les filles de Moab font tomber à leurs pieds les vainqueurs de Moab, et vingt-quatre mille Hébreux périssent en un seul jour, victimes de leur incontinence et de leur idolâtrie. Si, au moment de donner un scandale, vous pouviez prévoir et calculer quelles en seront les suites, j'ose le croire, vous ne seriez jamais assez criminel pour vous y porter. Qui pourrait compter les effets qui résulteront d'un scandale? L'ame innocente, dit saint Basile, est comme la superficie d'une eau limpide; jetez-y une seule pierre, vous mettez en mouvement, non seulement le point où elle tombe, mais tout l'alentour; le trouble s'étend de cercle en cercle jusqu'au bord de la fontaine; arrivant enfin au fond, la pierre élève la vase qui y était en repos, qui ne troublait rien, et rendant toute l'eau bourbeuse, fait de ce miroir, auparavant pur et cristallin, un tourbillon sale et infect. Nous lisons au livre des Juges, que Samson, ayant réuni trois cents renards, les lâcha, portant chacun un fagot embrasé sur les terres des Philistins, et que ces animaux dévastèrent tout le pays, les vignes et les arbres. C'est l'emblème du stra-

tagème dont se sert l'ennemi du salut. Pour ravager l'Eglise de Dieu il y lâche les scandaleux, qui vont de tous côtés porter le feu infernal de leurs mauvais exemples. Une fois allumée, cette flamme, trouvant dans les passions l'aliment qui la nourrit, s'étend en tout sens, gagne de proche en proche. Ceux qui l'ont reçue la communiquent à d'autres. Ce qui n'était peut-être dans son principe qu'une étincelle est devenu un vaste incendie, qui s'est propagé dans plusieurs pays, qui se prolongera dans plusieurs siècles. D'où est venue cette peste qui ravage une vaste région? Un seul l'a apportée; son souffle contagieux l'a fait passer de son sein dans le sein de tous ceux qui l'ont approché; de ceux-là elle s'est rapidement étendue à d'autres. Les corrompus sont devenus corrupteurs; les disciples se sont faits maîtres, ils ont monté audacieusement dans la chaire empestée d'où ils avaient reçu leurs leçons, pour se donner de nouveaux disciples, qui à leur tour en formeront d'autres.

Pourquoi Jésus-Christ a prononcé la nécessité des scandales.

Et pourquoi donc, Seigneur, si le scandale produit de si épouvantables effets, avez-vous jugé nécessaire qu'il y eût des scandales? Nous respectons les mystères de votre sagesse. Si cependant vous nous permettez de lever les yeux sur celui-ci, nous verrons que, de cette iniquité du monde, vous savez encore tirer votre gloire, et que, dans la profondeur de vos vues, vous faites servir les scandales des pécheurs à augmenter, à perfectionner l'édification de vos saints. C'est le scandale des persécutions qui a couvert les échafauds de martyrs. C'est le scandale des hérésies et des schismes qui a enfanté les docteurs de l'Eglise. C'est le scandale des mauvais exemples qui a peuplé les déserts de solitaires.

Le scandale condamné dans les livres saints.

Mais la nécessité des scandales ne les justifie pas, ne les excuse pas plus que leur multiplicité. En même temps que Jésus-Christ annonce la malheureuse nécessité des scandales, nous l'entendons prononcer malheur au monde, à raison des scandales, malheur à celui par qui le scandale se produit, et déclarer (ce qu'il ne dit que du scandaleux et du perfide qui devait le trahir) qu'il vaudrait mieux être précipité dans la mer avec une meule suspendue au cou. Parcourez les divines Ecritures, partout vous y verrez tracée l'horreur de ce dangereux péché qui fait blasphémer le nom de

Dieu parmi les nations. Moïse, descendu de la montagne sainte, et voyant le veau d'or qu'avait élevé Aaron, lui demande (ce que tout scandaleux devait s'appliquer à lui-même) : Que vous avait fait ce peuple pour l'entraîner dans un si grand péché? Le même législateur, irrité contre Phinéès, qui, dans la dévastation du pays de Madian, avait épargné les femmes, lui demande si ce ne sont pas elles qui ont séduit le peuple d'Israël sur la suggestion de Balaam. Ce qui attire sur les fils d'Héli la colère divine, ce n'est pas tant leur sordide avarice, leur monstrueuse impudicité : leur grand péché, l'Esprit-Saint le dit expressément, est de détourner par ces vices le peuple du sacrifice de Dieu. C'est pour cela que le Seigneur déclare qu'il fera retentir dans Israël une parole telle, que quiconque l'entendra, ses oreilles en tinteront. David a commis deux crimes énormes, un adultère et un homicide. Cependant sur la sincérité de sa pénitence et la profondeur de son regret, Dieu lui remet ce double péché entièrement, et sans condition. Mais, parce que son scandale a accrédité les blasphèmes des ennemis du Seigneur, il sera puni par la mort du fils de son adultère. Vous ne verrez presque jamais Jéroboam nommé dans les livres saints qu'avec le reproche d'avoir entraîné Israël dans son idolâtrie.

Le scandale contraire à toutes les lois.

Considérez, en effet, observe saint Jean Chrysostôme, que ce péché qui perd les autres est contraire à toutes les lois les plus sacrées; aux lois de l'humanité, parce que ce sont des faibles; aux lois de la nature, parce que ce sont des frères; aux lois de la religion, parce que ce sont des ames rachetées du sang de Jésus-Christ.

Et c'est là ce que saint Paul reproche principalement à ceux qui scandalisent. Il périra donc à votre escient, leur dit-il, ce frère pour qui Jésus-Christ est mort. Ce que ce Dieu sauveur est venu opérer par sa naissance, par ses prédications, par ses exemples, par sa vie pauvre, par ses travaux, par ses souffrances, par sa mort, ce grand ouvrage de la rédemption du genre humain, l'ouvrage par excellence de la miséricorde divine, homme scandaleux, vous travaillez de tout votre pouvoir à le détruire. Jésus-Christ est venu, comme il le dit, chercher ce qui était perdu, sauver ce qui était péri; et vous, par un dessein contraire, vous perdez ce qu'il a cherché, vous immolez ce qu'il a sauvé. Jésus-Christ, continuant toujours son œuvre salutaire, communique aux hommes sa sagesse,

et vous leur communiquez vos erreurs; il éclaire leur esprit, et vous l'obscurcissez; il perfectionne leur volonté, et vous la corrompez; il fortifie leur nature, et vous l'affaiblissez; il leur donne sa grace, et vous leur apportez vos tentations; il leur ouvre la porte du paradis, et vous les traînez dans l'Enfer. Pour comprendre combien le scandale est criminel, il faudrait connaître pleinement quelle est la dignité de l'ame d'un Chrétien, quel est le prix du sang d'un Dieu.

Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? disait Jésus-Christ à saint Paul, en le convertissant. Pécheurs scandaleux, il vous crie sans cesse la même chose : sera-ce avec le même succès? Saul et tous les tyrans qui ont persécuté l'Eglise n'attaquaient que la vie du corps. Bien plus dangereuse, bien plus funeste, la persécution du scandale arrache la vie de l'ame. Vous avez horreur d'un meurtrier, vous seriez honteux, indigné qu'on vous soupçonnât d'un crime semblable. Malheureux, le crime dont vous vous rendez coupable est bien autrement atroce; c'est l'ame de votre frère que vous assassinez; c'est la mort éternelle que vous plongez dans son sein. Vous êtes homicide, non à la manière des hommes, mais selon la parole divine, comme l'est et comme l'a été, dès le commencement, le démon.

Apôtres de mon Dieu, quel affreux apostolat a succédé à celui que vous exerçâtes parmi nous! Vous fûtes les ministres du Seigneur pour la sanctification des ames : les scandaleux sont les coopérateurs du démon pour la corruption du genre humain. Jésus-Christ vous avait envoyé à toutes les nations pour les convertir : l'Enfer les a répandus sur toute la terre pour la pervertir. Vous fûtes les imitateurs du maître qui vous avait choisis; ils sont les images du tyran qui leur a donné leur mission. Vous combattîtes pour Dieu avec courage; ils combattent contre lui avec acharnement. Vos pieuses exhortations portèrent en tous lieux la sainteté; leurs séductrices prédications sèment de toutes parts l'iniquité. A la fidélité qui fait observer la loi, vous joignîtes le zèle religieux qui engage à la pratiquer : à la cupidité qui les livre au péché, ils ajoutent le zèle impie qui le multiplie; et par un trait plus funeste de conformité et de différence entre votre ministère divin et leur ministère infernal, vous étiez parvenus, à force de vertus et de travaux, à former des adorateurs au vrai Dieu; à force de crimes et de scandales, ils sont arrivés au point de détruire presque partout son culte. Oseraient-ils se décorer du titre de chrétiens, eux que l'apôtre saint Jean appelle des antéchrists? Se vanteraient-ils

d'être les sectateurs de la croix, eux que l'apôtre saint Paul nomme les ennemis de la croix ? Auraient-ils l'audace de se prétendre les enfans de Dieu, eux à qui Jésus-Christ déclare qu'ils sont les enfans du démon ?

Punition sévère des scandales.

Les enfans du démon! Quelle horreur le Dieu de sainteté doit donc concevoir contre eux! Elle est proportionnée au désir qu'il a du salut des ames. Par tout ce qu'il a fait pour sauver les hommes, jugez de ce qu'il fera contre ceux qui les damnent. Si, pour être condamné par lui, il suffit de ne pas faire le bien, à quelle condamnation se soumet celui qui non seulement commet le mal, mais le fait commettre! Si l'ame faible, que la tentation a engagée au péché, est livrée par la justice suprême aux feux de l'Enfer, quels affreux supplices n'infligera-t elle pas au tentateur qui l'y a entraînée? Si celui qui ne fait que se réjouir de la ruine d'autrui ne doit pas rester impuni, quels châtimens sont réservés à celui qui a causé cette ruine! Si un jugement sans miséricorde attend l'homme dur qui n'a pas fait miséricorde, quels tonnerres sont suspendus sur la tête criminelle qui a plongé ses frères dans le plus cruel malheur! Jusques à quand, Seigneur, notre sang restera-t-il sans vengeance? demandent à haute voix les ames des martyrs. Le Seigneur s'est vengé de ceux qui lui avaient donné des saints : quelle vengeance ne tirera-t-il pas de ceux qui lui suscitent des ennemis? Ecoutez, pécheurs scandaleux, écoutez les cris qui, du fond des Enfers, s'élèvent contre vous vers le trône de l'Eternel. Vengeance contre ce jeune libertin dont les instigations m'ont corrompue, crie la fille séduite. Vengeance contre cette femme artificieuse qui m'a attiré dans ses filets, crie le débauché. Vengeance contre cet ennemi dont la colère m'a provoqué, et qui a immolé mon ame, en même temps que mon corps, crie le malheureux tué dans un duel. Vengeance contre le négociant qui m'a instruit de ses fraudes, et me les a fait partager, crie l'apprenti égaré dans les voies obliques du commerce. Vengeance contre ce maître dont les exemples m'ont entraîné dans le crime, crie le domestique qui a été le témoin, le complice, le ministre des vices de celui qu'il servait. Vengeance contre ce père qui ne m'a donné que des leçons de mondanité, d'ambition et d'avarice, crie le fils mort au milieu de ses désordres. Vengeance contre tous les scandaleux, crie sans cesse à la droite du père, le sang de Jésus-Christ

rendu par eux inutile. Il l'obtiendra, pouvez-vous en douter? Les livres saints sont pleins de menaces de la justice divine contre vous. Le roi de gloire traitera dans sa sévérité les autres pécheurs comme des sujets désobéissans : mais il vous punira comme des sujets rebelles. Vous avez non seulement commis l'iniquité, mais vous l'avez semée sur la terre. Vous en recueillerez, dit le Sage, des maux épouvantables. O quelle récolte affreuse vous vous préparez!

Le scandaleux responsable des suites.

Et, ce qui est plus terrible encore, ce qui doit spécialement redoubler vos précautions contre le péché de scandale, exciter votre terreur d'en commettre, animer votre douleur quand vous avez eu le malheur de vous en rendre coupable, c'est que le scandale vous charge, non seulement de sa propre iniquité, mais de toutes les prévarications dont il sera ou la cause ou l'occasion. Le Seigneur vous le déclare nettement par son Prophète : Il périra dans son iniquité celui que vous aurez rendu pécheur. Mais Dieu vous demandera compte de son sang. Quand vous comparaîtrez devant le tribunal suprême, vous y trouverez, avec vos propres péchés, tous ceux que vous aurez fait commettre. Femme mondaine, ce fut un péché de marcher vêtue immodestement : mais Dieu y ajoutera toutes les pensées, tous les désirs, tous les regards, toutes les complaisances qui en ont résulté. Homme détracteur, ce fut un péché de médire : mais Dieu y ajoutera tous les jugemens téméraires, toutes les médisances, toutes les rivalités qui en ont été la suite. Conseiller perfide, ce fut un péché dans vous de proposer une vengeance, et d'y exciter : mais Dieu y ajoutera toutes les inimitiés, toutes les haines, toutes les violences, tous les crimes qu'a entraînés votre conseil. Homme puissant, ce fut un péché dans vous d'employer votre crédit à la protection des méchans : Dieu y ajoutera toutes les fraudes, toutes les injustices, toutes les vexations qu'auront commises les protégés.

Vous ne pouvez pas les calculer, toutes les conséquences qu'entraînera un seul scandale : il n'est pas même possible que vous les connaissiez, et peut-être cette ignorance même vous rassure : peut-être ne croyez-vous pas la plaie aussi grave, parce que vous n'en voyez pas la profondeur; mais il la voit tout entière, celui qui sonde les abîmes. Qu'importe que ces péchés vous soient connus en détail? Dès que vous en avez été le principe, ils sont les vôtres. Vous n'avez pas su quels ils seraient; mais vous avez dû

savoir que votre action en ferait naître, et dès lors vous vous êtes chargé de toute cette responsabilité quelle qu'elle puisse être. Il le savait parfaitement le saint roi, qui, en faisant de ses péchés une pénitence sévère, s'écriait avec effroi : Qui peut connaître toutes ses offenses ? Remettez-moi, Seigneur, celles qui me sont cachées, et pardonnez-moi celles que d'autres ont commises.

Objection : les fautes sont personnelles.

Mais est-ce que les fautes ne sont pas personnelles ? Le Seigneur n'a-t-il pas lui-même déclaré par son Prophète que ce serait l'ame qui aurait péché qui mourrait ; que le fils ne porterait pas l'iniquité de son père ? N'a-t-il pas défini par son Apôtre que chacun sera chargé de son propre fardeau ? Un Dieu juste peut-il me punir pour des péchés que je n'ai pas commis ? Suis-je donc obligé d'empêcher les autres de se damner ?

Ainsi, pour apaiser les remords de sa conscience, raisonne le pécheur scandaleux. Ainsi, ou à peu près, raisonnait Caïn après son crime. Suis-je donc, disait-il, le gardien de mon frère ? Misérable, répond le Seigneur, et à lui, et à vous qui tenez le même langage, qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère s'élève de la terre jusqu'à moi. Dieu est juste, il ne vous punira pas pour des péchés auxquels vous n'aurez point participé : mais, parce qu'il est juste, il vous infligera le châtiment de tous ceux auxquels vous avez eu part. Les fautes sont personnelles, mais à la personne qui les commet et à celle qui les fait commettre. Elles sont un fardeau commun, que l'une ou l'autre doivent porter. Et où serait l'équité, de punir le consommateur du crime, et de pardonner à l'auteur ; de châtier le bras qui a agi, et d'épargner la tête qui l'a mis en mouvement ?

Scandales plus graves de ceux qui doivent l'édification.

Tout scandale est par sa nature un péché énorme, par ses effets un péché souverainement dangereux, par ses châtimens un péché infiniment redoutable. Mais il est une circonstance, et malheureusement elle n'est que trop commune, qui le rend encore plus grave, plus funeste, plus punissable. C'est lorsqu'il vient de ceux qui doivent spécialement l'édification ; de ceux qui, à raison de leur état, de leur naissance, de leurs dignités, de leur crédit, de leur réputation, de leur autorité, ont sur les autres une prépon-

dérance. Le démon n'avait pas pu imaginer un stratagème plus adroit pour porter sans scrupule les gentils à la plus profonde corruption que de leur donner des dieux qui en étaient infectés. Le scandale des personnes qui ont un caractère de considération, ayant un plus grand poids et tombant de plus haut, produit de bien plus violens effets. La contagion est plus étendue, ses impressions sont plus fortes, et les prétextes qu'il donne à la licence plus spécieux. Dans un égal, le scandale autorise au péché; dans un supérieur, il y excite puissamment. L'homme du peuple croit s'ennoblir en imitant les déportemens du noble. Le valet se compare à son maître, quand il imite ses dissolutions. Le jeune homme travaille à se donner un air d'importance, en répétant les propos de l'homme âgé. Le soldat veut s'assimiler à son officier, en menant une vie aussi peu régulière. La jeune fille imagine égaler la femme de condition, en copiant ses immodesties. O vous tous, que la Providence a placés au dessus des autres, à quel titre que ce soit, concevez le respect que vous devez à l'innocence de ceux qu'elle vous a subordonnés. L'arbuste tombe seul, et ne cause dans sa chute aucun dégât; mais le cèdre écrase et entraîne dans sa ruine les arbrisseaux sur lesquels il s'abat.

Pères et mères, songez à qui vous faites le mal le plus affreux que votre imagination puisse concevoir. C'est au fruit de vos entrailles, c'est aux plus tendres objets de votre affection. Portés surtout dans leurs premières années à vous regarder comme des oracles, accoutumés à chercher dans vous les modèles de leur conduite, c'est de vous, réfléchissez-y profondément, qu'ils prendront l'idée de leurs devoirs. Si vous détruisez par vos exemples les leçons de vertu que vous pouvez leur donner; lesquels croyez-vous qu'ils suivent de vos exemples ou de vos leçons? Si le fils voit son père se livrer à la colère, à l'avarice, au jeu, à l'ambition, à la volupté, quel aiguillon ne sera-ce pas pour lui de se conduire de même! Si la fille voit sa mère, sous prétexte de lui apprendre la science du monde, lui montrer toutes les vanités, toutes les libertés, tous les vices du monde, quelle ardeur ne concevra-t-elle pas pour les objets criminels! Aveugles que vous êtes dans votre tendresse, quel affreux présent vous leur avez fait en leur donnant la vie, si c'était pour les plonger ensuite dans une mort éternelle!

Maîtres de maison, concevez combien vous devenez coupables quand, oubliant ce que vous vous devez à vous-mêmes, vous vous faites les corrupteurs de ceux dont vous devriez être les guides. Ce

serviteur était né avec une conscience droite, mais faible et timide; vous avez abusé de votre pouvoir et de l'intérêt qu'il avait à vous plaire; vous lui avez fait voir vos désordres, vous l'y avez initié, vous l'y avez fait servir. Femme mondaine, cette fille était entrée dans votre maison avec son innocence : vos propos légers l'ont instruite au mal; vos exemples, plus dangereux encore, l'y ont encouragée. Saint Paul nous déclare, ce que nous n'oserions dire si nous n'étions pas appuyés d'une autorité aussi respectable, que celui qui n'a pas soin des siens, et surtout de ses domestiques, a renié sa foi, et est pire qu'un infidèle. Si telle était, maîtres chrétiens, l'idée qu'il se formait de vous quand vous négligez de porter vos serviteurs à la vertu, qu'en pensait-il donc quand vous les engagez dans le vice?

Grands de la terre, vous ne pouvez vous dissimuler votre terrible influence sur ce qui vous entoure, et vous êtes bien éloignés de chercher à la diminuer. A la hauteur où vous êtes placés, et tous les yeux étant tournés vers vous, toutes vos fautes sont comme des éclipses promptement découvertes et observées. Les petits n'ont-ils donc pas déjà assez de leurs propres passions, sans y joindre encore l'exemple et l'encouragement des vôtres?

Et vous surtout, vers qui nous ne devons jamais élever qu'une voix respectueuse, mais à qui nous devons, pour premier hommage, la vérité; vous qui êtes ici-bas les images du Dieu du ciel, que lui-même, dans ses livres saints, appelle les dieux de la terre, et que votre peuple n'est que trop porté à regarder comme ses véritables dieux; voyez tous ceux qui vous sont soumis chercher dans vos paroles, dans vos démarches, jusque dans vos regards, la règle de leur vie et la marche de leur conduite. A ce monde, dont vous êtes le centre, vous imprimez votre mouvement, vous l'entraînez dans votre tourbillon. Si vous réglez les actions par vos lois, c'est par vos exemples que vous formez les mœurs. L'intérêt de vous plaire, l'ambition d'obtenir vos faveurs, l'orgueil de vous ressembler, vous donnent presque autant d'imitateurs que de sujets. Fidèle sous David, Israël devient subitement idolâtre sous Jéroboam.

Mais le plus criminel, le plus dangereux, le plus funeste des scandales, est celui qui vient des personnes qu'un devoir religieux, qu'une consécration solennelle dévouent à l'édification publique; qui, tenant la place de celui dont ils sont les ministres, continuent sur la terre les fonctions qu'il y a exercées; qui sont chargées de porter, comme il l'a fait, les hommes à la vertu, non seulement

par leurs paroles, mais surtout par leurs actions, et qui devraient tous pouvoir dire avec la noble assurance qui animait l'un deux : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. Quel scandale pour les faibles! quel prétexte aux libertins! quel sujet de dérision et de triomphe pour les impies que la chute de ceux qui sont chargés de soutenir les autres! Que peut penser le peuple simple et peu instruit, quand il entend, de cette même bouche qui vient de consacrer le corps de Jésus-Christ, sortir des propos légers et équivoques, peut-être obscènes ou impies; quand le même homme qu'il avait vu à l'autel couvert des livrées du saint Médiateur, il le voit, au sortir du temple, paré de tous les ornemens de la vanité; quand ces mains, qui tenaient peu auparavant le Saint des saints, se souillent de l'argent qu'elles manient avec âpreté, qu'elles entassent avec avidité? Quel jugement les fidèles portent-ils du prêtre qui les scandalise? Le Prophète nous l'annonce: ils le livrent au mépris, à l'avilissement qu'il mérite; et Jésus-Christ lui déclare qu'il devrait être le sel de la terre; mais qu'il est un sel affadi, qui, n'étant plus bon à rien, sera jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes. Mais un jugement bien autrement terrible l'attend; et un autre Prophète nous le dit: Parce qu'il est devenu un piége tendu et un filet déployé contre ses frères.

Difficulté de l'expiation et de la réparation des scandales.

Concevez, d'après ce qui vient d'être dit, combien est difficile la conversion d'une ame scandaleuse. Plus le péché fut grave, plus la pénitence doit être sévère. Voyez, dans les premiers et beaux siècles de l'Eglise, quelles peines étaient infligées aux pécheurs publics; quelle humiliante séparation du corps des fidèles leur était imposée; quels jeûnes rigoureux leur étaient prescrits; quelle longue suite de prières leur était ordonnée. Et ce n'était pas une punition de quelques jours qu'on leur faisait subir: ils passaient des années entières, et beaucoup d'années, dans cet état de douleur, à la vue de leurs frères, que leurs péchés avaient scandalisés et qu'édifiait leur pénitence. L'Eglise a tempéré sur ce point la rigueur de ses règles; mais elle les a transmises jusqu'à nous ses règles primitives, ses antiques canons pénitentiaux, pour être un monument précieux de sa discipline et pour nous faire sentir quelle pénitence nous devons ajouter à celles qui nous sont imposées pour nos scandales. Elle a tempéré la rigueur de ses règles, mais

elle a conservé l'esprit de ses règles, qui est que la pénitence soit proportionnée aux fautes. Elle a tempéré la rigueur de ses règles; mais ce qu'elle n'a pas tempéré, ce qu'elle n'a pas pu tempérer, parce qu'elle le tenait de son divin Auteur, c'est le principe de ses règles que le scandale doit être non seulement expié, mais réparé. Elle a tempéré la rigueur de ses règles, et permis d'admettre à la réconciliation avant que la réparation fût complètement effectuée, mais elle n'a pas abrogé ses règles, et elle exige impérativement que, avant de rentrer en grace avec Dieu, la réparation soit au moins promise et même commencée. Telle est la loi de la rémission, loi émanée du Législateur suprême, loi qui ne souffre aucune exception, que la pénitence doit effacer non seulement la faute, mais les conséquences de la faute, et rendre pleinement soit à Dieu, soit au prochain, ce qui leur a été enlevé. Quoi! si vous avez effleuré la réputation d'un de vos frères, si vous lui avez causé un léger dommage dans sa fortune, vous ne pouvez pas recevoir la grace de l'absolution, à moins de réparer le tort que vous lui avez fait; et vous pourriez croire qu'ayant perdu l'ame de votre frère vous obtiendrez votre pardon sans une réparation suffisante? illusion aussi absurde qu'elle est funeste. Si la justice divine ne peut être apaisée que par la restitution des biens enlevés, plus ces biens sont précieux, importans, nécessaires, plus elle en exige la restitution. Et que sont les biens temporels dont le détracteur et le voleur privent le prochain, auprès des biens spirituels dont le scandaleux le dépouille?

Et c'est là, pécheur scandaleux, ce qui aggrave votre situation, ce qui augmente souverainement la difficulté de vous en retirer. Vous avez pu facilement faire descendre votre frère de l'état d'innocence à l'état de péché. Mais le faire remonter de l'iniquité à la justice primitive ne vous est pas à beaucoup près aussi aisé. Vous excitâtes sans peine ses passions naissantes: calmerez-vous de même ses passions que vous avez exaltées? Le feu a pris avec rapidité: que de travaux il faudra pour éteindre l'incendie! Secondé par l'effort du torrent, vous avez rompu en un moment la digue qui le contenait: comment, contre l'effort du torrent débordé, la rétablirez-vous? Et si, parmi ces ames que vous avez perdues, il y en a qui le sont sans retour et qui déplorent dans les flammes éternelles les crimes que vous leur avez fait commettre, quelle réparation vous est désormais possible? Quel remède à un mal devenu irrémédiable?

Moyens d'obtenir le pardon des scandales.

Que ferez-vous donc, malheureux que votre imprudence criminelle jette dans cette lamentable situation ? désespérez-vous de votre salut? Ah! c'est là surtout de quoi vous devez vous garantir. Votre désespoir serait un malheur bien plus funeste que tout le reste. En croyant que le Paradis ne peut plus vous être ouvert, vous vous en fermeriez pour jamais la porte. Vous avez rendu votre pardon difficile, mais il n'a pas été en votre pouvoir de le rendre impossible. Vous n'avez pu ni altérer l'immense miséricorde qui désire le salut de tous les hommes, ni affaiblir le prix infini du sang que Jésus-Christ a répandu pour vous. Ce n'est que pour vous donner le temps du repentir que la longanimité divine vous laisse dans ce monde. Levez les yeux vers le trône céleste; contemplez le Fils de Dieu siégeant à la droite de son Père et y continuant l'ouvrage qu'il a commencé sur la terre, de l'abolition des péchés. Autrefois docteur des hommes, il travailla par ses instructions à les préserver du péché: maintenant leur avocat, il s'efforce par ses instances de les en retirer, et ce sang qu'il versa pour la propitiation de nos crimes, il ne cesse de l'offrir pour leur rémission. Approchez-vous donc de ce trône de miséricorde, approchez-en avec confiance pour y chercher votre pardon qui vous y attend, et pour solliciter les secours de la grace que l'inépuisable clémence est prête à vous accorder; approchez-en avec une confiance ferme, fondée sur la parole et sur la bonté divines, mais avec une confiance humble que balancent la conscience de votre indignité, le sentiment de votre faiblesse, la conviction de votre impuissance à réparer le mal que vous avez fait.

Mais, pour obtenir le pardon d'un tel péché, il ne suffit pas de l'implorer, il faut le mériter. Pour attirer sur vous les graces que la multiplicité et la publicité de vos fautes vous rendent si nécessaires, ce n'est pas assez de les solliciter, il faut les seconder par vos efforts. Pour y travailler avec succès, deux choses vous sont nécessaires: la première, de faire cesser immédiatement et dans l'instant même les scandales qui subsistent encore en vous; la seconde, de réparer de tout votre pouvoir les scandales qui par vous subsistent encore dans les autres. Vous fîtes perdre à votre frère son innocence primitive, il est au dessus de votre pouvoir de la lui rendre; employez au moins toutes vos forces à lui persuader de la restaurer par la pénitence, comme vous travaillez à restaurer la

vôtre. S'il vous est devenu impossible de ramener dans les voies du salut ceux que vous avez eu le malheur d'en détourner, efforcez-vous du moins d'en retenir, d'en faire rentrer les autres. Dieu, dans son infinie bonté, daignera accepter cette compensation. David, par son double crime, a fait blasphémer les ennemis de Dieu. Dans le psaume où il peint si vivement sa douleur, et que l'Eglise met dans la bouche des pénitens, il promet au Seigneur d'enseigner ses voies aux méchans et de convertir les impies. Saint Paul se déclare indigné d'être appelé Apôtre, parce qu'il a persécuté l'Eglise de Dieu. Pour réparer ce scandale, il se croit obligé de travailler au salut de ses frères plus fortement que tous les autres.

Il pourrait suffire aux autres pécheurs de pleurer leurs fautes dans le secret. Scandaleux, une plus grande tâche vous est imposée. Le monde a vu votre perversité: rendez-le solennellement témoin de votre conversion. Faites pour la vertu ce que vous fîtes pour le vice. Employez, pour sanctifier les ames, autant d'industrie que vous en employâtes pour les pervertir. Opposez zèle à zèle, à celui que vous mîtes à la perdition des autres, celui qui vous animera pour leur salut. Tout ce que vous fîtes servir à propager les scandales, faites-le servir désormais à répandre l'édification. Ne vous contentez pas de fuir les vices qui scandalisèrent; attachez-vous spécialement, fortement, publiquement à la pratique des vertus contraires. Vous répandiez des propos impies et licencieux: faites entendre de tous côtés des paroles d'édification. On vous voyait rarement dans les églises: ayez soin de vous y montrer assidu. Quand vous y paraissiez, c'était avec un air de dissipation, de légèreté, d'irréligion; portez-y une contenance de gravité, de piété, de recueillement, qui imprime le respect. Vous étaliez avec une indécente effronterie tous les atours de la vanité, présentez-vous partout sous les simples vêtemens de la modestie et de l'humilité. Vous fréquentiez les lieux de scandale: qu'on vous voie souvent visiter les lieux pieux, les cabanes des pauvres, les asiles de la charité. Vous couriez sans cesse de plaisirs en plaisirs, et souvent après les plus criminels: que le public connaisse les mortifications que vous vous imposerez. Par ces exemples de vertu, vous réparerez les exemples de vice que vous donnâtes. Si Dieu ne vous accorde pas la consolation de ramener ceux que vos scandales ont égarés, vous serez cependant encore l'instrument de sa bienfaisance, pour retenir quelques ames dans le bon chemin, pour y en faire rentrer d'autres. Si malheureusement quelques unes, perdues par vos scandales, demandent vengeance de vous dans les Enfers, celles que vous

aurez sauvées intercèderont pour vous dans le ciel; et le sang de Jésus-Christ, qui criait vengeance contre vous quand vous persévériez dans vos scandales, implorera pour vous la miséricorde quand vous travaillerez à les réparer. (Le C. DE LA LUZERNE, *Considérations sur divers points de morale.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE SCANDALE.

Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias, ne sint tibi in ruinam.

Donnez-vous bien de garde de lier jamais amitié avec les habitans de cette terre et de ce pays, de crainte qu'ils ne soient la cause de votre ruine. (*Exod.*, 34, 12.)

Ab ocultis meis munda me, ab alienis parce servo tuo.

Purifiez-moi, Seigneur, de mes péchés secrets, et pardonnez à votre serviteur ceux que j'ai occasionnés. (*Ps.* 18, 13, 14.)

Noli æmulari in malignantibus, neque zelaveris facientes iniquitatem.

Ne vous fâchez point en voyant ceux qui commettent le mal, et n'ayez point envie d'imiter ceux qui le commettent. (*Ps.* 36, 1.)

Ne ambules cum homine furioso, ne forte discas semitas ejus, et sumas scandalum animæ tuæ.

N'allez point dans la compagnie d'un homme furieux, de crainte que vous n'appreniez la voie qu'il tient, et que vous ne vous attiriez la ruine de votre ame. (*Prov.* 22, 24, 25.)

Qui decipit justos in via mala, in interitu suo corruet.

Celui qui séduit les justes pour les mettre dans la mauvaise voie, périra. (*Ib.* 28, 10.)

Inventi sunt in populo meo impii laqueos ponentes... ad capiendos viros

Il s'est trouvé des impies parmi mon peuple, qui ont tendu des filets pour prendre les hommes et les perdre. (*Jer.*, 5, 26.)

Vos autem recessistis de via et scandalizastis plurimos in lege, propter quod et ego dedi vos contemptibiles omnibus populis.

Vous vous êtes écartés du droit chemin, et vous avez donné à plusieurs occasion de scandale, en violant la loi; c'est pour cela que je vous ai rendus méprisables à tous les peuples de la terre. (*Malach.*, 2, 8.)

Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te, etc.

Si votre œil est un sujet de scandale, arrachez-le, et jetez-le loin de vous. (*Matth.*, 5.)

Necesse est ut eveniant scandala, verumtamen, væ illi per quem scandalum venit.

Il est de nécessité qu'il arrive des scandales, mais malheur à celui par qui le scandale arrive. (*Matth.*, 18, 7.)

Ne ponatis offendiculum fratri vel scandalum.

Ne donnez point à votre frère une occasion de chute et de scandale. (*Rom.*, 14, 13.)

Noli cibo illo perdere pro quo Christus mortuus est.

Ne faites pas périr par votre manger celui pour qui Jésus-Christ est mort. (*Rom.*, 14, 15.)

Nemini dantes offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum.

Ne donnant à qui que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré. (II *Cor.*, 6, 3.)

Videte ne forte licentia vestra offendiculum fiat informis.

Prenez garde que cette liberté que vous vous donnez ne soit aux faibles une occasion de chute. (I *Cor.*, 8, 9.)

Ab omni specie mala abstinete vos.

Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal. (I *Thess.*, 5, 22.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE SCANDALE.

EXORDE.

Respondens Jesus, ait illis : Euntes, renunciate Joanni quæ audistis et vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, surdi audiunt, mortui resurgunt, et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Jésus-Christ leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et heureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. (*Matth.*, II.)

Après des miracles si éclatans, le Sauveur du monde avait droit de se promettre, non seulement que les hommes ne se scandaliseraient point de son Evangile, mais qu'ils feraient gloire de l'embrasser et de le suivre. Tant de malades guéris, sourds, muets, aveugles, boiteux, des morts ressuscités, mille autres prodiges qui marquaient si visiblement la force et la vertu d'un Dieu, devaien sans doute lui attirer le respect et la vénération ; que dis-je? l'adoration même et le culte de toute la terre. Cependant, ô profondeur et abîme des conseils de Dieu ! malgré ces miracles, Jésus-Christ est un sujet de scandale pour le monde, et ce scandale est devenu si général que lui-même, dans l'Evangile, il déclare bienheureux quiconque saura s'en préserver : *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde, je dis le monde profane et impie, ne s'est-il pas scandalisé dans ce Dieu-Homme? Il s'est scandalisé de sa personne, il s'est scandalisé de sa doctrine, il s'est scandalisé de sa loi, il s'est scandalisé de ses souffrances, il s'est scandalisé de sa mort, jusque là que saint Paul, lorsqu'il parlait aux fidèles du mystère de la croix, ne l'appelait plus le mystère de la croix, mais le scandale de la croix : *Ergo evacuatum est scandalum crucis* [1] ; eh quoi donc ! mes frères, écrivait-il aux Galates,

[1] Gal., v.

le scandale de la croix est-il anéanti? Ce que les fidèles entendaient, et ce qui leur faisait comprendre que la croix, qui devait être pour les prédestinés un mystère de redemption, serait pour les réprouvés un signe de contradiction, et que le grand scandale des hommes serait le Dieu même qui s'était fait homme pour les sauver.

Tel était alors le langage des Apôtres; mais rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce scandale enfin a cessé: Jésus-Christ a triomphé du monde, sa doctrine a été reçue, sa religion a prévalu; sa croix, comme dit saint Augustin, est sur le front des souverains et des monarques. Mais à ce scandale dont Jésus-Christ était l'objet, il en a succédé un autre dont nous sommes les auteurs; un autre non moins funeste et peut-être encore plus criminel. Je m'explique. Jésus-Christ n'est plus pour nous un sujet de scandale, mais nous sommes des sujets de scandale pour Jésus-Christ; nous ne sommes plus scandalisés de lui, mais nous le scandalisons lui-même dans la personne de nos frères, comme il est écrit que saint Paul le persécutait en persécutant l'Eglise: *Saule, Saule, quid me persequeris* [1]? Saul, Saul, disait le Sauveur du monde, pourquoi me persécutez-vous? N'est-ce pas ainsi qu'il pourrait nous dire: Pourquoi me scandalisez-vous en scandalisant ceux qui m'appartiennent et qui sont les membres de mon corps mystique? Or, c'est de ce scandale causé au prochain que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

J'entre d'abord dans mon sujet, et, m'arrêtant à la pensée du Fils de Dieu, sur laquelle roule toute la morale de notre Evangile, et qui doit servir à notre instruction, au lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne sera point scandalisé de lui: *Et beatùs qui non fuerit scandalizatus in me*, par une conséquence tout opposée, je conclus que malheureux est celui qui scandalise Jésus-Christ même, en scandalisant le prochain. Voilà le point important que j'entreprends d'établir: péché de scandale, que Dieu déteste et qu'il condamne hautement en mille endroits de l'Ecriture; péché qu'il reprochait si fortement à une ame infidèle par ces paroles du psaume: *Adversus filium matris tuæ ponebas scandalum* [2]; vous dressiez un piége à votre frère pour le faire tomber, et, insensible à la douleur que l'Eglise, votre commune mère, ressentirait de sa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une

[1] Act., XXVI. — [2] Psal., XLIX.

occasion de scandale; péché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu: *Scandalum exemplum rei malæ, ædificans ad delictum.* Je veux aujourd'hui, Chrétiens, vous donner l'idée et la juste notion de ce péché; je veux vous en inspirer l'horreur; je veux, avec le secours de la parole de Dieu, vous apprendre à le craindre et à l'éviter.

Or, pour cela j'avance deux propositions: écoutez-les, parce qu'elles vont faire le partage de ce discours. Malheureux celui qui cause le scandale: c'est la première; mais doublement malheureux celui qui le cause quand il est spécialement obligé à donner l'exemple: c'est la seconde. Malheureux celui qui cause le scandale: voilà le genre du péché que je combats, et qui, regardé absolument, ne se trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cause le scandale, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple: voilà l'espèce particulière de ce péché, qui, pour être bornée à certains états, n'est encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il soit qui devient à ses frères un sujet de scandale et de chute: la seule qualité de Chrétien doit faire sa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui scandalise ses frères, lorsqu'outre la qualité commune de Chrétien il a encore un titre propre et personnel qui l'engage à les édifier. Dans la première partie, je vous donnerai sur cette importante matière des règles et des maximes générales qui conviendront à tout. Dans la seconde, je tirerai de la différence de vos conditions des motifs particuliers, mais motifs pressans, pour vous inspirer à chacun sur ce même sujet, et selon votre état, tout le zèle et toute la vigilance nécessaire. L'un et l'autre comprend tout mon dessein. Commençons. (Bourdaloue, *Sur le Scandale.*)

Il est malheureux celui qui cause le scandale.

Il est nécessaire qu'il arrive des scandales: c'est Jésus-Christ qui l'a dit, et c'est un de ces profonds mystères où les jugemens de Dieu nous doivent paraître plus impénétrables. Car sur quoi peut être fondée cette nécessité? N'en cherchons point d'autres raisons que l'iniquité du monde, dont Dieu sait bien tirer sa gloire quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de son absolue puissance. Le monde, remarque fort bien saint Chrysostôme expliquant ce passage, le

monde étant aussi perverti qu'il est, et Dieu, par des raisons supérieures de sa providence, le laissant dans la corruption où nous le voyons, et ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait des scandales : *Necesse est ut veniant scandala* [1]. Mais quelque nécessaire, et quelque infaillible que soit cette conséquence, malheur à l'homme par qui le scandale arrive. C'est ce qu'ajoute le Fils de Dieu, et c'est le terrible anathème qu'il a prononcé contre les pécheurs scandaleux : *Verumtamen vœ homini illi per quem scandalum venit* [2] : anathème, dit saint Chrysostôme, que les prédicateurs de l'Evangile ne sauraient ni trop souvent répéter à leurs auditeurs ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, Chrétiens, et souvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion sur quoi il nous importe le plus d'être solidement instruits : *Vœ homini illi;* malheur à celui qui cause le scandale. Pourquoi ? parce qu'il est homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il scandalise, et parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise : deux raisons qu'en apporte saint Chrysostôme, et qui sont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reste encore une étincelle de foi. Donnez aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle; et vous, Chrétiens, rendez-vous plus attentifs que jamais, et ne perdez rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inspirer pour votre instruction.

Quiconque est auteur du scandale, selon tous les principes de la religion, devient homicide des ames qu'il scandalise: péché monstrueux, péché diabolique, péché contre le Saint-Esprit, péché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ, péché dont nous aurons singulièrement à rendre compte devant le tribunal de Dieu; mais, ce qui mérite encore plus vos réflexions, péché d'autant plus dangereux qu'il est plus ordinaire dans le monde; que tous les jours on le commet sans avoir même intention de le commettre; que souvent il est attaché à des choses qui paraissent en elles-mêmes très légères, et dont on ne se fait nul scrupule, mais qui, selon Dieu, sont d'une malice énorme, parce qu'elles servent de matière au scandale. Comprenez bien tout ceci, et voyons s'il n'y a rien en quoi je passe les bornes de la plus étroite vérité.

Péché monstrueux : car quelle horreur de causer la mort à une ame qui, juste et innocente, était agréable et précieuse à Dieu !

[1] Matth., XVIII. — [2] Ibid.

de lui ôter une vie surnaturelle et divine, et de lui faire perdre son droit au royaume de Dieu! Or, voilà, mes chers auditeurs, le péché que vous commettez quand vous scandalisez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes pour qui vous êtes un sujet de chute, ou en le détournant du bien, ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos sentimens dépravés, ou en l'entraînant par vos exemples contagieux ; fût-ce, encore une fois, le dernier des hommes et le plus méprisable d'ailleurs, vous êtes toujours coupables; et c'est ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement et distinctement dans l'Evangile par ces paroles dont le sens est si étendu : *Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt* [1] ; que si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi. Prenez garde, reprend saint Chrysostôme, que Jésus-Christ ne dit pas : Si quelqu'un scandalise un grand de la terre. C'est encore un autre désordre plus criminel, et plus à déplorer dans le monde chrétien: désordre toutefois si commun; car combien de tout temps n'a-t-on pas vu et combien tous les jours ne voit-on pas de ces esprits pernicieux qui, par un secret jugement de Dieu, semblent n'approcher les grands et n'avoir part à leur faveur que pour les corrompre par les détestables maximes qu'ils leur inspirent et par les damnables conseils qu'ils sont en possession de leur donner! Quoi qu'il en soit, la morale de Jésus-Christ, dans les paroles que j'ai rapportées, ne se borne pas à la condition des grands. Il dit : Si quelqu'un scandalise un de ces petits ; et par là, Chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la bassesse de la personne dût jamais vous tenir lieu d'excuse et autoriser votre péché. Il est vrai, c'est une indigne créature, une créature de néant que vous pervertissez ; c'est une ame vile selon le monde que vous faites servir à votre incontinence; mais cette ame, selon le monde si vile et si abjecte, ne laisse pas, dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini; et voilà pourquoi le Dieu même qui l'a créée, qui l'a rachetée, et qui sait la priser ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la scandalisez, il vaudrait mieux, non seulement pour elle, mais pour vous, qu'on vous précipitât au fond de la mer : *Expedit ei ut demergatur in profundum maris* [2].

Péché diabolique : et la raison qu'en donne saint Chrysostôme est bien évidente. Car, selon l'Evangile, le caractère particulier du démon est d'avoir été homicide dès le commencement du monde :

[1] Matth., XVIII. — [2] Ibid.

Ille homicida erat ab initio [1]; et il n'a été homicide, poursuit ce saint docteur, que parce que dès le commencement du monde il a fait périr des ames en les séduisant, en les attirant dans le piége, en les faisant succomber à la tentation, en mettant des obstacles à leur conversion. Or, que fait autre chose un libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'esprit impur, qui, dans l'emportement de ses débauches, cherche partout, si j'ose m'exprimer ainsi, une proie à sa sensualité : que fait-il autre chose, et à quoi sa vie scandaleuse est-elle occupée? A tromper les ames et à les damner : je veux dire, à se prévaloir de leur faiblesse, à abuser de leur simplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur religion, à triompher de leur pudeur, à dissiper leurs justes craintes, à arrêter leurs bons désirs, à les confirmer dans le péché, après les y avoir fait honteusement tomber en les subornant; à les éloigner des voies de Dieu, lorsque, touchées de la grace, elles commencent à se reconnaître, et qu'elles voudraient sincèrement se relever. Ne sont-ce pas là, mondain voluptueux et impudique, les œuvres de ténèbres à quoi se passe toute votre vie? C'est donc l'office du démon que vous exercez; et vous l'exercez d'autant plus dangereusement qu'étant vous-même sur la terre un démon visible et revêtu de chair, ces ames que vous scandalisez, accoutumées à se conduire par les sens, et charnelles comme vous, sont plus exposées à vos traits, et en reçoivent de plus mortelles impressions. Le démon, dès le commencement du monde, a été homicide par lui-même; mais il l'est maintenant par vous : c'est vous qui lui servez de suppôt, vous qui lui prêtez des armes, vous qui poursuivez son entreprise, vous qui devenez à sa place le tentateur, ou, pour user toujours de la même expression, le meurtrier des ames, en sacrifiant ces malheureuses victimes à vos passions et à vos plaisirs : *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le Saint-Esprit, parce qu'il attaque directement la charité, et que le Saint-Esprit est personnellement la charité même : je n'en dis point encore assez, et j'ajoute, parce qu'il blesse la charité dans le point le plus essentiel, et qu'à l'égard de cette vertu si nécessaire et dont le Saint Esprit est la source, il rend l'homme criminel, pour ainsi parler, au premier chef. Car, pour raisonner avec saint Chrysostôme, si le larcin qui dépouille le prochain d'un bien passager, si la calomnie qui lui ôte une vaine réputation, si un mauvais office qui lui fait perdre son crédit, et

[1] Joan., VIII.

qui ne va pour lui qu'à la destruction d'une fortune périssable; si ce sont là, dans toutes les règles de la religion, autant d'attentats contre la charité qui lui est due, qu'est-ce que le scandale qui tend à la ruine de son salut éternel? Non, non, concluait le disciple bien-aimé, un mal aussi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime son frère : *Qui diligit fratrem suum, scandalum in eo non est* [1]. En effet, il ne faut avoir envers son frère qu'une médiocre charité, pour prendre garde à ne lui pas causer un dommage infini en le scandalisant. Vengez-vous sur ses biens et sur sa personne, mais épargnez sa vie, dit Dieu à Satan, lorsqu'il lui permit de tenter Job : *Verumtamen animam illius serva* [2]. Dieu, par cet ordre, défendait seulement à Satan d'enlever au saint homme Job une vie naturelle et mortelle. Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de sujet à un pécheur scandaleux : Si votre frère a eu le malheur d'encourir votre indignation, et de devenir l'objet de votre haine, faites-lui toute autre injustice qu'il vous plaira, mais ne portez pas la vengeance jusqu'à lui ravir une vie spirituelle et immortelle. Donnez-lui mille chagrins, suscitez-lui mille affaires, troublez son repos, soyez son persécuteur, mais respectez au moins son ame; n'attentez point à sa conscience et à son salut : *Verumtamen animam illius serva.* Il s'ensuit donc que celui qui compte pour rien de scandaliser son frère, n'a pour lui nulle charité, et par conséquent qu'il est devant Dieu, non seulement homicide de son frère, mais de la charité même : *Qui odit fratrem suum, homicida est* [3]. Or, combien d'hommes de ce caractère dans le siècle où nous vivons; c'est-à-dire combien d'hommes emportés dans leur libertinage, insensibles à la damnation de leurs frères, et qui, bien loin d'être touchés de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer positivement, y travaillent de dessein formé, en cherchent les voies et les occasions, et se glorifient comme d'un succès d'y avoir réussi! Est-il un meurtre plus cruel? parlons plus simplement : Est-il un crime plus outrageux au Saint-Esprit et à sa grace?

Je vais plus avant, et je dis : péché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ; car, au lieu que Jésus-Christ, qui s'appelle et qui est par excellence le Fils de l'Homme, est venu en qualité de rédempteur pour chercher et pour sauver ce qui avait péri : *Venit enim Filius Hominis quærere, et salvum facere quod perierat* [4]; le fils de perdition et d'iniquité, qui est, dans la pensée de Tertullien, l'homme scandaleux, vient, par un dessein tout

[1] Joan., II. — [2] Job, II. — [3] Joan., III. — [4] Luc., X.

contraire, pour damner et pour perdre ce qui a été racheté. Et c'est en cela que le grand Apôtre a fait particulièrement consister la grièveté du scandale. C'est sur quoi était fondée cette remontrance si pathétique et si vive qu'il faisait aux Corinthiens, quand il les conjurait de renoncer à certains usages auxquels ils étaient attachés, mais dont quelques uns de leurs frères, moins confirmés dans la foi, se scandalisaient. Il y a des faibles parmi vous, leur disait-il, et les libertés que vous vous donnez leur sont des occasions de chute; mais savez-vous que ces faibles, à qui votre conduite est un scandale, sont des hommes, et des hommes fidèles, pour lesquels Jésus-Christ est mort? Savez-vous qu'en les scandalisant, en les perdant par votre exemple, vous détruisez, au moins dans leurs personnes, tout le mérite et le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, poursuivait l'Apôtre, que Jésus-Christ ait souffert inutilement pour eux? Il faudra que votre frère, encore faible, périsse et se damne, parce qu'il ne vous aura pas plu de ménager sa faiblesse, ni d'avoir pour lui les égards que la charité et la prudence chrétienne exigeaient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à Jésus Christ, ce qui lui a coûté tout son sang? *Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est* [1].

C'est ainsi que leur parlait saint Paul, et cette raison seule les persuadait. Le zèle dont ils étaient animés pour Jésus-Christ les engageait à se contraindre et à ne s'attirer pas le juste reproche d'avoir été les ennemis de sa croix, en servant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-Homme a voulu être crucifié : *Propter quem Christus mortuus est.* Touchés de ce motif, ils renonçaient sans hésiter à des pratiques qu'ils se croyaient d'ailleurs permises. Or, quel droit n'aurais-je pas, mes chers auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de semblables libertés, mais des libertés bien plus dangereuses, bien plus condamnables? Car, combien de fois et en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles : *Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est?* Combien de fois, par des libertés criminelles qu'il nous était aisé de retrancher, n'avez-vous pas blessé des consciences et donné la mort à des ames faibles, pour qui votre Dieu a donné sa vie! Et si ce qu'a dit saint Jean dans sa première épître canonique est vrai, comme il l'est en effet, qu'il y a déjà dans le monde plusieurs antechrists : *Et nunc antichristi multi facti sunt* [2],

[1] I Cor., VIII. — [2] Joan., II.

pourquoi? parce que le monde est plein d'indignes Chrétiens qui, par leurs scandaleux exemples, ruinent l'ouvrage de Jésus-Christ et anéantissent le prix de sa rédemption adorable, à combien de ceux qui m'écoutent cette malédiction, dans le sens même littéral de l'Apôtre, ne peut-elle pas convenir! *Et nunc antichristi multi facti sunt :* combien d'antechrists au milieu du Christianisme, d'autant plus à craindre qu'ils sont moins déclarés et moins connus!

De là, péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à son jugement. Car une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'Ecriture, c'est celle-ci : qu'il nous demandera compte, non seulement de nous-mêmes, mais de notre prochain : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* [1]. Dois-je répondre d'un autre que de moi? disait Caïn en parlant à Dieu, et voulant se justifier devant lui; m'avez-vous établi le tuteur et le gardien de mon frère? *Num custos fratris mei sum ego* [2]? Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains : suis-je chargé du salut d'autrui? en suis-je responsable? Oui, reprend le Seigneur par son Prophète, vous m'en répondrez; et quand je viendrai, comme juge souverain, pour rendre à chacun ce qui lui sera dû et pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, selon toutes les lois de l'équité, de me venger sur vous de bien des crimes dont vous aurez été le premier principe. Car c'est par vos sollicitations que votre frère s'est perdu; c'est par vos discours licencieux que la pureté de son ame a été souillée; c'est vous qui, par vos erreurs et par les détestables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâté l'esprit; c'est vous qui, par l'attrait et le charme de votre vie dissolue, lui avez empoisonné le cœur; c'est vous qui l'avez dégoûté de ses devoirs; vous qui, par vos railleries pleines d'irréligion, lui avez fait secouer le joug et abandonner toutes les pratiques du Christianisme : s'il s'est engagé dans vos voies corrompues, c'est par la liaison qu'il a eue avec vous; s'il s'est livré à toutes ses passions, c'est par la fausse gloire qu'il s'est faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'est par le désir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans son courroux, ce qui vous sera imputé, et ce que je punirai par les plus sévères châtimens. Vous avez fait de cet homme un impie; et, entraîné par votre exemple, il a vécu et il est mort dans son iniquité : mais son sang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel; il me demandera justice contre vous, et quelle sera votre défense? *Ipse impius in iniquitate sua morietur :*

[1] Ezech., III. — [2] Gen., IV.

sanguinem autem ejus de manu tua requiram[1]. Le texte hébraïque porte : *Animam autem ejus de manu tua requiram :* Je prendrai, pécheur, mais à tes dépens, la cause de cette ame réprouvée, dont tu auras été l'homicide; et, toute réprouvée qu'elle sera, m'intéressant encore pour elle, je ferai retomber sur toi le malheur de sa réprobation.

J'en ai dit assez, Chrétiens, pour vous faire connaître la grièveté de ce péché; mais, sans insister là-dessus davantage, voici ce qui doit surtout exciter notre vigilance et nous servir de règle pour apprendre à nous en préserver.

Péché dont souvent on se rend coupable, sans avoir même intention de le commettre. Serai-je assez heureux pour vous faire bien sentir cette vérité, et pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon? Car il n'est pas nécessaire, pour scandaliser les ames, de se proposer, par un dessein formé, leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un sujet de chute. Le démon seul est capable d'une telle malice, et lui seul, dit saint Chrysostôme, aime le scandale pour le scandale même. Il n'est pas, dis-je, besoin que je veuille expressément faire périr l'ame de mon frère; c'est assez que je m'aperçoive qu'en effet je la fais périr; c'est assez que je tienne une conduite qui tend d'elle-même à la faire périr; c'est assez que je fasse une action en conséquence de laquelle il est indubitable qu'elle périra. Mais je voudrais qu'elle ne pérît pas. Il est vrai, vous le voudriez; mais vouloir qu'elle ne pérît pas, et en même temps vouloir ce qui la fait périr, ce sont, répond saint Chrysostôme, deux volontés contradictoires ; et votre désordre est, que de ces deux volontés, l'une bonne et l'autre mauvaise, la première, qui vous fait souhaiter que votre frère ne pérît pas, et qui est bonne, n'est qu'une demi-volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces velléïtés dont l'Enfer est plein, et qui ne servent qu'à notre damnation; au lieu que la seconde, par où vous voulez ce qui le fait périr, et qui est mauvaise, est une volonté efficace, une volonté absolue, une volonté consommée et réduite à son entier accomplissement.

Ainsi, une femme remplie des idées du monde, et vide de l'esprit de Dieu, se trouve engagée dans des visites, dans des conversations dangereuses, et qu'elle ne veut pas interrompre, se portant à elle-même témoignage qu'elle ne s'y propose aucune intention cri-

[1] Ezech., III.

minelle : toutefois elle voit bien que par ce commerce elle entretient la passion d'un homme sensuel, qu'elle excite dans son cœur des désirs déréglés, qu'elle le détourne des voies de son salut, qu'elle donne lieu à ses folles cajoleries ; elle voit bien qu'en souffrant ses assiduités, sans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins : en est-elle moins homicide de son ame? non, Chrétiens : le scandale qu'elle donne est un péché pour elle, et un péché grief. Son intention, dans ce commerce, n'est que de satisfaire sa vanité ; mais, indépendamment de son intention, sa vanité ne laisse pas d'allumer dans ce jeune homme et d'y nourrir une impudicité secrète. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle que par des complaisances qu'elle appelle de pures honnêtetés, et elle est bien résolue d'en demeurer là : mais sa résolution n'empêche pas que l'effet de ses complaisances n'aille plus loin, et que, malgré elle, elle ne fasse périr celui qu'elle voudrait seulement se conserver, et à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'est de là même que j'ai dit, et plût au ciel que vous sussiez profiter des malheureuses épreuves que vous en faites tous les jours, et de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir! c'est de là que j'ai dit, et je le dis encore, que cet homicide des ames est souvent attaché à des choses très légères dans l'opinion du monde, mais qui, pesées dans la balance du sanctuaire, sont des abominations devant Dieu ; à des immodesties dans les habits, à un certain luxe dans les parures, à des nudités indécentes, à des modes que le dieu du siècle, c'est-à-dire que le démon de la chair a inventées ; à des légèretés et des privautés où l'on ne fait point difficulté de se relâcher d'une certaine bienséance ; à des entretiens particuliers dont le secret, la familiarité, la douceur affaiblit les forts et infatue les sages ; à des airs d'enjouement peu réguliers et trop libres, à des affectations de plaire et de passer pour agréable. Tout cela, dites-vous, est innocent. Eh quoi! répond saint Jérôme, vous appelez innocent ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes et les plus mortelles blessures? Et quand, selon vos vues, que Dieu saura bien confondre, tout cela en soi-même serait innocent, du moment que les suites en sont si funestes, devez-vous vous le permettre, ou plutôt ne le devez-vous pas avoir en horreur?

Est-ce ainsi qu'a raisonné saint Paul, et sont-ce là les principes de morale qu'il nous a donnés? Non, non, disait cet homme apostolique, je ne me croirai jamais permis ce que j'aurai prévu et ce que je saurai devoir être nuisible au salut de mon frère. Il parlait

des viandes immolées aux idoles, qui, par elles-mêmes, n'ayant rien d'impur, pouvaient, dans le sentiment des Apôtres, être mangées indifféremment par ceux des fidèles qui avaient la conscience droite, c'est-à-dire qui ne se sentaient nul penchant à l'idolâtrie, et qui faisaient une profession sincère de croire en Dieu seul. Il n'importe, disait ce vaisseau d'élection, cet homme suscité de Dieu pour nous instruire et pour former nos mœurs : si la viande que je mange scandalise mon frère, quoique l'usage de cette viande ne me soit défendu par nulle autre loi, je me condamnerai par la loi de la charité à n'en point manger : *Si esca scandalizat fratrem meum, escam non manducabo in æternum* [1]. Etes-vous, Chrétiens, plus privilégiés que saint Paul? cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui? vous est-il plus libre qu'à lui de vous en dispenser? et si l'Apôtre, renonçant à ses droits, a cru qu'il devait s'abstenir d'une viande, quoique permise, mais dont il craignait qu'on ne se scandalisât, avec quel front pouvez-vous soutenir devant Dieu cent choses que vous traitez d'indifférentes, mais dont vous savez mieux que moi les pernicieux effets? Avec quel front les pouvez-vous traiter d'indifférentes, ayant tant de fois reconnu combien elles sont préjudiciables à ceux qui vous approchent? Non, doit dire avec l'Apôtre de Jésus-Christ une ame vraiment chrétienne, si ces pratiques, si ces coutumes qu'autorise le monde et qui flattent mon amour-propre sont en moi des sujets de scandale, quoi qu'allègue ma raison pour me les justifier, je veux me les interdire : quelque innocentes qu'elles me paraissent, je les abhorre, je les déteste, j'y renonce pour jamais : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler et raisonner, si vous raisonnez et si vous parlez selon les principes de votre religion ; autrement, et c'est, comme je l'ai d'abord marqué, le second malheur de celui qui donne le scandale, autrement, mon cher auditeur, vous vous chargez devant Dieu et devant les hommes non seulement du crime particulier que vous commettez en scandalisant votre frère, mais généralement de tous les crimes que commet et que commettra celui que vous scandalisez. Or, qui peut creuser et mesurer la profondeur de cet abîme? et, pour me servir de l'expression du Saint-Esprit, quelle multitude d'abîmes ce seul abîme n'attire-t-il pas! *Abyssus abyssum invocat* [2]. Qui pourrait en faire le dénombrement? et quel autre que vous, ô mon Dieu! qui sondez les abîmes,

[1] I Cor., VIII. — [2] Psal., LVII.

les peut connaître? *Deus qui intueris abyssos*[1]. De combien de péchés, par exemple, un mauvais conseil n'est-il pas la source! un conseil violent et injuste donné à un homme puissant, qui l'engage à satisfaire ou sa vengeance ou son ambition, quels maux ne cause-t-il pas! de quels désordres n'est-il pas suivi! quelle propagation, si j'ose ainsi dire, et quelle multiplicité de crimes n'entraîne-t-il pas après lui! Vous êtes trop éclairés pour n'en pas voir les conséquences, et trop sensés pour n'en pas frémir. Or, il est de la foi que quiconque est auteur d'un tel conseil, au même temps qu'il l'a donné, sans y contribuer autre chose que de l'avoir donné, s'est déjà rendu par avance coupable de tous ces malheurs; qu'il s'est fait malgré lui complice et garant, disons mieux, qu'il se trouve malgré lui solidairement chargé de toutes les injustices de celui qui le suit et qui l'exécute. Que vos jugemens, Seigneur, sont incompréhensibles, et qu'il faut que les enfans des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, quand ils oublient de si grandes et de si terribles vérités!

Mais les péchés, me direz-vous, sont personnels; et Dieu, quoique redoutable dans ses jugemens, semble nous rassurer par ses promesses, lorsqu'il nous dit dans l'Ecriture que l'ame qui pèchera est la seule qui mourra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur*[2]; c'est-à-dire que chacun pèchera pour soi; que le fils ne répondra point de l'iniquité de son père, ni le père de l'iniquité de son fils: *Filius non portabit iniquitatem patris;* que quand il faudra comparaître devant le souverain tribunal, chacun portera son propre fardeau, et non celui d'un autre : *Unusquisque onus suum portabit*[3]. J'en conviens, et je sais que ce sont là autant d'oracles contenus dans la loi divine, et qui, suivant l'ordre de la justice, se vérifieront à l'égard de tous les autres péchés; mais exceptez-en le scandale : pourquoi? parce que le scandale n'est pas un péché purement personnel, mais comme une espèce de péché originel qui, se communiquant et se répandant, infecte l'ame, non seulement de son propre venin et de sa propre malice, mais de la malice encore de ceux à qui il s'étend et sur qui il se répand. Exceptez, dis-je, de ces règles l'homme scandaleux qui, péchant et pour soi et pour autrui, doit être jugé aussi bien pour autrui que pour soi-même, et la raison en est bien naturelle; car si, selon la loi de Dieu, celui qui pèche doit mourir, beaucoup plus, dit saint Chrysostôme, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conseille

[1] Dan., III. — [2] Ezech., XVIII. — [3] Gal., VI.

le péché, celui qui enseigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit les moyens et les occasions du péché, tout cela, en quoi consiste le scandale, étant, sans contredit, plus punissable et plus digne de mort que le péché même. Il est donc vrai que chacun portera son propre fardeau ; mais pour vous, pécheur, par qui le scandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore celui des autres; et quoique les autres, dont vous porterez l'iniquité, n'en soient pas plus déchargés ni justifiés, c'est ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achèvera de vous accabler.

Mais ces péchés, ajoutez-vous, ne m'ont pas même été connus : Connus ou non, répond saint Jérôme, puisque votre péché en a été l'origine, ces péchés des autres, par une fatalité inévitable, sont devenus vos propres péchés. Vous n'avez pas su les désordres de ceux que vous scandalisez ; mais pour ne les avoir pas sus, vous n'en avez pas moins été le principe. Vous ne les avez pas sus, mais vous avez dû les savoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir, et c'est ce que vous avez négligé : il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus saint des rois, dans la ferveur de sa pénitence, demandait à Dieu qu'il lui fît particulièrement grace sur deux sortes de péchés dont les conséquences lui paraissaient infinies : les péchés cachés et les péchés d'autrui; les péchés qu'il commettait lui-même sans le savoir, et les péchés qu'il faisait commettre aux autres sans jamais se les imputer : *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, ab alienis parce servo tuo*[1]. Ah! Seigneur, s'écriait-il, quel est l'homme qui connaisse toutes ses fautes? quel est l'homme qui s'applique à les connaître? quel est l'homme qui, pour les pleurer et pour les expier, ait le don de les discerner? *Delicta quis intelligit?* Purifiez-moi donc, mon Dieu, ajoutait-il, purifiez-moi des péchés que mon orgueil me cache, de ceux que la dissipation du monde m'empêche d'observer, de ceux dont le nuage de mes passions ou le voile de mon ignorance me dérobent la vue: *Ab occultis meis munda me:* mais en même temps pardonnez-moi les péchés du prochain dont je me suis rendu responsable; les péchés du prochain, à quoi j'ai malheureusement coopéré; les péchés du prochain, dont ma scandaleuse conduite a été la source empoisonnée; les péchés du prochain que vous me reprocherez un jour, et qui, joints aux miens propres, mettront le comble à ce pesant fardeau que je grossis tous les jours, et sous lequel peut-

[1] Psal., XVIII.

être je dois bientôt succomber : pardonnez-les-moi, Seigneur, et accordez-moi que je prévienne, par une exacte et une sévère pénitence, le jugement rigoureux que vous en ferez : *Et ab alienis parce servo tuo.*

Sainte prière que l'esprit de Dieu suggérait à David, et dont je suis persuadé que l'usage ne serait pas moins nécessaire à la plupart de ceux qui m'écoutent; prière qu'une femme mondaine devrait faire tous les jours de sa vie dans l'esprit d'une humble componction. Et quand je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme sans religion, ni même une femme sans règle, qui vit dans le libertinage et dans le désordre; mais je dis une femme du monde qui, contente d'une spécieuse régularité dont le monde se laisse éblouir, est toutefois bien éloignée de vouloir se gêner en rien, ni s'assujétir à Dieu. Je dis une femme du monde qui, se piquant d'être irrépréhensible dans l'essentiel, ne laisse pas, par mille agrémens qu'elle se donne et qu'elle veut se donner, d'être un scandale pour les ames. Je dis une femme du monde qui, sans être passionnée ni attachée, n'est pas souvent moins criminelle que celles qui le sont, et qui, avec la fausse gloire dont elle est si jalouse et dont elle sait tant se prévaloir, d'être à couvert de la censure et au dessus des faiblesses de son sexe, n'en est pas moins, par les péchés qu'elle entretient, ennemie de Dieu; prière qui serait déjà le commencement de sa conversion, si, à l'exemple de David, elle disait chaque jour à Dieu : *Ab alienis parce;* pardonnez moi, Seigneur, tant de péchés, dont je me croyais en vain justifiée devant vous, et que l'aveuglement de mon amour-propre m'a fait jusqu'à présent envisager comme des péchés étrangers, mais dont je commence aujourd'hui à sentir le poids. Pardonnez-moi toutes ces pensées, pardonnez-moi tous ces désirs, pardonnez-moi tous ces sentimens que j'ai fait naître par mes ajustemens étudiés, par mes discours insinuans, par mes manières engageantes, quoique accompagnées d'ailleurs d'une modestie qui m'inspirait plutôt une fierté profane qu'une retenue chrétienne : *Ab alienis parce.* Mais Seigneur, si vous me les pardonnez, puis-je me les pardonner à moi-même? et quelles bornes dois-je mettre à ma pénitence, lorsque je n'ai pas seulement à satisfaire pour moi-même, mais pour tant de pécheurs qui ne l'ont été et qui ne le sont encore que par moi? *Delicta quis intelligit : ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.*

Ce langage, il est vrai, femmes mondaines, ne vous est guère ordinaire; mais Dieu est le maître des cœurs, et, quand il lui plaît, il donne bénédiction à sa parole. Je sais que la conversion d'une

ame scandaleuse est un grand miracle dans l'ordre du salut ; mais le bras du Seigneur n'est pas raccourci. Espérons tout de la grace de Jésus-Christ : elle est plus forte que le monde ; et quelque abondante que soit l'iniquité du monde, elle n'empêchera pas l'accomplissement des desseins de Dieu. Il y aura dans cet auditoire des ames qui ne m'en croiront pas, et qui persisteront dans leurs scandales ; il y aura des Chrétiens lâches qui, convaincus de leurs scandales, n'auront pas la force d'y renoncer; mais Dieu, parmi ces ames lâches et ces ames dures, a ses prédestinés et ses élus ; et peut-être, au moment que je dis ceci, en voit-il quelqu'une qui, efficacement persuadée de la vérité que je viens de lui annoncer, est enfin résolue à retrancher de sa personne, de sa conduite, de ses manières, de ses divertissemens, de ses entretiens, de ses actions, tout ce qui peut être en quelque sorte contraire à la pureté de sa religion et à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerais qu'une à Dieu, ne serais-je pas assez heureux ? Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, voilà ce que l'Evangile nous apprend, et ce qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, puisque c'est un des articles les plus formels de la foi que nous professons. Tout scandaleux est homicide des ames qu'il scandalise ; et tout scandaleux doit répondre à Dieu des crimes de ceux qu'il scandalise ; mais si le scandale absolument et en soi est un si grand mal, que sera-ce du scandale causé par celui dont on doit attendre l'exemple ? (BOURDALOUE.)

Il est doublement malheureux celui qui donne le scandale, lorsqu'il est spécialement obligé à donner l'exemple.

Il n'y a point d'homme dans le monde qui, par la loi commune de la charité, ne doive au prochain le bon exemple ; et quand saint Paul établissait cette grande maxime qu'il donnait pour règle aux Romains : *Unusquisque proximo suo placeat in bonum ad ædificationem*[1] : que chacun de vous fasse paraître son zèle pour le prochain en contribuant à son édification, il est évident qu'il parlait en général et sans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de personnes. Mais il faut néanmoins avouer qu'il y a sur cela même des engagemens et des devoirs particuliers, et que, selon les divers rapports par où les hommes peuvent être considérés dans la société humaine et dans la liaison qu'ils ont entre

[1] Rom., xv.

eux, les uns sont plus obligés que les autres à l'accomplissement de cette loi. Ainsi, dans l'ordre de la nature, un père, en conséquence de ce qu'il est père, doit-il donner l'exemple à ses enfans. Ainsi, dans l'ordre de la Providence, un maître, et quiconque a le pouvoir en main, doit-il, par sa conduite et par ses mœurs, édifier ceux qui lui doivent obéir. Ainsi, dans l'ordre de la grace, les prêtres et les ministres des autels doivent-ils, comme dit saint Pierre, par la sainteté de leur vie, être les modèles et la forme du troupeau de Jésus-Christ : *Forma facti gregis ex animo* [1]. Ainsi, dans la doctrine de l'apôtre saint Paul, les serviteurs de Dieu par profession, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre singulièrement garde à être sincères dans leur piété, et même, s'il se peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu, du moins pour ne les pas scandaliser et ne les pas détourner des voies de Dieu : *Sinceri, et sine offensa* [2]. Ainsi les forts dans la foi, je veux dire les catholiques, doivent-ils vivre parmi les faibles, c'est-à-dire parmi leurs frères, ou séparés encore ou nouvellement réunis, avec plus d'attention sur eux-mêmes, et plus de vigilance et de précaution : tout cela fondé sur les principes les plus solides et les plus incontestables du Christianisme.

Si donc, au préjudice de ses devoirs, le scandale vient de la même source d'où l'édification et le bon exemple auraient dû venir, ou, pour m'expliquer plus clairement, si celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation spéciale d'élever les autres, est le premier à les scandaliser, ah! Chrétiens, c'est ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu, et c'est alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui : *Væ autem homini illi* : malheur à cet homme! pourquoi? parce que c'est alors, dit saint Chrysostôme, que le scandale est plus contagieux, et qu'il fait dans les ames de plus promptes et de plus profondes impressions, parce que c'est alors qu'il est plus difficile de s'en préserver, parce que c'est alors que l'impiété en tire un plus grand avantage, et que la licence et le relâchement s'en font un titre plus spécieux, non seulement de possession, mais de prescription. Appliquez-vous à cette seconde vérité, et n'en attendez point d'autre preuve que l'induction simple, mais vive et touchante, que j'en vais faire, en me réduisant à ces espèces de scandale que je vous propose.

Car quel est, mes chers auditeurs, le crime d'un père qui, dés-

[1] I Petr., v. — [2] Phil., v.

honorant sa qualité de Chrétien, et non moins indigne du nom de père qu'il porte, scandalise lui-même ses enfans et les corrompt par ses exemples? C'était à lui, comme père, à les former aux exercices de la religion, et c'est lui au contraire qui, par ses discours impies, par ses railleries au moins imprudentes sur nos mystères, par son éloignement des choses saintes, par son opposition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de piété, en un mot, par sa vie toute païenne, leur communique son libertinage et son esprit d'irréligion. C'était à lui, par son devoir de père, à corriger les emportemens de leur jeunesse, et à réprimer les saillies de leurs passions, et c'est lui même qui les autorise par des emportemens encore plus honteux dans un âge aussi avancé que le sien, et par des passions encore plus folles et plus insensées. C'était à lui à régler leurs mœurs, et c'est lui-même qui, par des débauches dont ils ne sont que trop instruits, et qu'il n'a pas même soin de leur cacher, semble avoir entrepris de les entraîner et de les plonger dans les plus infâmes déréglemens. A combien de pères dans le Christianisme, et peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractère ne convient-il pas! On ne se contente pas d'être libertin, on fait de ses enfans, par l'éducation qu'on leur donne, une succession et une génération de libertins : on n'a sur eux de l'autorité que pour contribuer plus efficacement à leur perte; on n'est leur père que pour leur transmettre ses vices, que pour leur inspirer son ambition, que pour leur faire sucer avec le lait le fiel de ses inimitiés, que pour les engager dans ses injustices en leur laissant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudrait-il pas mieux, dit saint Chrysostôme, les avoir étouffés dès le berceau? et si nous avons horreur de ces peuples infidèles qui, par une superstition barbare, immolaient leurs enfans à leurs idoles, en devons-nous moins avoir de ceux qui, au mépris du vrai Dieu, à qui ils savent que leurs enfans sont consacrés par la grace du baptême, les sacrifient au démon du siècle, dont ils sont eux-mêmes possédés?

Tel est, par la même raison, le désordre d'une mère mondaine, qui, chargée de l'obligation d'élever, dans la personne de ses filles, des servantes de Dieu et des épouses de Jésus-Christ, est assez aveugle, disons mieux, et souffrez ces expressions, est assez cruelle pour en faire des victimes de Satan et des esclaves de la vanité du monde; qui, sous ombre de leur apprendre la science du monde, leur apprend celle de se damner, qui leur en montre le chemin, et qui détruit par ses exemples toutes les leçons de vertu qu'elle sait si bien d'ailleurs leur faire par ses paroles. Car, malgré

les scandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons; à quelque liberté que l'on se porte, et quelque commerce, ou suspect, ou même déclaré, que l'on entretienne en vertu du titre de mère, on ne laisse pas de prêcher à une fille la régularité, et d'exiger d'elle la modestie et la retenue; on veut qu'elle soit souple et docile, tandis que l'on s'émancipe et que l'on secoue le joug de ses devoirs les plus essentiels. Mais c'est en cela même que consiste l'espèce du scandale que je combats; car quelle force peut avoir ce zèle, quoique maternel, quand l'exemple ne le soutient pas, ou plutôt quand l'exemple l'anéantit? et de quel effet peuvent être les instructions et les remontrances d'une mère dont la réputation est ou décriée ou douteuse, à une fille qui n'a plus la simplicité de la colombe, et qui, à force d'ouvrir les yeux, est peut-être devenue aussi clairvoyante et aussi pénétrante que le serpent?

Quel est le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui, sans se souvenir de ce qu'il est, et s'oubliant lui-même, ou qui, abusant de son pouvoir, et renversant tout l'ordre de la Providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devait être le guide et le sauveur! Saint Paul ne croyait point outrer les choses, et en effet ne les outrait pas, quand il disait que quiconque n'a pas soin du salut des siens, et particulièrement de ses domestiques, a renoncé la foi, et est pire qu'un infidèle: parole courte, mais énergique, dont je me promettrais bien plus pour la réformation et la sanctification de vos mœurs, que de tous les discours, si vous vouliez, mon cher auditeur, vous appliquer sérieusement à la méditer: *Si quis suorum, et maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior* [1]. Mais si saint Paul parlait ainsi des maîtres peu soigneux et peu vigilans, comment aurait-il parlé des maîtres scandaleux? et s'il traitait d'apostasie la simple négligence ou le simple oubli de ce que doit un maître, comme Chrétien, à ceux de sa maison, quel nom aurait-il donné à celui qui, bien loin de veiller sur eux et de s'intéresser pour leur salut, dont il est, comme maître, responsable à Dieu, les pervertit lui-même, et est une des causes les plus prochaines de leur réprobation?

C'est néanmoins ce que nous voyons tous les jours, et ce que nous voyons avec douleur et avec gémissement. Car il faut, homme du siècle qui m'écoutez (supportez-moi, parce que j'ai pour vous un zèle de Dieu qui me presse et qui m'oblige à m'expliquer), il

[1] I Tim., v.

faut que ce domestique, qui vous est attaché et qui craint peu de se damner pourvu qu'il vous plaise, et que par là il fasse avec vous une misérable fortune, il faut qu'il soit l'instrument et le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des ministères que le respect dû à cet auditoire et à la chaire où je parle, m'empêche de vous représenter dans toute leur indignité. Scandale abominable et pour lequel j'aurais droit cent fois de me récrier sur vous : *Væ autem homini illi :* malheur à ce grand, malheur à ce maître ! Il faut, femme chrétienne, si toutefois, dans la vie que vous menez, vous vous piquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous sert, que cette fille sans vice et sans reproche, lorsqu'elle s'est donnée à vous, apprenne de vous à connaître ce qu'elle devait éternellement ignorer ; il faut qu'elle soit la confidente de vos intrigues, et qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des services où son obéissance fait son crime. Dieu, en vous la confiant, vous avait établie la tutrice de son innocence, et c'est avec vous qu'elle la perd. Votre maison lui devait être une école de sagesse et d'honneur, et c'est là que vous lui enseignez à déposer toute pudeur. C'était une ame vertueuse et bien née, et bientôt, par le malheureux engagement de sa conscience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations sont étouffées, et tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira, dans son jugement, couverte de vos péchés, et quand vous la verrez dans l'Enfer, compagne inséparable de votre peine ? Ne vous offensez pas de la véhémence avec laquelle il vous paraît que j'en parle ; peut-être ne fut-elle jamais plus nécessaire. Mais, sans rien dire davantage de ces scandales, qui vont jusqu'à rendre ceux qui vous servent les complices de vos désordres, que ne peut point et que ne fait point sur eux votre seul exemple, lors même que vous y pensez le moins et que vous le voulez moins ? Car de croire que votre conduite leur soit inconnue et qu'elle demeure secrète pour eux : abus, Chrétiens ; cela ne peut être, et ne fut jamais. Autant de domestiques que vous avez, ce sont autant de témoins de votre vie, et non seulement autant de témoins, mais autant de censeurs qui vous éclairent, qui vous observent et qui vous rendent toute la justice que vous méritez.

Quel est le crime de ces ministres du Seigneur, qui, honorés du plus sacré caractère, et engagés dans les plus saintes fonctions du sacerdoce, les profanent par une vie séculière et mondaine, pour ne pas dire impure et licencieuse, et en font rejaillir le scandale jusque sur leur état et sur leur ministère ? Ils devaient être, selon

Jésus-Christ, le sel de la terre, et c'est par eux, dit saint Grégoire, pape, que la terre se corrompt; ils devaient être la lumière du monde, et ils ne luisent que pour exposer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, et dont on rougit pour eux; ils devaient être et ils sont en effet cette ville située sur la montagne, et ils semblent n'être élevés que pour faire voir plus haut des déréglemens qui jettent les peuples dans la surprise et dans le trouble, et qui les couvrent eux-mêmes d'ignominie et d'opprobre. C'est ce qui excitait contre eux l'indignation de Dieu, et ce qui l'obligeait à leur dire par un de ses Prophètes ce que je n'oserais pas leur appliquer si je ne parlais après Dieu et de la part de Dieu, à qui seul il appartenait de leur faire des reproches si pressans en des termes si forts. Mais puisque étant ce que je suis, ce langage de Dieu me touche moi-même, et que je dois y prendre part; puisque c'est une leçon que je me fais à moi-même et qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Seigneur, en leur adressant ces paroles de Malachie : *Et nunc ad vos mandatam hoc*, *ô Sacerdotes* [1] : maintenant donc, leur disait le Dieu d'Israël, prêtres et ministres de mes autels, écoutez-moi, et jugez-vous. Je vous avais établis dans mon Eglise pour l'édifier et pour la sanctifier; je vous avais donné le soin du troupeau, afin que vous en fussiez les pasteurs; comme vos lèvres étaient les dépositaires de la science, vos œuvres devaient être la règle des mœurs et de la vraie piété. Cependant, infidèles aux obligations les plus étroites et les plus indispensables que je vous avais imposées, vous vous êtes écartés de la droite voie que vous enseigniez et que vous deviez enseigner aux autres; vous vous êtes volontairement égarés, et, en vous égarant, vous en avez égaré plusieurs avec vous : *Vos autem recessistis de via, et scandalizastis plurimos in lege* [2]. De là quelle suite? Ah! Chrétiens, c'est ce que j'oserais encore moins penser et leur déclarer, si Dieu ne l'ajoutait pas : *Propter quod et ego dedi vos contemptibiles*, *et humiles omnibus populis* : c'est pourquoi, concluait le Seigneur, tout pasteurs des ames et tout ministres que vous êtes de mes autels, je vous ai rendus vils et méprisables aux yeux de tous les peuples; votre vie, ou plutôt les scandales de votre vie vous ont dégradés de leur estime, et vous êtes deveuus l'objet de leur censure.

N'est-ce pas ainsi que tant de ministres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la malheureuse destinée de ce sel de la terre, à quoi

[1] Malach., II. — [2] Ibid.

Jésus-Christ les a comparés? Car qu'en fait-on de ce sel, reprenait le Sauveur du monde, quand il est une fois corrompu? on le foule aux pieds : *Quod si sal evanuerit, ad nihilum valet, nisi ut conculcetur ab hominibus* [1]? En effet, par une juste punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'Evangile ne soit qu'une vaine figure, et qui permet que la prédiction de Malachie s'accomplisse visiblement, qu'y a-t-il dans le monde de plus méprisé qu'un prêtre scandaleux? A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je prétende par là justifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriser les conséquences que vous avez coutume d'en tirer. Quand je parle des scandales causés par les ministres du Seigneur, je vous en parle pour votre instruction, et non pas pour leur confusion; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets; je vous en parle afin que ces scandales ne soient pas pour vous des tentations dangereuses, que vous n'en soyez pas troublés, que le fondement même de votre foi n'en soit pas ébranlé, et que le libertinage ne s'en prévale pas. Car je sais jusqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours; je sais quelle impression la vie des ecclésiastiques scandaleux fait sur vos esprits; je sais combien elle contribue à endurcir vos cœurs, et que leurs mauvais exemples, ou, pour mieux dire, que vos raisonnemens encore plus mauvais sur les mœurs et sur leurs exemples, sont un des plus grands obstacles du salut que vous ayez à surmonter.

Mais, pour finir cet article important par la morale de notre Evangile, malheur à vous, si vous vous faites un sujet de scandale, non plus absolument de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ dans la personne de ses ministres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur ministère, puisqu'en ce sens il est encore vrai qu'heureux est l'homme qui ne sera point scandalisé de lui : *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* Malheur, si vous vous laissez entraîner à ce scandale, et si, tout contagieux qu'il est, vous ne savez pas vous garantir de sa malignité et de sa contagion : pourquoi? parce que le Sauveur du monde, qui a si bien su prévoir tout et pourvoir à tout, vous a donné, pour le combattre et pour le vaincre, des préservatifs qui vous rendront éternellement inexcusables, si vous n'en usez pas. Car premièrement, il vous a avertis que ce scandale arriverait, afin que vous n'en fussiez pas surpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avez à tenir, quand ces ministres assis sur la chaire de Moïse manqueraient

[1] Matth., v.

à vous donner l'édification qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il fallait vous attacher à la pureté de leur doctrine, et non pas à la corruption de leurs mœurs; que vous seriez jugés sur les vérités qu'ils auraient annoncées, et non pas sur la vie qu'ils auraient menée; que vous deviez les écouter, et non pas les imiter; obéir à leurs ordres, et non pas faire selon leurs œuvres; et qu'étant au reste ses ministres, qu'exerçant en son nom une puissance et une autorité légitimes, malgré leurs désordres, ou vrais, ou prétendus, il ne vous était point permis de les mépriser, parce que vos mépris retomberaient sur le maître qui les a envoyés : *Qui vos spernit*, *me spernit* [1].

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appelés les forts dans la foi, parce qu'ils sont nés et qu'ils ont été élevés dans le sein de l'Église catholique? Sont-ils excusables, lorsqu'au lieu de seconder le zèle de tant de saints ouvriers, et de contribuer à ramener ceux de nos frères qui se trouvent encore malheureusement engagés dans l'erreur, ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur conversion, est encore chancelante, ils ne servent, au contraire, par leurs exemples, ou qu'à les éloigner davantage de nous, ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement? Car ce sont, mes chers auditeurs, avouons-le à notre honte, et profitons enfin une fois de la vue que Dieu nous en donne, ce sont nos mauvais exemples qui empêchent le parfait retour de tant de personnes que le malheur de leur naissance a séparées de notre communion, ou qui s'y sont nouvellement réunies. S'ils ont tant de peine, ou à revenir, ou à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raisons que nos relâchemens, que nos désordres, que nos impiétés dans l'exercice même du culte que nous professons. S'ils nous voyaient aussi sincères et aussi fervens catholiques que notre devoir et le nom que nous portons nous oblige à l'être, ils le deviendraient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugés, c'est la monstrueuse opposition que nous leur donnons lieu d'observer entre nos actions et notre créance. Que pensent-ils et que peuvent-ils penser, quand ils sont témoins de la manière dont nous assistons à l'auguste sacrifice du corps de Jésus-Christ? Cela seul n'est-il pas capable de détruire dans leurs esprits et dans leurs cœurs toutes les bonnes dispositions qu'ils pourraient avoir à en croire la réalité? Cela seul (car c'est ainsi qu'ils s'en expliquent) ne les fait il pas douter si nous la croyons bien nous-mêmes, et s'il ne

[1] Luc., x.

leur est pas plus avantageux de ne la point croire du tout que de se rendre coupables de telles profanations ? Quelque zèle que nous fassions paraître pour l'entière extinction du schisme, ils ne sauraient se persuader que nous soyons bien convaincus de la présence de notre Dieu dans son adorable sacrement, tandis qu'ils voient eux-mêmes les scandaleuses irrévérences qui se commettent dans nos Eglises et à la face de nos autels. Ils tirent de là des preuves contre nous, dont ils sont d'autant plus touchés qu'elles sont plus sensibles.

C'est donc à nous de faire cesser ce scandale, comme bien d'autres que l'hérésie, si vous voulez, avec malignité, mais peut-être avec vérité, nous a de tout temps reprochés ; et voilà le grand secret pour achever dans nos frères l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Evangile nous permet de leur faire, pour les forcer, si je l'ose dire, à rentrer promptement dans la maison de Dieu. Edifions-les par nos exemples : sans tant de discours, nous les convertirons. Montrons leur, par notre conduite, qu'il y a entre ce que nous croyons et ce que nous pratiquons, une pleine conformité : ils ne nous résisteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs ; honorons par notre modestie et notre piété le grand sacrifice de notre religion. Le seul motif que nous propose David doit nous y engager : *Nequando dicant gentes : Ubi est Deus eorum* [1] ? de peur que les nations ne demandent ou qu'elles n'aient sujet de demander : Où est leur Dieu ? et s'il est là où ils font profession de le reconnaître, comment ne l'y adorent-ils ? ou même comment vont-ils tous les jours l'y déshonorer, l'y insulter, l'y outrager ?

Enfin, que dirai-je de ceux qui, déclarés pour la piété et fidèles à en pratiquer les œuvres, y laissent d'ailleurs glisser et apercevoir des défauts dont les libertins se prévalent contre la piété même ? Car le monde, quoique impie et libertin, veut que les serviteurs de Dieu soient irréprochables ; il veut que leur vie soit à l'épreuve de la censure, et qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profession. S'ils ne répondent pas là-dessus à l'attente du monde ; s'ils deviennent hommes comme les autres, et que leur piété ne soit pas exempte des faiblesses ordinaires ; s'ils mêlent avec la dévotion le déréglement de leurs passions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zèle de leurs intérêts, les vues et les intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intempérance de leur langue ; si l'on voit un dévot délicat sur le point

[1] Ps. LXII.

d'honneur, jaloux, avare, injuste, médisant, double et de mauvaise foi, n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage, et comme un droit qui l'autorise? Je sais que le monde, en censurant la dévotion, lui fait souvent injustice : mais c'est pour cela même, reprend saint Chrysostôme, que ceux qui veulent servir Dieu en esprit et en vérité doivent se rendre plus exacts et plus réguliers; qu'ils doivent se préserver avec plus de soin des moindres fautes; que, selon l'avertissement de saint Paul, ils doivent par là fermer la bouche aux impies. En sorte, disait cet Apôtre aux premiers Chrétiens, que nos ennemis n'aient rien à dire de nous; en sorte que le nom du Seigneur ne soit point blasphémé, ni son culte avili; en sorte que notre religion, ou que Dieu dans notre religion soit glorifié : *Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* (Bourdaloue.)

Le scandale est un péché énorme.

Qu'est-ce que le scandale, ce péché si commun et si peu connu dans le monde? Pour vous en donner une idée juste et exacte, je le considère par l'opposition essentielle et infinie qui se trouve entre le scandale et la plus grande, la plus noble vertu du Christianisme, je veux dire le zèle apostolique. Le zèle, ce chef-d'œuvre de la grace, ce miracle du pur amour, ce feu céleste qui ne consume que les ames héroïques : ce que le zèle est dans l'ordre de la grace et de la vertu, le scandale, permettez-moi cette expression, le scandale l'est dans l'ordre du vice et du péché; en sorte (concevez ma pensée, elle va composer le fond de cette première partie), en sorte que pour connaître le scandale, il ne faut que connaître le zèle, le mérite, les succès, les récompenses du zèle, règle et mesure de la malice, des effets, des châtimens du scandale. Égalité parfaite entre la sainteté du zèle et le péché du scandale, entre les succès du zèle et les effets du scandale, entre les récompenses du zèle et les châtimens du scandale. Suivez-moi, jamais matière plus importante ne mérita votre attention.

Oui, mes chers auditeurs, si vous voulez connaître l'homme de scandale, étudiez l'homme de zèle; c'est là, c'est dans le cœur de l'Apôtre, que vous trouverez des traits propres à vous peindre l'horreur du scandale; pensez donc à ce que peut avoir de mérite devant Dieu le zèle le plus pur dans son principe, le plus vif et le plus impétueux dans ses transports, le plus intrépide dans les périls, le plus ferme dans les disgraces.

Rappelez-vous ces Prophètes de la loi ancienne qui, dans les jours de nuage et de prévarication, furent le soutien de la religion chancelante; les Isaïe, les Jérémie, ces hommes que l'Écriture appelle les hommes du Dieu des armées; qui, loin de se laisser entraîner au torrent de la superstition, faisant sans cesse entendre aux tribus infidèles les menaces du Très-Haut, les forcèrent si souvent à rougir des frivoles divinités qu'elles adoraient, et à honorer par leur crainte et par leurs remords le Dieu qu'elles avaient abandonné.

Voyez surtout ces hommes qui, au bruit du tonnerre, sortent du milieu de Sion; le feu qui vient de descendre du ciel s'est fixé dans leur cœur; portés sur les ailes de cette flamme rapide, ils franchissent les terres et les mers; ils volent de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion; pleins du Dieu qui les anime, ils ne voient point les dangers qui naissent sous leurs pas; ils oublient tout, ils semblent oublier jusqu'à leur propre salut, pour en laisser le soin au Dieu qu'ils font régner dans le monde.

Vous ne concevez rien, mes chers auditeurs, de si grand, de si noble que cette activité, que ces transports du zèle apostolique; le ciel peut-il rien produire de plus pur, de plus saint? mais l'Enfer a ses prodiges qui, par l'excès de leur impiété, imitent les miracles de la grace. Il enfante des vices qu'il peut opposer aux plus grandes vertus, et l'homme de scandale suffit à le consoler, et à le venger de l'homme de zèle. Raisonnons : pourquoi le zèle tient-il le premier rang entre les vertus chrétiennes? c'est, répond saint Thomas, parce que le zèle est une plénitude, une surabondance d'amour, par lequel l'homme apostolique, sans se borner à sa sanctification propre et personnelle, sort de lui-même pour travailler à sanctifier les autres. Or, qu'est-ce que le scandale? le docteur angélique nous l'apprend: c'est une fureur, un emportement de vice et de libertinage qui, du cœur ou il règne, cherche à se répandre dans tous les cœurs. De là, que suit-il? le voici, Chrétiens; c'est que le scandale est lui-même un zèle, mais un zèle d'erreur et de péché, un zèle de vice et de corruption; un zèle qui, si vous exceptez la saintété du motif et de l'objet, porte tous les caractères du véritable zèle: l'homme de scandale est l'apôtre du vice, comme l'homme de zèle est l'apôtre de la vertu; il oppose zèle à zèle, ministère à ministère, apostolat à apostolat: le scandaleux et l'apôtre combattent l'un contre l'autre; je ne dis point assez, c'est surtout dans la ressemblance qui les unit que

consiste l'opposition qui les sépare: l'homme de zèle et l'homme de scandale combattent l'un comme l'autre, dans une carrière différente, ils courent avec une ardeur égale.

Cependant ne vous y trompez pas, je ne veux rien outrer: je ne prétends pas que la ressemblance entre l'homme de zèle et l'homme de scandale consiste en ce que l'homme de scandale ait toujours pour premier objet la ruine des ames, ainsi que l'homme de zèle a pour premier objet leur sanctification. Je prétends seulement, avec saint Thomas, que le scandale, considéré dans sa nature, est autant un péché contre la charité que le zèle est une vertu selon la charité. Le plus ou le moins de corruption dans le cœur, de perversité dans les desseins et les intentions, de connaissances et de lumières dans l'esprit, augmente ou diminue le péché du scandale, comme le plus ou le moins de pureté, de vivacité dans les désirs, de courage et d'activité dans le travail et les périls, relève ou affaiblit le mérite du zèle. De lui même et par lui-même le scandale est aussi funeste à la religion que le zèle est utile à la piété. De lui-même et par lui-même, l'homme de scandale ne fait pas moins contre Dieu que l'homme de zèle ne fait pour Dieu : concevez-le, mes chers auditeurs : et plût au ciel que ce que je vais dire fût étranger à notre siècle : je l'avoue, dans des jours moins tristes, je craignais que les portraits que je traçais ne parussent être plutôt l'ouvrage du zèle, que le sentiment rend quelquefois trop facile, trop prompt à s'inquiéter, que de la raison instruite par l'expérience. J'ai vu avec douleur ces jours fuir, disparaître, et faire place à des jours plus coupables; et si vous n'ignorez pas les calamités de la religion, vous jugerez que je n'ai point su peindre avec des couleurs assez vives et assez fortes la licence de tant d'hommes de scandale, qui ne pensent, ne parlent, n'écrivent, ne dogmatisent, et n'aiment à déployer le génie et les talens que pour saper les fondemens de la foi et les mœurs, que pour répandre dans les esprits le fanatisme de l'incrédulité, et verser dans les cœurs le poison de la volupté : puisse leur orgueil détrompé, rougir des éloges flétrissans qu'ils ne doivent qu'à la reconnaissance des passions dont ils travaillent à étendre l'empire! Puissent-ils se laisser toucher et attendrir par les soupirs, par les pleurs de la religion, dont tout le crime à leurs yeux ne peut être que de demander trop de vertus! Qu'ils voient, et qu'ils jugent quelle gloire est la plus pure, la plus noble et la plus digne d'une grande ame, d'un vrai philosophe, d'un citoyen vertueux; ou la gloire de l'homme de zèle, uniquement occupé à sanctifier la terre,

ou la gloire de l'homme de scandale, indignement occupé à la séduire, à la pervertir.

L'homme de zèle ne vit que pour Dieu, que pour maintenir son culte, pour étendre son empire, pour venger, pour défendre sa gloire. Les saints aiment Dieu; l'apôtre ne se contente pas de l'aimer, s'il ne le fait aimer. Or, l'homme de scandale est autant au dessus du pécheur que l'apôtre est au dessus du saint: le pécheur viole la loi de Dieu, le scandaleux la détruit; le pécheur ne rend pas à Dieu le tribut d'obéissance qu'il lui doit, le scandaleux, dit Job, soutient contre Dieu une guerre impie et sacrilége: *Contra omnipotentem roboratus est* [1]. Tel que ces génies de faction et de cabale dont parle le Sage, qui par leurs ligues et leurs complots bouleversent les Etats, et foulent aux pieds l'autorité légitime pour mettre le tyran à la place du maître: *Homines pestilentes dissipant civitatem* [2]; tel, selon le prophète Isaïe, l'homme de scandale, méprisant le Dieu qu'il doit adorer, veut devenir la divinité qu'on adore: *Lingua eorum et ad inventiones eorum contra Dominum* [3]. Son cœur, ajoute le prophète Jérémie, son cœur a oublié Dieu; il emploie tout son esprit à le faire oublier: *Qui volunt facere ut obliviscatur populus meus nominis mei* [4]. Hommes hardis à se vanter de leurs crimes, et insolens à les produire en public; hommes adroits à parer leurs faiblesses des plus belles couleurs, et à répandre sur la vertu le ridicule et l'opprobre qui devraient être le partage du vice; hommes qui abusent de leur autorité et de votre complaisance, pour vous entraîner dans les voies de leurs cupidités: sous un maître injuste ou voluptueux, des domestiques d'une conscience d'abord droite et timide, mais faible et chancelante, ensuite gagnée, enhardie par l'intérêt, seront forcés de se prêter aux plus coupables projets, de se charger des plus odieuses confidences, de conduire les plus honteuses intrigues, et de vendre leur éternité pour conserver leur fortune: un grand dans le monde, un ami utile, un protecteur puissant, n'auront pour vous des égards, des attentions, des ménagemens, qu'autant que vous cesserez d'en avoir pour Dieu; si vous voulez leur plaire, osez lui déplaire; pour arriver à leurs bienfaits, commencez par partager leurs crimes; des esprits libertins et débauchés tendront sans cesse de nouveaux piéges à la simplicité et à la pudeur; leurs discours ne seront que des leçons d'incrédulité, leurs mœurs que des exemples d'irréligion. Aussi zélés contre Dieu

[1] Job., xv, 25. — [2] Prov., xxix, viii. — [3] Is., iii, 8. — [4] Jerem., xxiii, 27.

que l'Apôtre l'est pour Dieu, ils ne lui laisseront d'adorateurs que ceux qu'ils ne pourront lui enlever : *Qui volunt facere ut obliviscatur populus meus nominis mei.*

L'homme de zèle est le coopérateur et le ministre de Jésus-Christ pour la sanctification des ames; l'homme de scandale est le coopérateur et le ministre de l'Enfer pour détruire l'efficacité de la croix et la rédemption de Jésus-Christ; maîtres d'une morale de licence et de dépravation, qu'ils entreprennent de substituer à l'Evangile du Dieu sauveur, ces génies corrompus ne rougissent point d'opposer leurs exemples à ses exemples, leurs maximes à ses maximes, leur autorité à son empire, leurs railleries à ses vengeances : venez donc à travers les flots de sang qui arrosent la montagne sainte; venez jusqu'au pied de la croix les disputer à Jésus-Christ, ces ames si tendrement aimées, si chèrement achetées; venez les arracher de ses bras, venez offrir aux derniers regards de ce Dieu mourant la scène la plus tragique; Joseph, Benjamin, enlevés à Jacob; l'audacieux Joab qui se montre à David fumant du meurtre d'Absalon; un fils plus cher qu'Isaac, périssant sous les yeux d'un père plus tendre qu'Abraham. Ah! Chrétiens, si la religion ne connaît point de plus grand mérite que le mérite de l'apôtre qui gagne, qui donne les ames à Jésus-Christ; quel crime plus énorme que le crime du scandaleux qui sacrifie à l'impiété les ames auxquelles Jésus-Christ a sacrifié sa propre vie! Sur quel autre homme que sur l'homme de scandale coulaient les larmes de saint Paul, lorsqu'il considérait les ravages que causaient déjà dans l'Eglise ces esprits séducteurs, qu'il appelait, en pleurant! les ennemis de la croix de Jésus-Christ : *Flens dico, inimicos crucis Christi* [1].

L'homme de zèle est ici-bas la plus noble image du Dieu de vertus et de la sainteté; point de vice qu'il n'attaque, point d'abus qu'il ne combatte, point d'erreur qu'il ne confonde; l'élévation du pécheur ne le rend point timide à s'élever contre le péché; le crime sur le trône entend les reproches de Jean-Baptiste; l'homme de scandale est, selon l'expression de saint Paul, l'imitateur de l'esprit des ténèbres et du péché : *Cujus est adventus secundum operationem Satanæ* [2]. Comme lui persécuteur des saints, ennemi de la piété, destructeur de la religion, homicide des ames, il aura souvent autant et plus d'empressement à les pervertir que l'apôtre à les sanctifier. Point d'ame simple qu'il ne surprenne,

[1] Ad Phil., III, 18. — [2] II Ibid., II, 9.

d'ame crédule qu'il ne trompe, d'ame timide qu'il n'épouvante; point d'ame irrésolue qu'il ne détermine, d'ame sans expérience qu'il ne jette dans le précipice, d'ame faible qu'il ne pousse, qu'il n'entraîne dans l'abîme. L'apôtre se fait tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ; pour les perdre, le scandaleux prendra toutes les formes, il empruntera toutes les figures; s'agit-il d'amollir une ame ferme dans le devoir, d'imposer silence à la voix de la conscience et de l'honneur, de triompher de la pudeur et de la raison; que de souplesses, de manéges et d'insinuations! quelle constance, quelle persévérance à vaincre les obstacles! combien de fois, aussi désintéressé dans les projets de séduction que l'apôtre dans les projets de sanctification, sans autre penchant, sans autre attrait que la haine de la vertu, on donne le scandale uniquement afin de le donner! Je me trompe, il n'appartient qu'au juste de s'oublier et de se renoncer; mais j'ose le dire, à peine y a-t-il autant de grandeur et de noblesse dans le désintéressement de l'homme de zèle qu'il y a de crime et d'abomination dans l'audace qui anime l'homme de scandale. Les impies, dit saint Jérôme, ne peuvent souffrir la piété; ils ne cherchent qu'à la détruire, qu'à l'anéantir, pour ensevelir, s'ils le pouvaient, les remords de leur conscience et l'opprobre de leurs vices sous les ruines de la vertu. Nous le voyons tous les jours dans le monde; dès là qu'un homme a secoué le joug de la foi, de disciple, il ne tarde pas à s'ériger en maître du libertinage; effrayé, épouvanté de sa solitude, il cherche à se rassurer par le nombre; il travaille à persuader les autres, afin de se persuader lui-même; dans l'espérance de dissiper les doutes qui l'agitent par la sécurité qu'il inspirera, il raille la crédulité, il insulte à la docilité par mille sailles d'une imagination que met en mouvement et qu'allume la passion; il tourne en ridicule l'humble soumission de la sagesse chrétienne, et pouvant dire avec saint Paul, quoique dans un autre sens, qu'il n'a point de désirs plus pressans que d'amener tous les esprits à le suivre dans la route où il marche, il ne sera point tranquille qu'il n'ait donné à sa faible conviction le secours, l'appui d'une conviction étrangère: *Opto..... omnes..... fieri tales qualis et ego sum* [1]. A peine une jeune personne est sortie des voies de la pudeur et de la modestie, du recueillement et de la prière, des lectures saintes et de la fréquentation des Sacremens, qu'elle s'irrite contre toute piété, parce qu'elle y voit la censure de sa conduite

[1] Act. apost., XXVI, 29.

présente, parce qu'elle lui retrace une image trop fidèle de sa conduite passée. Sollicitations, discours, exemples, critique, satire, rien ne sera épargné pour faire des imitateurs de son inconstance: *Opto..... omnes..... fieri tales qualis ego sum;* ou s'il est quelque ame assez intrépide pour résister à l'orage, elle sera un objet de haine pour les cœurs impies dont on est assuré de perdre l'estime à mesure qu'on la mérite; pour les cœurs qui, pleins des fureurs de l'Enfer, ne peuvent ni se dégager de leurs vices ni vous pardonner vos vertus. Hommes dévoués, vendus à l'iniquité, ils comptent pour rien d'être les esclaves du péché, s'ils n'y joignent l'honneur insensé d'en être les modèles; ils ne sont pas seulement pécheurs et grands pécheurs, l'homme de scandale est, à proprement parler, l'homme de péché: *Homo peccati* [1]; il en a tous les caractères tracés par saint Paul: l'orgueil insensé, pour contester à Dieu ses droits et son empire: *Qui adversatur et extollitur supra omne quod est Deus* [2]; l'opposition à la grace et à la rédemption de Jésus-Christ, à sa doctrine, à ses vertus, à ses miracles, à sa gloire, aux honneurs qu'on lui rend; comme si la haine personnelle, ou l'émulation et la rivalité l'enivraient du désir de renverser ses temples, d'anéantir son culte, de s'asseoir sur son autel, et de régner à sa place dans son sanctuaire, *qui adversatur;* le talent de séduire et de perdre les ames: *In omni seductione iniquitatis* [3]. Je dis le talent de perdre les ames; car tel est le pouvoir, telle est la contagion du scandale, que ses victoires ne sont pas moins rapides, ses conquêtes moins étendues que les triomphes du zèle le plus heureux: second trait d'opposition tout à la fois et de ressemblance entre l'homme de zèle et l'homme de scandale; égalité parfaite des succès du zèle et des effets du scandale.

N'attendez pas, mes chers auditeurs, que je m'arrête à dépeindre les succès du zèle apostolique. Qui de nous ignore que par le ministère des Apôtres s'accomplit l'oracle de Jésus-Christ; que du haut de sa croix il appellerait les nations, et que les nations lui répondraient par l'hommage d'une prompte soumission? La terre, arrosée de leurs larmes et de leur sang, enfante tout à coup un peuple nouveau; le cœur humain, tiré du sommeil léthargique qui pendant tant de siècles l'avait joué par des songes coupables, rougit en même temps et de ses dieux et de ses passions. Vous représenterai-je les obstacles, les périls que les Apôtres trouvèrent à chaque pas dans cette carrière du zèle; les échafauds dressés, les feux

[1] II Ad Thes, II, 3. — [2] Ibid., 4. — [3] Ibid., 10.

allumés, toute la fureur des peuples soutenue de toute la puissance des princes, et le monde devenu chrétien malgré le monde? Vous montrerai-je l'éclat que répandaient sur la religion les mœurs des Chrétiens, et la terre presque aussi sainte que le ciel? Jours heureux! jours de paix et d'innocence! jours d'autant plus dignes de nos regrets que peut-être nous ne les regrettons pas! Hélas! sont-ils donc passés pour ne plus revenir? que sommes-nous? qui êtes-vous? j'ai pensé vous appeler Chrétiens; j'aurais profané ce nom auguste que déshonorent des vices et des passions dont ce nom seul ferait une censure que vous ne pourriez soutenir sans rougir de vous-mêmes, sans vous indigner contre vous-mêmes. Quelle terre est plus remplie d'idoles que la terre du Dieu d'Israël? quel peuple est moins le peuple saint que celui qui en porte le nom? où les haines sont-elles plus violentes, les amitiés plus perfides? où l'ambition est-elle plus vive, l'oisiveté plus molle et plus indolente? où les amours sont-elles plus folles, les débauches plus outrées? où l'intérêt est-il plus avide, où la politique est-elle plus fourbe? où les passions qui font le plus d'outrage à la raison et à l'humanité, règnent-elles avec plus de licence que dans le sein de l'Evangile? C'est au milieu de nous qu'il devrait paraître le Prophète à qui la douleur fournit des expressions si touchantes pour gémir sur les infortunes de Sion. Comment des nuages si sombres ont-ils obscurci la gloire de Jacob? *Quomodo obtexit caligine Deus filiam Sion* [1]? Comment a péri cette cité sainte qui avait triomphé de tant de peuples? *Princeps provinciarum facta est sub tributo* [2]; Jérusalem, doublement malheureuse d'avoir tant de malheurs à pleurer, et d'avoir à se reprocher tous les malheurs qu'elle pleure. En vain l'univers aurait conjuré la perte de la religion: accoutumée à se jouer des forces étrangères, elle n'avait à redouter que les scandales domestiques, et le Christianisme ne pouvait périr que par les Chrétiens.

En effet, de quelle manière s'est formée cette étonnante révolution? Permettez-moi de le dire, mes chers auditeurs: la ferveur et la piété se sont anéanties dans la république chrétienne, comme nous les voyons s'effacer et disparaître peu à peu dans les plus saintes sociétés. Ce qui amène insensiblement la décadence des établissemens les plus austères, c'est que chacun introduit dans le désert quelque portion de l'esprit du monde; celui-ci apporte un fond de mollesse qui fuit le travail pénible; celui-là un amour de

[1] Jerem., II, 1. — [2] Ibid., I, 1.

lui-même que lassent, que rebutent bientôt les rigueurs de la pénitence. L'un entre avec un génie fier et hautain qui ne plie qu'à regret sous le joug de l'obéissance ; l'autre avec un cœur lâche et timide qu'épouvantent les fatigues et les périls du zèle, de toutes ces passions réunies, de cet amas de fragilités humaines que l'on se communique mutuellement ; il se forme imperceptiblement un esprit de mondanité et de désirs profanes qui l'emporte sur l'esprit de régularité; la ferveur primitive passe rarement jusqu'à la seconde génération ; cette postérité recueille avec plus de soin le funeste héritage des relâchemens de ceux qui l'ont adoptée que la succession de leurs vertus : elle l'augmente, elle la transmet au peuple qui lui succède ; celui-ci le grossit à son tour; ainsi, à mesure qu'ils coulent, qu'ils s'éloignent de leur source, ces grands fleuves perdent toujours quelque chose de leur beauté.

Image naturelle de l'affaiblissement de la piété dans la société des fidèles et des ravages qu'y causent les scandales. Plus le nombre des Chrétiens s'augmenta, plus on vit diminuer l'esprit du Christianisme ; les nations, en entrant dans le sanctuaire, y apportèrent leurs vices; la Grèce y apporta les perfidies de sa politique, l'enflure de sa vaine sagesse, les clameurs et les raffinemens de son orgueilleuse philosophie, les changemens, les alternatives de son inconstance. Rome apporte dans le Christianisme les désirs inquiets de son ambition, les dédains superbes de son faste, la pompe et l'étalage de son luxe, l'enchantement et l'ivresse de ses plaisirs. Les Barbares y apportèrent la licence de leurs débauches, les fureurs sanguinaires de leurs haines, la folie meurtrière de leurs duels ; chaque peuple entra avec son génie, chaque homme avec ses penchans ; dès lors le bon grain commença d'être étouffé sous l'ivraie; les discours, les modes, les coutumes des Chrétiens firent oublier les lois du Christianisme ; les exemples du vice, loin d'avoir quelque attrait, inspiraient de l'horreur dans les païens; on aurait rougi d'imiter la conduite de ces hommes dont on méprisait les dieux ; en passant parmi nous, ils acquirent ce qui leur manquait de force et d'autorité pour nous séduire.

Car, prenez garde à ceci, mes chers auditeurs, et à ce nouveau trait de ressemblance entre les succès du zèle et les effets du scandale, ce qui avait confondu les passions à la naissance du Christianisme, c'était le spectacle de tant de vertus dans les Apôtres et dans leurs premiers disciples, dans des hommes que l'éducation, que les préjugés, que tous les intérêts du plaisir et de la gloire éloignaient de cette religion sévère et impérieuse qu'ils annonçaient

avec tant de courage, qu'ils pratiquaient avec tant d'exactitude; dans des hommes qui n'avaient pu venir à la religion qu'en allant contre eux-mêmes, qui n'avaient pu l'adopter qu'en se renonçant eux-mêmes, l'établir qu'en se perdant eux-mêmes. Or, par un effet contraire, quoiqu'il entre dans le plan des sentimens naturels à l'homme, ce qui rendit aux passions leur liberté, ce fut de trouver, jusque dans le sein de la religion, des suffrages pour se rassurer contre les anathèmes de l'Evangile; ce fut de se voir autorisées par tant d'exemples, justifiées par tant de maximes, par tant de raffinemens, de subtilités; ce fut de se voir mises en honneur par tant de bienséances prétendues d'âge et de condition, de gloire et de réputation; ce fut de voir que ceux mêmes qui croyaient à l'Evangile ne le pratiquaient pas.

Or, vous le savez, ce funeste empire des passions s'étend et se perpétue par les mêmes voies qui l'ont établi : au premier pas que fait dans le monde une jeunesse timide et modeste, mille voix de scandale s'élèvent autour d'elle; des hommes, prophètes de mensonge, maîtres trop habiles dans l'art de corrompre les plus heureux naturels, affecteront d'abord un air de facile indulgence pour la candeur, pour la simplicité de leurs vertus : ils leur passeront leur piété comme un faible de l'âge que corrigera et emportera la réflexion; après les avoir irrités par ces complaisances dédaigneuses, plus insultantes que les railleries les plus amères, ils leur représenteront que les vertus qui honorent l'enfance déshonorent la jeunesse; que savoir si bien l'Evangile marque qu'on ne sait pas encore assez le monde; que la vraie sagesse consiste à être sage selon son état et sa condition, selon les maximes et les principes de sa profession; que dans les armes il n'y a pas moins de faiblesse à paraître craindre Dieu qu'à craindre le danger; à se préparer à la mort qu'à la fuir; à montrer tant de délicatesse de conscience qu'à laisser voir peu de courage; que le courtisan ne connaît de maître que la faveur, ne connaît d'amis que ceux que donne la fortune, ne connaît de sincérité que celle que permet la politique. Dans la carrière de la science, ils établiront que l'esprit porte à douter et non à croire; ils diront que, pour une jeune personne, le grand talent, le grand mérite de son âge est de plaire; que la sagesse trop délicate, trop scrupuleuse, qui n'inspire point de passions, est presque aussi méprisée dans le grand monde que la faiblesse qui succombe, et qu'il n'y a pas moins de gloire à gagner, à enlever des cœurs, qu'à garder, à défendre son propre cœur.

Voilà, Chrétiens, je l'ai dit, je ne crains point de le redire, voilà

ce qui a perdu, ce qui perd la religion; voilà la tentation à laquelle on résiste le moins; voilà la tentation à laquelle il est plus difficile de résister; la tentation, comme le remarque saint Cyprien, qui, dans l'ame la plus timorée, produit un attrait de vice presque invincible, lorsque le crime est non seulement excusé, toléré, mais applaudi et consacré, mais justifié, en quelque façon commandé par les suffrages du monde: *Ubi vitiis, jam non excusatio datur sed autoritas.* Tel tiendrait contre tous les penchans, il ne tiendra pas contre l'exemple et les maximes du monde: dépris des honneurs par sagesse et par raison, on en deviendra avide par complaisance pour les bizarres caprices des hommes; sans ambition, on sera ambitieux; des grands, doux et humains par caractère, se montreront fiers et durs par bienséance; naturellement désintéressé, on cherchera les richesses, moins pour goûter les plaisirs qui les accompagnent que pour jouir des égards et de la considération qu'elles attirent; l'homme d'épée le plus respectueux pour Dieu et pour le prince sacrifiera les devoirs de Chrétien et de sujet, sa fortune et sa conscience à cette fureur insensée des duels, que la seule coutume soutient contre tous les anathèmes du ciel et de la terre; la pudeur élevée à l'ombre de l'autel se familiarisera avec les plaisanteries les plus indécentes? et se faisant peut-être encore une loi de n'y pas répondre, elle se fera un criminel honneur de paraître les entendre; car que ne peut pas faire sur nous la faiblesse humaine, cette vaine terreur de se singulariser! et qu'il est rare qu'on aime la vertu jusqu'à lui sacrifier le désir que l'on a d'être estimé! *Deplorandus ille status est, ubi vitiis jam non excusatio datur sed autoritas.*

Voilà la tentation qui fait la plus grande force des autres tentations. L'homme, selon la réflexion de saint Augustin, l'homme prend moins au dedans de lui que hors de lui sa règle d'agir et de penser; de là vient, continue ce Père, que, pour nous réformer, Jésus-Christ a voulu parler en même temps à notre cœur par sa grace et à nos yeux par ses exemples, afin de nous adoucir la peine de l'obéissance par le plaisir de l'imitation. Or, que fait le prince des ténèbres? demande Origène; ne pouvant se manifester par lui-même, il cherche des hommes qui le représentent, des hommes qui parlent pour lui aux autres hommes: *Dœmones quœrunt organa per quœ operentur scandala.* Sans cela, sans le secours que lui prêtent les hommes de scandale, le vice le plus flatteur pour la passion révolterait la raison; les délices qu'il promet seraient payées trop cher par l'opprobre qui les suivrait; pour un homme capable

de donner l'exemple du crime, mille ne sont propres qu'à le recevoir; on ne résisterait pas long-temps à la voix de la conscience, appuyée de la voix du monde, et peu d'hommes se pardonneraient leurs désordres, s'ils pouvaient espérer qu'on leur pardonnerait leur piété: *Dæmones quærunt organa per quæ operentur scandala;* voilà la tentation qui rend inutiles les graces les plus fortes, voilà l'écueil où viennent échouer les plus beaux projets de conversion: tout pécheurs que nous sommes, destinés à faire des saints, notre parole aura pénétré dans une ame qu'a daigné nous ouvrir la grace de Jésus-Christ: remuée, agitée, attendrie, ses soupirs, ses larmes, nous annoncent que nous touchons au moment heureux de ramener au troupeau la brebis fugitive: *In modico, suades me christianum fieri* [1]; mais la crainte d'un protecteur qui tient en ses mains la fortune, un coup d'œil sur ces hommes redoutables, qui sont comme les dispensateurs de la réputation et de la faveur publique; sur ces hommes trop intéressés à accréditer le libertinage pour ne pas flétrir, pour ne pas humilier la piété, il n'en faut pas davantage; ce cœur nous échappe, il fuit en gémissant, il ne laisse à notre zèle d'autre consolation que les pleurs que nous versons sur une ame qui serait à Jésus-Christ, si l'empire tyrannique du scandale lui permettait d'être à elle-même. Voilà la tentation contre laquelle, tant elle est pressante et terrible, Jésus-Christ ne nous a point marqué d'autre préservatif que la fuite. Les liaisons les plus douces à la vanité, les plus utiles pour l'intérêt, les plus autorisées par la bienséance, les plus commandées par le sang et par la nature, si elles deviennent pour vous une pierre de scandale, sans consulter vos forces, sans compter sur la grace, fussiez-vous un prophète, un ange, il ne vous reste que d'en rompre les nœuds, et déjà vous êtes vaincu si vous vous exposez à combattre: *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum* [2].

Voilà la tentation qui, de nos jours, fait un obstacle au salut, du plus puissant moyen de sanctification, je veux dire de la société; l'Apôtre nous apprend qu'elle avait été établie afin de sanctifier les hommes par les hommes: la pudeur et la modestie de l'épouse fidèle devaient gagner à Jésus-Christ l'époux infidèle; la religion des pères devait couler avec le sang dans les veines des enfans; la sainteté des rois devait faire celle des royaumes; les bons exemples devaient revenir à ceux qui les auraient donnés, par la fidélité de ceux qui les auraient reçus; et la piété des particuliers devait se

[1] Act. apost., XXVI, 28. — [2] Math., XVIII, 9.

nourrir, se fortifier par le spectacle de la piété publique; mais depuis que les scandales ont prévalu, l'homme n'a point de plus grand ennemi que l'homme; peu de vertus osent se montrer dans cette terre de licence, la piété la plus pure ne tarde pas à se démentir; et lorsqu'elle revient du commerce du monde, la ferveur ne se retrouve guère tout entière. Aujourd'hui pour se conserver à Dieu, comme si ce n'était pas assez d'avoir à dompter son propre cœur, il faut combattre le monde entier, il faut que chaque homme demeure vainqueur de tous les hommes.

Ainsi, ce que l'Enfer aurait vainement entrepris, l'homme de scandale le fait pour l'Enfer; il renverse, il détruit l'ouvrage du zèle apostolique. D'un monde de crimes, de passions et de superstitions, les Apôtres tirent un monde de foi et de sainteté; ce monde de foi soumise et docile, le scandale l'a changé dans un monde d'irréligion et d'impiété, dans un monde de schismes et d'hérésies, dans un monde de disputes et de contestations, dans un monde de philosophie présomptueuse et superbe, dans un monde de curiosité qui veut tout savoir et de libertinage qui ne veut rien croire; ce monde de ferveur et de sainteté, le scandale l'a changé dans un monde de débauches et d'intempérance, dans un monde d'injustice et de perfidie, dans un monde d'ambition et d'intérêt, dans un monde, dit saint Cyprien, qui se fait un honneur de ne point connaître Dieu, et qui souvent nous fait un crime de le connaître: *Impune non colitur Deus*. Les Apôtres firent naître, dans un monde idolâtre, des vertus inconnues à l'homme; le scandale a répandu dans un monde chrétien des abominations inconnues aux païens: les apôtres firent régner Jésus-Christ sur les ruines de la superstition, le scandale a fait davantage, le Christianisme survit à sa décadence, et c'est par son peuple que Jésus-Christ est outragé: les Apôtres ont donc triomphé du monde; l'homme de scandale triomphe des Apôtres, d'autant plus malheureux qu'il réussit dans ses projets, puisque ses succès seront la mesure de son supplice : troisième trait d'opposition et de ressemblance entre l'homme de zèle et l'homme de scandale; égalité parfaite des récompenses du zèle et des châtimens du scandale.

L'homme de zèle est doublement l'enfant de la promesse, l'héritier du royaume, parce qu'à la fidélité qui observe la loi, il ajoute le zèle qui la fait pratiquer: *Qui autem fecerit et docuerit, magnus vocabitur* [1]. L'homme de scandale est doublement le fils

[1] Matth., v, 19.

de perdition, l'enfant de colère et d'anathème, parce qu'à la cupidité qui le livre au péché, il ajoute l'impiété qui le répand, qui le multiplie. En effet, c'est le raisonnement de saint Chrysostôme; si l'homme faible et fragile que séduit le péché ne trouve point de grace devant Dieu, par quels coups de tonnerre Dieu se vengera-t-il de l'homme séducteur, qui aplanit les sentiers du péché, qui entraîne, qui précipite dans le péché? Si la force de la tentation n'excuse point une ame surprise et facile, quelle sera l'excuse d'une ame vendue à l'iniquité, qui, faisant ici-bas l'office de l'esprit tentateur, par des railleries profanes, par des mépris sacriléges, par des rebuts insultans, par des maximes corrompues, aura versé dans les cœurs purs et chastes la contagion du péché? Si pour périr il suffit de n'avoir pas aimé la vertu, que sera-ce de l'avoir persécutée?

Je vais plus loin, je dis: l'Ecriture nous apprend qu'à la consommation des siècles Dieu versera à grands flots la coupe de sa fureur sur cette Babylone qui s'est baignée dans le sang des martyrs de Jésus; qu'ils seront donnés en spectacle éternel d'opprobre et de terreur, ces fameux tyrans qui entreprirent de faire périr dans son berceau l'Eglise naissante. Or, placé auprès du scandaleux, le tyran cessera de paraître persécuteur; c'est à lui, c'est à l'homme de scandale que convient ce qui est dit dans l'Apocalypse, qu'il a reçu le pouvoir de combattre les saints et de les vaincre: *Est datum illi bellum facere cum sanctis et vincere eos* [1]. Les Césars idolâtres, remarque saint Augustin, ont défendu leurs dieux par des proscriptions sanglantes, la religion a triomphé et des dieux et des Césars de Rome; l'homme de scandale a remplacé les hommes de meurtre, et sa séduction a été plus puissante que toute leur autorité. Le glaive des tyrans a établi la foi, le scandale l'a détruit; le glaive des tyrans a fait les grandes vertus et les grands saints; le scandale produit les grands crimes et les grands pécheurs; les tyrans ont combattu, ils ont été vaincus; le scandaleux combat et triomphe: *Est datum illi bellum facere cum sanctis et vincere eos*. Que direz-vous donc, s'écrie le grand évêque de Barcelone, que répondrez-vous lorsque, devant les peuples assemblés, l'Eglise vous reprochera, non d'avoir fait des martyrs, mais d'avoir fait tant d'apostats; non de lui avoir enlevé ses saints, mais de lui avoir ôté sa sainteté? *Excusaberis, quum te Ecclesia dixerit suæ cladis actorem.* Pensez-vous que Jésus-Christ ne vengera pas l'Eglise, son

[1] Apoc., XIII, 7.

épouse? or, comment la vengera-t-il? Entendez ce Dieu sauveur déclarer qu'il serait à souhaiter pour l'homme qui scandalisera le moindre de ses frères, qu'enseveli aux plus profonds abîmes de la mer, il eût prévenu par sa mort le jour de son péché: *Expedit ei ut ... demergatur in profundum maris*[1]. Souvenez-vous que c'est un principe incontestable dans la morale chrétienne, le principe avancé par saint Augustin, que l'homme de scandale sera puni de tous les péchés de tous les hommes qu'il aura rendus pécheurs: *Quantoscumque ad iniqua opera provocaveris, cum tantis et pro tantis perpetua supplicia sustinebis.*

Je n'ai donc point dit assez, lorsque j'ai soutenu que les récompenses de l'homme de zèle seront la mesure des châtimens de l'homme de scandale: l'Apôtre, en quelque façon, sera moins récompensé que le scandaleux ne sera puni, non que notre Dieu soit plus sévère dans ses vengeances qu'il n'est magnifique dans ses dons; mais parce que les vertus du saint n'appartiennent pas tant à l'Apôtre que les vices du pécheur appartiennent au scandaleux. Le docteur des nations le reconnaît: l'apôtre qui parle n'est rien, la grace qui touche est tout; il exhorte, il ne persuade pas; il enseigne la vertu, il ne la donne pas; il confond les passions, il ne les ôte pas; le scandaleux forme la connaissance et inspire l'amour du vice; il réveille les passions, il les irrite, il les augmente; l'apôtre n'est donc que le ministre de salut et de grace; le scandaleux est l'auteur, le consommateur de la perdition et du péché; par conséquent, si dans la balance du sanctuaire, les vertus de ceux qu'il a sanctifiés sont ajoutées aux vertus de l'apôtre, avec les péchés du scandaleux seront comptés et bien plus étroitement unis les péchés de ceux qu'il a pervertis; ces péchés qui ne sont pas moins à lui que les péchés qui sont de lui, puisqu'il est certain, selon la décision de saint Cyprien, que les péchés de l'homme qui donne le scandale et les péchés de l'homme qui le reçoit ne composent qu'un même corps de péché : *Unum faciunt et agentium et aspicientium crimen.*

Quel abîme, Chrétiens! qui pourra donc, sans pâlir, envisager le précipice qu'ont creusé sous leurs pas tant d'hommes malheureusement célèbres par leurs scandales; ces auteurs de schisme et d'hérésie qui ont enlevé à tant de nations l'espérance du ciel, en les enlevant à l'unité de l'Eglise; ces hommes dont la naissance sera placée dans les fastes de la religion, pour servir d'époque à la

[1] Matth., XVIII, 6.

décadence des mœurs et au déclin de la foi? Le scandale d'un seul homme a quelquefois été funeste à presque tous les peuples, à presque tous les âges; et plût au ciel que, pour peindre la contagion du scandale, il me fallût recourir à des temps éloignés, à des exemples étrangers! D'où viennent et comment se sont formés parmi nous ces progrès si rapides du libertinage et de l'athéisme? Il s'est trouvé un homme d'un génie supérieur et dominant, à qui de tous les talens qui font les grands hommes il n'a manqué que le talent de n'en pas abuser; esprit vaste et étendu, qui n'ignore presque rien de ce qu'on peut savoir, qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tout ce qu'on sait; esprit habile à tourner la vérité en problème, à étonner, à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour et des graces sur les matières les plus sombres et les plus abstraites; à couvrir de nuages et de ténèbres les principes les plus purs et les plus simples; esprit uniquement appliqué à se jouer de l'esprit humain; tantôt occupé à tirer de l'oubli et à rajeunir les anciennes erreurs, comme pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes et les superstitions du monde idolâtre, tantôt heureux à saper les fondemens des erreurs récentes, par une égale facilité à soutenir et à renverser; il ne laisse rien de vrai, parce qu'il donne à tout les mêmes couleurs de la vérité; toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il paraisse la défendre, il ne développe que pour embrouiller, il ne réfute que pour obscurcir; il ne vante la foi que pour dégrader la raison, il ne vante la raison que pour combattre la foi: ainsi, par des routes différentes, il nous mène imperceptiblement au même terme: à ne rien croire et à ne rien savoir, à mépriser l'autorité et à méconnaître la vérité; à ne consulter que la raison et à ne point l'écouter: ouvrages si dangereux pour l'honnête homme et pour l'homme chrétien; que n'ont-ils péri ensevelis dans le tombeau de l'auteur! combien ils causent chaque jour de ravages parmi une jeunesse inconsidérée que l'attrait d'une curiosité téméraire engage dans ce labyrinthe, dont elle est incapable de démêler les détours, et que les premiers feux des passions naissantes disposent à saisir avidement des principes qui affranchissent l'esprit du joug de la foi, et le cœur de l'empire de la raison! ou plutôt, combien sa gloire et sa célébrité ont entraîné sur ses pas d'hommes avides de se signaler, quoique peu capables de le remplacer dans la carrière qu'il eut le malheur d'ouvrir! La différence des temps compense l'inégalité des talens; il connaissait son siècle, siècle de vraies lumières, de la véritable éru-

dition; il connut qu'il ne réussirait que par la subtilité du raisonnement: revêtu des apparences les plus imposantes, il prit donc le parti de s'ensevelir dans la profondeur des spéculations, dans la nuit du sophisme; il fallait méditer, réfléchir pour suivre le fil de ses idées; il fallait du génie pour ne pas se laisser séduire; il fallait de l'esprit, même pour s'égarer avec lui. Par là, ses écrits, peu accessibles à la multitude, eurent peu de lecteurs, malgré la multitude d'admirateurs que lui gagnèrent des suffrages brillans, en sorte qu'il est moins redoutable, moins funeste par lui-même que par sa réputation, que par l'émulation qui lui a donné des rivaux et des successeurs: ceux-ci, dignes d'un siècle frivole et léger, savent qu'il les dispense de prouver, qu'il ne leur demande que de prononcer et de décider; que sa mollesse et son indolence leur savent gré de ce qu'ils mettent à la place des raisonnemens difficiles à discuter, des lueurs et des saillies de bel-esprit faciles à saisir; ils savent qu'il n'est besoin pour les subjuguer que de répandre une nuance de ridicule, de mépris, de dérision, sur ce qu'il souhaite de ne croire pas, et de parer, d'embellir à ses yeux ce qu'il désire de croire. Leurs écrits n'exigent que ce que tous sont en état de donner, un coup d'œil prompt et rapide; ils offrent ce que tous aiment et recherchent; ils amusent, ils n'appliquent pas; chacun remportera de leur lecture le souvenir d'une plaisanterie, d'un prétendu bon mot; et parce qu'il aura été ébloui, il se flattera d'avoir été éclairé et persuadé. Ainsi ses disciples aidés, favorisés par les circonstances, avancent et travaillent à achever la révolution commencée, préparée par leur maître. Ce n'était qu'un seul homme, dit l'Ecriture, en parlant d'Achaz: *Ille erat unus homo* [1], et un seul homme a été la ruine de presque tout Israël: *Atque utinam solus periisset in scelere suo* [2]. (Le P. DE NEUVILLE, *Sur le Scandale.*)

Le scandale est un péché distingué de tous les autres péchés.

Ainsi en parlent les saints docteurs, et quand ils veulent l'expliquer, se contentent-ils de dire que c'est une parole ou une action déréglée? *Dictum vel factum minus rectum.* Non, ce serait tomber dans l'erreur que je viens de vous reprocher, et confondre un vice particulier dans la foule de mille autres vices. Mais ils ajoutent, pour le caractériser, que c'est une parole ou une action qui peut porter un autre au péché, et en être l'occasion: *Præbens*

[1] Jos., XXII, 20. — [2] Ibid.

occasionem ruinæ : et cela de quelque part que vienne l'occasion, soit de l'impression naturelle de l'objet qui tend de lui-même à inspirer le mal, soit de la faiblesse connue des personnes que l'âge, le sexe, l'état, la condition en rendent plus susceptibles les uns que les autres, soit de la malignité dont on se sert pour accréditer le vice; mauvais exemple par rapport aux égaux; licencieuse autorité sur les inférieurs; lâche complaisance à l'égard de ses maîtres : c'est en cela, disent-ils, que consiste le péché de scandale; en voilà la nature, en voilà les espèces, en voilà les circonstances. Est-ce ainsi, Chrétiens, que vous le concevez? j'en appelle à votre conscience; souffrez que pour votre instruction j'entre ici dans le détail. Je ne passerai ni les bornes de la nécessité ni celles de la bienséance.

Au tribunal de la pénitence on reconnaît, on déclare, on spécifie d'ordinaire tous ses péchés, excepté les péchés de scandale. L'on avoue, par exemple, ses emportemens, ses éclats, ses fureurs : péchés de colère. Mais on n'ajoute pas qu'ils ont eu pour témoins des enfans qui ont ouï les juremens, les blasphèmes et les imprécations d'une bouche dont ils ne devaient apprendre que leurs prières, que les louanges de Dieu; et pour imitateurs des domestiques autorisés dans leur sacrilége langage par l'usage qu'en font ceux qui les leur devraient défendre, et qui dès lors en perdent tout le droit : péchés de scandale.

On s'accuse de ses aversions, de ses animosités, de ses aigreurs : péchés de vengeance. Mais il ne vient pas seulement dans l'esprit de s'accuser des confidences qu'on a faites à des amis complaisans, dans le sein desquels on a versé tout son fiel, et que l'on a empoisonnés de ses haines; comme les amis à leur tour ne s'accusent point des flatteuses approbations qu'ils ont données ; des rapports offensans qu'ils ont faits; des avis outrés qu'il ont ouverts; des cruels secours qu'ils ont offerts à un cœur ulcéré, et qui volait à la vengeance : péchés de scandale.

On se reproche, si vous voulez, des doutes sur la foi, des oppositions au dogme, des révoltes contre certaines décisions de l'Eglise, et certaines pratiques qui ne sont point à son goût : péchés d'irréligion et d'infidélité; mais se reproche-t-on de les avoir témérairement éventées, et mises indiscrètement au jour, au hasard d'ébranler ou d'affermir des esprits naturellement portés au libertinage et à l'incrédulité? péchés de scandale.

On dit bien qu'on a malignement parlé des défauts du prochain : péchés de médisance; mais on ne dit point que, par un nouveau

trait de malignité, on s'est prévalu des défauts personnels d'un seul pour décréditer un état saint, et qu'on a porté la raillerie assez loin pour rendre la religion ou la vertu méprisable, certaines paroles de l'Ecriture suspectes, et certains actes de piété ridicules : péchés de scandale.

Où sont ceux qui, outre les péchés que condamnent les sévères lois de la pudeur, se font un point de conscience de prêter des écrits empoisonnés, de redire des chansons tendres ou malignes, d'exposer des peintures immodestes? leçons de scandale; leçons qu'un saint Père a si bien nommées des trophées publics du vice : *Vitiorum monumenta;* mais leçons qui, par un désordre affreux, ont aujourd'hui pour école des maisons chrétiennes : péchés de scandale. Allons plus avant.

Où sont ceux qui, dans l'histoire déplorable de leurs désordres, n'oublient aucun des actes scandaleux qui en ont précédé le dénouement fatal? qui mettent au nombre de leurs péchés, non seulement les funestes conquêtes de leurs passions, mais encore les divers assauts qu'ils ont livrés à l'innocence avant que de la séduire : caresses, lettres, assiduités, présens? qui se croient responsables de ces premiers essais du crime dont ils ont été les organes, et de la part qu'y ont prise les agens, les ministres, les témoins mêmes de leurs intrigues? Sur ce chaos impénétrable d'attentats scandaleux, l'aveuglement jette un voile épais, qui empêche de les connaître ou de les démêler du péché capital, moins grief souvent, et moins punissable au jugement de Dieu que les scandales qui en ont été les causes ou les suites.

Ainsi David, revenu de ses égaremens, ne se reconnaît coupable que d'adultère et d'homicide. J'ai péché, s'écrie-t-il en pleurant, j'ai péché : *Peccavi.* Ah! prince, reprend le prophète Nathan, vous ne pleurez que la moindre partie de vos maux, en pleurant ceux que vous avez commis vous seul : pleurez encore ceux que vous avez fait commettre. Ceux-là ne peuvent plus vous nuire ; vous les confessez, et Dieu vous les pardonne : *Dominus transtulit peccatum tuum* [1]. Craignez ceux dont vous ne dites mot; ces péchés d'autrui, ces scandales, ces crimes dont vous avez été l'occasion ou le modèle; ils vont tous retomber sur votre tête, vous accabler sous le poids de la colère divine, immoler à vos yeux ce que vous avez de plus cher, et vous frapper par l'endroit de votre cœur le plus sensible : *Verumtamen, quoniam blasphemare fecisti inimi-*

[1] II Reg., XII, 13.

cos Domini, filius qui natus est tibi, morte morietur[1]. Pécheurs, dit saint Augustin, Dieu vous présente à tous David pénitent, comme il envoya son Prophète à David, pour vous éclairer sur les désordres de votre vie. Apprenez donc de sa punition à distinguer de vos autres péchés les péchés de scandale; à les examiner, à les déclarer, à les expier, sans les envelopper et les confondre, ainsi qu'il fit d'abord, et que vous faites si souvent, dans la masse commune de vos crimes, comme l'accessoire dans le principal : première erreur.

Comparaison peu fondée, dites-vous, et où est la ressemblance? David était un roi; David était un Prophète; David faisait une profession particulière de servir Dieu : de là l'éclat de sa chute, de là l'horreur, de là le scandale: autre erreur qui fait regarder comme le propre de certains rangs dans le monde et de certaines professions un péché de tous les états et de toutes les conditions.

Car, avouez-le, chers auditeurs! telle est la malignité du siècle, ou plutôt tel est l'artifice du malin esprit, d'attacher incessamment vos yeux sur les scandales étrangers, afin de vous ôter le loisir de faire attention sur les vôtres. Qu'un astre du monde, qu'un modèle de vertu, ou qui le doit être : tranchons ici le mot, qu'un des oints du Seigneur, par une de ces horribles chutes dont le ciel même ne garantit pas autrefois les Anges, vienne à se démentir dans ses mœurs, à déshonorer son caractère, à s'oublier de ce qu'il se doit et de ce qu'il doit aux autres; tout le monde dans une ville crie au scandale. A Dieu ne plaise que j'excuse ici son crime, ni que j'en diminue l'horreur! Pût-elle être cachée avec lui au centre de la terre! c'est tout ce qu'on peut lui souhaiter de mieux. Mais en le traitant, comme il mérite, de prévaricateur public, vous croyez-vous, vous autres, de secrets coupables? Est-il seul chargé de l'édification? et n'est-ce que pour lui qu'il est écrit: Malheur à l'homme de qui vient le scandale? Croyez-moi, en le ménageant si peu, vous ne devriez pas tant vous épargner, en criant si fort au scandale; en le condamnant à la rigueur, vous ne devriez pas vous absoudre vous-même, ou plutôt vous devriez, selon le sage avis de Job, parler moins des autres et penser plus à vous; mettre le doigt sur votre bouche et prêter l'oreille aux cris de votre conscience : *Attendite.... et superponite digitum ori vestro*[2]. Et pour appliquer cette leçon à l'exemple dont il s'agit, David, dites-vous, était un roi; et vous, chefs de famille, ne regardez-vous pas avec

[1] II Reg., XII, 14. — [2] Job., XXI, 5.

raison vos domestiques comme vos sujets et vos vassaux? David était un maître en Israël, un Prophète; et vous, pères et mères, n'avez-vous pas dans vos enfans des élèves et des disciples? David faisait une profession particulière de servir Dieu; et vous tous, Chrétiens et catholiques, environnés que vous êtes d'anciens hérétiques et de nouveaux fidèles, ne devez-vous pas faire profession d'une foi plus pure et d'une vie plus régulière? Si ces liaisons différentes et ces divers rapports aggravèrent la chute de David et grossirent son crime, les mêmes nœuds, quoique moins éclatans parmi les autres hommes, ne sont-ils pas sujets à des infractions pareilles? Oui, sans doute, David abuse de son pouvoir pour faire plier au gré de sa passion ceux qu'il devait contenir sous les lois de l'innocence. Quel horrible scandale! vous récriez-vous d'abord. En est-ce un moins honteux, maîtres cruels, que l'innocence à vos gages soit d'abord en butte à vos attaques, et souvent en proie à vos désirs? que pour premier service vous vouliez avoir son honneur, et pour premier salaire la couvrir de honte et d'infamie; que vos demeures deviennent l'écueil de la pudeur, dont elles devaient être le rempart de l'asile? En est-ce un moins affreux, dames mondaines, que vos confidentes entrent dans vos engagemens secrets, qu'elles conduisent vos sourdes intrigues, qu'elles vous aident à forger ces malheureuses chaînes qui les entraînent avec vous dans l'abîme du vice? En est-ce un moins criant que vous fassiez servir vos gens, vous à vos entêtemens de plaire, vous à la poursuite de qui vous plaît, vous à vos adresses à tromper? que pourvu qu'ils vous soient fidèles, vous vous mettiez peu en peine s'ils sont fidèles à Dieu? que vous leur donniez des ordres opposés à ses commandemens, et des leçons contraires à ses maximes? que vous les teniez asservis en esclaves à vos intérêts temporels, sans leur donner le temps de vaquer à leurs intérêts éternels? Si ces désordres, pour être trop ordinaires, vous scandalisent peu, en sont-ils moins scandaleux? Trouvez-moi un crime sous le ciel qui crie plus haut vengeance. Quoi! renier hautement son Dieu, et abjurer publiquement sa foi? Saint Paul ne nous déclare-t-il pas en termes formels que, n'avoir pas soin du salut de ses domestiques, c'est être pire qu'apostat, pire qu'infidèle, pire qu'idolâtre? *Si quis maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior* [1]. Que sera-ce donc de contribuer à leur perte? Est-ce exagé-

[1] Tim., v, 8.

ration de dire que c'est en soi un scandale aussi grand que ceux qui vous scandalisent le plus ?

Avançons, et poursuivons le parallèle. David, en qualité de Prophète, est préposé de Dieu pour montrer à ses peuples le chemin de la vertu, et il leur montre celui du vice. Voilà le grand scandale qui vous frappe. Mais quoi ? les sacrés cantiques de David, dictés par l'Esprit-Saint, et que nous chantons tous les jours, n'étaient-ils pas des leçons suffisantes de vertu et de justice ? Vaines leçons, me direz-vous. La voix de l'exemple l'emporte sur celle des plus touchans discours ; et le prédicateur même de la vérité, s'il ne la soutient pas par ses mœurs, passe pour docteur du mensonge. Belle et saine maxime ! mais vous l'appliquez-vous, pères et mères, vous qui êtes les premiers maîtres et comme les prophètes naturels de vos enfans ? Vous les instruisez, il est vrai, ou plutôt vous les faites instruire des devoirs de la religion ; au moins je le suppose ; encore en est-il peut-être qui y manquent parmi vous, et qui ne s'en confessent pas. Mais que peuvent-ils penser quand ils ne vous en voient faire à vous-mêmes aucun exercice, hors ceux que la bienséance ou l'honneur ne vous permettent pas d'omettre ? N'ont-ils pas lieu de les regarder comme des amusemens puérils ou des observances politiques ? et n'est-ce pas aussi toute l'idée qu'ils en conservent dans un âge plus mûr ? Vous avez soin qu'on les élève à l'ombre du cloître et dans le sein de la retraite ; qu'on les y forme de bonne heure au travail, qu'on les y entretienne dans un esprit de recueillement, de régularité, de Christianisme. Rien de plus beau ; mais encore quelques années, et vous les produisez vous-mêmes sur le théâtre du monde ; vous les y exposez, comme de nouvelles idoles, à l'encens d'une troupe de jeunes adorateurs ; vous voulez qu'ils soient avec vous de toutes les fêtes mondaines, dont je veux croire (puisque vous le dites) que tout le mal se réduit à l'enjouement, à la bagatelle, à la dissipation ; mais convenez au moins que ces secondes instructions sont bien contraires aux premières, et que si les unes leur enseignent à se sauver, les autres leur apprennent à se perdre. Vous êtes ravis que ceux qui tiennent auprès d'eux votre place, leur parlent de Dieu et de la préférence qu'on lui doit sur tout ; vous leur en parlez souvent à votre tour ; mais les en croiront-ils, et vous en croiront-ils vous-mêmes, tandis qu'ils vous verront éclater en reproches à la moindre faute qui leur échappe contre les usages du siècle, et fondre en larmes, pour peu qu'ils semblent pencher à le quitter ? Enfin vous leur prêchez la pudeur, la retenue, la modestie, vertus propres de

leur âge et de leur sexe; mais vous les menez à des spectacles, à des assemblées, qui n'en furent jamais les écoles, et où vous savez assez qu'on n'en voit point les modèles.

Pensez-vous que vos enfans soient vos dupes, et qu'ils n'aperçoivent pas que l'intérêt du salut dont vous leur parlez souvent n'est qu'un discours dans votre bouche et une chimère dans votre cœur? Cependant, cette contradiction de langage et de conduite vous scandalise étrangement dans un ministre de l'Evangile; et dans vous, pères et mères, ne scandalise-t-elle plus? Sachez que Dieu en porte un jugement égal, et qu'il en faut même beaucoup moins pour que le prêtre et le père soient aussi coupables à ses yeux. Témoin le grand pontife Héli; il n'avait rien de semblable à se reprocher; ses leçons et ses exemples furent toujours assez d'accord; trop de faiblesse à les faire suivre fit tout son crime. Cependant brisé de la main de Dieu, comme une pierre de scandale, ne fut-il pas aussi sévèrement puni que ses enfans, ministres scandaleux de ses autels? Achevons. David enfin s'est déclaré pour la piété aux yeux non seulement de tout Israël, mais aussi des Philistins ou étrangers encore, ou nouvellement soumis à son empire. Quel triomphe pour eux de lui voir commettre des crimes qu'eux-mêmes ne commettent pas! Voilà proprement le scandale que Nathan lui reproche : *Blasphemare fecisti inimicos Domini* [1]; scandale de l'alliance publique du vice avec une profession particulière de la vertu; scandale, Chrétiens, qui, dans les autres, ne vous échappe pas, et qui, dans vous-mêmes vous devient imperceptible! Comme fidèles et comme catholiques, que de saintes lois ne faites-vous pas profession de suivre! et en les violant, comme vous faites, sous des yeux, vous le savez, qui vous éclairent de près ou rebelles encore, ou à demi ouverts aux lumières de la foi, ne les en éloignez-vous pas? Quel triomphe pour les partisans secrets de l'hérésie au milieu desquels vous vivez, de voir leurs enfans mieux instruits, leurs pauvres mieux secourus, leurs mœurs mieux réglées, leurs cœurs plus unis que les vôtres; de trouver parmi eux plus de zèle, plus de désintéressement, plus de bonne foi que parmi vous! Quel avantage pour eux, dans ce saint temps, que vous n'osiez leur reprocher d'avoir secoué le joug importun des saintes austérités de l'Église, jeûnes, abstinences sans vous en attirer le honteux reproche de le secouer vous-mêmes, comme eux, avec cette seule différence qu'ils le font au moins sans déguise-

[1] II Reg., XII, 14.

ment et sans artifice, et que vous, vous ne le faites souvent que sur de faux prétextes et sur de faux exposés; ajoutant ainsi à l'intempérance et à l'immortification la fraude et le mensonge! Quel scandale! n'en verrez-vous jamais les affreuses conséquences? Quel scandale pour vos frères nouvellement réunis que vos immodesties, vos irrévérences, vos impiétés journalières dans nos Églises! quel scandale, dis-je, pour eux! Faut-il qu'après avoir forcé les résistances de l'erreur, les préjugés de l'éducation, les oppositions des sens, les révoltes de la raison au sujet de la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, ils aient encore à combattre la malheureuse impression de vos scandaleux exemples qui leur persuade au moins que vous ne la croyez pas? Eh quoi! chers auditeurs, vous vous déchaînez tous les jours contre les défauts des personnes que vous appelez dévotes; leur zèle amer, leurs vifs ressentimens, leur jalouse ambition, leur tendre délicatesse et leur indiscrète curiosité, vous paraissent autant de monstres dont il faudrait, dites-vous, pour l'honneur et l'intérêt de la dévotion purger le Christianisme. J'en conviens avec vous; mais purgez-le d'abord de vos indévotions. Jamais les bizarres faiblesses des dévots ne feront tant de tort à la solide piété que vos sacriléges profanations en font à la religion véritable. Cependant où ne trouve-t-on pas ce dernier scandale! Le temps, le lieu le plus saint en est-il à couvert? L'âge le plus tendre n'en est-il pas susceptible aujourd'hui? Le sexe qu'on appelle le plus dévot en est-il exempt? Si Dieu donc venait à renouveler contre les Chrétiens scandaleux l'arrêt de mort autrefois porté contre les scandaleux Madianites, cet arrêt serait-il moins général? et Dieu ne dirait-il pas encore: *Cunctos interficite* [1]; ne faites grace à personne; portez le fer et le feu partout où règne cette gangrène de mœurs; n'épargnez pas même ce qui vous y paraît de plus pur et de plus innocent: *Cunctos interficite.... etiam in parvulis.*

C'est ce que dit Moïse aux chefs de son armée, qui, dans la proscription de cette scandaleuse et maudite race, n'en avait fait périr que la partie la plus coupable; et telle est encore, Chrétiens, votre troisième erreur de ne traiter de scandales que les grands crimes. Non, non, chers auditeurs, les grands désordres ne font pas proprement les grands scandales; ils montrent à la vérité le vice, mais dans toute sa laideur; et les éclats qui les accompagnent sont plutôt des avis de les fuir que des invitations à les suivre; bien plus re-

[1] Num., XXXI, 17.

doutables sont les piéges qui se trouvent cachés sous les dehors trompeurs d'une honnête bienséance et d'une innocente liberté; sous des conversations galantes où l'on parle ouvertement le langage du siècle et où l'on fait entendre à mots couverts celui de la passion; sous des parures mondaines, pures inventions, ce semble, de la vanité, mais secrètes amorces d'impureté, et qui, vu la corruption du siècle, ne peuvent attirer tant de regards sans en surprendre d'illicites; sous des visites rendues, si vous voulez, par politesse ou reçues par complaisance, mais où l'on entretient souvent par un air enjoué les étincelles d'un feu qu'on devrait éteindre par un sérieux glaçant; sous des parties de bonne chère où le choix des mets et celui des conviés conspirent également à flatter l'intempérance et à tenter la sobriété; sont-ce là donc, dites-vous, des scandales? l'ignorez-vous, Chrétiens, et en pouvez-vous douter? Consultez l'Evangile, et voyez sur quoi le Sauveur du monde traite le prince de ses Apôtres de pierre de scandale et de suppôt de Satan : *Vade, Satana* [1]; sur un simple discours, dont tout le crime était de préférer les douceurs de la vie aux amertumes de la croix : *Scandalum es mihi*, *quia non sapis ea quæ Dei sunt.* A combien plus forte raison traitera-t-il de scandales ces entretiens flatteurs qui séduisent les esprits et amollissent les cœurs! Ecoutez saint Paul, dames chrétiennes, et jugez si cet Apôtre, qui voulait qu'on mît au rang des femmes décriées celles qui ne se voilaient pas devant les Anges du Seigneur : *Si non velatur mulier*, *tondeatur* [2], n'eût pas condamné comme scandaleux tous ces raffinemens de luxe inventés pour paraître, pour plaire et pour imposer aux yeux des hommes. Ouvrez les livres des saints Pères, gens de belle humeur et de bonne chère, et reconnaissez, dans la raison qui leur a fait abolir les agapes chrétiennes, le danger de toutes celles où se mêle d'autres motifs que celui de l'union et de la charité chrétienne. Demandez aux dépositaires des secrets des consciences si les plus grandes extrémités du vice ne naissent pas comme d'une source empoisonnée de cette multitude de petits usages licencieux dont, bien loin de vous faire un scrupule, vous vous faites un mérite; enfin interrogez-vous vous-mêmes, si cent articles sur lesquels vous passez légèrement dans la revue de vos fautes n'ont pas été souvent pour vous des sujets de tentations et des occasions de chutes. Vous ne savez donc que trop que le scandale est souvent attaché à des choses innocentes en apparence ou légères; et cependant c'est de

[1] Matth., XVI, 23. — [2] I Cor., XI, 6.

quoi vous ne vous confessez pas, sur quoi vous ne vous examinez pas, ce que même vous ne croyez pas.

Mais, je ne sache personne, dites-vous, qui se soit scandalisé de de ma conduite; au moins je suis sûr que je n'ai jamais cru ni voulu scandaliser personne : deux autres erreurs qui font illusion au pécheur scandaleux, et qui servent de voile au péché de scandale.

Vous ne savez personne que vous ayez fait pécher. Êtes-vous donc témoins de tous les désordres dont vous êtes cause? Ne comptez-vous pour effets du scandale que ceux qui éclatent aux yeux du public? Ignorez-vous qu'il ne faut qu'un regard pour donner la mort à une ame; qu'un désir pour ravir l'innocence; qu'une pensée d'un moment pour faire un démon d'un ange? Que de regards dangereux, mesdames, vos modes indécentes; que de désirs déréglés, jeunes gens, vos indiscrètes familiarités; que de mauvaises pensées, messieurs, tant de mots ambigus ont-ils produits sur votre compte et cependant à votre insu! Je veux que ces semences de mal que vous avez jetées dans les ames aient heureusement été stériles, ce n'en sont pas moins des scandales donnés; graces à la bonté de notre Dieu, louanges à la vertu de vos frères, s'ils n'ont pas été des scandales reçus. Mais toujours malheur à vous; votre péché, quoique sans nul effet, est consommé de votre part. Ces infâmes vieillards, qui sollicitèrent en vain Susanne, en furent-ils moins suborneurs? Et cette artificieuse femme, qui tenta inutilement Joseph, en fut-elle moins scandaleuse, pour n'avoir pas réussi dans leurs criminels projets?

Mais hélas! chers auditeurs, avouons-le, nous ne sommes plus aux temps ni des Susanne ni des Joseph; et l'on peut aujourd'hui poser pour principe qu'il n'échappe aucun trait de malignité qui ne porte, et qu'il n'y a rien de scandaleux en apparence qui ne scandalise en effet.

Mais enfin, ajoutez-vous, je puis me rendre ce témoignage que je n'ai jamais cru ni prétendu scandaliser. Voilà donc, pécheurs, votre dernière excuse et votre unique ressource. Faible décharge pour vous disculper du scandale! car avouez au moins que, dans toutes ces occasions de péché que vous avez pu donner aux autres, vous n'avez pas cru ni prétendu les édifier. Non sans doute. Quoi donc? Quelle était à leur égard votre disposition? de n'y pas penser, de ne pas vous mettre en peine si ce que vous faisiez ou ce que vous disiez intéressait leur innocence et faisait impression sur eux? Fatale indifférence! qui seule suffit pour vous faire courir tous les risques où vous les avez engagés, et pour vous rendre res-

ponsables de leur perte. Ce n'est pas moi qui le décide, Chrétiens, c'est Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu. Et où ? dans cet endroit mémorable de l'Evangile où il parle du scandale. En voici le précis, ne l'oubliez jamais. Gardez-vous bien, dit-il, de mépriser un seul de ceux qui croient en moi, surtout des plus faibles : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis* [1]. Quel est le sens de cet avis si menaçant ? *Videte.* Gardez-vous de mépriser surtout les faibles. N'est-ce pas dire en termes équivalens : Ne hasardez rien en leur présence ; observez-vous avec scrupule devant eux ; examinez attentivement tout ce qui peut leur nuire ; mesurez toutes vos démarches sur leur faiblesse ? Ce serait également la mépriser que de n'y faire aucune attention ou de n'y avoir nul égard ; et si, malheureusement égarés sur vos pas, ils venaient par votre conduite inconsidérée à faire une chute profonde, sachez que votre inconsidération ne vous excuserait pas, et que leurs déréglemens joints aux vôtres comme un poids accablant vous précipiteraient au fond de l'abîme : *Expedit ut suspendatur mola, et demergatur in profundum maris* [2]. Oui, Chrétiens, les péchés d'autrui joints aux vôtres, et c'est ici votre dernière erreur sur le scandale.

Selon vous, donner un scandale, soit mauvais conseil, soit dangereux exemple, c'est commettre un péché, c'est le commettre une fois, c'est le commettre dans un degré de malice fixe et déterminé. Telle est l'idée que vous vous en faites ; mais au fond et dans la vérité, qu'est-ce que donner un scandale ? C'est commettre autant de péchés qu'il y a d'ames que ce scandale gagne et infecte ; c'est se charger de toutes les iniquités où les plonge ce scandale ; c'est s'abandonner en aveugle à tous les funestes progrès que peut faire ce scandale ; en deux mots, selon vous, un scandale n'est qu'un péché actuel, un péché passager, un péché personnel, un seul et unique péché. Mais selon Dieu, qu'est-ce qu'un scandale ? C'est une espèce de péché originel, et un affreux assemblage de tous les crimes dont il est la source, l'instrument, le modèle, la cause jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consommationem sæculi* [3]. Voilà, mes frères, ce que vous n'avez jamais bien conçu, et ce que peut-être vous avez peine à concevoir encore. En voici l'éclaircissement et la preuve : c'est une leçon sur le scandale que je ne dois pas oublier ; elle fait trop bien à mon sujet. Car si, selon toutes les lois divines, ne pas arrêter un scandale quand on le peut et qu'on le doit, c'est s'en rendre

[1] Matth., XVIII, 10. — [2] Ibid, 6. — [3] Matth., XVIII, 20.

coupable; si le souffrir, c'est le commettre; si en être alors le spectateur oisif, c'est en être l'ouvrier et le principal auteur; si Dieu demande justement au grand-prêtre Héli : Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mes victimes? *Quare calce abjecistis victimam* [1]? quoique ce ne fût pas lui qui les eût profanées, mais ses enfans; quoiqu'il les en eût repris, mais trop tard, et trop faiblement; quoiqu'il n'eût point d'autre part à leurs sacriléges que de ne les avoir pas punis sévèrement; si, selon saint Paul, fermer les yeux et se taire sur les désordres publics, c'est y tremper et y coopérer : *Non solum qui ea faciunt, sed etiam qui consentiunt facientibus* [2]; enseigner le mal, faciliter le vice, en accréditer, en communiquer le fatal poison, n'est-ce pas en précis poser dans le principe toute la malignité qui se développe en détail dans les effets. O Dieu! que de maux compliqués dans un seul mal! et dans un péché public que de péchés secrets! Le pécheur doit vous en rendre compte; cependant il les ignore; il en est chargé, et il n'en sent pas le poids; il en porte la tache, il en doit subir la peine; et il n'en a ni crainte ni remords. Est-il caractère de réprobation plus visible? C'est ce qui effrayait encore David au sortir même du danger. Où en suis-je, disait-il, et qu'ai-je fait? ma conscience ne me reprochait que deux crimes, et la justice divine, sous le nom de scandale, en poursuit une infinité d'autres dont je ne tenais nul compte, et qu'il me faut payer à la rigueur. Ce sont dettes sur dettes; le nombre en passe celui des cheveux de ma tête, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces iniquités, dont la multitude m'accable, sont celles que j'ai commises au plus grand jour; et, auteur de mes maux, seul je les ignorais, je ne les ai vus que le dernier; je ne les connaissais pas : *Comprehenderunt me iniquitates... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei... et non potui ut viderem* [3]. O vous! Dieu des vengeances, vous qui les connaissez si bien, et qui tôt ou tard nous les faites si rigoureusement expier, pardonnez-nous-en l'ignorance; car, hélas! quel est l'homme qui sache, surtout en ce genre, démêler tout ce qui le rend coupable à vos yeux? *Delicta quis intelligit* [4]? Et c'est ce qui doit l'engager sans cesse à vous demander grace sur son aveuglement passé et sur son état présent : *Delicta quis intelligit?* Pardonnez-nous, Seigneur, tous nos péchés cachés : *Ab occultis meis munda me :* et parce qu'il n'y en a point de plus cachés que ceux dont nous avons produit la cause, et les autres les effets, pardon-

[1] I Reg., II, 29. — [2] Rom., I, 32. — [3] Psal., XXXIX, 13. — [4] Ps., XVIII, 13.

nez-nous tous ces péchés personnels et étrangers : *Et ab alienis parce servo tuo.* (Le P. Segaud, *Sur le Scandale.*)

Le second effet du scandale est de causer au prochain une ruine cachée.

Non, mes frères, les plus cruels fléaux du genre humain ne sont pas ceux qui traînent après eux une ruine éclatante, qui renversent la fortune, qui flétrissent l'honneur, qui ravissent la vie. Les persécuteurs déclarés, selon toutes les maximes de l'Evangile, ne méritent point notre haine et doivent être encore l'objet de notre amour. Les véritables, ou plutôt les seuls ennemis de l'homme, sont ceux qui, respectant au dehors les fragiles biens de la nature, s'attachent au dedans où sont les précieux trésors de la grace et les solides espérances du salut: ceux qui sèment les vices, qui corrompent les cœurs, qui séduisent les esprits, qui perdent et qui damnent les ames; voilà, selon Dieu, ceux avec qui il est toujours permis de rompre, et défendu, s'ils ne changent, de renouer jamais. Il est vrai, leur guerre clandestine cache ses redoutables suites sous les apparences d'une tranquille paix: on n'y entend point la faiblesse gémir de la tyrannie qui l'opprime; on n'y aperçoit point l'innocence expirer sous les traits qui la blessent; on n'y voit couler ni le sang ni les larmes des vaincus. Mais quoi! les maux de l'autre vie, pour être éloignés, en sont-ils moins affreux? Les feux de l'Enfer en seront-ils moins cuisans pour avoir couvé sous la cendre? Et l'éternité, tout imperceptible qu'elle est, au moment qui la rend malheureuse, en est-elle moins éternité?

Comparez les tristes effets de la plus mortelle haine aux tragiques fins du plus spécieux scandale, et vous avouerez que les calomniateurs, les brigands, les meurtriers, les empoisonneurs, monstres que tout le monde abhorre, sont moins à craindre que les pécheurs scandaleux, si suivis et si accrédités.

Ce sont des ennemis non suspects: autre cause d'une ruine cachée, mais en cela même plus déplorable: les voiles trompeurs des alliances, des amitiés et des liaisons humaines déguisent le poison et le font avaler avec assurance. Hélas, qui peut se défier d'un ami complaisant qui vous flatte, d'un confident obligeant qui vous applaudit, d'une mère tendre qui vous idolâtre, d'un père indulgent qui vous chérit! car c'est de là que l'on reçoit, que l'on hérite, que l'on suce le venin le plus subtil du scandale. Est-il croyable que l'on veuille nuire à qui l'on tient par les nœuds les plus chers, et perdre avec soi ce que l'on aime? Il n'est pourtant que trop

vrai, et vous l'avez dit, ô mon Dieu! que tout homme a près de lui les auteurs de sa perte : *Inimici hominis domestici ejus* [1].

Autrefois l'envie de se servir les uns les autres dépeupla les forêts où vivaient dispersés les premiers hommes, et forma cette société civile qui les réunit aujourd'hui. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que ce doux commerce, en polissant les esprits, pervertissait les cœurs; et après avoir abandonné les déserts pour apprendre à vivre, les plus sensés s'y rengagèrent pour apprendre à vivre mieux, et jugèrent qu'il y avait moins de danger à se familiariser avec les bêtes farouches qu'à se lier à des hommes scandaleux. Se trompaient-ils?

Ce sont des ennemis qui attaquent l'homme par lui-même, par ses préjugés et ses inclinations: nouvelle source d'une ruine cachée; mais d'autant plus inévitable qu'un cœur est aisé à surprendre, qu'un esprit est facile à séduire, quand on leur tend pour piéges leurs penchans et leurs préventions. Ah! si l'on ne s'offrait à ceux qu'on scandalise que comme les tyrans, le fer à la main, pour leur faire abjurer la foi qu'ils professent ou violer la loi qu'ils ont fait vœu de suivre, peut-être ferait-on plus de martyrs et moins de prévaricateurs. Mais opposer, comme l'on fait, l'ombre de la liberté au joug de la contrainte, l'autorité de l'exemple à la vanité du respect humain, l'appât des promesses aux besoins de l'indigence: ah! c'est armer l'homme à sa perte, c'est l'engager à se détruire de ses propres mains, et faire sur les ames ce qu'au rapport de l'Evangile les démons faisaient sur les corps qu'ils possédaient.

Enfin ce sont des ennemis dont la moindre et la première approche suffit pour damner et pour perdre : dernier principe d'une ruine cachée. Une entrevue, un mot, un regard, un geste jette une étincelle dans une ame, y allume des feux, y cause un incendie qui désormais ne s'éteint plus. Temple de Jérusalem, ouvrage de tant de rois, admiration de tant de siècles, vous brûlâtes autrefois et vous fûtes réduit en cendres par l'éclat d'un flambeau jeté au hasard contre vos murs: habitans et étrangers, Juifs et Romains, tous s'intéressèrent à vous sauver et tous vous furent inutiles. Voilà l'image des maux que cause le scandale: ce n'est, si vous voulez, qu'un trait de feu impur lancé en passant dans une ame innocente, temple vivant de la Divinité: il y a pris, il y a cru, il en a fait sa proie: ni les cris publics des prédicateurs, ni les soins particuliers des directeurs, ni tous les secours du ciel et de la terre n'en ont pu

[1] Mich., VII, 6.

arrêter les flammes. Elle en brûle jusque dans l'autre monde. Hélas! si Dieu en ouvrait à nos yeux les prisons; de tant de réprouvés combien peu en trouverions-nous qui n'imputent pas au scandale l'origine de leur perte! combien peut-être en compteriez-vous, Chrétiens, qui en accusent justement les vôtres, et que vos mauvais discours ou vos dangereux exemples ont conduits au précipice! ils y sont à jamais malheureux ; et vous, qui le leur avez creusé, vous vivez ici tranquilles: *Vivis tot animarum reus.* Ils y expient depuis long-temps des égaremens communs que vous n'avez pas encore commencé à expier. Ils y détestent sans cesse leur engagement avec vous, quoiqu'il soit déjà peut-être avec eux effacé de votre mémoire. Etes-vous donc aussi assurés de votre pardon qu'ils sont désespérés de leur disgrace? Chers complices autrefois, ne sont-ils pas devenus vos cruels accusateurs? et Dieu, tout Dieu qu'il est, peut-il les empêcher de crier vengeance et de demander justice? Victimes de la colère divine, parce qu'ils l'ont été de vos scandales, n'est-il pas naturel qu'ils l'implorent contre la cause de leurs malheurs? Et consumés des feux que vous leur avez allumés, n'ont-ils pas droit de désirer que vous en veniez avec eux partager les flammes? Ecoutez comme ils parlent : Terre, ô terre, s'écrient-ils par la bouche d'un Prophète, ouvrez-vous à nos plaintes! et puissiez-vous vous ouvrir sous les pas de ceux qui les causent! *Terra, terra, ne operias sanguinem meum: neque inveniat in te locum latendi clamor meus* [1]. Vous êtes juste, Seigneur! et nous ne nous plaignons point de vos rigueurs; après tant de graces, payées de tant d'ingratitude, nous n'avons que ce que nous avons mérité. Mais, ô Dieu! ne serez-vous sévère que pour nous? Ne nous donnerez-vous pas pour compagnons de nos supplices les auteurs de nos crimes? Ame pour ame, vie pour vie, sang pour sang; vous l'avez dit, Seigneur, nous en appelons à vos propres lois, et nous vous sommons de votre parole: c'est la seule consolation que nous attendons d'un Dieu vengeur. Si nous ne la méritons pas par nous-mêmes, vous la devez au sang de votre Fils : sang méprisé et rendu pour nous inutile.

N'êtes-vous pas effrayés, pécheurs scandaleux, d'une si juste demande? Peut-elle manquer d'être écoutée, si vous ne faites parler plus haut vos sanglots et vos soupirs? Mais hélas! l'idée de vos scandales n'affaiblit-elle pas vos regrets plutôt qu'elle ne les augmente? Le titre de pécheur public et déclaré qui devrait être pour

[1] Job, XVI, 19.

vous un surcroît de douleur, ne vous sert-il pas souvent d'apologie? Ne dites-vous pas tous les jours que si vous êtes méchant, vous vous savez gré de n'être pas au moins hypocrite? que chez vous les dehors répondent au dedans, et que vous ne vous donnez pas pour meilleur que vous n'êtes? Ah! ah! il faudrait, pour votre salut, ni paraître pécheur ni l'être en effet; mais supposé que vous vouliez l'être, il vaudrait encore mieux, pour la gloire de Dieu et l'intérêt de vos frères, ne le paraître pas. Les scandaleux sont plus criminels que les hypocrites: ceux-ci se contentent de se fermer le ciel, et ceux-là le ferment encore aux autres. (Le même.)

Jésus-Christ objet de scandale aux pécheurs.

Ses miracles ne devaient-ils pas faire taire les bouches les plus médisantes? Une mission si bien attestée devait-elle être jamais contestée? Encore s'il eût fait des miracles qui n'eussent de rien servi que pour faire éclater son pouvoir, peut-être aurait-on pu dire qu'il y avait de l'ambition dans ces grands ouvrages. Mais je vous ai montré que tous ses miracles ont pris leur naissance dans une tendre compassion de nos maux, et jamais il n'a fait un pas que pour le bien de ce peuple ingrat. Faisons néanmoins qu'une noire envie ait encore pu se persuader qu'il se servait du don de Dieu pour s'acquérir du crédit; qu'avait-on à dire contre sa simplicité? L'a-t-on vu à la porte des grands pour mendier leur faveur? s'est-il intrigué dans les affaires du monde? a-t-il flatté l'ambition et l'arrogance des princes? Au contraire n'a-t-il pas mené une vie non seulement commune et privée, mais très abjecte et très basse; marchant en toute simplicité, vivant et conversant avec les pauvres, souffrant toujours injustice sans jamais se plaindre? Il est vrai qu'il était méprisé, mais il ne se souciait point des honneurs; pauvre, mais il ne demandait point de richesses, bien qu'il n'eût pas seulement un gîte assuré pour reposer sa tête. Pouvait-il s'acquitter plus dignement de sa charge de prédicateur? Il allait enseignant la parole de vie éternelle que Dieu lui avait mise à la bouche. Il n'enflait pas son discours par de superbes pensées ou par le faste d'une éloquence mondaine; mais il le remplissait d'une doctrine céleste, de vérités divines, qui donnaient aux ames une nourriture solide et allaient jusqu'à la racine de nos maladies. Tantôt il attirait les peuples par la douceur, tantôt il les reprenait sans les épargner, jusqu'à les appeler les enfans du diable; leur prêchant les oracles divins, non point avec les lâches condescendances des scribes et

des pharisiens, mais avec empire et autorité, avec une liberté et une assurance dignes des vérités éternelles qu'il nous venait annoncer. Que pouvait-on trouver à dire en une vie si réglée? Ne devait-on pas admirer ce courage également inflexible aux biens et aux maux; cette égalité de mœurs qui le faisait vivre avec tout le monde sans rigueur et sans flatterie, sans lâcheté et sans arrogance; cette pureté d'intention qui lui faisait toujours regarder les intérêts de son Père? Et néanmoins, dit-il, il faut que je donne du scandale, et pour faire voir la difficulté qu'il y a de n'être point offensé de sa vie: « Heureux celui, dit-il, qui n'est point scandalisé en moi: » *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* [1]!

O Dieu! qui ne serait étonné des secrets terribles de la Providence? C'est ici que je dis du plus grand sentiment de mon ame avec le grave Tertullien: *Mihi vindico Christum, mihi defendo Jesum..... quodcumque illud corpusculum sit*: Cet innocent contredit par toute la terre, c'est le Jésus-Christ que je cherche: je soutiens que ce Jésus est à moi, je proteste qu'il m'appartient. « S'il est déshonoré, s'il est abject, s'il est misérable; j'ajouterai « encore, s'il est le scandale des infidèles, c'est mon Jésus-Christ: » *Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus.* « Car, « poursuit le même Tertullien, il m'a été promis tel dans les pro« phéties: » *Talis enim habitu et aspectu annuntiabatur.* Je reconnais celui duquel Isaïe a écrit au chapitre vingt-huitième, que c'est « une pierre élue, une pierre de salut [2] » pour son peuple; et au chapitre huitième, que c'est « une pierre d'achoppement, que tous « ceux qui s'y heurteront seront brisés. » Je reconnais celui duquel le Psalmiste a chanté: « La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant « est devenue la pierre angulaire [3] » qui soutient tout le corps de l'édifice. Enfin je reconnais celui duquel Siméon a dit, le tenant entre ses bras dans le temple: « Celui-ci est établi pour la ruine et « pour la résurrection de plusieurs, et pour un signe auquel on « contredira [4]; » celui enfin qui a dit de lui-même à l'aveugle qu'il avait éclairé bien plus en son esprit qu'en son corps: « Je suis venu « en jugement en ce monde, afin que ceux qui ne voient pas, com« mencent à voir; et que ceux qui voient, soient aveuglés [5]. » Chrétiens, ne tremblez-vous pas à ces paroles de notre Sauveur? Toutefois j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elles ne sont pas dites pour vous. Tremblez, infidèles, tremblez, endurcis, c'est vous seuls

[1] Matth., XI, 6. — [2] Is., XXVIII, 16. — [3] Ps. CXVII, 21. — [4] Luc., II, 34. — [5] Joan., IX, 39.

que Jésus aveugle; et vous, vrais fidèles de Jésus-Christ, vous qui avez sa crainte en vos cœurs, ouvrez, ouvrez vos yeux à cette lumière qui n'éblouit que les orgueilleux; et comprenez avec foi et soumission les profonds conseils du Père éternel dans l'envoi de son Fils Jésus-Christ. Pressons ici nos raisonnemens, afin de laisser du temps à une briève réflexion sur nos mœurs.

Premièrement, je pourrais vous dire, pour arrêter d'abord une curiosité peu respectueuse, que Dieu, qui modère comme il lui plaît l'ouvrage de notre salut et qui sait ce qui nous est propre, n'a pas jugé à propos que nous sussions toutes les raisons du mystère. Quand le sage entrepreneur commence de rebâtir un vieux édifice, l'ignorant spectateur s'imagine qu'il renverse tout. Sa faible imagination ne voit que désordre, ne pouvant supporter un dessein trop fort; mais quand il a mis la dernière main à l'ouvrage, alors on voit reluire de toutes parts l'art et la conduite de l'ouvrier. Eh! ne savez-vous pas, Chrétiens, que dans les Ecritures divines tout l'œuvre de notre salut est souvent comparé à un édifice soutenu « sur le fondement des Apôtres et sur la pierre angulaire qui « est Jésus-Christ [1]? » Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme comme un bâtiment ruineux. Il a posé le fondement de cette nouvelle structure en la vie de notre Seigneur. Les sens humains n'y comprennent rien; tout les choque, tout les embarrasse : de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps, où, toutes choses étant consommées, « il sera tout en « tous [2], » comme dit l'Apôtre, alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté ne verrons-nous pas dans ce qui paraissait à nos sens si confus et si mal digéré! Par conséquent, ô homme, crois en attendant que tu voies. Sache que la guérison de tes maladies dépend absolument de la confiance que tu auras en ton médecin : Crois, et tu seras sauvé, nous dit-il : prends sans examiner l'infaillible remède qu'il te présente. S'il en réserve le secret pour un temps, dès à présent il t'en abandonne l'usage; et sa miséricordieuse bonté a tellement disposé toutes choses, qu'y croire, c'est ta santé; le connaître, ce sera ta félicité.

Est-il rien de plus convenable? d'autant plus que ce grand Médecin qui entreprend de traiter tes plaies, connaissant parfaitement leur malignité et le vice de ta nature, a bien vu qu'il n'y avait rien

[1] Ephes., II, 20. — [2] I Cor., XV, 28.

qui te fût plus propre ni plus nécessaire que l'humilité. O homme, si tu l'entends, l'orgueil est ta maladie la plus dangereuse. C'est par l'orgueil que, secouant le joug de l'autorité souveraine par laquelle ton ame doit être régie, tu t'es fait toi-même ta loi : la conduite de ta raison, ç'ont été ses propres lumières ; la règle de ta volonté, ç'ont été ses inclinations. C'est là ta blessure mortelle. Il faut que ces deux facultés soient humiliées, afin qu'elles puissent être guéries. Comme ta volonté s'abaisse par l'obéissance, ton entendement se soumet par la foi. Tu soumets ta volonté à ton Dieu, quand tu embrasses les choses, parce qu'il les veut : tu lui soumets ton entendement quand tu les crois, parce qu'il les dit. Cette soumission te semble bien grande. Mais un Dieu homme pour l'amour de nous, un Dieu mort pour l'amour de nous, veut un sacrifice plus entier dans un abaissement plus profond. Car un Dieu homme et un Dieu mourant, n'est-ce pas un Dieu anéanti [1] ? comme dit l'Apôtre. Et quel doit être le sacrifice d'un Dieu anéanti pour l'amour de l'homme, sinon l'homme anéanti devant Dieu ? Or, ce ne serait pas faire beaucoup pour lui que de pratiquer les choses aisées, et de croire celles qui sont plausibles, de sorte que pour la perfection de ce sacrifice que nous devons offrir au Dieu incarné, il fallait et faire les choses qui sont pénibles et croire les incroyables. Ainsi nous détruisons devant lui tout ce que nous sommes, afin que tout soit réparé de sa main. C'est pourquoi il était à propos, pour rétablir la raison humaine par l'humilité, que les vérités de Jésus fussent incroyables. Et tout ce qui est incroyable est choquant ; et tout ce qui est choquant fait du trouble : de là le scandale des infidèles.

Davantage : la vérité la plus importante qu'il fallait nous faire connaître, était notre faiblesse et notre impuissance, parce qu'en nous montrant clairement combien nous sommes impuissans par nous-mêmes, c'était l'unique moyen de nous faire recourir avec confiance au mérite du libérateur Jésus-Christ. Or, quand je vois sa doctrine et sa vie si cruellement combattues, voici la réflexion que je fais. D'où vient cette résistance si furieuse que l'on apporte à l'œuvre de notre salut ? N'est-ce pas ce que dit saint Paul : « L'homme animal ne comprend pas les secrets de Dieu [2] ? » N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Pourquoi n'entendez-vous pas « mes discours ? parce que vous ne pouvez pas entendre mon lan- « gage [3]. »

[1] Phil., II, 17. — [2] I Cor., II, 14. — [3] Joan., VIII, 43.

D'où vient qu'ils ne pouvaient pas entendre son langage? C'est qu'ils le voulaient entendre par eux-mêmes, et il leur était impossible. N'entendant pas ce langage, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu : cet étourdissement les animait à la résistance. Plus les vérités étaient hautes, plus leur raison orgueilleuse était étourdie, et plus leur résistance était enflammée. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le Fils de Dieu leur prêchant ce qu'il avait vu dans le sein du Père, la résistance montât à l'extrême, se portât à la dernière fureur. De là vient qu'il leur dit en son Evangile : « Vous me voulez tuer méchamment, parce que mon « discours ne prend point en vous. » Superbes, ignorans, que ne recourez-vous à la grace par l'humilité chrétienne? Et vous, ne reconnaissez-vous pas, Chrétiens, que sans l'assistance de cette grace vous n'auriez que de la résistance pour votre Sauveur? Ces perfides ont ouï ses paroles, et il les ont méprisées; ils ont vu ses miracles, et ils n'ont pas cru; ils ont vu sa vie, et elle leur a été un scandale. Donc il est vrai, ô mon Sauveur Jésus, que si vous ne me parlez puissamment au cœur, si vous ne m'entraînez à vous par vos doux attraits, ni votre vie quoique très innocente, ni votre doctrine quoique très sainte, ni vos miracles quoique très grands, ne dompteront pas mon opiniâtre rébellion. Les uns disent que vous êtes un grand Prophète, les autres que vous êtes un séducteur; les uns s'édifient en vous, les autres se scandalisent de vous. D'où vient cela, ô mon Maître, sinon que les uns sont humbles, et que les autres sont orgueilleux; que les uns suivent la nature, et les autres suivent la grace? Ainsi vos vérités aveuglent les uns, pour illuminer d'autant plus les autres. Vous êtes une pierre de scandale aux superbes, afin que les humbles ressentent mieux ce que vous faites miséricordieusement en leurs cœurs, et qu'ils louent vos bontés avec une admiration profonde de vos jugemens. C'est ici que les bons Chrétiens sont incroyablement consolés. Si les vérités évangéliques entraient en nos ames avec une apparence plausible, nous attribuerions leur victoire à la force de notre raison; et devenant plus superbes, nous deviendrions par conséquent plus malades. Mais quand le vrai fidèle comprend la folie et l'extravagance du Christianisme, c'est là que la grace se fait sentir dans la répugnance de la nature; à cause qu'il reconnaît que ce n'est pas la chair qui le gagne, ni les intérêts mondains qui l'engagent, ni la philosophie humaine qui le persuade; mais la puissance divine qui le captive. C'est pourquoi dans la doctrine de l'Evangile il a plu à notre grand Dieu qu'il y eût tant de choses étranges, du-

res, incroyables, extravagantes selon la sagesse du monde, afin que la raison humaine étant confondue, la seule grace de Jésus-Christ triomphât des cœurs par l'humilité chrétienne.

Mais disons une dernière raison, qui fermera ce discours en nous donnant une instruction importante pour la conduite de notre vie. Certes, il est bien vrai, ô Dieu tout-puissant, ce que le bon Siméon a dit de votre Fils bien-aimé, « qu'il serait posé comme un signe « auquel on contredirait [1]. » Toutes ses actions et toutes ses paroles ont été méchamment contredites. Il guérit les paralytiques, les aveugles-nés et d'autres malades incurables; et parce qu'il choisit le jour du Sabbat pour faire cette bonne œuvre, on dit qu'il viole la loi de Dieu. Il chasse les démons, on dit que c'est au nom de Béelzébut, prince des démons. On l'appelle un fou, un séducteur, un impie, un démoniaque. Jamais les docteurs de la loi n'approchaient de lui qu'afin de l'injurier ou de le surprendre. Enfin ils l'ont pendu à la croix, et le Rédempteur d'Israël est devenu le scandale de ces infidèles. Les gentils ont contredit sa parole par toutes sortes de cruautés qu'ils ont exercées sur ses serviteurs. Ils ont pris ses vérités et son Evangile pour la plus grande folie qui ait jamais paru sur la terre. Bien plus, parmi ceux qui se sont rangés sous sa discipline, combien a-t-il été contredit? Eh! mes frères, quelle indignité! Tous les fondemens de notre salut ont été attaqués par des gens qui faisaient profession du Christianisme. Le perfide arien a nié la divinité de Jésus; l'insensé marcion a nié son humanité; le nestorien a divisé les personnes; l'eutychien a confondu les natures, et sur la personne de Jésus-Christ, toutes les inventions diaboliques se sont tellement épuisées qu'il est impossible de s'imaginer une erreur qui non seulement n'ait été soutenue, mais même qui n'ait fait une secte sous le nom du Christianisme. Combien d'hérésies se sont élevées contre les vérités de Jésus! Toutes, elles ont heurté contre cette pierre, et sans venir au détail, ayant rompu sans aucun sujet la paix et l'unité chrétienne, ne se sont-elles pas scandalisées de Jésus, auteur de la paix et de la charité fraternelle?

Mais allons encore plus avant: que les gentils, que les juifs, que les hérétiques se soient scandalisés du Seigneur Jésus, cela est supportable; on souffre facilement les injures de ses ennemis. Mais, ô douleur! que les catholiques, que les enfans de sa sainte Eglise, que les vrais sectateurs de sa foi vivent de telle sorte en ce

[1] Luc., II, 34.

monde, que l'on ne peut nier que Jésus-Christ ne les choque et que son Evangile ne leur soit un scandale; c'est, mes frères, ce qui est déplorable beaucoup plus que je ne puis vous le dire. Quand l'humilité, quand l'intégrité, quand le mépris des honneurs de la terre, bref quand l'innocence te choque, Chrétien, oserais-tu dire que tu n'es pas choqué du Sauveur? Ignores-tu que sa doctrine n'est pas seulement la lumière de nos esprits, mais qu'elle est le modèle de notre vie? Si Jésus est le scandale de ceux qui errent dans la doctrine, parce qu'ils n'écoutent pas Jésus-Christ comme notre infaillible docteur, ne l'est-il pas aussi de ceux qui sont dépravés dans leurs mœurs, puisqu'ils ne veulent pas le connaître comme l'exemplaire de notre vie? Et qui trouverai-je donc dans le monde qui ne soit pas scandalisé en notre Sauveur? Nous aimons les richesses, et Jésus les a méprisées; nous courons après les plaisirs, et Jésus les a condamnés; nous sommes fous du monde, et Jésus l'a surmonté. Et comment pouvons-nous dire que nous aimons Jésus, nous qui n'aimons rien de ce que nous voyons en sa personne, et qui aimons tout ce que nous n'y voyons pas? En vivant de la sorte, peux-tu nier que tu ne sois choqué de Jésus? tu n'en hais pas le nom, mais la chose t'est un scandale. Oui, Jésus t'est un scandale, ô vindicatif, parce qu'il a pardonné les injures. Jésus t'est un scandale, ô usurier, parce qu'il est le père et le protecteur des pauvres, auxquels ton impitoyable avarice arrache tous les jours les entrailles. Jésus t'est un scandale, hypocrite, parce que tu fais servir ta doctrine de couverture à tes mœurs corrompues. Jésus t'est un scandale, ô misérable superstitieux, qui, pour des fantaisies particulières, abandonnes la piété solide et la dévotion essentielle du Christianisme, qui est la croix du Seigneur Jésus. Jésus t'est un scandale, à toi qui traites la simplicité de sottise et la sincère piété de bigoterie; à toi enfin qui par ta vie déréglée fais blasphémer son saint nom par ses ennemis. Cela étant ainsi, Chrétiens, à qui est-ce que Jésus n'est pas un scandale? « Tous cherchent leurs intérêts et non pas ceux de notre « Sauveur [1] », disait autrefois l'apôtre saint Paul. O Dieu! que dirait-il, s'il revenait maintenant sur la terre! voyant la licence qui règne au milieu de nous, y voyant triompher le vice, nous prendrait-il pour des Chrétiens, ou plutôt ne nous rangerait-il pas au nombre des infidèles?

Eh! d'où vient, ô Dieu tout-puissant! d'où vient que vous per-

[1] Phil., II, 24.

mettez que votre Fils ait tant d'adversaires et si peu de vrais serviteurs? J'entends votre dessein, ô grand Dieu! vous voulez que dans cette confusion infinie de ceux qui contredisent notre Sauveur, ceux qui l'honorent sincèrement tiennent cette grace plus chère, vous voulez que leur foi s'échauffe et leur charité s'évertue parmi les oppositions de tant d'ennemis, et que Jésus retrouve dans le zèle du petit nombre ce qu'il semble perdre dans la multitude innombrable des ingrats et des dévoyés. Par conséquent, mes frères, augmentons notre zèle pour son service : d'autant plus que nous voyons tous les jours augmenter le nombre de ceux qui blasphèment son Evangile, ou par les erreurs, ou par leur mauvaise vie; efforçons-nous d'autant plus à lui plaire, et à étendre la gloire de son saint nom; tâchons de lui rendre l'honneur que ses ennemis lui ravissent. Disons-lui de toute l'affection de nos cœurs: Quoique le juif enrage, que le gentil raille, que l'hérétique s'écarte, que le mauvais catholique se joigne au parti de vos ennemis, nous confessons, ô Seigneur Jésus, que vous êtes ce grand Sauveur qui nous est promis depuis l'origine du monde, vous êtes le médecin des malades, vous êtes l'évangéliste des pauvres; et en cela, que vous paraissez comme le scandale des orgueilleux, vous êtes l'amour des simples et la consolation des fidèles. Vous êtes celui qui devez venir; nous n'en connaissons point d'autre que vous, nous n'en attendons point d'autre que vous: « Il n'y a point d'autre nom sous le ciel par lequel nous « devions être sauvés [1] ». Par conséquent, fidèles, puisque nous n'en attendons point d'autre que lui, mettons notre espérance en lui seul. S'il est vrai que nous n'attendions plus un autre maître que lui pour nous enseigner, observons fidèlement ses préceptes. Si nous n'attendons point un autre pontife qui vienne purger nos iniquités, gardons soigneusement l'innocence. Et d'autant que le même Jésus qui est venu en l'infirmité de la chair, viendra encore une fois glorieux pour juger les vivans et les morts : « Vivons justement et sobrement en ce monde; attendant la bienheureuse « espérance, et la triomphante arrivée de notre grand Dieu et « Rédempteur Jésus-Christ [2] », qui détruisant la mort pour jamais, nous rendra compagnons de son règne et de sa bienheureuse immortalité. (Bossuet, *Jésus-Christ comme objet de Scandale.*)

[1] Act., IV, 12 — [2] Tit., II, 12, 13.

Péroraison.

C'était la loi parmi le peuple de Dieu, que celui qui avait allumé le flambeau qui consumait une récolte en réparât le dommage; et cette sage loi se retrouve dans l'usage de tous les peuples, aussi bien que dans le code de Moïse : *Si egressus ignis comprehenderit acervos frugum, reddet damnum, qui ignem succenderit* [1]. Pécheurs scandaleux, c'est de vous que le Père de famille exigera le dédommagement des ravages que vous aurez faits dans sa moisson. C'est de vous que l'exigeront tant d'ames malheureuses qui vous devront leur éternel malheur. C'est de vous que l'exigeront le ciel à qui vous aurez ravi un nombre de ses habitans, la terre sur laquelle vous aurez fait pleuvoir ses malédictions, et, quoique l'Enfer soit le seul pour qui vous aurez travaillé, c'est par ses feux que vous paierez les feux criminels que vous aurez allumés; feu des passions, feu de la cupidité, de la volupté, du libertinage, feu de la vengeance, feu de l'impiété : *Reddet damnum, qui ignem succenderit.* Et, parce que vous les méritiez déjà par vos crimes personnels, ces feux vengeurs, la colère du Seigneur va les enflammer de nouveau, pour qu'aux tourmens de votre damnation se réunissent encore les tourmens de ceux que vous y aurez entraînés. Que ce père et cette mère souffrent donc à jamais, et pour eux et pour leurs enfans; ces maîtres, pour eux et pour leurs domestiques; ces jeunes libertins, pour eux et pour leurs compagnons de plaisirs; ces chefs de sectes, pour eux et pour leurs adhérens; ces écrivains impies ou licencieux, pour eux et pour leurs lecteurs; ces hommes passionnés, pour eux et pour leurs idoles! que l'Enfer en punisse tous les péchés; mais que, parmi les péchés, il distingue le scandale : *Reddet damnum, qui ignem succenderit.*

Ah! plutôt, puisqu'il en est temps encore, pécheurs! désarmez, par la sincérité de vos regrets et la sainteté exemplaire de votre vie, ce même Dieu qui est toujours votre Sauveur, malgré vos efforts pour rendre inutile ce qu'il a fait pour le salut de tous. Le retour est difficile; mais il n'est pas impossible à la grace du Seigneur, quand on la lui demande avec cette vive foi qu'il ne refusera pas à la ferveur de vos prières. Comme l'Apôtre, dans son repentir, dites-lui : J'ai persécuté le Seigneur, hélas! il me com-

[1] Exod, XXII, 6.

blait de biens par le moyen des êtres différens qu'il a voulu asservir à mes usages; moi, j'armais contre lui ses propres créatures. Dans sa bonté, il les destina pour lui; et, dans mon ingratitude, je suis devenu comme l'ame de cette révolte qui les lui a enlevées. Votre inépuisable miséricorde, ô mon Dieu, a fait de moi un homme nouveau : *Qui fui et persecutor et contumeliosus : sed misericordiam Dei consecutus sum* [1]. Ah! c'est sur moi qu'il avait droit de venger ce mépris des uns, cet oubli des autres, l'infidélité de ceux-ci, l'impiété de ceux-là; j'en suis responsable à ses yeux; puisque j'en ai rendu les autres coupables, je n'aurais pas à me plaindre, quand j'en verrais retomber sur moi tous les châtimens : *Fui et persecutor et contumeliosus.* Oui, il est juste, appesantissez sur moi, grand Dieu! toute votre colère, et ne la faites pas éclater sur ceux qui ne l'eussent pas méritée sans moi. Laissez-vous attendrir à ma prière. Ce sont mes frères pour qui j'implore votre clémence. Ils sont coupables, il est vrai; mais leur faute est celle de mes crimes; et faudra-t-il encore que leur éternel malheur soit celui de m'avoir connu? Faites plus, Seigneur! l'ouvrage est digne de votre miséricorde, servez-vous de moi pour les ramener à vous: qu'ils soient désormais touchés de mes exemples, après s'être pervertis par mes scandales. Suspendez encore les foudres de votre justice; aidez-nous vous-même, par la force de votre grace, à obtenir le pardon dans le temps, et la gloire dans l'éternité; je vous la souhaite à tous; au nom du Père, etc. (Le P. Lenfant, *Sur le Scandale.*)

[1] I Tim., I, 13.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE SCANDALE

EXORDE.

Redemite tempus, quoniam dies mali sunt.

Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais. (*Ephes.* v.)

S'il y eut jamais un siècle auquel on puisse appliquer les paroles de l'Apôtre, c'est sans doute le nôtre. Quel scandale dans nos maisons et dans nos villes! quel scandale de toutes parts! le Christianisme semble avoir disparu avec ceux qui nous ont précédés. Nous comptons dix-sept siècles depuis son établissement jusqu'à nous, qui sont autant de degrés par lesquels nous sommes descendus de la vertu de nos pères. La foi presque entièrement éteinte, la charité presque universellement refroidie, n'offrent à nos yeux que des Chrétiens sans ames et sans vie. Les jours s'obscurcissent par les nuages du péché, par les ténèbres du mensonge et de l'erreur : *Dies mali sunt.*

Toute chair a corrompu sa voie. Il n'y a presque personne qui ne porte sur son front la flétrissure du crime et de l'iniquité. Les places publiques ne retentissent que des éloges du plaisir, ne présentent à la vue que des spectacles de luxe et d'irréligion : *Dies mali sunt.*

La bonté, qui fut autrefois le caractère et le mérite de nos ancêtres, passe pour faiblesse d'esprit, la candeur pour stupidité, la vérité pour imprudence, la piété pour superstition, et la malice croissant avec l'âge infeste tous les pays et toutes les conditions : *Dies mali sunt.*

C'est de ce malheur, mes frères, dont je veux vous entretenir aujourd'hui; malheur dont vous êtes cause; malheur qui a totalement défiguré la face de l'univers; malheur dont les suites sont les plus déplorables et les plus terribles, et que je ne puis mieux vous représenter qu'en vous faisant voir, premièrement, combien les

mœurs se sont corrompues ; secondement, combien il est difficile de guérir cette corruption : *Dies mali sunt.*

Seigneur, donnez à mes paroles cette force et cette énergie qui, en rendant le vice hideux, le fassent sincèrement détester, et qui, en nous faisant rougir des horreurs de notre état, nous obligent de recourir à Marie comme à l'avocate des pécheurs, et comme à la mère de toute sainteté. *Ave, Maria.* (Le P. SOANEN [1], *sur les Scandales du siècle.*)

Combien il est dangereux de donner du scandale.

Il faut, avant tout, savoir ce que c'est que le scandale, et ensuite la différence qu'il y a entre ceux qui donnent du scandale et les choses au moyen desquelles ils occasionnent ce scandale.

Selon moi, le scandale, c'est tout ce qui entraîne nos frères à s'éloigner de la vérité, tout ce qui les porte à l'erreur, tout ce qui les dispose à l'impiété; ou, en dernière analyse, tout ce qui empêche que nous n'obéissions jusqu'à la mort à tous les commandemens de notre Dieu.

De là il suit que si une action est bonne de sa nature, que si un discours que nous avons tenu n'a rien que d'édifiant; mais que cependant, par une maladie de celui qui a été témoin de cette action ou de ce discours, ils aient tourné à son détriment, à cause du mauvais usage qu'il en a fait, celui qui a travaillé ainsi à l'édification de son prochain, soit par ses œuvres, soit par ses paroles, n'aura point à répondre de la condamnation qu'auront encourue ceux qui se seront scandalisés : c'est précisément ce qui est arrivé

[1] Soanen (Jean), né en 1647, mort en 1740, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il eut pour directeur le fameux Quesnel. Après avoir régenté pendant quelque temps dans différentes maisons de l'ordre, il se livra au ministère de la chaire, et il prêcha le carême à la cour en 1686 et en 1688. Bourdaloue, La Rue, le père de La Chaise se faisaient un plaisir d'assister à ses prédications, et ils disaient de lui qu'au lieu d'aller chercher les phrases, les phrases venaient le chercher, et que sa noble simplicité le mettait au-dessus de tous les orateurs les plus brillans et les plus pompeux. Fénelon, consulté par un jeune ecclésiastique, lui écrivait : « Soyez simple, naturel, « sobre en antithèses et en comparaisons, et ne prenez pas d'autres modèles que le « Père Bourdaloue, dont la beauté ne consiste pas dans les mots, et le Père Soanen, « qui me plaît d'autant mieux qu'il prêche comme chacun croirait pouvoir prêcher. » Nommé évêque de Senez en 1695, il joua quelque temps après un rôle affligeant dans les troubles de l'Église. Une de ses instructions pastorales fut condamnée au concile d'Embrun, et lui-même déclaré suspendu de sa juridiction. Louis XV l'exila à la Chaise-Dieu, abbaye de bénédictins, en Auvergne, et il y resta jusqu'à sa mort, regardé comme un martyr par les jansénistes, dont il avait épousé les erreurs.

au Sauveur lui-même [1]. Mais si ce que l'on dit ou ce que l'on fait est mauvais de sa nature, alors, non seulement on est responsable de ses propres péchés, mais aussi l'on sera condamné pour avoir donné du scandale, quand même celui qui aurait pu en être la victime n'en n'aurait néanmoins reçu aucun dommage : c'est son propre mérite s'il a évité le piége qu'on lui tendait; mais celui qui le lui a tendu n'en est pas moins coupable devant Dieu. (Saint Basile, *Du Baptême*, liv., III, quest. 9.)

Le scandaleux ferme le ciel à ses frères et se le ferme à lui-même

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que « vous fermez aux hommes les portes du ciel [2] ! » Par ces terribles paroles, le Seigneur voulait inspirer une terreur salutaire aux scribes et aux pharisiens, qui, comme tous les scandaleux, se rendaient à la fois coupables de deux crimes; le premier, parce qu'ils ne cherchaient point eux-mêmes à entrer dans le ciel; et le second, parce qu'ils empêchaient leurs frères d'y entrer. Ces deux crimes sont absolument inséparables; celui qui empêche ses frères d'entrer dans le ciel, mérite par cela seul d'en être exclu. Et voilà pourquoi quiconque aura scandalisé le plus petit d'entre les fidèles sera sous le poids de la terrible malédiction que prononce ici le Sauveur quand il dit: Malheur!

Dans le sens propre, voici à quoi s'appliquent ces imprécations. Les scribes et les pharisiens fermaient le royaume des cieux aux hommes; non contens de n'y point entrer eux-mêmes, de ne point croire à notre Seigneur, ils s'efforçaient d'anéantir sa doctrine; ils interprétaient à faux toutes les prophéties qui avaient parlé de lui; ils blasphémaient contre les œuvres merveilleuses qu'il avait accomplies, sous prétexte que ce n'étaient que de vaines illusions, ou que ce qu'il pouvait y avoir de réel ne venait que du démon. Enfin ils poursuivaient inhumainement, ils faisaient impitoyablement mettre à mort ceux qui croyaient au Christ; et, par tous les moyens possibles, ils s'efforçaient d'empêcher que les peuples ne courussent en foule aux pieds de Jésus-Christ, par qui ils auraient ensuite été introduits dans le royaume des cieux. Ils fermaient donc le royaume des cieux, et ils dédaignaient eux-mêmes d'y entrer.

A cette explication simple et littérale, joignons-en une autre

[1] Joan., vi 67. — [2] Matth., xxiii, 13.

pour notre instruction. Il est aussi parmi nous des hommes qui ferment aux hommes les portes du ciel ; ce sont ceux qui, par leurs mauvais exemples et par leurs mauvais discours, s'efforcent d'entraîner leurs frères dans le péché; comme les scribes et les pharisiens, ils n'entrent pas, et en même temps ils s'opposent à ce que d'autres puissent entrer. Ce péché est surtout celui de ces docteurs prétendus qui prêchent, il est vrai, la morale de l'Evangile dans leurs discours, mais qui ne se mettent nullement en peine de la pratiquer dans leurs actions : ce sont de mauvais pasteurs ; ils ne s'inquiètent nullement du salut de leurs ouailles; ils ne pensent qu'à la moisson de richesses qu'ils vont faire, et qu'ils tirent de ce simulacre de ministère qu'ils sont censés remplir auprès des peuples. Malheur donc à ceux-là, parce qu'ils ferment le royaume des cieux à leurs frères! malheur à tous ceux qui, comme eux, commettent le scandale! (ORIGÈNE, *Comment. sur saint Matth.*)

Le scandale est une sorte d'homicide.

Le Prophète-Roi, après avoir dit : « Ils ont tendu leur arc pour « percer le pauvre et l'indigent [1], » ajoute, « et pour mettre à mort « ceux dont le cœur est droit. » Or, voici comment ceux qui ont le cœur droit peuvent être mis à mort: c'est par le scandale.

Un homme entre dans l'Eglise de Jésus-Christ avec toute la simplicité de l'innocence et le désir d'y faire son salut. Mais si ce nouveau fidèle remarque, soit dans les actions, soit dans les paroles de ceux qui sont plus anciens que lui dans la foi, quelque chose qui soit en opposition formelle avec cette même foi, bientôt sa faiblesse ne peut tenir contre un semblable scandale; il tombe, et sa chute est l'ouvrage de ceux qui l'ont scandalisé, et dès qu'il est tombé, dès qu'il a péché, il est véritablement mis à mort. Tout principe de vie échappe à son ame, elle est morte; et son sang retombera sur celui qui l'aura versé.

Mais ce n'est pas tout; celui qui commet un scandale ne donne pas seulement la mort à ses frères, il se la donne aussi à lui-même et devient un véritable suicide. Ecoutons encore David: « Leur fra« mée (c'était une espèce d'épée), leur framée percera leur propre « cœur, et leur arc sera brisé [2]. » Ainsi ces paroles funestes, qui auront mis à mort par le scandale quelqu'un de vos frères, reviendront contre vous et vous perceront d'un trait mortel. Le glaive des

[1] Ps. XXXVI, 14. — [2] Ibid. 15.

impies sera plongé dans leur cœur, leur arc sera brisé, et le Seigneur saura bien délivrer le juste de leurs embûches. (Origène, *Homélie sur le Psaume III.*)

Péché de scandale étrangement multiplié parmi les hommes.

Oui, mes frères, on peut reconnaître ici cette dissolution universelle que le Prophète dit s'être répandue sur la terre, et qui ne retrace que trop sensiblement les malheurs annoncés au monde par Jésus-Christ, lorsqu'il en a prédit les scandales: *Væ mundo a scandalis* [1] ! Le malheur du monde, par rapport au péché de scandale, c'est qu'il est facile de le commettre, et qu'on ne pense guère à l'éviter. Le surcroît du malheur, c'est que, de la multitude du scandale, il arrive qu'on n'y distingue presque plus ce péché, et qu'on n'en est pas frappé. Le comble du malheur, c'est que les scandales naissent quelquefois de la part de ceux qui devraient les écarter. Qu'il est triste de trouver la preuve d'une vérité qui nous condamne, dans le seul détail de nos mœurs!

Qu'il soit facile de commettre le péché de scandale, c'est ce qui suit évidemment, mon cher auditeur, de la nature de ce péché; puisque, selon la définition que nous en donne la théologie, d'après saint Thomas, toute parole, toute action dans laquelle se trouve un mal réel ou même une apparence de mal, et qui fournit une occasion de chute pour nos frères, est dès là un péché de scandale; ce qui faisait dire à saint Paul, écrivant aux Corinthiens, qu'il s'abstiendrait éternellement de telle nourriture qui pourrait scandaliser son frère: *Non manducabo carnem in æternum*, *ne fratrem meum scandalizem* [2]. Sur quoi je vous prie de remarquer, avec saint Chrysostôme, que l'Apôtre ne dit pas simplement qu'il évitera ce qui serait à juste titre un sujet de scandale, qu'il ne se borne pas à s'en abstenir pendant un temps; mais qu'il prononce sans réserve qu'il s'abstiendra toujours de ce qui pourrait scandaliser. Devoir d'un excellent maître, dit sur cela le saint docteur, qui nous montre, par son exemple, ce qu'il nous enseigne par ses paroles. D'où il suit encore que, sans parler des actions criminelles par elles-mêmes, qui peuvent engager les autres au péché, et qui dès là en renferment deux, il est possible de scandaliser par des œuvres qui n'ont rien de mauvais, mais qu'on prévoit raisonnablement devoir être préjudiciables à nos frères, à raison de leur ignorance ou de leur fragilité. Scandale des petits et des faibles, ainsi que

[1] Matth., xviii, 7. — [2] I Cor., viii, 13.

l'appellent les théologiens, que nous sommes étroitement obligés d'éviter, suivant cette parole expresse de Jésus-Christ : Il vaudrait mieux être précipité dans le fond de l'abîme que de scandaliser les faibles [1]. Il ne renferme pas sous ce terme les hommes qui se scandalisent, non par faiblesse, mais par malice ; non par ignorance, mais par orgueil. Scandale des pharisiens qui paraissaient révoltés de la doctrine toute céleste, des actions toutes divines de Jésus-Christ, scandale que nous devons à son exemple ne pas craindre, et qui ne doit point nuire ni à la pratique des vertus, ni à la sainteté des maximes, ni à la profession des vérités évangéliques que nous enseigne ce divin maître ; c'est l'un de ses oracles : *Sinite illos ; cæci sunt et duces cæcorum* [2].

Après avoir établi ces principes de la morale chrétienne sur le scandale ; pour mieux faire sentir combien peu on pense à l'éviter, distinguons deux sortes de personnes : les unes qui commettent ce péché à dessein, les autres qui croient ne l'avoir pas commis, parce qu'elles n'en ont pas eu expressément l'intention. Les uns scandaleux, si j'ose le dire, par état ; les autres par un criminel aveuglement ; et plût au ciel que le monde pût me reprocher d'exagérer ces malheurs !

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans ces discours impies que l'on affecte de tenir en matière de foi, pour l'arracher du cœur de ceux dans qui elle paraît subsister encore ; pour s'autoriser par l'exemple de ceux qu'on s'efforce de pervertir ; pour étouffer dans soi-même et dans autrui les remords qu'excite la religion. Scandale dans ces railleries sacriléges qui attaquent ce qu'elle a de plus saint, pour diminuer insensiblement la juste vénération qu'on lui doit ; pour obscurcir, par des mépris apparens, la véritable créance des fidèles, pour ébranler la respectable docilité des ames justes.

Scandale surtout dans ces livres, dont l'unique but est de substituer à la vérité le doute et la persuasion des erreurs, dont le grand art est quelquefois de paraître respecter ce que l'on veut le plus efficacement détruire ; où l'on fait parade d'une soumission raisonnable, pour mieux infecter la raison de ses erreurs ; où l'on feint de ne laisser apercevoir que la profondeur d'un esprit qui fait des recherches, tandis qu'on n'est conduit que par le goût de l'indépendance et de l'impiété, et qu'à la faveur des principes et des maximes qu'on ose établir, on prépare de loin ces affreuses conséquences qu'on craindrait de trop découvrir. Péché de scandale

[1] Matth., XVIII, 6. — [2] Ibid., XV, 14.

dans ceux dont la plume effrénée a distillé le venin, dans ceux qui le communiquent et le répandent, dans ceux qui le célèbrent et le préconisent, dans ceux qui, chargés par devoir d'en arrêter le cours, négligent cette importante fonction. Siècle malheureux où nous vivons, combien n'as-tu pas produit de ces ouvrages de ténèbres! Vit-on jamais plus d'apôtres du mensonge? Eut-il jamais plus d'audace à se produire? Fut-on jamais moins en garde contre l'effet de ses séductions? N'est-ce donc pas là le malheur que Jésus-Christ avait annoncé au monde par cet oracle: *Væ mundo a scandalis!*

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans ce qui tend directement à altérer la pureté des mœurs. Et quoi de plus ordinaire dans le monde? De quoi s'y plaignent le plus souvent la vertu, l'innocence? N'est-ce pas de la multitude des piéges et des écueils que leur offre le scandale? Désirs affectés de plaire, flatteries réitérées, expressions passionnées, parties de plaisir concertées, occasions ménagées; ne sont-ce pas là les moyens que met en usage le scandale? C'est lui qui dicte ces discours dont l'art enchanteur a de quoi charmer, ces lettres dont la tendresse est propre à séduire, ces poésies dont l'agrément ne couvre le poison que pour rendre ses atteintes plus funestes. C'est lui qui met entre les mains ces pernicieux ouvrages, frivoles ramas d'aventures imaginaires, où la passion, conduite avec adresse, se déguise sous le nom de générosité, où elle ne se développe par progrès que pour en faire de plus rapides dans ceux qui croient alors ne s'occuper que de celles d'autrui; où elle se peint avec ce que le sentiment a de plus délicat, ce que l'attrait du crime a de plus dangereux; disons-le aujourd'hui à la honte de nos mœurs, avec ce que le libertinage a de plus hardi. C'est le scandale qui, par l'horreur de ses maximes, s'efforce de diminuer la honte d'un péché que tout reproche, jusqu'aux ténèbres dans lesquelles on voudrait l'ensevelir; qui traite de faute légère, et que Dieu pardonne aisément, un crime sur lequel plus d'une fois il a fait éclater ses vengeances; qui voudrait faire regarder comme inévitable à la faiblesse de l'homme ce que la grace lui donne la force d'éviter. Scandale, hélas! trop commun, dont le succès n'est que trop assuré, et dont le malheur n'est que trop déplorable: *Væ mundo a scandalis.*

Scandale donné à dessein, et que je puis appeler l'énorme ingratitude du scandale. Je le trouve dans l'abus des arts, qu'on peut moins nommer les enfans du génie que les ministres du libertinage; qui ne semblent être arrivés à cette perfection si vantée que pour

concourir à opérer dans les hommes le comble d'une dépravation dont ils ne rougissent presque plus. Qui ne sait pas que ces mêmes passions dont il faudrait écarter jusqu'à l'idée, sont précisément celles dont tous les arts s'accordent à consacrer les excès? L'habileté du ciseau les retrace; la vivacité du pinceau les anime; la douceur de l'harmonie les exprime; l'exercice des talens devient presque tous les jours l'aliment des désordres. Génies supérieurs, artistes célèbres, hommes à talens, ah! n'êtes-vous ornés des dons de Dieu que pour vous servir de ses bienfaits contre Dieu même? N'êtes-vous élevés au dessus du grand nombre que pour plonger le grand nombre dans le plus vil abrutissement, en exposant à des Chrétiens ce qui eût à peine convenu aux mœurs du paganisme? Forcerez-vous la vertu à vous refuser son admiration, par le honteux usage que vous faites de votre esprit? Voulez-vous donc que l'esprit de Dieu ne demeure plus dans l'homme de chair, selon la parole de l'Ecriture, et que le monde ne mérite plus que la colère du ciel? *Vœ mundo a scandalis.*

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans tout ce qui est dirigé à s'associer des complices de son péché. Eh! ne cherche-t-on pas tous les jours à faire passer, dans ses amis et dans ses proches, l'esprit d'une animosité particulière, le désir d'une injuste vengeance, le fiel d'une haine enracinée? Ne cherche-t-on pas à les engager dans de criminelles intrigues, à les exposer à des occasions dangereuses, à les affranchir des lois les plus sacrées? Combien de fois leur fait-on entendre ces paroles redoutables, ainsi que les appelle saint Augustin : Allons ensemble; que mon exemple vous rassure, n'y suis-je pas aussi intéressé que vous-même? Ainsi veut-on leur faire partager ses crimes et éprouver ses propres malheurs. *Vœ mundo a scandalis.*

Vous n'avez jamais eu, dites-vous, mon cher auditeur, de si odieuses intentions, je le veux; laissons donc ici le motif; jugeons des œuvres, et voyons si vous pouvez tranquilliser votre conscience.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale. Eh! que me répondent ici ces péchés dont vous vous sentez coupable, et dont vous avez eu tant de témoins? Que n'ont pas produit ces exemples, dont la force secrète ne manque presque jamais de causer les plus terribles effets! Comment appellerons-nous ces censures amères, ces amusemens satiriques qui ne tendaient qu'à décréditer la vertu; ces approbations et ces éloges accordés à ceux qui se glorifiaient devant vous de ce qui devait les faire gémir devant Dieu; ces con-

seils donnés, pour satisfaire une passion; ces secours prêtés, pour favoriser l'injustice; ces réflexions malignes, communiquées pour aiguiser la colère?

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Eh! que sont donc dans vos cercles, dans vos conversations, à vos tables, ces plaisanteries peu réservées, ces allusions dangereuses, ces narrations indiscrètes, ces chansons finement voluptueuses, qui, sous prétexte d'y répandre de l'agrément, en causent tous les dangers? Ce mot jeté au hasard laissera peut-être dans un cœur le trait mortel qui l'aura blessé. Scandale de la liberté des discours, qui serait moins ordinaire dans le monde, s'il ne plaisait quelquefois aux personnes d'un sexe qui doit le plus s'en offenser, et que le monde même autorise à s'y opposer, si toute la délicatesse d'un siècle qui se vante d'être si décent ne se réduisait pas à vouloir le paraître; si l'on voulait sentir que, pour être ingénieux dans ces tours et dans ces expressions dont on s'applaudit, il suffit d'avoir le cœur dépravé.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Et qu'offrent donc dans vos appartemens ces tableaux et ces peintures, monumens subsistans du vice, qui, à mesure qu'ils le représentent, dit saint Cyprien, sont des maîtres qui l'enseignent, et qui ne mettent devant les yeux, des crimes déjà oubliés, que pour en faire revivre tous les périls? Ornement qui décore une habitation, mais qui déshonore les mœurs; ornement qui peut-être a fait pour plusieurs, de telle maison, l'école du vice; ornement, gravez-le dans votre mémoire (je ne dis rien dont je n'aie vu l'exemple), qui vous causera bien des craintes, qui vous arrachera bien des larmes, quand vos yeux mourans n'auront plus à se fixer que sur l'image de Jésus-Christ.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Mais voudriez-vous en ce moment répondre à Dieu de toutes les pensées criminelles, de tous les désirs pervers, de toutes les affections coupables, de tous les péchés dont sont peut-être chargés, devant le Seigneur, ceux que vous avez engagés à se trouver avec vous à des spectacles dangereux, devant qui vous en avez pris la défense, dans qui vous avez étouffé la voix de la conscience qui cherchait à les en éloigner? Ah! c'en devait bien être assez pour vous de vous aveugler sur vos propres périls; pourquoi rassurer les autres sur ceux qui les menacent, et que vous ne pouvez pas connaître? Combien s'en seraient préservés, si vos sollicitations n'eussent point aidé leurs

penchans, et si leur piété n'avait pas trouvé dans vous un ennemi contre lequel elle a moins encore osé se défendre!

Ai-je exagéré, mon cher auditeur, dans ce détail que je suis contraint d'abréger? et ne s'ensuit-il pas que ce qui rend ce péché si ordinaire, c'est qu'il est souvent uni aux autres péchés; c'est qu'il se reproduit et qu'il se multiplie, qu'il prend toutes sortes de formes, qu'il se trouve quelquefois où l'on ne croit pas apercevoir de grands crimes? Ces entretiens, ces liaisons, ces visites fréquentes, ces assiduités que l'on ne pense pas à se reprocher, sous le prétexte que la passion n'en est pas le principe, n'ont-elles pas au moins les apparences d'une passion qui se déguise? ne servent-elles point à la faire naître dans autrui? et, si vous l'avez prévu, comme vous le pouviez aisément, comme vous le deviez, ne fallait-il pas mettre vos soins à écarter ce scandale? Mais je l'ai dit, le malheur du monde est que l'on ne prend, à cet égard, aucunes précautions. Le surcroît du malheur, c'est que de la multitude des scandales, il arrive qu'on n'y distingue plus ce péché, qu'on n'en est plus frappé: *Væ mundo a scandalis.*

Oui, mes frères, le mal est si généralement répandu, les péchés si fréquens, que l'on n'évite presque plus dans le monde que ceux qui ternissent la réputation que l'on y ambitionne, et l'on ne craint de donner de grands scandales que par la crainte des mépris qui y seraient attachés. Le dirai-je? le scandale du siècle, c'est qu'on ne l'y aperçoive presque plus. Il n'y a plus aujourd'hui de scandale, dit-on quelquefois, pour s'autoriser dans sa conduite. C'est-à-dire que tout est permis par la coutume; que tout a passé en usage; qu'un exemple presque universel a prévalu; qu'on ne doit plus craindre d'y en ajouter d'autre; c'est-à-dire que le péché est tellement accoutumé à se produire qu'il n'y a plus rien qui surprenne; que la liberté de tout dire et de tout entendre fait que rien ne paraît extraordinaire; qu'on excuse tout dans le monde, pourvu que l'on conserve envers lui des bienséances et des égards, lors même qu'on oublie ceux que l'on doit à la vertu! c'est-à-dire que le langage de la passion est regardé comme un amusement; les traits les plus malins comme des saillies; la vengeance comme un sentiment d'honneur; les occasions les plus dangereuses comme un honnête délassement; la vie molle et oisive, comme l'état qui convient aux personnes qui vivent dans le monde. C'est la coutume, c'est l'usage: il n'y a plus en cela de scandale! Ah! voilà justement le plus grand de tous; voilà où ont

abouti tous les scandales particuliers; voilà le scandale le plus criant, dans le prétexte même qui vous sert d'excuse.

Et, pour vous en faire convenir, mon cher auditeur, appliquons ici la notion de ce péché: ce qui porte les autres à pécher, avons-nous dit d'après les docteurs, c'est ce que l'on appelle scandale; ce qui y porte le plus universellement et le plus invinciblement est donc le scandale le plus étendu. Ce qui autorise les autres à pécher, sans qu'on croie devoir se le reprocher, est donc le scandale le plus dangereux. Ce qui fait qu'on s'applaudit quand on les porte à pécher, est donc le scandale le plus enraciné. Et n'est-ce pas là celui du monde qui cite en sa faveur et ses coutumes et ses usages? car, prenez garde, mon cher auditeur, il n'en est pas comme vous le pensez par rapport au scandale. Ce péché, en devenant commun, perd à la vérité ce qu'il a de frappant aux yeux du monde, parce qu'on s'accoutume à l'y voir; mais il ne perd pas pour cela ce qu'il a de malice et ce qu'il présente de danger, puisqu'il y produit toujours des effets. Ainsi, dire qu'il n'y a plus de scandale dans le monde, c'est dire vrai en un sens qu'il n'est presque plus rien sur quoi le monde se récrie; mais ce n'est pas dire qu'il n'offre plus aux hommes de quoi se perdre. Or, voilà surtout en quoi il consiste; et plût au ciel que le scandale y fût remarqué: il en serait moins à craindre. Mais, parce que depuis long-temps on voit régner la licence dans les entretiens, dans les lectures, dans les modes, dans les ajustemens, dans les manières, en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché? Mais, parce que depuis long-temps on se permet assez ouvertement des compagnies dangereuses, des amitiés suspectes, des engagemens tendres, une conduite peu réservée, en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Mais parce que depuis long-temps on voit de jeunes voluptueux parler hautement selon les principes de la passion; de jeunes personnes méconnaître ceux de la retenue et de la modestie chrétienne, des hommes d'un âge avancé, d'un état respectable, des pères et des mères de famille vivre uniquement selon les lois du monde, se familiariser avec des genres de divertissemens qui ne sont autorisés que du monde, adopter des usages visiblement introduits par la dépravation du monde, en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Mais, parce que depuis long-temps on entend des hommes irré-

ligieux par conduite et par système, débiter une morale opposée à l'Evangile, réprouvée par l'Evangile, qui tend à faire oublier celle de l'Evangile, en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Ou plutôt, parce que ce péché de scandale a vieilli, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le monde, parce qu'il s'y est accrédité, parce qu'il s'y soutient à la faveur de la multitude, parce qu'on n'est plus étonné de l'y voir régner, n'est-il pas évident qu'il y entretient, par là même, plus sûrement le règne de tous les autres péchés?

Ce qui fait donc véritablement le malheur du monde, c'est qu'en diminuant l'éclat du scandale par ses effets multipliés, il lui laisse tout ce qu'il a de pernicieux; il ajoute à ses impressions une force nouvelle, et il ôte le préservatif qui sert à nous en défendre. Ah! de bonne foi, mon cher auditeur, parce qu'on ne crie plus au scandale en voyant dans vous une conduite toute mondaine, pensez-vous qu'elle n'agisse point sur ceux qui en sont les témoins, qu'elle ne serve pas à faire naître ou à nourrir dans eux l'amour criminel du monde, à leur en faire goûter les sentimens, à leur en déguiser les écueils?

Erreur, par conséquent, vaine défaite que de vous écrier: Ce que je fais ne saurait vous scandaliser, puisque tant d'autres le font comme moi; je suis sans doute en droit de faire comme les autres, je ne veux pas me distinguer. Et vous ne voyez pas que ce sont des scandales que vous ajoutez à ceux d'autrui; que comme les autres deviennent pour vous une règle que vous croyez pouvoir suivre; vous leur donnez des exemples qu'ils se croient en droit d'imiter; que vous fortifiez ainsi cet empire, que l'esprit du monde cherche à usurper, jusqu'à prescrire, s'il le pouvait, contre l'Évangile de Jésus-Christ, contre lequel cependant ce grand nombre sur lequel vous vous appuyez ne vous autorisera jamais. Vous ne voyez pas que c'est là ce qui vérifie cette parole de saint Jean: que le monde n'est qu'iniquité; que la conspiration tramée pour se perdre mutuellement devient universelle parmi les hommes, et que vous y entrez; qu'il en est aujourd'hui du monde comme de ces villes infortunées que la contagion ravage, où le nombre de ceux que la mort moisonne semble accoutumer insensiblement à ses horreurs ceux qui demeurent exposés à ses coups? Vous ne voyez pas que ce sont ces fautes accumulées, ces scandales réunis, par lesquels vous concourez, autant qu'il est en vous, à former dans le monde ces dangers si fréquens auxquels il est si difficile

de résister, dans lesquels il en est journellement qui périssent?

Et d'où vient, mon cher auditeur, d'où vient qu'on regarde aujourd'hui comme léger ce qui eût alarmé la vertu de nos pères? C'est parce que, selon la pensée de saint Cyprien, on ne regarde plus comme illicite ce qui devient général; c'est parce que le torrent de la coutume, ainsi que le remarque saint Augustin, précipite dans les plus affreux abîmes; c'est, comme ajoute le même docteur, parce qu'on en vient à cet excès de ne plus craindre au tribunal du monde autre chose que de n'en pas imiter les déréglemens. Surcroît de malheurs qui cause la multitude des scandales; en voici le comble de la part de ceux mêmes qui devraient les en écarter.

Ce sont vos frères, disait autrefois le prophète Jérémie, c'est la maison même de votre père qui a combattu contre vous: *Fratres tui et domus patris tui, ipsi pugnaverunt adversum te* [1]. Et tel est le sort de ces enfans infortunés qui souvent n'apprennent de ceux qui leur ont donné la vie que l'art funeste d'en abuser; scandale de ces pères et de ces mères, qui, selon l'expression du Prophète-Roi, regardent leurs enfans comme des victimes qu'il faut uniquement dévouer au monde, qu'il faut former à toutes ses fêtes, exposer à tous ses dangers, qu'il faut immoler au démon du siècle: *Immolaverunt filios suos et filias suas Dæmoniis* [2]. Et ne dites pas, pères et mères, que tous vos discours tendent à leur inspirer de l'amour pour la vertu. On sait ce qu'exigent de vous, à cet égard, une politique toute profane, un motif d'honneur, un intérêt personnel. Oui, vous leur répèterez sans cesse qu'il faut estimer la vertu; vous leur en étalerez les principes, vous les exhorterez à ne s'en départir jamais. Mais que de vos paroles ils en appellent à votre conduite, langage seul qui les frappe, quel contraste, et dans ce contraste quel scandale! Parlez-leur de la modestie chrétienne, tandis que vous ne cherchez qu'à plaire; de la patience et de la douceur, tandis que vous leur laissez apercevoir des ressentimens qui ne peuvent s'éteindre; de l'esprit de piété et de religion, tandis que vous n'en faites presque aucun acte. Ou si vos exemples n'ont pas de quoi les porter au crime, n'est-ce pas au moins les y engager par ces complaisances aveugles qui flattent dans eux des passions naissantes; par ce peu de vigilance et de zèle à en arrêter les progrès, par cette fausse tendresse qui dissimule en eux des égaremens qui causeront peut-être un jour et vos malheurs et votre

[1] Jerem., XII, 6. — [2] Ps. CV, 37.

honte : *Fratres tui et domus patris tui ipsi pugnaverunt adversum te?*

Et qu'éprouvent encore ceux qui vous servent? Vous étiez obligés de veiller sur les mœurs; ne se sont-ils pas perdus par le déréglement des vôtres? N'ont-ils pas oublié le premier et le plus grand de tous les maîtres, depuis que vous êtes devenu le leur? Leur est-il toujours libre d'observer ses lois, depuis qu'ils sont soumis aux vôtres? Hélas! que trouvent-ils quelquefois dans ces maisons qui les reçoivent? Des exemples du vice dont ils entendent débiter les leçons, des sentimens d'irréligion dont ils apprennent bientôt eux-mêmes à répéter le langage, des intrigues qu'on les engage à favoriser, des passions dont on les emploie à déguiser le mystère. Dieu veuille encore qu'on n'en soit jamais la victime! N'étendons pas plus loin un détail dont nous voudrions voiler à jamais l'iniquité. Scandale des maîtres qui, par leurs désordres, se forment autant de disciples, dit saint Augustin, qu'ils en ont de spectateurs.

Nous tairons-nous sur les scandales de ceux que leur condition semble ne placer au dessus des autres que pour faire blasphémer le saint nom du Seigneur, comme il s'en est plaint par son Prophète? De l'élévation d'un rang qu'ils ne doivent qu'à Dieu, on s'est fait un rempart contre ses ordres; on ose en renvoyer l'accomplissement au simple peuple dont on paraît mépriser jusqu'à la créance. On craindrait en sa présence de faire hommage à Dieu de ses propres dons. Et, s'il est encore quelque généreux fidèle qui, comme Matathias, par l'autorité et la sainteté de ses exemples, cherche à ranimer dans le peuple le zèle de la loi: *Omnis qui zelum habet legis* [1]; combien s'affranchissent sous ses yeux de ce que la loi de Dieu a de plus indispensable et de plus sacré! Combien font servir l'ascendant que leur donne ou l'esprit, ou le talent de la parole, ou le mérite des connaissances, ou la gloire du nom, à rendre la force de l'exemple plus dangereuse, puisque l'exemple des grands est toujours plus frappant et plus efficace, et par là même plus coupable! Combien laisseraient presque douter s'il n'est pas une religion différente pour les riches et pour les pauvres! Scandale des grands du siècle qui tend à alarmer la foi du peuple, à l'ébranler, à la détruire, quoiqu'il ne soit que la confirmation de l'oracle que cette même foi nous a transmis: Heureux les pauvres! Malheur aux riches, malheur au monde : *Væ vobis divitibus..... Væ mundo* [2]. (Le P. Lenfant.)

[1] I Mach., xi. — [2] Matth., xviii, 7.

Corruption des mœurs du siècle.

Il est donc vrai que nous déshonorons le Christianisme par nos discours et par nos mœurs, et que, semblables à ces plantes qui ont dégénéré de leur première vertu, nous ne produisons que corruption. Il est donc vrai que tous ces siècles qui se sont écoulés depuis les Apôtres jusqu'à nous n'ont abouti qu'à produire cette génération adultère dont nous faisons partie, et que le mystère d'iniquité prédit par saint Paul s'accomplit en nous de la manière la plus effrayante. Il est donc vrai que nous ne sommes plus que ces Chrétiens que de nom qui semblent vivre, et qui sont réellement morts aux yeux de Dieu, et que notre situation est d'autant plus dangereuse et d'autant plus terrible que nous ne la sentons pas.

Oui, mes frères, ces malheurs ne sont que trop réels, et nous en conviendrions, si une étrange dissipation ne nous entraînait continuellement hors de nous; si quelques œuvres extérieures de piété ne nous endormaient pas dans une fausse sécurité; si le tourbillon d'un monde qui nous amuse et qui nous trompe nous laissait le loisir de considérer notre pauvre ame et de voir sa difformité; si les passions irritées par un luxe et par une sensualité criminelle ne nous tenaient pas en captivité.

Il ne faut point se le dissimuler, le Christianisme dont nos pères faisaient profession est si différent du nôtre qu'il n'y a personne qui ne s'imagine que nous suivions une autre religion que celle qu'ils suivaient. On voyait chez eux une foi qui les élevait au dessus de tous les revers et de toutes les persécutions, au point de leur faire désirer le bonheur du martyre, et de les soutenir au milieu des bêtes féroces et des brasiers; et l'on ne voit parmi nous que des hommes de chair et de sang qui, toujours prêts à sacrifier leur ame pour quelque sordide intérêt, ne connaissent d'autre ciel que cette terre, et d'autre Dieu que leur cupidité. On voyait chez eux un amour sans bornes pour la pénitence et pour la mortification, qui les nourrissait de larmes et d'opprobres, qui les abreuvait de fiel et d'absinthe, qui les éloignait des théâtres comme d'un Enfer, des plaisirs des sens comme d'un poison, et qui les attachait à la solitude comme à la seule habitation qui leur convenait; et l'on ne voit parmi nous que des voluptueux qui, abandonnant leur corps à la mollesse, leurs sens à toute la dissipation du siècle, ne s'occupent que de bals, de fêtes et de plaisirs, ne recherchent

que les objets auxquels ils ont solennellement renoncé, et s'enivrent sans cesse de tout ce qui leur est défendu.

Montez, mes frères, montez sur les lieux qui dominent nos villes, et de là jetez un coup d'œil sur tous ceux qui les habitent. Hélas! que n'y verrez-vous pas! vous apercevrez des hommes qui se remuent, qui s'agitent, qui roulent de grands projets, qui se parlent, qui se visitent et qui traitent de toutes les affaires, excepté celle du salut, quoique, selon l'oracle de Jésus-Christ, elle soit la seule nécessaire : *Unum est necessarium.* Vous apercevrez des orgueilleux que le luxe et la mollesse traînent dans des chars superbes, comme pour braver l'indigence des pauvres, et comme pour l'asservir sous ses pieds; des avares que le démon des richesses possède, et qui n'étendent pas leurs idées au delà de ce monde matériel; des libertins effrénés qui ne cherchent de toutes parts qu'à corrompre les autres, comme ils sont eux-mêmes corrompus, font, selon l'expression de saint Cyprien, un commerce d'abominations et un trafic d'impudicité; des insensés qui se lassent à la poursuite de quelque bonheur chimérique, et qui veulent tout avoir, sans jamais rien posséder; des savans épris de tous ces faux systèmes qui ne tendent à rien moins qu'à ravir à Dieu son domaine et peut-être même son existence; qu'à déclarer notre ame un néant; qu'à nous identifier avec les animaux; des oisifs qui, lassés du jour et fatigués d'eux-mêmes, ne savent comment exister, et consument dans un éternel ennui un temps destiné à mériter le ciel; des imposteurs dont les paroles mensongères et les actions artificieuses ne tendent qu'à surprendre la bonne foi et qu'à déshonorer la probité.

Tel est le spectacle que le monde nous offre. Je sais, mes frères, que ce monde fut toujours un objet de scandale, que Jésus-Christ l'a maudit, parce qu'il est l'assemblage de tous les vices et de toutes les horreurs; que les Pères de l'Eglise n'ont si souvent tonné contre ses excès que parce qu'il est l'ouvrage de la concupiscence de la chair et des yeux, enfin l'orgueil de la vie; mais il n'est pas moins incontestable que les crimes se sont multipliés, et que le libertinage, qui n'osait autrefois se produire qu'à la faveur des ténèbres du mystère et des ombres de la nuit, fronde aujourd'hui la religion même, et se fait révérer et chérir comme les délices de la société.

Le siècle, en se raffinant et en se dépouillant de ses usages gothiques en honneur chez nos pères, a sans doute gagné du côté

des modes, de l'élégance et du goût; mais combien la religion n'y a-t-elle pas perdu!

Ce ne sont plus ces pieux et utiles entretiens qui rappelaient les merveilles du Très-Haut, et qui excitaient à l'amour de la vertu; mais ce sont des médisances réfléchies, des mensonges apprêtés qui, selon l'expression de saint Jérôme, tuent ceux qui les disent et ceux qui les écoutent. Ce ne sont plus des récréations innocentes que l'application à la prière, à l'étude et au travail, rendait nécessaires; mais des jeux scandaleux qui absorbent la substance des familles, qui privent les pauvres de leurs revenus, et qui entraînent la perte des journées. Ce ne sont plus des repas simples et modestes, où les indigens trouvaient leur portion; mais des festins splendides dont le riche se regorge, tandis que Lazare meurt de faim. Ce ne sont plus des lectures pieuses ou tout ou moins instructives qui purifiaient le cœur et qui éclairaient l'eprit; mais des lectures abominables qui éteignent la foi, qui outragent Dieu lui-même, et qui répandent dans les ames le souffle de l'impureté.

N'était-ce donc pas assez, ô mon Dieu, que nous fussions nés des enfans de colère, que nous n'eussions pour tout apanage que la misère et le péché, que nous éprouvassions à toute heure une loi dans nos membres qui se révolte contre l'esprit; que nous fussions aux prises avec des maladies de toute espèce, avec la mort même, et fallait-il encore que nous ajoutassions à notre péché d'origine, des péchés mortels et des sacriléges; que nous déshonorassions une religion toute sainte par des actions toutes profanes; et que nous devinssions plus coupables et plus pervers que tous ceux qui nous avaient précédés?

Vous l'avez permis, ô mon Dieu, pour nous apprendre quel est l'abîme des misères de l'homme; pour nous faire connaître tous les excès dont il est capable, et pour nous engager à recourir à votre grace toute-puissante. Il suffit en effet de fixer et de considérer tout ce qui s'y passe, pour se convaincre des horreurs du péché. Elles sont étalées ces horreurs, pour me servir de l'expression de saint Chrysostôme, jusque sur nos visages, jusque sur nos habits, jusque sur nos murs. Les femmes, sans craindre de déshonorer l'image de Dieu, déguisent leur visage par un artifice digne du démon son auteur; les hommes surchargent leurs vêtemens de toutes les livrées de la mollesse et de la vanité; les maisons métamorphosées dans des palais n'offrent aux yeux que des tapisseries

indécemment magnifiques, que des tableaux déshonnêtes, que des meubles d'un prix excessif.

Et c'est là ce luxe, n'en doutez pas, qui, relevant le corps sur les débris de l'ame, la chair sur la ruine de l'esprit, ouvre la porte à tous les crimes, flatte toutes les passions, conduit à l'omission des devoirs et à l'oubli de Dieu; c'est là ce luxe qui vous plonge dans la mollesse, qui vous précipite dans toutes sortes de dépenses, qui vous attache à la terre comme à votre dernière fin, aux plaisirs comme à votre souverain bonheur. Que ne dirais-je point à ce sujet, si l'austérité de mon ministère me permettait d'entrer dans certains détails; si, parcourant tous les recoins de vos jardins et de vos maisons, je faisais l'énumération des frivolités qui s'y trouvent, des objets de scandale qu'on y rencontre; si, considérant tous les états, je passais du magistrat au financier, de l'ecclésiastique à l'homme d'épée, du bourgeois à l'artisan! Ah! sans doute je dirais que le luxe a tout bouleversé; qu'il a travesti la religion, corrompu les mœurs, qu'enfin on ne reconnaît plus aujourd'hui les hommes à leurs habits, les femmes à leurs visages, les familles à leurs noms.

La pauvreté est préconisée par l'Evangile, et maintenant c'est la plus grande infamie; disons mieux, c'est même la seule de ne point avoir de bien. La pénitence est recommandée dans les livres saints, comme une pratique sans laquelle on ne peut être sauvé. La chasteté fut toujours la vertu du sage, et aujourd'hui l'on n'a de sagesse qu'autant qu'on se prostitue dans des amours infâmes, qu'autant qu'on se fait gloire d'avoir déshonoré la fille de son voisin ou de son ami par quelque commerce scandaleux.

Chrétiens des premiers siècles, vous que l'esprit de l'Evangile anima dans toutes vos actions; vous qui ne connûtes de gloire et de plaisir que l'avantage de servir Dieu, venez vous élever contre cette génération qui a osé usurper votre nom, et qui vit sans règles et sans foi; venez, mais que dis-je? évoquons plutôt les païens, c'est-à-dire ces hommes qui, tout idolâtres qu'ils furent, vous condamnent par leurs exemples; ces hommes qui auraient rougi de vous imiter, et qui, selon Jésus-Christ même, s'élèveront au dernier jour pour vous juger.

Il n'y a point aujourd'hui de désordres auxquels on ne se livre; point de crimes qu'on n'imagine; point d'occasion de perdre son ame qu'on n'embrasse; point de mauvais exemple qu'on ne veuille suivre; point de scandale qu'on ne donne. On étudie la volupté par principes, on s'en fait un système, on s'y livre sans réserve et sans remords. Les enfans savent à peine bégayer, qu'ils connaissent

le mal; et le funeste désir d'apprendre tout ce que nos pères ignoraient devient la ruine des mœurs et de la foi.

Une criminelle curiosité, sous prétexte de connaître les secrets de la nature et de les appronfondir, jette dans des études pernicieuses où l'on perd de vue Jésus-Christ crucifié, et où l'ame ne cueille que des poisons et des idées de révolte contre la soumission qu'on doit à un être infini, contre l'obéissance qu'il faut rendre à ceux qui le représentent. Nous n'écoutons plus que cette philosophie selon la tradition des hommes, selon les élémens du monde; c'est-à-dire cette malheureuse science que l'Apôtre condamne; et le mystère de la croix, quoique la sagesse et la vertu du Très-Haut, passe pour folie.

De là ces blasphèmes contre notre sainte religion; de là les dérisions sur les cérémonies de l'Eglise et sur ses usages; de là ces doutes sur les vérités les mieux constatées et les plus authentiques; de là cette téméraire liberté à juger de tout, à ne croire que ce qu'on veut, et à ne pratiquer que ce qui plaît

Ne soyons plus surpris si les scandales se multiplient de toutes parts; si la candeur et la simplicité ne se trouvent plus mêmes dans les campagnes; si les sacremens sont négligés, les temples abandonnés; si enfin les crimes sont à leur comble. Il n'y a plus de digue qui arrête le débordement des vices. Ceux mêmes qui devaient donner l'exemple sont devenus des occasions de chutes et de pierres d'achoppement. Les pères exhalent une odeur de mort qui se communique jusqu'à leurs filles, et les mères n'ont pas de plus grand plaisir que de former leurs filles pour le monde, que de remplir leur cœur de l'amour des modes, du désir de plaire, et d'un goût général pour tout ce qui respire la dissipation et pour tout ce que l'Evangile condamne.

Eh quoi! mes frères, on verra parmi nous un brigandage si révoltant! et les nations barbares seront plus modestes et plus retenues que des Chrétiens! Je ne fais pas cette exclamation sans sujet, puisqu'il est certain, selon les relations que nous avons des Arabes, des Indiens et des sauvages, que leurs mœurs sont beaucoup plus réglées que les nôtres, que leur parole est plus sûre, leur bonne foi plus réelle, leurs aumônes plus abondantes.

Si vous me dites que j'exagère leurs vertus, et que je diminue les vôtres, je me contenterai de vous renvoyer à vous-mêmes, et de vous demander quel est le tissu de votre vie, quel est l'esprit qui vous anime dans vos projets et dans vos démarches; quels sont vos goûts, vos plaisirs, vos penchans; quel est votre trésor, votre

espérance, votre bonheur; comment vous remplissez vos devoirs, et à quelle fin vous vous en acquittez; quel usage vous faites de votre temps, de vos richesses, de vos talens. Ah! mes frères, ici je tremble pour vous, et je vois que, pour peu que vous soyez équitables, vous vous condamnez.

Pourriez-vous dire, en effet, que vous êtes de ce petit nombre de justes qui ne vivent que pour mourir, et qui ne mourront que pour jouir de Dieu; de ce petit nombre de justes qui mangent un pain de larmes, qui fuient le monde, qui ne connaissent ni ses joies ni ses fêtes, qui craignent le moindre péché plus que tous les tourmens, qui ne craignent que Dieu, qui n'aiment que lui? Hélas! c'est ici le portrait des vrais Chrétiens, et le vôtre n'est qu'un assemblage de vices et d'inutilités, qu'un tableau de tout ce que le siècle offre de plus dangereux et de plus séduisant.

Cieux, comment pouvez-vous éclairer les désordres qui règnent maintenant dans cet univers? Terre, comment peux-tu porter sur ta surface tant de monstres qui te déshonorent par leurs meurtres, leurs vols, leurs impudicités? Mers, comment n'ouvrez-vous pas vos gouffres et vos abîmes pour engloutir ces impies qui osent braver vos flots, ainsi que les vengeances de l'Eternel? Je vous entends. Le Seigneur souffre les méchans pour exercer les bons, et plus il est lent à punir, et plus ses châtimens seront terribles.

Un feu dévorant viendra venger Dieu lui-même de l'outrage que lui font les scandales de nos jours, et il faut avouer que notre génération, en se livrant aux derniers excès, mérite toutes les foudres et tous les anathèmes. Qui avait vu autrefois le vice honoré plus que la vertu, le sexe timide et modeste afficher le crime et se faire honneur de le commettre? qui avait vu les gens de bien honteux de paraître, comme s'ils étaient criminels, les libertins donner le ton, les philosophes juger Dieu, les enfans blasphémer, le Chrétien raillé au milieu même du Christianisme?

Voilà cependant ce qui arrive sous nos yeux, et ceux qui le disent, et ceux qui s'en plaignent passent pour des stupides et pour des idiots. Si les vices paraissaient autrefois à découvert, au moins trouvaient-ils quelques censeurs qui les obligeaient à rentrer dans les ténèbres; mais aujourd'hui ils ne rencontrent que des approbateurs, et les libertins, non contens de leurs excès, veulent encore assujétir tous ceux qu'ils voient à leur manière de vivre et de penser.

Est-ce donc une conspiration que vous voulez faire contre le ciel, contre les saints, contre Dieu lui-même? Prétendez-vous

donc abolir son culte, renverser ses autels, canoniser le vice, exterminer la vertu, corrompre tout homme venant en ce monde, et faire de cette terre le séjour de l'horreur et de l'abomination? Mais le Seigneur le souffrira-t-il? ne craignez rien, ames fidèles; quoique la séduction soit extrême, les élus en seront préservés. Le même Dieu qui extermina les hommes pervers, par le déluge et par le feu, fera sécher l'impie quand il lui plaira, et il ne restera pas la moindre trace de son existence et le moindre souvenir de son nom : *Adhuc modicum, et erit peccator.*

Ah! Seigneur, faites que ce siècle se réforme, qu'il abjure ses erreurs, qu'il déteste ses crimes, ou qu'il ne soit plus compté dans la suite des temps, et que le souvenir de ses années, de ses mois et de ses jours s'efface comme s'il n'avait jamais existé.

Je ne disconviens pas, mes frères, que ce siècle ne soit vraiment illustré par les exploits de notre auguste monarque, par la valeur de nos guerriers, par l'éloquence et par le génie de nos écrivains; aussi vivra-t-il à jamais dans les histoires, par rapport à ces traits; mais je vous demande, ô mon Dieu! que le souvenir de nos iniquités ne se perpétue point, et qu'on ne se rappelle le siècle de Louis-le-Grand que pour admirer sa grandeur d'ame et sa piété.

N'aurions-nous pas cru, en voyant les beaux exemples que ce prince nous donne, en considérant l'effort que la nature a fait pour produire en tout genre des hommes admirables, que la vertu répondrait à la valeur, que la piété égalerait au moins le savoir? mais, ô profondeur des jugemens de mon Dieu! les vices se sont raffinés comme les arts, et le luxe, en remplissant nos maisons de richesses et d'agrémens, a rempli nos cœurs de malice et de corruption; on n'a plus retrouvé cette simplicité chrétienne, si recommandée dans les livres saints; la volupté a fait entendre sa voix meurtrière sur toutes sortes d'airs, les théâtres ont occupé les poètes, et les romans sont devenus l'ouvrage de plusieurs écrivains; on a embelli le crime comme nos habits et comme nos ameublemens, et l'austérité de l'Evangile a passé pour un rigorisme.

Les états se sont confondus, la richesse a décidé des prééminences et des rangs; l'homme obscur a voulu s'élever à force d'argent au dessus de l'homme de qualité, et y est parvenu. Tout a pris une nouvelle forme, et la nation elle-même a eu de la peine à se reconnaître.

Il était naturel que tant de métamorphoses si rapides et si brillantes excitassent l'orgueil, et chacun est devenu fier et hautain;

et c'est ainsi que la religion n'a plus retrouvé ses mœurs antiques, qui, quoique grossières en apparence, avaient pour principe l'honnêteté. Les sciences ne contribuent point par elles-mêmes à la décadence de la piété; mais lorsqu'on en abuse, elles enflent le cœur, comme dit saint Paul : *Scientia inflat*, et alors elles conduisent à des doutes, et elles engendrent des paradoxes et des absurdités. Ce n'est pas que l'ignorance ne soit vraiment pernicieuse, et surtout dans le sein d'une religion qui ne craint que d'être ignorée; mais il y a un milieu entre trop savoir et ne rien savoir, et c'est ce milieu qui doit être la règle du Chrétien. (Le P. SOANEN.)

On se met peu en peine de réparer le scandale.

Un péché qui se répand, et qui par là s'autorise; un péché qui se lègue, et qui par là s'éternise, n'est-il pas un péché bien préjudiciable, et qui exige de ses auteurs une prompte et éclatante réparation? Or, tel est le sort du scandale; il passe bientôt d'acte simple en usage commun, et des bornes du temps dans l'étendue de la postérité. Malheur donc à quiconque en étant coupable, ne s'efforce pas autant qu'il est en lui d'en arrêter le cours! Est-ce là, mes frères, à quoi l'on pense durant la vie, ou même à la mort? Je vous en fais les juges.

Premier titre de réparation dans le scandale, sa vogue et son crédit. Que faites-vous dans le monde, disait un ancien Père à un pécheur scandaleux; que faites-vous dans le monde, vous, qui comme un levain empoisonné corrompez toute la masse? *Quid facis tu, per quem omnis hominum massa corrumpitur?* Cette expression vous paraît bien forte; elle est tirée cependant mot à mot de l'Apôtre, et l'Apôtre la tenait de Jésus-Christ. Le Sauveur, en parlant du scandaleux Hérode, voulait qu'on s'en donnât de garde, comme d'un levain empesté : *Cavete a fermento Herodis* [1]. Et saint Paul, s'élevant contre l'incestueux de Corinthe, s'étonnait qu'on ne le regardât pas comme un levain gâté, capable de gâter lui seul tout le reste des fidèles : *Nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit* [2]? Mais quand ni le Sauveur ni l'Apôtre ne nous auraient pas prêché cette effroyable vérité, l'expérience de tous les siècles ne suffit-elle pas pour vous en convaincre? Car d'où sont venus, je vous prie, dans la doctrine, tous ces monstres d'erreurs qui ont perdu et égaré tant et de si beaux génies : le schisme, l'hé-

[1] Matth., XVI, 6. — [2] I Cor., V, 6.

résie, l'athéisme ? D'un fort petit nombre d'esprits dangereux, dont les visions impies sont devenues en moins de rien des dogmes révérés. Remontez aux chefs des partis différens, qui de tout temps ont déchiré le sein de l'Eglise; à peine en trouverez-vous par siècle, dans chaque état, un ou deux. Et d'où ont pris naissance dans les mœurs les abominables vices qui ont si souvent irrité le ciel et désolé la terre? de quelques cœurs corrompus, dont le souffle contagieux a bientôt transpiré et infecté les villes et les régions entières. Sodome, qui sur son bûcher ne put trouver dix justes pour la sauver, dans son berceau, peut-être, n'aurait pas compté dix pécheurs pour la perdre. Comment donc se sont multipliés si vite ces trésors publics de colère? par le scandale (car rien n'est plus rapide que le progrès de l'imitation). Chacun de leurs premiers auteurs s'est fait d'abord au plus cinq ou six imitateurs ou disciples, qui se sont érigés à leur tour en docteurs et en maîtres; jusqu'à ce qu'enfin, dit saint Cyprien, la vérité et la vertu ont cédé; le mensonge et le vice ont prévalu, et ce qui était si public a paru licite : *Donec consensere jura peccatis*, *et cœpit licitum esse quod publicum est.* Un Lucifer dans le ciel, dit saint Pierre, en un instant a perverti la moitié des Anges; et un Ante-Christ sur la terre, dit Jésus-Christ, séduira bientôt, s'il se peut, jusqu'aux élus : *Si fieri potest*, *etiam electi* [1]. Appliquez-vous ceci, qui que vous soyez, pécheurs scandaleux; et vous regardant comme fondateurs d'un nouveau peuple de pécheurs que vous avez formés au mal, ou par vous-mêmes, ou par vos complices, comprenez que votre principale occupation est de détruire au plus tôt votre maudit ouvrage. Par où ? me direz-vous. Par des pratiques de vertus opposées à vos stratagèmes d'iniquité. Vous, esprits forts, vous avez tenu de licencieux discours, ou sur la foi, ou sur les mœurs ; et les cercles où vous vous êtes trouvés ont été par vos libres entretiens des écoles de scandale; faites-en des écoles de vertu, et que vos conversations édifiantes servent de contre-poison au venin que vos lèvres ont répandu. Vous, mesdames, vos mondanités et vos immodesties ont fait de vous, en certains temps, selon l'expression de Tertullien, autant de chaires parées de tous les agrémens de la passion : *Elaboratæ libidinis suggestum ;* que la simplicité de vos habits, que votre éloignement de tout faste inspirent la pudeur et prêchent la modestie. En un mot, pour vous épargner un plus long détail, donnez à la vertu par vos exemples tout le lustre et l'éclat

[1] Matth., XXIV, 24.

que vous avez su si bien donner au vice. Voilà ce que font peu les pécheurs, lorsqu'ils se convertissent, une pénitence aussi exemplaire qu'ont été scandaleux leurs déréglemens; et voilà ce qui les perd, malgré leur amendement prétendu. Car ce n'est point ici un conseil, c'est un précepte ; et Jésus-Christ vous dit à tous ce qu'il dit à saint Pierre : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* [1]. Revenus de vos égaremens, rappelez-en ceux qui vous ont pris pour guides. Vous ne vous êtes pas perdus vous seuls, pourquoi voulez-vous vous sauver sans les autres? votre conversion vous est inutile, si elle ne peut au moins leur être profitable; rendez ce que vous avez pris, et payez ce que vous devez; à Dieu l'honneur, et aux hommes l'exemple; sans cela, point de pardon ni de miséricorde.

Mais, me direz-vous, ceux que les progrès de mon mauvais exemple auront pervertis, peut-être ne se convertiront pas, peut-être en pervertiront-ils d'autres dans la suite; et ceux-là, où les aller prendre pour les édifier? dans le néant dont ils ne sont pas sortis? c'est ce qui devait autrefois, pécheurs, arrêter votre licence, et ce qui doit maintenant animer votre zèle ; c'est ce qu'il fallait prévoir, et ce qu'il faut encore réparer : la perpétuité et la succession du scandale; second titre de réparation. Car les scandaleux se changent, ou passent tour à tour; mais le scandale donné subsiste presque toujours, et se perpétue de siècle en siècle. Il y en a plus d'un que Luther et Calvin sont morts ; cependant leur doctrine et leurs disciples vivent encore de nos jours. Où sont les auteurs de tant de scandaleux ouvrages, écrits, peints, gravés ? que sont-ils devenus ? Le temps les a réduits en poudre; mais le temps n'a pas effacé ce que leur pinceau, leur burin, leurs plumes infâmes ont transmis à la postérité ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'encore que quelques uns de ces corrupteurs publics de la foi ou des mœurs aient hautement détesté leurs damnables chefs-d'œuvre, leurs partisans, ou plus opiniâtres ou plus aveugles, conspirent à les maintenir et à leur donner vogue, déserteurs de leurs vertus et complices de leurs attentats.

Qu'est-il besoin, après tout, d'avoir recours aux monumens publics de ce legs odieux, comme les appelle un Père de l'Eglise : *Vitiorum monumenta*, tandis que nous en avons tant de témoignages domestiques devant les yeux? Car combien voyons-nous de familles parmi nous, où, par une funeste propagation de scandales,

[1] Luc., xxii, 32.

règne un vice capital; des familles avares où le démon de l'intérêt est le dieu de père en fils auquel on sacrifie ; des familles superbes où la fierté est aussi ancienne que le nom qu'on y porte, et les dépenses au dessus des biens qu'on y possède; des familles vindicatives, où il y a toujours de nouvelles querelles, et des procès éternels; des familles injustes, où l'on s'endort de race en race sur des dettes mal acquittées ou des acquêts douteux ! En vain les pères tour à tour, au lit de la mort, les larmes aux yeux, demandent à une famille assemblée pardon de leurs scandales; en vain s'efforcent-ils d'arrêter le cours de leurs mauvais exemples par de touchans discours; leurs enfans ont déjà pris possession de leurs vieilles habitudes, quittes à en demander un jour pardon comme eux; et, malgré leurs dernières volontés, ils laissent pour premier héritage leurs vices et pour principaux héritiers des vicieux. En porteront-ils la peine devant Dieu? En doutez-vous, Chrétiens? à moins que, par d'autres moyens que par de vaines paroles, ils n'aient pris soin de la réparer. L'Ecriture durant plus de deux cents ans ne reproche-t-elle pas à Jéroboam toutes les idolâtries des rois d'Israël dont il avait été le chef et le modèle? *Ambulavit in via Jeroboam* [1]. Est-il aucun de ces princes infidèles dont elle ne dise qu'il n'a fait que ce que lui avait appris Jéroboam, l'un de ses premiers ancêtres? *Secutus est Jeroboam* [2]. Ne semble-t-elle pas confondre leurs impiétés personnelles dans l'impiété originelle de leur père, comme dans leur cause et leur principe? *Propter peccata Jeroboam.* Le scandale est une sève mortelle qui rend la racine maudite qui le produit responsable de la mort de toutes les branches où successivement il se répand. Que doit donc faire un pécheur scandaleux justement alarmé de la ruine de tant d'ames dont il causera la perte lorsqu'il ne pourra plus contribuer à leur salut? Ce que faisait David quand, dans la crainte que son péché, tout effacé qu'il était de son ame, ne le fût pas sitôt de tous les cœurs et ne vînt à lui survivre, il disait à Dieu: Seigneur, j'enseignerai au moins vos voies aux méchans, et les impies se convertiront: *Docebo iniquos... et impii convertentur* [3]. C'est-à-dire, si je ne puis supprimer les suites de mes mauvais exemples, je multiplierai les fruits de mes bonnes œuvres; j'aiderai à former des justes, si je dois faire encore, malgré moi, des pécheurs, et je remplacerai mes fatales pertes par des conquêtes glorieuses: *Docebo iniquos.* Encore une fois voilà ce que doit faire tout pécheur scandaleux, s'il veut réparer son crime,

[1] III Reg., XIV, 34. — [2] IV Ibid., XIII, 2. — [3] Ps. L, 15.

se dévouer autant qu'il peut, selon son état, au salut des ames, prendre à cœur le zèle, non comme une surabondance du bien qu'il doit faire, mais comme un dédommagement du mal qu'il a fait; s'en faire, non pas une œuvre de surérogation, mais un devoir de justice; travailler, par tous les moyens qui lui sont possibles, à faire honorer Dieu, et durant sa vie, et après sa mort. Combien peu s'acquittent de cette obligation indispensable, fondée néanmoins sur cette loi naturelle, que tout péché qui porte préjudice impose nécessité de réparation! mais combien aussi emportent de ce monde le stérile regret d'y laisser des semences éternelles de vice, et nulles traces durables de vertu! Tel fut, dit-on, le remords d'un fameux hérésiarque: c'est Berenger. Au lit de la mort, abjurant son hérésie et reconnaissant à haute voix dans l'adorable Eucharistie la présence réelle de son Sauveur, qu'il avait combattue dans ses écrits: Grand Dieu, s'écriait-il, vous me défendez à ce moment de désespérer de mon salut, et tant d'ames damnées par mon ministère n'espèrent plus! S'il ne fallait que verser tout mon sang pour les sauver, Seigneur, vous le savez, s'il en resterait à ce moment une seule goutte dans mes veines. Mais hélas! celui de votre Fils, qui leur était plus que suffisant, par ma faute est perdu sans ressource pour elles! que mes larmes au moins, incapables de leur redonner la vie, ne peuvent-elles prolonger mes jours! que j'irais de bon cœur dans les pays les plus barbares, les sacrifier à conquérir des ames, à leur procurer le salut, à étendre le royaume de Dieu, à faire fructifier le sang de Jésus-Christ! O ames! ô salut! ô Dieu! ô sang de Jésus-Christ! puis-je, après vous avoir ravis à tant d'autres, ne pas éprouver moi-même le malheur de votre perte! (Le P. SEGAUD.)

Combien il est difficile de guérir les mœurs du siècle.

Deux raisons, mes frères, rendent en quelque sorte incurable la corruption du siècle. Il s'agit d'un esprit gâté par l'éducation qu'on donne aujourd'hui, et d'un orgueil qui domine presque tous les hommes. Comment frapper les oreilles du cœur chez celui qui a sucé, pour ainsi dire, la dépravation avec le lait? Comment faire entendre raison à celui qui se révolte contre les leçons qu'on lui donne? C'est ce double malheur qui est le scandale de notre temps et que je vais tâcher de vous peindre, en vous faisant le tableau de nos mœurs sans ornement et sans art.

Je commence par l'éducation telle qu'on la reçoit aujourd'hui

des parens, et je dis, d'après ce que nous voyons, qu'il serait difficile de la donner plus vicieuse et plus mauvaise. A peine un enfant est-il né qu'on le pare des frivolités du siècle; qu'on l'orne de bandelettes comme une malheureuse victime qu'on doit immoler au monde et au démon. Sitôt que ses faibles mains commencent à se remuer, on les arme de ces brillantes bagatelles que le luxe imagina et qui sont l'ouvrage de la mode et de la vanité. Sitôt que ses oreilles sont capables d'entendre, et que sa langue peut articuler quelques mots, au lieu de leur répéter les noms sacrés de Jésus et de Marie, on leur apprend des paroles inutiles et souvent bouffonnes, qui ne peuvent ni réveiller la raison ni la développer.

Que de fables racontées par les nourrices, et dont on remplit la mémoire des enfans, quand leur esprit commence à percer! Ils savent le nom des fées avant de savoir celui de Dieu, et le jargon qu'ils ne cessent d'entendre ne roule que sur des mensonges, que sur des récits romanesques, capables de leur ôter le goût de la vérité, et de les rendre pusillanimes et craintifs le reste de leur vie.

Vous vous étonnez sans doute, mes frères, de ce que l'histoire des saints vous offre presque toujours des exemples d'une raison avancée, d'un esprit recueilli; mais il est bon de savoir qu'outre les graces surnaturelles dont Dieu remplit ses serviteurs, l'éducation était autrefois chrétienne. Les fidèles attentifs à ne pas perdre de vue le ciel, notre commune patrie, tenaient un langage céleste à leurs enfans. Dès là ces prodiges de piété qu'on remarque dès les premières années chez ceux qu'on nous propose pour modèles.

Je reviens à mon sujet, et après avoir donné un coup d'œil sur la première éducation donnée par la nourrice, je passe à celle que l'on reçoit dans la maison des parens. Hélas! mes frères, si vous êtes sincères, vous conviendrez que c'est aller d'un écueil dans un autre, et que c'est chez vous qu'un enfant commence souvent à se pervertir pour le reste de ses jours. Qu'y voit-il, en effet, sinon les trophées d'un luxe excessif, répandus partout où ses yeux se reposent; sinon des exemples qui apprennent à devenir orgueilleux, colériques, immodestes! Il entend son père qui dispute avec sa mère; il aperçoit des frères qui querellent leurs sœurs, des domestiques qui se battent, qui exhalent leur fureur de la manière la plus odieuse et la plus obscène, et qui peut-être maudissent le nom du Seigneur. Il est entouré de gens qui le caressent lorsqu'il faudrait le punir, qui étalent en sa présence toutes les vanités du

monde, qui ne cessent de lui en faire admirer l'éclat, et qui ne lui parlent que de la beauté d'un habit, que de la magnificence d'un spectacle, et qui lui promettent pour récompense de le mener à quelque assemblée profane ou à quelque bal.

C'est ainsi, s'écrie saint Bernard, qu'on rend les enfans amateurs du monde avant que de les rendre Chrétiens; c'est ainsi qu'on les élève pour le siècle, au lieu de les élever pour la religion; c'est ainsi qu'au lieu de les entretenir de la grace de leur baptême, on ne leur parle que du bonheur des richesses, que des maximes du monde et des pompes de Satan.

Avançons, et nous verrons que cette seconde éducation n'est que le prélude d'une autre qui achève de corrompre le cœur et d'offusquer l'esprit: je parle du temps où l'on confie les enfans à des précepteurs. Ce n'est que le prix qui décide du choix qu'on en fait; moins il en coûte et meilleure est la personne sur laquelle on se repose du soin d'un fils. Qu'il soit violent, indévot, ignorant, n'importe: pourvu qu'il empêche son élève de paraître devant ses parens, cela suffit; car l'usage est dans le grand monde de ne voir ses enfans que lorsqu'il y a assemblée, quelque fête qui inspire le goût de la parure et l'amour de l'intempérance; et c'est alors qu'on ne s'applique qu'à leur parler de la manière dont ils se présentent, qu'à leur recommander les airs, les tons qui forment le bel usage, qu'à faire entrer par tous leurs sens les traits de la volupté.

Formés à une telle école, ils deviennent sensuels, amateurs du plaisir, et en un mot efféminés; et dès lors comment leur faire goûter l'austérité de la morale évangélique? comment leur persuader qu'il n'y a que Dieu qui soit digne de notre amour? Bientôt l'humilité, la pénitence leur semble des objets hideux, et s'ils parlent de la dévotion, ce n'est que pour s'en moquer, que pour témoigner toute l'aversion qu'ils ont pour des exercices de piété.

Aussi voyons-nous que c'est un supplice pour la plupart des enfans que d'assister à quelque office, que d'entendre un sermon, que de faire quelque lecture édifiante. Le cœur s'est accoutumé à n'aimer que les objets sensuels, et il ne s'en détachera pas, à moins que quelque miracle de la droite du Très-Haut, comme dit saint Chrysostôme, ne vienne créer un cœur nouveau.

C'est ainsi que différentes éducations ne se succèdent que pour altérer les mœurs, que pour inspirer le goût de tout ce que la religion nous défend, que pour arracher à Jésus-Christ des ames rachetées de son propre sang. Qui d'entre nous n'a pas sujet de gémir de la mauvaise éducation qu'il a reçue? Il y a des hommes co-

rompus pour le reste de leurs jours, et qui sont redevables de ce malheur aux gouvernantes qui les soignèrent, aux domestiques qui les environnèrent. Les pères ne veulent pas savoir, dit saint Bernard, que, selon la maxime même des païens, on doit avoir du respect pour les enfans, ne faire en leur présence que ce qui respire la décence et l'honnêteté, que ce qui peut les édifier et les porter à la vertu.

Que ne dirais-je point ici de ces mères qui, par leurs visages enluminés, selon l'expression de saint Chrysostôme, par leur immodestie dans leur maintien et dans leur parure, par l'étalage de leurs toilettes et de leurs romans, par leurs chansons et par leurs propos, deviennent la ruine des mœurs de leurs filles; de ces mères qui, follement possédées de l'amour du monde, de ses spectacles et de ses jeux, n'ont pas de plus grands plaisirs que d'enivrer le cœur de leurs enfans de toutes ces criminelles sensualités! Ah! s'écrie saint Ambroise, malheureuses que vous êtes, vous n'élevez pas vos filles, mais vous les égorgez, mais vous les entraînez avec vous dans ces abîmes de colère qui vous sont réservés.

Vous vous plaignez ensuite, mes frères, de ce que vos enfans sont indociles, de ce qu'ils n'ont de goût que pour les plaisirs, de ce qu'ils sont votre supplice et votre croix, par les dépenses qu'ils vous causent, par la vie licencieuse qu'ils mènent, par leurs excès qui vous déshonorent; mais ne voyez-vous pas, dit saint Augustin, que tous ces maux dont vous gémissez sont votre ouvrage? Il est juste que vous portiez la peine de la mauvaise éducation que vous donnâtes à vos fils, ces fils dont vous vous occupâtes peut-être moins que d'un animal qui vous plaisait, que d'un jeu qui vous amusait, que d'un spectacle qui vous réjouissait. Il est naturel que tous ces airs de mondanité dont vous leur remplîtes le cœur revivent, et que vous en goûtiez les fruits.

Rien de plus difficile que de corriger un cœur qui a commencé par être gâté. L'arbre qui a pris son pli dès ses tendres années ne peut plus se redresser; la semence qui a été viciée dans son principe ne produit plus que des herbes amères; le torrent qu'on n'a point arrêté dans les premiers momens ne respecte plus de digue. La jeunesse, cette saison où les passions sont dans toute leur effervescence, n'avait d'espérance que dans une bonne éducation; l'a-t-on manquée? il ne reste que des regrets.

De là vient que le vice se perpétue d'âge en âge; que le vieillard corrompu n'est que la suite d'une jeunesse passée dans la débauche; que nous avons toute la peine à nous captiver sous le

joug de la loi, et que nous devons tous dire à Dieu dans l'amertume de notre cœur: Ah! Seigneur, ne vous souvenez plus des égaremens de notre jeunesse: *Delicta juventutis meæ ne memineris.*

Si l'on ne voit presque plus de personnes qui aient conservé l'innocence de leur baptême, n'en accusons que cette éducation profane qu'on donne aux Chrétiens; éducation perfectionnée selon le monde, mais vraiment criminelle selon l'Evangile; éducation qui ne germe dans les cœurs que pour les gâter, et qui, donnant tout à la vanité, ne laisse rien à la vérité; éducation dont la plupart d'entre vous sont de funestes victimes, et que vous ne pouvez donner à vos enfans, sans vous rendre coupables de la plus horrible prévarication.

Eh! pourquoi disciples de Jésus-Christ, n'apprenez-vous pas à vos fils et à vos filles à connaître ce divin Sauveur, à l'aimer, à prononcer son saint nom et à l'adorer, sitôt que leur langue commence à se délier? Eh! pourquoi, nés pour le ciel, ne leur faites-vous pas continuellement envisager cette bienheureuse patrie, comme le seul objet qui doive fixer leurs regards? Eh! pourquoi, voyageurs sur cette terre, ne leur apprenez-vous pas à mépriser la figure de ce monde qui passe et à n'estimer que la vertu?

Pensez-vous que le Seigneur, en vous accordant des enfans, vous a laissés les maîtres de les élever selon vos caprices et vos désirs pervers? Mais ne vous a-t-il pas appris qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec une meule attachée au cou que de scandaliser les moindres des enfans? Quelle infortune pour ces pauvres innocens, d'être sacrifiés au monde et au démon, par leurs propres pères; de ne croître sous leurs yeux que pour avaler le poison qu'ils leur communiquent!

Ces funestes principes germent, et l'orgueil, c'est-à-dire le second obstacle à la réformation de nos mœurs, se développe et devient une passion dominante. Il est vrai qu'on n'avait jamais vu parmi nous tant de hauteur et tant de fierté. La gloire d'avoir perfectionné les sciences et les arts, d'avoir produit des hommes célèbres en tout genre, d'avoir relevé notre nom par les victoires les plus éclatantes, nous a tellement enorgueillis, qu'enflés de ces succès, nous sommes sortis des bornes de la simplicité chrétienne; de là, cet esprit altier qui nous domine et cette difficulté à nous soumettre au joug de l'Evangile. Il semble que les pratiques de la religion ne doivent plus être que le partage des ames pusillanimes; qu'il ne convient plus aux personnes d'un certain rang de se confesser aussi souvent que le vulgaire.

Mais, sommes-nous donc les maîtres d'élargir les voies du salut, s'écrie saint Anselme; sommes-nous donc les maîtres d'adoucir la sévérité de l'Evangile, pour flatter la mollesse du siècle? Il faut convenir qu'entre tous les vices qui s'opposent au Christianisme, il n'y en a point de plus terrible que l'orgueil, et de plus difficile à déraciner. Comme il excite continuellement la révolte de l'esprit et du cœur, il rend indocile celui qu'il anime, de sorte que les instructions ne peuvent rien sur l'orgueilleux; il les rejette, il s'en moque, et il persévère dans son péché.

Et voilà, mes frères, le scandale de nos jours; nous avons beau tonner dans les chaires, faire entendre les menaces les plus redoutables d'un Dieu vengeur, comme il n'y a plus d'humilité, il n'y a plus de soumission, et tout ce que nous pouvons dire ne laisse aucune trace dans les cœurs et dans les esprits. On s'imagine qu'au milieu d'un siècle aussi éclairé il faut juger soi-même de la doctrine qu'on entend, et chacun en conséquence approuve ou condamne ce que le prédicateur a dit, chacun ne supporte la vérité qu'autant qu'elle est parée de ses ornemens profanes que la religion nous interdit.

L'orgueil fut toujours le principe de la curiosité, dit saint Bernard: aussi voyons-nous qu'Eve ne se laisse séduire par l'Ange superbe que dans l'espoir d'avoir une science semblable à celle de Dieu; aussi voyons-nous qu'on ne nous écoute que pour disputer sur ce que nous avons enseigné, comme si la parole de Dieu devait être assujétie à l'examen des hommes; comme si notre ministère n'était établi que pour être un objet de censure et de discussions parmi ceux qui nous écoutent.

Vers de terre, cendre et néant, n'est-ce donc pas assez de vous être remplis d'idées de magnificence et de grandeur, d'avoir affiché de toutes parts des marques d'un orgueil aussi chimérique qu'insensé, sans venir encore traîner jusqu'au pied des autels une arrogance et une fierté vraiment exécrables aux yeux de Dieu? Êtes-vous donc jaloux de partager avec les démons l'esprit de révolte qui les anima, et de subir comme eux les supplices les plus effrayans? Apprenez qu'on n'est chrétien qu'autant qu'on est humble; que le pharisien est condamné, tandis que le publicain est justifié, et que le Seigneur dans tous les temps écrasa le superbe et terrassa l'orgueilleux: *Deposuit potentes de sede.*

Saint Augustin, après avoir demandé plusieurs fois quelle est la vertu fondamentale du Christianisme, répond toujours que c'est l'humilité, parce qu'en effet il n'y a pas de religion chez l'homme

qui n'est pas humble. Jésus-Christ se glorifie, dit saint Bernard, d'être doux et humble de cœur, pour nous apprendre que le Chrétien ne doit connaître d'autre gloire que l'humilité, c'est ce qui fait que le grand Apôtre nous déclare qu'il se félicite de ses infirmités : *In infirmitatibus meis gloriabor.*

Ce malheureux siècle, par un raffinement d'orgueil commun à toutes les conditions, a renversé toutes ces idées. Il n'est plus question que de louer et d'admirer tout ce qui favorise la vanité, que de mépriser tout ce qui respire la simplicité. Il y a un faste dans le cœur comme dans les habits, dans les pensées comme dans les mots, et ce luxe que nous apercevons de toutes parts n'est que l'image de cet orgueil qui remplit tous les esprits.

Ne nous étonnons plus si la pauvreté paraît un objet d'horreur, et si le mérite indigent est proscrit comme un crime, si le frère a honte de voir son frère, et si la fortune est le Dieu qu'on invoque, et pour lequel on sacrifie son temps, son repos et son ame, si l'on s'efforce d'étaler tout ce qui peut éblouir les yeux et fasciner les sens, si l'on ne travaille qu'à se procurer des honneurs et des emplois, qu'à entasser dignités sur dignités, qu'à devenir parmi ses concitoyens un personnage important, qu'à rouler avec fracas dans un équipage superbe, qu'à couvrir des tables des mets les plus rares et des vins les plus exquis, qu'à se procurer à la campagne comme à la ville les logemens les plus magnifiques et les plus voluptueux.

L'orgueil conduit à tous ces excès; il donne à l'homme de néant une audace qui le met de pair avec les plus grands seigneurs, et il rend ceux-ci durs, intraitables, inhumains. De quel œil l'Evangile peut-il être vu au milieu de tant de scandales et d'excès ? Ne doit-il pas paraître un joug importun, incommode, qui vient alarmer les consciences et troubler les esprits ? Oui sans doute, et c'est là ce qui est arrivé. La religion a été mise à l'écart comme un objet incompatible avec la vie qu'on voulait mener, et l'on n'en a conservé que les simples dehors.

Que de faux Chrétiens dans le sein du Christianisme depuis que la simplicité évangélique a disparu ! On n'a plus vu qu'une piété pharisaïque, c'est-à-dire que des fantômes de religion; et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que l'orgueilleux ressemble à ces malades qu'on ne peut guérir, parce qu'ils se croient en parfaite santé.

J'espère tout, dit saint Cyprien, du pécheur qui s'humilie; mais n'attendez rien du coupable orgueilleux, le caractère de l'homme superbe étant de se croire riche, pendant qu'il manque de tout,

de se croire savant, pendant qu'il ignore tout. Nabuchodonosor ne fut changé en bête que pour qu'il apprît, ainsi que nous, que le Seigneur déteste l'homme superbe; c'est par cette raison que Jésus-Christ, qui pardonne à la femme adultère, maudit les scribes et les pharisiens, comme une race d'orgueilleux.

La gloire qui s'empare de l'homme est d'autant plus criminelle, dit saint Augustin, que nous n'avons rien en nous qui puisse nous inspirer la vanité: la bassesse de notre origine, la faiblesse de notre esprit, la corruption de notre cœur, l'incertitude de notre destinée, autant de vérités qui doivent nous humilier, nous abaisser, nous anéantir. Ce n'est qu'en nous oubliant nous-mêmes que nous pouvons ressentir quelques mouvemens d'amour-propre; car, pour peu que nous voulions réfléchir, nous nous voyons au dessous même des animaux les plus immondes et les plus affreux en qualité de pécheurs.

Qu'avons-nous dans l'ordre de la nature et de la grace que nous n'ayons pas reçu? et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifions-nous? Mais ces vérités, qui frappaient autrefois les hommes, ne font plus aujourd'hui d'impression. Le siècle est si pervers, le monde est si plongé dans la malice et dans la corruption, qu'on ne peut le rappeler à ses devoirs. Lui parle-t-on de la simplicité de nos pères, il la traite de rusticité; lui recommande-t-on l'humilité, il la regarde comme une vertu qui ne convient qu'à des ames faibles; lui prêche-t-on l'amour de la pénitence, il se révolte contre cette morale, et il la juge incompatible avec les usages du temps. (Le P. Soanen.)

Suites funestes du scandale.

Il faut bien prendre garde de forcer, par nos exemples et nos actions, ceux qui veulent embrasser la vie parfaite à retourner en arrière, à étouffer en eux ce désir naissant qu'ils éprouvent de se rendre agréables à Dieu. Nous devons au contraire nous efforcer de les diriger par le chemin le plus court, vers le but où ils tendent; et malheur à nous si nous sommes un scandale pour celui qui a su éviter les piéges et les dangers du monde! Nous attirerions sur nous, par une telle conduite, la redoutable colère de Dieu; et il vaudrait mieux pour nous, comme dit le Seigneur dans son Evangile, « qu'on nous suspendît une meule au cou, et que « l'on nous précipitât dans la mer, que de scandaliser un de ces

« petits qui croient en Jésus-Christ [1] ; » car la perte que le scandale nous cause à nous-mêmes ne peut s'estimer ni s'expliquer, comme cela nous est assez prouvé par l'exemple de ce jeune homme qui, renonçant au siècle par un généreux effort de sa volonté, se laissa séduire par les larmes de ses parens, revint au siècle qu'il avait voulu quitter, et, par un double malheur, se perdit lui-même et ceux qui lui avaient donné un si funeste conseil. (Saint Ephrem, *Sermon* 30.)

Ce que c'est que le scandale; comment Dieu le punit.

Vous savez comment les Madianites avaient été pour les Juifs un sujet de scandale; ils avaient placé sur leur chemin des femmes corrompues, qui devaient s'efforcer de les séduire et de les faire pécher devant le Seigneur. L'objet ne répondit que trop à leurs criminels désirs. Les Israélites péchèrent, et ils en furent punis; mais toutefois la vengeance que Dieu tira de leurs ennemis fut bien plus terrible. Vous savez les maux dont ceux-ci furent accablés, pour avoir tendu ce piége odieux à la faiblesse [2]. Cette conduite de Dieu nous prouve que c'est un péché beaucoup plus grave de donner aux autres, par le scandale, une occasion de pécher que de pécher soi-même [3].

Or, voulez-vous savoir ce que l'on entend par le scandale? C'est un obstacle, un piége que l'on cache dans le chemin de celui qui marche droit à sa sanctification, afin de lui faire faire une chute ; c'est une pierre que l'on met dans son chemin, afin qu'il s'y heurte. Fournir à ses frères une occasion de pécher, c'est donc les scandaliser. (Origène, *Homélie sur les Nombres*, 25, 1.)

Un Chrétien doit avoir assez de force d'ame pour résister au scandale.

Quand même vous verriez tomber les hommes de la plus grande autorité, vous ne devez point vous laisser abattre par ce scandale. Ce ne sont que des pailles légères: laissez-les errer çà et là au gré du vent des tentations; la masse du froment n'en sera que plus pure et plus digne d'être introduite dans les greniers du Père de famille. Ne vit-on pas quelques uns même des disciples de Jésus se scandaliser de ce qu'il leur avait dit, et l'abandonner? Les autres disciples ne jugèrent point pour cela devoir aussi quitter

[1] Matth., XVIII, 6. — [2] Num., XXXI. — [3] Marc., IX, 41.

leur maître et imiter le coupable exemple des premiers. Or, qu'un de ses Apôtres ait été abandonné par un Phygellus, par un Hermogène, par un Philète ou un Hymenœus, c'est assurément un scandale bien moins capable de nous renverser. Songeons que le traître qui livra Jésus était du nombre de ses disciples. Nous nous étonnons après cela de voir ses Eglises abandonnées par quelques hérétiques, tandis que ce qui prouve que nous sommes véritablement Chrétiens, c'est la conformité qu'il y a entre ce que nous souffrons et ce qu'a souffert Jésus-Christ. Il a trouvé un traître parmi ses Apôtres: pourquoi ne trouverions-nous pas des déserteurs parmi nos frères? (Tertullien, *Des Prescriptions*, chap. III.)

Bonheur de celui qui n'a jamais scandalisé.

S'il est pour moi une consolation au milieu de tous les maux qui m'assiègent, au milieu de tous les remords qui accablent un pécheur comme moi, je la trouve dans cette pensée: que jamais du moins je n'ai donné de scandale à personne. J'ai fait le mal, il est vrai, mais les autres hommes n'en ont point été témoins; j'ai blâmé dans mes écrits ceux qui méritaient des reproches, mais je n'ai été à charge à personne.

Ainsi donc, ô mes frères, puisque vous voyez de quels regrets je suis maintenant dévoré pour avoir offensé mon Dieu, secourez-moi, je vous en conjure, de toute l'ardeur de votre zèle; et si vous consentez à me prêter l'assistance de vos prières, je ne perdrai point l'espérance en la bonté de mon Dieu. Il aura pitié de moi, parce que je n'ai été pour aucun de vous un sujet de scandale. Moïse autrefois, par un effet de ses prières, délivra de la lèpre sa sœur Marie; et dans l'Evangile, qui pourrait compter le nombre des malheureux que les prières d'autrui ont soulagés? C'est donc à vous de prier pour les pécheurs, puisque vous êtes saints devant Dieu; et notre Dieu veut bien s'imposer l'obligation d'user de miséricorde envers les pécheurs les plus désespérés, et ramener à l'unité de son bercail, par notre Seigneur Jésus-Christ, les brebis qui s'en étaient écartées. (Saint Ephrem, *Dans sa Confession.*)

Péroraison.

Il n'y a que votre grace, ô mon Dieu, qui puisse changer ces

volontés rebelles ; mais vous la refusez aux orgueilleux et aux superbes, comme à des opiniâtres, des présomptueux qui s'en rendent indignes par leur hauteur et par leur révolte. Ainsi vous voyez, mes frères, que votre mal est presque incurable ; vous n'avez confiance ni dans l'efficace des remèdes qu'on voudrait vous appliquer, ni dans la bonté du médecin qui peut vous guérir.

On vit bien autrefois des siecles dépravés ; mais l'esprit n'était pas alors corrompu comme le cœur ; ce qui met aujourd'hui le comble à nos maux : la raison indocile murmure contre le joug de l'Evangile, et les hommes ne travaillent qu'à s'y soustraire, soit en méprisant les instructions qu'on leur fait, soit en s'écartant des maximes du Christianisme.

Sainte religion, toujours si féconde en graces, si abondante en richesses, n'auriez-vous donc plus de moyens propres à réformer ce siècle pervers ? Le sang de Jésus-Christ, qui coule journellement sur vos autels, peut d'une seule goutte guérir les maux les plus incurables, laver l'ame la plus immonde et la plus souillée ; qu'il se répande, ce sang précieux, et la face de la terre se renouvellera, et les mœurs s'épureront, et l'humilité refleurira, et la charité se rallumera.

Il va bientôt finir, ce siècle corrompu ; faites, Seigneur, que les crimes finissent avec lui, et que des larmes et des gémissemens réparent les scandales qui sont arrivés pendant son cours ; faites que nos descendans voient revivre parmi eux ces beaux jours du Christianisme, et que la religion reprenne sa première vigueur. Je ne vous demande pas cette grace pour nous-mêmes, ô mon Dieu ! car je sens que la multitude de nos excès nous a rendus indignes d'un tel bienfait ; mais du moins changez nos cœurs, afin que ce jour n'apprenne pas au jour suivant à outrager son Auteur, afin que nous ne laissions pas sur cette terre des traces capables de corrompre nos neveux, afin qu'une sincère pénitence expie nos forfaits et nous réconcilie pour jamais avec vous. Le ciel gronde sur nos têtes, il est vrai ; mais comme il n'y a point de pécheur qui doive désespérer de sa conversion, nous espérons, ô mon Dieu ! et nous savons que quiconque espère sincèrement en vous ne périra jamais.

Arrachez de nos cœurs ce malheureux esprit de luxe et de vanité qui nous domine, et ramenez parmi nous cette heureuse simplicité qui fait ses délices de la retraite, du jeûne et du silence ; mettez-nous au nombre de ces bienheureux qui pleurent, qui souffrent et qui sont pauvres en esprit, c'est-à-dire détachés des ri-

chesses et des plaisirs du monde, et des folies du siéle. Que la terre disparaisse à nos yeux avec tous ses charmes et toute sa magnificence, et que le ciel s'ouvre à nos regards comme le seul endroit où doit être notre trésor et notre cœur, comme le seul objet digne de notre amour, et dont la possession surpasse tout ce qu'on peut dire et souhaiter. Ainsi soit-il. (Le P. SOANEN.)

SOUFFRANCES.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Béni soit Dieu qui a fait entrer la consolation dans vos ames flétries par la douleur, et relevé vos forces abattues. L'empressement avec lequel vous êtes accourus pour nous entendre me fait reconnaître que vos cœurs ne sont pas inaccessibles aux consolations telles que je les désirais. Car il est vraiment impossible, alors que la tristesse vous enveloppe comme un nuage et vous absorbe tout entiers, de rien entendre de ce que l'on vous dit. Aujourd'hui que je lis dans tous les yeux le témoignage de la plus favorable attention, l'ardeur même avec laquelle vous recueillez nos paroles me laisse croire que les sombres pensées se dissipent, et que le sentiment des maux qui vous accablent commence à se calmer. Adressons donc nos communs remercîmens au Seigneur, de ce que ni le malheur n'a point arrêté le cours de vos pieux exercices, ni la crainte n'a rien enlevé de votre énergie accoutumée, ni la souffrance attiédi votre ardeur, ni la grandeur des dangers refroidi votre zèle, ni la peur des hommes n'a point prévalu sur votre amour pour Dieu, ni enfin votre affection pour moi ne s'est point altérée par les circonstances déplorables où nous sommes. Que dis-je? tous les obstacles, bien loin d'atténuer vos généreux sentimens, n'ont servi qu'à leur donner un nouveau ressort. La place publique a été abandonnée, et le temple s'est rempli. Si d'un côté nous avons à gémir, combien de l'autre n'avons-nous pas à nous réjouir et à nous féliciter! Si donc, ô mon frère, vos pas venaient à se diriger vers cette place publique, et que l'aspect de sa solitude, vous rappelant au souvenir de nos calamités, fît couler vos larmes, accourez à l'Eglise, venez vous réfugier dans son sein maternel, et vous sentirez la consolation renaître à la vue de sa nombreuse famille, et du bel ordre qui règne dans ses rangs. Nos maisons redemandent vainement cette foule de citoyens qui remplissaient notre

ville: elle n'est plus qu'un désert; mais cette vaste population semble nous être rendue par l'affluence qui se presse autour de nous. Les tempêtes qui grondent sur nos édifices publics, et les nuages orageux, toujours suspendus sur notre ville, ont de toutes parts rassemblé ses habitans dans cette enceinte sacrée, comme en voyant les flots de la mer qui se soulèvent et bouillonnent, les voyageurs effrayés courent se réfugier dans le port.

Mettons donc à profit ces circonstances elles-mêmes, pour remercier Dieu, puisque nos épreuves et nos disgraces ont été pour nous une source féconde des biens les plus précieux. Là où il n'y a point d'épreuves, il n'y a point de couronnes à prétendre: la victoire ne vient qu'après le combat. Si vous n'êtes point entré dans la lice, à quelle récompense aurez-vous droit? Il faut bien que l'on commence par souffrir, si l'on veut être consolé; comme il faut passer par l'hiver pour arriver à l'été: c'est là l'ordre général de la nature. Cette semence que vous jetez en terre a besoin d'être arrosée par la pluie, fortifiée par les frimas, endurcie par les glaces, pour lever et mûrir. « Semons dans les larmes, » pour parler avec le Prophète, « et nous moissonnerons dans la joie [1]. » Les larmes que la pénitence fait verser, voilà la rosée qui féconde la semence de la piété, purifie l'ame, y répand une douce chaleur, y développe la science du salut..... tel est l'avantage que procure l'adversité. N'attendons point ce bienfait des délices et des commodités de la vie; elles ne produisent que langueur, indifférence; l'adversité nous réveille et nous ranime; elle oblige l'ame, trop facilement emportée par le tourbillon des dissipations extérieures, à s'en dégager pour se replier sur elle-même. Bien loin de nous plaindre de ces épreuves de l'adversité, remercions-en plutôt le Seigneur; c'est pour notre bien qu'il nous frappe. En voyant le laboureur se donner tant de peines pour ensemencer son champ, l'on serait porté, si l'on n'était dans le secret, à s'en étonner. A quoi cet homme en veut-il venir? Il jette au vent cette semence qu'il a recueillie à grands frais; il a peur de la retrouver, tant il a soin de l'enfouir dans la terre; il demande de la pluie: veut-il donc que son grain pourrisse et meure? Ainsi raisonnerait l'ignorance. Ce laboureur, au contraire, contemple avec joie la nuée qui lui apporte les rosées du ciel. Le présent n'est rien pour lui, c'est l'avenir qui est tout. Il compte dans sa pensée les gerbes qui vont croître au sein de ces nuages chargés d'éclairs et de pluies; et nous aussi at-

[1] Ps. cxxv, 5.

tendons le jour de la récolte... Ne nous arrêtons pas à n'envisager que le mal présent. Vous êtes pécheur : l'adversité est un feu qui consume et détruit votre iniquité. Vous êtes juste : l'adversité donne un nouveau lustre à votre vertu. Avec de la sagesse et de l'attention sur vous-même, point de disgrace qui puisse vous atteindre. Ce qui nous perd, ce n'est point l'affliction elle-même, c'est notre peu de courage à la supporter. Vous voulez être heureux, avoir votre part de jouissance et de plaisir ; ne courez ni après le plaisir ni après la jouissance, mais faites-vous une ame forte, résignée, capable de résister aux assauts de l'adversité. Autrement, ce n'est pas l'adversité seule qui triomphera de vous, c'est la prospérité, c'est le plaisir qui vous subjuguera. Et la preuve que ce ne sont pas les violentes agressions de l'adversité, mais notre peu de courage tout seul qui nous perd, écoutez Jésus-Christ : « Celui « qui écoute mes paroles et les met en pratique sera semblable à « l'homme sage qui a bâti sa maison sur le rocher : la chute des « pluies, l'inondation des rivières, le souffle des vents, leurs as- « sauts impétueux n'ont point renversé cette maison, parce qu'elle « est fondée sur la pierre. » Et après : « Quiconque entend ces pa- « roles que je vous annonce, et ne les met pas en pratique, est « semblable à un homme imprudent qui a bâti sa maison sur le « sable. Les pluies sont venues, les rivières se sont débordées, les « vents ont soufflé, et cette maison est tombée, et la ruine « en a été grande[1]. » Des deux côtés mêmes événemens ; mais combien l'issue est différente! l'une résiste, l'autre s'écroule : pourquoi? parce que la première avait un solide fondement; l'autre ne périt que par la faute du maître. Cette maison, c'est votre ame, selon qu'elle observe ou qu'elle rejette la divine parole. Ainsi Job avait construit sa maison sur la pierre ; les eaux du ciel sont venues fondre sur ses troupeaux, les fleuves se sont débordés; les plus déplorables messages se succédaient sans relâche avec l'impétuosité des flots, lui apprenant, l'un, le désastre de ses troupeaux ; l'autre, l'enlèvement de ses chameaux, un autre la perte de ses fils ; les vents ont soufflé ; les reproches de sa femme se mêlent à ces calamités ; sa maison reste ferme. Son ame conserve un calme immobile; Job ne s'échappe point en emportemens contre le Seigneur : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; qu'il soit fait selon « la volonté du Seigneur[2] ; » voilà toute sa réponse. Vous voyez donc que tout l'effet de l'adversité, sur le saint patriarche, a été

[1] Matth., VII, 24, 26. — [2] Job., I, 21.

de le fortifier. Qui nous l'assure? un homme nourri à l'école de l'adversité, saint Paul, quand il dit : « La tribulation produit la « patience; la patience, l'épreuve; l'épreuve, l'espérance[1].» Elle est à l'ame forte et vigoureuse ce qu'est le souffle du vent à l'arbre solidement affermi; les secousses mêmes qui lui sont imprimées ne servent qu'à l'endurcir, bien loin de réussir à l'ébranler.

Nous sommes aujourd'hui menacés par le courroux du prince, homme comme le dernier d'entre nous, qui n'est pas moins que nous tributaire de toutes les faiblesses de l'humanité, et nous nous sommes livrés à la crainte. Mais Job avait en tête un ennemi fertile en artifices : son courage plia-t-il? non; c'était un juste. Le prince, tout irrité qu'il est, nous laissait l'espérance du pardon, et l'épouvante nous a glacés jusqu'à la mort. Job avait à combattre contre le démon, ennemi implacable avec lequel il n'y a ni paix ni trève; et pas une de ses flèches ne l'atteignit : c'était un juste. Et nous, élevés dans une loi de grace; nous, formés à une plus sainte école, nous succombons sous quelques épreuves qui n'ont que des hommes pour instrumens, quand lui, un des hommes de l'Ancien Testament, qui n'a point connu cette loi de grace où nous sommes, a soutenu généreusement un combat en apparence au dessus des forces humaines. Voilà, mes chers enfans, les réflexions dont nous devrions sans cesse et nous occuper et nous entretenir les uns les autres.

Mais j'en appelle à votre expérience, à votre propre conscience : combien l'adversité présente ne nous a-t elle pas été profitable! Tel auparavant s'abandonnait à ses passions, vous le voyez aujourd'hui réglé dans ses mœurs; tel était fier, hautain, il est devenu humble; tel autre n'avait que de la tiédeur, il est fervent; d'autres qui ne connaissaient pas l'église, et donnaient les jours entiers aux spectacles, ne quittent plus ses autels. Vous affligez-vous donc, ô mon frère, que Dieu vous ait ramené à la vertu par la crainte; qu'il ait emprunté l'aiguillon de l'adversité pour vous faire rentrer dans le chemin du salut? Mais vous sentez les déchiremens d'une conscience coupable; et l'attente de la mort, de supplices pires que la mort même, perce votre ame. Eh bien! c'est pour nous un moyen de plus d'avancer dans la vertu; l'excès des souffrances rend la piété plus tendre. Dieu pourrait dans ce jour même mettre fin à vos calamités; il ne le fera pas qu'il ne vous ait vu pleinement converti et sans retour. On ne retire point l'or de la fournaise

[1] Rom., v, 3, 4.

qu'on ne soit bien assuré qu'il n'y a plus d'alliage; ainsi Dieu fera-t-il à notre égard. En permettant cette épreuve, il savait bien où elle doit s'arrêter; sa providence, telle que le musicien habile, lequel ne laisse point les cordes de son instrument ni trop tendues, de peur qu'elles ne se rompent, ni trop lâches, de crainte qu'elles ne détruisent l'harmonie; sa providence, toujours dirigée par la sagesse, ne permet pas ni un trop long relâchement, ni une épreuve prolongée au delà de nos forces, pour nous défendre à la fois contre les écueils de la négligence et contre les écueils du désespoir. Reposons-nous donc sur elle du soin de terminer nos calamités, et ne nous occupons que du soin d'être Chrétiens. Notre affaire, à nous, c'est de nous convertir; l'affaire de Dieu, c'est de faire cesser nos maux. Il le désire plus ardemment que vous, qui que vous soyez; mais il en subordonne le moment à votre salut. Comme donc c'est votre négligence à le servir qui a produit votre tribulation, la tribulation à son tour produira le pardon. Rien n'est éternel ici-bas, ni l'hiver ni l'été, ni la tempête ou le calme, ni la nuit et le jour : de même le temps de l'épreuve. Mais pour qu'elle finisse, il faut, tant qu'elle dure, rendre graces à Dieu de tout.

Remettons sous vos yeux l'histoire des trois jeunes Hébreux qui furent jetés dans la fournaise. Fidèles à la religion de leurs pères, ils ne se laissèrent point intimider par l'aspect de la flamme; assis tranquillement au milieu d'elle, sans en être atteints, ils récitèrent l'admirable prière que vous savez. La flamme s'étendait autour d'eux comme un mur dont ils étaient protégés; elle ne dévora que les liens dont ils étaient enchaînés, et n'eut d'activité que pour les rendre libres.... Non seulement elle s'arrête à leurs personnes, elle respecte jusqu'à leurs habits et leur chaussure; et comme dans la suite on vit les habits d'un saint Paul et l'ombre d'un saint Pierre mettre les démons en fuite, guérir les maladies et commander à la mort, ainsi les habits de ces trois jeunes hommes triomphaient de la fureur des flammes. Pourquoi le démon, secret instigateur du tyran, ne choisit-il pas un autre genre de supplice? Il n'aurait pas moins obtenu de sa barbare docilité que leurs têtes fussent tranchées par le glaive; que leurs corps allaient être livrés aux bêtes: il ne le voulut pas. Dans l'espérance que leurs précieux restes allaient être anéantis, et que leurs cendres elles-mêmes se confondraient avec la cendre du bûcher, il préféra ce genre de mort; ou plutôt c'était Dieu qui le permettait ainsi pour la confusion de l'impiété, afin de tourner contre le démon leurs propres armes : comment? je vais vous l'expliquer. Les Perses font leur dieu du feu;

encore aujourd'hui c'est là leur divinité. Dieu va confondre ce culte impie, en ménageant à nos jeunes Hébreux la plus éclatante victoire. Ecoutez l'historien sacré : « Le roi Nabuchodonosor fit faire « une statue d'or qui avait soixante coudées de haut et six de large, « et il la fit dresser dans la campagne de Dura, qui était de la pro- « vince de Babylone. Ce prince envoya un ordre pour faire assem- « bler les satrapes, les magistrats, les juges, les officiers de l'armée, « les intendans, ceux qui possédaient les premières charges, et tous « les gouverneurs de provinces, afin qu'ils se trouvassent au jour « où l'on dédierait la statue [1], » et tous s'y rendirent. Remarquez-le bien ; ce ne sont pas là des spectateurs vulgaires, mais tout ce qu'il y a de plus distingué dans l'empire ; et cela, afin que leur témoignage en reçoive plus encore d'autorité. Les villes sont trop petites ; les seules campagnes sont assez vastes pour servir de théâtre à un spectacle digne des yeux de l'univers. Ils s'y rendent pour voir le spectacle indiqué : Dieu leur en réserve un autre. Ils viennent adorer une statue ; ils ne s'en retourneront que pleins de mépris pour elle, et d'admiration pour le prodige que Dieu prépare. Au moment où ils sont rassemblés dans cette vaste plaine, un héraut publie cette nouvelle ordonnance : « Peuples, tribus, hommes de « toute langue, aussitôt que vous entendrez le son des instrumens, « prosternez-vous en terre, et adorez la statue d'or que le roi Na- « buchodonosor a dressée. Que si quelqu'un ne se prosterne et « n'adore pas cette statue, il sera jeté à l'heure même au milieu des « flammes de la fournaise [2]. » Le redoutable combat que celui où nos jeunes héros vont se trouver engagés ! Que d'écueils, que de piéges cachés ! Des deux côtés un précipice affreux. Plus l'ennemi dresse de batteries, plus aussi éclatera leur vertu. C'est l'impression voluptueuse de la musique, c'est l'effroyable violence de la flamme qu'ils auront à combattre. La séduction assiége tous leurs sens ; elle ne parviendra pas jusqu'à leur ame. Egalement insensibles au plaisir et à la peine, supérieurs au respect humain, comme au sentiment de leur conservation, ils se tiennent seuls debout, au milieu de toute cette immense multitude d'adorateurs prosternés jusqu'à terre aux pieds de la statue. Le roi l'apprend à l'instant : et quelle perfidie, quelle profonde perversité dans les dénonciateurs ! « Voici, » lui dit-on, afin de l'envenimer davantage, « des hommes de la Judée « à qui vous avez donné l'intendance de la province de Babylone [3]. » Comme s'ils disaient : De misérables étrangers, sans patrie, des

[1] Dan., III, 1 et seq. — [2] Ibid., 4, 6. — [3] Ibid., 12.

esclaves, vos captifs, que vous avez comblés d'honneurs, oubliant vos bienfaits, se mettent en révolte contre leur bienfaiteur : « Ils « ont refusé d'obéir à votre ordonnance et d'honorer vos dieux. » Nabuchodonosor essaie encore de les effrayer par les plus terribles menaces; tout est inutile. Nos trois invincibles athlètes sont précipités dans la fournaise; ils y entrent comme on va se reposer dans le bain, proférant cette héroïque parole : « Nous ne reconnaissons « pas vos dieux, et nous n'adorons point la statue d'or que vous « avez dressée. »

Quel a été mon dessein, mes frères, en vous rappelant cette histoire? Elle vous montre que le juste est au dessus de tous les événemens; que ni les menaces de l'autorité, ni les piéges cachés, ni les complots de l'envie, ni les rigueurs de la captivité, ni les privations si sensibles à la nature, ni les ardeurs dévorantes de la flamme, rien au monde n'est capable d'ébranler son courage. Si Daniel et ses compagnons dans un âge encore si tendre n'ont point pâli en présence d'un roi impie et barbare, devons-nous tant craindre, nous qui vivons sous les lois d'un prince clément et miséricordieux?

Dieu nous ménage dans la tribulation une source de graces auprès de lui, et de gloire de la part des hommes. Si ces trois Hébreux n'eussent pas été des captifs, des esclaves, en butte à la colère d'un roi, leur nom serait resté sans honneur parmi les hommes; et nous n'aurions pas à bénir le Seigneur des graces qu'il leur a faites. Avec la protection du Seigneur, fussiez-vous au fond d'une fournaise, vous n'avez rien à craindre; sans elle, fussiez-vous dans un paradis terrestre, vous avez tout à redouter. L'exemple d'Adam d'une part, et de Daniel de l'autre, nous prouve cette vérité.... Vous seriez exposés à perdre richesses, santé, la vie même, plutôt que de manquer au devoir, vous n'avez rien à regretter. Que la vertu vous reste, à la mort tout vous sera rendu à grand intérêt. L'histoire de Job en est la preuve; parce qu'il n'avait point abandonné la vertu, il finit par recouvrer tous les biens qu'il avait perdus, et, ce qui vaut mieux encore, les récompenses immortelles promises à la pénitence. (Saint Chrysostôme, *Utilité des afflictions*, *Homélie IV*.)

Utilité des afflictions.

Je répète ce que j'ai dit souvent, et que je ne cesserai jamais de dire: Combien les afflictions sont utiles et propres à ramener à la pratique de la sagesse ! Voyez les Juifs au retour de la captivité : auparavant, toujours prêts à abandonner le Seigneur pour les dieux

étrangers, ils se livraient à tous les désordres de l'impiété; aujourd'hui, entendez leur langage: c'est au Seigneur qu'ils font hommage de leur délivrance.

Le Prophète commence l'hymne de la reconnaissance, et invite tout le peuple à le répéter avec lui.

« Qu'Israël dise maintenant si le Seigneur n'avait pas été avec « lui, lorsque les hommes s'élevaient contre nous, ils auraient pu « nous dévorer tout vivans [1]. » Rentrés dans leur pays, ils s'y trouvent dans le plus complet dénûment, sans armes, sans défense, sans muraille et sans cité, étrangers au sein de leur propre patrie, exposés à toutes les insultes de l'orgueil de voisins avides et jaloux; mais Dieu seul leur tient lieu de murs et de remparts. Et nous aussi disons avec eux: Si le Seigneur n'avait été avec nous, nous étions la proie de notre ennemi. Victimes du démon, qu'allions-nous devenir si le Seigneur ne nous avait sauvés? Persécuteur de nos ames, furieux, implacable, il ruinait, il bouleversait tout, s'il n'avait enfin trouvé son vainqueur. C'en était fait d'une poignée de Juifs méprisés, entourés d'ennemis; Dieu veillait sur ces restes misérables, il y conservait la connaissance de ses lois, il entretenait dans leur pensée la mémoire de la dure leçon que la captivité de Babylone venait de leur donner. *Ils nous auraient pu dévorer tout vivans.* Voilà les hommes que la colère emporte; elle en fait des bêtes féroces, pires encore que les animaux sans raison. Quel frein devons-nous mettre à son impétuosité, si nous avons le malheur de nous y abandonner? Le plus puissant de tous, c'est la pensée de la mort. En nous rappelant ceux qui vivaient avant nous et dont la mort nous a séparés, cette salutaire pensée nous ramènera à la méditation de notre nature; elle nous apprendra ce que nous sommes: cendre et poussière. Que l'aspect d'une beauté dangereuse porte le désordre dans vos sens: allez voir les tombeaux où gisent vos pères; voyez ce que la mort en a fait: un peu de cendre et de poussière; et toute la fougue de vos passions cèdera sans beaucoup d'efforts à ces utiles considérations. Ne vous récriez pas sur la sévérité de ce conseil. De même qu'au sortir d'une maladie grave on ne se guérit bien qu'en allant respirer un air plus pur, ainsi, pour échapper à la mortelle ivresse où vous jettent ces orageuses passions auxquelles vous êtes sujet, point de remède plus efficace que d'aller goûter l'air pur des tombeaux. L'aspect de l'urne qui contient tel orgueilleux que vous avez connu, suffira pour

[1] Ps. cxxiii, 1, 3.

corriger celui qui lui ressemble. Mais ne vous en tenez point là. Transportez-vous en esprit à ce jour terrible que la mort commence, où vous irez comparaître par devant le formidable tribunal, pour y rendre compte de votre vie : il est bien difficile que d'aussi graves réflexions n'imposent pas silence aux passions les plus désordonnées. (Saint CHRYSOSTÔME.)

Même sujet.

Le premier avantage que les justes recueillent de leurs adversités, c'est de prévenir les mouvemens d'une secrète complaisance, qui pourraient naître du mérite et de l'éclat de leurs œuvres, et de les tenir dans la modestie et dans l'humilité. Le saint roi David et l'apôtre saint Paul sont ici mes garans. Le premier: « Il est bon, « Seigneur, » dit-il à Dieu, « que vous m'ayez humilié, afin que j'ap- « prenne vos ordonnances pleines de justice [1]. » Saint Paul, après avoir raconté ses mystérieuses extases, ajoute immédiatement : « Et de crainte que la grandeur de mes révélations ne m'inspirât de « l'orgueil, Dieu a permis que je sentisse dans ma chair un vif ai- « guillon qui est l'ange et le ministre de Satan [2]; » c'est-à-dire les persécutions diverses par lesquelles il ne cessait pas un moment d'être exercé. Dieu sans doute était bien le maître d'en arrêter le cours ; mais précisément parce que j'ai été ravi au troisième ciel, enlevé jusque dans le paradis ; de peur que la grandeur de mes révélations ne m'inspire de l'orgueil et ne me jette dans une trop haute idée de moi-même, Dieu a permis que les anges de Satan me frappassent par la persécution et les adversités. Tout admirables qu'étaient nos saints Apôtres, ce n'en étaient pas moins des hommes à qui il fallait la plus sévère circonspection pour se garantir des piéges de l'orgueil; à qui même il en fallait plus qu'aux autres hommes, parce que c'est avec le témoignage d'une vie irréprochable que l'on est le plus exposé aux séductions d'une orgueilleuse complaisance pour soi-même... En concluera-t-on, avec les infidèles, que Dieu ne permet que par faiblesse et par impuissance les épreuves de ses serviteurs? Le même Apôtre prévient et détruit l'objection par ces autres paroles où il témoigne que, bien loin d'accuser sa faiblesse, ses adversités mêmes n'en manifestaient que mieux sa puissance : « J'ai prié trois fois le Seigneur, afin que cet ange de « Satan se retirât de moi, et il m'a répondu : Ma grace vous suffit,

[1] Ps. CXVIII, 71. — [2] II Cor., XII, 7.

« car ma grace éclate surtout dans la faiblesse [1]. » C'est, leur est-il dit, alors que vous êtes faibles que je me montre plus fort, c'est parce que vous êtes faibles que je vous ai choisis pour être les instrumens par qui la prédication de ma parole s'exécute et se répand par tout le monde. Paul était dans les chaînes au fond d'un cachot où il avait été jeté à la suite d'une cruelle flagellation, quand il enchaîne son geôlier des liens de la foi. Ses pieds et ses mains garrottés étaient sans mouvement; le cachot s'ébranle durant la nuit, et les cantiques pieux célèbrent la puissance du Seigneur. Comme la force de Dieu éclate par la faiblesse de l'homme! Si c'était Paul qui, avec le libre usage de ses membres, eût secoué les portes de sa prison, le miracle eût été moins frappant. Demeure enchaîné, a dit le Seigneur, et que les murs de la prison s'ébranlent, que les chaînes des prisonniers se détachent de leurs mains; certes, ma force éclatera avec une tout autre puissance, alors que toi, restant prisonnier et dans les fers, tous les prisonniers seront, par tes mains, rendus à la liberté. En effet, celui qui les garde est frappé, confondu de surprise et d'étonnement, en voyant un homme resserré si étroitement, supérieur à toute la puissance humaine, ébranler par une simple prière les fondemens de la prison, en ouvrir les portes et faire tomber les chaînes de tous les captifs. Dans combien d'autres circonstances de l'histoire de saint Pierre, de saint Paul et des autres saints Apôtres, ne voyez-vous pas la gloire du Seigneur se manifester par les persécutions mêmes qu'ils endurent! Il avait donc bien raison de dire; « Ma grace vous suffit, « car ma puissance éclate surtout dans la faiblesse. »

J'ai donné pour second motif des afflictions dont les justes sont éprouvés le danger qu'il y aurait eu qu'on se méprît sur leur compte et que l'on soupçonnât en eux quelque chose au dessus de l'humanité, si on ne les avait vus souffrir comme les autres hommes. Ecoutez comment saint Paul s'en explique: « Que si je voulais me glorifier, » dit-il, « je le pourrais sans une imprudence « déraisonnable; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne « m'estime au dessus de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il entend « dire de moi [1]. » C'est-à-dire : Je pourrais ajouter, au récit des graces que j'ai reçues du ciel, d'autres faits encore plus extraordinaires; mais je me garde de le faire, pour ne pas exposer les hommes à prendre de moi une trop haute opinion. De même, après que saint Pierre eut guéri le boiteux, voyant tous les regards se fixer sur

[1] II Cor., XII, 8. — [2] Ibid., 6.

lui avec admiration, il s'empresse de dire que ce miracle n'est pas son ouvrage : « Pourquoi, » dit-il à ceux qui l'environnaient, « nous « regardez-vous comme si c'était par notre puissance ou par notre « sainteté que nous eussions fait marcher ce boiteux [1] ? » A Lystres, l'admiration alla jusqu'à les faire regarder comme des dieux, en amenant devant Paul et Barnabé des victimes ornées de guirlandes qu'on allait sacrifier en leur honneur, reconnaissez ici l'artifice du démon ! ces mêmes hommes, par le ministère de qui le Seigneur allait renverser le culte de l'idolâtrie, en persuadant à un peuple égaré par son admiration que les Apôtres sont plus que des hommes, qu'ils ont une puissance divine. C'était la même erreur qui avait autrefois produit et répandu la superstition païenne. Des hommes qui s'étaient signalés à la guerre, avaient remporté des victoires, fondé des villes, avaient mérité quelque reconnaissance de la part de leurs concitoyens, on en faisait des divinités, on leur érigeait des temples et des autels ; de là ce peuple de dieux qu'adore encore aujourd'hui le paganisme, et qui ne furent que des hommes. Pour prévenir une semblable illusion à l'égard de ses saints, Dieu permet qu'ils soient continuellement exercés par les disgraces, les persécutions, les infirmités. Le spectacle des maux qu'ils éprouvent fera bien reconnaître qu'ils n'ont rien de plus que les autres, et que c'est la grace toute seule qui opère leurs prodiges. Paul et Barnabé passent pour des dieux alors même qu'ils ne font rien de si extraordinaire ; qu'aurait-ce été si on les eût vus faire ces œuvres si fort surnaturelles auxquelles on était si peu accoutumé ?

Que les justes fussent constamment heureux, on pourrait soupçonner quelque intérêt à leur vertu. Tels mondains à qui nous prêchons les laborieux exercices de la pénitence ne manqueraient pas de nous objecter leur prospérité ; le démon l'a bien fait à l'égard de Job. Ce saint Patriarche vivait dans l'opulence. Satan osa s'en plaindre au Seigneur : « Est-ce sans intérêt que Job vous ho- « nore ? vous l'avez comblé de tant de biens, lui et toute sa mai- « son [2]. » Que fait Dieu ? Pour nous apprendre que ce n'est point par des motifs humains que ses saints le servent, il permet que celui-ci soit dépouillé de tous ses biens, précipité dans l'indigence, frappé dans son corps par une maladie affreuse. Puis, s'adressant au démon pour confondre la témérité de ses injurieux soupçons : Tu le vois, dit-il, il n'en est pas moins vertueux, *quoique tu m'aies*

[1] Act., III, 12. — [2] Job., I, 10.

porté sans sujet à le dépouiller [1]. Il suffit à la récompense des saints qu'ils servent; c'est assez pour celui qui aime, de rendre amour pour amour; il ne demande pas d'autre prix. Ici, le Seigneur accorde au démon plus qu'il ne semblait souhaiter. *Étendez votre main, et frappez Job lui-même* [2], avait dit l'ange des ténèbres. Dieu répond : Je te l'abandonne. Dans vos combats du cirque, vous ne jugez bien la force de l'athlète que quand, dépouillé de ses habits, il se montre nu à vos regards. De même Job, pour ainsi dire revêtu de ses richesses, ne peut pas encore étaler la vigueur de sa constance. Qu'il paraisse dépouillé, nu, et sa patience offrira à l'admiration des hommes et des Anges le plus magnifique spectacle...

L'adversité des justes signale leur constance; elle est aussi pour nous une grande consolation dans nos propres disgraces. C'est Jésus-Christ qui le déclare : « Vous serez bien heureux lorsque les « hommes vous chargeront de malédictions, lorsqu'ils vous persé- « cuteront, et diront faussement toute sorte de mal contre vous à « cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce « qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux ; car « c'est ainsi qu'ils ont persécuté les Prophètes qui vous ont précédés [3]. Saint Paul, voulant consoler les fidèles de la Macédoine, leur écrivait en ces termes : « Mes frères, vous êtes devenus les imitateurs « des Églises de Dieu qui ont embrassé la foi de la Judée, ayant « souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens que « les Églises ont souffertes de la part des Juifs [4]. » Veut-il consoler les Hébreux, il leur retrace les souffrances des anciens patriarches éprouvés par les flammes et par les eaux, fugitifs dans les déserts, sur les montagnes, dans les antres des rochers, torturés par la faim, par la misère. Il savait bien que l'aspect des infortunes étrangères est un soulagement pour ceux qui souffrent.

J'ai avancé encore que les souffrances des justes nous donnent le témoignage de la résurrection; j'en ai saint Paul pour garant : « A quoi me sert-il d'avoir combattu à Éphèse contre les bêtes fé- « roces, si les morts ne ressuscitent pas? Si nous n'avions, » dit-il ailleurs, « d'espérance au Fils de Dieu que pour cette vie, nous « serions les plus infortunés des hommes [5]. » Voici comment il raisonne : Nous avons à souffrir dans la vie présente une foule de maux. Si donc il n'y avait rien à espérer pour une vie meilleure, qu'y aurait-il de plus à plaindre que nous? D'où je conclus avec

[1] Job., II, 3. — [2] Ibid., I, 11. — [3] Matth., V, 11, 12. — [4] Thes., II, 14. — [5] I Cor., XV, 19, 32.

certitude que tout ne finit pas avec cette vie: conséquence qui résulte elle-même des afflictions qu'y éprouvent les justes. Car Dieu ne consentirait pas à laisser cette foule de gens de bien que nous voyons traversés par de cuisantes et continuelles adversités, sans les dédommager par des récompenses plus grandes encore. S'il est impossible qu'il y consente, il devient évident qu'il les réserve à une vie meilleure, où il se propose de couronner les athlètes de la piété, et de les proclamer vainqueurs à la face de tout l'univers. Lors donc que vous verrez un juste opprimé, victime de la persécution, de la calomnie, de l'indigence, consumer ses tristes jours dans l'infortune, dites-vous à vous-même: S'il ne devait point y avoir de résurrection et de jugement, Dieu n'aurait pas laissé sortir de ce monde cet homme constamment attaché à son service, sans l'en récompenser; s'il n'y avait pas de résurrection et de jugement, Dieu ne permettrait pas que le méchant soit en général heureux sur la terre, et les justes pour la plupart travaillés par l'adversité. Donc il y aura un autre ordre de choses, où chacun recevant selon ses mérites, le crime aura son châtiment, et la vertu sa récompense....

Lorsque nous vous exhortons à la vertu, nous ne vous disons pas que les saints soient d'une autre nature que la vôtre; au contraire. Un Apôtre parlant du grand Élie: *C'était*, dit-il, *un homme sujet aux mêmes misères que nous* [1]. L'auteur du livre de la Sagesse en disait autant de lui-même: *Je suis un homme qui éprouve les mêmes disgraces que vous* [2]. Hommes, ils participent tous aux mêmes infirmités. Mais que ce soit là aussi le principe de leur béatitude. Écoutez saint Paul. Après qu'il a dit: « Jusqu'à cette heure « nous endurons la faim, la soif, la nudité, les opprobres, les « peines et les travaux; nous n'avons point de demeure stable [3], » il ajoute ailleurs: « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe « de verges ceux qu'il admet au nombre de ses enfans [4]. » A qui donc faut-il donner le nom d'heureux, ou à ceux qui vivent dans l'aisance et la mollesse, ou à ceux qui vivent dans les privations et dans les souffrances pour le nom du Seigneur? Le Prophète s'exprime comme l'Apôtre. Parlant des impies: « Leurs mains, « dit-il, sont pleines des fruits de leur iniquité, leurs filles sont pa« rées comme des temples, leurs celliers regorgent de biens, leurs « brebis sont fécondes et sortent des étables pour courir les cam« pagnes, leurs murailles n'offrent ni brèche ni ouverture, on n'en-

[1] Jac., v, 17. — [2] Sap., vii, 1. — [3] I Cor., iv, 20. — [4] Heb., xii, 6.

« tend dans leurs places publiques ni plaintes ni soupirs; on a ap-
« pelé heureux le peuple qui jouit de cette prospérité [1]. » Mais vous, ô Prophète, que dites-vous? *Heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu.* Ce que j'appelle heureux, ce n'est pas celui qui abonde de richesses; c'est celui qui met sa gloire à servir le Seigneur, fût-il au comble de l'adversité.

Un autre avantage que donnent des afflictions, c'est de nous servir d'épreuves. « L'affliction, dit saint Paul, produit la patience, « la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance « n'est point trompeuse [2]. » Plus donc le juste est affligé, plus il a droit de s'attendre à un meilleur avenir.... Vous voyez un homme vertueux, uniquement jaloux de plaire à Dieu, être exposé à mille adversités; ne vous en scandalisez pas. Il n'est occupé que de bonnes œuvres; il allait former tel établissement utile, et le voilà renversé: ne vous en troublez pas. Il se disposait à faire le voyage de la Terre-Sainte, pour y porter de riches aumônes, un naufrage a englouti et sa personne et ses généreuses intentions, ou bien il est tombé dans les mains des voleurs qui l'ont dépouillé; à peine a-t-il pu sauver sa vie. Que disons-nous à cela? Cet homme a fait naufrage: il n'en a pas moins tout le mérite de sa bonne action. Pourquoi Dieu l'a-t-il permis? Pour éprouver sa vertu. — Oui, mais ce sont des aumônes perdues pour les pauvres.—Ah! sans doute vous n'êtes pas plus occupé des pauvres que Dieu, qui les a créés; et s'il les prive de ce secours, il saura bien, s'il le juge néessaire, les en dédommager amplement. Loin de nous une téméraire curiosité qui veut pénétrer les secrets de la conduite de Dieu; glorifions-le en toute chose, convaincus qu'il a ses desseins dans tels événemens qu'il permet. Lesquels? Non seulement il ménage aux pauvres des ressources à défaut des secours qu'on leur portait, mais ce naufrage lui-même, Dieu, en éprouvant sa foi, lui prépare sa récompense. Rendre gloire à Dieu dans les plus affreux malheurs est plus méritoire que de faire l'aumône; et l'on recueille un plus grand fruit du courage qui fait supporter la perte des biens que de la libéralité qui les sacrifiait aux indigens. Job nous en donne un illustre témoignage. Tant qu'il fut riche, sa maison était l'asile des indigens, ses biens appartenaient à ceux qui n'en avaient pas; mais il n'était pas aussi grand, lorsqu'il ouvrait sa maison aux pauvres que quand il en apprenait la chute sans se plaindre; il n'était pas aussi grand quand il couvrait les malheureux de la laine de ses brebis que

[1] Ps cxliv, 41 et seq. — [2] Rom., v, 2.

quand, à la nouvelle que la flamme dévorait ses étables et consumait jusqu'au dernier de ses agneaux, il adressait au Seigneur ses actions de graces. Riche, il exerçait la bienfaisance; pauvre, il fait éclater sa sagesse. Il ne se disait pas à lui-même: Mes troupeaux périr! mais ils faisaient le patrimoine des pauvres; je pouvais bien ne m'être pas rendu digne de mes richesses; mais les pauvres, à qui j'en faisais part, méritaient-ils de les perdre? Non, vous n'entendez point le saint patriarche faire aucun de ces raisonnemens.... Dieu vous éprouve comme lui; comme lui, soyez patient et résigné. Il vous réduit à l'indigence de Lazare, au dénûment des Apôtres, des justes de l'Ancien Testament; rendez grace à Dieu de vous accorder ici-bas le partage des saints. Quand il vous afflige, c'est moins par rigueur que par amour, puisqu'il ne leur envoyait ces épreuves que pour les rendre plus grands et plus illustres. Rien qui lui soit plus agréable que la reconnaissance de la résignation; rien qui lui soit plus odieux que les plaintes et les murmures de l'impatience. Cessez donc de vous étonner que les œuvres de piété soient traversées par des difficultés qui souvent les arrêtent. C'est contre celles-là surtout que le démon dirige ses plus furieuses attaques, comme les voleurs sont aux aguets pour surprendre les maisons où il y a de l'or et de l'argent, et ne s'embarrassent guère de celles où il n'y a que du chaume et de la paille. La vertu ne marche qu'au milieu des piéges, et l'envie veille à côté de la bienfaisance; mais nous avons dans les mains une arme puissante, capable de repousser tous les traits de l'ennemi: c'est la résignation. Abel, sacrifiant au Seigneur, trouve dans son propre frère son meurtrier. Pourquoi Dieu le permet-il? Pour récompenser et sa piété et son martyre de deux couronnes immortelles. Moïse, secourant un Israélite opprimé, court risque de la vie; il est obligé de fuir. Pourquoi Dieu le permet-il? Pour nous animer à la patience par l'exemple des saints. Quel mérite aurions-nous à bien faire, s'il n'y avait nuls dangers à craindre? Les justes ont calculé à l'avance tous les maux qui les attendent, et ils n'en persistent pas moins à être justes. « Il « y a dans le ciel un Dieu qui peut nous retirer des flammes de la « fournaise, disaient les trois jeunes hommes de Babylone; mais, « quoi qu'il puisse arriver, nous vous déclarons, prince, que nous « ne reconnaissons point vos dieux, que nous n'adorons point la « statue d'or que vous avez fait élever.... [1] »

Quiconque se dispose à combattre ne se flatte point de sortir

[1] Dan., III, 17.

victorieux de l'arène sans l'avoir rougi de son sang. Soldat en guerre contre le démon, ne vous attendez point à mener une vie sans alarme et sans fatigue; ce n'est point pour le monde présent, mais pour le monde à venir que les récompenses vous sont promises. Lapidés, battus de verges, traînés de prison en prison, les Apôtres, occupés tout entiers au ministère de la prédication évangélique, n'attendaient pas qu'il y eût quelque trève à la persécution; c'était au sein même de la persécution qu'ils annonçaient la vérité avec le plus de force: témoin saint Paul, qui prêche, catéchise, baptise dans les fers, au fond des cachots, en présence du tribunal, au milieu des tempêtes, investi de dangers. Voilà vos modèles. Vous êtes, ô mon frère, cet homme dont je parlais tout à l'heure, qui a fait naufrage en allant porter au pauvres de la Terre-Sainte d'abondantes aumônes. Paul allait porter à Rome l'Evangile, trésor bien plus précieux que tout votre or et tout votre argent. Accueilli par un naufrage, il se voit exposé à mille contretemps divers; vous l'entendez dire à ceux de Thessalonique: « J'ai « bien souvent voulu me rendre auprès de vous; mais Satan m'en a « empêché [1]. » La prédication évangélique n'en a pas moins eu son cours et ses succès. Aussi Paul rendait-il graces à Dieu en toutes choses, convaincu qu'il était que ses adversités mêmes le rendaient plus agréable au Seigneur, et redoublant de zèle à mesure que les difficultés se multipliaient. Plus on aime, plus on se montre jaloux de faire ce qui plaît à l'objet aimé. Le paresseux succombe à la première attaque; une ame forte et qui s'est exercée dès longtemps, s'anime par les obstacles mêmes; et quel que puisse être l'événement, elle ne voit que Dieu pour lui en rendre graces. (Le même.)

Même sujet.

Saint Paul nous dit: « L'affliction produit la patience, la pa-« tience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance n'est pas trompeuse [2]. » Qu'est-ce à dire que « l'affliction produit la pa-« tience? » que l'un de ses plus précieux avantages est de fortifier celui qui souffre. Voyez les arbres qui croissent à l'ombre et à l'abri des vents; sous une apparence de vigueur et de beauté, ils sont faibles et délicats, et ne supporteraient point les attaques d'un violent orage; tandis que ceux qui sont élevés sur le sommet des plus

[1] I Thess., II, 18. — [2] Rom., v, 8.

hautes montagnes, fréquemment battus par le souffle des vents, exposés aux continuelles variations de l'atmosphère, à l'inclémence des frimas et aux coups de la tempête, contractent la dureté du fer. C'est là l'image de ces hommes nourris dans les délices et dans les voluptés, couverts de somptueux vêtemens, énervés par les bains et les parfums, par les alimens les plus délicats et les plus recherchés; ils ne soutiennent pas le travail et les pénibles exercices que demande la pratique de la vertu, corps efféminés, réservés aux supplices dont l'Ecriture menace les coupables; et leurs ames, accoutumées à leur vie douce et tranquille, exemptes de toute souffrance, nageant dans l'abondance, absorbées par les intérêts de la terre, ennemies de tout ce qu'il en coûte aux saints pour gagner le royaume céleste, ne font que préparer des alimens au feu des Enfers. Au contraire, les ames habituées à souffrir pour le service de Dieu, à ne redouter ni périls, ni travaux, ni traverses, nourries dans les affections et dans les épreuves, celles-là, endurcies à l'égal du fer et du diamant, et rendues plus courageuses par la souffrance elle-même, acquièrent un certain tempérament de force et de patience qui les fait triompher de tous les assauts des hommes et des événemens. (Le même.)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LES SOUFFRANCES.

Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde.

Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé. (*Psal.*, 33, 19.)

Multæ tribulationes justorum.

Les justes sont appelés à beaucoup d'afflictions. (*Ps.*, 33, 20.)

Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.

Couvrez leur visage de confusion, et ils chercheront votre nom, Seigneur. (*Psal.*, 82, 17.)

Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras : ipse salvabit nos propter misericordiam suam.

C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités, et c'est lui qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. (*Tob.*, 13, 5.)

Tentati sunt patres nostri, ut probarentur si vere colerent Deum suum.

Nos pères ont été tentés, pour éprouver s'ils servaient Dieu véritablement. (*Judith*, 8, 21.)

In paucis vexati, in multis disponentur; quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.

Leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. (*Sap.*, 3, 5.)

Percussisti eos, et non doluerunt; attrivisti eos, et renuerunt accipere disciplinam : induraverunt facies suas supra petram, et noluerunt reverti.

Vous les avez frappés, Seigneur, et ils ne l'ont point senti; vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont point voulu revenir à vous. (*Jér.*, 5, 3.)

Castigasti me et eruditus sum.....

Vous m'avez châtié et j'ai été instruit par mes maux. (*Jér.*, 31, 18.)

In tribulatione sua mane consurgent ad me : venite, et revertamur ad Dominum.

Dans l'excès de leur affliction ils se hâteront de recourir à moi : venez, diront-ils, retournons au Seigneur. (*Osée*, 6, 1.)

Obsecro eos qui hunc librum lecturi sunt, ne abhorrescant propter adversos casus; sed reputent ea quæ acciderunt, non ad interitum, sed ad correptionem esse generis nostri.

Je conjure ceux qui liront ce livre de ne point se scandaliser de tant d'horribles malheurs, mais de considérer que tous ces malheurs sont arrivés, non pour perdre, mais pour châtier notre nation. (*II. Machab.*, 6, 12.)

Non est servus major Domino suo; si me persecuti sunt, et vos persequentur.

Le serviteur n'est pas au dessus du Maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. (*Joan.*, 15, 16.)

In mundo pressuram habebitis; sed confidite, ego vici mundum.

Vous aurez des afflictions dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. (*Idem*, 16, 33.)

Existimo quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.

Je trouve que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous. (*Rom.*, 8, 18.)

A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.

C'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. (*I. Cor.*, 11, 32.)

Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.

Je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie au milieu de mes souffrances. (*II. Cor.*, 7, 4.)

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. (*Gal.*, 6, 14.)

Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.

Ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. (*II ad Tim.*, 3, 12.)

Ego quos amo arguo et castigo.

Je reprends et je châtie ceux que j'aime. (*Apocal.*, 3, 19.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES.

EXORDE.

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. (*Hebr.*, XII, 12.)

Voici les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu, où l'Eglise représentera si vivement par ses chants, par ses paroles et par ses mystères celui de sa passion douloureuse qu'il n'y aura aucun de ses enfans à qui nous ne puissions dire ce que l'Apôtre disait aux Galates, que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux. Elle commence aujourd'hui à lire dans l'action de son sacrifice l'histoire de la passion de son rédempteur; commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce que, pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le Chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelques jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale de la piété chrétienne. Il m'a semblé, Chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il fallait attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix; et j'ai cru que je parlerais faible-

ment, si ma voix n'était soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang : « Qui parle mieux, dit saint Paul, « et plus fortement que celui d'Abel [1]. »

Servons-nous donc, Chrétiens, de cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience qui est le fondement du Christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave*, *Maria.*

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience, et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; c'est-à-dire qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat dont parle l'Apôtre est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que Dieu nous envoie; et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'Apôtre nous exhorte de la part de Dieu à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix : car, c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles: « Jetez, dit-il, les yeux sur Jésus, qui s'étant pro- « posé la joie a soutenu la mort de la croix après avoir méprisé la « confusion : » *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem*, *confusione contempta* [2].

De là nous devons conclure que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois, en un mot, de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié; c'est là que nous renvoie le divin Apôtre. Suivons son conseil; allons au Calvaire; considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, Chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, dit saint Augustin, trois hommes attachés à la « croix, un qui donne le salut, un qui le reçoit, un qui le perd : » *Tres erant in cruce*, *unus salvator*, *alius salvandus*, *alius damnandus.* Au milieu l'Auteur de la grace : d'un côté un qui en profite, de l'autre côté un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original; d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilége. D'un côté un qui endure avec soumission, de l'autre un qui se révolte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur péni-

[1] Hebr., XII, 24. — [2] *Ibid.*

tent et un pécheur endurci ; un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables ; un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du Paradis ; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Discernement terrible, et diversité surprenante ! Tous deux sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice ; mais hélas ! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi, nous le verrons, Chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience, il couronne celui qui souffre selon son esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous faut méditer, parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante ; quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige ; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne ; le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti ; le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir ; il fait voir, dans le bon larron, de quelle bonté paternelle il use envers ceux qui souffrent comme ses enfans ; enfin il nous montre dans le mauvais quels jugemens redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles. Apprenons aujourd'hui, messieurs, apprenons de ces trois patiens, dont la cause est si différente, trois vérités capitales ; contemplons dans le patient qui souffre étant juste la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables ; apprenons du patient qui se convertit l'utilité des souffrances portées avec soumission ; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres ; et comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours. (BOSSUET, *Sur la nécessité des Souffrances.*)

Jésus-Christ en souffrant lui-même, nous apprend qu'il y a nécessité de souffrir.

C'était la volonté du Père céleste que les lois des Chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Evangile ; mais l'Evangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, dit l'Ecriture, avant que de parler [1] : » il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit ; si bien que sa parole est bien notre loi ; mais la loi primitive, c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamentale, il faut remarquer avant toutes choses que le grand mystère du Christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler ; il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitassions dans la sainteté de ses mœurs ; il a pris notre chair, afin que nous prenions son esprit ; enfin nous avons été son modèle dans le mystère de l'Incarnation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de sa vie. « Soyons, dit saint Gré« goire de Nazianze, semblables à Jésus-Christ, parce qu'il a voulu « être semblable à nous : devenons des dieux pour l'amour de lui, « parce qu'il a voulu devenir homme pour l'amour de nous » : *Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sicut nos : efficiamur Dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo.* Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, messieurs, qu'elle soit établie sur des fondemens inébranlables ; et jamais ils ne seront tels, si nous ne les recherchons dans les Ecritures.

Que dans le mystère de l'Incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine épître aux Hébreux. « Il a dû, dit cet Apôtre des gentils, « se rendre en tout semblable à ses frères : » *Debuit per omnia fratribus similari* [2] ; et encore en termes plus clairs : « Parce que « les hommes, dit-il, étaient composés de chair et de sang, lui « aussi semblablement, *similiter*, a voulu praticiper à l'un et à « l'autre : » *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem* [3].

Vous voyez donc manifestement que le Fils de Dieu, en ve-

[1] Act. I, 1. — [2] Hebr., II, 17. — [3] Ibid., 14.

nant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse Incarnation. Mais pourquoi cela, Chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. « Il n'a pas pris les « Anges, mais il a pris la postérité d'Abraham [1], » pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas la moins importante. « Il n'a pas pris les Anges, » parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux Anges : « Il a pris la prostérité d'Abraham, » parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche; « Non « à sa race selon la chair, mais à la race spirituelle qui devait « suivre les vestiges de sa foi [2], » comme dit le même Apôtre en un autre lieu; c'est-à-dire, si nous l'entendons, aux enfans de la nouvelle alliance.

Par conséquent, Chrétiens, nous avons en Jésus-Christ une loi vivante et une règle animée. Celui-là ne veut pas être Chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Ecriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple, jusque-là qu'il ne nous est permis d'imiter les saints, qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ; et jamais saint Paul n'aurait osé dire avec cette liberté apostolique : « Soyez mes imitateurs, » s'il n'avait en même temps ajouté, « comme je le suis de Jésus-Christ : » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* [3]. Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus nos imitateurs : « *Imitatores nostri facti estis* [4], « et aussi, ajoute-t-il, de notre Seigneur, » *et Domini*; afin de nous faire entendre que quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose en ce lieu une entreprise impossible; car, dans un original de peinture, on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême, qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire : mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous devez pratiquer les mêmes choses; et en voici la raison dans la conséquence

[1] Hebr., II, 16. — [2] Rom., IV, 12. — [3] I Cor., IV, 16; XI, 1. — [4] I Thess., I, 6.

des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères; ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, « il a pris, dit l'Apôtre, toutes nos faiblesses [1]; » nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus : il s'est revêtu en vérité de l'intégrité de notre chair; et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son Esprit, « parce que, comme dit l'Apôtre, celui qui n'a pas l'Esprit « de Jésus-Christ, il n'est pas des siens : » *Si quis autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus* [2].

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet Esprit de Jésus : mais si peu que nous consultions l'Ecriture-Sainte, nous remarquerons aisément que l'Esprit du Sauveur Jésus est un esprit vigoureux, qui se nourrit de douleurs, et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint Prophète « homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem* [3]. Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions? Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'école appelle expérimentale ; et il veut dire, si nous l'entendons, parmi tant d'objets divers qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux ; il n'a voulu savoir par expérience que ce qui était amer et fâcheux, les douleurs et les peines : *Virum dolorum et scientem infirmitatem;* et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis, parce qu'il voulait profiter dans cette terrible science qu'il était venu apprendre en ce monde, je veux dire, la science des infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem.*

Et certainement, ames saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison; et il est aisé de nous en convaincre par une circonstance considérable, que saint Jean a remarquée dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet homme de souffrances étant à la croix tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui était prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui

[1] Heb., IV, 15. — [2] Rom., VIII, 9. — [3] Is., LIII, 3.

était promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de « l'Ecriture fût encore accomplie, il dit : J'ai soif : » *Sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio*[1]. Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce Juif impitoyable arrosa sa langue, après ce dernier outrage dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie, voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : « C'en est fait, dit-il, tout est consommé : » *Consummatum est*[2]. Je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve ; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines ; mourez maintenant quand il vous plaira, et il est temps de terminer votre vie. Et en effet aussitôt, « baissant la tête, il rendit son ame : » *Et inclinato capite tradidit spiritum ;* mesurant la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, messieurs ; mais ajoutons encore comme un dernier trait pour vous faire connaître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandait la rédemption de notre nature ; et en voici la raison. S'il s'était réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeait de sa patience, il ne nous aurait pas donné l'idée tout entière de l'estime qu'il fait des afflictions, et nous aurions pu soupçonner qu'il les aurait regardées plutôt comme un mal nécessaire que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous et de payer à son Père par ce sacrifice ce qu'exigeait sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs ; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices qui sont ses souffrances ; et comme dit admirablement ce célèbre prêtre de Carthage, « Il veut se rassasier avant « que de mourir, par le plaisir d'endurer : » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.* Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur était un festin dont tous les mets étaient des tourmens ? festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut ; mais sa mort ne suffisait pas à

[1] Joan, XIX, 28. — [2] Ibid., 30.

cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y joindre les fouets et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de supplices presque inconnus, peines nouvelles et inouïes, afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Eh bien, messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés; il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grace qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfans de sang, enfans de douleurs, quoi, vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent. C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi, est-ce que vous prétendez au salut sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre qui vous dit « qu'il a tant souffert, afin que vous « suiviez son exemple et que vous marchiez sur ses pas? » n'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche « qu'il faut être configuré « à sa mort, afin de participer à sa résurrection glorieuse? » *Configuratus morti ejus; si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis* [2]. Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que, pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix comme lui même a porté la sienne? et en voici la raison qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, Chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or, c'est nous qui sommes son corps et ses membres : « Nous sommes la chair de sa « chair et les os de ses os [3], » comme dit l'Apôtre. Et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre

[1] I Petr., II, 21. — [2] Phil., III, 10 et 11. — [3] Ephes., V, 30.

dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, messieurs, un si grand mystère: entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même : nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps que son propre corps; plus ses membres que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne, entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y « a rien en lui de sain ni d'entier [1] ;» tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacriléges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores et coule à terre à grosses gouttes: toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela veut dire, messieurs, que l'Eglise qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Eh quoi donc! pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Néron, les Domitien et les autres persécuteurs du nom chrétien? faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les Chrétiens étaient immolés innocens à la vengeance publique? Non, mes frères; à Dieu ne plaise, mes frères, que le monde soit si ennemi de la vérité que de la persécuter par tant de supplices. Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur; et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi, sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, il ne faut pas craindre, messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre: s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parens, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons dans les Saintes Lettres que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous

[1] Is., I, 6.

retranchons cet amour qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme: je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, Chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui; non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire: s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre, travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au Sauveur Jésus que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux; je veux dire le sang des larmes amères qui est nommé si élégamment par saint Augustin « le sang de nos ames. » Lorsque nous le versons devant Dieu en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience: la nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'embarras, le monde assez d'injustices, la faveur assez d'inconstance: il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante: si bien que ce n'est pas seulement l'Evangile, mais encore le monde et la nature qui nous imposent la loi des souffrances: il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un Chrétien. (BOSSUET.)

Nécessité des souffrances dans la religion.

Renoncer au monde et à ses charmes trompeurs; au démon et à ses suggestions criminelles; à la chair et à ses lâches faiblesses, pour ne suivre que les attraits, les leçons, les exemples d'un Dieu Sauveur: voilà, je ne dis pas la perfection, mais l'essence même du Christianisme.

A cette fin si noble de la religion s'opposent trois grands obstacles: la vivacité des passions, émues par les objets sensibles; la tyrannie des vices, soutenue de l'habitude; la médiocrité des ver-

tus nourries dans une molle indolence. Le moyen de vaincre des dispositions si contraires à nos devoirs ? Point d'autre, Chrétiens auditeurs, dans le cours ordinaire de la Providence, que les souffrances.

Les souffrances, en premier lieu, mortifient les passions, en retranchant les objets qui les flattent. Hélas! nous avons tous promis de ne nous y attacher jamais, lorsque nous avons promis de renoncer au monde et à ses charmes, pour ne suivre que la grace et ses attraits ; ce n'est qu'à cette condition que, mis au nombre des enfans de Dieu, nous avons reçu droit à son héritage ; mais hélas ! cette sacrée promesse du baptême, la tiendrions-nous en effet, si Dieu, par de salutaires afflictions, ne nous sevrait de ces objets enchanteurs qui causent tous les mouvemens déréglés des passions, et qui étouffent les plus purs sentimens de la grace ?

Nous naissons hommes avant que d'être faits Chrétiens, et la grace en nous ne détruit point la nature. Dès que nous sortons des ténèbres de l'enfance, et que nous jouissons des lumières de la raison, je vous demande, mes frères, où se portent nos premiers regards ; sur les vérités de la religion, ou sur les vanités du siècle? où volent nos premiers désirs ; vers les félicités du ciel, ou vers les prospérités de la terre? où s'adressent nos premiers vœux ; au Maître des biens éternels, ou au dispensateur des faveurs passagères? où courent nos premiers pas ; dans les sentiers de la vertu, ou dans la route des plaisirs ? où se fixe notre cœur ; à son Créateur et à son Dieu, ou bien à la créature et à soi-même? Avouons-le, Chrétiens, à notre confusion ; malgré tous les engagemens du Christianisme à renoncer au monde et à ses faux appas, les objets sensibles nous éblouissent, nous charment, nous inspirent pour eux les passions les plus vives. Qui nous détrompera donc de leurs flatteuses illusions ? qui nous délivrera de leurs impressions dangereuses ? qui en arrêtera les funestes effets ? contre un poison si doux ne faut-il pas des remèdes amers ? Ah ! du moins, Seigneur, ne nous épargnez pas les retranchemens nécessaires ; mortifiez nos penchans, réprimez nos inclinations; ne nous rendez pas ici-bas satisfaits et contens, afin que nous y soyons Chrétiens et fidèles. Qu'il est naturel de joindre aux distinctions des honneurs, les hauteurs d'une fierté mondaine; aux commodités des richesses, les superfluités d'un luxe profane ; au goût des plaisirs, les débordemens d'une sensualité païenne! Que le plan est glissant de la prospérité à l'orgueil; de la fortune à l'ambition ; de la volupté à la mollesse! Quelle route, grand Dieu ! à la recherche de l'humilité, que le faîte

de la gloire ; à la pratique de la mortification, que l'usage des douceurs de la vie; au détachement du cœur, que la satisfaction des sens; en un mot, à la modération de toutes les passions, que l'accomplissement de tous les désirs!

Parcourons les conditions différentes, et voyons, sur ce point, si l'expérience dément la raison. Où trouver cette divine sagesse dont la sagesse incarnée est venue nous tracer les leçons? Ne la cherchez pas, dit l'Ecriture, où les hommes cherchent leur bonheur; elle n'est point le partage des heureux de la terre : *Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium* [1].

Si vous cherchez la présomption de l'esprit, l'enflure du cœur, l'artifice du langage, le déguisement de personnage, et tout le faible des plus nobles passions, vous le trouverez à la cour des grands, parmi l'éclat, la pompe et l'encens : *Cor stultorum ubi lætitia* [2]. Mais si vous aimez la simplicité, la droiture, la docilité, la modestie et tout le solide d'une véritable sagesse, ne sortez pas de ces tristes conditions exposées aux rebuts et aux caprices de ceux qui les dominent : *Cor sapientium ubi tristitia.*

Si vous voulez connaître les excès de l'amour-propre, les raffinemens de la cupidité, les délicatesses de la chair, et tout le ridicule des plus basses passions, vous le verrez dans le sein des familles florissantes, parmi les ris, les jeux et les festins : *Cor stultorum ubi lætitia.* Mais si vous demandez la frugalité, la tempérance, la régularité, l'application, et tout le sérieux d'une mûre sagesse, jetez les yeux sur ces pénibles états, condamnés au travail, et réduits au pur nécessaire : *Cor sapientium ubi tristitia.*

Si vous êtes curieux des folies du paganisme, de ces aveugles hommages, de ces assiduités inutiles, de ces devoirs superstitieux rendus à des divinités mortelles et fragiles, vous pouvez en être témoin chez les riches, adorés, applaudis, idolâtrés parmi l'or et l'argent : *Cor stultorum ubi lætitia.* Mais si vous vous attachez à découvrir des ames vertueuses et chrétiennes et toujours prêtes à réclamer leur Sauveur et leur Dieu, arrêtez-vous à ces personnes affligées que le peu de ressource qu'elles ont ici-bas force à porter plus haut leurs vues et leurs soupirs : *Cor sapientium ubi tristitia.* Voilà ce qu'ont reconnu tous les sages de l'Ancien et du Nouveau Testament, lorsqu'après bien des réflexions sur les caractères des hommes, aussi différens que leurs fortunes, ils ont conclu d'un commun accord que les biens jetaient dans l'égarement; mais que

[1] Job., XXVIII, 13. — [2] Eccli., VII, 5.

les maux inspiraient la sagesse : *Cor stultorum ubi lætitia, cor sapientium ubi tristitia.*

Voilà ce qu'ont fait voir dans la loi de grace, aussi bien que dans la loi écrite, tant de Samsons endormis dans les succès, et de Machabées vigilans dans les revers : tant de superbes Amans dans la splendeur et l'opulence, et d'humbles Mardochées dans l'indigence et l'obscurité ; et pour dire quelque chose de plus convaincant, tant de Saüls, de Davids, de Joas devenus dans leur bonheur, jaloux, violens, sanguinaires, de justes, de débonnaires, de bienfaisans qu'ils étaient dans leurs traverses ; tant de Salomons enfin, que la sûreté de leurs lumières n'a pu préserver des écueils de leur condition, assez éclairés pour en montrer aux autres les dangers, et assez insensés pour y donner eux-mêmes, jusqu'à devenir impies dans les plaisirs, après avoir averti que les plaisirs faisaient apostasier les plus sages. Tous ces exemples fameux ne prouvent-ils pas que la prospérité est l'élément des passions : *Cor stultorum ubi lætitia*, et l'adversité l'école de la sagesse et de la religion ? *Cor sapientium ubi tristitia.*

Venons à une preuve plus forte et plus touchante, et de l'expérience commune passons au témoignage de votre cœur. Recueillez tous les sentimens que vous y trouvez raisonnables et chrétiens, et voyez si, de ceux qui sont le mieux établis, il en est un seul dont vous ne soyez pas redevables aux souffrances. Vous sentez autant d'indifférence et de dégoût même pour le monde que vous aviez pour lui de passion et de fureur. Ce qui vous y attirait autrefois n'a plus pour vous le même attrait ; l'on ne vous voit plus la même ardeur pour les assemblées, les fêtes, les spectacles ; y passer les jours et les nuits, c'eût été à certain temps vos délices ; y paraître seulement, c'est aujourd'hui votre supplice. Pour des objets si dangereusement aimés, d'où vous vient cette heureuse froideur ? Si vous avez changé pour le monde, n'est-ce pas que le monde a changé pour vous ? L'éclat d'une disgrace, la honte d'un refus, le déclin de l'âge, le dérangement des biens de fortune, la perte même de quelque agrément de la nature, en vous effaçant à ses yeux, l'a peut-être effacé de votre cœur. Si cela est, vos sentimens ne sont pas encore bien purs ; mais Dieu, qui les a formés par le moyen de l'affliction, les perfectionnera par le secours de sa grace ; les feux éteints de la passion rendront au flambeau de la religion sa pureté et sa force ; et après avoir renoncé au monde en sage mondain, vous y renoncerez en parfait Chrétien : combien de fois de cruels dépits ont-ils donné lieu à de saintes retraites !

Vous étendez le mépris que vous avez pour le monde jusque sur ses favoris; c'étaient là autrefois vos idoles; c'était à leurs pieds que vous portiez vos vœux et votre encens, dans l'espérance qu'ils vous couvriraient de leur ombre et qu'au besoin ils vous prêteraient leur appui; maintenant vous n'y faites plus de fond; Dieu seul et ses autels sont votre asile, et ce n'est plus que dans le ciel que vous cherchez des patrons, c'est-à-dire qu'une piété solide prend en vous la place d'une vanité indiscrète, et que les sentimens de la religion succèdent aux empressemens de la passion: disposition salutaire; mais pour vous y faire entrer, la grace ne s'est-elle pas servie de l'adversité, de la chute d'un protecteur puissant, de l'infidélité d'un ami méconnaissant, du refroidissement d'un maître mécontent? car l'ame du fidèle, ainsi que la colombe de Noé, ne revient guère à l'arche du Seigneur que quand elle ne trouve point où se reposer sur la terre.

Vous n'êtes pas plus affamé des trésors qu'enivré des faveurs du siècle. Vous vous contentez de ce que la Providence vous donne, et dans le peu même que vous avez, plus libéral encore que bien des riches dans leur abondance, vous donnez de votre nécessaire, tandis qu'ils refusent leur superflu; voilà l'esprit du Christianisme, esprit de détachement, esprit de charité; mais la grace de qui vous le tenez par miséricorde, ne vous l'a-t-elle pas fait acheter par un peu d'adversité? si vous n'aviez pas tant de peine à vivre selon votre état, n'auriez-vous pas plus d'envie d'amasser, pour devenir ce que vous n'êtes pas? plaindriez-vous les misères d'une extrême indigence, si vous ne sentiez pas les incommodités d'une juste médiocrité? et compatiriez-vous si fort aux affligés, écouteriez-vous un peu volontiers un discours sur les afflictions, si vous n'étiez pas affligé vous-même? Il faut être, disait le Sage, du moins, comme vous êtes, entre la pauvreté et la richesse, pour être touché des maux, sans être tenté des biens de la vie, et c'est pour cela qu'il demandait à Dieu cet état préférablement à tout autre: *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi*[1]. Revenu de l'enchantement du monde, de la vanité de ses grandeurs, de la fragilité de ses biens, vous l'êtes encore de la folie de ses plaisirs. Vous n'êtes plus sensible qu'aux joies pures d'une bonne conscience; le soin de la régler vous occupe, et vous vous dites souvent à vous-même: Pensons à nous, donnons ordre à notre conscience, et mettons-nous en état de rendre compte à Dieu. C'est là penser en Chrétien;

[1] Prov., xxx, 8.

mais ces pensées, qui naissent sans doute de la grace, n'ont-elles pas été conçues dans la douleur? ne sont-elles pas inspirées par la mort d'une personne qui vous fut chère, nourries par les atteintes d'un mal qui devient habituel, entretenues par les pressentimens d'une fin qui approche et d'une éternité qui la suit? C'est en de pareilles conjonctures qu'on ne trouve que douceurs dans la pénitence et qu'amertumes dans les plaisirs.

Enfin, je vous vois aujourd'hui réservé dans vos jugemens, mesuré dans vos discours, obligeant dans vos manières, modéré dans vos ressentimens, et vous étiez né vif, critique, impatient, colère. Les plus grandes offenses vous aigrissent beaucoup moins que ne faisait autrefois le moindre mot; vous excusez de visibles défauts, vous qui donniez un tour malin à des actions innocentes, et vous faites l'éloge de ceux dont vous vous plaisiez à faire la satire. Ce changement est sans doute l'ouvrage de la grace; mais l'adversité n'en a-t-elle pas été l'instrument? Avant que vous fussiez si indulgent, ne vous a-t-on pas été trop sévère? ne vous a-t-on pas condamné mal à propos pour vous apprendre à ne pas condamner légèrement? et n'est-il pas vrai que la médisance ne vous déplaît tant que depuis que vous avez senti quelques traits de la calomnie? Car l'expérience, surtout en fait de mœurs, est la maîtresse la plus dure, mais la plus utile; rien n'instruit mieux de ce qu'il ne faut point faire que d'être obligé de le souffrir; et ce n'est presque jamais qu'à ses propres dépens qu'on devient plus sage et plus Chrétien.

Mais quoi! Dieu, me direz-vous, dont la puissance égale la bonté, ne peut-il pas réunir en notre faveur la religion et la prospérité? La grace, dont les trésors sont immenses, n'a-t-elle pas d'autre moyen de réparer, d'élever, d'enrichir, de fortifier la nature que de la dépouiller, de l'abattre, de l'affliger, de l'appauvrir; et ne saurait-on être Chrétien qu'on ne souffre? Ah! mes chers frères, il ne s'agit point ici de ce qui se peut absolument, mais de ce qui se peut dans les règles ordinaires de la Providence. Or, des passions flattées et dociles, des désirs satisfaits et réglés, des sens immortifiés et innocens, une chair caressée et soumise, une vie enfin délicieuse et chrétienne, ce seraient, dans l'état où nous sommes, des prodiges. Est-il de la sagesse d'un Dieu d'asservir sa puissance à notre délicatesse et de s'employer à des miracles frivoles pour nous épargner des peines utiles? C'est bien assez qu'il nous traite comme des malades à qui la prudence d'un médecin refuse, malgré leur appétit, des alimens qui ne manqueraient pas de leur nuire; ou comme des enfans des mains de qui la tendresse d'une

mère, sans avoir égard à leur dépit, arrache le couteau dont ils se jouent et dont ils vont se percer le cœur; c'est-à-dire qu'il nous retranche sans pitié tout ce qui émeut la passion et met le salut en danger. Quel sujet avons-nous, Seigneur, de nous en plaindre, puisque vous ne faites après tout que ce que nous nous sommes engagés de faire nous-mêmes, lorsqu'en renonçant au monde et à ses charmes, nous avons renoncé aux objets les plus flatteurs des passions? premier obstacle à la religion.

Les passions réglées, la religion demande des vertus. Or, les souffrances corrigent les vices, en détruisant les habitudes qui les ont formés et qui en soutiennent la tyrannie. Car les premiers péchés viennent du démon et de ses suggestions malignes; c'est pour cela que dans le baptême on nous y fait renoncer. Mais les récidives et leur enchaînement fatal viennent de leur faux bonheur et de leur trompeuse prospérité. Si tout pécheur était malheureux dès le premier péché, il n'y aurait point de vicieux au monde, et si tout vicieux prospérait dans son iniquité, j'ose le dire, ô mon Dieu! vous trouveriez peu de pénitens parmi tant de coupables. Qu'un crime heureux est un mal difficile à détester! et tout prévaricateur épargné devient à coup sûr un impénitent incorrigible. Car, quel accès, Seigneur, votre grace trouve-t-elle dans son esprit et dans son cœur, et par où peut-elle s'en ménager l'entrée? Par la foi? que ses lumières sont faibles dans un homme à qui le vice réussit! les heureux, vous le savez, sont presque tous incrédules et esprits forts. Hélas! si la seule vue de la prospérité des méchans ébranle souvent la religion du juste, comme l'ont témoigné les plus grands saints, quelle impression d'infidélité ne fait pas le succès du crime dans celui qui en goûte le fruit! Est-ce en trop dire que d'assurer avec le Prophète que Dieu n'est point l'objet de ses pensées ni la foi la règle de ses jugemens? *Non est Deus in conspectu ejus* [1]. Par la raison? Hélas! en fait-il seulement usage? Les vicieux sont toujours sur certains points insensés. Tout pécheur content, dit le même Prophète, est un stupide achevé: le péché d'habitude n'est point un égarement passager, c'est une folie durable: *Comparatus est jumentis* [2]; la raison n'y jette plus que de faibles lueurs, plus propres à colorer qu'à dévoiler le vice: *Ad excusandas excusationes in peccatis* [3]. Par l'expérience? elle ne sert qu'à l'aveugler davantage et à le corrompre de plus en plus. Tout lui succède, tout lui rit, tout le flatte, tout l'invite à persister dans son péché; et si

[1] Ps. x, 5. — [2] Ibid. XLVIII, 13, 21. — [3] Ibid. CXL, 4.

la conscience le trouble encore quelquefois par de salutaires menaces, sa réponse, dit l'Ecriture, est toute prête: J'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé? *Peccavi, et quid mihi accidit triste*[1]. Bannie donc de son esprit, par où la grace peut-elle se faire jour dans son cœur? Par la reconnaissance des biens qu'il a reçus? il n'en connaît point de plus avantageux que ceux qu'il tire de son crime: bien loin de savoir gré des dons spirituels, il ne tient aucun compte des bienfaits sensibles, et Dieu, en le comblant chaque jour de ses faveurs, ne fait que verser ses pluies sur une terre ingrate, et semer sur un rocher stérile, qui ne porte, dit l'Ecriture, que des racines empoisonnées et des fruits amers: *De vinea Sodomorum vinea eorum: uva eorum, uva fellis*[2].

Par la honte du péché dont il est l'esclave? Ah! si la honte du vice n'a pu le retrancher dans ses commencemens, où il n'est encore qu'étranger et comme enté par le démon, pourra-t-elle l'arracher après des progrès qui l'ont rendu familier et l'ont fait passer en nature? Eh! mes frères, quand on est heureux dans le temps où nous sommes, est-il donc si honteux de pécher? Le vice alors marche tête levée et laisse rougir la vertu; il semble en avoir pris la noble hardiesse et l'avoir chargée de sa timidité naturelle. Ce n'est que quand il est poursuivi qu'il se cache, de peur d'être flétri; il se montre dès qu'il prospère, parce qu'il est sûr d'être applaudi: *Laudatur peccator et iniquus benedicitur*[3].

Par la crainte des châtimens qui l'attendent en l'autre vie? Il faudrait d'abord les croire et y penser; mais supposé même qu'il les croie et qu'il y pense, les maux à venir, auprès des maux présens, s'évanouissent, ne paraissent que dans un sombre éloignement, et se perdent dans un faux jour de pénitence qui empêche de les prévoir, parce qu'il promet de les prévenir.

Par où donc, encore une fois, la religion peut-elle corriger les mœurs dépravées, détruire l'empire de Satan, et faire refleurir l'étude de la vertu où règne impunément l'habitude du vice? Ah! il n'y a que les voies de rigueur qui ouvrent alors le retour à la grace; il n'y a que l'épreuve de l'adversité qui réforme l'abus de la prospérité; il n'y a que l'affliction qui fasse une ame pénitente et vertueuse, d'une ame impénitente et criminelle. Il faut qu'un coup du ciel brise cette idole de fortune, ouvrage de tant de favorables intrigues et d'heureux artifices; qu'il dissipe ces trésors d'iniquité, fruits de fraudes profitables et d'avantageuses injustices; qu'il ruine

[1] Eccl., v, 4. — [2] Deut, xxxii, 32. — [3] Ps x, 30.

ce corps de péché, objet de tant de voluptueuses débauches et de flatteuses sensualités; qu'il porte l'horreur et l'infamie dans ces commerces d'impudicités, suites de tant d'agréables chaînes et de tendres engagemens: *Imple facies eorum ignominia* [1]. Alors, Seigneur, alors ces esclaves volontaires des prestiges du démon et de leurs propres iniquités deviendront les conquêtes de votre grace: *Et quærent nomen tuum*, *Domine.* La sensibilité de leur peine réveillera la vivacité de leur foi, rappellera la lumière de leur raison, ranimera la voix de leur conscience. La foi leur dira que, quels que soient les instrumens, vous seul, ô mon Dieu! êtes l'auteur de leurs souffrances; la raison, que, s'il est dur de ressentir, il est juste de respecter vos coups; et la conscience, que, pour grands que soient leurs châtimens, ils n'égalent pas encore leurs offenses. Leurs vues ainsi changées, leurs sentimens changeront avec elles; ils commenceront à rendre des actions de graces des biens qu'ils ont reçus, quand ils sentiront les regrets de les avoir perdus; ils auront honte d'avoir abusé des bienfaits, quand ils seront obligés de recourir au bienfaiteur, et ils craindront alors l'accablement des maux éternels, quand ils éprouveront la rigueur des maux temporels.

A ces dispositions de nécessité de leur part, de la vôtre, Seigneur, vous joindrez des dispositions de grace; vous leur ferez entendre au fond du cœur que, tout irrité que vous êtes, vous n'êtes pas implacable; que vous les punissez moins en juge qu'en père; que, si vous les affligez, ce n'est point par haine, mais par tendresse, et que vous ne leur épargnez pas vos châtimens, parce que vous leur réservez encore votre héritage. A ces soupirs forcés que leur arrachera la douleur, vous répondrez par cette voix consolante : Convertissez-vous à moi, et je me convertis à votre égard; je cesse de vous corriger, si vous cessez de me déplaire; et vous ne me trouverez plus sévère vengeur, dès que vous ne serez plus enfant rebelle. A ces traitemens rigoureux vous mêlerez de tendres caresses; vous assaisonnerez d'une onction divine leur simple repentir; vous récompenserez de saintes douceurs leurs moindres efforts; et par ce sage tempérament de sévérité et de clémence, vous les affectionnerez à leurs devoirs, et vous les dégoûterez de leurs vices.

N'est-ce pas ainsi, mes frères, que s'achève la délivrance des ames engagées par une longue servitude dans les liens du démon

[1] Ps. LXXXII, 17.

et du péché? Montrez-moi dans toute la suite de l'histoire sainte un seul pécheur d'habitude revenu sincèrement à Dieu, sans le secours de l'affliction. C'est dans l'horreur d'un cachot, qu'accablé sous les débris d'une fortune éclatante, l'infidèle Manassès abjure son impiété : Graces, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, pardon, miséricorde! *Tu, Domine, posuisti pœnitentiam propter me!* C'est dans la solitude des forêts que, réduit à la condition des bêtes, l'orgueilleux Nabuchodonosor dépose sa fierté. Oui, je le confesse, à vous seul, Seigneur, gloire, adoration, hommage : *Laudo, et magnifico, et glorifico Regem cœli*[1]. C'est dans les abîmes de la mer que, devenu la proie d'un monstre impitoyable, le fugitif Jonas déteste sa désobéissance. Tempêtes, orages, élémens soumis aux ordres de mon Dieu, ah! portez ma voix suppliante au trône de sa clémence! *Veniat ad te oratio mea ad templum sanctum tuum*[2]. C'est dans le fond d'un désert que, pressé de la faim, l'enfant prodigue reconnaît ses égaremens : J'ai péché contre Dieu; j'ai offensé mon père; qu'on me traite comme le plus vil esclave; c'en est encore trop pour moi : *Pater, peccavi in cœlum, et coram te; fac me sicut unum de mercenariis*[3]. Et pour rassembler dans un seul témoignage une infinité d'exemples, c'est dans le concours de tous les fléaux de la vie qu'également persécuté et des hommes et de Dieu, un peuple entier d'élus et de saints, vicieux autrefois et corrompu, attribue son salut à ses disgraces. O vous, peuple, s'écrie-t-il, successeur de notre foi, et peut-être imitateur de nos désordres! vous qui apprendrez l'histoire de nos désastres, ne vous alarmez pas de nos malheurs : *Ne abhorrescant propter adversos casus*[4]. Sachez que ces coups de rigueur en apparence étaient au fond des coups de grace, et que c'est aux afflictions de la vie que nous devons l'extirpation des vices : *Sed reputent ea quæ acciderant non ad interitum, sed ad correptionem.*

Enfin, les souffrances élèvent et consacrent les vertus, en écartant tout ce qui en énerve la force et en affaiblit le mérite devant Dieu. Car c'est une vérité reconnue que la vertu rampe et dégénère dans la prospérité. Sans parler davantage des passions qui la combattent, et dont j'ai déjà fait assez voir les dangers, la chair, la nature, l'amour-propre, la resserrent et la retiennent dans une lâche médiocrité. De là vient qu'obligés dans le Christianisme de courir à l'odeur des parfums du céleste Epoux, c'est-à-dire d'aspirer à la perfection des sublimes vertus, on nous oblige dans le

[1] Dan., IV, 34. — [2] Jon., II, 8. — [3] Luc., XV, 18, 19. — [4] Mach., VI, 12.

baptême de renoncer à la chair et à ses révoltes, à la nature et à ses faiblesses, à l'amour-propre et à ses attaches; en un mot, à nous-mêmes; sans cela, point de Christianisme, dit Jésus-Christ : *Abneget semetipsum* (1); mais de là, point de Christianisme sans souffrances : *Et tollat crucem.* La chair est un ennemi qui ne se rend qu'à la violence; la nature une loi qui ne cède qu'à la nécessité; l'amour-propre un lien qui n'obéit qu'à la force; et l'homme un composé de perfections et de défauts qui ne se refond et ne s'épure qu'au feu des afflictions. Partout ailleurs, dans les œuvres de piété, dans les exercices de charité, dans les pratiques mêmes d'austérité, l'on se cherche et l'on se trouve soi-même autant et souvent plus que Dieu. Et, à bien examiner de près les meilleures actions, on ne voit dans la plupart que des vertus d'humeur et de tempérament, des vertus d'âge et de temps; des vertus de bienséance et de politique; des vertus d'appareil et d'éclat; en un mot, des vertus défectueuses, naturelles et humaines. Ce n'est guère que dans les souffrances que se forment les vertus toutes pures, surnaturelles et divines. La nature et l'inclination n'y ont nulle part; au contraire elles s'y refusent, elles y résistent, et toutes les forces de la raison et de la foi ne peuvent empêcher qu'aux approches de la tribulation la chair ne frissonne et le sang ne frémisse. La coutume et l'habitude n'y contribuent en rien; à force de malheurs on ne devient pas insensible; les maux passés n'endurcissent point aux maux présens : la croix que l'on porte est toujours la croix la plus dure, et le moment où on la sent le moment le plus triste. L'amour-propre et l'intérêt ne s'y mêlent point; c'est le propre de l'adversité de détacher de tout, même de la vie : l'affliction dispose à la mort, et, si le choix en était libre ou le désir permis, on aimerait mieux mourir une fois que de survivre à ses chagrins et de renaître à ses douleurs. Enfin, l'orgueil et la complaisance ne s'y glissent jamais; c'est un état d'humiliation où l'homme n'aperçoit que néant dans ce qu'il a, dans ce qu'il peut, dans ce qu'il est; un état d'abandon où il voit fuir ses amis aussi loin que sa fortune; un état enfin d'immolation où, réduit à Dieu seul, il s'y dévoue sans réserve, il s'y livre en sacrifice, où, par les infirmités humaines, il rend hommage aux perfections divines; où il offre ses pleurs au lieu de sang, ses soupirs en encens, et son cœur pour victime. Or, mes frères, qui dit immolation, et qui dit sacrifice, ne dit-il pas tout à la fois ce qu'il y a de plus parfait et de plus essentiel dans la religion? C'est

1 Matth., XVI, 24.

donc avec justice qu'au moment que Dieu voit Isaac sur le bûcher et son père tout prêt à l'immoler, immolé déjà lui-même par la douleur, il lui crie : C'en est assez; je ne veux point d'autre preuve de votre religion et de votre foi : *Nunc cognovi*[1]. Tandis qu'Abraham m'a obéi dans la prospérité, qu'il m'a honoré dans l'abondance, qu'il m'a servi dans les succès, je ne me suis pas tenu obéi, honoré, servi en Dieu : les hommes à ce prix trouveraient des serviteurs aussi fidèles; mais aujourd'hui qu'il croit contre toute apparence, qu'il espère contre toute espérance, qu'il défère à ma parole contre toute répugnance; ah! je le reconnais, et je l'établis pour le Père des fidèles : *Nunc cognovi quod times Deum.* C'est donc avec raison que l'Ange disait à Tobie que, puisqu'il voulait être ami de Dieu, et qu'il l'était en effet, il fallait qu'il fût éprouvé par l'affliction : *Quia accepturus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te*[2]; comme s'il lui eût dit : Jusqu'ici vous viviez religieusement sans contradiction, libéralement sans perte, tranquillement sans disgrace; que faisiez-vous en cela qui fût si fort au dessus de la nature et de la raison? Les sages du paganisme en peuvent faire autant. Il fallait que votre piété fût à l'épreuve des reproches, votre charité des injustices, votre modération des traverses, pour être marquées au sceau de la grace et de la foi, et vous donner rang parmi les élus et les amis de Dieu : *Necesse fuit ut tentatio probaret te.* Ce n'est donc pas sans fondement que le démon s'obstinait à contester à Dieu la sainteté de Job dans sa félicité : *Numquid Job frustra timet Deum*[3]? Qu'est-ce que sa conduite après tout a donc de si grand et de si merveilleux? Vous le bénissez, et il vous aime; vous le comblez de toute sorte de faveurs, et il vous rend mille actions de graces; vous faites ce qu'il désire, et il accomplit ce que vous voulez; je ne vois en tout cela qu'un esclave fort intéressé et des vertus mercenaires : *Numquid Job frustra timet Deum?* C'est donc à juste titre que le Seigneur, à son tour, insultait au démon, et se glorifiait dans les souffrances de Job? *Considerasti*[4]? L'avez-vous vu, ce juste que vous méprisiez? Je ne parais avoir pour lui que sécheresse, que dureté, que rigueur, et il m'adore, il me sert, il m'aime encore : quel désintéressement! Ses ennemis l'ont dépouillé de ses biens; sa femme trouble son repos; ses amis lui disputent son innocence, et il est encore à me demander vengeance : quelle douceur! Ses membres ne sont plus qu'une plaie; son corps tombe en pourriture; sa chair est déjà rongée de vers, et il attend tout de la main qui

[1] Gen., XXII, 12. — [2] Tob., XII, 13. — [3] Job., I, 9. — [4] Ibid., I, 8.

l'immole : quelle foi! quelle confiance! quel amour! Sont-ce là des vertus de la terre ou des mérites du ciel? Est-ce un homme ou un ange? Ah! c'est un modèle des prédestinés ; c'est une figure de mon Fils bien-aimé crucifié, comme tous les affligés qui s'offriront en holocaustes, à son exemple, en seront un jour les images vivantes : *Non est similis in terra.*

Que faisons-nous donc, conclut saint Isidore, quand nous nous révoltons contre les souffrances? Insensés que nous sommes! nous nous opposons à notre perfection. Si les pierres destinées à la bâtisse du temple et de l'autel murmuraient des coups qui les taillent et les polissent pour un si saint usage, ne serait-il pas vrai de dire qu'elles murmureraient de leur honneur et de leur gloire? Or, les afflictions sont les coups salutaires qui forment ces pierres choisies, pour être ici-bas les temples vivans de Dieu, et là-haut les colonnes éternelles du ciel; c'est l'Eglise, mes frères, qui nous fournit cette comparaison dans un de ses sacrés cantiques. En voici une autre plus forte et plus touchante. Si le pain dont nous nous servons à l'autel pour le divin sacrifice nous disait au moment de la consécration : Qu'allez-vous faire? pourquoi me détruisez-vous? n'aurions-nous pas droit de répondre que cette destruction totale est une faveur inestimable, puisque c'est un changement miraculeux au corps et au sang du Fils de Dieu? Or, les souffrances opèrent quelque chose d'approchant, puisqu'elles transforment l'homme en Chrétien, et le rendent conforme au Sauveur. C'était la pensée d'un de nos premiers martyrs, saint Ignace, lorsqu'à la vue des bêtes qui venaient le dévorer il s'écriait plein de joie : Je suis le froment de Jésus-Christ, venez me briser et me moudre; venez me changer en un pain tout céleste et tout divin : *Frumentum Christi sum : dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* C'est ce qui faisait dire à un autre Père de l'Evangile une parole bien remarquable : J'adore, disait-il, oui, j'adore les souffrances comme autant de sacremens : *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* Ce qui nous rend en effet les sacremens si vénérables, ce n'est point le prix de la matière qui y sert; du pain, du vin, de l'huile et de l'eau : quoi de moins rare? c'est l'excellence des biens qu'ils nous confèrent; droit du ciel, vie de l'ame, amitié de Dieu : quoi de plus grand? De même, ce qui nous fait ici estimer les souffrances, ce n'est point ce qu'elles sont en elles-mêmes; pauvreté, mépris, douleur : quoi de plus rebutant en apparence? c'est ce qu'elles produisent en nous; le trésor de la sagesse, le fruit de la pénitence, la voie du salut : qu'y a-t-il en effet de plus précieux? *Adoro tor-*

menta, tanquam sacramenta. Ce n'est point des dispositions de leurs ministres visibles ; c'est uniquement des mérites de leur divin Auteur que vient l'efficace des sacremens : que ce soit saint Pierre ou Judas qui baptise, dit saint Augustin, le baptême est le même, et c'est toujours Jésus-Christ qui baptise en eux. Aussi la vertu des souffrances ne dépend point de leurs causes secondes : de quelque part qu'elles viennent, des créatures inanimées ou des êtres vivans, du démon, du monde ou de nous-mêmes, de nos propres fautes, de notre condition ou de notre tempérament; elles ont les mêmes avantages, et c'est toujours Dieu qui nous les ménage pour notre salut : *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* Enfin ce n'est point par l'abus qu'en font les impies que l'on juge les effets des sacremens : de combien de profanations et de sacriléges ne sont-ils pas la matière ? C'est par l'utilité qu'en retirent les gens de bien : de quel secours ne leur sont-ils pas pour la pratique de toutes les vertus chrétiennes ? Ce n'est point non plus par l'usage que les méchans font de leurs afflictions qu'il faut juger de leur divin pouvoir sur les ames : de combien d'emportemens et d'imprécations ne sont-elles pas tous les jours les causes innocentes ? C'est par le profit qui en revient aux justes : quel trésor de mérites, quel poids de gloire, dit saint Paul, un degré, un moment de souffrances ne leur vaut-il pas ? *Adoro tormenta, tanquam sacramenta.* (Le P. SEGAUD, *Sur les Souffrances.*)

L'exemple du bon larron nous fait voir de quelle bonté paternelle Jésus-Christ use envers ceux qui souffrent comme ses enfans.

Je ne m'étendrai pas, Chrétiens, à vous prouver par un long discours que Dieu aime d'un amour particulier les ames souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudrait n'avoir aucune teinture des principes du Christianisme ; mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Ecritures divines les causes de cet amour ; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

Il est certain, ames saintes, qu'un cœur contrit et humilié dans le souvenir de ses fautes est un grand sacrifice à Dieu et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances, car nous voyons par expérience qu'une ame dure et impénitente, qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se réveiller, à les confesser

au milieu des afflictions; et la raison en est évidente, c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine qui nous fait connaître manifestement dans une lumière intérieure qui nous éclaire que, sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre, et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne, s'il n'y était forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel ébloui des faveurs du monde ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie : *Oblitus est Deus* [1]; en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine; et, touché de la crainte de ses jugemens, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti : il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. « Quoi, dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne t'a pas « encore appris à craindre Dieu! » *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es* [2]! Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugemens, c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. « Pour nous, continue ce « saint patient, si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes « l'ont bien mérité : » *Et nos quidem digna factis recipimus.* Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnaît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, Chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perdition des vivans, mais qui repasse sans cesse en son cœur les moyens de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence; et il est bien aise de voir que le respect que nous lui rendons sous les premiers coups l'empêche d'étendre son bras à la dernière vengeance. Eveillons-nous donc, mes chers frères, dès les premières atteintes de la justice divine : prosternons-nous devant Dieu, et crions de tout notre cœur: « Si nous sommes punis rigoureusement, nos « crimes l'ont bien mérité : » *Et nos quidem digna factis recipimus.* O Dieu, nous le méritons, et vous nous frappez justement : *Justus es, Domine* [3]. Mais passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi ; imitons notre heu-

[1] Ps. IX, 34. — [2] Luc., XXIII, 40. — [3] Ps. CXVIII, 137.

reux voleur, qui, s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, « dit-il, qu'a-t-il fait? » *Hic vero nihil mali gessit* [1]. Cette pensée adoucit ses maux ; car, pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre? C'est, mes frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs; j'entends Jésus-Christ et nous-mêmes, notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs; souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage et qui nous épargne. O le sacrifice agréable! ô l'hostie de bonne senteur! ces sentimens forceront le ciel, et les portes du Paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in Paradiso.*

Mais, mes frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connaître nos crimes ; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans une fournaise, c'est une vérité connue et très souvent répétée dans les saintes Lettres; mais afin d'en connaître toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve et le fait connaître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusqu'à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée; car, comme on ne connaît point un soldat jusqu'à ce qu'il ait été dans le combat ; ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu, elle ne se connaît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer jusqu'à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La patience produit l'é« preuve, et l'épreuve, dit-il, produit l'espérance [2]; » et voici la raison solide de cette sentence apostolique ; c'est que la vertu véritable attend tout de Dieu; mais elle ne peut rien attendre de Dieu jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or, elle ne peut jamais reconnaître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve

[1] Luc., XXIII, 41. — [2] Rom., V, 4.

que Dieu nous propose; cette épreuve, ce sont les souffrances : par conséquent, Chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse, et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate! qui n'a jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos! je t'entends discourir de la vie future; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'Apôtre : « La patience produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espé« rance. » Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi! tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée, tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! va! tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne, tu n'en étais qu'un vain simulacre; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset; tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence, mais tu n'es pas digne de Dieu ni de la pureté du siècle futur.

La véritable vertu chrétienne non seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions; et si nous nous savons connaître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être épurée. Nous nous plaignons ordinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime, pourquoi ce fils, pourquoi cet époux qui faisait toute la douceur de notre vie; quel mal faisions-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un Chrétien, parce qu'un Chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde; et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu par un indigne mélange. Si tu savais, ô cœur humain, combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages, que tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment tes liens en te troublant dans l'usage des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, certains lacets in-

visibles qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans quelque amour déréglé des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage; il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela, de quelle manière? « C'est qu'il « faut, dit saint Augustin, que cet homme apprenne, en perdant « ces biens, combien il péchait en les aimant. » Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son ame, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux: *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt.* D'ailleurs il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par aucun discours. Dans ce débris des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençait peut-être à trop oublier; ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure, en la séparant du mélange.

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie parmi les souffrances, par conséquent, ames saintes, Dieu, qui aime sur toutes choses la simplicité et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connaître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; voyez comme il traite cet heureux voleur dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, avant toutes choses, à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances: quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grace extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consommée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire: ce n'est plus un pénitent qui vous va parler; c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ contre lequel il voit tout le monde élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, Chrétiens, et il lui adresse ses vœux: « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi « lorsque vous serez dans votre royaume: » *Domine, memento mei*

quum veneris in regnum tuum [1]. Je triomphe de joie, mes frères; mon cœur est rempli de ravissement quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie; un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et la foi ne lui représente qu'un trône: quelle foi et quelle espérance! Lorsque nous mourons, Chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant; et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, messieurs, et dans quelle rencontre de choses? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix: « Sa foi a commencé de fleurir quand la foi même des Apô« tres a été flétrie : » *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit.* Les disciples ont délaissé celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnaît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice: « Digne certainement, dit saint Au« gustin, de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste « presque seul auprès de Jésus à faire l'office de ceux qui devaient « être les chefs de cette armée triomphante.» Vous vous étonnez, Chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut; mais c'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen, dico tibi, hodie mecum eris in Paradiso* [2]; « Je « vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le « Paradis. » Aujourd'hui; quelle promptitude! avec moi, quelle compagnie! dans le Paradis, quel repos! (Bossuet.)

Résignation dans les maux. Exemple de Job.

Plus je vois s'être diminué le nombre de ceux qui étaient dans l'habitude de se rendre à nos saintes assemblées, plus je me sens disposé à redoubler de zèle; car il ne serait pas juste que l'indifférence de ceux qui nous manquent nuisît aux intérêts des autres. Au contraire, elle deviendra pour nous un nouveau motif de mul-

[1] Luc., XXIII, 42. — [2] Ibid., 43.

tiplier nos efforts. Peut-être que le regret de la privation excitera dans ces ames tièdes le désir de réparer leurs manquemens à l'avenir par plus d'assiduité. C'est votre charité à vous-mêmes que je prétends intéresser en leur faveur. Vous y gagnerez doublement; pour vous, d'abord, ensuite pour eux, en leur transmettant ce que vous aurez entendu. Par là, vous réveillerez leur émulation ; vous vous pénètrerez davantage des principes de notre sainte philosophie. Il en est du cœur comme de la terre : que vous négligiez de la cultiver, elle va se couvrir de mauvaises herbes ; pour en obtenir des fruits, il faut que les mains diligentes du laboureur la remuent sans relâche. De même si le cœur s'endort sur ses penchans déréglés, il n'y croît que des épines ; la vertu n'y germe, elle n'y fructifie qu'autant que vous y apportez une culture habituelle : « J'ai passé, nous dit le Sage, par le champ du paresseux et par la vigne de l'insensé : j'ai trouvé que tout y était plein d'orties, que les épines en couvraient toute la surface, et que l'enceinte de pierres qui l'environnait était abattue [1].» C'est pour prévenir un tel désordre que nous nous armons de la faux, que nous abattons sans pitié les plantes malfaisantes ou parasites, afin de les remplacer par des plantes salubres que nous nous appliquons à cultiver par des soins laborieux et non interrompus. Quelle attention ne faut-il pas d'abord, en premier lieu, pour éviter le mal; en second lieu, pour pratiquer le bien ; troisièmement, pour y persévérer ! A mesure que nous avançons dans le bien, l'ennemi de nos ames redouble d'efforts dans le dessein de s'en emparer. Le pirate dédaigne le navire qui ne porte que du sable ; aperçoit-il un vaisseau chargé de riches marchandises, il l'attaque, il s'y précipite, il emploie tout ce qu'il a de forces pour s'en rendre maître. Ainsi le démon réserve ses coups les plus violens contre ceux qu'il voit le mieux approvisionnés en bonnes œuvres. De tous les hommes qui vivaient au temps de Job, ce saint patriarche est le seul contre qui se dirigent ses manœuvres. Mais le démon échoua contre sa vertu; et, bien loin de réussir à l'entamer, il n'a fait que lui donner un lustre plus éclatant. Vainement la tempête gronde autour de lui ; vainement le démon épuise toutes ses ressources ; semblable à un pilote aguerri par les orages mêmes, Job résiste à tout. La prospérité ne l'avait point enorgueilli ; il ne se laisse pas davantage ébranler par l'adversité. Il ne s'était point relâché quand tout lui souriait ; il ne se laisse point abattre au moment où il semble écrasé sous les

[1] Prov., xxiv, 30, 31.

ruines de sa maison : leçon éloquente, également instructive pour les riches et pour les pauvres. Dans l'une et l'autre fortune, vous le voyez, ce glorieux athlète proposé à l'émulation de l'univers, combattre et triompher, repousser toutes les sortes de tentations avec un courage invincible, supérieur à l'indigence, à la faim, à la maladie, à la douleur, aux plus déchirantes séparations; pas une calamité humaine qui ne vienne fondre sur lui. Tout se réunit pour l'assaillir à la fois; non par intervalles, mais d'un seul coup. Il est bien rare qu'un homme soit en butte à des souffrances diverses. Qu'il soit attaqué d'un côté, il peut respirer de l'autre; mais lui, c'est une succession non interrompue de désastres réunis pour l'écraser sous leur masse. Comme si ce n'était pas assez des souffrances corporelles qu'il endure, des ulcères rongeurs qui le consument: pas même la paix domestique. Sa propre femme semble s'être liguée avec le démon pour le tourmenter par ses reproches amers. Le démon, furieux de n'avoir rien gagné par cette manœuvre, déchaîne contre lui, ses amis qui, avec l'air de le plaindre, rendent ses blessures encore plus vives. Le sommeil lui-même ne vient point apporter de soulagement à ses douleurs ; et la nuit, qui, d'ordinaire, console les malheureux, ne fait qu'aggraver ses souffrances. Vous l'entendez s'écrier en gémissant: « Si je me couche, « je dis aussitôt: Quand me leverai-je ? et, mesurant tout l'espace de « la nuit, je suis fatigué par des agitations continuelles jusqu'au « point du jour. » Ce sont, ainsi qu'il le déclare lui-même, des songes sinistres et des visions importunes qui jettent l'épouvante dans son ame.

Vous n'entendez pas le récit de tant de maux sans en éprouver une peine qui vous le rend insupportable; lui, il en supporte tout le poids sans se plaindre. Je vous demanderai donc encore quelque attention ; je suis loin de vous avoir tout dit : comparez-les avec ce qu'éprouvent ceux que vous appelez les plus malheureux des hommes. Ce qui fonde leur plainte, c'est la perte de quelque bien : Job voit sa fortune tout entière anéantie; d'un enfant : lui, il survit à tous les siens immolés à la fois ; la perte de la santé, causée par une maladie, par une blessure, par un accident quelconque : lui, il est frappé dans tout son corps d'une seule plaie, tant que jamais homme n'en éprouva de semblable. Donnez-moi le pauvre le plus dénué : Job est sans asile; pour lit, un fumier que les vers lui disputent : ce pauvre, qui l'a toujours été, est accou-

[1] Job., VII, 4, 14.

tumé à la misère. Job, tombé du faîte de l'opulence au dernier degré de la pauvreté, si nouvelle, si étrangère pour lui, en conçoit un sentiment bien plus amer, bien plus pénétrant, et plus propre à bouleverser tous ses sens. Ajoutez que la plupart de ceux qui sont frappés par quelques fâcheux accidens en savent la cause et trouvent à la connaître un adoucissement à leurs maux; mais Job ne peut imaginer pourquoi il souffre. Il a beau examiner sa vie tout entière sa conscience ne lui reproche aucun crime; sa mémoire ne peut lui rappeler que des actions vertueuses, et il est en proie à des tortures que ne connaissent point les derniers des scélérats: aussi ne peut-il s'expliquer à lui-même sa situation actuelle que par les desseins impénétrables du Seigneur: « Il ne m'est arrivé, dit-il, que ce qui a plu au Seigneur. Si nous en avons reçu « des biens, pourquoi ne recevrions-nous pas également des maux [1]?» Que d'aussi héroïques sentimens se retrouvent dans le langage et dans les actions d'hommes instruits par les exemples et les préceptes du Sauveur, il y a bien moins sujet de s'en étonner; mais Job, antérieur de tant de siècles à la publication de l'Evangile, ne pouvait les connaître.

Que si Job a fait preuve d'une si haute philosophie dans les plus extrêmes malheurs, en avait-il montré moins dans l'état de prospérité? il se rend à lui-même ce témoignage, qu'il était *l'œil de l'aveugle*, *le pied du boiteux* [2], réparant à leur égard les disgraces de la nature. Ce que l'art de la médecine n'eût pu opérer, il l'exécutait par la sagesse de ses exhortations, par des soins empressés qui suppléent, pour des malheureux, au défaut des membres qui leur manquent. Ce ne sont pas de simples consolations qu'il leur donne, mais des services réels, mais une paternelle affection qui leur ôte jusqu'au sentiment de leurs privations; il ne s'en tient pas là: sa tendre humanité le constitue le juge de tous ceux qui ont des droits à réclamer, l'arbitre de tous les différends; il ne se contente pas d'écouter les plaintes qu'on lui adresse: il court au devant, il s'enquiert de tous ceux à qui l'on a fait quelque tort pour leur faire rendre justice; il examine, il étudie avec la plus sévère exactitude, et ne se donne point de relâche qu'il n'ait obtenu, par les plus rigoureuses informations, la connaissance des intrigues les plus cachées, et n'ait réduit les malfaiteurs à l'impuissance de nuire.

Avec tout cela quelle profonde humilité! « Celui, dit-il, qui m'a « créé dans le sein où j'ai été conçu, n'a-t-il pas aussi créé celui qui

[1] Job., I, 21. — [2] Ibid., XXIX, 15.

« me sert, et n'avons-nous pas été formés dans les entrailles de nos « mères[1] ?» Il va droit au principe de l'égalité parmi les hommes. Ce n'est point là la simple expression d'une maxime de philosophie ; c'est la reconnaissance d'une dette sacrée, une leçon donnée à tous les hommes qui les rappelle à leur commune origine, la même pour le maître que pour le serviteur. Tous ces mots d'esclave et d'homme libre sont vides de sens; il n'y a de servitude réelle que dans le péché, de liberté vraie que dans la justice : prenons modèle sur l'humilité du saint Patriarche.

Tant que Job avait été riche il avait méprisé les richesses; se contentait-il de ne point porter envie à ceux qui en possédaient ? ce n'est pas là une qualité si rare; mais les siennes propres, il ne les possédait qu'avec indifférence, loin de chercher à les accroître.

Dans l'exercice de l'hospitalité il n'avait pas cette curiosité importune, prodigue de questions, défaut si ordinaire dans le temps où nous sommes.

Sa chasteté ne le cédait pas à ses autres vertus, témoin ces paroles : « J'ai fait un pacte avec mes yeux; car, pourquoi aurais-je « considéré une vierge[2] ? » Les préceptes que Jésus-Christ nous a laissés, Job les avait exécutés à l'avance.

Vous avez vu Job dans les conditions les plus opposées de la vie, dans la richesse et dans l'indigence, dans la vigueur de la santé et sous le joug de la souffrance; au comble des prospérités et dans l'abîme de toutes les infortunes : pas une vertu qu'il n'ait pratiquée. Réglez, ô mon frère, votre conduite sur cet excellent modèle; imprimez profondément au fond de votre conscience l'image de ses vertus, pour la retracer dans vos mœurs. Etes-vous dans l'affliction, prenez exemple sur lui; dans l'opulence, prévenez-en les écueils, en apprenant de lui l'usage que vous devez faire de la richesse, afin de n'être ni abattu dans la pauvreté ni orgueilleux dans l'abondance. Vous avez à pleurer sur la perte de vos enfans? sa patience vous offrira des moyens de consolation. Vous êtes malade? voyez-le dévoré par des essaims de vers rongeurs qui pullulent de sa chair tombant en lambeaux; et il n'y aura plus de maux qui soient au dessus de votre patience. Qu'un ami perfide se tourne contre vous, et vous tende des embûches : mettez entre lui et vous l'image du saint Patriarche, et vous aurez de quoi surmonter cette épreuve. Des hommes de néant s'élèvent contre vous ? pensez à tout ce qu'il eut à souffrir de la part de ses

[1] Job., XXXI, 15. — [2] Ibid., 1.

propres domestiques : c'en est assez pour calmer tous vos ressentimens. Votre réputation, votre honneur se trouvent compromis par d'injurieux soupçons? je vous demanderai encore si vous êtes en effet à l'abri de tout reproche, et si vous aviez expié les fautes dont vous pouviez d'ailleurs vous trouver coupable. Rendez-vous justice et vous cesserez d'être si malheureux. (Saint CHRYSOSTÔME, *Homélie sur Job.*)

L'exemple du mauvais larron nous montre quels jugemens redoutables Jésus-Christ exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles.

Il est assuré, Chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance par laquelle Dieu, les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de haine, comme parle le saint Apô- « tre, en ce jour d'indignation et de fureur implacable[1]. » Mais si nous voyons dans les saintes Lettres que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente, cette même Ecriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événemens sanglans et tragiques. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jésabel, ce maudit meurtrier Achab; et, sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, Chrétiens, que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de notre miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance; tant il est vrai, dit saint Augustin, « qu'il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais « dans quel esprit on le souffre; » et que les afflictions que Dieu nous envoie peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitens qui souffrent sans se convertir commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images, ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés

[1] Rom, II, 5.

qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment, pour cette raison, « les che« minées de l'Enfer : » *Ignis Inferni fumariola.* Voulez-vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'Enfer, et un tableau animé d'une ame condamnée? voyez un homme qui souffre, et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'Enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence; car je remarque deux sortes de feux dans les Ecritures divines. « Il y a un feu qui purge, et un feu « qui consume et qui dévore : » *Uniuscujusque opus probabit ignis*[1]... *Cum igne devorante*[2]. Ce dernier est appelé dans l'Evangile « un feu « qui ne s'éteint pas; » *Ignis non extinguitur*[3], pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume; et tel est proprement le feu de l'Enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du Purgatoire purifient les ames, parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes; et au contraire que le feu d'Enfer ne fait que dévorer les ames, parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, Chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur que des hommes frappés de la main de Dieu et impénitens tout ensemble; non, il n'y a rien de plus horrible, puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parlait comme d'un prodige, que Dieu avait dissipés, et qui n'étaient pas touchés de componction : *Dissipati sunt nec compuncti*[4] : serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel était le déloyal Pharaon, qui s'endurcissait tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient leurs langues, et blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur

[1] I Cor., III, 13. — [2] Is., XXXIII, 14. — [3] Marc., IX, 47. — [4] Psal., XXXIV, 19.

enfer à la vue du monde, pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette vie; ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir; si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphèmes; « et il semble, dit Salvien, que leurs « crimes se multipliant avec leurs supplices, la peine même de « leurs péchés soit la mère de nouveaux désordres : » *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum.*

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup, et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie aient raison d'espérer du repos en l'autre, par la dureté de nos cœurs cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix qui sont bien éloignés du crucifié : la croix dans les uns est une grace; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au Paradis la patience de l'un, et a précipité jusqu'à l'Enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances; craignez qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfans de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchans, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgraces, battus enfin des mêmes tempêtes. « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui[1], » et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille: « Le même mouvement, dit saint « Augustin, fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne odeur « des parfums; » et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent et consument les méchans purifient les justes; et quoi que l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

[1] II Tim., II, 19.

Prenez la médecine; la main de Dieu est invisiblement étendue pour vous la présenter: recevez-la avec joie. « Mes frères, dit l'A-« pôtre saint Jacques, considérez comme le sujet d'une extrême « joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'é-« preuve de votre foi produit la patience: or, la patience doit être « parfaite dans ses œuvres et dans ses effets, afin que vous soyez « parfaits et accomplis en toute manière et qu'il ne vous manque « rien.... Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et « les maux de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprou-« vée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux « qui l'aiment. » Si la tentation vous presse, « persévérez jusqu'à la « fin [1] : » *Persevera usque in finem;* « Parce que la tentation ne persévèrera pas toujours: » *Quia tentatio non perseverat usque in finem.* Mais cet homme m'opprime par ses violences: *Et adhuc pusillum, et non erit peccator* [2]. « Encore un peu de temps et le pécheur ne « sera plus. » Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun: « L'infirmité fait paraître long ce qui est court: » *Infirmitas facit diu videri quod cito est.* Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie*, « Aujourd'hui, » dit le Fils de Dieu : ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vite; elle s'écoulera comme un jour d'hiver, où le matin et le soir se touchent de près; ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que l'ennui et l'infirmité fait paraître long; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quand vous serez dans la vie future!

Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagés quand vous aurez ajouté le mal du chagrin et peut-être celui du murmure aux autres qui vous tourmentent? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot: « Vous perdez l'utilité de vos souffrances: » *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis.* « Vous perdez l'utilité « de votre misère, vous êtes devenus misérables et vous êtes demeu-« rés méchans. » (Bossuet.)

Péroraison.

Chrétiens, montons avec Jésus-Christ en Jérusalem; prenons part

[1] Jac., I, 2 et seq. — [2] Ps. XXXVI, 10.

à ses opprobres et à ses souffrances ; buvons avec lui le calice de sa passion. La matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde assez d'injustices, ses affaires assez d'épines, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes, ses engagemens les plus agréables assez de captivités : il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalités, de contrariétés dans leurs humeurs. Ainsi, de quelque côté et par quelque main que la croix de Jésus-Christ nous soit présentée, embrassons-la avec joie, et portons-la du moins avec patience. « Regardez, dit le saint Apôtre, Jésus-Christ qui nous a « donné et qui couronne notre foi. Songez que la joie lui étant of- « ferte, il a préféré la croix, il a choisi la confusion, et maintenant « il est assis glorieux à la droite de son Père [1]. » Voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie. « Pensez donc « sérieusement à celui qui a souffert une si horrible persécution « par la malice des pécheurs, afin que votre courage ne défaille « pas et que votre espérance demeure ferme : » *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes* [2].

Quels vices avons-nous corrigés ? quelles passions avons-nous domptées ? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie ? *Et populus ejus non est reversus ad percutientem se*, *et Dominum exercituum non exquisierunt* [3]. « Le peuple n'est point re- « tourné vers celui qui le frappait, et ils n'ont point recherché le « Dieu des armées. » Quand Dieu a diminué nos biens, avons-nous songé en même temps à modérer nos excès ? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire ? au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* [4], « Ils ont été affligés sans être touchés de componction ? » Serviteurs opiniâtres et incorrigibles qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Pharaon endurcit son cœur sous les coups redoublés de la justice ; la mer l'engloutit dans ses abîmes.

O Dieu ! que nous recevons mal les afflictions. Nous sentons la peine du péché, et nous n'en fuyons pas la malice. Notre faiblesse gémit sous les fléaux de Dieu, et notre cœur endurci ne se change pas. « Quand il appuie sa main, nous promettons de nous conver- « tir ; s'il retire son glaive, nos promesses s'évanouissent ; s'il « frappe, nous crions qu'il nous pardonne ; s'il pardonne, nous le

[1] Hebr., XII, 2. — [2] Ibid, 3. — [3] Is., IX, 13. — [4] Ps. XXXIV, 19.

« contraignons de redoubler ses coups : « *Si feriat, clamamus ut parcat; si parcit, iterum provocamus ut feriat.* L'impatience nous emporte, s'il tarde à nous secourir; nous redevenons insolens, s'il est prompt et facile à se relâcher. Quand nous sommes pressés par la maladie, nous demandons du temps pour nous convertir; si Dieu nous rend la santé, nous nous moquons, nous abusons de la patience qui nous attend; sous les coups, nous reconnaissons la justice qui nous châtie, et après nous oublions la bonté qui nous épargne.

Vous qui n'avez que Dieu pour témoin, vous qui êtes à la croix avec Jésus-Christ, non comme le voleur qui blasphème, mais comme le pénitent qui se convertit, prenez garde seulement, n'irritez pas Dieu par vos murmures, n'aigrissez pas vos maux par l'impatience. Rappelez-vous les paroles consolantes que Jésus-Christ adresse à ce pécheur repentant : « Aujourd'hui vous serez en « Paradis avec moi : » *Hodie mecum eris in Paradiso* [1]. *Hodie*, aujourd'hui; quelle promptitude! *Mecum*, avec moi; quelle compagnie! *In Paradiso*, dans le Paradis; quel repos! (Bossuet.)

Autre péroraison.

Le voilà donc éclairci ce mystère des afflictions. Votre propre expérience vous apprend quel est leur pouvoir. Vous voyez comme, par les adversités, Dieu a levé tous les obstacles qui s'opposaient à votre salut, a coupé tous les nœuds qui vous attachaient aux créatures, a pris soin d'aplanir devant vous les difficultés, vous a poussé de retranchement en retranchement, et malgré votre faiblesse, vous a traînés, révoltés et frémissans, au pied de sa croix. Que de graces en une seule grace! Vos ténèbres sont dissipées, vos chaînes rompues, vos passions désarmées, tout retour au siècle interdit, tous les sacrifices faits, votre pénitence consommée; ce monde si long-temps aimé, qui vous fuit; ce Dieu si long-temps outragé, qui seul vous tend les bras, lui échapperez-vous encore? Ainsi ne croyez pas nous attendrir en nous disant avec Job : La main du Seigneur m'a frappé. La main du Seigneur vous a frappés, mes très chers frères. Et comment? En vous enlevant une liberté pernicieuse, une santé fragile, quelques biens périssables; et vous étiez insensibles à l'esclavage du démon, à la perte de la grace sanctifiante, aux plaies de votre ame, dont les maux que vous en-

[1] Luc., XXIII, 43.

durez ne sont qu'une faible image. La main du Seigneur vous a frappés. Que mille actions de graces lui en soient rendues. Sa patience ne s'est donc pas lassée de vos résistances : il vous aime donc encore après tant d'infidélités : il veut donc vous sauver? La main du Seigneur vous a frappés, et vous voulez qu'on vous plaigne. Nous vous plaignions quand vous jouissiez de cette abondance, qui était pour vous une source inépuisable de tentations : nous les plaignons ces pécheurs que les disgraces respectent, qui n'ont point de part aux maux de cette vie. Qu'il est à craindre que Dieu ne les ait livrés à l'esprit d'assoupissement! Nous vous plaindrions vous-mêmes, mes très chers frères, et nous n'aurions pas assez de larmes à donner à votre obstination, si vous abusiez de cette dernière ressource de la grace.

Non, Seigneur, je n'en abuserai pas, elle m'est trop précieuse. Et où en serais-je sans ce coup de votre miséricorde, qui m'a jeté entre vos bras? Je le déclare à la face du ciel et de la terre et pour l'intérêt de votre gloire, il m'est avantageux que vous m'ayez humilié : *Bonum mihi quia humiliasti me* [1]. Je n'aurais jamais eu le courage de briser tant de liens, de faire tant de sacrifices, de me soumettre à cette pénitence rigoureuse, vous m'y avez forcé malgré moi; comment reconnaîtrai-je un si grand bienfait? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* [2]? Vous m'en fournissez le moyen. Je prendrai le calice d'amertume que vous me présentez, et que vous avez consacré vous-même en y portant le premier vos lèvres divines, je le boirai jusqu'à la lie. Il renferme un breuvage de salut pour moi : il est le gage de votre amour, mon espérance, ma force, ma pénitence, ma religion : *Calicem salutaris accipiam* [3]. Je mêlerai mes afflictions avec vos humiliations et vos souffrances. Vous mêlerez vos mérites infinis avec mon indignité et ma faiblesse; et par cette union ineffable, je souffrirai en homme, je méritera en Dieu : *Et nomen Domini invocabo* [4]. Si je vous demande, Seigneur, d'éloigner de moi ce calice de douleur et d'opprobre, ne m'exaucez pas, il y va de mon salut. Défiez-vous de ma malice : tenez-moi toujours dans cette espèce d'impossibilité de vous offenser. Frappez : il m'échappera peut-être quelques soupirs, je les désavoue par avance. Ce sont les cris d'une nature aveugle qui veut se perdre. Je suis un furieux : arrachez-moi ces armes meurtrières, dont je ne me servirais que pour me percer. Frappez : périssent pour moi le siècle et ses enchantemens, et ses plaisirs, et ses ri-

[1] Psal. CXVIII, 71. — [2] Ibid. CXV, 3. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

chesses : donnez-moi seulement la patience, et vous me rendrez plus que vous ne m'ôterez. Frappez et fortifiez-moi, n'ayez point d'égard à ma délicatesse, employez le fer et le feu, appliquez partout une opération de mort. Que le vieil homme, avec ses inclinations corrompues, s'anéantisse sous vos coups. Frappez et ne vous arrêtez pas. Ne vous contentez pas d'avoir commencé; ô mon Dieu, achevez votre ouvrage, il ne peut avancer que sous vos mains; il périrait dans les miennes. Imprimez toujours plus avant sur mon corps et dans mon ame l'image de vos souffrances, afin que dans l'éternité vous n'ayez plus qu'à y graver l'image de votre gloire. Ainsi soit-il. (L'abbé Poulle.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LES SOUFFRANCES.

EXORDE.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale. (*Matth.*, II, 6.)

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avait-il, et que pouvait-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections; que pouvait-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? Sa croix, mes très chers frères, oui, sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles, le scandale de la plupart des Chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des Chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnaître pour ses disciples, et de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur. Nous voudrions que, puisqu'il fallait qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très chers frères; la seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires; mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais des peines. L'élévation a ses assujétissemens et ses

inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes et ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts: enfin, par une destinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes, qui en corrompent toute la félicité; le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances; toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines; jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauraient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la faiblesse de notre propre cœur l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions; tantôt enfin, dans les obstacles qu'elles nous paraissent mettre à notre salut; c'est-à-dire tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop faibles pour soutenir tranquillement nos peines; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions: le prétexte de la propre faiblesse; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement; hélas! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près! c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave*, *Maria.* (MASSILLON, *Sur les Afflictions.*)

Premier prétexte pour ne pas souffrir: on se plaint qu'on est trop faible.

Le langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige est d'alléguer leur propre faiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et l'on se plaint qu'on

n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille ; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible ; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré ; que la religion ne rend pas durs et philosophes ceux qui sont nés avec des sentimens plus tendres et plus humains, et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais, pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderait que les ames dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses disciples ceux que la nature, l'orgueil ou les réflexions avaient rendus plus fermes et plus constans, de ceux que la tendresse et l'humanité avaient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes ; et plus nous en paraissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous, et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes faible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes ; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les faibles.

En effet, qu'est-ce qu'être faible et sensible ? c'est s'aimer excessivement soi-même ; c'est donner presque tout à la nature, et rien à la foi ; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchans, et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageait des afflictions à votre faiblesse ; s'il ne frappait votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde insipide ; s'il ne vous préparait des peines et des chagrins, qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite ; s'il ne renversait certains projets, qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls ; s'il ne vous plaçait en certaines situations où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours ;

en un mot, s'il ne mettait entre votre faiblesse et vous une barrière qui vous retient et qui vous arrête ; hélas! votre innocence aurait bientôt fait naufrage; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité, vous qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque, affligés et séparés du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu, que serait-ce si une situation plus heureuse ne laissait plus d'autre frein à vos désirs que vous-même? La même faiblesse, et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendrait encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragemens et nos murmures, d'avouer que nous sommes faibles et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La faiblesse de notre cœur ne vient que de la faiblesse de notre foi; une ame chrétienne doit être une ame forte, à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre; mais elle ne saurait être abattue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grace, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères ; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse; car la religion n'éteint pas les sentimens de la nature; mais son cœur désavoue à l'instant sa faiblesse, et fait de ses larmes charnelles des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une ame chrétienne se réjouit même dans les tribulations ; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures ; comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre faible et révolté contre l'ordre de Dieu dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur ; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leur souffrance, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur, que l'Evangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable doit les ouvrir à la grace qui soutient et qui console; les

afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grace y trouve plus d'accès ; les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement que de la bonté du cœur ; et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force; et si vous n'en avez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient, pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît, pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchans nous entraînent, pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité, pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même, pour réprimer un désir qui s'élève, pour étouffer un sentiment qui plaît, pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une ame forte et généreuse; partout, il faut se faire violence à soi-même; partout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher, une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur, une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre ; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne saurait jamais être faible sans être vaincu ; et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant; si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est faible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais, outre cela, mes frères, quelque faibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre faiblesse; qu'il répand ses châtimens, comme

ses faveurs, avec poids et avec mesure ; qu'en nous frappant, il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose ; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge; que la même main qui nous frappe nous soutient; que la même verge qui fait la plaie y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connaît le caractère de nos cœurs et jusqu'où va notre faiblesse ; et comme il veut nous sanctifier en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances étaient trop légères; et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étaient trop au dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourrait-il avoir en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent? est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves? faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie; sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenterait nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui, malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paraît plus sévère; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit* [1] ; c'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères : il nous frappe et nous traite durement

[1] Gen., XLII, 7, 24.

comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour, et ne peut soutenir long-temps ce caractère de sévérité qui lui est comme étranger ; ses graces viennent bientôt adoucir ses coups ; il se montre bientôt tel qu'il est ; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable peuvent n'être pas proportionnés à notre faiblesse !

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures que la corruption, et non pas la faiblesse de notre cœur. Des filles faibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfans, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre ? Vous êtes faible ! mais c'est cette faiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, afin de faire connaître en vous combien la grace est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grace ; on attribuerait à l'homme une patience qui doit être un don de Dieu ; ainsi plus vous êtes faible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes faibles quand il a voulu appesantir sa main sur elles, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'étaient que de faibles agneaux lorsqu'il les envoya dans l'univers, et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile, rendaient gloire à Dieu dans leur faiblesse à la force de sa grace et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux, avec plus de magnificence, la lumière et la puissance de la foi ; et si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre faiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, ferait la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse qui cherche, dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines ; je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux,

ou qui les méprise : laissez-moi, Seigneur, cette raison faible et timide, ce cœur tendre et sensible qui paraît si peu propre à soutenir ses tribulations et ses peines; augmentez seulement vos consolations et vos graces : plus je paraîtrai faible aux yeux des hommes, plus vous paraîtrez grand dans ma faiblesse, plus les enfans du siècle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les ames les plus faibles et les plus timides, à ce point de constance et de fermeté où toute la philosophie n'avait jamais pu atteindre, et tirer leur force de leur faiblesse même. (Massillon.)

Second prétexte pour ne pas souffrir : on dit que nos peines sont trop excessives.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige que de justifier leurs plaintes et leurs murmures par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres; et de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porterait avec résignation des croix d'une autre nature, mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier et sa situation presque sans exemple; et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité dans un état où le hasard paraît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes qui ne s'étaient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si faible défense et si indigne de la foi, je n'aurais qu'à répondre, d'abord, que plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée; plus nous devons présumer que, sous des événemens si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre ame; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires.

Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté depuis la crédulité des âges suivans. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont marquées du caractère des justes, elles entrent dans cette tradition de calamités singulières qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paraissait assurée; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis; des états et des provinces conquises sur nous; un royaume, le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte: voilà, sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservait à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparait pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événemens pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations même aient jamais vu sur trône; la singuralité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige ne sont destinés, par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il fallait que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs, afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparait à notre siècle.

Et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines : mais regardez au dessus de vous, et voyez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime, plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auraient pu vous paraître les suites de causes purement naturelles : et quoique les événemens soient conduits par les ressorts secrets de sa providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avait pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais,

dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit; il compte mes soupirs, il pèse mes afflictions, il regarde couler mes larmes, il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah! si je jouissais encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'aurait plus les yeux sur moi : il m'oublierait, et je serais confondu devant lui avec tant d'autres qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu et en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrais vous répondre, en second lieu, que les calamités communes et passagères n'auraient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne mille ressources qui nous auraient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événemens nouveaux que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auraient bientôt charmé notre tristesse, nous auraient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusemens; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se serait bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde; il a voulu mettre, entre notre faiblesse et nous, une barrière que ni le temps ni les événemens ne pussent plus ébranler; il a prévenu notre inconstance en nous rendant nécessaires des précautions qui peut-être ne nous auraient pas toujours paru également utiles. Il lisait, dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde n'irait pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verrait consolés nous verrait changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes, et que des afflictions passagères ne nous auraient faits que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances;

il a mis des peines fixes et constantes, pour garants de la constance de notre foi ; et de peur qu'en laissant notre ame entre nos mains nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous fallait un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie, que les afflictions légères dont le Seigneur s'était jusque là servi pour nous visiter n'avaient été pour nous que des leçons faibles et impuissantes, et qu'à peine nous avait-il frappés que nous avions oublié la main qui nous avait fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrais-je donc, ô mon Dieu! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux, et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité, toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas, que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins et non pas sur mes désirs, et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat* [1].

Je pourrais vous répondre encore : Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines; mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions; mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses; comparez ce que vous souffrez avec ce que vous méritez de souffrir; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité et la durée de vos douleurs répond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois. Reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchans, mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel; et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources !

[1] Job., VI, 10.

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, ame infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles, qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consommer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère, et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paraître plus effrayant aux yeux de la foi que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances! et puisque mes crimes ne sauraient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paraîtrez un Dieu terrible qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connaît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore; ces larmes charnelles que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse; et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces graces qui consolent et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrais encore ajouter, mes frères, que nos peines ne nous paraissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses que par les attachemens outrés qui nous liaient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on était vivement attaché; et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrais ajouter que tout ce qui nous regarde, nous le grossis-

sons toujours ; que cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures ; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres ; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous ; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres ; que, dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins mille consolations refusées à tant d'autres malheureux ; que, dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs, et que si l'on mettait dans une balance, d'un côté, nos consolations, de l'autre, nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent, dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux ; la plus petite lueur de soulagement et le repos leur redonne la sérénité et l'allégresse ; les plus légères douceurs dont on console leurs peines les leur font oublier ; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances ; tandis qu'on voit ces ames heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit ; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs un triste martyre ; trouver, dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels ; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent ; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle comme la dernière des infortunes. (Massillon.)

Troisième prétexte pour ne pas souffrir : on dit qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que des Chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste, et lorsque nous exhortons les ames que Dieu afflige à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de le rappeler à l'ordre et au devoir, et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable : car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : tous les événemens agréables ou fâcheux qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification ; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique ; tout ce que nous sommes, même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talens, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres, tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siècle à venir ; tout ce qui se passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus ; tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux qu'autant que, par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Eglise du ciel, cette assemblée immortelle d'élus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité ; il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non seulement qui n'ont aucun rapport, mais

même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte, je dis encore que rien n'est plus insensé; car une ame ne revient à Dieu que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disait un saint roi de Juda, je vous avais oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté et l'éclat d'un règne long et glorieux avaient corrompu mon cœur; les louanges et les discours empoisonnés des méchans m'avaient jeté dans un sommeil profond et funeste; mais vous m'avez frappé en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfans, et des sujets que j'avais comblés de bienfaits; et je me suis éveillé: vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous; vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne fallait pas mettre sa confiance dans les hommes; que la prospérité était un songe, la gloire une erreur, les talens que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillans des vertus humaines, le monde tout entier une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur, et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent: *In die tribulationis meæ Deum exquisivi* [1].

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions: elles facilitent tous les devoirs de la religion; la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou leur perfidie par des infidélités, ou leur fragilité par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles; le désir des biens éternels et les retours consolans vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes; enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'ame affligée; ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa faiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de frein, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Église elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure que lorsqu'elle fut affligée; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La

[1] Ps. LXXVI, 3

tranquillité corrompit ensuite ses mœurs, ses jours devinrent moins purs et moins innocens, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles ; sa gloire finit presque avec ses malheurs, et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le déréglement de ses enfans que ses troubles ne l'avaient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*[1].

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut, vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles ; vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu, et que les douceurs de votre état n'étaient que des aiguillons de votre corruption et les instrumens de vos désirs injustes.

Mais telle est, mes frères, l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égaremens de nos mœurs mondaines, nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais, de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs, nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume, que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs, qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que, par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

[1] Is., XXXVIII, 17.

Car d'ailleurs, mes frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur ame dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère, Judith trouva, dans une semblable douleur, l'accroissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même, Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré des motifs de componction, des désirs d'éternité et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Susanne offrait une ame constante à la plus noire calomnie; et sachant qu'elle avait le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices, David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avait fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours, Esther trouva, dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle, l'épreuve de la vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut; et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des ames qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événemens où vous trouvez vous-même ou l'écueil de votre innocence ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des ames que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie, en renversant une fortune établie, en refroidissant une faveur enviée, en frappant une santé qui paraissait inaltérable, en les éloignant des graces méritées par des préférences inattendues, en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors, témoin de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion par des facilités que le chagrin leur avait ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avaient rendue comme nécessaire; vous avez dit qu'il était bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne voulait plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verrait bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, et qu'on ne se donnait à Dieu dans

l'adversité que parce qu'on n'avait rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible, qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien et ne peut sentir que sa douleur, et qu'on est plus révolté que touché dans cet état d'accablement et d'infortune; et, après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile et qui n'avait plus de mérite, parce qu'il ne coûtait plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devait en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instrumens funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvait vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu! que mon ame, s'élevant par la foi au dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles, ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le seul auteur, reconnaîtra dans les diverses situations où vous la placez les ménagemens adorables de votre providence; et, au milieu de ses croix mêmes, goûtera cette paix inaltérable que le monde avec tous ses plaisirs ne saurait donner? *Quando consolaberis me*[1].

Qu'il est triste, en effet, mes frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une ame insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même dans son affliction, cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses, se livre au déréglement pour oublier ses chagrins, et se fait de la tristesse accablante du crime une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions! (MASSILLON.)

[1] Ps. CXVIII, 82.

Nécessité de la religion dans les souffrances.

Non, Chrétiens auditeurs! il n'y a véritablement que la religion qui puisse nous consoler; et je ne veux encore sur ce point que votre propre témoignage. Quel soulagement dans vos plus vives douleurs avez-vous tiré des consolations humaines? Combien de fois, après avoir entendu de la bouche de vos amis tout ce que l'intérêt de l'amitié, la force de la raison, la sagesse du siècle ont pu inventer de plus propre à guérir un cœur affligé, avez-vous en secret répondu comme Job: Faibles soulagemens! consolations importunes! *Consolatores onerosi*[1]!

Vous avez raison, vous dit l'un, de vous affliger; je sens la justice de vos regrets, et je ne puis qu'approuver vos pleurs. Cet ami, sans doute, méritait votre attachement; cette épouse vos tendresses, cet enfant vos complaisances, et l'on en voit peu de ce caractère. Eh! que faites-vous, consolateurs indiscrets? vous renouvelez la plaie que vous venez guérir; et le trait que vous voulez arracher, vous l'enfoncez encore plus avant. Ah! laissez oublier la perte; ou du moins n'en vantez pas la grandeur à celui qui ne la sent que trop. Mais, non, parler autrement et ne pas aigrir la douleur, en justifiant les larmes, ce serait, dit-on, ne pas montrer toute la part qu'on y prend. Faibles soulagemens! consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

L'étrange procédé qu'on tient à votre égard! vous dit l'autre: l'injustice criante qu'on vous rend! l'irréparable tort qu'on vous fait! est-il possible qu'il y ait au monde des maîtres si durs, des juges si aveugles, des persécuteurs si cruels? Poursuivez, lâches flatteurs, poursuivez à tromper votre ami jusque dans l'adversité; à vous servir de ses passions contre ses passions mêmes; à irriter sa colère pour apaiser sa douleur: comme si l'emportement de la vengeance n'etait pas du moins autant à craindre que l'abattement de la tristesse; qu'il ne valût pas mieux souffrir que vouloir du mal, et que pour cela il ne fallût pas entre amis ne parler jamais d'ennemis. Cependant l'usage est contraire; pour chasser les ennuis, il veut qu'on rappelle sans cesse ceux qui les causent: autrement, dit-on, il semblerait qu'on n'aurait pas les mêmes sentimens ni les mêmes intérêts; et bientôt la douleur, toujours éloquente

[1] Job., XVI, 2.

en sa propre cause, par une importunité pardonnable à celui qui souffre, ne manquerait pas de retracer et la peinture de ses malheurs et le portrait de leurs auteurs; faibles soulagemens! consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

A ces faibles amis succèdera peut-être un faux sage; un de ces prétendus esprits forts qui veulent faire honneur à la raison d'une insensibilité qu'ils reçurent apparemment de la nature; il viendra débiter froidement aux oreilles d'un affligé les creuses maximes de la vaine philosophie : fade déclamateur qui ne voit pas que la force de la douleur fait sentir tout le faible de la raison. Tous les hommes sont mortels, vous dira-t-il dans le deuil : ce que j'ai perdu m'en était-il moins cher? Les biens sont fragiles, vous représentera-t-il dans une perte: en sont-ils moins nécessaires à la vie? Le monde est un trompeur: en suis je moins sa victime? D'autres souffrent encore plus que moi : leur malheur adoucit-il ma peine? Le sage doit toujours se suffire à lui-même: ne lui donnez donc ni cœur, ni sentimens, ni besoin. Voilà pourtant tout le fruit des méditations de la sagesse humaine: faibles soulagemens! consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

Les plus raisonnables sont ceux qui, sans heurter, ou sans flatter votre douleur, savent adroitement la distraire. Ils semblent ne vouloir pas vous consoler, et ils prennent le meilleur moyen de le faire; ils surprennent votre attention, ils l'enlèvent à ses tristes réflexions, et, par un prompt changement d'objets, ils lui font faire diversion. Mais après tout, ces habiles enchanteurs passent, et l'affliction revient: votre cœur va se dédommager en secret de l'interruption contrainte de ses soupirs: les consolateurs ont beau se succéder, la consolation ne les suit point; fatigués de leurs soins impuissans, on prend enfin le parti de les exclure. Cent fois, dit-on, j'ai entendu de ces frivoles discours: la part qu'on prend à ma peine ne la diminue point; elle me la laisse tout entière: retirez-vous donc, faibles soulagemens, consolations importunes! *Consolatores onerosi!*

Pardonnez-moi, Chrétiens auditeurs, de m'être un peu trop étendu sur les consolations humaines; il était de mon sujet de vous faire voir leur bassesse et leur vanité, afin de vous faire mieux sentir la grandeur et la solidité des consolations chrétiennes. Il est de votre intérêt de vous bien convaincre de leur sécheresse et de leur dureté, afin de rechercher la douceur et l'onction des vérités éternelles; et il sera toujours de la gloire de la religion qu'on re-

connaisse leur faiblesse et leur inutilité, afin qu'il demeure pour certain que la foi seule a le privilége de pouvoir rendre sur la croix l'homme heureux et content.

Changeons donc de spectacle; et, à la place de ces sages du monde et de ces élèves du siècle, mettons auprès du patient un homme plein de religion et véritablement Chrétien : c'est alors qu'un tel ami devient nécessaire; c'est dans ces tristes momens qu'on en connaît tout le prix. Quelles sources de consolations ses premières paroles n'ouvrent-elles pas à un cœur affligé! Recueillons-les, et voyons si elles sont au moins suffisantes pour le consoler, et si elles sont telles en effet que nous le promet un Prophète, plus précieuses que l'or, et plus douces que le miel : *Desiderabilia super aurum, et dulciora super mel et favum* [1].

Ah! il n'est que trop vrai, lui dira-t-il avec saint Paul, que s'il n'y avait point d'autre vie à espérer pour vous que celle-ci, je vous trouverais bien à plaindre, et un des plus infortunés et des plus malheureux hommes du monde : *Si in hac vita tantum sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus* [2]; mais vous êtes Chrétien, et en cette qualité vous avez droit à une éternité bienheureuse; eh! consolez-vous donc; les maux de la vie passeront bientôt; mais les biens de l'éternité ne passeront point.

Consolation solide, mes frères! puisqu'elle est fondée sur la parole de Dieu même. Mais comment y est-elle établie? comme le centre de ses promesses; comme la fin de ses décrets; comme le précis de tous ses oracles. Parcourez l'Ecriture, dit saint Paul; point de livre, point de page, point de trait, qui ne tendent à contrebalancer le poids de quelques momens fâcheux, mais qui passent, par le dédommagement d'un avenir heureux qui ne passera jamais : *Quæcumque scripta sunt, scripta sunt ut per.... consolationem Scripturarum spem habeamus* [3].

Consolation abondante, puisque, selon la remarque du même Apôtre, elle offre au patient plus de raisons de se réjouir qu'il n'a de sujets de s'affliger; plus d'actions de graces à rendre qu'il n'a de plaintes à former; plus de palmes à cueillir qu'il n'a de croix à porter; plus de siècles à régner qu'il n'a d'instans à souffrir : *Non sunt condignæ passiones ad futuram gloriam* [4].

Consolation générale, puisqu'il n'est point de genre d'affliction auquel on ne puisse l'appliquer. Est-ce votre esprit qui cède aux chagrins où le plonge un déluge de malheurs qui viennent fondre

[1] Ps. XVIII, 11. — [2] I Cor, XV, 19. — [3] Rom., XV, 4. — [4] Rom., VIII, 18.

sur vous? Respirez à la vue de ce port qui vous ouvre un asile où le jour est sans nuage, le calme sans trouble et la joie sans douleur. Est-ce votre cœur qui succombe aux ennuis, où le jettent les suites d'un engagement qui devient un continuel martyre ou du moins une cruelle servitude? Fortifiez-vous dans la pensée de ce terme qui approche, où une couronne vous appelle et un royaume vous attend. Est-ce votre corps qui traîne en langueur un reste infortuné de jours où l'ont réduit des infirmités habituelles, qui, altérant peu à peu ses forces, le conduisent enfin au tombeau? Soutenez-vous dans l'attente de cette immortalité où votre chair un jour changera de nature et deviendra semblable à celle du Sauveur. Non, il n'est point d'homme si affligé sur la terre, le fût-il comme Job, que ce seul motif n'élève bien au dessus de ses disgraces; je sais que mon Sauveur règne et que je dois régner avec lui : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Salvatorem meum* [1].

Consolation sensible, puisque les maux mêmes qu'elle soulage servent à la rendre plus présente et plus vive. Si c'est l'utilité des richesses qui anime les regrets que vous cause leur perte, quel état ne devez-vous pas faire de ces divins trésors dont la jouissance ne peut être troublée par la crainte de les perdre! Si c'est des sentimens d'honneur que naît le dépit dont vous pique une injuste préférence, quelle ardeur ne doit pas vous inspirer cette gloire éclatante dont la juste inégalité ne peut faire de mécontens! Si c'est l'amour pour vos amis qui forme les soupirs que vous donnez à leur mémoire, quel attrait ne devez-vous pas sentir pour cette aimable société dont rien ne peut rompre les nœuds! Si c'est de l'attache à la vie que viennent les alarmes où vous tombez dès son premier déclin, de quel contentement ne doit pas vous remplir l'idée de cette éternité bienheureuse dont nulle amertume ne peut altérer la félicité et nulle fatalité le cours! C'est ainsi que tout fidèle, à l'exemple du Prophète, pénétré de la vérité de sa foi, peut se faire une variété de consolations de la diversité même de ses douleurs : *Secundum multitudinem dolorum consolationes* [2].

Consolation parfaite, puisqu'elle produit en nous et les plus doux et les plus beaux sentimens de la patience chrétienne : sentimens de soumission aux ordres de Dieu qui nous afflige; car on baise de bon cœur la main qui nous frappe, quand on sait que c'est la même main qui nous couronne; et l'on dit avec le Prophète : Pourquoi

[1] Job., XIX, 25, 26. — [2] Ps. XCIII, 19.

mon ame ne serait-elle pas soumise au Dieu de son salut: *Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum* [1]. Sentimens d'indulgence pour les fautes de nos frères qui nous font souffrir: car on ne peut se résoudre à haïr ceux dont Dieu se sert pour nous sauver, qu'on sait qu'il aime, et auxquels il prépare la même récompense; et l'on se contente de dire avec saint Augustin: Plaise au Seigneur que ceux qui nous exercent en cette vie y soient exercés à leur tour, pour être dans l'autre couronnés avec nous: *Utinam qui nos exercent convertantur, et nobiscum exerceantur.* Sentimens d'humilité sur la manière dont nous prenons nos souffrances; car l'on trouve si peu de proportion entre ce que l'on souffre et ce que l'on attend, que bien loin de se faire un mérite de son courage, on a honte de sa lâcheté; et l'on se dit à tout moment avec un grand saint de ces derniers siècles: Eh! que sont tous les maux de la vie, au prix des biens de l'éternité? *Quid hoc ad æternitatem.* Enfin, consolation nécessaire, puisque les moins pieux y ont eux-mêmes recours. J'en appelle à la coutume. Dès qu'on prend intérêt à la consolation d'une ame désolée, si l'on ne sait pas parler un langage chrétien, n'a-t-on pas soin d'attirer auprès d'elle des personnes d'un caractère à ne lui point tenir d'autres discours? Aveu bien authentique que le monde est forcé tous les jours de rendre à la vérité que je vous prêche, qu'il n'y a que la religion qui puisse consoler dans les grandes afflictions.

Je dis plus, et j'ajoute qu'il n'y a que la religion qui doive consoler, c'est-à-dire qui mette une ame souffrante dans l'heureuse nécessité de ne pas écouter les murmures de la nature. Comment cela? parce que la foi lui découvre dans les souffrances, outre un bien souverain qu'elles lui procurent, un mal infini dont elles la sauvent, et qu'elle lui fait par là sentir tout à la fois et l'inestimable bonheur qu'il y a de souffrir, et l'extrême malheur qu'il y aurait à ne souffrir pas. Ah! mes chers frères, est-ce illusion que je cherche à faire à vos douleurs par des raisonnemens étudiés? Non, Chrétiens; c'est la plus simple, la plus claire, la plus commune de toutes les vérités que je continue à vous proposer, comme le remède infaillible de vos peines. C'est cette éternité bienheureuse dont je viens de parler; mais, prenez garde, éternité bienheureuse, que la religion promet seulement aux affligés, à l'exclusion des heureux du siècle, auxquels elle n'annonce qu'une éternité malheureuse. Ou félicité passagère, suivie de supplices éternels; ou

[1] Ps. LXI, 2.

éternelle félicité, précédée de supplices passagers: voilà le choix que la foi nous offre. Y a-t-il à délibérer entre ces deux extrémités? et ce nouveau jour, en changeant l'ordre des objets sensibles et faisant des maux présens autant de biens réels, ne doit-il pas aussi changer l'ordre de nos sentimens et faire de nos plus vives douleurs autant de consolations solides? Si je pouvais être heureux dans l'éternité sans souffrir dans le temps, l'idée de mon bonheur futur aiderait encore à me consoler, j'en conviens; mais après tout elle ne pourrait m'y forcer, parce que je croirais toujours acheter chèrement ce que je pourrais absolument avoir sans peine. Mais s'il est certain que je ne puisse être heureux dans le temps sans être malheureux dans l'éternité, puis-je me plaindre et me désoler de mes maux, sans m'aveugler sur mes intérêts et m'endurcir sur moi-même?

Or, tel est le plan de la religion chrétienne; telle est l'union de ses promesses et de ses menaces, qu'il ne faut jamais séparer. La même voix, qui publie d'une part: Gloire, bonheur, bénédiction à jamais à vous tous, qui passez votre vie dans les soupirs et les larmes! *Beati qui nunc fletis* [1] ! ne crie-t-elle pas d'autre part: Malheur, anathème, malédiction dans tous les siècles, à vous, qui coulez vos jours dans les joies et les plaisirs! *Væ vobis, qui ridetis nunc* [2]! La même main qui montre aux uns ce sentier étroit, jonché de ronces et d'épines, qui mène à la vie: *Arcta via est quæ ducit ad vitam* [3], ne marque-t-elle pas aux autres cette voie large, semée de roses et de fleurs, qui aboutit au précipice? *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem* [4]. Le même tableau qui nous représente l'indigent et le malade Lazare, porté par les Anges dans le sein du repos: *Factum est, ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ* [5], ne nous peint-il pas le mauvais riche, enseveli par les démons au milieu des flammes? *Mortuus est Dives, et sepultus est in Inferno.* Le même tribunal enfin ne nous fait-il pas lire ces deux arrêts opposés? Chacun a son tour; le sort change pour le bien et pour le mal; qui a souffert se réjouira, et qui s'est réjoui souffrira dans l'autre vie; le rebut de la terre sera l'élite du ciel, et l'élite du siècle deviendra le rebut de l'éternité: *Recepisti bona in vita, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris* [6]. Suivant ces oracles infaillibles, que faut-il donc prononcer? A qui peut-on dire: Consolez-vous? à qui doit-on dire: Pleurez? Certes, mes frères, pour

[1] Luc., VI, 21. — [2] Ibid., 25. — [3] Matth., VII, 14. — [4] Ibid., 13. — [5] Luc, XVI, 22. — [6] Ibid., 25.

peu qu'on y pense, sans être Apôtre, ni Prophète, ne sent-on pas qu'il faut changer ou de religion ou de langage; porter ses condoléances à la prospérité; *Agite*, *divites*, *plorate* [1]; et réserver ses conjouissances à l'adversité : *Consolamini*, *pusillanimes*; et qu'enfin pour un Chrétien fidèle il n'y a qu'un seul sujet de s'affliger, c'est de ne souffrir pas, ou de ne souffrir pas assez? Mettez, Chrétiens affligés, à qui je parle, mettez le mauvais riche à votre place avec les mêmes espérances que vous avez; fussiez-vous aussi affligés que Lazare, votre état, qui vous paraît un enfer anticipé, ne lui semblerait-il pas un Paradis avancé, non seulement par rapport aux biens immenses qui en seraient le prix et la récompense, mais même par rapport aux maux affreux dont il serait le rachat et l'échange? Pourquoi donc n'avez-vous pas les mêmes sentimens, puisque la foi vous doit tenir lieu d'expérience? Non, Chrétiens; pour tarir dans vos maux la source de vos larmes, et pour arrêter le cours de vos soupirs, je ne veux que cette simple réflexion dont se servaient les Apôtres pour consoler les fidèles : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in Regnum Dei* [2]. Nous sommes entre deux éternités : éternité de peines, éternité de biens; il faut opter : *Oportet.* Entre ces deux fins dernières, il n'y a pour passage qu'un Purgatoire; c'est-à-dire que pour nous éloigner de l'une, que nous avons méritée, et pour mériter l'autre, dont nous nous sommes éloignés, il faut nécessairement passer par de rudes épreuves : *Oportet.* Ce Purgatoire inévitable, dû à la médiocrité de nos vertus et à l'énormité de nos péchés, il faut le faire, ou tout entier dans l'autre monde, et à la dernière rigueur; ou bien à demi, et à beaucoup moins de frais dans celui-ci : *Oportet.* Soit donc qu'on considère les peines que l'on s'épargne, soit qu'on regarde les biens que l'on s'acquiert, il faut convenir qu'on est heureux de souffrir ici-bas, et malheureux de n'y pas souffrir : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in Regnum Dei.*

A cela, Chrétiens, que pouvez-vous répondre? Qu'il est bien aisé, quand on ne souffre rien, de parler ainsi; qu'à notre place, vous seriez encore plus éloquens, et qu'à la vôtre nous serions tout aussi inconsolables. Car, mes frères, il ne faut point le dissimuler; voilà d'ordinaire le trait piquant que lance le malade sur le médecin qui le traite. Je ne viens point ici vous le reprocher, je sais qu'il faut excuser ceux qui souffrent; mais est-il bien vrai que nous vous présentions un remède que nous n'ayons pas

[1] Jac., v, 5 — [2] Act., xiv, 21.

éprouvé nous-mêmes? Serions-nous donc assez peu aimés de Dieu pour être exempts de croix? Serions-nous assez indifférens au Sauveur pour n'avoir point de part à son calice? Ou serions-nous assez insensés pour ne pas profiter dans l'occasion du moyen dont nous nous servons pour consoler les autres? Les choses fussent-elles, après tout, comme vous le dites; nous ne vous parlons point de nous, nous vous parlons de notre foi; il ne s'agit point ici de notre exemple qui peut vous être suspect, il s'agit de votre religion qui est infaillible; et c'est l'outrager bien plus que nous, que de la vouloir rendre responsable de nos faiblesses. Mais puisque vous voulez juger de son pouvoir par ses effets, écoutez ce que vous répond l'apôtre saint Paul, au nom de tous les prédicateurs de l'Evangile : Sachez, dit-il, que, graces à Dieu, nous avons, comme vous, nos tribulations et nos peines, et qu'elles nous mortifient sans nous abattre : *Tribulationem patimur, sed non angustiamur* [1]; que nous trouvons aussi bien que vous des gens qui nous haïssent et qui nous persécutent, et que, sans songer à leur rendre la pareille, nous faisons profession de les servir et de les aimer : *Persecutionem patimur, et sustinemus;* que, si l'on vous blâme, on nous maudit; si l'on médit de vous, on nous calomnie; si l'on vous charge, on nous accable de malédictions, et que, sans vouloir être ni vengés ni même plaints de personne, nous nous contentons de louer Dieu, de le bénir, et de le prier pour nos ennemis : *Maledicimur, et benedicimus; blasphemamur, et obsecramus* [2]. Ainsi parlait saint Paul. Il est donc vrai que la religion non seulement peut et doit consoler, mais qu'en effet elle console.

Que dis-je, elle console? Quand la foi est bien vive dans un cœur affligé, c'est peu pour elle de le consoler; elle l'enchante, elle le ravit, elle le transporte de joie, malgré l'accablement de ses douleurs. Ce n'est pas un simple adoucissement qu'elle donne à ses maux, c'est un appât précieux qu'elle y sème; c'est une onction divine qu'elle y répand; c'est un goût délicieux dont elle les assaisonne; tous les actes des martyrs en font foi. Les vrais fidèles et les parfaits Chrétiens ne sont pas seulement contens de leurs croix; ils vont jusqu'à les chérir, à les désirer, à les demander, à les envier même; ils en deviennent avides, affamés, insatiables. Ne m'en croyez pas, Chrétiens auditeurs; jugez-en vous-mêmes par leurs paroles que l'histoire sainte a recueillies et conservées, comme les plus beaux traits de leur Christianisme. O aimable croix, s'é-

[1] I Cor., IV, 12. — [2] Ibid., XII, 13.

criait un saint André, sur le point d'y être attaché; croix aimable! l'objet de mes désirs, et le gage de mon bonheur : *O bona crux!* Quel torrent de délices! disait un saint Paul; quel excès de douceurs dans le fort de mes tourmens, et dans le cours de mes peines : *Repletus sum consolatione : superabundo gaudio in omni tribulatione.* Seigneur, demandait une sainte, ou que je souffre, ou que je meure! car la vie sans souffrance est pour moi un supplice trop rude : *Aut pati, aut mori.* Non, mon Dieu! ajoutait une autre, non, ne me faites pas la grace de mourir sitôt, afin que j'aie le bonheur de souffrir plus long-temps! *Non mori, sed pati.* Est-ce saillie d'imagination, précipitation de jugement, accès de ferveur, qui les fait parler de la sorte? Jugez-en par leurs écrits. Ils y font d'un style charmant l'affreux détail de leurs peines, de leurs travaux, de leurs périls, de leurs naufrages; ils s'y glorifient de leurs opprobres; ils s'y applaudissent de leurs disgraces; ils s'y félicitent de leurs misères; ils y vantent la faim, la soif, la nudité, la torture, comme les appas de la vertu et les récompenses du zèle. Ils y comptent les jours et les momens de leur martyre pour les jours les plus glorieux et les plus doux momens de leur vie : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt contumeliam pati* [2]. Auraient-ils voulu d'un commun accord, eux qui étaient si sincères à avouer dans leurs fautes leurs moindres faiblesses, exagérer ainsi leurs consolations dans leurs maux? Jugez-en par leurs actions. Voyez-les dans les prisons et sur les échafauds. Attendent-ils qu'on les livre; ne s'offrent-ils pas d'eux-mêmes aux bourreaux? Ménagent-ils leur fureur, et ne bravent-ils pas leur rage? Se plaignent-ils, comme vous, de la rigueur de leur sort et de la lenteur de leur trépas? Ne trouvent-ils pas toujours les supplices trop courts et la mort trop prompte? Jamais, à leur gré, les cachots où on les jette ne sont assez noirs; les chaînes dont on les charge, assez pesantes; les glaives qu'on leur prépare, assez tranchans; les roues où on les étend, assez gênantes; les brasiers où on les brûle, assez ardens. Qui leur donne tant d'amour pour les souffrances, ou plutôt qui donne aux souffrances tant de charmes pour eux? La religion et la foi. (Le P. SEGAUD.)

La tribulation est le temps du salut.

« Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre : il vient à son

[1] II Cor., VII, 4. — [2] Act., V, 41.

« secours dans le temps favorable, qui est celui de la tribulation [1]. » Quoi ! la tribulation un temps favorable ! Oui, parce qu'elle enfante la recherche de la vraie sagesse, et que c'est alors surtout que la protection du Seigneur se manifeste. Alors on fait un sérieux retour sur soi-même : la vigilance est plus rigoureuse, la prière plus fervente. L'adversité est à la piété ce que l'hiver est à la terre ; la saison où on l'ensemence. Point de circonstance où nous puissions nous passer de l'assistance de Dieu, dans la prospérité pas plus que dans la disgrace ; mais jamais plus que dans ce second état, parce qu'il nous rappelle avec plus d'énergie au sentiment de nos devoirs et au besoin de concourir par nos œuvres aux impressions de la grace... Que si Dieu diffère quelquefois de vous secourir, c'est qu'il veut vous éprouver. Il était le maître sans doute d'écarter de vous cette adversité ; il l'a permise pour essayer votre force. C'est dans la même vue qu'il ne se hâte point d'en arrêter le cours ; il veut assurer votre constance, exercer votre espérance, enflammer l'ardeur de votre charité. Il ne permettra pas que vous soyez toujours dans le malheur, de peur que vous ne succombiez au découragement ; ni que vous soyez sans combat, de peur que vous ne tombiez dans une lâche indolence.... Êtes-vous heureux ? ne cessez jamais de l'invoquer. La nation juive, affranchie du joug de Pharaon, n'avait plus à redouter la servitude en Egypte ; d'autres enenmis plus formidables l'attendaient, la présomption et l'intempérance. David, vainqueur de Saül et de tous ses ennemis, trouva dans la paix un écueil bien plus dangereux. Tremblons surtout quand il nous semble n'y avoir plus rien à craindre : l'animal dont il faut le plus se défier, n'est pas celui qui est enchaîné. De même le vice, quand il est garrotté par l'adversité qui nous presse, n'a plus rien de terrible. (Saint Chrysostôme [2].)

Les afflictions contribuent au bien de celui qui aime Dieu.

Dans un grand nombre de circonstances, ce qui nous semblait devoir nous être avantageux est ce qui nous devient le plus nuisible. Les Romains à qui saint Paul écrivait, auraient bien voulu que la persécution se relâchât pour les laisser vivre avec quelque liberté ; le saint Apôtre pouvait le désirer lui-même. De nouvelles réflexions l'amènent à une connaissance plus vraie des choses. Après qu'il eut prié le Seigneur jusqu'à trois fois de le délivrer des

[1] Ps. x, 10. — [2] *Exp. in ps.* ix.

périls où il se trouvait engagé, et qu'il lui eut été répondu : « Ma « grace vous suffit; car la vertu se perfectionne dans la faiblesse [1],» il change de langage; il soupire après les persécutions, il tressaille de joie au sein des adversités qui l'accablent. « Nous ne savons « pas, » écrit-il aux Romains, « ce que nous avons à deman- « der [2]. Reposons-nous de ce soin sur l'Esprit-Saint, *convaincus*, « comme nous le sommes, que tout contribue au bien de ceux qui « aiment Dieu [3].» En disant *tout*, il n'excepte pas les maux. Peines d'esprit, manque de biens, perte de la liberté, la mort même, n'importe, quoi que ce soit, Dieu sait, quand il le veut, les changer en bien, en adoucissant ce qu'ils ont d'amer, en les faisant tourner à leur profit. Il ne dit pas qu'il n'arrive aucune disgrace à ceux qui aiment; mais que ces disgraces mêmes contribuent à leur bien. Il n'éteint pas les feux de la fournaise où Daniel est précipité; il fait plus, il l'en fera sortir sain et sauf, et avec bien plus de gloire. La seule sagesse humaine a bien pu quelquefois opérer ces heureux changemens, en imprimant à l'ame une énergie qui la rendait supérieure au sentiment des privations; à plus forte raison la toute-puissance de Dieu les pourra-t-elle opérer. Pour cela il suffit d'aimer: avec ce sentiment, rien ne coûte à l'ame chrétienne. (Le même [4].)

Péroraison.

Non, mes frères, la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtait les plaintes; mais elle n'adoucissait pas la douleur. Le monde endort les chagrins, mais il ne les guérit pas; et, au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines, et en faut-il d'autre à une ame fidèle? Faibles créatures! vous pouvez bien, par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur. En vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissemens à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles: *Et qui consolaretur, et non inveni* [5].

[1] II Cor., xii, 9. — [2] Rom, viii, 16. — [3] Ibid., 28. — [4] Hom. xv, *in Epist ad Rom.*
[5] Ps. lxviii, 21.

Grand Dieu, c'est à vos pieds désormais que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur; c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures! Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses tout humaines; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse; je me suis égaré dans mes pensées, mon esprit s'est formé mille songes flatteurs, mon cœur a couru après ces vains fantômes; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de santé; je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé! comme si j'avais pu déranger, au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre providence; comme si j'avais été ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle; et jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu! vous allez être mon unique consolateur; et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle. Ainsi soit-il. (MASSILLON.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LES SOUFFRANCES.

EXORDE.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. (*Gal.*, VI.)

Souffrir et mourir, voilà l'homme. Ici le monde m'arrête : révolté contre la croix et les souffrances, tandis que nous les prêchons dans la chaire de vérité, il déploie, pour les combattre, tout l'artifice de ses pompes et de ses voluptés ; il épuise tous les prétextes, tous les sophismes de la raison ; il arme toutes ses puissances pour se soustraire à cette dure et immuable nécessité. Dans cette situation, mes frères, que notre mission est accablante ! D'un côté, les ordres de Jésus-Christ qui nous envoie pour crier : Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, et qui nous obligent par état de prêcher l'amour des croix et des souffrances ; de l'autre, de lâches Chrétiens qui ne connaissent d'autre bonheur que celui des sens, d'autre occupation que celle des amusemens, d'autre empire que celui des plaisirs ; notre ministère n'est plus qu'un ministère de scandale et de folie aux yeux des hommes.

Malheur à nous, toutefois, si la difficulté de l'entreprise était capable de ralentir notre zèle ! Ministres d'un Dieu crucifié, nous n'oublierons jamais le premier, le plus important de nos devoirs : apôtres de la croix, nous la prêcherons même à ses plus cruels ennemis ; et sans respect pour vos préjugés, sans ménagement pour votre délicatesse, je viens attaquer dans ce discours, et le mauvais Chrétien qui ne veut point de souffrances dans la vie, et le Chrétien peu éclairé qui ne sait point en faire usage.

Plusieurs ne veulent pas souffrir, et regardent les souffrances comme également injustes de la part de Dieu, et inutiles pour l'homme ; il faut leur en montrer les avantages, et leur apprendre

ce qu'elles sont dans l'esprit de la religion et dans les desseins de Dieu.

D'autres ne savent pas souffrir, et perdent tout le mérite de leurs souffrances par la manière dont ils les soutiennent; il faut leur apprendre à les sanctifier et à souffrir en Chrétiens. Quels sont les desseins du Dieu qui nous afflige? quelle doit être la conduite de l'homme affligé? Jamais plus vaste carrière s'offrit-elle au ministère évangélique? Implorons l'assistance de celle qui fut elle-même une mère de douleur et d'affliction. (CAMBACÉRÈS, *Sur les Souffrances.*)

Quels sont les desseins du Dieu qui nous afflige.

Il se passe, dit saint Augustin, un étrange combat dans le cœur de l'homme. Né pour être heureux, Dieu, en le créant, imprima à son ame ce mouvement rapide et invincible qui l'entraîne au repos et à la félicité comme vers son centre. Cependant, à peine est-il au monde que les larmes et les douleurs assiègent son berceau : avance-t-il dans sa carrière, ses malheurs se multiplient avec ses années; cette terre n'est pour lui qu'une région ingrate, où les douceurs sont passagères et rapides, et les maux sans cesse renaissans; où le plus heureux est celui qui n'a que moins de peines à essuyer; où enfin, à la vue des passions qui nous agitent, des plaisirs qui nous trompent, du bonheur qui nous fuit sans cesse, nous serions tentés de croire que cette vie ne nous a été donnée que comme un songe fatigant, dont le réveil doit mettre la fin ou le comble à nos maux, et de nous écrier avec les païens, que le premier bonheur de l'homme est de ne point naître; le second, de bientôt mourir: *Primum, non nasci; alterum, cito mori.*

Cependant, reprend saint Augustin, sous un Dieu juste nul n'est malheureux s'il n'a mérité de l'être: *Sub Deo justo nemo miser, nisi mereatur.* Où trouver donc la solution de ce problème qui a fait le désespoir de tous les sages et le scandale de la philosophie? Ici, toutes les doctrines humaines sont en défaut; la religion seule a trouvé le nœud de l'énigme. Et pour étouffer tous les murmures que notre raison, blessée de ce spectacle, ose élever contre la Providence, je me contente de vous rappeler que vous êtes tout à la fois homme, Chrétien et pécheur. En qualité d'homme, vous devez à Dieu le respect et l'adoration comme à l'Etre suprême et au Créateur; en qualité de Chrétien, vous avez des vertus et des perfections à acquérir; enfin, à titre de pécheur, vous avez une

justice à apaiser et des crimes à expier. Or, les afflictions, dans les desseins de Dieu et dans l'ordre de sa Providence, que sont-elles ? des moyens pour conduire à ces trois fins, c'est-à-dire que Dieu nous frappe en maître, en père et en juge : en maître, pour nous faire reconnaître son souverain domaine et dompter l'orgueil de l'homme qui s'égare dans la prospérité, jusqu'à oublier son Dieu et son Créateur ; en père, pour former et perfectionner le Chrétien, en lui facilitant la pratique de la loi et des vertus ; en juge, pour satisfaire à sa justice et punir le pécheur en même temps qu'il le retire du péché. Les souffrances sont donc tout à la fois les droits d'un maître, les graces d'un père, les châtimens d'un juge : trois réflexions qui doivent apaiser notre raison et la récon cilier avec la Providence.

Le Prophète nous l'apprend que le premier mouvement de l'homme heureux est de ne plus voir de Dieu devant lui : *Non est Deus in conspectu ejus.* Qu'est-ce, en effet, que l'homme dans la prospérité ? C'est un fleuve qui a rompu ses digues ; un crime suit un autre crime, comme des flots succèdent à d'autres flots, et se poussent avec rapidité. Non seulement on perd la crainte de Dieu dans la prospérité, on va même jusqu'à perdre l'humanité, et à ne plus reconnaître les hommes pour ses frères. Un mortel à qui tout prospère ne voit plus d'égal sur la terre ni de maître dans le ciel : la vie de l'homme heureux est un délire qui commence par l'oubli de Dieu, produit ensuite l'estime et l'adoration de soi-même, et finit par le mépris des autres. Dans cette situation, lorsque la lassitude des passions laisse à la raison un instant de réflexion, on est étonné de soi-même et de son état, on ne sait ce qu'on a fait de sa religion : on élève les yeux vers le ciel, mais on n'aperçoit plus entre Dieu et soi qu'un nuage affreux, qu'on n'a pas la force de percer. Alors on tombe presque par nécessité dans l'impiété, et, après avoir commencé par perdre la crainte du Seigneur, on finit par perdre la foi et la religion. Dans cette ivresse et ce sommeil, point d'autre moyen ni de plus efficace pour nous ramener à Dieu que les afflictions.

Jonas, après avoir rempli sa mission contre Ninive, s'éloigne de la ville criminelle ; et, afin d'en mieux contempler la chute qu'il venait de prédire, il monte sur une colline voisine. Là, pour parer aux feux d'un soleil brûlant, le Seigneur fait croître un lierre qui embrasse la cabane du Prophète, et s'élevant sur sa tête, forme comme un dais de feuillage, où il reposait à l'abri des ardeurs du climat. Jonas se réjouit fort, dit l'Ecriture, du lierre et de son

ombrage ; et, devenu dans cet état l'image de l'homme dans la prospérité, il ose s'élever contre son Dieu, et se plaindre des ordres qu'il en avait reçus. Pour faire rentrer Jonas en lui même, que fait le Seigneur ? Il envoie un insecte piquer le lierre dans sa racine, et l'arbrisseau languissant sèche et meurt : *Præparavit Deus vermen et percussit hederam, et exaruit.* Réveillé par cette disgrace, Jonas revint à lui et s'humilia devant son Dieu. Figure touchante, dit saint Augustin, de ce que sont les afflictions dans les mains de Dieu ; elles sont ce ver rongeur dont il se sert pour confondre l'orgueil humain, et nous conduire à reconnaître sa grandeur par l'aveu de notre faiblesse.

Il voit un ambitieux, un courtisan qui dit au fond de son cœur : Je monterai, je m'élèverai encore. Dans l'excès de confiance qui le transporte, il ne reconnaît, ne respecte, n'adore que la main qui l'a élevé, que le protecteur qui lui a ouvert les routes de la fortune; voilà son Dieu, sa religion, sa conscience ; que fait le Seigneur, jaloux de son autorité ? *Præparavit Deus vermen ;* il suscite un rival, un ennemi obscur, un ver de terre qui mine l'édifice, qui renverse ce favori, ce bras de chair sur lequel il était appuyé ; et la fortune de cet ambitieux, frappée dans sa racine, ressemble à ce lierre fastueux qui, maintenant foulé aux pieds, annonce le maître redoutable qui l'a détruit : *Percussit, et exaruit.* C'est le superbe Aman, qui, parvenu jusqu'au pied du trône de son maître, ose insulter au Dieu d'Israël et à son peuple, et dont le supplice est une leçon pour tous les ennemis du Seigneur, qui les force au respect et à l'adoration.

Il voit ce guerrier qui, dans l'horreur des batailles, loin de reconnaître et d'adorer le Dieu des armées, se repaît, jusque dans ce sanglant spectacle, de projets de grandeur et d'élévation. Entouré qu'il est de la mort et du carnage, son ambition ose respirer au milieu de cette scène barbare, et, des victimes qui tombent à ses côtés, fait autant de degrés pour monter à la fortune. Que faites-vous alors, Dieu fort et terrible ? Vous marquez l'instant, vous dirigez la foudre, et le héros en tombant voit sa gloire éclipsée et ses lauriers en poudre : *Percussit hederam, et exaruit.* C'est Achab renversé de son char, qui, auparavant, dans son arrogance, bravait le ciel et les hommes, et qui, par sa chute, sert à la gloire de l'un et à l'instruction des autres.

Il voit des grands qui semblent avoir oublié qu'ils sont hommes ; des rois qui, sur le trône, se regardent comme des dieux, et, dans le délire des plaisirs, ne reconnaissent ni frein ni pudeur. Pour

venger sa gloire, que fait le souverain Maître? *Præparavit Deus vermen;* il leur prépare des contradictions, des revers, des infirmités; il attache à leur félicité un germe de chagrin et d'ennui, qui dévore, empoisonne les délices de leur grandeur, et il fait voir que le cèdre des montagnes n'est pas plus à ses yeux que l'arbrisseau des vallées, et le monarque infortuné tombe, se brise devant lui comme le roseau fragile: *Percussit hederam, et exaruit.* Ce n'est plus Antiochus qui, dans son triomphe, croyait peser les mers et les montagnes, c'est Antiochus dans les tourmens, qui s'avoue un homme, et reconnaît un Dieu.

Il voit un jeune mondain, tout occupé du talent de plaire, et qui, enivré de l'encens et de l'idolâtrie d'un monde corrompu, ne regarde qu'avec mépris toutes les vérités de la religion: loin de reconnaître Dieu pour son maître, à peine reconnaît-il les hommes pour ses frères, à peine se connaît-il lui-même. Que fait le Seigneur? *Præparavit Deus vermen;* il envoie un accident funeste, une maladie cruelle qui flétrit tous ses attraits, et fait d'un objet d'admiration presque un sujet d'horreur et d'étonnement: *Percussit et exaruit.* Ce n'est plus cet Absalon que les faveurs de la nature avaient rendu rebelle et ingrat; c'est Nabuchodonosor corrigé par une disgrace éclatante; il a fallu que Dieu en fît un monstre pour le faire redevenir homme. Il voit, en un mot, dans tous les dangers, dans tous les piéges où notre orgueil peut nous engager, jusqu'où l'homme trop heureux peut porter l'amour de lui-même, l'oubli de son Créateur, sa confiance dans les créatures; et dans toutes ces occasions il se sert à propos de l'aiguillon de ses souffrances, comme d'un ver rongeur qui nous pique dans l'endroit sensible: il éclate, il tonne sur nos têtes; alors tout s'ébranle, tout croule autour de nous, et, réveillés au bruit de notre chute, il n'y a plus que Dieu seul; toute autre puissance a disparu: *Percussit et exaruit.*

Voulons-nous donc connaître ce que sont les souffrances et les misères de cette vie dans l'ordre de la Providence? Elles ne sont ni l'effet d'un Dieu ennemi du repos et des plaisirs de ses créatures, encore moins d'un tyran jaloux, qui se plaît à nous rendre malheureux; elles sont des leçons pratiques, et comme le supplément de notre raison, trop obscurcie depuis le péché pour ne pas perdre quelquefois de vue le respect et l'adoration dus à l'Etre suprême. Elles sont des maîtres incommodes, mais nécessaires, qui nous instruisent en réveillant à chaque instant autour de nous les preuves de notre néant. Loin donc de consulter dans nos maux la nature

aigrie par la douleur, consultons la religion ; laissons la raison qui s'égare, prenons le flambeau de la foi qui ne peut nous égarer, et dès lors quel tableau pour nous ! quel spectacle que l'univers ! Nous verrions, pour ainsi dire, dans chaque fléau des traits qui annoncent, qui caractérisent le maître qui les envoie. Nous verrions que les guerres et les batailles, qui passent pour être les jeux sanglans de la rivalité des princes, ne sont que les arrêts de sa colère ; les conquérans et les capitaines, des messagers de sa vengeance, et, selon l'expression d'Isaïe, comme les marteaux de la terre dont il frappe les nations rebelles ; et les armées, des instrumens de sa justice, qui arme de son épée les nations rivales, et envoie un peuple punir les crimes de l'autre. Nous verrions que les contagions, la famine, la mortalité ne sont point des effets nécessaires du désordre des saisons, de la discorde des élémens, ou la marque d'un défaut de Providence, mais au contraire les preuves d'une sagesse suprême, qui veille sur ses créatures, qui les ramène par la terreur aux hommages qu'elles lui refusent, et ne trouble l'ordre de la nature que pour nous faire rentrer dans celui du devoir ; les pertes des biens, des leçons qui nous apprennent que ce que nous avons est plus à lui qu'à nous, et qu'il ne nous l'ôte que parce que nous avions oublié qu'il nous l'avait donné ; les trahisons et les perfidies des créatures, des traits de sa jalousie, indignée que nous ayons mis notre confiance ailleurs que dans lui seul ; les morts soudaines, les chutes, les révolutions des empires, des preuves terribles que tout passe, et que lui seul reste ; les chagrins et les ennuis domestiques, comme autant de morsures secrètes, qui nous font sentir qu'il n'est point d'état, de situation où nous ne soyons sous sa main ; la vieillesse et la caducité, le dernier avertissement de notre fragilité ; et les maladies enfin, les leçons vives et pressantes où il dompte l'orgueil de la raison par l'aiguillon de la douleur, éclaire l'ame par la destruction du corps, et sacrifie ainsi une moitié de notre être à l'instruction de l'autre. Nous verrions, dans les afflictions, les preuves les plus sensibles du souverain domaine de Dieu sur ses créatures. Il parle en vain à nos yeux, et ne se fait point entendre à nos cœurs, par le plus pur et le plus riant spectacle de la nature ; et telle est la corruption de notre cœur qu'il s'endort dans le calme ; il lui faut des orages, des coups de tonnerre ; et presque toujours c'est par ses bienfaits que Dieu se fait oublier des hommes, et par ses châtimens qu'il s'en fait reconnaître.

Mais je dis plus ; et quand même les souffrances ne seraient pas des droits inaliénables d'un maître sur ses créatures, ne nous suffi-

rait-il pas, pour arrêter nos murmures, de savoir, en second lieu, qu'elles sont des graces et des bienfaits pour le Chrétien? Dieu frappe en souverain pour montrer sa puissance; il frappe en père pour prouver son amour. Prenez garde, j'appelle les souffrances, des graces et des bienfaits d'un père. Et pourquoi? C'est que depuis le péché, telle est la corruption de l'homme qu'il ne va plus au bien par goût ou par penchant; il n'y marche, pour ainsi dire, que par contrainte; le vice a nos inclinations, la vertu n'a que nos efforts; il faut déchirer le sein de la terre pour lui faire enfanter des fruits, et le cœur de l'homme pour y faire germer la sagesse. L'adversité nous est devenue comme nécessaire; elle est presque la seule école de l'homme, et, pour lui donner des vertus, il faut lui ôter ses plaisirs : *Beati qui lugent! væ qui ridetis!* Ici, mes frères, je sens tout ce que vous allez m'opposer, j'entends s'élever de toutes parts ces plaintes et ces raisonnemens qui vous sont peut-être échappés tant de fois : si vos malheurs, dites-vous, avaient pu seulement vous donner une vertu de plus, vous n'auriez point de peine à les regarder comme des preuves de la bonté de Dieu, et vous seriez le premier à bénir le ciel de votre disgrace; mais au contraire, depuis que vous souffrez, votre cœur aigri n'en est devenu que plus insensible; quelle est donc, ajoutez-vous, la grace que le Seigneur m'a faite en m'affligeant? Comment les souffrances seraient-elles des bienfaits, puisqu'elles n'ont fait aucun bien à mon ame, et qu'au contraire elles ont ajouté à mes crimes celui de la révolte et du murmure? N'aurait-il pas mieux valu que mon Dieu m'eût laissé quelque félicité de plus durant la vie? Tel est le langage ordinaire de la plupart des Chrétiens dans l'adversité : langage malheureusement trop spécieux et trop séduisant, disons même trop vrai à quelques égards, pour ne pas mériter toute l'attention de notre zèle. Entrons donc sur ce sujet en jugement avec le monde, et voyons si vos plaintes sont fondées.

Vos malheurs ne vous ont rien donné; et la preuve, c'est, dites-vous, que, depuis que vous souffrez, vous n'avez pas moins de vices sans en avoir plus de vertus. Je pourrais vous contester la vérité de ce langage; mais en la supposant pour un instant, nommez-moi le châtiment ou le bienfait de Dieu dont l'homme ne puisse abuser. Pharaon se voit frappé des plus redoutables fléaux, et il ne se rend pas; Sédécias entend Jérémie lui prédire les plus tragiques événemens, et il ne se convertit pas; Israël gémit opprimé dans les fers de Babylone, et il ne se repent pas. Dites-moi, je vous prie, en étaient-ce moins là des preuves visibles de la pro-

tection de Dieu sur eux et des moyens pour revenir à lui? Qu'importe donc que vous grossissiez la foule des pécheurs intrépides dans le malheur même? il n'en sera que mieux prouvé que les souffrances sont les plus grandes graces de Dieu, puisqu'il a toujours fallu la plus grande malice de l'homme pour leur résister.

Vos malheurs ne vous ont rien donné, et pourquoi? Ne serait-ce point parce que vous n'avez rien oublié pour en arrêter l'impression? En effet le Chrétien, dans la disgrace court au pied de la croix s'entretenir avec son Dieu; prosterné devant son image, il l'arrose de ses larmes, et par ses réflexions, ses gémissemens, il rend plus profond le sentiment de la douleur; il aide, pour ainsi dire, à la grace, à achever sa conquête et à triompher de la nature. Quel est au contraire le premier mouvement du mondain dans l'adversité? C'est d'appeler à son secours le monde et les plaisirs pour l'aider à oublier ses peines. Un libertin mourant rassemble autour de lui des amis et des complices de ses désordres; souvent l'objet honteux de sa passion assiège le lit de son infirmité pour lui déguiser les approches de la mort. Si c'est un chagrin qui dévore, on cherche la dissipation et le tumulte, on court à des théâtres étourdir sa douleur au bruit des voix et des instrumens; on use tous les plaisirs pour faire diversion à la douleur; il échappe même de dire que si l'on y pensait, si l'on écoutait sa douleur, on serait tenté de renoncer au monde, on irait s'ensevelir dans la retraite. Or, que prouve une telle conduite, si ce n'est que les souffrances sont donc les plus grandes graces de Dieu, puisqu'il faut, de la part de l'homme, tant de stratagèmes, d'artifices, de combats, pour en détourner le salutaire effet?

Allons plus loin : vos malheurs ne vous ont rien donné, c'est-à-dire, qu'il vous reste encore des crimes à commettre malgré l'adversité; et vous ne voyez pas combien d'occasions de crimes vos malheurs vous ont ôtées! Depuis que cet état de langueur et d'infirmité a fait perdre à cette femme les charmes extérieurs qui lui faisaient tant d'esclaves, elle ne l'est pas moins des passions et de la vanité, elle s'efforce encore d'appeler les jeux et les plaisirs; mais les empressemens des flatteurs, mais l'encens des louanges, les attentions, les hommages, et toute cette espèce de culte que lui rendait une jeunesse insensée, ont disparu; et l'idole seule sur ses autels a vu fuir devant elle toute sa cour et gémit de sa désertion. Qu'importe donc que le monde ait encore des charmes pour elle? Il suffit qu'elle n'ait plus de charmes pour le monde; son malheur lui a dès lors tout donné pour Dieu et pour son salut. De

même, depuis que ce grand, par sa chute, a perdu le crédit et la faveur, il n'a pas, à la vérité, renoncé à la débauche et à la volupté; mais on ne voit plus autour de lui cette foule de courtisans encenser ses services, applaudir à son impiété; il a donc cet avantage de plus pour son salut que, si son malheur ne lui a pas donné la crainte de Dieu, il lui a du moins procuré l'abandon et le mépris des hommes. En un mot, presque point de malheureux à qui l'infortune n'ôte quelque moyen de crime et ne donne quelque moyen de salut. Qu'importe donc que les souffrances ne changent pas toujours le cœur? Il suffit qu'elles ôtent le pouvoir, elles sont toujours des graces bien efficaces, puisqu'elles ont un effet même indépendant de la malice de l'homme.

Mais disons mieux encore : vos malheurs ne vous ont point donné de vertus, ne vous ont pas rendu meilleur; je veux vous en croire, mon cher auditeur, et je vous demande seulement : Pensez-vous que la prospérité vous en eût donné davantage? Les philosophes ont agité la question, s'il faut plus de force dans le sage pour soutenir la prospérité que l'adversité. Il semble qu'une seule réflexion devrait la décider : c'est qu'il ne faut qu'une seule vertu pour profiter des coups de l'adversité, la résignation à la Providence; il en faut mille pour ne point abuser des charmes de la prospérité. Un malheureux n'a qu'à se défendre de lui-même et à vaincre son impatience; un homme heureux a non seulement à combattre contre lui-même, mais encore à se défendre contre toutes les créatures qui réunissent leurs attraits pour le corrompre. On a vu les plus sages se démentir dans la prospérité; l'ivresse de la fortune triompha, dans un instant, de la philosophie, de la religion même, et Salomon perdit toute sa sagesse dans les délices de la royauté : David retrouva toutes ses vertus au moment de sa disgrace. Non, pour savoir être malheureux, il ne faut souvent qu'un vice de plus, l'orgueil et la fierté de l'ame, qui fait faire tête à l'infortune; pour savoir être heureux, ce n'est pas toujours assez des plus grandes vertus; et c'en est fait du sage dans la prospérité, s'il n'appelle la religion au secours de la nature.

Combien d'exemples viennent chaque jour confirmer cette vérité! N'avez-vous jamais vu d'homme devenu tout à coup riche et heureux? qu'est-il résulté de ce changement? Tant s'en faut que la fortune lui ait donné des vertus qu'il n'avait pas; elle a corrompu, elle lui a ôté celles qu'il avait : doux, humble et modeste dans la médiocrité, la grandeur l'a rendu hautain, bizarre, impérieux; c'est tous les jours nouveaux désordres dans la conduite, nouveaux

travers dans l'esprit; il fournit seul à la critique de tous les cercles, à la satire du public; et s'il y a quelque doute à l'égard d'un riche parvenu, c'est de savoir si la fortune lui a donné plus de vices que de ridicules. Je reprends donc, et je dis : Je veux que vos malheurs n'aient pu faire de vous un grand saint; comptez-vous pour rien de vous avoir empêché d'être un plus grand pécheur? Je veux que l'adversité ne vous ait apporté aucun avantage; comptez-vous pour rien de vous avoir préservé de tous les désordres de la prospérité? D'ailleurs, ce que l'infortune n'a pas fait encore, que savez-vous si elle ne le fera pas un jour? Vingt années de calamité n'ébranlèrent point Manassès, un seul jour de captivité ouvrit ses yeux et changea son ame : c'est qu'un cœur endurci a besoin d'être long-temps sous le marteau de la tribulation ; si le vôtre n'est point encore brisé, c'est que le dernier coup n'est point frappé, et si vous ne pouvez louer le Seigneur des vertus que ses châtimens vous ont données, louez-le du moins de tous les crimes qu'ils vous ont épargnés.

Qu'ajouterai-je enfin? Vos malheurs ne vous ont point donné de vertus, peut-être encore ne vous en donneront-ils jamais, et vous en concluez que du moins Dieu devrait vous laisser damner dans les plaisirs, et non vous accabler de peines impuissantes pour vous sauver. Avant de vous répondre, souffrez que je vous interroge, et que je vous demande : Qui êtes-vous, mon cher frère, vous qui raisonnez, qui blasphémez de la sorte? Sans doute quelqu'un de ces illustres malheureux qu'on ne voit que trop souvent dans le monde, traînant de cercle en cercle les débris de leur naufrage, fatigans par le récit de leurs calamités, qu'on fuit sans cesse et qu'on rencontre toujours, odieux à voir et à entendre, et qui ne peuvent ni se taire ni se cacher. Je n'examine point si c'est avec raison que vous vous plaignez de votre destinée, si ce n'est pas vous qui êtes l'artisan de votre malheur, et si ce que vous rejetez sur la Providence ne vient pas de votre faute et de vous seul; si ce n'est point, par exemple, une passion folle, et plus forte que tous les conseils qu'on a pu vous donner, qui a causé ce mariage, la source empoisonnée de tous les chagrins de votre vie; la passion effrénée du jeu qui, d'une brillante fortune, vous a réduit au plus simple nécessaire; la dureté, la raideur de votre caractère qui, en vous empêchant de plier auprès des grands, vous a réduit à un rang si indigne de votre naissance qu'on ne reconnaît plus votre nom qu'à l'air hautain, à la morgue que la noblesse malheureuse emprunte toujours pour se venger de la fortune; enfin, si

ce ne sont point quelques excès honteux qui ont détruit votre santé; une conduite décriée qui vous a forcé de prendre le parti de la retraite; le démon de la chicane et des procès qui vous possède, qui a causé le désordre de vos affaires; c'est-à-dire si, au lieu d'avoir à vous plaindre de la Providence, tout le monde ne voit pas, ne reconnaît pas la justice du ciel sur vous; qu'il est dans l'ordre que le scandale soit puni, et que Dieu n'ayant pu être glorifié par votre conversion, il soit du moins vengé par votre perte et votre ruine. Sans, dis-je, entrer dans cette discussion, je réponds directement à la question, et je vous demande : Un père qui, pour ranger au devoir un fils rebelle, ou à la vertu un fils déréglé, emploierait la verge et le châtiment, en serait-il moins un père tendre, quoique son fils s'endurcît sous ses coups? et si au lieu de combattre ses penchans, il lui donnait, comme à l'enfant prodigue, la portion de son héritage, et l'abandonnait à la fouge de ses passions, croirait-on qu'il en aimât mieux son fils, et ne seriez-vous pas le premier à dire qu'il en est plutôt l'assassin que le père? Mauvais serviteur, reprend le Seigneur, je vous juge par votre propre bouche: *De ore tuo te judico.* Votre père céleste doit-il donc le céder en tendresse à ses créatures? N'est-il pas au contraire plus saint, plus parfait? et ce que vous appelez bonté dans l'homme, pourquoi l'appelez-vous cruauté dans Dieu? Vous voudriez qu'il vous laissât damner dans les plaisirs; et, s'il pouvait y consentir, vous seriez alors le premier à vous plaindre, il faudrait voir comme vous l'accuseriez d'injustice, de vous avoir placé dans une situation si heureuse, où le salut serait encore plus difficile et la pratique des vertus évangéliques presque impossible. Car voilà le monde et son langage ordinaire : ceux qui habitent les palais disent qu'ils se seraient plutôt sauvés dans la cabane du pauvre et dans l'indigence. Descendez dans la cabane du pauvre, vous l'entendrez murmurer; il vous dira qu'il est bien facile aux riches de se sauver, mais que, pour lui, il a trop à souffrir dans son état. Voilà, dis-je, l'homme et son caractère : toujours disposé à faire de tout des argumens contre la Providence, et à se plaindre également de la prospérité et de l'infortune.

Mais non, répond admirablement saint Chrysostôme, quels que soient le langage et les préjugés du monde sur ce sujet, ils ne détruiront jamais ce que l'expérience nous apprend et nous confirme chaque jour. En effet, ajoute ce Père, s'exprimant sur ce sujet avec toute la force de son éloquence, je n'ai point de peine à reconnaître des graces et des bienfaits du ciel dans les traverses et les

calamités de la vie : ce qui m'embarrasse, c'est de concilier avec la sagesse et la bonté d'un Dieu les délices et les prospérités qu'il distribue aux grands et aux riches; et pour en mettre la preuve sous les yeux de ses auditeurs, regardez, leur disait-il, cette vaste cité qui renferme tant d'habitans : *Ecce quanta civitas est hæc magna nobis.* C'était de la célèbre ville d'Antioche qu'il parlait. D'où pensez-vous que naissent tous les désordres que nous y voyons? N'est-ce pas de ceux qui nagent dans la joie et les plaisirs? A qui croyez-vous qu'il soit le plus difficile d'annoncer l'Evangile et d'en persuader la pratique, si ce n'est aux riches et aux heureux du siècle? *Unde nascuntur mala nonne a divitibus*, *nonne a gaudentibus?* Voilà, disait ce grand saint, pour justifier la Providence contre les murmures des malheureux qui l'outragent, la source de tous les désordres d'Antioche, trop d'abondance et de félicité.

Faisons à nous-mêmes l'application de cette vérité : au lieu du peuple et de la ville d'Antioche, considérons-nous nous-mêmes et la capitale de ce vaste empire. Voyez cette foule de citoyens, les uns plongés dans la mollesse et l'abondance, les autres dans la disette et les travaux ; ce contraste d'heureux et de misérables, des grands qui oppriment les petits, des petits qui s'épuisent à servir les excès et les vices des grands ; la religion au milieu de ce déluge d'iniquité dans le choc et le fracas de toutes les passions, disputant à l'impiété les faibles restes de son empire, ébranlée par les scandales des riches, déchirée par les discours des libertins, partagée entre la haine des uns et le mépris des autres, ayant à peine pour elle la foi du peuple et les vertus du cloître; partout enfin le vice hardi, triomphant, applaudi, insulter à la croix et à l'Evangile : et je vous demande d'où vous pensez que puissent naître tant de désordres, par où s'est faite cette étrange révolution, et dans la religion, et dans nos mœurs: *Unde nascuntur mala?* Direz-vous que c'est des pauvres, des malheureux? Vous le savez, grand Dieu! et s'il vous reste encore des adorateurs, s'il est quelques vertus dans votre peuple, c'est parmi ceux que l'infortune et l'indigence ont condamnés aux larmes, aux travaux, à l'abstinence. La contagion n'est venue que des hautes conditions et des heureux du siècle; de cette foule de riches, qui ont dit dans l'excès de leur abondance : Nous n'avons plus de Dieu, jouissons du présent, et ne pensons point à l'avenir. Le luxe et l'opulence ont enfanté les plaisirs, les plaisirs ont produit l'irréligion et l'incrédulité : les arts sont venus au secours des passions; il s'est trouvé des talens pour les célébrer, des théâtres pour les représenter; chacun s'est em-

pressé de venir dans l'école de la volupté puiser l'oubli de Dieu et le mépris de ses lois. Les riches, par leur faste, insultant à la misère publique, ont habité des palais que nos pères auraient révérés comme des temples; les femmes y sont devenues comme des divinités dont le service est une espèce de culte; les hommes, oubliant leur première dignité, ont rampé devant leurs nouvelles idoles; tous se sont égarés, et Babylone, étonnée de sa corruption, a appelé l'étranger dans son sein, ne pouvant suffire elle-même à entretenir tous ses crimes : et tant de désordres n'ont eu qu'une même source, l'abondance et la félicité : *Unde nascuntur mala, nonne a divitibus, nonne a gaudentibus?* Enfin nous-mêmes avons été forcés d'en convenir, et il nous échappe de dire sans cesse qu'à moins d'un châtiment du ciel, et que le Seigneur n'étende sur nous la verge de sa fureur, ce peuple ne sortira jamais de l'irréligion où l'ont plongé les délices du séjour qu'il habite. Qui doute en effet que, sans les plaisirs, le monde entier ne fût Chrétien, et que dans tous les temps la volupté n'ait fait plus d'apostats que le glaive des tyrans n'a fait de martyrs? Je conclus donc enfin, et je dis : Comment la tribulation ne serait-elle pas une grace, puisque le peu de mérite qui nous reste, c'est à elle que nous le devons; et la prospérité un châtiment, puisqu'il est si rare de trouver un vice qui n'en vienne pas?

Et après tout, Chrétiens, où en serions-nous, s'il ne tenait qu'aux pécheurs de décrier les desseins de Dieu et la conduite de la Providence? Vous vous plaignez que vous souffrez à pure perte, et que vos malheurs ne vous ont pas rendus plus chrétiens; mais si l'on a vu et si l'on voit encore tous les jours tant d'autres pécheurs convertis par les mêmes disgraces qui vous endurcissent, tout ce que prouve votre exemple, c'est que vous avez plus d'ingratitude que Dieu n'a de bonté, et puisque vous avez résisté aux droits d'un maître, aux graces d'un père, vous méritez de tomber entre les mains d'un juge : troisième raison pour apaiser nos murmures. Les souffrances sont les châtimens d'un juge qui nous frappe comme pécheurs, pour satisfaire aux droits de sa justice et punir le crime en sauvant le criminel.

Quel est, en effet, le premier mouvement du pécheur dans la prospérité? c'est de se demander à lui-même s'il est plus malheureux depuis qu'il est coupable : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux? quel malheur en ai-je ressenti? *Peccavi et quid mihi accidit triste?* Tel est, au jugement de l'Esprit-Saint, l'aveuglement du pécheur dans la prospérité; un crime heureux cesse presque

d'être un crime; le bonheur dans le péché, voilà la réprobation consommée. David est tout à la fois ravisseur, adultère, meurtrier; et, couvert de crimes, il n'éprouve ni remords ni honte : plongé dans l'ivresse d'une passion capable d'aveugler les plus sages, il jouit tranquillement de ses forfaits. Arrive enfin le moment des vengeances du ciel; le Prophète paraît dans son palais: Prince, qu'avez-vous fait? lui dit Nathan. Pour vous unir à la femme d'Urie, vous avez fait mourir son époux par le glaive : et moi, je viens vous dire de la part de Dieu que le glaive vengeur ne sortira plus de votre maison, et que le bras de Dieu demeurera étendu sur vous et sur votre postérité. A ce coup de tonnerre le voile tombe des yeux du prince, sa douleur ne lui permet que ce peu de paroles : J'ai péché devant le Seigneur; et le plus sage des rois ne commença à voir son crime que lorsqu'on lui montra le châtiment.

Ainsi Dieu en use-t il à l'égard des pécheurs : il se hâte de satisfaire à sa justice dans le temps, afin de n'avoir plus à en acquitter les droits dans l'éternité. Il voit que, pour vous retirer de vos désordres, c'est trop peu des graces ordinaires; que la voix même de ses ministres, leurs menaces, leurs exhortations ne vous touchent pas. Alors que fait le souverain Juge? il prend en main, selon l'expression du Prophète, la verge de sa justice, il frappe aux portes de l'abîme, il appelle les maladies, les revers, la famine, la guerre, le trépas, tous les fléaux; il les répand à son gré sur la terre, et les distribue selon nos besoins et les vues de sa justice. Dans ces palais brillans où le luxe et la mollesse veillent à la garde des plaisirs, il envoie les chagrins et les ennuis dévorer ce riche jusque dans les bras de la mollesse, dans l'ivresse des passions; et, par la satiété des plaisirs, il le force à détester jusqu'à son opulence et à envier le sort de la médiocrité. A ces hommes plongés dans les fêtes de Babylone, qui boivent à longs traits dans la coupe de la volupté, il envoie les douleurs et les infirmités ; et l'on voit enfin ces pécheurs caducs et infirmes, abattus par l'âge, minés par le crime, être les premiers, dans le délabrement de leur santé, à prêcher la sagesse, à désabuser les autres par leur exemple, et, d'un corps qui s'écroule sous les plaisirs, faire encore à la jeunesse une leçon de vertu. Il envoie la mort avec toutes ses horreurs investir, au milieu de ses œuvres de ténèbres et le blasphème encore à la bouche, cet écrivain impie qui avait employé ses talens à combattre la religion, et laissé incertain s'il avait plus étonné son siècle par la beauté de son esprit qu'il ne l'avait effrayé par la corruption de son cœur; et, par la crainte du tombeau, il le

traîne frémissant au pied des autels qu'il aurait voulu détruire; et, forcé de se rétracter, l'esprit fort parle en pénitent et en apôtre. (CAMBACÉRÈS.

Les afflictions sont des graces de prédilection pour le juste, mais graces fécondess en mérites.

Le Prophète ne pouvait accorder l'idée d'une providence souverainement équitable et sage avec la prospérité des méchans. Cette opposition apparente ébranla sa foi; et il fallut, pour la raffermir, que Dieu lui fît voir la fin déplorable des impies. Les adversités du juste sont pour nous une autre espèce de scandale: nous ne pouvons les concilier avec l'idée de l'infinie bonté de Dieu. Il aime ses élus, et il les châtie. Il nous assure qu'il a tout fait pour eux, et il les prive de tout. Quelles contradictions! Elles cesseront, mes très chers frères, quand nous considèrerons les avantages que les serviteurs de Dieu retirent de leurs adversités. Ils sont justes, mais ils ont des combats pénibles et dangereux à soutenir, et les adversités les en délivrent: premier avantage. Ils sont justes, mais ils sont sujets à des faiblesses, à des fragilités, et les adversités les expient: second avantage. Ils sont justes, mais ils doivent être conformes à Jésus-Christ, et les adversités gravent en eux son image adorable: troisième avantage que les adversités procurent aux justes.

Que nos pensées sont différentes de celles de Dieu! Il regarde si peu les biens de cette vie comme les véritables biens, qu'il les distribue libéralement à ses ennemis. Il regarde si peu les maux de cette vie comme de véritables maux, qu'il les répand quelquefois sur ses élus. Ne dites donc plus, quand vous verrez l'impie élevé, puissant, glorieux, qu'il est récompensé; dites plutôt qu'il est puni. Ne dites donc plus, quand vous verrez le juste exilé, proscrit, souffrant, humilié, qu'il est puni; dites plutôt qu'il est récompensé.

En effet, à examiner la prospérité humaine avec les lumières de la foi, elle n'est qu'une vanité laborieuse. Retranchez-en, comme le juste, ce qu'elle a de brillant, de flatteur, de doux; réduisez-la à ce qu'elle a d'onéreux; renoncez à son éclat, n'en retenez que les obligations, en voudriez-vous à ce prix? Que sont les honneurs et les dignités pour un juste nourri des maximes de l'Evangile? Des engagemens redoutables qui, en l'élevant au dessus des autres hommes, l'obligent à plus de vertu et de perfection, et l'exposent à tous les traits de la malignité et de l'envie; des assujétissemens pénibles qui, en lui remettant l'autorité, le chargent d'une infinité d'intérêts étran-

gers et souvent opposés, et le rendent la victime honorable du public; des devoirs multipliés qui remplissent toute sa vie, l'arrachent à lui-même et ne lui permettent pas de jouir d'un seul instant de repos. Que sont les richesses pour un juste? Un dépôt sacré que la divine Providence lui a confié, auquel il ne touche qu'avec discrétion et en tremblant, et qui lui coûte mille soins à conserver. Que sont les plaisirs pour un juste? ou des crimes qu'il abhore, ou des inutilités qu'il méprise, ou une contrainte qui le gêne, ou des bienséances qui le fatiguent, ou des amusemens qui l'ennuient. Qu'est le monde pour un juste? Une terre étrangère qu'il n'habite qu'à regret, l'exil de la vertu, l'asile des vices, le règne des scandales, le théâtre des passions, toutes les iniquités ensemble avec tous leurs agrémens et toutes leurs horreurs.

Que perd donc le juste par ses revers? des hommages qu'il rejetait, des applaudissemens qu'il dédaignait, des louanges qu'il redoutait. Ne le plaignez pas: plaignez la veuve et l'orphelin, ils n'ont plus de protecteurs. Que perd le juste par ses disgraces? des richesses dont il n'était que l'économe et le dispensateur. Ne le plaignez pas: plaignez les pauvres, ils n'ont plus de père. Que perd le juste par son exil? un monde trompeur, irréconciliable ennemi de Dieu et l'objet des malédictions du ciel. Ne le plaignez pas: plaignez le monde, il n'a plus de modèle. Que perd enfin le juste par ses adversités? il ne perd que ce qu'il avait sacrifié mille fois dans le secret de son cœur; et il gagne tout ce qu'il ambitionnait, le repos, la liberté, la possession de lui-même.

Depuis long-temps il disait au Seigneur: Prolongerez-vous encore mon exil? serai-je toujours témoin des abominations qui couvrent la face de la terre? Brisez mes chaînes, ô mon Dieu; arrachez-moi aux embarras du siècle, rendez-moi à moi-même afin que je puisse me donner tout entier à vous, et ne m'occuper désormais que du soin de mon salut et de votre propre gloire. Dieu a lu dans le fond de son cœur; il l'a exaucé selon ses désirs: la prospérité était son supplice, les adversités feront son bonheur. C'est une affliction pour Esther de paraître devant Assuérus, dont elle a gagné la confiance et la tendresse. Ce trône, cette majesté, ces gardes, ce silence, cette pompe, cet éclat, glacent son ame d'effroi: elle demeure interdite, elle se trouble, elle pâlit, elle chancelle, elle succombe. Sa grandeur, l'objet de tant d'envie, l'embarrasse; les délices dont elle est environnée l'alarment; les ornemens dont elle est revêtue l'accablent; elle ne se prête qu'à regret à la décoration d'une cour idolâtre où tout blesse sa vue: c'est une consolation pour

Esther de retourner dans sa solitude: elle n'est tranquille et satisfaite que lorsqu'éloignée de tous les yeux, elle peut quitter les marques et l'appareil de sa grandeur, se couvrir de cendre et de cilice, méditer la loi du Dieu de ses pères, et gémir sur les malheurs qui menacent sa triste patrie. Voilà les embarras de la prospérité, en voici les écueils.

La prospérité est une tentation pour le juste, tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est universelle; qu'elle le met aux prises avec tous les ennemis de son salut; qu'elle attaque à la fois et ses penchans et ses passions; qu'elle prend toutes sortes de formes; qu'elle se produit sous les images les plus flatteuses et les plus intéressantes. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle n'a rien d'abord qui l'alarme, qu'il est accoutumé à la surmonter, et que ses victoires passées semblent l'inviter à se confier en ses forces et à prendre quelque moment de relâche. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est toujours présente, qu'il ne saurait l'éviter, qu'il la retrouve partout, que des engagemens sacrés le retiennent au milieu des périls, et que, pour peu que son attention se détache et qu'il s'oublie (eh! comment ne pas s'oublier?) le poison de la prospérité gagne son cœur et le corrompt. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle a nécessairement des effets funestes, qu'elle produit à la longue une mollesse de mœurs, une délicatesse de sensibilité qui ouvre imperceptiblement notre ame aux attraits de la corruption. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est persévérante, qu'elle lasse ceux qu'elle ne séduit pas, et qu'elle triomphe par son importunité, lorsqu'elle ne peut vaincre par ses charmes.

Que fait donc le Seigneur en affligeant le juste? Il rompt ses engagemens, il dissipe ses ennemis, il écarte les périls, il raffermit sa vertu chancelante, il prévient sa chute, il l'arrête sur le bord du précipice et au moment où il était sur le point d'y tomber. L'aurait-il plus aimé, s'il l'avait laissé périr? Contemplez Salomon dans toute sa gloire, jetez les yeux sur ses trésors immenses, sur ses palais magnifiques, sur ses états florissans; aimé de ses sujets, respecté de ses voisins, admiré de toute la terre, il voit ses désirs aussitôt remplis que formés. Suivez le cours de cette prospérité, elle n'est jamais interrompue par la moindre disgrace. Considérez à présent Job dépouillé de tous ses biens, privé de tous ses enfans, qu'une mort cruelle vient de lui ravir d'un seul coup, abandonné de ses proches, couché sur le fumier tout couvert d'ulcères et son corps qui tombe en lambeaux; je vous le demande, lequel des

deux est plus favorisé du Seigneur. Je prévois votre réponse : vous vous trompez. Cette longue prospérité perdit Salomon. Il fut trop constamment heureux pour être toujours fidèle. Les adversités de Job servirent, au contraire, de lustre et de soutien à sa vertu. Dieu n'aurait récompensé Salomon qu'en païen, s'il ne lui eût donné que le comble de la félicité mondaine; il lui donna de plus la sagesse; mais que peut la sagesse contre une longue prospérité? Il récompensa Job en élu, en lui prodiguant les afflictions. Elles délivrent le juste des combats pénibles et dangereux qu'il est obligé de soutenir: premier avantage. Elles expient ses fragilités et ses faiblesses: second avantage.

Le juste dont vous déplorez la destinée a-t-il toujours marché dans les voies de la sainteté? n'a-t-il pas à se reprocher les égaremens de sa jeunesse? les a-t-il réparés par une pénitence proportionnée? n'est-il pas encore sujet à des faiblesses, à des fragilités? songe-t-il à s'en purifier? Or, la foi m'apprend que ce qu'on ne paie pas en ce siècle on le paiera dans l'autre; que rien d'imparfait n'entrera dans le royaume des cieux; que la volonté divine entretient un feu jaloux et dévorant pour effacer ces taches, ces souillures que nous avons contractées ici-bas. La miséricorde voit ces flammes et ces apprêts formidables, et elle s'en effraie pour le juste. Elle ne prive pas de ses droits la justice divine. Elle se charge de les faire valoir. Elle établit un purgatoire dans ce monde.

Dans le purgatoire de la justice, qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant! C'est un exacteur sévère qui redemande jusqu'à une obole, qui discute tout à la rigueur, qui pèse au poids du sanctuaire et les offenses et les peines, qui balance les unes par les autres, qui punit des satisfactions passagères par des supplices inouïs, et des momens de surprise et de fragilité par des années de souffrance. Dans le purgatoire de la miséricorde, qu'il est doux de tomber entre les mains du Dieu vivant! C'est un créancier généreux qui exige peu pour remettre beaucoup. Des afflictions passagères, quelques larmes, quelques instans de douleur suffisent pour le calmer, pour le contenter. Il ne cherche qu'à faire grace; il ne punit que pour avoir lieu de pardonner.

Dans le purgatoire de la justice, des tourmens innombrables et point de consolation; l'assurance des biens éternels et le sentiment des maux présens; un amour pour Dieu toujours plus vif, toujours plus ardent, et la privation entière de Dieu. Dans le purgatoire de la miséricorde, peu de souffrances, beaucoup de consolations; point de croix qui n'ait son onction particulière; point d'adversité

qui n'attire une grace; point de grace qui ne porte quelque adoucissement; la même main qui blesse, guérit; le même Dieu qui afflige, console; il n'est jamais plus près de nous que lorsqu'il nous châtie. Il était dans les prisons de l'Egypte avec Joseph; il lui révélait les secrets de l'avenir, et y jetait par avance les fondemens de son élévation future. Il était dans la fournaise avec les trois Hébreux, et le roi de Babylone fut surpris d'y voir l'Ange du Seigneur. Il était dans les cachots avec les premiers Chrétiens; il leur dictait des cantiques de louanges et d'actions de graces; il est avec ceux qui souffrent, il ne se plaît qu'avec les malheureux; il semble qu'il se repente du mal qu'il est obligé de leur faire, et qu'il veuille remplacer par sa présence les biens frivoles dont il les prive.

Dans le purgatoire de la justice les supplices les plus affreux expient et ne méritent pas; ils satisfont pour le passé, et sont infructueux pour l'avenir. Ils ouvrent les portes du ciel, ils disposent à la félicité souveraine et ne l'augmentent pas. Dans le purgatoire de la miséricorde, les souffrances non seulement expient, mais elles méritent de nouvelles récompenses; ce que les adversités enlèvent au juste dans le temps, sa patience le transporte et le consigne dans l'éternité; à chaque moment de tribulation répond un poids immense de gloire. Réjouissez-vous, disait autrefois le Seigneur à ses disciples, lorsque vous serez persécutés, parce que votre maison sera plus abondante. Quand Dieu frappe de grands coups, ah! c'est qu'il veut enrichir promptement une ame, et graver en elle son image adorable : troisième avantage que les adversités procurent aux justes.

La vocation du Chrétien est d'imiter Jésus-Christ. Quelque sublime que soit cette destination, saint Paul nous en fait un devoir indispensable : *Dieu vous a choisis et prédestinés*, dit-il, à tous les fidèles, *pour être conformes à l'image de son Fils* [1]. L'Apôtre ne prétend pas par là nous obliger d'imiter toutes les actions de Jésus-Christ; elles seraient au dessus de nos forces. Il n'est pas en notre pouvoir de commander à la nature d'apaiser les flots d'une mer irritée, de chasser les démons, de guérir les malades, de ressusciter les morts; il est des ames privilégiées auxquelles Dieu communique la puissance d'opérer ces merveilles, et qui sont destinées à le représenter dans le ministère éclatant des prodiges. Les paroles de l'Apôtre ne regardent donc que les souffrances et les humiliations de notre divin Sauveur. Il ne nous a pas sauvés par ses qua-

[1] Rom., VIII, 29.

lités glorieuses; il nous a sauvés par ses abaissemens et par sa croix. Ce qui fut le principe de notre justification doit être aussi l'objet de notre imitation.

Je sais, mes très chers frères, qu'à la rigueur pour être les disciples de Jésus-Christ crucifié, il n'est pas nécessaire de vendre les biens qu'on possède légitimement et d'en distribuer tout l'argent aux pauvres, de se dépouiller des dignités et des honneurs dont on est revêtu, de courir au devant de la honte et des opprobres, et qu'au défaut des afflictions que Dieu ne nous envoie pas un détachement de cœur et d'esprit et une pénitence de choix suffisent pour établir notre ressemblance avec ce divin modèle. Mais nous disons, pour la consolation du juste affligé, que la conformité que les afflictions lui donnent avec Jésus-Christ est plus exacte et plus parfaite. Elle est plus exacte, parce que Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'un détachement de cœur et d'esprit, mais qu'il s'est réduit réellement pour nous à la pauvreté la plus extrême. Jésus-Christ ne s'est pas borné à des pratiques de mortification et d'austérité; mais il a bu le calice d'amertume que son père lui a présenté; il a subi l'ignominie et les tourmens de la croix.

Aussi lorsqu'ouvrant les livres sacrés et les annales de l'Eglise, je cherche quelques figures qui me représentent fidèlement mon Sauveur, je ne m'attache pas à ces patriarches puissans en richesses, à ces conquérans la terreur des nations, à ces rois l'amour de leurs sujets et l'admiration de leur siècle, à ces justes comblés d'honneur, et de gloire; de quelque sainteté dont ils brillent d'ailleurs, ils n'ont avec Jésus-Christ, avec l'homme de douleurs, que des rapports moins marqués. Mon cœur ne s'en contente pas; je les admire et je ne suis pas attendri. Mais quand je vois un Abel tombant sous les coups de Caïn, et son sang qui crie vengeance, un Isaac sur la montagne chargé du bois de son sacrifice et du glaive qui doit l'immoler, un Joseph vendu par ses frères et emmené captif en Egypte, un David fugitif traversant le torrent de Cédron, un Paul traîné de tribunal en tribunal, un Etienne implorant la miséricorde divine pour ses bourreaux, un Pierre embrassant sa croix avec transport, alors la ressemblance me frappe, des torrens de larmes coulent de mes yeux, j'oublie les figures et je ne vois que mon Sauveur. Partout où je trouve des afflictions supportées avec patience, je m'arrête pour considérer mon divin Maître. Un pauvre obscur et souffrant le peint mieux à mon amour que Salomon avec sa sagesse et sa magnificence. Les victimes mêmes de l'ancienne loi, tout impuissantes qu'elles étaient, m'en présen-

tent des traits plus sensibles et plus touchans que Melchisédech, ce roi de justice, ce pontife sans généalogie : il ne me rappelle que le sacerdoce de Jésus-Christ; et les victimes de l'ancienne loi me rappellent son sacrifice. Nous disons, en second lieu, que cette conformité est plus parfaite, parce qu'alors Dieu seul travaille à ce grand ouvage. Notre main est trop faible et trop timide pour l'exécuter. Il entre je ne sais quoi d'humain dans tout ce que nous faisons. Nos sacrifices sont toujours imparfaits par quelque endroit; soit ignorance, soit découragement, soit amour-propre, il est une partie dans nous-mêmes plus intime, plus profonde, où nos coups n'arrivent presque jamais.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de crucifier. Lui seul peut exprimer ses traits et se peindre fidèlement dans une ame. Il remue le ciel et la terre, il verse les fléaux de sa colère, il dérange les saisons, il suscite des ennemis, il laisse un libre cours aux passions des hommes; il met en jeu leur humeur, leur jalousie, leur animosité, leur perfidie, leur infidélité; il fait tout concourir à la sanctification de ses élus, tandis que, caché sous ces événemens qui paraissent naturels, il opère secrètement dans le cœur du juste, il dirige tous les coups. Tantôt il réprime un penchant, tantôt il contrarie une inclination, tantôt il déracine un vice, tantôt il enchaîne une passion, tantôt il mortifie un goût, tantôt il consume quelque reste de liens, et toujours il porte les vertus jusqu'à l'héroïsme, en fournissant à la foi toutes ses épreuves, à l'espérance toute sa vivacité, à l'amour tout son désintéressement. Par les adversités, il purifie, il détache, il exerce, il élève, il consacre, il embellit, il perfectionne, il divinise, il montre tout ce qu'il peut faire des hommes; il se complaît dans le chef-d'œuvre de sa grace. Heureux le juste qui ne trouble pas le sacrifice par ses murmures et par ses cris; qui ne prend pas le change; qui adore cette main bienfaisante cachée sous les divers instrumens qu'elle daigne employer; qui aime ces coups salutaires et qui sent tout le prix de cette distinction. Que son ame sortira brillante du creuset des tribulations! c'est cet or éprouvé jusqu'à sept fois : elle est marquée au sceau de la Divinité, elle porte l'empreinte de Jésus-Christ même. Nous ne craignons pas de le dire : après Dieu, il n'est rien de si respectable et de si sacré sur la terre qu'un juste affligé et patient. (L'abbé Poulle, *Sur les Afflictions.*)

Les afflictions sont pour le pécheur des graces de conversion, mais graces puissantes en effets.

Elle ne se déclare jamais plus ouvertement en votre faveur, cette divine miséricorde, que lorsqu'elle paraît agir avec plus de sévérité. Pourquoi? parce qu'alors elle emploie des moyens puissans pour vous sauver. En effet, la prospérité formait à votre salut quatre obstacles presque insurmontables : ténèbres de l'esprit, chaînes du cœur, horreur de la pénitence, opposition à la religion. Or, les adversités, par une vertu propre, éclairent l'esprit, dégagent le cœur, forcent à la pénitence et rendent la religion aimable en la rendant nécessaire : effets salutaires qu'elles produisent indépendamment de nous et de la maniere la plus prompte, la plus absolue et la plus durable.

Premier effet des adversités ; elles éclairent l'esprit. Allez, disait autrefois le Seigneur à Jérémie, allez défendre ma cause devant ce peuple indocile qui murmure contre moi. Montez sur le Liban et criez ; faites retentir votre voix sur le Bazan, et rendez hautement raison de ma conduite à tous ceux qui gémissent dans l'humiliation; dites-leur de ma part et en mon nom : Peuple ingrat, jugez entre vous et moi. Que me reprochez-vous? Je n'ai cessé de vous parler en toute sorte de manières au jour de votre abondance; je vous ai donné ma loi, je vous ai comblé de bienfaits ; j'ai suscité du milieu de vous des Prophètes, pour vous annoncer mes volontés; j'ai déployé la force de mon bras et opéré les plus grandes merveilles : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* N'avez-vous pas dédaigné opiniâtrément de m'écouter? *Dixisti, non audiam.* Que dois-je faire? vous abandonner à votre aveuglement? Vous le méritez, vous le souhaitez même. Ma bonté ne peut y consentir. Tenter encore les mêmes voies? Je vous connais trop, vous les rendriez toujours inutiles : *Hæc est via tua ab adolescentia tua; non audisti vocem meam.* Il ne me reste donc, pour me faire entendre, qu'un seul moyen, dur à la vérité, mais infaillible : les afflictions. Je ne m'en sers qu'à regret, et votre obstination m'y contraint. Puisque vous méprisez ma voix, je garderai le silence : je n'enverrai plus mes ministres, je ne veux d'autres prophètes pour vous instruire que la misère et la captivité. Je les appellerai sur vous, elles vous éclaireront par vos propres malheurs : *Omnes*

[1] Jerem, xx, 20 et seq.

pastores tuos pascet ventus, et amatores tui in captivitatem ibunt : tunc confunderis et erubesces.

Est-ce là le langage d'un Juge irrité ? non; c'est un père alarmé de vos résistances, qui met tout en œuvre pour vous empêcher de périr. Il ne règle pas les secours qu'il vous donne sur vos désirs; vous êtes trop ennemis de vous-mêmes; il les proportionne à vos besoins, il commence par les remèdes doux, comme plus conformes à son amour. Le mal y résiste-t-il, il a recours aux remèdes violens, comme absolument nécessaires. Ce n'est pas sévérité de sa part, c'est endurcissement de la vôtre.

Et certes, rappelez-vous, mes très chers frères, ces temps d'illusion, où votre ame, plongée dans le sommeil de la prospérité, ne se repaissait que de songes. Les graces les plus fortes répandaient, pour quelques momens, la lumière au dedans de vous, et ne dissipaient pas vos ténèbres extérieures : vous étiez éclairés en partie, vous n'étiez jamais désabusés: *Dixisti, non audiam.* Il vous fallait donc une leçon universelle qui vous enseignât toute vérité. Or, je me représente les grandes afflictions sous l'image du jour de la révélation, où toutes choses seront manifestées : *Tunc confunderis et erubesces.* Que fait celui qui n'a pas encore passé par l'épreuve des tribulations, demande l'Esprit-Saint; que sait-il ? il ignore tout, il ne se connaît pas, il ne connaît pas les biens de la terre, il ne connaît pas les hommes, il ne connaît pas Dieu.

Dans la prospérité se connaît-on, et peut-on se connaître ? L'idée des titres dont on est revêtu, du rang qu'on occupe, des dignités qu'on possède, des éloges qu'on entend, des hommages qu'on reçoit, de la pompe et du faste dont on est environné; cette idée toute imposante entre comme naturellement dans l'idée qu'on se forme de soi-même et de son mérite, la grossit, l'étend, la décore, et, par une suite nécessaire, on se croit grand, parce qu'on est dans des places élevées ; puissant, parce qu'on a de l'autorité ; riche, parce qu'on est dans l'opulence; irréprochable, parce qu'on est applaudi ; juste, parce qu'on est heureux. Artifice ordinaire de notre vanité, pour nous dérober la vue de notre néant; elle se plaît tellement à confondre ce que nous sommes avec ce que nous n'avons que par emprunt, qu'il est presque impossible de le démêler.

Les adversités font tout d'un coup cette terrible distinction. Elles dépouillent le pécheur de ce qu'il a d'étranger, et le réduisent à lui-même; elles écartent ses titres pompeux, et ne lui laissent que ses qualités personnelles; elles éloignent l'élévation du rang, et

ne lui laissent que la bassesse des sentimens; elles renversent sa fortune, et ne lui laissent que l'injustice des moyens qu'il employa pour y parvenir; elles abattent ses appuis et ses soutiens, et ne lui laissent que sa faiblesse et son impuissance; elles imposent silence à l'adulation, et ne lui laissent que l'inflexible et l'outrageuse vérité; elles effacent l'éclat de certains crimes, dont le succès cachait l'infamie, et ne lui en laissent que la honte et les remords; elles dissipent sa vaine abondance, et ne lui laissent que son propre fonds, c'est-à-dire une misère souveraine; elles lèvent le masque qui le couvrait, et ne lui laissent que la connaissance humiliante et forcée de lui-même. Qu'il devient méprisable à ses propres regards, lorsqu'il se voit avec les yeux de l'adversité! Ne craignez plus sa fierté: il est malheureux, il est humble : *Tunc confunderis et erubesces.*

Dans la prospérité connaît-on les biens de la terre? Vous saviez en général que ces biens sont inconstans et fragiles; mais la prospérité semblait retarder leur fuite, et les fixer entre vos mains. Vous le pensiez ainsi : les adversités vous ont montré le contraire. Elles vous ont appris ce que c'est que la grandeur, la fortune, la gloire, l'opulence, la santé, la réputation. Voyez comme tous ces biens ont repris, sous la main du Seigneur, leur mobilité naturelle; voyez comme ils vous échappent, comme ils s'éloignent avec précipitation, comme ils s'évanouissent : « Vanité des vanités, et « tout n'est que vanité [1] ! » Cette réflexion était dans Salomon le fruit des plus profondes méditations et d'une sagesse consommée. Dans l'homme affligé, c'est le premier cri de la nature : *Tunc confunderis et erubesces.*

Dans la prospérité connaît-on les hommes? Je le demande aux grands de la terre. Leur exemple est plus frappant et donnera plus de force à cette vérité. Vous avez du crédit : le vent de la faveur vous porte, vous élève, vous soutient; n'attendez des hommes que complaisances, soins assidus, louanges éternelles, envie de vous plaire. Vous les prenez pour autant d'amis, ne précipitez pas votre jugement. Dans peu vous lirez au fond de leur cœur, mais il vous en coûtera votre fortune. Ce moment critique arrive : un revers imprévu hâte votre chute, tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit, tout vous abandonne. Quoi! ces esclaves toujours attachés à mes pas. Ils vous punissent de leurs humiliations passées. Quoi! ces flatteurs qui canonisaient toutes mes actions? Vous n'avez pas

[1] Eccles, I, 2.

de quoi payer leur encens ; vous n'êtes plus digne qu'ils vous trompent. Quoi ! ces ingrats que j'avais comblés de bienfaits ? Ils n'espèrent plus rien de vous ; ils vont vendre ailleurs leur présence et leurs hommages. Quoi ! ces confidens, les dépositaires de mes secrets ? Ils ont abusé de votre confiance pour travailler plus sûrement à votre ruine. Comptez à présent tous ceux qui sont autour de vous, et qui vous demeurent fidèles après l'orage ; voilà vos amis : vous n'en eûtes jamais d'autres. Ah ! s'écriait David, abandonné de ses sujets et de ses serviteurs, et trahi par son fils Absason, je l'ai dit dans l'excès de mon accablement, et je ne me rétracte pas, tous les hommes sont faux : *Ego dixi in excessu meo, omnis homo mendax* [1]. Le monde n'est rempli que de ces ames basses et vénales qui se livrent au plus puissant ; de ces courtisans mercenaires, prostitués à la fortune, et toujours courbés devant l'autel où se distribuent les graces. Renversez l'idole qu'ils adorent : ils la maudiront. Mettez à sa place telle autre idole qu'il vous plaira, ils l'adoreront. O honte de l'humanité ! Dans le siècle où nous sommes, on pardonnera plus aisément des injustices qu'une disgrace. Un homme perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera mille approbateurs ; un homme vertueux et sans tache, s'il est malheureux, ne trouvera pas un seul consolateur : *Tunc confunderis et erubesces.*

Dans la prospérité connaît-on Dieu ? Ne semble-t-il pas, au contraire, que plus il est libéral envers nous et plus nous soyons ingrats à son égard ? Est-il quelqu'un qui, dans l'ivresse de ses succès, ne se regarde comme l'artisan de sa fortune, et ne dise avec ce prince superbe, dont il est parlé dans les divines Ecritures : « Mon élévation est mon ouvrage ? » Et ce Dieu de qui vous la tenez, vous n'en faites aucune mention. Il dissipera vos conseils ; il confondra votre sagesse présomptueuse ; il soufflera sur cet édifice bâti sur le sable ; il découvrira sa main pour vous frapper. Vous le connaîtrez alors : *Cognoscetur Dominus, judicia faciens* [2]. Ses graces temporelles vous l'ont fait oublier : ses coups vous rappelleront à lui. Nabuchodonosor vainqueur répandra la désolation dans Jérusalem, ravagera le temple, pillera les vases sacrés, et laissera partout des marques de sa fureur et de son impiété. Nabuchodonosor humilié et réduit à la condition des bêtes adorera la puissance de Dieu. Manassès, enflé de ses prospérités, renouvellera les anciennes abominations, il y en ajoutera de nouvelles, et par son

[1] Ps. cxv, 2. — [2] Ibid. ix, 17.

exemple il entraînera le peuple de Juda dans la superstition et l'idolâtrie; Manassès, chargé de fers et enfermé dans un cachot, confessera qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Seigneur. Les Israélites triomphans courront après des divinités étrangères ; les Israélites tributaires des nations, et gémissant sous le joug des Babyloniens, invoqueront le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et parmi cette multitude qui suivait Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, à peine citerez-vous deux ou trois heureux du siècle : un Matthieu, un Zachée, une Madeleine ; tous les autres sont des pauvres, des aveugles, des lépreux, des malades de toute espèce, à qui leurs infirmités arrachent ces cris : « Fils de David, Fils du Dieu vivant, « ayez pitié de nous. » Tant il est vrai que nous ne songerions pas à Dieu, si nos besoins ne nous y forçaient : ses temples ne sont jamais plus fréquentés que lorsque ses fléaux désolent la terre. La prospérité fait les athées ; les adversités font les Chrétiens : *Tunc confunderis et erubesces.*

Mais, nous dira l'homme infortuné, Dieu ne pouvait-il m'instruire que par ses châtimens ? n'avait-il pas dans les trésors de sa miséricorde d'autres graces plus douces et aussi puissantes ? Il les a presque toutes épuisées. Dieu vous a instruit par votre raison : cette lumière naturelle suffisait pour vous détromper des charmes du monde. Avec ce seul secours, des païens ne sont-ils pas parvenus au point de le connaître assez pour le mépriser? Sur cet article, la philosophie est d'accord avec l'Evangile : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* La consultiez-vous, cette raison ? Plus empressé de jouir que curieux de connaître, vous consumiez tout votre temps en affaires, en plaisirs ; en intrigues ; il ne vous en restait point pour les réflexions utiles: *Dixisti, non audiam.* Il vous fallait donc une leçon abrégée qui vous épargnât la longueur de cette discussion. Or, les adversités répandent le jour et l'intelligence dans l'instant. Etre affligé, être éclairé, c'est la même chose : *Tunc confunderis et erubesces.*

Dieu vous a instruit par ses ministres. Les chaires chrétiennes ne retentissaient que de leurs imprécations contre le siècle : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* Vous nous fuyiez : *Dixisti, non audiam.* Il vous fallait donc une leçon inévitable ; or, les adversités nous surprennent en tout temps, en tout lieu : *Tunc confunderis et erubesces.*

Dieu vous a instruit par votre conscience : cette grace perpétuelle qui fait partie de vous-même, ce prédicateur intérieur qui prêche par les dégoûts et par les remords : *Locutus sum ad te in*

abundantia tua. A force de crimes vous aviez trouvé le secret de faire taire cette voix formidable : *Dixisti, non audiam.* Il vous fallait donc une leçon permanente et ineffaçable. Or, les adversités laissent dans vous des traces vives et profondes. Ce ne sont plus de ces vérités abstraites et indifférentes, qui n'ont de pouvoir sur notre esprit qu'autant que nous le voulons, que mille doutes affaiblissent, que notre inapplication rend sans force et sans effet. Les afflictions sont des vérités intéressantes et pratiques qui portent avec elles une évidence entière, qui triomphent de nos préjugés et de nos passions, qui entrent dans notre ame avec empire, et en soumettant les sens qui la réveillent, la maîtrisent, l'occupent, la remplissent et en chassent toute autre pensée. Quand vous êtes dans la tribulation, vous avez beau vous répandre au dehors, l'aiguillon de la douleur, toujours actif, toujours importun, vous suit partout et ne ne vous permet aucune distraction : *Tunc confunderis et erubesces.*

Dieu vous a instruit par les disgraces des autres ; vous étiez les témoins de ces révolutions soudaines qui changent à tout moment la scène du monde ; vous voyiez tous les jours de nouveaux acteurs se produire sur ce grand théâtre et en disparaître presque aussitôt; les uns emportés par la mort, les autres précipités par la cabale; ceux-là sacrifiés à la passion, ceux-ci au caprice. Vous n'entendiez que gémissemens, que reproches, que plaintes. Vous n'étiez environnés que de mausolées et de tombeaux. Dieu pouvait-il parler plus hautement ? *Locutus sum ad te in abundantia tua.* Parmi les cris et les larmes de tant de misérables et au milieu de tant de funérailles et des débris de tant de fortunes renversées, votre ambition osait se réveiller; vous négligiez l'exemple des malheureux ; vous aspiriez à leurs dépouilles, et, au défaut de tout intérêt particulier, votre malignité seule vous faisait goûter une joie secrète au spectacle touchant et terrible de ces vicissitudes : *Dixisti, non audiam.* Il vous fallait donc une leçon personnelle qui vous appliquât ces vérités étrangères. Or, les adversités ne vous montrent plus le glaive du Seigneur qui se promène au loin ou qui frappe à vos côtés ; elles le plongent dans votre sein. Vous n'êtes plus le simple spectateur du sacrifice que l'on prépare; vous en êtes la victime: *Tunc confunderis et erubesces.*

Dieu vous a instruit par la foi. Ses oracles étaient trop relevés pour un esprit charnel et terrestre ; vous n'étiez pas en état de les comprendre : *Dixisti, non audiam.* Il vous fallait donc une leçon sensible, qui se fit comme entendre à vos yeux. Or, les adversités

ne s'expriment pas par des paroles ; elles s'expliquent par des effets, elles réalisent, elles exécutent ce qu'elles enseignent. Et quelle différence entre croire et voir, entre imaginer et éprouver, entre savoir et sentir! que nos idées sont faibles en comparaison de l'expérience et du sentiment! Aussi le Prophète assure-t-il qu'il n'avait rien appris que de ses malheurs: *Castigasti me et eruditus sum* [1]. Rendez-vous donc justice, et convenez que les afflictions étaient nécessaires pour éclairer votre esprit. Elles ne l'étaient pas moins pour dégager votre cœur.

Depuis long-temps ce cœur rebelle se dérobait aux poursuites du Seigneur. Dieu choisit un nouveau genre de combat ; il n'attaque plus directement ce cœur opiniâtre ; il vous afflige, et les afflictions consument tous vos liens indépendamment de vous ; elles vous dégagent des objets de vos passions en vous les ôtant ; du monde, en le changeant à votre égard.

Les adversités, en premier lieu, vous dégagent des objets de vos passions en vous les ôtant. Moïse descend du mont Sinaï, portant les tables de pierre où étaient gravés de la main même de Dieu les préceptes de la loi. Un bruit confus d'acclamations et de chant vient frapper ses oreilles. Il approche, il voit les Israélites prosternés autour du veau d'or. A ce spectacle, il jette contre terre les tables de la loi, il les met en pièces. Quelle autorité aurait eue la loi sur ces cœurs endurcis? Auraient-ils plus respecté les commandemens de Dieu que Dieu lui-même? Plein d'une sainte fureur, il court avec précipitation, et pour détruire l'idolâtrie dans son principe, il fait fondre le veau d'or : *Arripiens vitulum, contrivit usque ad pulverem* [2]. Ce que le zèle et l'indignation opérèrent dans Moïse, l'amour l'opère dans Dieu. Il ne commande plus en législateur. Ses préceptes, ses graces, ses invitations augmenteraient votre endurcissement. Il emploie une voie plus courte et plus sûre, il agit en souverain, il fait pour vous ce que vous n'avez pas la force de faire. C'est alors véritablement le Dieu jaloux qui disperse, qui foudroie ce que vous avez la témérité de placer entre vous et lui ; les idoles de votre cupidité, de votre ambition, de votre orgueil, il les brise. Cet objet qui lui ravissait vos hommages et vos adorations, cet objet de tant d'amour et de tant de scandales, à la lettre, il le réduit en poussière ; et, pour ne pas perdre deux coupables, il sacrifie l'un à l'instruction et au salut de l'autre : *Arripiens vitulum, contrivit usque ad pulverem.* Gémissez, soupirez,

[1] Jerem, XXXI, 18. — [2] Exod, XXXII, 20.

répandez des larmes : regrets inutiles, le coup est porté, le veau d'or est détruit ; il faut que tôt ou tard la passion tombe aussi. Et que serait-ce si vous suiviez de vos propres yeux les altérations effroyables qu'éprouve cette victime dans le mystère du tombeau ! Quelques jours auparavant c'était pour vous une espèce de divinité ; quelques jours après, voyez !... Cette conduite vous paraît rigoureuse. Ah ! vos murmures ne la justifient que trop. Ce cœur déchiré et tout saignant encore de ses blessures nous montre combien fortes étaient les chaînes dont vous étiez liés. Dieu devait-il donc, par des ménagemens cruels, vous dresser des piéges dans ses bienfaits ; fournir des alimens à vos passions, déjà si furieuses, et abandonner votre salut éternel au caprice de vos penchans ? Supposons même la grace la plus puissante : elle vous aurait porté, je le veux, à renoncer aux objets de vos passions ; mais elle ne les aurait pas détruits ; ils auraient toujours menacé votre vertu. Un mouvement de componction vous les eût fait quitter, un mouvement de faiblesse vous les aurait fait reprendre. On renoue aisément avec un ennemi que l'on ne fuit que parce qu'il a sur nous le funeste ascendant de nous plaire. Insensiblement l'attrait de la grace s'affaiblit, le hasard présente les objets funestes à l'innocence, le cœur s'ouvre, les désirs renaissent, la passion s'enflamme, et l'on retombe enfin par inclination ou par lassitude aux pieds de l'idole qu'on n'avait proscrite et blasphémée que par devoir et par religion. Non, vous n'étiez pas assez fort pour un détachement continu et volontaire. Une privation entière, subite et forcée convenait mieux à votre état. C'est un seul sacrifice qui vous en épargne une infinité d'autres, qui vous met à couvert de votre inconstance et de vos fragilités. Dieu, que vous avez si souvent trompé, a voulu s'assurer de vous.

Les afflictions, en second lieu, vous détachent du monde en le changeant à votre égard. Les adversités sont une mort civile qui vous condamne à la solitude, et vous retranche, pour ainsi dire, de la société : vous fuyez alors le monde par amour-propre. Iriez-vous produire au grand jour votre misère, offrir à vos ennemis le spectacle d'une infortune dont ils sont peut-être les auteurs, être témoin vous-même de la joie et de la félicité des autres, parcourir ces écueils redoutables contre lesquels vous avez échoué, arroser de vos larmes les monumens de votre ancienne splendeur, contempler cette pompe et ce faste qui ne sont plus pour vous, et lire vos malheurs écrits dans tous les yeux et sur tous les visages avec des caractères de malignité et de perfidie ? Ah ! votre seule consolation

est de dérober vos disgraces à tous les regards, de vous enfoncer volontairement dans la retraite, de vivre ignoré, inconnu. Le contre-coup de vos malheurs, qui vous reviendrait du côté du monde, serait plus désolant pour vous que vos malheurs mêmes. Quel changement, mon très cher frère! pendant le cours de votre prospérité, nos exhortations les plus pressantes, les motifs les plus forts, la crainte de l'Enfer n'ont pu vous déterminer à faire le moindre divorce avec le monde. Vous n'envisagiez cette séparation qu'avec effroi; vous ne vous en croyiez pas capable. Dans les jours de votre humiliation on ne saurait vous punir plus cruellement que de vous contraindre d'y paraître. Et quand même vous ne fuiriez pas le monde par amour-propre, le monde vous fuirait par intérêt; vous lui êtes inutile. Qu'attendrait-il d'un homme malheureux qui n'a ni crédit, ni puissance, ni richesses? Vous lui êtes à charge; vos plaintes le fatiguent; votre tristesse le gêne; vos demandes l'importunent; vous êtes redoutable pour lui : il croit que les disgraces sont contagieuses; il craint tout commerce avec les malheureux. Vous êtes frappé de la lèpre des disgraces; on vous relègue hors des tentes du camp d'Israël. Les graces les plus fortes auraient pu changer votre cœur; mais auraient-elles ainsi changé le monde à votre égard? Il aurait toujours eu pour vous les mêmes charmes, et par conséquent les mêmes dangers. Les afflictions ne se bornent pas à ces effets, elles vous forcent encore à la pénitence.

Oui, par les adversités, mes très chers frères, Dieu a trouvé le moyen de vous faire détester vos péchés et de les punir. Vous les aimiez ces péchés, lorsqu'ils n'attaquaient que sa gloire. Détestez-les à présent qu'ils sont la cause de vos malheurs. Car à quoi pouvez-vous attribuer cette langueur secrète, ces maladies violentes, cette caducité précoce? N'est-ce pas à votre intempérance, à vos veilles, à vos dissolutions? A quoi pouvez-vous attribuer la décadence de votre fortune, la ruine de votre maison? N'est-ce pas à cette passion malheureuse qui vous a fait tout prodiguer, à cet amour outré du luxe et des vanités du siècle qui vous a tout fait hasarder? A quoi pouvez-vous attribuer l'infamie attachée à votre nom, le déshonneur qui vous suit en tout lieu? N'est-ce pas à cette faiblesse honteuse qui vous a conduit plus loin que vous ne pensiez; à ces manœuvres indignes qui ont eu de si fâcheux éclats; à ces injustices dans l'exercice d'un ministère qui n'était établi que pour les réprimer? Remontez à la source de vos adversités, vous la trouverez presque toujours dans vos vices. Que l'innocence vous eût épargné d'afflictions! Vous les aimiez ces péchés, quand vous en

goûtiez les fruits. Détestez-les à présent qu'ils vous sont devenus inutiles. Car que vous reste-t-il de votre ancienne usurpation ? Un arrêt équitable a fait passer dans les mains de leurs légitimes possesseurs ces biens, ces vastes domaines, détenus long-temps par votre fraude et par votre violence. Que vous reste-t-il de ces trames iniques, de ces calomnies atroces, de ces perfidies ténébreuses? Vos concurrens n'en sont pas moins parvenus aux postes que vous leur disputiez. Que vous reste-t-il de toutes vos satisfactions passées? Des remords cuisans, un souvenir amer qui ajoute à votre infortune. Vous les aimiez ces péchés quand vous aviez la facilité de les commettre; détestez-les à présent que vos infirmités, votre misère, votre état déplorable vous en permettent à peine le désir. Vous les aimiez ces péchés quand ils étaient des plaisirs; détestez-les à présent qu'ils ne sont que des péchés et des péchés passés, ou ayez plus de malice que les démons; détestez-les surtout lorsque Dieu les punit. Il ne se repose pas sur vous du soin de réparer les outrages que vous lui avez faits. Hélas! ils demeureraient toujours impunis; il se charge lui-même de la réparation. Il ne vous dit plus : *Faites pénitence ou vous périrez* [1]. Votre choix ne serait pas douteux. Il ne vous dit plus : *Si vous voulez être mon disciple, prenez votre croix et me suivez* [2]. Cette proposition alarmerait votre lâcheté. Sans consulter vos inclinations, sans attendre votre consentement, malgré vos répugnances, malgré votre obstination, ce Dieu miséricordieusement sévère vous porte lui-même sur la croix; il vous y attache fortement; il vous blesse dans l'endroit le plus sensible; et pour vous garantir de toute illusion en matière de pénitence, il y tire de vous une satisfaction proportionnée à vos offenses passées. Y consommerez-vous votre réprobation ? Se damner sur la croix! Souffrir pour souffrir, ne vaudrait-il pas mieux, par votre soumission aux ordres de la Providence, mettre à profit des disgraces inévitables que d'en perdre le fruit et le mérite par vos impatiences et vos murmures? Affliction pour affliction, ne vaudrait-il pas mieux être pénitent que désespéré? Et vous balancez! Qu'est-ce qui vous arrête? seraient-ce les rigueurs de la religion? elle n'est plus la même : tout invariable qu'elle est, j'ose le dire, elle est changée pour vous.

Autrefois cette religion était sévère par ses devoirs; elle vous prêchait le détachement des biens de la terre, la fuite des occasions dangereuses, la vigilance exacte sur la garde de vos sens, le cruci-

[1] Luc, XIII, 3. — [2] Matth., XVI, 24.

fiement de la chair; à présent elle n'a plus rien à vous commander que la patience. Vous pratiquez la lettre de ses commandemens et même de ses conseils : prenez-en l'esprit; soyez résignés à la volonté de Dieu, et vous serez parfaits. Peut-il vous en coûter moins pour vous sauver? Il n'y a pas loin d'un homme affligé à un véritable Chrétien. Autrefois cette religion était effrayante par ses menaces; elle ne vous présentait que les foudres du ciel; vous étiez toujours sous l'anathème : malheur à vous, riches, malheur à vous qui vivez dans la joie : elle semblait vous interdire toute espérance de salut, et vous fermer à jamais l'entrée du séjour de la gloire. A présent elle n'a que des bénédictions à vous offrir : bienheureux les pauvres; bienheureux ceux qui souffrent, qui sont persécutés, qui pleurent. Elle n'est occupée qu'à essuyer vos larmes, qu'à vous fournir des consolations. Vous êtes ses enfans chéris, les héritiers de ses promesses. Hélas! si vous le vouliez, vous auriez des droits incontestables sur le royaume des cieux. Autrefois cette religion était incommode par la multiplicité des pratiques qu'elle vous prescrivait. Aujourd'hui ses exercices font votre bonheur et votre gloire. (L'abbé POULLE.)

Les afflictions sont les expiations et les remèdes du péché.

L'adversité est une sorte de martyre domestique où la foi n'est pas mise à de plus rudes épreuves. Du temps des persécutions, le juge voulait contraindre de renier Jésus-Christ, et le généreux confesseur, fidèle à sa foi, recevait la couronne. Ici, ce n'est point le prêteur qui demande l'abjuration; c'est l'adversité qui propose ces questions : Où est le Dieu que j'ai servi; le Dieu à qui j'ai été si fidèle? Voilà l'épreuve, voilà la persécution. Vous vous êtes répondu à vous-même : Ma vie a-t-elle été bornée à ce petit nombre de jours que je dois passer sur la terre? non assurément. Sont-ce les biens de ce monde qui m'ont été promis? ne suis-je pas fait pour le royaume du ciel? n'ai-je pas droit à la résurrection des morts, à la société des esprits célestes, à cette vie immortelle, bienheureuse, que n'affligent ni les infirmités ni les outrages du temps? la mort est-elle un mal pour celui qui attend la possession des biens éternels? Quelques peines d'un moment troubleraient-elles donc celui qui compte sur des félicités sans bornes? C'est là un martyre non moins réel, non moins glorieux que l'autre. On n'est point martyr simplement pour avoir la tête tranchée, mais quand on fait les œuvres du martyre, indépendamment même de l'effu-

sion du sang. *Il n'y a point de jour que je ne meure* [1], écrivait saint Paul. — Comment, ô saint Apôtre, se fait-il que vous mouriez étant encore en vie? — Je meurs par la disposition où je suis de mourir pour la gloire de mon Dieu; je vis réservé, par la grace du même Dieu, à de nouveaux combats pour être le docteur des Eglises.

Les maladies, les afflictions nous sont données comme expiations et remèdes du péché; le juste lui-même, parce qu'il n'est pas sans péché, mérite châtiment. Les maladies, la mort sont l'effet du secret jugement de Dieu. Dieu n'éprouve ici-bas les justes que pour les purifier et leur donner droit aux récompenses du ciel. (Saint CHRYSOSTÔME.[2])

Quelle doit être la conduite de l'homme affligé.

Il ne faut pas vous le dissimuler : s'il est rare de trouver des Chrétiens qui veuillent souffrir, il l'est encore plus d'en trouver qui souffrent chrétiennement. Trois conditions, selon l'Evangile, sont nécessaires pour sanctifier nos souffrances. Il faut souffrir pour la justice, c'est-à-dire pour un motif louable et que la religion puisse avouer : *Beati qui patiuntur proper justitiam.*

Il faut souffrir avec résignation, à l'exemple du Sauveur, et souhaiter, comme lui, que la volonté suprême s'accomplisse, et non la nôtre : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Enfin, il faut souffrir avec joie, pour ne pas ressembler aux pharisiens qui affectaient de paraître tristes : *Nolite fieri sicut hypocritæ tristes.* Je ne dirai qu'un mot de ces trois caractères.

Souffrir pour la justice, premier caractère : *Beati qui patiuntur propter justitiam.* Quel mérite en effet pourraient avoir des souffrances où Dieu et la religion n'auraient aucune part? Rien de plus ordinaire cependant aux enfans du siècle que d'exagérer, de vanter leurs peines et leurs travaux; ils vont même jusqu'à reprocher aux ministres de l'Evangile que nous ne les connaissons pas, lorsque, dans la chair, nous invectivons contre le bonheur de leur condition. Vous vous trompez, mondains, nous ne l'ignorons pas tout ce que vous avez à souffrir. Nous savons que le monde n'est qu'un tyran flatteur qui conduit ses esclaves en pompe au supplice; nous savons que chaque état, comme chaque passion, a son genre de victimes. Celui-ci, dans l'obscurité d'un cabinet, pâlit sur

[1] I Cor., xv, 31. — [2] *Exp. in ps.* cxc.

ses écrits, et perd un siècle de vie pour un instant de réputation. Cet autre, chaque jour à la cour et auprès des grands, prosterné devant les autels de la fortune, multiplie ses chaînes et sacrifie un bonheur solide à de brillantes chimères : les uns rampent dans la carrière des honneurs, les autres s'épuisent dans celle de l'intérêt; celui-là est le jouet de la gloire, celui-ci la dupe de son ambition : que sais-je enfin? Nous vantons les martyrs de la croix et de la pénitence; peut-être les plus grands martyrs sont-ils dans les plaisirs du monde. Mais voulez-vous en deux mots savoir à quoi vous en tenir? Ecoutez saint Augustin : C'est vous-même que vous cherchez dans vos souffrances, et, comme c'est pour la vanité que vous souffrez, c'est à la vanité à vous récompenser: *Quærentes non a Deo, sed ab hominibus gloriam, acceperunt mercedem suam, vani vanam.*

Illustre guerrier, vous vous êtes distingué dans les champs de la gloire; et cette santé usée, ce front cicatrisé annoncent la victime de la patrie, et que vous avez souffert plus que l'Apôtre et l'anachorète : mais pourquoi et pour qui? Pour la gloire, pour l'honneur et le plaisir d'être un homme célèbre; vous l'aurez cette gloire, ce plaisir : la voix de la renommée et de l'histoire portera votre nom jusqu'aux siècles les plus reculés, vous serez écrit parmi les héros de la terre, et rayé du nombre des saints et des élus de Dieu : voilà votre récompense, aussi vaine que vous-même : *Vani vanam.*

Homme du monde, vous avez vieilli dans les intrigues et les affaires, essuyé toutes les disgraces, toutes les traverses, tous les périls qu'on peut souffrir dans la carrière de la fortune. Hélas! la moindre de ces peines pour Dieu eût été d'un prix infini; mais vous ne les avez prises que dans la vue de parvenir. Eh bien! vous l'aurez ce prix de vos travaux; des palais, des trésors, des honneurs qui s'évanouiront avec vous, voilà votre récompense, aussi frivole que votre ouvrage : *Vani vanam.*

Et vous, philosophe, homme de lettres, vous avez parcouru avec éclat la carrière des sciences et des arts; tant d'écrits et de découvertes dont vous êtes l'auteur annoncent la lumière du siècle, et en même temps les veilles, les peines, les sueurs qu'il vous en a coûté; mais pourquoi? Pour la renommée et l'immortalité; unique objet de vos désirs; vous l'aurez, votre nom sera écrit au temple de mémoire, et rayé du livre de l'éternité : voilà votre salaire, aussi chimérique que vos projets : *Vani vanam.* C'est-à-dire, en un mot, que vous aurez des récompenses proportionnées à vos mérites : le guerrier des lauriers, le grand des hon-

neurs, le courtisan des graces, le savant un nom, l'ambitieux des titres, le conquérant des trophées, le prince de l'encens et des flatteurs; et quoi encore? de la vanité : *Vani vanam.* O esclaves du monde, que voilà bien de quoi vous confondre! ô religion, que vous êtes grande et que vous consolez mon cœur! Quoi! la moindre souffrance pour le service du Seigneur me sera payée au centuple; et pour le service des hommes j'aurais beau tout risquer et tout souffrir, ramper auprès des grands, encenser leur orgueil, dévorer leurs caprices; j'aurais beau m'exposer à toutes les horreurs de la guerre, voir ma vie en péril, mon corps mutilé, mon sang ruisseler, et la moitié de moi-même survivre à peine à l'autre : dès que le motif n'en est pas chrétien, c'est autant de perdu pour l'éternité; j'en recevrai des hommes quelques marques d'honneur, et je n'aurai nul mérite devant Dieu; mon prince me distinguera, et mon Dieu me rejettera : *Acceperunt mercedem.*

O honte de la raison! tandis que ce pénitent, ce solitaire acquièrent le ciel à bien moins de frais, et qu'une larme, un soupir leur sont comptés pour l'éternité! Cependant, ô mon Dieu! nous ne murmurons que lorsqu'il faut souffrir pour vous; nous ne nous plaignons jamais de ce qu'il faut souffrir pour les hommes, et le monde trouvera toujours plus de victimes que l'Evangile!

Que faut-il donc pour que nos souffrances soient méritoires? Qu'elles aient toujours pour principe Dieu et la religion : que du moins, si elles n'ont point commencé par la religion, elles finissent par elle. Il faut, par exemple, que ce grand, que les orages et les tempêtes de la cour ont conduit au naufrage, sanctifie sa disgrace par des sentimens chrétiens; que, si c'est l'amour du monde qui a causé ses croix, ce soit l'amour de Dieu qui l'y soutienne; et que David détrôné bénisse le ciel qui l'a humilié; que cette femme, qui avait tant souffert pour être l'idole de son siècle, fasse d'une retraite forcée un sacrifice volontaire, et que Dagon, en tombant devant l'arche, l'honore du moins par sa chute; que ce magistrat infatigable, dont les vives lumières percent tous les détours du labyrinthe des lois, qui supporte avec tant de courage tous les dégoûts de son état, ait plus en vue dans ses travaux de plaire à Dieu que de se faire admirer des hommes, et que Salomon, en rendant le fils à sa mère, s'applaudisse moins d'un oracle rendu que d'un devoir rempli; que ce guerrier, sur la brèche, meure en chrétien comme en héros, soit moins martyr de la gloire que la victime de son devoir; et que Machabée, dans les batailles, anime son courage, plus au nom du Dieu des armées qu'à celui d'Israël et de la

patrie ; que ce père, cette mère de famille, dans les embarras et les fatigues domestiques, agissent moins par intérêt que par la religion, moins pour l'amour de leurs enfans que par la crainte du Seigneur, et que les tumultueuses fonctions de Marthe soient ennoblies par les pieuses intentions de Marie ; en un mot, que dans nos travaux, dans nos chagrins, dans nos peines, ce soient toujours Dieu et la religion qui nous soutiennent, et non la raison seule, la vanité, la philosophie, parce qu'il n'y a que ce qui vient de Dieu qui retourne à Dieu : *Beati qui, etc.*

Souffrir avec résignation ; second caractère : *Non mea volontas, sed tua fiat.* Tout le monde le dit, qu'il faut s'humilier sous la main d'un Dieu qui châtie, et que, pour un Chrétien affligé, il n'y a d'autres ressources que dans la religion. Cependant, est-on dans l'infortune, on oublie à l'instant le précepte, et l'on se tourne vers les créatures, pour qu'elles nous aident ou à soutenir ou à oublier nos peines. Est-il donc défendu, me direz-vous, à un malheureux de chercher quelque secours, quelque consolation dans les hommes? et la religion nous ferait-elle un crime de la sensibilité et de la faiblesse humaine dans nos maux? Non, mes frères ; n'outrons rien et ne confondons point le héros du Christianisme avec le sage des païens, qui prétendait commander à la nature et triompher de la douleur ; ce langage n'était que celui de l'orgueil : or, la résignation chrétienne est une vertu qui ne consiste ni à étouffer ni à déguiser les sentimens de la nature, mais seulement à l'élever et à la réformer par les vues et les sentimens de la religion. Il est donc permis (suivez ma pensée, je vous prie), il est permis au Chrétien, dans sa douleur, d'user des créatures et d'appeler à son secours des amis éprouvés et solides, puisque nous voyons que Jésus-Christ lui-même, la veille de sa passion, choisit trois de ses Apôtres, et qu'il s'entretient en particulier avec eux sur la montagne, comme pour se soutenir dans son agonie : mais ce qui vous est défendu dans votre douleur, c'est de vous occuper plus des hommes que de Dieu, et de vous appuyer tellement sur un bras de chair que vous oubliiez que c'est la main du Seigneur qui vous a frappé. Il est permis, dans son infortune, de chercher des ressources dans soi-même, et la religion veut bien que nous fassions usage de notre raison pour nous soutenir : mais loin de la regarder comme une consolation, nous devons savoir que, sans la religion, la raison, dans nos peines, n'est quelquefois qu'une peine de plus, et que bien souvent on cesserait de sentir ses maux si l'on pouvait cesser d'y penser. Il est permis, lorsque la mort vient frapper au-

tour de nous les coups les plus terribles et rompre les plus tendres liaisons, de donner libre carrière à vos larmes, et de nourrir vos chagrins dans la solitude et la retraite. Plût au ciel même que cette retraite fût aussi longue qu'il le faudrait pour vous changer, pour vous amener à des réflexions utiles, et que votre deuil, ainsi que votre tristesse ne fussent pas plutôt une contenance que l'effet de votre douleur! mais ce qui vous est défendu, c'est de vous livrer au murmure, au désespoir; quelques plaintes peuvent échapper dans le premier moment, et Jésus-Christ, dans la tristesse où le plonge la vue des supplices du Calvaire, demande à son Père qu'il éloigne de lui le calice d'amertume: mais l'instant d'après il se soumet, et demande que l'arrêt soit exécuté. Ainsi, la nature, dans nos maux, a toujours ses droits: mais elle ne doit se montrer que pour faire place à la religion et rendre son triomphe plus éclatant. Il est permis de chercher à raconter ses peines aux hommes, puisque nous voyons encore que le Sauveur lui-même s'entretient de ses souffrances avec ses Apôtres, comme pour soulager son cœur dans le long discours qu'il leur tient sur sa passion: mais il est défendu d'en parler tellement aux hommes qu'on n'en parle jamais à Dieu. C'est avec lui, comme notre premier consolateur, que nous devons nous entretenir, et c'est à ses pieds que nos premières larmes doivent couler. Enfin il nous est bien permis, dans nos afflictions, de chercher quelque soulagement dans le commerce et les consolations des hommes: mais malheur à nous si nous en faisions notre seule ressource! Pourquoi? parce qu'outre que ce serait mettre notre repos dans les créatures, au mépris du Créateur, nous n'y saurions trouver que des consolations perfides, qui, loin d'affermir une ame souffrante, l'attendrissent sur elle-même, et ne servent qu'à rouvrir la plaie au lieu de la fermer: au contraire, en mettant toute notre confiance en Dieu, s'il ne diminue pas nos peines, il augmente nos forces pour les soutenir. L'Ange qui vient dans le jardin au secours du Sauveur, ne le dispense pas de boire le calice d'amertume; il l'encourage pour le boire jusqu'à la lie. Voilà la différence des consolations du ciel d'avec celles de la terre. Si donc vous êtes Chrétiens, voyez où doit être votre ressource, et lequel vaut mieux, dans vos maux, de la résignation ou du murmure.

Vous direz peut-être que ces discours sont bons pour une disgrace commune, mais que les coups dont Dieu vous frappe sont si accablans qu'il est bien difficile de les recevoir avec résignation: car tel est encore le langage du monde, et tout malheureux veut que personne ne l'ait été autant que lui: de là cette impa-

tience, cette agitation, par lesquelles l'ame se déchire elle-même, et, en faisant effort pour arracher le trait qui la blesse, ne fait que l'enfoncer encore davantage.

Je veux bien, mon cher auditeur, convenir avec vous de toute la rigueur de vos souffrances: loin que leur excès soit une excuse à vos murmures, j'en conclus, au contraire, que c'est une raison de plus pour vous soumettre. Pourquoi? parce que c'est une marque que Dieu se proportionne à vos besoins, et que votre caractère demandait qu'il appesantît son bras. Car enfin, avant que d'en venir à ces grands coups, par combien de revers, de légers chagrins, de peines passagères n'a-t-il pas cherché à vous ramener! Pendant combien de temps, avant de lancer sa foudre, n'a-t-il pas fait briller l'éclair et gronder son tonnerre dans la nue! Qu'avez-vous fait alors? vous avez fait semblant de revenir à lui: comme le pilote infidèle, vous avez prié tant que l'orage a duré; mais le calme a tout changé, et la conversion s'est évanouie avec la tempête: il fallait donc que désormais Dieu prévînt votre inconstance; que, puisque votre ame lui avait échappé tant de fois, il s'en assurât enfin la conquête, et que, pour affermir votre vertu, il appesantît son bras. Avant qu'il en vînt à ces grands coups, vous ne faisiez, pour ainsi dire, que vous essayer sur la croix; vous punissiez des années de plaisir et d'iniquité par des souffrances d'un moment, et à peine aviez vous fait un pas sur le Calvaire qu'on vous voyait reculer, parce qu'en effet il est toujours dans notre cœur quelque endroit qui frémit lorsqu'on veut y porter le glaive et l'immoler tout entier. Il a donc fallu que le Seigneur mît lui-même la main à l'ouvrage, qu'il vous traînât, pour ainsi dire, malgré vous sur l'autel du sacrifice, qu'il vous attachât tout entier à la croix, et qu'il gravât en vous son image par des traits si profonds qu'ils fussent désormais ineffaçables. Eh! n'êtes-vous pas trop heureux qu'il ait voulu lui-même être votre maître dans le grand art de vous crucifier? Insensé, vous croyez murmurer contre sa colère, et c'est contre sa tendresse que vous vous révoltez!

Mais à la bonne heure, ajoutez-vous, pour de grands pécheurs qui ont des crimes à expier, que Dieu les frappe des plus grands coups, c'est un effet de ses miséricordes, et le moindre murmure leur est interdit. Mais que le juste soit traité comme le pécheur qu'on le voie quelquefois plus malheureux que les impies mêmes; en sorte que les mondains scandalisés en prennent souvent occasion d'insulter à la vertu du fidèle, et de lui demander où est le Dieu en qui il a mis sa confiance: alors la résignation est-elle pos-

sible? n'est-on pas pardonnable d'accuser le ciel et de s'en croire abandonné?

Eh quoi! mes frères, est-ce à des Chrétiens à tenir ce langage? Regardez quel est cet infortuné étendu sur la poussière, frappé d'un ulcère universel; c'est Job, cet homme célèbre dans sa nation par sa justice et sa probité; Job, qui, dans sa prospérité, était le père de l'orphelin et le protecteur de l'indigent; c'est lui qui est dans cet état déplorable, tandis que le méchant comblé de biens vient lui insulter, et jouit de la plus brillante prospérité. Que nous apprend cet exemple? que les justes n'ont point leur consolation dans ce monde; ils sont ici-bas les pierres vivantes destinées à bâtir la céleste Jérusalem; il faut donc que le marteau de la tribulation les forme sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ; et malheur à nous, si nous jugeons de la vertu par son honneur dans cette vie! Elle est comme ces fleurs et ces plantes précieuses qu'il faut presser et fouler pour en extraire les vertus, et en faire exhaler les parfums. Elle est comme les pierres précieuses; on peut les fouler aux pieds, sans qu'elles cessent d'être précieuses, sans qu'elles perdent de leur prix; la boue peut obscurcir, cacher un diamant, elle ne le tache pas. Le mauvais riche, couvert de pourpre, se nourrit de mets délicieux; le vertueux Lazare, couvert d'ulcères, recueille à peine ce qui tombe de sa table. Saint Paul est sur un échafaud, Néron occupe le trône des Césars; Jean-Baptiste est dans les fers, Hérode triomphe dans le palais des rois. Providence de mon Dieu! c'est alors que vous paraissez plus grande aux yeux accoutumés à étudier vos voies et à les connaître, alors que vos coups méritent le plus notre soumission et notre reconnaissance : le monde en triomphe sans doute, le monde en prend droit d'insulter à la vertu du juste affligé; mais que lui importent, à ce Dieu puissant, et les discours et les blasphèmes des impies? Il permet aux amis de Job de lui insulter dans son malheur, et, loin de le secourir, il redouble ses peines; c'est qu'alors telle est sa bonté qu'il fait céder sa gloire à nos intérêts; il ne voit que nos besoins, il n'entend pas les discours de ceux qui nous entourent; il ne fait rien pour les spectateurs, il fait tout pour la victime.

Enfin souffrir avec joie : *Nolite fieri sicut hypocritæ tristes*; dernier caractère, et pourquoi? C'est que la paix et la joie dans les afflictions sont tout ensemble et la preuve d'une vertu solide et le plus beau triomphe de la religion.

Je dis, la preuve d'une vertu solide: que sait, en effet, nous dit

l'Esprit-Saint, celui qui n'a point été tenté? Ce ne fut qu'après avoir éprouvé la fidélité d'Abraham par la tribulation que le Seigneur lui dit : C'est maintenant que je vous connais pour mon serviteur, et que je vois que vous me craignez : *Nunc cognosco quod times Deum.* Que Job dans l'abondance loue le Seigneur, ce n'est là que le langage et l'apparence de la vertu : ce n'est point là que je l'admire, parce que dans la prospérité on ne sait point si c'est l'amour pour le bienfait ou pour le bienfaiteur qui dirige le sentiment; mais qu'il chante les miséricordes du Seigneur jusque sur le fumier où sa misère le réduit, voilà tout à la fois la preuve et le triomphe d'une pitié sincère : *Nunc cognosco.* Que Daniel remplisse les fonctions de prophète et d'ambassadeur auprès du roi de Babylone, et que, conduisant la timide vérité jusqu'au pied du trône, il annonce la loi du Très-Haut sans être confondu : ce n'est point encore là que je l'admire; mais lorsqu'il conserve sa foi jusque dans la fosse aux lions, et qu'il s'y regarde comme le froment des élus qui doit être broyé pour la gloire de son Dieu, alors je vois plus qu'un Apôtre, plus qu'un Prophète, je vois un vrai Israélite, le fidèle témoin de la vérité de ses pères : *Nunc cognosco quod times Deum.* Disons de même du Chrétien, dans le pèlerinage de ce monde; ce n'est que par la fermeté dans les souffrances, par la manière de les soutenir, que la véritable vertu peut être distinguée de la fausse. Tant que la mer est calme et le ciel serein, on ne peut point juger de celui qui conduit le navire ; les vents soufflent, la tempête gronde, alors paraissent l'adresse et le courage du pilote. Vous disiez, par exemple, au milieu de votre prospérité, dans une dévotion paisible et tranquille, que vous n'aviez point d'attachement aux biens de la terre; et depuis que, par ce procès, vous avez perdu une partie de votre fortune, vous êtes sombre, mélancolique, inconsolable; vous pensiez que vous aviez en partage l'humilité et la douceur chrétienne : et depuis que vous avez appris cette médisance qu'on a faite sur votre conduite, vous êtes furieux : que vous aimiez votre prochain; et cet ennemi que l'envie vous a suscité, vous ne lui avez pas encore pardonné : vous aviez de la charité; et depuis que ce rival vous fait ombrage, vous ne cessez de le déchirer. Mauvais serviteur, reprend le Seigneur, je vous ai frappé afin que vous n'en imposiez plus aux hommes; j'ai frappé, et vous êtes tombé avec le masque de piété qui vous couvrait. Les souffrances, en un mot, sont le creuset de la vertu; elle sort du feu de la tribulation comme l'or de la fournaise, plus brillante et plus pure, si elle est vraie; avilie et dégradée, si elle

est fausse, et c'est par les épreuves de l'adversité, par le courage ou l'abattement dans les maux de la vie, que Dieu, tout à la fois loué et vengé, livre le fidèle à notre admiration et l'hypocrite à nos mépris.

J'ai dit enfin, le plus beau triomphe de la religion. Voyez sur le Liban ce cèdre majestueux qui porte jusqu'aux nues sa pompeuse tête, que les oiseaux du ciel semblent respecter, que les aquilons ne peuvent renverser, que les feux du soleil ne sauraient endommager, que l'inconstance des saisons ne saurait flétrir, que la foudre même n'ébranle pas : il est agité, tourmenté par la tempête; la terre est jonchée de feuillage et de débris, frêles dépouilles qu'emporte le tourbillon ; mais le tronc, toujours ferme, toujours inébranlable, n'a perdu que de faibles rameaux, et sa tige fière et superbe, malgré les vents et l'orage, semble toucher aux cieux, et paraît encore la souveraine des airs, qui étonne la terre et réjouit la nature. Tel est le Chrétien sous les coups du sort : placé sur le sommet du Calvaire, appuyé sur l'arbre de la croix, il porte sa tête radieuse au dessus des tempêtes, et toujours plus inébranlable, il s'élève par la foi à cette région sublime où rien ne peut l'abattre, où, devenu un spectacle pour les hommes, il fait à la fois la gloire de la religion et l'étonnement du monde. La fermeté dans les afflictions est une preuve de philosophie : la joie et la paix sont une profession de foi qui n'appartient qu'au Chrétien.

Qu'est-ce en effet qui a le plus étonné le monde à la naissance du Christianisme? qu'est-ce qui a le plus ravi, transporté d'admiration les païens et les sages du paganisme, qui avaient tant de fois enseigné dans leurs écoles que le plus beau spectacle, même pour les dieux, c'était le juste aux prises avec la fortune? Vous le savez, ç'a été principalement la conduite des Chrétiens dans leurs souffrances. Ils les voyaient sortir de leurs cavernes, où la persécution les avait obligés de chercher un asile, comme des athlètes intrépides toujours prêts à combattre : on les menaçait, et ils allaient au devant des coups; on dressait des échafauds, et ils y étaient avant leurs bourreaux; on demandait leur vie, et ils gémissaient de n'en avoir qu'une à donner. Voilà le spectacle qui a étonné les Césars, confondu les philosophes, et donné à Jésus-Christ l'empire du monde. Or, mes frères, le feu des persécutions est éteint, il est vrai; mais le feu sacré de la tribulation que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre ne s'éteindra pas. L'épée des tyrans est rentrée dans le fourreau; mais le glaive de douleur que Jésus-Christ est venu nous mettre dans les mains pour nous combattre nous-

mêmes brillera toujours. La cruauté des Césars ne fait plus de martyrs; mais l'Evangile est ce martyre continuel dont un Chrétien doit être chaque jour la victime renaissante, et l'édifice du salut ne s'élève que sur les débris de la nature crucifiée. Par conséquent, le triomphe de la foi du Chrétien sera toujours dans sa constance sous les coups de l'adversité; la gloire véritable de la religion, c'est un juste qui souffre, mais qui souffre en vrai disciple de la croix. Paul vainqueur de l'orgueil des sages de Rome et d'Athènes; Paul instruisant par ses discours les proconsuls et les magistrats de l'Asie; Paul convertissant les nations, guérissant les malades, adoré à Ephèse comme un Dieu, ne se regardait pas aussi digne de son Maître par tous ces prodiges que par les chaînes glorieuses dont il portait encore les marques; et le titre dont il se glorifie le plus, ce n'est pas d'apôtre et de conquérant des nations, mais de prisonnier et d'esclave de Jésus-Christ : *Paulus vinctus Christi Jesu.* Théodose humilié honora plus l'Eglise par ses larmes que Constantin par ses conquêtes; et saint Louis entrant victorieux dans Damiette, traînant à son char les Sarrasins enchaînés, fut pour l'Evangile un triomphe moins glorieux que saint Louis vaincu, dépouillé, jeté dans les fers, mais intrépide, magnanime dans sa captivité, jusqu'à étonner son ennemi, et à laisser incertain le soudan lui-même, lequel était le plus grand, du vainqueur ou du vaincu. (Cambacérès.)

Péroraison.

Finissons, mes frères, et terminons cette instruction par une réflexion qui puisse convenir à tous ceux qui m'écoutent : ou vous êtes du nombre des heureux de ce monde, ou vous êtes du nombre des malheureux qui souffrent. Si vous êtes du nombre des heureux, pensez que vous ne le serez pas toujours, que vous n'avez pas long-temps à l'être. La jeunesse n'est qu'un instant, les plaisirs n'ont qu'une saison, la gloire n'est qu'un songe, et telle est l'instabilité des choses humaines que le plus heureux des hommes ne peut se promettre de n'être pas un jour le plus à plaindre. La vie la plus heureuse finit avant la mort, et la vie même la plus courte est un siècle dans la douleur. Qui que vous soyez donc, mes chers auditeurs, fussiez-vous dans la plus brillante prospérité, pensez que cette instruction, qui vous paraît aujourd'hui la plus inutile, vous deviendra un jour la plus nécessaire : regardez-la comme un remède dont l'usage peut être différé, mais toujours

indispensable. Point d'états, dit le Sage, qui se touchent de plus près que le bonheur et le malheur, la joie et les larmes : le chagrin nous suit comme notre ombre, il nous est si inévitable, qu'apprendre à souffrir devrait être notre première science, et que celui-là seul sait travailler à être heureux qui s'exerce de bonne heure à se passer de l'être.

Que si votre infortune, mes chers frères, a déjà commencé ; si vous êtes du nombre de ceux qui n'ont que des peines et des amertumes dans la vie, louez le Seigneur d'avoir abrégé vos iniquités par vos souffrances, et de vous avoir mis dans la nécessité de vous sauver. Hélas! tel est aujourd'hui un réprouvé dans l'Enfer, qui eût été un élu si une maladie, un revers de fortune, lui avaient ôté comme à vous les biens et la santé. Reconnaissez donc la faveur insigne que le Seigneur vous a faite en s'opposant comme malgré vous à votre perte. Vous alliez périr dans les plaisirs, vous couriez à votre réprobation par une route semée de fleurs, lorsque le Seigneur est venu mettre sa croix entre vous et le précipice, et en vous rendant par l'infortune le monde odieux, il vous a rendu la religion aimable. Dans cet état, tout ce que vous devez craindre, c'est que peut-être il ne vous afflige point assez; ce que vous devez faire sans cesse, c'est de répandre votre ame devant lui; et, de lui dire avec le Prophète : Levez-vous, Seigneur; aiguisez votre glaive et les flèches de votre colère : *Emitte sagittas;* et frappez sur moi jusqu'à ce que mon cœur soit à vous : *Et conturbabis eos.* Hélas ! il n'est que trop vrai que je n'ai point encore profité des disgraces que vous m'avez envoyées; et quoique depuis long-temps il ne soit plus pour moi de bonheur dans ce monde, que je ne respire que pour souffrir, telle est ma misère, ô mon Dieu! que je sens mon malheur sans en profiter. Grand Dieu! quelle est donc ma destinée, et que deviendrai-je si je persiste dans mon insensibilité? Hélas! je suis parvenu à ce point de la vie où l'on n'a plus que des regrets à éprouver et des reproches à se faire : j'ai abusé de tout; les créatures n'ont plus d'attraits ni pour mon cœur ni pour mes sens; la vie est devenue un fardeau pour moi; les plaisirs me fuient, les chagrins m'accablent; j'ai vu tomber autour de moi parens, amis, protecteurs; le gouffre du tombeau a dévoré ce qui m'était le plus cher. Presque seul et isolé dans l'univers, le chagrin et l'infortune ont formé autour de ma demeure comme une double enceinte qui me sépare du reste des mortels, l'humeur et l'ennui sont les seuls compagnons de ma retraite; à charge aux autres, insupportable à moi-même, je ne me nourris que de tristes ré-

flexions; le fiel et l'amertume ont inondé mon ame; et l'espérance même, la seule ressource des malheureux, est flétrie au fond de mon cœur. O faiblesse! ô misère! Et cependant, ô mon Dieu! je ne me tourne point encore vers vous, je ne songe point à me convertir, je suis malheureux, et je ne suis point pénitent. Grand Dieu! serait-ce que la mesure de mes ennuis ne serait point encore à son comble? Lancez donc la dernière flèche de votre colère: *Emitte sagittas;* frappez encore, Seigneur, et puisque tant de maux ne m'ont point ramené, voyez quel est mon endroit sensible, ma passion favorite, l'attrait qui me domine encore, et par lequel je tiens le plus à la terre, c'est là qu'il faut lancer votre tonnerre, là que j'appelle vos coups pour qu'ils achèvent de briser mon cœur: *Emitte sagittas et conturbabis;* s'il le faut, redoublez-les, Seigneur, et ne vous lassez pas; n'écoutez point les cris de la victime qui murmure, ne consultez que votre amour et mes besoins; plus vos coups seront terribles, plus je connaîtrai que vous m'aimez. Je publierai que vous m'avez sauvé malgré moi, que vous n'avez fait souffler la tempête que pour me conduire au port, que vous ne m'avez blessé que pour me guérir; et qu'en père irrité, mais compatissant, vous m'avez donné ma grace la foudre à la main. Oui, mon Dieu, plus vous m'affligerez dans ce monde, plus je connaîtrai que vous m'aimez, plus je me croirai digne d'être appelé votre fils. Dans ces sentimens, je boirai avec reconnaissance le calice l'amertume, pour mériter d'avoir part aux torrens de joie et de volupté dont vous enivrez vos élus dans l'éternité. (CAMBACÉRÈS.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LES SOUFFRANCES.

EXORDE.

Benedictus Deus totius consolationis.

Béni soit le Dieu de toute consolation. (*II Cor.*, I.)

Pour trouver des personnes qui aient besoin de consolation, il ne faut pas nécessairement tourner ses pas vers ces redoutables asiles de la misère humaine, ces lieux fermés à la joie et ouverts aux larmes, où l'humanité seule ne conduit guères et d'où la charité même n'approche qu'en tremblant. Les assemblées les plus ordinaires, quelquefois les plus brillantes, les plus composées de visages satisfaits, offrent toujours une ample matière au zèle consolateur; et ceux qui entreprennent de l'exercer ne courent point risque de prodiguer mal à propos l'huile du Samaritain charitable, et de ne verser leurs consolations que sur des plaisirs. Chagrins de l'esprit, amertumes du cœur, infirmités du corps, ennuis et dégoûts, pauvreté relative à l'état ou à la personne, contradictions de la part des ennemis et des étrangers, quelquefois de la part des amis et des proches; douleurs visibles et publiques, peines intérieures et cachées; qui de nous ici-bas n'éprouve pas de temps en temps quelqu'une de ces afflictions? et Dieu ne semble-t-il pas avoir partagé ce trésor de souffrances entre tous les hommes, à les prendre depuis le prince qui brille sur le trône, jusqu'au pauvre qui rampe dans la poussière? Oui, sans doute; et je m'imagine entendre à ce moment plusieurs de vous se dire à eux-mêmes que la portion que la Providence leur a fait tomber dans cette distribution d'épreuves et de disgraces n'est pas une des moins abondantes. Or, c'est pour ces personnes en particulier, sans prétendre exclure les autres, qu'après les avoir dégoûtées des consolations fausses et superficielles, j'essaierai aujourd'hui de faire couler de vraies, de pures

consolations, des consolations qui pénètrent jusqu'à leur cœur. Mais où les puiser, et quelle en est la source ? Dieu et Dieu seul, nous dit saint Paul; c'est dans lui qu'on les trouve, et on ne peut les trouver qu'en lui, puisqu'il est non seulement le Dieu de consolation, mais de toute consolation : *Deus totius consolationis ;* ou, si vous voulez, en changeant un peu cet ordre en faveur de l'ordre même, quand il est question des malheurs de la vie, rien ne console hors de la religion, et dans la religion tout console : deux propositions pour lesquelles je vous demande une attention favorable, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.* (Le P. DE MAROLLES, *Sur les Consolations dans les Souffrances.*)

Dans le malheur rien ne console hors de la religion.

Trois sources de consolation se présentent hors de la religion, toutes faibles et insuffisantes pour rappeler dans notre cœur la tranquillité que le sentiment de nos maux en a bannie : l'amitié, qui semble devoir adoucir nos disgraces en les partageant; la raison, qui promet de nous élever au dessus d'elles; la passion, qui entreprend de nous y dérober en quelque sorte, et de nous y soustraire.

L'amitié; mais d'abord, reste-t-il beaucoup d'amis à ceux que le sort a maltraités, aux malheureux ? Ce titre, l'ombre de ce titre, n'en est-ce pas ordinairement assez pour effrayer ceux que nous croyions le plus sincèrement, le plus tendrement attachés à notre personne ? Un homme en proie à l'adversité n'est-il pas, aux yeux du monde, à peu près comme un de ces tristes mortels livrés à de dégoûtantes infirmités, qu'on bannissait autrefois de la société, dont ils ne paraissaient plus dignes, et pour laquelle on les croyait dangereux ? ne semble-t-on pas craindre que la rigueur de sa destinée ne s'attache à la nôtre par une espèce de contagion ? Eloignez-vous de nous avec la lèpre odieuse dont le ciel en courroux vous a frappé ; l'air que vous respirez est corrompu, il pourrait infecter l'air pur qui nous environne : allez porter vos plaintes dans la maison de ceux qui souffrent; vos gémissemens s'accorderont parfaitement avec leurs soupirs, et vos malheurs ne trouveront rien à déranger dans l'économie de leur sort : *Recede a me, quia immundus es* [1]. N'est-ce pas là équivalemment le langage

[1] Is., LXIV.

que nous tiennent, au milieu de nos disgraces, les personnes que nous trouvions les plus accessibles dans le cours de nos prospérités ? En un mot, l'expérience ne nous apprend-elle pas qu'aux approches d'un malheureux (qui se font toujours sentir de bien loin), qu'au seul bruit de sa marche, tout disparaît, tout s'échappe ; et qu'où il cherchait des amis et des consolateurs, il ne trouve le plus souvent que la place qu'ils viennent de quitter, et tout au plus quelques mauvaises excuses qu'ils y ont laissées? *Qui videbant me, foras fugerunt a me* [1].... *Longe factus est a me consolator* [2].

Malgré la fuite humiliante de ces hommes qui semblent vous méconnaître sous le nouveau personnage que la Providence vous fait jouer dans le monde, vous les recherchez, vous les pousuivez, vous les trouvez enfin ; et je suppose que ce n'est ni lorsqu'ils sont dans l'embarras des affaires, ni lorsqu'ils sont dans l'ivresse des plaisirs : ce serait mal prendre votre temps, que vous n'avez pas néanmoins toujours la liberté de choisir. C'est dans une de ces heures favorables, dans un de ces momens sereins, où la raison et l'humanité peuvent sans obstacle agir sur eux ; et vous voilà qui leur faites confidence de vos peines, qui en entamez le détail avec cette éloquence, cette énergie toute propre de l'infortune.... Mais ne voyez-vous pas, mes frères, que, malgré la vivacité des couleurs que vous employez, malgré l'intérêt que vous jetez dans vos peintures, ils ont peine à se familiariser avec des idées tristes? ne remarquez-vous pas que vos plaintes les fatiguent ; que l'attention que vous exigez d'eux les gêne ; que ce n'est que par une sorte de bienséance qu'ils se prêtent au récit de vos malheurs ; que leur air embarrassé, ennuyé, trahit déjà leur indifférence ; qu'ils semblent compter avec inquiétude tous les instans que vos lugubres confidences dérobent à leurs amusemens, dont l'heure presse et les avertit de finir promptement avec vous ? Peut-être aussi qu'on pourrait assigner une autre cause de leur mauvaise humeur ; qu'elle vient moins des plaisirs que votre conversation leur fait perdre que des chagrins qu'elle leur fait retrouver : je veux dire que, malgré l'air d'opulence et de prospérité qui semble répandu autour d'eux, ils ont en effet leurs croix, leurs peines secrètes, dont l'histoire des vôtres vient de ranimer le sentiment dans eux ; que vous avez réveillé leur tristesse assoupie, rouvert leurs plaies mal fermées ; que votre aspect les a fait souvenir de certaines infortunes tout autrement intéressantes

[1] Ps. L. — [2] Thren., XVI.

pour eux que des calamités étrangères, et que, pendant votre triste harangue, ils se sont dit bien des fois à eux-mêmes que les plus malheureux ne sont pas ceux qui ont la liberté de se plaindre. Mais enfin, quel que soit le principe de leur indifférence (comme elle est réelle), ne soyez pas étonnés qu'ils se défassent honnêtement de vous, c'est-à-dire avec quelques froids complimens, quelques vaines offres de service, que vous ne serez pas tentés d'honorer du nom de consolations solides: *Locuti sunt frustra: vane consolabantur*[1].

Ce sont des cœurs durs que ceux-là, dites-vous en les quittant avec indignation, qui pourraient vous consoler et qui ne le veulent pas; vous allez en trouver d'autres qui le voudront (et j'ajoute, moi, pour achever l'opposition trop souvent justifiée par l'événement), qui ne le pourront pas; car il semble que, pour forcer les hommes de recourir à lui et de se jeter entre ses bras, Dieu ait presque toujours, en cette matière, séparé le pouvoir de la bonne volonté, ainsi que la bonne volonté du pouvoir. Ils ne le pourront pas, dis-je, vraisemblablement: quelquefois manque de crédit et de fortune, dans des disgraces dont de solides secours seraient le seul remède; quelquefois faute de talens et de lumières, dans des maux qu'on croit communément pouvoir guérir par de belles paroles. Ce sont des hommes qui ne savent pas manier l'infortune, chose excessivement délicate et qui demande des ménagemens extrêmes; qui ignorent l'art d'aller à un cœur dont toutes les routes sont embarrassées par l'adversité. Ils appesantiront trop la main sur la blessure, ou ils la porteront où le mal n'a pas encore pénétré; et ainsi, ou ils aigriront vos anciennes douleurs, ou ils vous en causeront de nouvelles.

Tantôt, par exemple, pour s'insinuer adroitement, à ce qu'ils pensent, dans votre esprit, ils approuveront vos pleurs, ils conviendront de la justice de vos regrets, en reconnaissant la grandeur de vos pertes; c'est-à-dire qu'ils vous feront en effet sentir plus vivement ce que vous ne sentez déjà que trop, et qu'en voulant arracher le trait qui vous blesse, ils l'enfonceront encore davantage. Tantôt, pour dépouiller vos malheurs de tout ce qu'y ajoute votre imagination frappée, ils apprécieront au juste le sujet de vos plaintes; c'est-à-dire qu'ils démentiront l'idée presque agréable que vous vous étiez formée de la supériorité de vos infortunes, et sembleront moins écarter l'aliment de votre douleur que mettre

[1] Zach., x.

en évidence l'excès de votre faiblesse. Tantôt, pour vous montrer l'intérêt qu'ils prennent à votre sort, ils vous traceront le portrait le plus odieux des auteurs de vos désastres; c'est-à-dire que, sous le spécieux prétexte de calmer votre chagrin, ils irriteront votre colère, et que, par le fiel du dépit et de l'indignation, ils aigriront de plus en plus dans vous le sentiment de la tristesse. Tantôt, pour tirer parti de votre équité naturelle, ils vous rappelleront la part que vous devez vous attribuer à vous-mêmes dans la cause de vos disgraces; c'est-à-dire qu'ils humilieront plus votre vanité qu'ils n'adouciront vos peines, ou plutôt qu'au malheur de les sentir ils ajouteront la honte de les avoir un peu méritées. Tantôt, pour donner le change à votre douleur, ils ne vous parleront que de joies et de plaisirs, ou, pour l'occuper selon son goût, ils ne vous entretiendront que de sujets tristes et lugubres; et ils ne sauront pas qu'amie d'une espèce de milieu entre l'ombre et la lumière, une tristesse profonde s'offense également des tableaux trop sombres et des trop riantes peintures. Quelquefois enfin, mais beaucoup plus rarement sans doute, il s'en trouvera quelques uns parmi eux que l'histoire de vos infortunes intéressera vivement, passionnera peut-être avec une sorte d'excès. A ce récit leur imagination sera attendrie, leur bouche s'ouvrira aux soupirs, les larmes couleront de leurs yeux; et, ce qui pourrait absolument ne pas se rencontrer avec tout cela, leur cœur sera sincèrement touché. Ils sentiront, à la lettre, une désolation égale à la vôtre; mais qu'en arrivera-t-il, si vous avez l'ame belle et noble? c'est que votre sensibilité s'affligera de la leur; que vous éprouverez à votre tour l'impression désagréable de la compassion que vous étiez venus leur demander; que vous vous saurez mauvais gré d'avoir associé à votre misère une personne que vous aimez et qui vous aime; et vous serez tout étonnés qu'un ami ayant pris part à votre malheur, il vous reste encore tout entier, et même surchargé du fardeau de ses généreuses douleurs, qu'un juste retour de pitié vous aura rendues propres et personnelles : *Consolatores onerosi omnes vos estis* [1].

C'en est fait; vous quittez pour jamais des consolateurs dont l'insensibilité vous choque ou dont la tendresse vous afflige; vous laissez là les hommes pour ce qu'ils valent et pour ce qu'ils peuvent, presque aussi peu satisfaits de leur zèle que de leur indifférence. Et après tout, dites-vous, un peu humiliés de leur avoir

[1] Job, XVI.

laissé voir à pure perte que vous aviez besoin d'eux, l'homme n'a-t-il pas dans lui-même de quoi remédier à ses maux? Petit et déplorable par un côté, n'est-il pas grand et admirable par l'autre? la partie supérieure de lui-même ne peut-elle pas lui offrir un asile contre les troubles dont la partie inférieure est le théâtre? Pourquoi ramper éternellement dans la vallée où sont les nuages, et ne pas se sauver dans cette région sublime où règne la sérénité? Montons jusque là, et, de ce faîte élevé, méprisons les orages. En un mot, faisons usage de notre raison : c'est là le vrai consolateur : *Iste consolabitur nos* [1].

Je le sais, mes frères, il y a long-temps en effet que l'orgueilleuse raison fait des efforts pour s'élever au dessus des disgraces de la vie; mais je sais aussi qu'il y a long-temps que ces efforts si brillans, si pompeux, si vantés, sont inutiles. Oui, et il est étonnant qu'après tant d'exemples qui le prouvent on affecte d'en douter encore; oui, cette raison, si forte contre des maux chimériques, éloignés, étrangers, n'est réellement que faiblesse contre des maux véritables, contre des maux présens, contre des maux personnels. Que dis-je? n'est-ce pas communément elle qui aiguise en quelque sorte les traits de la douleur, qui nous fait sentir toute son activité, en nous occupant trop de ce qui nous chagrine, et en nous appesantissant, si je puis parler ainsi, sur toutes les circonstances de ce que nous souffrons? est-il rare même qu'elle aille chercher dans l'avenir de quoi augmenter le fardeau qui nous accable, et qu'elle réalise des chimères pour notre supplice? et de là ne voyons-nous pas tous les jours que ceux qui comptent le plus sur la force de leur esprit, montrent souvent le plus de faiblesse dans leurs souffrances? Quel abattement, quel trouble, dans ces prétendus sages qui vantaient avec tant de complaisance le pouvoir de la raison! La tempête qui agite leur cœur, passe jusqu'à leur visage, étend ses ravages sur toute leur contenance, et déconcerte de la manière la plus humiliante tout l'appareil de leur philosophie.

C'est qu'ils n'ont pas choisi la véritable, répondez-vous, ou qu'ils ne savent pas s'en servir; et enfin, quoi qu'il en soit, vous voulez faire l'épreuve de la vôtre, et sous ses étendards combattre la fortune. Or, pour cela, mon cher auditeur, vous vous enfoncez dans un réduit écarté : c'est là le champ de bataille qui vous paraît le plus avantageux pour vous; c'est là que vous allez mettre

[1] Gen., v.

la raison aux prises avec l'adversité, c'est-à-dire faire lutter l'imagination contre la nature, et des raisonnemens frivoles et sophistiques contre des vérités de fait et de sentiment. Athlète présomptueux ! et vous pouvez, avec des armes si inégales, vous promettre des triomphes? sans doute; et déjà vous avez engagé le combat. J'observe ces stoïques assauts, et je ne refuse point d'applaudir au vainqueur.

Et d'abord, d'après de vains déclamateurs, vos maîtres, pour début et par forme de premier trait lancé contre l'ennemi, vous vous dites à vous-même, vous tâchez de vous persuader que la douleur n'est pas un mal. Et qu'est-ce donc, répond la nature d'un ton qui porte avec soi la conviction jusqu'au fond de l'ame, qu'est-ce donc, si ce n'est pas un mal, qu'une impression fâcheuse et importune, à laquelle vous cherchez de toutes parts, et actuellement même, des remèdes? Après tout, insistez-vous, ces misères auxquelles vous êtes en proie sont l'apanage de votre être. Vous avez été jeté dans le monde comme dans l'empire de la fortune; vous êtes né sujet à ses lois, tributaire de ses caprices, esclave de sa tyrannie. Et n'est-ce pas là le comble du malheur, répond cette voix intérieure, que de se voir livré, par le droit même de sa naissance, à la discrétion d'une capricieuse souveraine, d'une superbe ennemie sans espérance de fixer sa légèreté ni de désarmer sa haine? Mais vous n'êtes pas le seul homme placé dans ces circonstances tristes et désagréables.—Eh quoi! n'y a-t-il de véritables infortunes que celles qui sont sans exemple? un mal, pour être réel, doit-il être singulier? et l'adversité est-elle une espèce de dette qui, se payant en commun, diminue, pour chaque redevable, à proportion du nombre des débiteurs? Non seulement, ajoutez-vous, il est plusieurs hommes précisément aussi malheureux que vous, combien le sont incomparablement davantage! — Il est vrai; mais combien aussi le sont incomparablement moins! et qu'avez-vous fait au ciel pour n'être pas du nombre de ceux-ci? la prospérité vous siérait si bien, et vous l'auriez accueillie d'un visage si riant et si agréable! Au fond, cependant, il est du bon esprit d'envisager les objets par leur beau côté : or, il est certain que les choses pouvaient prendre pour vous un tour encore moins favorable; que vous pouviez, que vous pouvez éprouver de bien plus rudes coups. — Eh bien! consolez-vous, si vous l'osez, par cette réflexion : vos malheurs peuvent croître encore, et vous n'en êtes pas en matière de calamité où vous en serez peut-être un jour.

Achèverai-je de détailler ces pitoyables ressources de la raison,

et ces victorieuses réponses de la nature ? Cette personne si tendrement aimée, dont vous pleurez la perte, devait mourir un jour. — Mais, pour n'être pas immortelle, vous en était-elle moins chère ? Ces biens qu'un cruel accident vous a ravis n'étaient pas des biens durables. — Mais, pour être fragiles, vous en étaient-ils moins nécessaires ? Le monde auquel vous vous êtes imprudemment fié n'est qu'un perfide, un trompeur. — Mais en êtes-vous moins sa dupe et sa victime ? L'avenir vous prépare peut-être quelque révolution favorable. — Mais en attendant un bonheur incertain, votre infortune présente est-elle douteuse ? Le sage doit se suffire à lui-même. — Mais ne faudrait-il point pour cela qu'il fût une pierre ou un dieu privé de tout sentiment ou affranchi de tout besoin ?

J'ai honte, mes frères, d'insister plus long-temps sur les maximes creuses de la sagesse humaine; et sans doute vous-mêmes sentez un secret dépit d'avoir cru pouvoir faire quelque fond sur elles. Mais peut-être d'un principe judicieux tirant une conclusion insensée, il en faudra donc revenir dans ses maux, dites-vous, au soulagement que peuvent fournir les passions.

On vante depuis long-temps leurs charmes, on publie qu'elles ont le secret de faire des heureux ; nous ne leur demandons que d'être moins misérables. Qu'elles gardent pour d'autres leur délicieuse ivresse, et qu'elles trompent seulement nos vives douleurs. Pourraient-elles échouer dans une entreprise qui semble si fort au dessous de leur pouvoir ? Non, nous espérons mieux de leurs douces impostures : venez donc, habiles enchanteresses....

Arrêtez, mes frères, et supprimez des vœux ennemis de votre bonheur. Comment cela ? c'est qu'en invitant auprès de vous les passions, vous avez beau faire, vous appelez dans votre sein les désirs inquiets, les regrets cuisans, les remords vengeurs; puisqu'en effet ces monstres cruels marchent constamment sur leurs pas, qu'ils leur font une compagnie inséparable, et que vous ne changerez pas cet ordre établi depuis le commencement des siècles, et fondé sur la nature même des choses. Or, quelle consolation solide pouvez-vous attendre de ces furies ?

Hélas ! si vous daignez vous en souvenir, les enfans du siècle eux-mêmes, les favoris tout à la fois de la fortune et des passions, vous en ont peut-être plus d'une fois fait l'aveu : que le système d'une vie libre et voluptueuse n'a point répondu dans la pratique à l'idée avantageuse qu'ils s'en étaient formée pour leur félicité même temporelle; que certaines réflexions chagrinantes, dont ils

ne pouvaient pas toujours se garantir, sont venues de temps en temps flétrir ou moissonner tous leurs plaisirs; que quelquefois un seul instant fâcheux, causé par les passions, leur a fait payer trop cher une longue suite de momens agréables qu'elles leur avaient procurés; que peut-être même, à tenir un compte exact des jours qu'ils ont passés dans le crime, la tristesse a plus long-temps régné dans leur cœur que la joie; qu'à vrai dire, le plus souvent, dans le trouble qui les agitait, ils ne pouvaient distinguer s'ils étaient dignes de pitié ou d'envie; et qu'enfin, à tout prendre, ils auraient encore gagné à éviter l'enchantement des passions, et à jouir tranquillement d'eux-mêmes dans le sein de la vertu et à l'ombre de la modération des désirs.

D'ailleurs l'état présent d'affliction où vous êtes met une grande différence entre la condition de ces mondains et la vôtre toute à votre désavantage; et c'est que l'air de prospérité qu'ils respirent les rend propres à goûter les joies du monde, au lieu que le malheur qui vous presse vous en ôte le moyen, qu'il émousse le goût que vous pourriez naturellement avoir pour le plaisir, et qu'il vous y rend malgré vous insensible. Supposez le tableau le plus touchant, le plus riant paysage; il n'aura point de charmes pour des yeux malades ou obscurcis; et tel est le nuage que l'adversité répand autour de vous. Tous les objets qui passeront à travers les tristes couleurs qui vous environnent en prendront la teinture. En vain tâcherez-vous d'ouvrir vos sens à toutes les impressions agréables; les efforts que vous ferez pour adopter des sentimens étrangers contraires à votre situation présente seront inutiles; ou même ces combats violens du plaisir et de la tristesse, obstinés, l'un à s'introduire dans votre cœur, l'autre à s'en conserver la possession tout entière, diviseront votre ame, sembleront la déchirer, et vous rendront vous-même le théâtre d'une espèce de guerre intestine dont, après bien des frais de votre part, vous serez encore la victime.

Aussi ne sont-ce point les passions douces et agréables auxquelles vous prétendez vous livrer, répliquez-vous; c'est le dépit, la fureur, c'est une espèce de désespoir dont vous mendierez le secours. Vous lâcherez le frein à votre humeur aigrie; aussi bien êtes-vous bien las de la tenir captive et de lui refuser la liberté après laquelle elle soupire.

C'est-à-dire que ce sera dans la satisfaction de murmurer contre Dieu et contre les hommes que vous chercherez cette consolation si désirée. Hélas! mes frères, et j'en appelle encore ici à l'expé-

rience, on croit en murmurant, en se plaignant, dissiper son chagrin; mais on ne fait que se l'imprimer plus profondément dans l'esprit. Ce libre cours qu'on donne à ses plaintes, cet essor qu'on permet à son impatience, paraît nous soustraire pour quelques instans aux coups de la douleur; mais, après un soulagement imaginaire et momentané, on retombe dans une mélancolie plus sombre que jamais, on se voit replongé dans une tristesse nouvelle et plus accablante. Ajoutez que cette conduite pleine d'aigreur à l'égard des hommes et d'insolence envers Dieu, nous prive absolument de toutes les espèces de secours que nous aurions pu tirer de ces deux côtés; que les hommes, indignés de nos éclats furieux, ou fatigués de nos lamentations ennuyeuses, s'éloignent de nous, sans même délibérer, et que Dieu ne nous châtie qu'en juge, et non point en père. On ne lève point les yeux vers lui; à son tour il ne daigne pas abaisser ses regards sur nous. On n'implore point son secours, il nous abandonne. On l'outrage, il nous écrase.

Quels moyens donc de diminuer le poids incommode de ces croix dont nous sommes si souvent chargés? et en est-il dans la nature? Oui, Chrétiens, je vous ai promis de vous les faire connaître, ces admirables moyens, et c'est même le principal objet de mon discours, qui serait bien inutile et bien triste si je l'employais tout entier à détruire sans rien élever, à vous détourner des citernes arides ou vous cherchez en vain de la consolation, sans vous montrer ces sources abondantes où vous pourrez la puiser à longs traits. (Le même.)

Tout console dans la religion.

Quand il est question des disgraces de la vie, tout console dans la religion, mes frères; les dogmes de la religion, l'histoire de la religion, les pratiques de la religion.

Les dogmes de la religion: ne parlons que de ceux qui nous instruisent du principe et du terme des souffrances; je veux dire qui nous représentent tout à la fois Dieu comme leur auteur et leur rémunérateur.

Et d'abord, Dieu auteur de nos souffrances: à cette première réflexion, toute simple qu'elle est, quels murmures ne doivent pas expirer dans notre bouche! C'est Dieu qui m'a frappé, ce grand Dieu de qui je tiens mon être, et devant qui sont tous les êtres comme s'ils n'étaient pas; sous la main de qui s'animent l'argile et la poussière, et qui ravit, quand il lui plaît, le souffle des plus grands

rois. Me convient-il de lui demander raison de la manière dont il traite son ouvrage, ou d'exiger qu'il conduise mon sort avec plus de ménagement, plus de douceur qu'il ne manie quelquefois la destinée de ces hommes placés au dessus de moi dans une élévation qui m'effraie? Ah! c'est un maître tout-puissant; j'adore son autorité sur moi, quel que soit l'usage qu'il juge à propos d'en faire: *Dominus est; quod bonum est in oculis suis, faciat*[1]. C'est Dieu qui m'a frappé, ce Dieu souverainement éclairé; ce n'est donc point au hasard qu'il a porté ses coups, c'est à moi qu'il les adressait, et il n'en voulait qu'à moi. Il a donc eu des raisons supérieures pour me choisir en qualité de victime; il a vu que cette affliction s'accordait avec le plan de sa providence, et que l'ordre en résulterait. Ne suis-je pas trop honoré d'entrer pour quelque chose dans cette adorable économie? Ah! c'est un maître sage, je respecte la profondeur de ses conseils éternels, qu'il dispose à son gré de tout ce qui m'appartient et de moi-même: *Dominus est; quod bonum est in oculis suis, faciat.* C'est Dieu qui m'a frappé, ce Dieu juste par essence; ne me serais-je point attiré ses coups? rentrons en nous-mêmes: que de forfaits ont mérité sa colère! et quand je serais innocent à mes yeux, pourrais-je l'être aux siens? Ah! c'est un maître équitable; j'applaudis à toutes les démarches de sa justice; qu'il tire ici-bas telle vengeance qu'il lui plaira de mes crimes: *Dominus est; quod bonum est in oculis suis, faciat.* C'est Dieu qui m'a frappé, ce Dieu infiniment bon; n'y aurait-il point quelque vue de miséricorde cachée sous ces apparences de rigueur, quelque projet formé pour me détacher des créatures et pour m'attacher à lui, pour me donner occasion de lui témoigner mon amour, ou de le glorifier par ma patience? Ah! c'est un maître miséricordieux; j'aime les coups que dirige un cœur tel que le sien: *Dominus est; quod bonum est in oculis suis, faciat.*

L'heureuse découverte, encore une fois, que je dois à ma religion! c'est la main du Seigneur qui m'a blessé: *Dominus est.* Hélas! avant que je l'eusse consultée, cette admirable religion, sur la cause de mes maux, je l'allais chercher tantôt dans mon assoupissement sur mes intérêts, dans ma négligence à profiter des conjonctures, dans mon imprudence à braver les dangers, dans ma simplicité à me fier aux belles apparences; et de là mes impatiences, mes regrets, mes dépits contre moi-même. Tantôt j'en faisais remonter la source à l'injustice de mes ennemis, à leurs indignes

[1] I Reg., III.

supercheries, à leur insatiable avidité, à leur invincible antipathie, à leur barbare cruauté; et de là mes déclamations, mes invectives, mes fureurs. Quelquefois, ne sachant à qui m'en prendre, j'en accusais, dans un langage profane et païen, ou plutôt ridicule et insensé, je ne sais quelle fatalité maligne et bizarre, qui se plaisait à renverser mes desseins les mieux concertés, et semblait aller chercher bien loin des infortunes pour les rassembler sur ma tête, et de là mon chagrin, ma mélancolie, mon désespoir. Enfin, grace aux lumières de ma foi, le mystère de mes désastres est heureusement dévoilé. Non, ils ne sont ni l'effet de la perfidie des hommes ni la suite de ma propre témérité, beaucoup moins le résultat d'un chimérique enchaînement de causes aveugles et impuissantes; mais l'ouvrage du grand, du sage, du juste, du miséricordieux arbitre de tous les êtres qu'il a créés: *Dominus est.* Ah! dût me faire expirer sous le poids de toutes les calamités temporelles une main si respectable et si chère, je ne cesserais point d'espérer en elle : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo* [1].

En effet, mes frères, à quelque excès que soient montées nos souffrances, il n'y a rien à désespérer pour nous, si nous en faisons l'usage que prétend que nous en fassions celui qui nous les envoie, puisque cette même religion qui nous apprend que Dieu en est l'auteur véritable nous enseigne aussi qu'il en sera le rémunérateur magnifique, c'est-à-dire qu'il ne mesurera point rigoureusement les biens qu'il nous réserve sur les maux que nous aurons soufferts, mais qu'il donnera un poids immense de gloire pour un léger fardeau de tribulation, et paiera généreusement le temps par l'éternité.

Idée charmante des récompenses éternelles, que vous avez de pouvoir, pour tranquilliser un Chrétien qui, ne trouvant sur la terre que des objets tristes et désagréables, prend le parti d'habiter dès maintenant le plus qu'il lui est possible dans le ciel! Il oppose sans cesse et toujours avec succès à chacune des misères qui l'affligent l'espèce de félicité qui la doit faire un jour disparaître, et assortit ainsi parfaitement ses consolations à ses maux: *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* [2]. Est-ce, par exemple, son esprit qui se noircit de plus en plus des ombres de la tristesse, et a peine à se débarrasser des funestes images qui l'obsèdent? Il se rappelle ce beau jour, cette pure lumière que répandra dans la cité sainte le soleil de jus-

[1] Job., XIII. — [2] Ps. XXXVI.

tice, brillant sans voile et sans nuages. Son cœur est-il pénétré d'une cruelle amertume, que des bienséances plus cruelles encore l'obligent de cacher sous un air content et satisfait? il songe à ce torrent de pures délices qui, coulant du sein de Dieu même, inondera son ame, à cette sainte ivresse qui éclatera librement dans sa bouche par d'harmonieux cantiques. Est-ce son corps dont la fragile structure se dément visiblement tous les jours, et prête de toutes parts à la douleur? il pense à cette heureuse métamorphose qui rendra toute chair impassible et donnera à la matière même la consistance de l'immortalité. Est-il en proie aux rigueurs de la plus extrême indigence? ah! il sera pleinement rassasié quand le Seigneur aura manifesté sa gloire. Eprouve-t-il de l'infidélité de la part de ses amis? il trouvera dans le séjour de la vérité des cœurs inaccessibles à la perfidie. Voit-il tomber autour de lui les têtes qui lui sont les plus chères? il se réunira pour jamais dans le ciel à toutes les personnes qui méritent d'être regrettées sur la terre: *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Qui nous empêche, mes frères, de puiser à notre tour ces consolantes pensées dans les dogmes de notre religion; et, s'il en est besoin, d'en augmenter encore la douceur par un coup d'œil jeté sur son histoire, qui semble n'être, si vous y prenez garde, que l'histoire même des souffrances et des consolations? Histoire, dis-je, des souffrances.

Et, d'abord, osez porter la vue sur l'Auteur même de cette religion divine; que vous paraîtra sa vie tout entière? — Qu'un long tissu de douleurs, terminé à ses deux extrémités par une crèche et par une croix. Abaissez vos regards sur ses douze plus illustres prédicateurs; que verrez-vous dans leur partage, que ce qu'on leur a promis?—Des traverses, des tribulations et des larmes. Suivez pas à pas ses premiers sectateurs; où les trouverez-vous communément, que dans les prisons ou sur les échafauds, dans les cavernes de la terre ou parmi les monstres de l'amphithéâtre? Descendez de siècle en siècle jusqu'à ses derniers héros, que remarquerez-vous autour d'eux que des épreuves de la part de Dieu et des signes non équivoques du mépris ou de la haine des hommes? *Omnes, omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* [1]. Ah! c'est bien plutôt pour nous autres Chrétiens que pour le peuple juif que semble être fait ce discours adressé par la vertueuse

[1] II Tim., III.

Judith à ses concitoyens, lorsqu'elle leur représentait successivement tous leurs ancêtres éprouvés par quelque sorte de tentation, et qu'elle les faisait remonter jusqu'au premier de leurs pères par une chaîne presque non interrompue de persécutions et de disgraces.

Mais à travers ces nuages de disgraces et de persécutions qui offusquent ce que le Christianisme a eu de plus auguste et de plus respectable, qu'elles consolantes lumières percent de toutes parts, et éclairent agréablement ce sombre tableau! Sous ce nouvel aspect tout brille, tout respire la paix et la joie. Je félicite sur le Thabor le Christ que je plains au Calvaire. Je lis dans les yeux des Apôtres, honteusement flétris pour le nom de Jésus, une allégresse qu'ils voudraient en vain cacher, et qu'ils n'affectent point de faire paraître. Je vois les martyrs baiser leurs chaînes, et, comme parle saint Cyprien, adorer leurs tourmens. J'entends des saints, que le temps où ils ont vécu rapproche de nos jours, partager également leurs vœux entre la mort et les souffrances, et quelques uns d'eux soupirer encore plus vivement après les souffrances qu'après la mort: *Aut pati*, *aut mori; non mori*, *sed pati*. Tous me paraissent goûter de pures délices, et s'applaudir sincèrement de la douceur de leur état.

Or, mes frères, de ce côté serein et presque riant de la religion, que conclure, sinon cette vérité consolante pour tous ceux qui souffrent, que les souffrances dans le Christianisme, si nous savons en bien user, n'excluent donc pas nécessairement une sorte de bonheur? Et de cet autre point de vue triste et nébuleux, sous lequel nous avons d'abord envisagé cette même religion, que conclure de plus, sinon cette autre vérité, non plus simplement consolante, mais véritablement flatteuse pour quiconque est jugé digne de souffrir, que les souffrances sont donc l'apanage propre des sincères adorateurs de Jésus-Christ, le caractère distinctif de notre vocation à la foi chrétienne, et la preuve la plus certaine que nous puissions avoir que nous sommes dans la voie que le Fils de Dieu a tracée aux hommes?

Ah! quand, pénétré de cette dernière pensée, je vois un homme à qui tout rit, tout prospère dans le monde; pour qui le soleil se lève sans nuages, et à qui la nuit n'amène point de réflexions fâcheuses; dont le corps est à l'abri de la douleur, et le cœur presque toujours bien défendu contre la tristesse; qui trouve de la fidélité dans les amis, et de la stabilité dans la fortune; qui réunit les suffrages des hommes, si souvent partagés, et fixe leur estime, si

constamment volage; autour de qui croissent, ainsi que de tendres oliviers, des enfans chéris, et dont la maison, appuyée sur tout ce qu'on appelle de solides fondemens, ne présente, selon l'expression de l'Ecriture, ni fentes ni ruines; quand, dis-je, avec des yeux pleins des images d'une religion presque toujours souffrante et affligée dans ceux qui la professent véritablement, je vois cet heureux du siècle; épouvanté de cette prospérité toute païenne, bien loin d'en être jaloux, je suis tenté de faire à Dieu la question que mit dans la bouche des Apôtres, encore grossiers et charnels, l'aspect d'un malheureux : Seigneur, est-ce lui personnellement qui vous a offensé? ou ne porte-t-il que la peine des iniquités de ses pères : *Quis peccavit? hic, aut parentes ejus* [1]? Hélas! je n'aperçois dans lui nuls traits de conformité avec Jésus-Christ, nul symbole de Chrétien, nul signe de Christianisme; ou du moins je n'y découvre point ce que l'histoire de ma religion m'apprend être de tout cela, la marque favorite et incontestable. Que je serais à plaindre, ô mon Dieu, si j'étais dans une si effrayante situation! Souffrances précieuses, c'est vous qui m'épargnez ce doute cruel; c'est vous qui me rendez nettement ce doux et glorieux témoignage, que j'appartiens à Jésus-Christ, et qu'il daigne m'avouer pour un de ses disciples. Oui, je suis enfin revêtu de ses livrées : pourrais-je m'y méprendre? la croix y éclate comme dans toutes celles que les vrais Chrétiens ont portées : *Nunc incipio esse Christi discipulus.*

Je vous en fais juges, mes frères; de pareilles réflexions, que nous fournissent naturellement les fastes de la religion, ajoutées à celles que nous présentent ses dogmes, ne sont-elles pas bien propres à arrêter le cours de nos pleurs? Je ne vous crois pas éloignés d'en convenir. Mais enfin, si elles ne vous paraissent pas encore suffisantes pour en tarir entièrement la source, cette même religion vous en offre le moyen dans ses pratiques, infiniment capables en effet de consommer ce grand ouvrage de votre consolation. Détaillons les principales et les plus proportionnées à cette heureuse fin, dussent quelques unes d'entre elles vous paraître n'y avoir qu'un rapport indirect et éloigné. Eh! qu'importe, s'il est réel et incontestable?

L'usage du sacrement de pénitence : c'est le propre de ce sacrement de calmer toutes les puissances de l'ame, de ramener la paix avec l'innocence, et, en remédiant aux plaies du péché, de guérir

[1] Luc., XVIII.

comme par contre-coup celles de la fortune. En effet, les calamités humaines pourraient-elles encore peser beaucoup à qui vient de se décharger d'un fardeau qu'il a envisagé comme infiniment plus insupportable, ou la haine des créatures alarmer excessivement celui qui a sujet de croire qu'il est rentré en grace avec le Créateur? Ah! Seigneur, je suis trop fort contre elles, depuis que vous vous êtes rangé de mon parti; et la douleur que j'ai d'avoir trahi le vôtre me ferait voler au devant de toutes leurs rigueurs, pour expier le crime de ma trahison. Béni soyez-vous de n'avoir point laissé à mon choix les châtimens qu'elle mérite; et malheur à moi, si je refusais d'accepter ceux au prix desquels je sens que vous m'avez rendu votre amour!

La participation du corps et du sang de Jésus-Christ : car que peut avoir perdu de précieux celui qui possède le bien suprême? que peut regretter amèrement dans la vie celui qui jouit de son Dieu? Ah! pour me rendre malheureux, hommes conjurés depuis long-temps contre la tranquillité de mes jours, il fallait me ravir celui que vous m'avez laissé, celui qui vient de se donner à moi, celui qui habite dans mon sein. Votre haine a pris le change, votre fureur s'est méprise : elle a parcouru d'un œil avide tous mes biens; elle s'est follement attachée à ces pompeuses bagatelles, connues sous le nom de richesses, d'amis, d'honneurs, d'estime publique; et elle a réellement manqué mon trésor; il est, en dépit d'elle, caché tout entier au fond de mon cœur : venez l'y chercher, ennemis jaloux, et frémissez de rage en voyant que celui dont vous étalez les dépouilles avec complaisance est en effet plus riche que vous, et qu'il doit en grande partie la pensée qu'il a eue de s'enrichir solidement à vos déprédations mêmes et à vos ravages.

L'aumône et les autres œuvres de miséricorde, pratiquées dans les vues sublimes de la religion, et accompagnées des tendres sentimens qu'il est facile et comme naturel d'y joindre, tels que ceux-ci : Vous semblez m'oublier, Seigneur, dans les afflictions que j'offre à vos yeux; et moi je ne vous oublierai pas dans celles que vous présentez aux miens. Recevez dans la personne de votre pauvre les secours d'un homme qui se plaint lui-même d'en manquer. Je veux être d'autant plus libéral envers vous que vous paraissez plus réservé envers moi; mais après vous avoir consolé selon mon pouvoir, souvenez-vous de me consoler un jour moi-même selon votre parole, et de me faire retrouver ce que je perds en souffrant quelquefois assez mal, dans les récompenses que vous avez promises à

ceux qui empêchent, autant qu'il est en eux, que vous ayez rien à souffrir.

L'exercice assidu de la prière fervente, l'attention à la présence de Dieu, et en général toutes les espèces de communications avec lui : car quoi de plus consolant dans les plus sombres accès de la mélancolie, dans le sentiment actuel des peines les plus cuisantes, que ces entretiens amoureux avec un Dieu qui nous entend et qui nous aime? Ah! si la douleur est naturellement amie des longs discours, et semble s'évaporer dans l'abondance des paroles; au lieu d'importuner de la fastidieuse prolixité de mes plaintes les hommes qui s'en lassent si aisément, je les adresserai à cet invisible ami qui les écoute toujours volontiers quand elles sont respectueuses. Je lui dirai mille et mille fois le jour que je suis malheureux par son ordre, et que je souhaiterais l'être un peu moins par sa condescendance; ou plutôt je lui demanderais son secours pour continuer de l'être avec soumission, ou même pour avoir le courage de souhaiter de l'être encore davantage. (Le P. de Marolles.)

Motifs de consolation pour ceux qui souffrent.

Il y a deux motifs généraux de consolation à offrir à ceux qui souffrent. Bien que, vus séparément, ils semblent se contredire, ils se concilient aisément et se prêtent une force mutuelle. Ce sont ceux que propose l'Apôtre dans son Epître aux Hébreux. Le premier consiste à représenter à ceux à qui nous parlons que d'autres ont eu à souffrir comme eux; il semble que ce soit un soulagement d'avoir des compagnons d'infortune; saint Paul avait commencé par ce motif. L'autre est de combattre la douleur même, en persuadant qu'elle est exagérée, et que l'on a tort de s'affliger comme on le fait. Ces moyens sont également propres à calmer la souffrance, à élever le courage, à exciter dans l'ame une sainte émulation, à corriger les préventions de l'amour-propre, à inspirer des sentimens d'humilité.

En comparant les Hébreux de son temps aux grands hommes qui avaient souffert comme eux, l'Apôtre pouvait faire naître dans leur cœur quelque vanité. A ce premier motif il s'empresse d'ajouter celui-ci : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre « sang en combattant contre le péché [1]. » Ces grands hommes, qui les avaient précédés dans la carrière des souffrances, avaient com-

[1] Hebr., xii, 4.

battu jusqu'à l'effusion du sang, et avaient eu l'honneur de mourir pour Jésus-Christ. Il avait écrit dans les mêmes termes aux Corinthiens : « Jusqu'ici, » leur disait-il, « vous n'avez eu que des tenta-« tions humaines [1], » c'est-à-dire légères, faciles à soutenir. Cette considération était assez puissante pour les animer, en les disposant à de plus laborieuses épreuves. Quand on s'est fortement persuadé que l'on n'est pas encore arrivé au terme, on s'excite aisément à une ardeur nouvelle. C'est ce qu'il répète aux Hébreux : Vous n'avez pas encore endûré la mort; tout ce qu'il vous en a coûté, c'est quelque argent; on vous a outragé, il est vrai, contraints de sortir de vos maisons; mais comme Jésus-Christ, avez-vous répandu votre sang? Non; lui, il en a donné pour nous jusqu'à la dernière goutte; vous, on ne vous en a pas seulement menacés. Auriez-vous donc oublié cette parole consolante qui s'adresse à vous comme aux enfans de Dieu? « Mon fils, ne négligez pas le châtiment du Seigneur « qui vous corrige, et ne tombez pas dans l'abattement lorsqu'il « vous reprend. » Cette parole a pour garantie l'autorité de Dieu même, puisque c'est lui qui l'a proférée. Et quelle puissante consolation en effet de penser que, quand nous souffrons, c'est lui-même qui l'ordonne ou le permet, ainsi que l'Apôtre déclare le tenir de lui-même dans ce passage d'une de ses Epîtres où il dit : « C'est pour-« quoi j'ai prié trois fois le Seigneur, et il m'a répondu : Ma grace « vous suffit; car ma puissance éclate davantage dans la faiblesse de « l'homme [2]. » Quand nous souffrons, ne doutons pas qu'il ne le permette : celui qu'il aime, il le châtie, et il corrige de la verge tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans. Vous ne pouvez dire qu'aucun juste soit exempt d'affliction. Quand il paraîtrait n'en pas avoir, sommes-nous toujours initiés dans les secrets des autres? Croyons bien qu'il n'est pas de juste qui ne paie tribut à la souffrance. C'est l'oracle de Jésus-Christ, que la voie qui mène à la perdition est large et spacieuse, et que celle qui mène à la vie est étroite et difficile. Si l'on ne vient à la vie que par la voie étroite, nul doute que tous ceux qui sont arrivés à la vie n'aient passé par la voie des tribulations. Si donc, poursuit saint Paul, vous recevez des châtimens, ne vous lassez point de souffrir, Dieu vous traite en cela comme ses enfans; car quel est l'enfant qui ne soit point châtié par son père? Ce n'est pas un juge sévère qui prononce un arrêt de rigueur, mais un père sage qui vous corrige; il ne vous punit pas, il vous éprouve. Ils pouvaient se croire abandonnés de Dieu. Saint

[1] I Cor., x, 13. — [2] II Ibid., xii, 8.

Paul les rassure : Non, vous ne l'êtes pas ; vous le seriez, si vous n'aviez rien à souffrir; car, puisqu'il châtie tous ceux qu'il admet au nombre de ses enfans, qui n'est pas châtié peut craindre de n'être pas de ce nombre.

A cela vous me direz : Mais les méchans que Dieu réprouve n'ont-ils pas aussi à souffrir ? Oui, assurément; car pourquoi seraient-ils à l'abri des peines de ce monde ? On ne vous dit pas que tous ceux qui sont châtiés sont les enfans de Dieu, mais que les enfans de Dieu le sont. Que les méchans le soient aussi, vous en avez journellement la preuve sous les yeux dans les châtimens qui s'exercent contre les criminels justement punis pour les délits qui intéressent l'ordre public. Il y a ici, je le répète, la même différence qu'entre un juge et un père. Il arrive trop souvent qu'un père ne châtie ses enfans que dans la vue de son propre intérêt à lui-même ; il n'en est pas ainsi de Dieu, à qui il n'en saurait revenir aucun avantage personnel. Sa conduite à votre égard n'a d'autre mobile que votre bien ; nul intérêt, nul caprice de sa part. Quel puissant motif de consolation ! Ceux de nos amis auxquels nous nous affectionnons davantage, ce sont ceux dont la conduite pure, désintéressée, n'a rien à attendre de notre reconnaissance. Voilà comment Dieu nous aime : il donne et ne reçoit rien. Qu'il nous donne ses préceptes, qu'il nous fasse sentir l'aiguillon de l'adversité : quelque chose qu'il fasse, il n'a d'autre vue que de nous faire mériter les biens éternels qu'il nous promet.

L'adversité : voilà l'école qui fait les saints ; elle nous réveille dans nos langueurs, elle amortit la fougue de nos passions, nous détache des vaines affections de la vie présente ; elle réforme nos mœurs et nous fait revenir de nos funestes égaremens ; elle nous ménage la grace de l'Esprit-Saint et produit notre sanctification. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

C'est un bonheur de souffrir pour celui qu'on aime.

Ce n'est point disgrace, c'est jouissance d'avoir à souffrir pour ce que l'on aime. Demandez-le à ceux qui aiment. Je ne parle point ici seulement du divin amour, mais des affections humaines. C'était pour les saints Apôtres un bonheur de souffrir, et un bonheur préférable à tous les honneurs de la terre : « Ils sortaient du con-« seil, nous dit leur historien, tout remplis de joie de ce qu'ils

[1] Hom. XIX, *in Epist. ad Hebr.*

« avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus [1]. » Dans le monde, un semblable langage excitera le rire de la pitié. Etre insulté, couvert d'opprobres, quelle gloire y a-t-il à cela? Persécuté, maltraité, est-ce un si beau sujet de joie? Oui, pour ceux qui savent ce que c'est qu'aimer Jésus-Christ; oui, un bonheur, et le plus délicieux de tous. Je vous parlais, mes frères, des chaînes du bienheureux Paul. Eh bien, qu'on me donnât à choisir ou des félicités du ciel (avant de les avoir méritées) ou des chaînes de Paul pour m'en rendre digne, je n'hésiterais pas. Plutôt la compagnie de Paul dans ses fers qu'une place même à côté des puissances célestes! Quel bonheur ce serait pour moi de porter, de contempler ces chaînes que les démons ne voient qu'en tremblant, et les Anges qu'avec un saint respect! Paul lui-même y goûtait plus de bonheur à en être chargé qu'il n'en trouvait à tous ses ravissemens. La preuve? Ecoutez-le lui-même quand il écrivait aux Corinthiens: « Je vous conjure, leur disait-il, moi qui suis dans les « chaînes pour le Seigneur [2]. Il ne dit pas: Moi qui ait été élevé « dans le ciel, où j'ai entendu des paroles ineffables. » Il se croit plus recommandé par ses chaînes que par ses extases. Eh! quand le maître lui-même s'est abaissé pour moi, jusqu'à prendre la forme d'un esclave, préférant à tout l'éclat de la gloire les humiliations de sa croix, que ne dois-je pas être résigné à souffrir pour lui! C'est là la vraie gloire du Chrétien. Entendez Jésus-Christ lui-même au moment de sa passion, s'adressant à Dieu son Père: « Mon « Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils[3]. » Quoi! on apprête son supplice, on l'outrage, on le charge de soufflets et de crachats infâmes; le voilà sur une croix, à côté de deux voleurs, avec les derniers des scélérats; et c'est là ce qu'il appelle sa gloire? Oui, ces traitemens sont ma gloire, parce que ma gloire est de souffrir pour ceux que j'aime. Ah! quand le Fils de Dieu fait consister sa gloire, moins à siéger sur un même trône avec Dieu son père qu'à se dévouer à l'ignominie pour des misérables et des ingrats qui lui sont chers, me conviendrait-il de placer ma gloire ailleurs que dans la souffrance?

Le secret de se trouver moins malheureux est de regarder ceux qui le sont plus que nous. Vous est-il survenu quelque disgrace: voyez autour de vous ces pauvres délaissés, mourant de faim et bénissant Dieu. Comparez vos souffrances avec leurs privations. Avez-vous perdu un œil; ce pauvre les a perdus tous deux. Une

[1] Act. v, 41. — [2] II Cor., iv, 1. — [3] Joan., xvii, 1.

maladie vous fait éprouver de cuisantes douleurs : ce pauvre traîne une lente agonie, sans espoir de guérison. Vos pieds appesantis vous refusent leur service : lui, c'est tout son corps qui est en souffrance. Vous avez à subir quelque perte dans votre fortune : du moins n'êtes-vous pas réduit comme lui à mendier votre pain. (Saint Chrysostôme[1].)

Rien de plus capable que la foi de nous consoler dans les souffrances.

Vous ignorez comment Dieu peut faire sortir l'éternelle félicité du sein de toutes les disgraces passagères de la vie : or, c'est ce prodige mystérieux que la foi vous découvre, pour ne rien laisser manquer aux consolations de l'homme chrétien dans la disgrace. Et en effet, mes chers auditeurs, interrogeons notre foi sur le salut éternel de l'homme, ce grand ouvrage qui a mérité qu'un Dieu descendît sur la terre. Dans les principes de la foi, pour avoir une libre entrée dans le ciel, il est un obstacle à vaincre, c'est le péché ; il est un moyen nécessaire à prendre, c'est l'exercice des vertus ; il est un caractère essentiel qui doit nous distinguer, c'est la conformité avec le Dieu crucifié. Or, c'est le propre des afflictions humaines, de lever tous les obstacles que le péché peut opposer au salut de l'homme ; de donner lieu à l'exercice de toutes les vertus qui sont les moyens nécessaires au salut de l'homme ; de nous imprimer la conformité avec le Dieu crucifié, qui sera toujours le caractère essentiel du salut de l'homme. La souffrance, dans les principes de la foi, est donc évidemment l'ouvrage d'un Dieu qui nous éprouve pour nous sauver. Ainsi se développe dans toute son étendue le sens de cet oracle divin. Heureux les cœurs affligés sur la terre, parce qu'ils seront éternellement consolés : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*[2].

Et pour vous obliger d'abord à reconnaître cette vertu, propre des afflictions humaines, de lever tous les obstacles que le péché peut opposer au salut de l'homme, considérez seulement, et jugez s'il est un moyen plus efficace qu'une vie souffrante et affligée, pour vous préserver du péché, pour vous retirer du péché, pour vous faire expier les peines du péché : trois idées que je ne fais que parcourir et dont je vous fais les juges. Point de plus sûr préservatif contre le péché que l'affliction ; pour le persuader, ne suffit-il pas de nous connaître nous-mêmes ? Telle est notre faiblesse, vous

[1] Hom., XI, *in* 1 *Epist. ad Thess.* — [2] Matth., V.

le savez; rarement sommes-nous heureux, sans devenir bientôt criminels; possesseurs des dons que le ciel versa sur nous pour nous tourner vers lui, nous n'en jouissons pas long-temps sans en abuser; notre appétit insatiable de plaisirs a bientôt épuisé ce qu'il trouve de charmes dans les délices tranquilles de la vertu. Ennuyé de ces joies innocentes, on a trop souvent recours aux plaisirs coupables, et si l'on n'est tristement occupé au dedans de soi-même, à se garantir du sentiment de la douleur, bientôt le cœur trop heureux enfantera l'iniquité. C'est dans le sein du bonheur que désobéit le premier des hommes, et qu'il nous perdit tous par un seul crime; c'est au comble de la félicité que succomba Salomon, le plus sage de ses descendans. Et n'est-ce pas encore ce bonheur terrestre qui perd aujourd'hui tant de mondains familiarisés avec le crime, et qui semblent en ignorer le remords à force de le commettre? Permettez-moi cette courte digression, qui ne servira qu'à vous mieux développer ce que j'avance.

N'est-ce pas ce funeste bonheur de la terre, qui produit cette oisiveté honteuse qui fait de l'homme un poids inutile dans le monde, où il devait régner par la sagesse et l'activité de ses travaux; cette mollesse efféminée qui assujétit une ame raisonnable à ce corps terrestre qui devait être son esclave; ce luxe immodéré qui étale, au milieu du Christianisme, plus de magnificence dans les palais des hommes que dans les temples du Dieu vivant; ces excès de volupté qui dégradent la nature humaine, et y font méconnaître les plus beaux traits de l'image de Dieu? N'est-ce pas de ce funeste bonheur que provient cette fierté ridicule qui rend l'homme méprisable aux yeux de la raison même, à mesure qu'il paraît au dehors s'élever au dessus de ses semblables? cette dureté envers les malheureux, qui fait de l'homme chrétien le tyran et l'homicide de ses frères? cet oubli de Dieu qui laisse vivre tant d'hommes et de femmes du monde, comme s'ils étaient leur dernière fin, et qui se termine à introduire une espèce d'athéisme de mœurs et de conduite sous l'empire auguste de la religion la plus sainte? N'est-ce pas ce funeste bonheur qui corrompt peu à peu le fond des cœurs les plus beaux, les plus généreux dans leurs sentimens; qui altère les idées de l'esprit le plus noble et le plus raisonnable de sa nature; qui fait naître tous les vices, par la confiance trop bien fondée de l'impunité; nourrit les plus folles et les plus détestables passions, par tous les moyens divers qu'il fournit de les satisfaire? N'est-ce pas enfin ce funeste bonheur qui attire sur ceux des disciples de Jésus-Christ qui le possèdent

ces anathèmes, ces malédictions, si souvent réitérés par ce Dieu-Homme, dans son Evangile? Malheur à vous qui vivez sur la terre, dans le sein de la joie et du plaisir: *Væ vobis qui ridetis!* Malheur à vous qui coulez vos jours dans cette opulence fastueuse qui contente tous vos désirs : *Væ vobis divitibus!* Malheur à vous qui goûtez ici-bas toutes les douceurs et les consolations des sens: *Væ vobis qui habetis consolationem vestram!* Anathèmes qui seront dans tous les siècles autant de preuves invincibles que l'état de crime et l'état de félicité sont rarement séparés dans la vie présente, et que le faux bonheur du temps y sera toujours un présage presque assuré du malheur trop réel de l'éternité. De là ce beau mot, ce mot terrible de Tertullien, que les heureux du monde sont autant de victimes que Dieu engraisse pour le grand jour de sa colère: *Quasi victimæ a Deo saginantur.*

Je m'arrête ici, mes chers auditeurs, et je vous le demande, dans cet état de faiblesse, où nous n'éprouvons que trop que nous sommes réduits, dans cet état de fragilité qui fait du bonheur de la vie le plus grand écueil à notre innocence, est-il un moyen plus propre que l'affliction pour contenir nos penchans rapides dans les bornes du devoir? Souvent même, est-il un autre moyen que ces rigueurs passagères, pour nous garantir de l'iniquité presque inséparable du bonheur de la vie humaine? Et à la réserve d'un petit nombre d'ames plus nobles et plus sensibles à la bonté de Dieu qu'à sa rigueur, le reste des humains ne vérifie-t-il pas évidemment l'oracle du Prophète, parlant du peuple d'Israël, que l'affliction seule aura la vertu de lui communiquer la sagesse et l'intelligence? *Sola vexatio dabit intellectum.*

Vérité la plus humiliante pour l'homme dans tous les temps, et surtout pour l'homme éclairé des lumières du Christianisme; mais vérité que l'expérience du monde ne nous permet pas de soupçonner d'exagération. Rendons-nous justice un moment à nous-mêmes, et ne présumons point ici de la bonté naturelle de nos cœurs; si nous savons en sonder les replis, les développer de bonne foi, nous serons forcés de nous reconnaître dans l'image trop ressemblante du peuple israélite, presque toujours rebelle et idolâtre, dès que le bras de son Dieu ne s'appesantissait pas sur lui, et qui ne restait constamment soumis à son aimable empire que lorsqu'il éprouvait les fléaux de sa colère. Imitateurs en effet de ce peuple servile, tout Chrétiens que nous sommes, toujours les es-

[1] Is., XXVIII.

claves de la crainte, sous une loi de bonté, de grace et d'amour; plus dignes, par nos sentimens, d'avoir un tyran pour maître qu'un Dieu pour père, il faut donc que Dieu ne cesse de nous frapper, s'il veut nous réduire et se faire obéir: *Sola vexatio dabit intellectum.*

Mais quoi! Seigneur, s'il faut à votre amour des malheurs et des disgraces pour nous retenir dans l'ordre, ne lui suffit-il pas des peines ordinaires attachées aux divers états de la vie, du moins pour ces hommes que la naissance n'a point placés aux premiers rangs des conditions humaines? Frappez, foudroyez les montagnes superbes; affligez les grands, les riches, les heureux du siècle; ils ont besoin du préservatif de l'affliction contre le charme contagieux de la prospérité; mais ces hommes qui occupent les conditions médiocres, et des rangs inférieurs encore, ne trouvent-ils pas, dans les privations seules de leur état, un préservatif suffisant contre l'attrait du péché? Non, non, mes chers auditeurs, ce n'est point seulement aux heureux du monde qu'il faut des malheurs et des disgraces pour garantir leurs cœurs du danger de se corrompre. Qui de vous ignore que les conditions les moins relevées dans la société humaine, si les penchans n'y sont réprimés par le contre-poids de la douleur, sont presque toujours marquées par des chutes fréquentes et des péchés réitérés? Qui ne sait que, surtout dans ce siècle de corruption, le peuple assis aux derniers rangs a contracté presque tous les vices et les excès des rangs les plus élevés? que s'il y a moins de faste et de pompe dans le cours de ses plaisirs, il n'y a guère moins de licence; et que ses désordres, pour être moins éclatans, n'en sont, dans la réalité, ni moins ordinaires ni moins grossiers? Qui ne sait que l'on s'accoutume à la bassesse de sa condition, comme les grands à leur élévation? que l'impression des maux ordinaires, émoussée par l'habitude, ne saurait plus être qu'une digue impuissante contre le torrent de ces passions vives qui entraînent, et que le cœur est toujours prêt à s'échapper à de nouveaux écarts, dès qu'il n'est point troublé par de nouveaux malheurs qui se succèdent; malheurs, dont la succession le tienne, pour ainsi dire, dans le respect, et ne lui laisse pas le loisir de devenir méchant? Etrange disposition du cœur humain, qui rend l'affliction comme nécessaire à l'homme le plus juste, pour le préserver des charmes funestes du péché: *Sola vexatio dabit intellectum.*

Que sera-ce donc, mes chers auditeurs, si à la faiblesse natu-

relle qui porte notre cœur à s'égarer dès qu'il n'est plus retenu par le frein de l'affliction, vient encore se joindre l'empire invétéré de la passion victorieuse et trop long-temps satisfaite? Que sera-ce s'il faut, non seulement nous préserver du péché, mais nous arracher encore à son empire, après un long esclavage? Ah! c'est alors sans doute que la bonté suprême du Dieu qui nous éprouve paraît avec plus d'évidence encore. Il a, je le sais, des ressources infinies pour dompter notre obstination dans le crime, ce Dieu de toute-puissance, à qui rien ne résiste: mais, dans le cours ordinaire de sa providence, a-t-il un moyen plus efficace que les malheurs passagers de la vie, pour briser les liens dont nous charge une passion devenue maîtresse de notre cœur? Grace toute puissante de mon Dieu! que votre pouvoir devient faible sur des cœurs ainsi dominés par la cupidité, quand vous n'employez que votre douceur pour les soumettre! en vain, pour les réduire, employez-vous alors ces ménagemens, ces complaisances, cette voix secrète et insinuante qui vous est propre; en vain prenez-vous mille détours pour pénétrer dans ces cœurs obstinés à se perdre; le penchant rapide qui les entraîne vers l'objet de la passion les emporte à chaque instant loin de vous, et ne leur permet pas de sentir vos douces atteintes; vous frappez sans cesse pour y trouver entrée, et ils ne sont point ouverts.

Avouez-le vous-mêmes, Chrétiens malheureux, vous qui ne prouvez que trop ce que c'est que la tyrannie d'une habitude vicieuse. Depuis le jour fatal qu'elle vous domine, avez-vous seulement entendu cette voix toujours pressante de la grace, ce langage intérieur et ineffable de l'Esprit-Saint, et ne pourriez-vous pas me répondre ici avec la même vérité que ces anciens fidèles, interrogés s'ils avaient reçu les dons de l'Esprit de Dieu: Eh! nous ne savons pas même s'il est un Saint-Esprit, nous ignorons encore s'il est une grace intérieure dont la voix se fasse entendre dans le secret des cœurs? *Neque si Spiritus Sanctus est, audivimus* [1]. Pour vous arracher efficacement à la domination du péché, il ne suffit donc pas à la grace de ces mouvemens, de ces inspirations qu'elle emploie d'ordinaire pour toucher, de ces lumières douces et pénétrantes, pareilles aux clartés de l'aurore, et dont elle se sert pour éclairer: *Quasi aurora surgens* [2]; mais que cette même grace, ne gagnant rien sur vous par la douceur, ait recours à cette violence miséricordieuse dont elle fait usage contre les

[1] Act., XIX. — [2] Cant., VI.

cœurs les plus indociles et les plus rebelles à ses desseins; qu'elle ruine, par exemple, par une infirmité habituelle, cette santé florissante qui vous entretient dans l'ivresse des plaisirs; qu'elle renverse, par une disgrace imprévue, ce protecteur puissant, l'appui de vos espérances ambitieuses; qu'elle vous dépouille de ces biens subitement accumulés, qui ne sont point le salaire d'une industrie permise, mais le fruit évident de vos injustices: ah! Chrétiens, n'est-ce pas alors que la grace s'assurerait la conquête de vos cœurs? que la tristesse salutaire de votre état vous disposerait au sentiment de la componction véritable? que l'impuissance de contenter désormais vos désirs en éteindrait du moins la vivacité? et si vous n'êtes pas déterminés à vous perdre, que le penchant même du cœur qui ne sert aujourd'hui qu'à vous égarer, ne vous porterait plus qu'à la fuite du péché? Ainsi Paul, ébloui des éclairs, et renversé des foudres du Dieu de la grace, écoute enfin ses ordres, se soumet pour toujours à ses volontés; et de zélé persécuteur de Jésus-Christ, en devient le disciple, l'apôtre, le confesseur et le martyr: *Sola vexatio dabit intellectum.*

De m'arrêter maintenant, mes chers auditeurs, à vous développer encore ici ce que j'ai d'abord avancé, que rien n'est plus propre que les afflictions de la vie à nous faire expier les peines passagères que mérite le péché même déjà pardonné, dans les principes de la religion; de vous dire que, suivant la doctrine expresse du concile de Trente, les calamités temporelles acceptées dans un esprit de soumission aux ordres du ciel nous tiennent lieu d'une vraie pénitence, et de la pénitence la plus méritoire que l'homme coupable puisse offrir à son Dieu; de vous faire sentir combien ces sortes de peines que l'unique choix de Dieu nous impose sont en effet au dessus de ces pénitences volontaires que l'on s'impose à soi-même, parce que ce sont, pour la plupart, des pénitences fausses et simulées qui ménagent le penchant favori du cœur, ne le punissent point par l'endroit sensible, et qui le rendent toujours coupable, parce que ce sont des pénitences où l'esprit de religion a bien moins de part que l'humeur et la vanité, où l'amour-propre déguisé domine toujours lors même qu'on paraît le détruire; des pénitences qui peut-être, au poids du sanctuaire, seraient plutôt de nouveaux péchés que des satisfactions pour les péchés mêmes que l'on prétend expier; de m'étendre encore ici sur un point si consolant pour l'ame souffrante, qui peut trouver dans son état un mérite au dessus de toutes les pénitences du monde; c'est, Chrétiens, ce que je n'entreprends pas et ce que j'ai

cru devoir abandonner aux réflexions de ceux qui m'écoutent, pour ne pas excéder les bornes du temps qui m'est prescrit.

Après cela, Chrétiens affligés, s'il est encore parmi vous des hommes assez ennemis d'eux-mêmes pour se faire de leur situation même un sujet de crime, et tourner par leurs murmures le remède en poison ; hélas ! je ne peux ici que plaindre leur sort. Et l'affliction, dans les desseins de la Providence, n'en sera pas moins à mes yeux la plus forte des graces contre tous les obstacles que le péché peut opposer au salut de l'homme. Eh quoi! malgré l'abus que la malice humaine fait tous les jours de la bonté infinie de Dieu, n'est-il pas également vrai que cette bonté souveraine est un des motifs les plus puissans que la religion présente aux coupables pour les faire rentrer dans le devoir? Malgré tous les abus que l'on peut faire des afflictions de la vie, j'ai donc droit de conclure qu'il n'est point d'état plus propre à lever tous les obstacles que le péché oppose au salut de l'homme, et conséquemment à lui ouvrir le ciel : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*[1].

Mais ce n'est point là que se termine la consolation que la foi présente au Chrétien souffrant, et s'il trouve dans son état de quoi vaincre tous les obstacles que le péché oppose à son éternelle félicité, il y trouve encore l'occasion précieuse d'exercer toutes les vertus qui doivent assurer son éternel bonheur : second avantage devenu depuis Jésus-Christ comme inséparable de l'état d'affliction et de souffrance. Car, quoiqu'il soit vrai que les vertus chrétiennes sont propres de tous les états, et qu'elles peuvent absolument compatir avec la condition la plus heureuse, selon le monde il est également vrai, mes chers auditeurs, et l'expérience nous l'apprend, que rien n'est plus rare qu'un parfait Chrétien dans un état exempt de peines et de disgraces ; que les grandes vertus de la religion ne marchent, pour ainsi dire, qu'à la suite de la croix ; que si elles peuvent naître et se soutenir quelque temps à l'ombre d'une vie tranquille, elles n'atteindront jamais le degré de la perfection que par une vie de souffrance et de douleur. C'est l'affliction qui m'a servi de maître dans la voie des vertus, disait l'Israélite captif bénissant Dieu de ses disgraces, et n'est-ce pas encore plus de nos jours à cette école de sagesse que le Chrétien doit apprendre à se sanctifier au milieu du monde? *Castigasti me, et eruditus sum*[2]. C'est à vous, Chrétiens, que j'en appelle, et à la connaissance que l'homme doit avoir de son propre cœur.

[1] Matth., v. — [2] Jerem., xxxi.

Est-ce dans un état exempt de souffrances que le cœur humain apprendra jamais à s'anéantir sincèrement devant Dieu, à ne mettre sa confiance qu'en lui seul, à ne craindre que ce Dieu, seul vraiment terrible, à ne s'attacher qu'à ce Dieu, seul véritablement aimable? Hélas! vous ne le savez que trop, ce ne sont point là les vertus de l'homme qui n'a rien à souffrir sur la terre; aveuglé qu'il est par son bonheur, il sent trop peu son néant pour s'anéantir devant Dieu; trop peu sa faiblesse pour recourir sans cesse à son appui; trop peu combien Dieu est terrible pour ne craindre que lui seul; trop peu la vanité du monde qui l'attache pour ne s'attacher qu'au Dieu souverain maître du monde; mais que l'affliction paraisse, et lance sur ce même homme quelqu'un de ses traits, je le vois instruit dans un moment, je l'entends hautement reconnaître, et sa dépendance nécessaire qui le conduit à l'humilité, et ses besoins continuels qui portent son ame à la confiance, et la justice du Dieu dont il est frappé qui l'oblige désormais à le craindre, et la frivolité trop évidente du monde qui le détache enfin de tout ce qui n'est pas Dieu: *Castigasti me, et eruditus sum.*

Est-ce dans un état exempt de souffrances que l'homme embrassera la pratique de cette charité sans bornes qui excite dans le cœur la compassion sur l'indigence, qui ménage et dissimule dans la société les défauts du prochain, et fait renaître la paix au milieu de la discorde, par les charmes de la complaisance et de l'affabilité? Mais quoi! l'homme qui n'a rien à souffrir connaît-il assez les misères humaines pour compatir à celles du pauvre? voit-il assez ses propres défauts pour ne pas censurer les défauts du prochain qui l'environne? A-t-il assez d'usage de la contrainte et de la gêne pour se plier sans cesse à la variété des humeurs et des caractères? Eh! d'où lui viendraient de telles vertus dès que l'affliction ne lui a pas servi de maître? Qu'elle porte donc à son cœur quelque coup sensible, et bientôt sa misère personnelle le rendra compatissant pour celle d'autrui: humilié lui-même par l'infortune, il ne se croira plus en droit d'humilier ses semblables sur les défauts qu'il découvre en eux. Son orgueil confondu supportera l'humeur d'autrui, comme on supporte la sienne; et de là cette douleur, cette discrétion dans le commerce; cette complaisance, cette affabilité de mœurs que l'heureux du siècle ignora toujours, et qu'il se fait un faux mérite d'ignorer: *Castigasti me, et eruditus sum.*

Est-ce dans un état exempt de souffrances que l'homme se répondra de conserver sur lui-même cette continuité d'attention et de vigilance, cet esprit de recueillement et de retraite qui fait trou-

ver la solitude au milieu du monde? Mais comment nos yeux ne s'égareraient-ils pas sur tous les objets étrangers, lorsque le sentiment de la douleur ne les rappelle pas sur nous-mêmes? C'est aux idées et aux réflexions salutaires que l'affliction fait naître de verser sur tous les objets du monde cet air de deuil et de tristesse qui en dissipe le charme, qui nous oblige à ne plus fixer les yeux que sur notre propre cœur, à penser, à réfléchir, à méditer sur nous-mêmes, à nous étudier enfin devant Dieu et à nous connaître *Castigasti me, et eruditus sum.*

Est-ce enfin dans un état exempt de souffrances que paraîtront ces vertus dignement éprouvées qui promettent la couronne de justice; ces vertus héroïques qui honorent véritablement le Dieu même qui en est l'auteur, et qui font rejaillir plus de gloire sur sa religion que les plus grands miracles qui en sont l'appui? Non, mes chers auditeurs, il est des vertus sans doute loin de l'affliction et de la disgrace dans les disciples de Jésus-Christ; mais qu'elles sont faibles, hélas! et pourriez-vous compter parmi vous-mêmes sur de pareilles vertus dans l'occasion critique où le salut est en péril? vertus souvent apparentes, et qui n'ont point pris racine dans le cœur; vertus pour la plupart d'humeur, de caprice ou de tempérament; vertus de la nature plutôt que de la grace; vertus de l'homme plutôt que du Chrétien; vertus lâches et timides, peu propres au combat, incapables d'une victoire, et conséquemment indignes de la couronne céleste : *Non coronabitur, nisi legitime certaverit* [1].

Il est des vertus loin de l'affliction et de la disgrace; mais ce ne sont point de telles vertus qui peuvent former ces héros plus qu'humains que la religion doit produire dans tous les temps; c'est à l'affliction seule de faire éclater dans l'homme qu'elle éprouve cette fermeté, ce courage, cette constance merveilleuse qui, du saint homme Job devenu le rebut du monde, fit l'objet des complaisances de l'Eternel; d'un saint Louis dans les fers, l'admiration de l'infidèle, et qui fait encore tous les jours du Chrétien souffrant, dans l'esprit de sa foi, le plus beau, le plus intéressant spectacle que le Christianisme ait à présenter, depuis son origine, aux Anges, au monde et à Dieu même : *Spectaculum mundo, Angelis, et hominibus* [2].

Il est des vertus loin de l'affliction et de la disgrace; mais ce ne sont point ces vertus vulgaires qui honorent les attributs divins

[1] II Tim., II. — [2] I Cor., IV.

autant qu'ils peuvent être honorés par la créature. Quand Dieu ne verse point l'amertume sur vos jours, mes chers auditeurs, quelle sorte de gloire peut procurer à sa majesté l'hommage de votre soumission; à sa bonté le tribut de votre amour; à sa providence la confiance entière que vous lui marquez? Est-ce alors à ses perfections sublimes, est-ce aux bienfaits dont il vous comble que vous rendez hommage? Qu'il est facile d'être soumis à un empire souverain qui n'a rien que d'aimable, d'aimer une bonté suprême toujours prête à prodiguer ses dons, d'adorer une Providence paternelle qui n'a rien de rigoureux! mais se soumettre à ce même empire lorsque le sentiment actuel de la douleur porte l'humanité tout entière à la révolte; mais reconnaître cette même bonté, quoiqu'elle nous paraisse plus sévère que la justice, mais adorer cette même Providence, quand elle se montre à nos yeux sous l'apparence de la rigueur: voilà, Chrétiens, les grandes et magnifiques vertus dont Dieu même se glorifie, et voilà les vertus que l'affliction seule vous met en état de produire: *Castigasti me, et eruditus sum.*

Ce n'est donc que par la voie victorieuse des souffrances, mes chers auditeurs, que nous pouvons arriver sur la terre à la perfection des vertus chrétiennes. Eh! ne serait-il pas étonnant que ces sublimes vertus qui forment l'héroïsme de la religion nous coûtassent moins de peines et de travaux que ces vertus humaines et profanes qui forment l'héroïsme du monde? Ne serait-il pas étonnant que les conquérans de la céleste patrie eussent moins à souffrir, à combattre et à vaincre que les conquérans de ce monde terrestre? Mes chers frères, la douceur d'une vie tranquille, au jugement du monde même, ne forma jamais un grand homme; et une vie exempte de souffrances, dans le Christianisme, au jugement de la foi, ne fera jamais un grand saint. Pour vous en mieux convaincre, remontez avec moi jusqu'à la première origine de ces vertus qui font tout à la fois et le fond et l'ornement de notre religion. Voyez-les d'abord prendre naissance, au berceau d'un Dieu-Enfant, dans le sein de l'humiliation et de la douceur; croître et se perfectionner sensiblement dans ce Dieu-Homme, au milieu des fatigues et des peines d'une vie obscure et laborieuse, et recevoir enfin comme un nouveau lustre de son sang versé sur la croix; c'est de là qu'elles se montrent à l'univers, ces vertus divinisées dans la personne de l'Homme-Dieu souffrant et mourant, et que, sans autres armes que cette croix sanglante où leur auteur expire, elles font la conquête des cœurs et les soumettent au joug de l'E-

vangile. Bientôt, à la faveur des persécutions multipliées de toutes parts, ces vertus divines se répandent dans de nouveaux climats, et font de nouveaux disciples à Jésus-Christ. Au défaut des cruautés cessantes du paganisme, la fureur toujours égale de l'hérésie leur a fourni de siècle en siècle un plus grand éclat, en leur fournissant de nouvelles épreuves. Si elles paraissent encore briller de nos jours, ces vertus qui font les Chrétiens parfaits, c'est surtout dans le sein des cloîtres et des solitudes; et si elles fleurissent dans ces retraites saintes, c'est évidemment par les souffrances volontaires de la pénitence chrétienne. Faut-il donc s'étonner que de telles vertus n'aiment encore à se produire au monde que dans la tribulation et dans la douleur? Elles doivent aux souffrances leur origine, leur progrès et leur perfection: pour entretenir leur gloire parmi les hommes, il faut donc à ces hommes qui aspirent à les pratiquer des afflictions et des disgraces. De là quelle autre conclusion que celle de Jésus-Christ? Heureux les cœurs affligés sur la terre, puisque l'affliction est pour eux la source féconde des vertus qui sont les moyens nécessaires du salut: *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* [1].

Achevons, et, pour mettre le comble à la consolation de l'humanité livrée aux disgraces de la vie, disons encore qu'elles nous impriment la conformité avec le Dieu crucifié qui fera toujours le caractère essentiel du salut. Eh! ne suffisait-il pas de cette considération, mes chers auditeurs, pour vous adoucir tous les chagrins et les malheurs qui vous désolent? Car enfin vous ne doutez pas de ce premier principe de toute la morale chrétienne, savoir, que le caractère propre des élus de Dieu n'est autre que la ressemblance avec Jésus-Christ, notre éternel modèle; que si le bienfait de la première création grava sur nos personnes l'image de la Divinité, notre création nouvelle ou notre régénération en Jésus-Christ doit nous faire les images vivantes de ce Dieu Sauveur. Ainsi nous l'annonce hautement l'Evangile, quand il nous déclare que le Père céleste n'élève au rang de ses prédestinés que ceux d'entre les hommes où il découvre l'image de son Fils souffrant: *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui* [2]; et que si nous ne sommes, pour ainsi dire, entés sur cet arbre éternellement fécond, qui est Jésus-Christ, jamais nous ne serons reconnus pour les membres de ce chef adorable: *Si complantati facti sumus, similitudini mortis ejus* [3]. Ainsi, après l'oracle de l'Evangile, en ont

[1] Matth., v. — [2] Rom., VIII. — [3] Ibid., VI.

jugé les Pères de l'Eglise; le Chrétien dans leur langage doit être un autre Jésus-Christ, et quiconque n'a rien souffert encore, dit un d'entre eux, n'a pas commencé d'être véritablement Chrétien. Ainsi le reconnaissons-nous, comme indélibérément nous-mêmes, lorsque interrogés quel est le signe distinctif du Chrétien nous répondons sans balancer que c'est le signe de la croix; signe adorable que nous mettons chaque jour à la tête de toutes nos œuvres, pour nous rappeler l'obligation commune à tous les Chrétiens de retracer sans cesse dans leurs personnes l'image du Dieu crucifié. Or, ce principe incontestable une fois établi, mes chers auditeurs, comparez-vous maintenant à cet Homme-Dieu que vous adorez, et jugez de bonne foi si les afflictions que le ciel vous envoie ne sont pas un moyen nécessaire pour vous communiquer avec le Dieu Sauveur cette ressemblance plus qu'humaine sans laquelle il n'y a point pour vous de salut éternel. Comparez votre délicatesse infinie et ménagée avec tant d'art, avec l'abnégation, la mortification extrême de Jésus-Christ; l'oisiveté ordinaire de votre vie avec les travaux et les fatigues non interrompues de celle de Jésus-Christ; vos artifices à éluder les pratiques gênantes de la loi avec tout le poids de cette même loi, portée par Jésus-Christ. Comparez votre orgueil ambitieux avec les humiliations persévérantes de Jésus-Christ; votre avidité insatiable pour les richessses avec la pauvreté parfaite de Jésus-Christ. En un mot, comparez ce plan trop marqué d'une vie aisée et commode, que vous a tracé l'amour-propre, avec ce plan décidé d'une vie, toujours souffrante que l'amour de la croix traçait à Jésus-Christ. J'oserai vous le dire, et pourrez-vous en disconvenir? A peine trouverez-vous dans tout le cours de vos vies un seul de ces traits célestes qui doivent former l'image vivante de Jésus-Christ dans le Chrétien. Eh! que deviendrez-vous donc, disciples infidèles de ce Dieu crucifié, s'il ne prend pas sur lui-même le soin miséricordieux de vous imprimer sa ressemblance, par les afflictions qu'il nous envoie dans le temps? Quand il vous ordonne par la voix de son Eglise, interprète de son Evangile, de mortifier votre chair par le jeûne et l'abstinence, et votre cœur par le renoncement continuel à vous-mêmes, vous savez éluder en mille manières ces préceptes austères de sa loi sainte, vous savez vous former mille prétextes spécieux pour vous dispenser de vous mortifier vous-mêmes : si donc, dans cet état de mollesse et d'amour-propre qui, aux yeux de Dieu, ne peut être qu'un état de réprobation, ce Dieu d'amour veut encore vous sauver, ne faut-il pas, pour m'exprimer ainsi, qu'il vous porte des coups que

vous ne puissiez parer; qu'il vous fasse souffrir par lui-même, pour vous sauver malgré vous-mêmes; et, pour cet effet, qu'il ait recours à ce que vous appelez les revers, les calamités, les désastres, les disgraces de la vie? Non, graces à l'amour-propre qui a réglé le plan voluptueux de vos jours, il ne reste plus à Dieu que ce moyen pour imprimer sur vos personnes le caractère des souffrances qui est le caractère propre et nécessaire du salut.

Et ne m'opposez point que l'on a vu dans tous les temps de vrais Chrétiens jouir des honneurs et de l'opulence du monde, et se sanctifier dans leur état, sans avoir à souffrir ces épreuves accablantes que Dieu vous envoie; car si Dieu a des élus, et il en aura toujours sans doute parmi les riches et les grands du siècle, ils savent donc être humbles dans la grandeur et détachés dans l'opulence; ils savent donc cacher la rigueur de l'abnégation chrétienne sous les dehors spécieux d'une vie commode, et suppléer dans le secret aux souffrances que leur refuse un état de délices, pour former dans eux l'image essentielle du Dieu du Christianisme; mais vous, mes chers auditeurs, vous qui suivez en tout l'esprit du monde; vous, pour qui chaque jour de la vie n'est qu'un cercle continuel d'amusemens toujours frivoles et souvent criminels; vous, qui vous êtes fait un principe funeste de contenter en tout vos goûts et vos désirs sans autre peine que celle qu'il vous en coûte pour vous satisfaire; si dans ce terrible état où vous êtes par rapport au salut, Dieu ne vous envoie pas des peines sensibles, indépendantes de votre choix, pourrez-vous bien vous résoudre à chercher dans la pénitence volontaire la ressemblance que tout Chrétien doit avoir avec l'auteur de sa religion? Hélas! si ce Dieu ne vient lui-même semer les épines dans vos voies, vous marcherez toujours dans cette route semée de fleurs où vous guide l'amour-propre, et vous ne la quitterez que pour descendre au tombeau, et de là dans l'enfer. Bénissez donc le Dieu qui vous afflige par des coups inévitables, et qui vous imprime, malgré vous-mêmes, le caractère propre et nécessaire du salut : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

C'est donc à la foi et à la foi seule de nous consoler, Chrétiens souffrans; vérité dont le monde ne conviendra jamais malgré son évidence, parce qu'elle est trop humiliante pour sa faiblesse et trop glorieuse pour la force divine de la religion, qui lance sur lui tous ses anathèmes. Mais que le monde convienne de cette vérité trop évidente ou qu'il y résiste, ce sera toujours sur le point des consolations nécessaires à la disgrace que la religion triomphera avec

plus d'éclat de la faiblesse du monde. Dans tout le reste ce monde rebelle et imposteur semble en effet le disputer à la vraie religion, toute puissante qu'elle est; rival orgueilleux de cette religion sainte dont il s'arroge les droits sacrés pour la combattre, il a, comme elle, des sujets constamment soumis qui lui obéissent; et ne peut-il pas même se vanter d'avoir le grand nombre à sa suite? Il a ses préceptes rigoureux qu'il impose, ses fausses vertus qu'il canonise; il a même, et parmi les disciples de Jésus-Christ, des victimes et des martyrs qui s'immolent à son service; mais s'agit-il de consoler sérieusement ces hommes insensés qui lui font le sacrifice éternel de leur repos et de leur vie? ah! c'est alors que paraissent au grand jour toute la faiblesse et l'impuissance du monde.

Rendez ici témoignage à la vérité, Chrétiens malheureux, vous qui n'avez que le monde pour consolateur dans vos peines; que vous dit-il pour vous consoler, ce monde dont vous êtes esclaves? Il vous dit qu'il ne convient qu'aux ames faibles de se laisser abattre par les revers, et que la force des grandes ames les met au dessus des événemens et des maux passagers de la vie: comme si l'homme raisonnable pouvait trouver un appui dans cette vaine philosophie qui, à l'exemple du stoïque insensé, ne nous présente d'autre motif de vertu que la vertu même, et qui nous oblige aux plus rudes combats contre la douleur, sans fournir aucune arme pour combattre et pour vaincre. Que vous dit ce monde pour vous consoler? Il vous dit de vous dissiper, de vous distraire au milieu de vos peines par le nombre et la variété des plaisirs qu'il offre à votre choix: comme si l'on était le maître de se distraire à son gré ou au gré du monde, quand on se sent percé des plus rudes coups; comme si l'on était encore sensible à l'attrait d'un plaisir frivole, quand un revers inopiné de fortune a plongé le cœur dans la tristesse. Que vous dit ce monde pour vous consoler? Il vous dit de chercher des amis fidèles qui partagent l'amertume de vos chagrins et qui les adoucissent en les partageant: comme si la plupart des amis étaient capables de nous aimer pour nous-mêmes sans autre intérêt que celui de l'amitié; comme si des amis assez généreux pour prendre vraiment part à nos malheurs n'étaient pas un nouveau sujet d'affliction pour nous-mêmes dans la disgrace. Que vous dit ce monde pour vous consoler? Il vous dit de donner un libre cours à vos gémissemens et à vos larmes, de vous abandonner sans contrainte à tous les transports d'un cœur irrité par la violence de la douleur: comme si les larmes et les soupirs, propres à amuser les légers chagrins de l'enfance, pouvaient soulager les grandes

peines ; comme si les transports immodérés d'un cœur irrité de sa peine pouvaient nous rendre moins malheureux en nous rendant plus coupables. Que vous dit enfin ce monde pour vous consoler? Il vous dit qu'il n'est point de douleur si vive dont le temps ne puisse adoucir la vivacité, et que l'avenir qui vous attend, vous réserve peut-être un destin plus heureux : comme si l'habitude même de souffrir pouvait être une consolation réelle dans la souffrance ; comme si l'espérance incertaine du plus agréable avenir pouvait fortifier notre cœur contre les coups trop certains dont le présent nous accable. (Le P. Le Chapelain, *Sur les Souffrances.*)

Péroraison.

Voilà donc, mondains malheureux, toutes les consolations que le pouvoir du monde présente à vos disgraces. Ah! ne craignez point que je vous les envie dans les momens les plus terribles. Cherchez tant qu'il vous plaira, auprès du maître que vous servez, ces consolations insuffisantes qui laissent toujours dans le cœur le trait douloureux dont il est percé, et qui ne paraissent vous distraire quelques momens de vos ennuis que pour vous rendre encore plus sensible votre malheureux sort; ces consolations bornées qui ne s'étendent jamais aux plus grandes disgraces où l'homme aurait le plus besoin de secours et d'appui; ces consolations souvent criminelles qui ne soulagent le cœur qu'aux dépens de l'ame, et qui ajoutent le supplice intolérable du remords au poids déjà trop pesant de l'affliction. Livrez-vous tant qu'il vous plaira à ces consolations vaines et perfides.

Pour moi, pour moi, j'ai recours à ma religion seule pour me consoler; et quelle que soit la disgrace qui me désole, je n'y vois plus que l'ouvrage d'un Dieu qui pourvoit par lui-même à mon bonheur. Pour être heureux, il me fallait combattre et vaincre le péché, et ma disgrace en est pour moi le préservatif, le remède et l'expiation. Il me fallait acquérir des vertus et de grandes vertus, et ma disgrace en est pour moi la source des plus héroïques et des plus sublimes; il me fallait ressembler à Jésus-Christ chef des élus, et ma disgrace est ce qui m'imprime visiblement cette ressemblance auguste avec l'Homme-Dieu. Où est l'infortuné qui ne cesse de l'être avec de pareilles idées ? et si je sais les méditer comme je le dois, tout le bonheur du monde me vaudra-t-il jamais ses disgraces ?

J'ai recours à ma religion pour me consoler; et par un charme

puissant qui se fait mieux sentir qu'on ne le peut dire, loin de m'affliger encore, j'en viens jusqu'à me réjouir de mon malheur même, jusqu'à tressaillir d'allégresse et de joie dans ma disgrace. Une lumière céleste m'éclaire, une onction secrète, comme une douce rosée, pénètre mon ame; je me sens rempli, enivré de douceur dans la tribulation, comme un saint Paul; je ne veux, comme une sainte Thérèse, vivre désormais que pour souffrir: *Aut pati*, *aut mori*, ou comme cette autre vierge si fameuse par l'amour de la croix, je voudrais retarder ma possession du ciel, pour vivre encore quelques momens de plus dans la souffrance: *Non mori*, *sed pati.* Voilà, religion sainte, jusqu'où vous élevez une ame que vous instruisez à souffrir; et si de tels prodiges sont aujourd'hui méconnus des Chrétiens du monde, c'est qu'ils ne savent point recourir à vous et se pénétrer de vos leçons dans leurs malheurs.

J'ai recours à ma religion pour me consoler, et chaque maxime de cette religion sainte renouvelle ma force et mon courage dans la tribulation, quand je suis près d'y succomber. J'ouvre l'Evangile de Jésus-Christ, et partout ceux qui pleurent y sont bénis du ciel; on promet d'essuyer pour toujours leurs larmes, et d'y substituer d'éternelles douceurs. Partout l'heureux du siècle est frappé de malédiction, d'anathème; toute sa félicité n'est qu'un présage de malheurs éternels; et si je ne croyais un Homme-Dieu, mort généralement et sans exception pour tous les hommes, dès que je vois un mortel heureux ici-bas, je le croirais perdu pour jamais. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu! que vous n'avez paru parmi nous que pour consoler l'homme disgracié du monde, et que votre religion, le chef-d'œuvre de votre bonté et de votre sagesse, que cette religion n'a été faite et publiée que pour adoucir et béatifier nos peines?

J'ai recours à ma religion pour me consoler; disgraces, calamités, afflictions humaines, fondez, fondez sur moi désormais; non, je ne vous crains plus. L'oserai-je dire, Seigneur? Ce que je craindrai toujours, ô mon Dieu, sur la foi de votre parole, c'est ce que le monde, aveugle depuis tant de siècles, appelle encore vos faveurs et vos graces, ce don fatal de la prospérité; cet amas frivole de biens, de grandeurs, de plaisirs terrestres, qui m'attachent, me séduisent, me corrompent, et qui sont à ma faiblesse une occasion continuelle d'égarement et de péché. Mais ne s'agit-il que des disgraces du monde, qui doivent, dans vos desseins, faire tant d'heureux pour l'éternité? loin de les craindre encore, Dieu de mon cœur, je les aime, je les désire, j'ose vous les demander

même, comme le seul bien véritable de la vie présente. Au milieu des coups redoublés qui m'accablent, il me semble que je vois les cieux ouverts, comme le premier de vos martyrs : *Video cœlos apertos.* Il me semble que je vous y vois vous-même, assis à la droite de votre Père, et prêt à me recevoir dans votre royaume ; puissions nous tous y parvenir, Chrétiens ! c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc. (LE MÊME.)

SPECTACLES, PLAISIRS.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Le religieux à qui on avait attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la comédie a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel [1]. L'autorité ecclésiastique s'est fait reconnaître; par ses soins la vérité a été vengée; la saine doctrine est en sûreté, et le public n'a besoin que d'instruction sur une matière qu'on avait tâché d'embrouiller par des raisons frivoles, à la vérité, et qui ne seraient dignes que de mépris s'il était permis de mépriser le péril des ames infirmes; mais enfin qui éblouissent les gens du monde, toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des saints Pères, à qui on a opposé les scolastiques, et on a cherché entre les uns et les autres je ne sais quelles conciliations: comme si la comédie était enfin devenue ou meilleure ou plus favorable avec le temps. Les grands noms de saint Thomas ont été employés en sa faveur; on s'est servi de la confession pour attester son innocence. C'est un prêtre, c'est un confesseur qu'on introduit pour nous assurer qu'il ne connaît pas les péchés que des docteurs trop rigoureux attribuent à la comédie; on affaiblit les censures et l'autorité des rituels; et enfin on n'oublie rien dans un petit livre, dont la lecture est facile, pour don-

[1] Bossuet publia ses *Maximes et Réflexions sur la comédie* à l'occasion d'une lettre imprimée sous le nom du père Caffaro, à la tête des pièces de théâtre de Boursault. Dès qu'elle parut, tous ceux qui avaient du zèle pour la morale évangélique en furent sensiblement affligés, et de toute part grand nombre de théologiens s'empressèrent de la réfuter. L'archevêque de Paris la condamna et exigea du père Caffaro une rétractation publique, qui pût réparer le scandale que sa lettre avait causé. Cet opuscule de Bossuet est un chef-d'œuvre de raisonnement et d'éloquence apostolique. Il serait curieux de le comparer avec la lettre de Rousseau sur les spectacles. Un de nos académiciens actuels, juge compétent et peu suspect sur cette matière, a dit quelque part que cet écrit de Bossuet était *admirable*.

ner quelque couleur à une mauvaise cause. Il n'en faut pas davantage pour tromper les simples, et pour flatter la faiblesse humaine, trop penchée par elle-même au relâchement. Des personnes de piété et de savoir qui sont en charge dans l'Eglise, et qui connaissent les dispositions des gens du monde, ont jugé qu'il serait bon d'opposer à une dissertation qui se faisait lire par sa brièveté, des réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la religion : par leur conseil, je laisse partir cet écrit pour s'aller joindre aux autres discours qui ont déjà paru sur ce sujet.

Il semble que pour ôter la prévention que le nom de saint Thomas pourrait jeter dans les esprits, il faudrait commencer ces réflexions par la discussion des passages tirés de ce grand auteur en faveur de la comédie; mais, avant que d'engager les lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'est-à-dire par des principes qui ne demandent ni discussion ni lecture. Puisqu'on demeure d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que l'intention de saint Thomas et des autres saints qui ont permis ou toléré les comédies, s'ils l'ont fait, n'ait été de restreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne sont point opposées aux bonnes mœurs, c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce seul coup la dissertation.

La première chose que j'y reprends, c'est qu'un homme qui se dit prêtre ait pu avancer que la comédie, telle qu'*elle est aujourd'hui*, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si *épurée à l'heure qu'il est sur le théâtre français*, *qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre*. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui, celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des Chrétiens.

Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, Chrétien qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous oserez soutenir à la face du ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante; et la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus

impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore si vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtre de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault, avec toutes les fausses tendresses, et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies. Pour moi je l'ai vu cent fois déplorer ces égaremens : mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut; et si le théâtre français est aussi honnête que le prétend la Dissertation, il faudra encore approuver que ses sentimens, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il l'a fait, les accens de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers; et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur.

Il ne sert de rien de répondre qu'on est occupé du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentimens qu'elles expriment; car c'est là précisément le danger que, pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentimens s'insinuent sans qu'on y pense, et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes; et si vous dites que la seule représentation agréable, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit; et vous, qui vous dites prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs.

Vous dites que ces représentations, *des passions agréables*, *et les paroles des passions*, *dont on se sert dans la comédie*, ne les excitent qu'indirectement, *par hasard et par accident*, comme vous parlez; *et que ce n'est pas leur nature de les exciter*: mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, de ceux qui les écoutent.

Dites-moi, que veut un Corneille dans son Cid, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui, lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur, et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les maîtres de l'art: *Aut dormitabo, aut ridebo*, et le reste. Ainsi, tout le dessein d'un poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres que de dire, avec la dissertation, que le théâtre n'excite que *par hasard et par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

On dit, et c'est encore une objection de notre auteur, *que l'histoire*, qui est si grave et si sérieuse, *se sert de paroles qui excitent les passions*, et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir! Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses, qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine?

Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit saint Augustin, qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? et cela, dit le même saint, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets; on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie; on y joue sa propre passion; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs

languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ces jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, et que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, et sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre, combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivans, de vrais yeux, ou ardens, ou tendres et plongés dans la passion; enfin de vrais mouvemens, qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges, et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions!

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'était pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur si importunes et si contraignantes; dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que s'il était Chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur; au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agrémens empoisonnés, et toutes leurs graces trompeuses?

Mais tout cela, dira-t-on, paraît sur les théâtres comme une faiblesse. Je le veux, mais il y paraît comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes; enfin comme une faiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir

de spectacle ou non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise; ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement, et que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident* que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes : dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident*, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde; ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse; en un mot, dans une héroïne; et cet aveu dont on rougit dans le secret est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre.

Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne serait qu'en flattant et en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe. On répond que, pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour ; la scène, toujours honnête dans l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite; et ce n'est après tout qu'une innocente inclination pour la beauté qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des Chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière : on réprouvera les discours, où ce rigoureux censeur des grands canons, ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit que l'on peut espérer de la morale du théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou

son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez* [1]. Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monumens n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu; ni les beaux vers ni les beaux chants ne servent de rien devant lui; et il n'épargnera ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise. Ainsi, vous n'éviterez pas son jugement qui que vous soyez, vous qui plaidez la cause de la comédie sous prétexte qu'elle se termine ordinairement par le mariage. Car, encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier et cet illicite dont on aurait honte, il en est inséparable sur le théâtre. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, dans le fond, ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez ferait horreur si on le montrait : et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée. Croyez-vous en vérité que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer, en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage que vous lui mettez devant les yeux dans vos héros et vos héroïnes amoureuses ? Vous vous trompez. Il ne faudrait point se réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il serait bon de ne pas penser. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet; la sensibilité est seule excitée; et s'il ne fallait que le saint nom de mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rébecca n'auraient pas caché leurs jeux innocens et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses [2]. C'est pour vous dire que le licite, loin d'empêcher son contraire, le provoque ; en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit, et vous pouvez dire à coup sûr de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe ; c'est toujours là que l'on tend par la pente du cœur humain à la corruption. On com-

[1] Luc., VI, 25. — [2] Gen., XXVI, 8.

mence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel : le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard, déjà le faible du cœur est attaqué s'il n'est vaincu; et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus, quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût; l'illicite devient un attrait. Si l'eunuque de Térence avait commencé par une demande régulière de sa Pamphile, ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur serait-il transporté, comme l'auteur de la comédie le voulait? On prendrait moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, si elle n'était imprévue, inespérée, défendue et emportée par la force. Si l'on ne propose pas dans nos comédies des violences semblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres qui ne sont pas moins dangereuses; et ce sont celles qu'on fait sur le cœur, qu'on tâche à s'arracher mutuellement, sans songer si l'on a droit d'en disposer, ni si on n'en pousse pas les désirs trop loin. Il faut toujours que la véritable vertu soit méprisée par quelque endroit pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. Le licite et le régulier le ferait languir s'il était pur; en un mot, toute comédie, selon l'idée de nos jours veut inspirer le désir d'aimer, on en regarde les personnages, non pas comme gens qui épousent, mais comme amans; et c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour même par rapport au licite; c'est, comme l'a remarqué en traitant la question de la comédie un habile homme de nos jours; c'est, dis-je, que le mariage présuppose la concupiscence qui, selon les règles de la foi, est un mal auquel il faut résister, contre lequel, par conséquent, il faut armer le Chrétien. C'est un mal, dit saint Augustin, dont l'impureté use mal, dont le mariage use bien, et dont la virginité et la continence font mieux de n'user pas du tout. Qui étale, bien que ce soit pour le mariage, cette impression de beauté sensible qui force à aimer, et qui tâche à la rendre agréable, veut rendre agréable la concupiscence et la révolte des sens. Car, c'en est une manifeste que de ne pouvoir ni ne vouloir résister à cet ascendant auquel on assujétit dans les comédies les ames que l'on appelle grandes. Ces doux et invincibles penchans de l'inclination, ainsi qu'on les représente, c'est ce qu'on veut faire sentir, et ce qu'on veut rendre aimable; c'est-à-dire qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché; et on flatte

une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles même au milieu des remèdes. N'en disons pas davantage, les suites de cette doctrine font frayeur : disons seulement que ces mariages qui se rompent ou qui se concluent dans les comédies sont bien éloignés de celui du jeune Tobie et de la jeune Sara : « Nous sommes, disent-ils, enfans des saints, « et il ne nous est pas permis de nous unir comme les gentils. » Qu'un mariage de cette sorte où les sens ne dominent pas serait froid sur nos théâtres! Mais aussi que les mariages des théâtres sont sensuels, et qu'ils paraissent scandaleux aux vrais Chrétiens! Ce qu'on y veut, c'en est le mal ; ce qu'on y appelle les belles passions sont la honte de la nature raisonnable, l'empire d'une fragile et fausse beauté ; et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens.

L'endroit le plus dangereux de la Dissertation est celui où l'auteur tâche de prouver l'innocence du théâtre par l'expérience : « Il y a, dit-il, trois moyens aisés de savoir ce qui se passe dans « la comédie, et je vous avoue que je me suis servi de tous les « trois. Le premier est de s'en informer des personnes de poids et « de probité, lesquelles avec l'horreur qu'elles ont du péché, ne « laissent pas d'assister à ces sortes de spectacles. Le second « moyen est encore plus sûr: c'est de juger par les confessions « des fidèles du mauvais effet que produisent les comédies dans « leur cœur ; car il n'est point de plus grande accusation que celle « qui vient de la bouche même du coupable. Le troisième enfin « est la lecture des comédies, qui ne nous est pas défendue comme « en pourrait être la représentation ; et je proteste que par aucun « de ces chefs, je n'ai pu trouver dans la comédie les moindres « excès que les saints Pères y condamnent avec tant de raison. » Voici un homme qui nous appelle à l'expérience, et non seulement à la sienne, mais à celle des plus gens de bien et de presque tout le public. « Mille gens, dit-il, d'une éminente vertu et d'une con« science fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été « obligés de m'avouer qu'à l'heure qu'il est, la comédie est si « épurée sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la « plus chaste ne pût entendre. »

De cette sorte, si nous l'en croyons, la confession même, où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les théâtres; et il assure, avec une confiance qui fait trembler, « qu'il « n'a jamais pu entrevoir cette prétendue malignité de la comédie,

« ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source. » Apparemment il ne songe pas à ceux des chanteuses, des comédiennes, et de leurs amans, ni au précepte du Sage, où il est prescrit d'éviter « les « femmes dont la parure porte à la licence : *Ornatu meretricio ;* « qui sont préparées à perdre les ames (ou, comme traduisent les « Septante), qui enlèvent les cœurs des jeunes gens, qui les engagent « par les douceurs de leurs lèvres, » par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs récits : ils se jettent d'eux-mêmes dans leurs lacets, « comme un oiseau dans les filets qu'on lui tend [1]. » N'est-ce rien que d'armer des Chrétiennes contre les ames faibles, de leur donner de ces *flèches qui percent les cœurs* [2], de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre? Quoi! l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes, avec tant de soin, pour la livrer au public, et en faire un écueil de la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore, dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent; elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée? et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces Sirènes*, dont parle Isaïe [3], qui font leur demeure *dans les temples de la volupté*, dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissemens qu'on leur envoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas! quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les Chrétiens; et fallait-il prendre le nom de prêtre pour achever d'ôter aux fidèles le peu de componction qui reste encore dans le monde pour tant de désordres? Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les confessions, que les riches qui vont à la comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui

[1] Prov. VII, 10, 21, 23, 25. — [2] Ibid., XXV. — [3] XIII, 22.

n'y vont point. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que la mollesse, que l'oisiveté, que les excessives délicatesses de la table, et la curieuse recherche du plaisir en toutes choses, ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, dont l'état est éloigné de tous ces attraits, ne sont pas moins corrompus par l'amour des voluptés. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses, qui sans avoir des effets marqués, mettent dans les ames de secrètes dispositions très mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même les causes du mal. Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que saint Augustin nous apprend au commencement de sa eunesse emportée, lorsqu'il disait : « Je n'aimais pas encore; mais j'ai-« mais à aimer : » il cherchait, continue-t-il, quelque piége où il prît et où il fût pris : et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *Viam sine muscipulis.* Tout en est semé dans le monde : il fut pris selon son souhait; et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvait « l'image de ses « misères, l'amorce et la nourriture de son feu. » Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie : combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

Saint Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur par ces paroles : « Chacun de nous est tenté par sa concupiscence qui « l'emporte et qui l'attire : ensuite, quand la concupiscence a con-« çu, elle enfante le péché; et quand le péché est consommé, il « produit la mort[1]. » Cet Apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'*il engendre la mort*, selon saint Jacques, et qu'il devient tout-à-fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencemens soient innocens : pour peu qu'on adhère à ces premières connaissances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature : pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations, on aide le mal à éclore, et un sage con-

[1] Jacq , I 14, 15.

fesseur, qui saurait alors faire sentir à un Chrétien la première plaie de son cœur et les suites d'un péril qu'il aime, préviendrait de grands malheurs.

Selon la doctrine de saint Augustin, cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envénimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux, et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet; les sens se prêtent la main mutuellement; le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit saint Augustin, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, et enfin l'attachement au plaisir sensible : *Libido sentiendi.* De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur; la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment; on en éprouve l'utilité, dit saint Augustin, particulièrement dans le goût, qui facilite le choix des alimens et en prépare la digestion; la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité des organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur : mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu que l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siége. C'est celle-là, dit saint Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus; les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur ces objets et par où elle reçoit les impressions; mais ce Père a démontré qu'elle est la même partout, parce que c'est partout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés, pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots : quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte : à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe; et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les ames, comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent

pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées, et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, avec l'auteur de la Dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, et non seulement de celle des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par là et trop faibles et trop sensibles : pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par dessus la tête : et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose; si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après, quand vous vous noyez. N'en croyez donc point les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

Pour ce qui est de ces *gens de poids et de probité*, qui, selon l'auteur de la Dissertation, fréquentent les comédies *sans scrupule;* que je crains que leur probité ne soit de celles des sages du monde, qui ne savent s'ils sont Chrétiens ou non, et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu lorsqu'ils vivent en gens d'honneur, sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs. Ce sont de tels sages et de tels prudens à qui Jésus-Christ déclare [1] que « les se- « crets de son royaume sont cachés, qu'ils sont seulement révélés « aux humbles et aux petits, » qui tremblent aux moindres discours qui viennent flatter leurs cupidités. Mais ce sont gens, dit l'auteur, *d'une éminente vertu*, et il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main et que la voie étroite soit si fréquentée! « Mille gens, dit-il, d'une éminente vertu et d'une con- « science fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent « la comédie et la fréquentent sans peine. » Ce sont des ames invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants et des vers passionnés et tendres, sans en être émus : et des gens

[1] Matth., XI, 25.

d'une *si éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit saint Paul [1] : « Que celui qui croit être ferme craigne de tomber ; » ils ignorent que quand ils seraient si forts, et tellement à toute épreuve qu'ils n'auraient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auraient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même Apôtre [2] : « Pourquoi scandalisez-vous votre frère infirme ? « Ne perdez point par votre exemple celui pour qui Jésus-Christ « est mort. » Ils ne savent même pas ce que prononce le même saint Paul [3] : « Que ceux qui consentent à un mal y participent. » Des ames *si délicates et si scrupuleuses* ne sont point touchées de ces règles de la conscience. Que je crains, encore une fois, qu'ils ne soient de ces scrupuleux « qui coulent le moucheron, et qui avalent « le chameau [4] ; » ou que l'auteur ne nous fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être ensemble au monde et à Jésus-Christ.

Il compare les dangers où l'on se met dans les comédies, à ceux qu'on ne peut éviter « qu'en fuyant, dit-il, dans les déserts. » « On « ne peut, continue-t-il, faire un pas, lire un livre, entrer dans une « église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses « capables d'exciter les passions. » Sans doute la conséquence est fort bonne, tout est plein d'inévitables dangers ; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piége et une tentation à l'homme [5] ; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux piéges pour prendre les ames. Il y a de mauvaises conversations qu'on ne peut, comme dit saint Paul [6], *éviter sans sortir du monde ;* il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, et cet Apôtre se sera trompé en nous faisant craindre *que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs* [7] ? Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions ; donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant : on peut conseiller de tels périls ; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises *parmi ces mauvais entretiens*, *par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues*. Dites plutôt, qui que vous soyez, il y a tant dans le monde d'inévitables périls, donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent

[1] I Cor., x, 12. — [2] Rom., xiv, 15. — [3] Ibid., 32. — [4] Matth., xxiii, 24. — [5] Sap., xiv, 11. — [6] I Cor., v, 10. — [7] Ibid., xv, 33.

par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix : et *celui qui aime le péril*, il ne dit pas, celui qui y est par nécessité, mais *celui qui l'aime* et qui le cherche *y périra* [1].

L'auteur, pour ne rien omettre, appelle enfin les lois à son secours ; et, dit-il, si la comédie était si mauvaise, on ne la tolèrerait pas, on ne la fréquenterait pas, sans songer que saint Thomas, dont il abuse, a décidé que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société. L'Eglise même, dit saint Augustin, « n'exerce « la sévérité de ses censures que sur les pécheurs dont le nombre « n'est pas grand : *Severitas exercenda est in peccata paucorum;* » c'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit par là défendre assez la comédie : la décision en est précise dans les rituels, la pratique en est constante; on prive des sacremens, et à la vie et à la mort, ceux qui jouent la comédie, s'ils ne renoncent à leur art; on les passe à la sainte table comme des pécheurs publics; on les exclut des ordres sacrés comme des personnes infâmes : par une suite infaillible, la sépulture ecclésiastique leur est déniée. Quant à ceux qui fréquentent les comédies, comme il y en a de plus innocens les uns que les autres, et peut-être quelques uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics; si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire et non pas à les flatter : dès le temps de saint Chrysostôme, les défenseurs des spectacles criaient « que les renverser « c'était détruire les lois; » mais ce Père, sans s'en émouvoir, disait au contraire que l'esprit des lois était contraire aux théâtres ; nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de décrets publies contre la comédie que d'autres que moi ont rapportés; si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la comédie doit être rangée parmi les maux dont un célèbre historien a dit qu'on les défend toujours et qu'on les a toujours. Mais après tout, quand les lois civiles autoriseraient la comédie; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les comédiens, elles leur auraient toujours été favorables ; tout ce que nous sommes de prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostôme et des Augustin ; pendant que les lois du siècle, qui ne peuvent pas déraciner

[1] Eccli., III, 27.

tous les maux, permettaient l'usure et le divorce, ces grands hommes disaient hautement que si le monde permettait ces crimes, ils n'en étaient pas moins réprouvés par la loi de l'Evangile; que l'usure que l'on appelait légitime, parce qu'elle était autorisée par les lois romaines, ne l'était pas selon celles de Jésus-Christ, et que les lois de la cité sainte et celles du monde étaient différentes.

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'auteur, qu'ils ne blâment dans les spectacles de leur temps que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un Chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornemens qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles; et enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent; dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur; dites que saint Augustin n'a pas déploré dans les comédies ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie. Parmi ces commotions où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire? qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice qui, selon la parole de Jésus-Christ, doit être perpétuel dans un Chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons et beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t on pas de l'esprit qui

[1] Luc., XVIII, 1.

mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

Il est souvent défendu aux clercs d'assister aux spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjouissances publiques, et il serait inutile d'en ramasser les réglemens qui sont infinis. Mais pour voir si le mal qu'on y remarque est seulement pour les ecclésiastiques, ou en général pour tout le peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau canon dans le III[e] concile de Tours, d'où il a été transféré dans les Capitulaires de nos rois : *Ab omnibus quæcumque ad aurium et oculorum pertineat illecebras, unde vigor animi emolliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinere debent: quia per aurium oculorumque illecebras turba vitiorum ad animum ingredi solet.* C'est-à-dire : « Toutes les choses où se trouvent les attraits des yeux et des oreil« les, par où l'on croit que la vigueur de l'ame puisse être amollie, « comme on le peut ressentir dans certaines sortes de musique et « autres choses semblables, doivent être évitées par les ministres « de Dieu, parce que par tous ces attraits des oreilles et des yeux, « une multitude de vices, *turba vitiorum*, a coutume d'entrer dans « l'ame. » Ce canon ne suppose pas dans les spectacles qu'il blâme, des discours et des actions licencieuses, ni aucune incontinence marquée; il s'attache seulement à ce qui accompagne naturellement *ces attraits, ces plaisirs des yeux et des oreilles : Oculorum et aurium illecebras;* qui est une mollesse dans les chants, et je ne sais quoi pour les yeux, qui affaiblit insensiblement la vigueur de l'ame. Il ne pouvait mieux exprimer l'effet de ces réjouissances qu'en disant qu'elles donnent entrée *à une troupe de vices* : ce n'est rien, pour ainsi dire, en particulier ; et s'il y fallait remarquer précisément ce qui est mauvais, souvent on aurait peine à le faire : c'est le tout qui est dangereux; c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations, des sentimens faibles et vicieux; qu'on y donne un secret appât à cette intime disposition qui ramollit l'ame et ouvre le cœur à tout le sensible; on ne sait pas bien ce qu'on veut, mais enfin on veut vivre en dehors de la vie des sens; et dans un spectacle où l'on n'est assemblé que pour le plaisir, on est disposé du côté des acteurs à employer tout ce qui en donne, et du côté des spectateurs à le recevoir. Que dira-t-on donc des spectacles, où de

propos délibéré tout est mêlé de vers et de chants passionnés, et enfin de tout ce qui peut amollir un cœur? Cette disposition est mauvaise dans tous les hommes; l'attention qu'on doit avoir à s'en préserver ne regarde pas seulement les ecclésiastiques; et l'Eglise instruit tous les Chrétiens en leurs personnes.

On dira que c'est pousser les choses trop avant, et que, selon ces principes, il faudrait trop supprimer de ces plaisirs et publics et particuliers qu'on nomme innocens. N'entrons point dans ces discussions qui dépendent des circonstances particulières. Il suffit d'avoir observé ce qu'il y a de malignité spéciale dans les assemblées, où, comme on veut contenter la multitude, dont la plus grande partie est livrée aux sens, on se propose toujours d'en flatter les inclinations par quelques endroits; tout le théâtre applaudit quand on les trouve; on se fait comme un point d'honneur de sentir ce qui doit toucher, et on croirait troubler la fête si l'on n'était enchanté avec toute la compagnie. Ainsi, outre les autres inconvéniens des assemblées de plaisir, on s'excite et on s'autorise, pour ainsi dire, les uns les autres par le concours des acclamations et des applaudissemens, et l'air même qu'on y respire est plus malin.

Je n'ai pas besoin, après cela, de réfuter les conséquences qu'on tire en faveur du peuple, des défenses particulières qu'on fait aux clercs de certaines choses. C'est une illusion semblable à celle de certains docteurs qui rapportent les canons par où l'usure est défendue aux ecclésiastiques, comme s'ils portaient une permission au reste des Chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur, il n'y a qu'à considérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenses particulières que l'on fait aux clercs. On trouvera, par exemple, dans les canons de Nicée, dans la décrétale de saint Léon, dans les autres décrets de l'Eglise, que les passages de l'Ecriture sur lesquels on fonde la prohibition de l'usure pour les ecclésiastiques regardent également tous les Chrétiens; il faudra donc conclure de là que l'on a voulu faire une obligation spéciale aux clercs de ce qui était d'ailleurs établi par les règles communes de l'Evangile: vous ne vous tromperez pas en tirant dans le même cas une conséquence semblable des canons où les spectacles sont défendus à tout l'ordre ecclésiastique, et le canon du concile de Tours, que nous avons rapporté, vous en sera un grand exemple.

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain et peut-être un amusement aux cours et au peuple. Saint Chrysostôme répond que, sans courir au théâtre, nous trouverons la nature

si riche en spectacles divertissans, et que d'ailleurs la religion et même notre domestique sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage; enfin que le Chrétien n'a pas tant besoin de plaisir qu'il lui en faille procurer de si fréquens et avec un si grand appareil. Mais si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, et qu'il faille réveiller les hommes gâtés, par quelques objets d'un mouvement extraordinaire, en laissant à d'autres la discussion du particulier, qui n'est point de ce sujet, je ne craindrai point de prononcer qu'en tout cas il faudrait trouver des relâchemens plus modestes, des divertissemens moins emportés. Pour ceux ci, sans parler des Pères, il ne faut, pour les bien connaître, consulter que les philosophes. « Nous « ne recevons, dit Platon, ni la tragédie, ni la comédie, dans « notre ville. » L'art même qui formait un comédien à faire tant de différens personnages lui paraissait introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venait à considérer que ces personnages qu'on représentait sur les théâtres étaient la plupart ou bas ou même vicieux, il y trouvait encore plus de mal et plus de péril pour les comédiens, et il craignait que « l'imitation « ne les amenât insensiblement à la chose même. » C'était saper le théâtre par le fondement et lui ôter jusqu'aux acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce philosophe était qu'en contrefaisant ou en imitant quelqu'un, on en prenait l'esprit et le naturel; on devenait esclave avec un esclave, vicieux avec un homme vicieux, et surtout en représentant les passions, il fallait porter au dedans celles dont on voulait porter au dehors l'expression et le caractère. Le spectateur entrait aussi dans le même esprit: il louait et admirait un comédien qui lui causait ces émotions, ce qui, continue-t-il, n'est autre chose que « d'arroser de mauvai- « ses herbes qu'il fallait laisser entièrement dessécher. » Ainsi, tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés et fortifier « cette partie brute et déraisonnable » qui est la source de toutes nos faiblesses. Il concluait donc à rejeter tout ce genre « de « poésie voluptueuse qui, disait-il, est capable de corrompre les « plus gens de bien. »

Par ce moyen, il poussait la démonstration jusqu'au premier principe, et ôtait à la comédie tout ce qui en fait le plaisir, c'est-à-dire le jeu des passions. On rejette en partie sur les libertés et les indécences de l'ancien théâtre les invectives des Pères contre les

représentations et les jeux scéniques. On se trompe si on veut parler de la tragédie: car ce qui nous reste des anciens païens en ce genre-là (j'en rougis pour les Chrétiens) est si fort au dessus de nous en gravité et en sagesse, que notre théâtre n'en a pu souffrir la simplicité. J'apprends même que les Anglais se sont élevés contre quelques uns de nos poètes qui, à propos et hors de propos, ont voulu faire les héros galans, et leur font pousser à toute outrance les sentimens tendres. Les anciens du moins étaient bien éloignés de cette erreur, et ils renvoyaient à la comédie une passion qui ne pouvait soutenir la sublimité et la grandeur du tragique; et toutefois ce tragique si sérieux parmi eux, était rejeté par leurs philosophes. Platon ne pouvait souffrir les lamentations des théâtres, qui « excitaient, dit-il, et flattaient en nous cette partie « faible et plaintive, qui s'épanche en gémissemens et en pleurs. » Et la raison qu'il en rend, c'est qu'il n'y a rien sur la terre ni dans les choses humaines dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flatte cette autre partie plus emportée de notre cœur, où règne l'indignation et la colère; car on la fait trop émue pour de légers sujets. La tragédie a donc tort et donne au genre humain de mauvais exemples, lorsqu'elle introduit les hommes ou même les héros affligés ou en colère, pour des biens aussi vains que sont ceux de cette vie; n'y ayant rien, poursuit-il, qui doive véritablement toucher les ames dont la nature est immortelle, que ceux qui les regardent dans tous leurs états, c'est-à-dire dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir. Voilà ce que dit celui qui n'avait pas ouï les saintes promesses de la vie future, et ne connaissait les biens éternels que par des soupçons ou par des idées confuses, et néanmoins il ne souffre pas que la tragédie fasse paraître les hommes *ou heureux ou malheureux*, par des biens ou des maux sensibles: « Tout cela, dit-il, n'est que « corruption: » et les Chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions sont contraires à la vertu!

La comédie n'est pas mieux traitée par Platon que la tragédie. Si ce philosophe trouve si faible cet esprit de lamentation et de plainte que la tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage « cette « pente aveugle et impétueuse à se laisser emporter par l'envie de « rire, » que la comédie remue. Ainsi la comédie et la tragédie, le plaisant de l'un et le sérieux de l'autre, sont également proscrits de sa République, comme capables *d'entretenir et d'augmenter* ce qu'il y a en nous de déraisonnable. D'ailleurs, les pièces comiques étant occupées des folies et des passions de la jeunesse, il y avait

une raison particulière de les rejeter : « De peur, disait-il, qu'on « ne tombât dans l'amour vulgaire ; » c'est-à-dire, comme il l'expliquait, dans celui des corps, qu'il oppose perpétuellement à l'amour de la vérité et de la vertu. Enfin, aucune représentation ne plaisait à ce philosophe, parce qu'il n'y en avait point « qui n'excitât ou la « la colère, ou l'amour, ou quelque autre passion. »

Au reste, les pièces dramatiques des anciens, qu'on veut faire plus licencieuses que les nôtres, et qui l'étaient en effet jusqu'aux derniers excès dans le comique, étaient exemptes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes sur le théâtre. Les païens mêmes croyaient qu'un sexe consacré à la pudeur ne devait pas ainsi se livrer au public, et que c'était là une espèce de prostitution. Ce fut aussi à Platon une des raisons de condamner le théâtre en général, parce que la coutume régulièrement ne permettant pas d'y conduire les femmes, leurs personnages étaient représentés par des hommes qui devaient, par conséquent, non seulement prendre l'habit et la figure, mais encore exprimer les cris, les emportemens et les faiblesses de ce sexe : ce que ce philosophe trouvait si indigne, qu'il ne lui fallut que cette raison pour condamner la comédie.

Quoique Aristote, son disciple, aimât à le contredire, et qu'une philosophie plus accommodante lui ait fait attribuer à la tragédie une manière qu'il n'explique pas, de purifier les passions en les excitant (du moins la pitié et la crainte), il ne laisse pas de trouver dans le théâtre quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les comédies ni même les tragédies, quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir, parce qu'il faut craindre, dit-il, les premières impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auraient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors, comme parmi nous, les passions des jeunes gens : nous avons vu à quel rang on les reléguait ; c'est en général, que des pièces d'un si grand mouvement remuaient trop les passions, et qu'elles représentaient des meurtres, des vengeances, des trahisons et d'autres grands crimes dont ce philosophe ne voulait pas que la jeunesse entendît seulement parler, bien loin de les voir si vivement représentés et comme réalisés sur le théâtre.

Je ne sais pourquoi il ne voulait pas étendre plus loin cette précaution. La jeunesse et même l'enfance durent long-temps parmi les hommes, ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement. Quel fruit, après tout, peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des héros, si ce n'est de rendre à

la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions? Mais laissons si l'on veut à Aristote cette manière mystérieuse de les purifier, dont ni lui ni ses interprètes n'ont su encore donner de bonnes raisons : il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent, auxquelles on peut étendre ce principe du même philosophe, que « l'action suit de près le « discours, et qu'on se laisse aisément gagner aux choses dont on « aime l'expression : » maxime importante dans la vie, et qui donne l'exclusion aux sentimens agréables qui font maintenant le fond et le sujet favori de nos pièces de théâtre.

Par un principe encore plus universel, Platon trouvait tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, dangereux à la vie humaine, parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes et mauvaises, aux dépens de tout, et même de la vertu, si le plaisir le demande. C'est encore un nouveau motif à ce philosophe pour bannir de sa République les poètes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appelaient, dont les sentences paraissaient alors inspirées. Cependant Platon les chassait tous, à cause que ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises maximes; et que sans se soucier de la vérité, qui est simple et une, ils ne travaillent qu'à flatter le goût et la passion dont la nature est compliquée et variable; c'est pourquoi « il y a, dit-il, une ancienne antipathie entre les « philosophes et les poètes : » les premiers n'étant occupés que de la raison, pendant que les autres ne le sont que du plaisir. Il introduit donc des lois qui, à la vérité, renvoient ces derniers avec un honneur apparent, et je ne sais quelle couronne sur la tête, mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant : Nous ne pouvons endurer ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous. Que si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile? qu'on applaudisse de toute sa force et qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur que Jésus-Christ a proscrit avec le monde? ou qu'on intéresse les hommes dans les passions qu'il veut éteindre? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges [1] : « Je vous écris, pères, et à vous, vieil« lards; je vous écris, jeunes gens; je vous écris, enfans; Chrétiens, « tant que vous êtes, n'aimez point le monde; car tout y est ou

[1] Joan., II, 12.

« concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou or-
« gueil de la vie. » Dans ces paroles, et le monde, et le théâtre qui en est l'image, sont également réprouvés : c'est le monde avec tous ses charmes et toutes ses pompes qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil; et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

On demande, et cette remarque a trouvé place dans la Dissertation : Si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les Apôtres n'ont rien dit d'un si grand mal? Ceux qui voudraient tirer avantage de ce silence n'auraient encore qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Ecriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre; que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses sont proscrites avec elles dans l'Ecriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejetées en général les choses déshonnêtes : il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié lorsqu'il dit[1] : « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le « monde: celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est point « en lui; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence « de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; laquelle *concupiscence* n'est point de Dieu, mais du monde. » Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits n'est non plus de lui, mais du monde, et les Chrétiens n'y ont point de part.

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles[2]. « Au reste, « mes frères, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout « ce qui est saint (selon le Grec, tout ce qui est chaste, tout ce qui « est pur), tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant; s'il y « a quelque vertu parmi les hommes, et quelque chose digne de « louange dans la discipline; c'est ce que vous devez penser : » tout ce qui vous empêche d'y penser, et qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire, et doit vous être suspect. Dans ce bel amas de pensées que saint Paul propose à un Chrétien, qu'on trouve la place de la comédie de nos jours, quelque vantée qu'elle soit par les gens du monde.

[1] Joan., II, 15. — [2] Num., XXI, 23.

Au reste, ce grand silence de Jésus-Christ sur les comédies me fait souvenir qu'il n'avait pas besoin d'en parler à la maison d'Israël pour laquelle il était venu, où ces plaisirs de tout temps n'avaient point de lieu. Les Juifs n'avaient de spectacles pour se réjouir que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : gens simples et naturels par leur institution primitive, ils n'avaient jamais connu ces inventions de la Grèce; et après ces louanges de Balaam [1] : « Il « n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a « point de divination, » on pouvait encore ajouter : Il n'y a point de théâtre, il n'y a point de ces dangereuses représentations : ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille parmi ses enfans : c'est où il se vient délasser à l'exemple de ses patriarches, après avoir cultivé ses terres ou ramené ses troupeaux, et après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces travaux ; et il n'a pas besoin de tant de dépenses ni de si grands efforts pour se relâcher.

C'était peut-être une des raisons du silence des Apôtres, qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leur pays, n'étaient point sollicités à reprendre en termes exprès dans leurs écrits des pratiques qu'ils ne connaissaient pas dans leur nation : il leur suffisait d'établir les principes qui en donnaient du dégoût : les Chrétiens savaient assez que leur religion était fondée sur la judaïque, et qu'on ne souffrait point dans l'Eglise les plaisirs qui étaient bannis de la Synagogue. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les Chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs; et c'est une honte au peuple spirituel, de flatter les sens par des joies que le peuple charnel ne connaissait pas.

Il n'y avait parmi les Juifs qu'un seul poème dramatique, et c'est le Cantique des Cantiques. Ce Cantique ne respirait qu'un amour céleste; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on défendait la lecture de ce divin poème à la jeunesse : aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir souvent des amans pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, et pour goûter les douceurs d'une telle passion. Saint Augustin met en doute, s'il faut laisser dans les Eglises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffrait à peine dans le chant ou dans la récitation des Psaumes, de faibles inflexions : tant on craignait, dans l'Eglise, de laisser affai-

[1] Num., XXIII, 21, 23.

blir la vigueur de l'ame par la douceur du chant. Je ne rapporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis, quoique bien tard, d'introduire les grandes musiques dans les Eglises pour ranimer les fidèles tombés en langueur, ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu, quand leur froideur a eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant, ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin : je me plains qu'on ait si fort oublié ces saintes délicatesses des Pères, et que l'on pousse si loin les délices de la musique, que loin de les craindre dans les Cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même saint Augustin reprenait des gens qui étalaient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs écrits : « Et, leur disait-il, je vous prie, qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile » : *Ne faciant delectabilia quæ sunt inutilia* : maintenant on voudrait permettre de rendre agréable ce qui est nuisible ; et un si mauvais dessein dans la Dissertation n'a pas laissé de lui concilier quelque faveur dans le monde....

Par tous les principes des saints Pères, sans examiner le degré de mal qu'il y a dans la comédie, ce qui dépend des circonstances particulières, on voit qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses ; et en particulier on peut juger si les Pères, ou les saints docteurs qui les ont suivis, et saint Thomas comme les autres, avec les règles sévères qu'on vient d'entendre de leur bouche, auraient pu souffrir les bouffonneries de nos théâtres, ni qu'un Chrétien y fît le ridicule personnage de plaisant. Aussi ne peut-on pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage qui n'accorde facilement, du moins, qu'être bouffon de profession, ne convient pas à un homme grave, tel qu'est sans doute un disciple de Jésus-Christ. Mais dès que vous aurez fait ce pas, saint Chrysostôme retombera sur vous avec une étrange force, en vous disant : C'est pour vous qu'un Chrétien se fait bouffon ; c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : « Otez les « auditeurs, vous ôterez les acteurs : » S'il est si beau « d'être « plaisant sur un théâtre, que n'ouvrez-vous cette porte aux « gens libres ? » Nous dirions maintenant aux honnêtes gens : « Quelle beauté dans un art où l'on ne peut exceller sans honte ? » Et le reste.

Saint Thomas, comme on a vu, marche sur ses pas, et s'il a un peu plus suivi les idées, ou, si vous voulez, les locutions d'Aris-

tote, dans le fond il ne s'est éloigné en rien de la régularité des saints Pères.

Cela posé, il est inutile d'examiner les sentimens des autres docteurs. Après tout, j'avouerai sans peine qu'après s'être long-temps élevé contre les spectacles, et en particulier contre le théâtre, il vint un temps dans l'Eglise qu'on espéra de le pouvoir réduire à quelque chose d'honnête ou de supportable, et par là d'apporter quelque remède à la manie du peuple envers ces dangereux amusemens. Mais on connut bientôt que le plaisant et le facétieux touche de trop près au licencieux, pour en être entièrement séparé. Ce n'est pas qu'en métaphysique, cette séparation soit absolument impossible, ou, comme parle l'Ecole, qu'elle implique contradiction : disons plus, on voit en effet des représentations innocentes; qui sera assez rigoureux pour condamner dans les colléges celles d'une jeunesse réglée, à qui ses maîtres proposent de tels exercices pour les aider à former ou leur style ou leur action, et en tout cas leur donner surtout à la fin de l'année quelque honnête relâchement? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante compagnie qui s'est livrée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse : « Que les tragédies et les comédies, qui ne « doivent être faites qu'en latin, et dont l'usage doit être très rare, « aient un sujet saint et pieux ; que les intermèdes des actes soient « tous latins, et n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, et qu'on « n'y introduise aucun personnage de femme ni jamais l'habit de ce « sexe. » En passant, on trouve cent traits de cette sagesse dans les réglemens de ce vénérable institut; et on voit en particulier, sur le sujet des pièces de théâtre, qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très rares. Que si sous les yeux et la discipline de maîtres pieux, on a tant de peine à régler le théâtre, que sera-ce dans la licence d'une troupe de comédiens qui n'ont point de règle que celle de leur profit et du plaisir des spectateurs? Les personnages de femmes, qu'on exclut absolument de la comédie pour plusieurs raisons, et entre autres pour éviter les déguisemens que nous avons vus condamnés, même par les philosophes, la réduisent à si peu de sujets, qui encore se trouveraient infiniment éloignés de l'esprit des comédies d'aujourd'hui, qu'elles tomberaient d'elles-mêmes si on les renfermait dans de telles règles. Qui ne voit donc que la comédie ne se pourrait soutenir, si elle ne mêlait le bien et le mal, plus portée encore au dernier, qui est plus du goût de la multitude? C'est aussi pour

cette raison que parmi tant de graves invectives des saints Pères contre le théâtre, on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de le réformer. Ils savaient trop que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce soit : de deux sortes de pièces de théâtre, dont les unes sont graves, mais passionnées, et les autres simplement plaisantes ou même bouffonnes, il n'y en a point qu'on ait trouvées dignes des Chrétiens, et on a cru qu'il serait plus court de les rejeter tout-à-fait, que de se travailler vainement à les réduire contre leur nature aux règles sévères de la vertu. Le génie des pièces comiques est de chercher la bouffonnerie : César même ne trouvait pas que Térence fût assez plaisant : on veut plus d'emportement dans le risible ; et le goût qu'on avait pour Aristophane et pour Plaute montre assez à quelle licence dégènere naturellement la plaisanterie. Térence, qui à l'exemple de Ménandre s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela ; et on aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant d'avec l'illicite et le licencieux. C'est pourquoi on trouve ordinairement dans les canons ces quatre mots unis ensemble : *Ludicra*, *jocularia*, *turpia*, *obscena : les discours plaisans*, *les discours bouffons*, *les discours malhonnêtes*, *les discours sales ;* non que ces choses soient toujours mêlées ; mais à cause qu'elles se suivent si naturellement, et qu'elles ont tant d'affinité, que c'est une vaine entreprise de les vouloir séparer. C'est pourquoi il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la comédie, parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions, veulent remuer les plus dangereuses, à cause qu'elles sont aussi les plus agréables ; et que celles dont le dessein est de faire rire, qui pourraient être, ce semble, les moins vicieuses, outre l'indécence de ce caractère dans un Chrétien, attirent trop facilement le licencieux, que les gens du monde, quelque modéré qu'il paraisse, aiment mieux ordinairement qu'on leur enveloppe que de le supprimer entièrement.

On voit en effet, par expérience, à quoi s'est enfin terminée toute la réforme de la comédie qu'on a voulu introduire de nos jours. Le licencieux grossier et manifeste est demeuré dans les farces, dont les pièces comiques tiennent beaucoup : on ne peut goûter sans amour les pièces sérieuses ; et tout le fruit des précautions d'un grand ministre qui a daigné employer ses soins à purger le théâtre, c'est qu'on y présente aux ames infirmes des appâts plus cachés et plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Eglise ait improuvé en général tout ce genre de plaisirs : car encore qu'elle restreigne

ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer à certaines personnes, comme aux clercs; à certains lieux, comme aux églises; à certains jours, comme aux fêtes; à cause que communément, ainsi que nous l'avons remarqué, par sa bonté et par sa prudence, elle épargne la multitude dans les censures publiques: néanmoins, parmi ces défenses, elle jette toujours des traits piquans contre ces sortes de spectacles, pour en détourner tous les fidèles. Saint Charles, qu'on allègue comme un de ceux dont la charitable condescendance entra pour un peu de temps dans le dessein de corriger la comédie, en perdit bientôt l'espérance; et dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du théâtre, au moins le carême et les saints jours, il ne cessa d'en inspirer un dégoût universel, en appelant la comédie *un reste de gentilité* : non qu'il y eût à la lettre dans les spectacles de son temps des restes du paganisme, mais parce que les passions qui ont formé les dieux des gentils y règnent encore, et se font encore adorer par des Chrétiens. Quelquefois, à l'exemple des anciens canons, dont il a pris tout l'esprit, il se contente de les appeler *des spectacles inutiles : ludicra et inania spectacula:* ne jugeant pas que les Chrétiens, dont les affaires sont si graves et doivent être jugées dans un tribunal si redoutable, puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusemens; quand d'ailleurs ils ne seraient pas si remplis de tentations, soit grossières, soit délicates et par là plus périlleuses; ni se passionner violemment pour des choses vaines. Au reste, il range toujours ces malheureux divertissemens « parmi les attraits et les pépinières du vice : » *Illecebras et seminaria vitiorum;* et s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent, des censures de l'Eglise, il les abandonne au zèle et à la censure des prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicieux, en ne « cessant de les détester « comme les sources des calamités publiques et des vengeances di-« vines. Il admoneste les princes et les magistrats de chasser les « comédiens, les baladins, les joueurs de farces et autres pestes « publiques, comme gens perdus et corrupteurs des bonnes « mœurs, et de punir ceux qui les logent dans les hôtelleries. » Je ne finirais jamais si je voulais rapporter tous les titres dont il les note. Voilà les saintes maximes de la religion chrétienne sur la comédie. Ceux qui avaient espéré de lui trouver des approbations, ont pu voir par la clameur qui s'est élevée contre la Dissertation, et par la censure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avaient suivi quelques sentimens, combien l'Eglise est éloignée de

les supporter : et c'est encore une preuve contre cette scandaleuse Dissertation, qu'encore qu'on l'attribue à un théologien, on ne lui ait pu donner de théologiens, mais de seuls poètes comiques pour approbateurs, ni la faire paraître autrement qu'à la tête et à la faveur des comédies.

Mais c'en est assez sur ce sujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente. Pour déraciner tout-à-fait le goût de la comédie, il faudrait inspirer celui de la lecture de l'Evangile et celui de la prière. Attachons-nous comme saint Paul « à considérer « Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi [1]. » Ce Jésus, qui ayant voulu prendre toutes nos faiblesses *à cause de la ressemblance, à la réserve du péché* [2], a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs, et jusqu'à nos frayeurs, mais n'a pris ni nos joies, ni nos ris, et n'a pas voulu que ses lèvres, *où la grace était répandue* [3], fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paraissait une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas : car nos douleurs et nos tristesses sont très véritables, puisqu'elles sont de justes peines de notre péché : mais nous n'avons point sur la terre depuis le péché, de vrai sujet de nous réjouir : ce qui a fait dire au Sage [4] : « J'ai estimé les ris une erreur, « et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu ? » ou comme porte l'original : « J'ai dit au ris : Tu es un fou, et à la joie : Pourquoi « fais-tu ainsi ? » Pourquoi me transportes-tu comme un insensé, et pourquoi me viens-tu persuader que j'ai sujet de me réjouir, quand je suis accablé de maux de tous côtés ? Ainsi le Verbe fait chair, la Vérité éternelle manifeste dans notre nature, en a pu prendre les peines, qui sont réelles ; mais n'en a pas voulu prendre le ris et la joie, qui ont trop d'affinité avec la déception et avec l'erreur.

Jésus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : « Tout le monde était en admiration des paroles de grace qui sortaient de « sa bouche [5] : » « Maître, à qui irons-nous ? vous avez des paroles « de vie éternelle [6] ; » mais encore ceux qui étaient venus pour se saisir de sa personne répondaient aux Pharisiens qui leur en avaient donné l'ordre : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme [7]. » Il parle néanmoins encore avec une tout autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, et qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David était transporté en prononçant ces paroles [8] : « Le feu s'allu-

[1] Hebr., XII, 2. — [2] Ibid., IV, 15. — [3] Ps. XLIV, 3. — [4] Eccl., II, 2. — [5] Luc., IV, 22. — [6] Joan., VI, 69. — [7] Ibid., VII, 46. — [8] Ps. XXXVIII, 4.

« mera dans ma méditation. » C'est de là que naît dans les ames pieuses, par la consolation du Saint-Esprit, l'effusion d'une joie divine ; un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens ; un inaltérable repos dans la paix de la conscience et dans la douce espéranee de posséder Dieu : nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir : s'il faut, pour nous émouvoir, des spectacles, du sang repandu, de l'amour, que peut-on voir de plus beau ni de plus touchant que la mort sanglante de Jésus-Christ et de ses martyrs ; que ces conquêtes par toute la terre et le règne de sa vérité dans les cœurs; que les flèches dont il les perce ; et que les chastes soupirs de son Eglise, et des ames qu'il a gagnées, et qui courent après ses parfums ? Il ne faudrait donc que goûter ces douceurs célestes, et cette manne cachée, pour fermer à jamais le théâtre, et faire dire à toute ame vraiment chrétienne : *Les pécheurs*, ceux qui aiment le monde, *me racontent des fables*, des mensonges et des inventions de leur esprit : ou comme lisent les Septante : « Ils me racontent, ils me pro-« posent des plaisirs ; mais il n'y a rien là qui ressemble à votre loi [1] : » elle seule remplit les cœurs d'une joie qui, fondée sur la vérité, dure toujours.

Pour ceux qui voudraient de bonne foi qu'on réformât à fond la comédie, pour, à l'exemple des sages païens, y ménager, à la faveur des plaisirs, des exemples et des instructions sérieuses pour les rois et pour les peuples, je ne puis blâmer leur intention ; mais qu'ils sachent qu'après tout, le charme des sens est un mauvais introducteur des sentimens vertueux. Les païens, dont la vertu était imparfaite, grossière, mondaine, superficielle, pouvaient l'insinuer par le théâtre ; mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des Chrétiens. Dieu renvoie les rois à sa loi pour y apprendre leurs devoirs : « qu'ils la lisent tous les jours de leur vie [2] » ; qu'ils la méditent nuit et jour comme un David [3] ; « qu'ils s'endorment entre ses bras, « et qu'ils s'entretiennent avec elle en s'éveillant, » comme un Salomon [4] : pour les instructions du théâtre, la touche en est trop légère, et il n'y a rien de moins sérieux, puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ces vices et un amusement de la vertu. (BOSSUET, *Maximes et Réflexions sur la comédie.*)

[1] Ps. CXVIII 84. — [2] Deut., XVII, 19. — [3] Ps. CXVIII, 55, 95, 96. — Prov., VI, 22.

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LES SPECTACLES ET LES PLAISIRS.

Quum appropinquasset Moyses ad castra, vidit vitulum et choros, iratusque valde projecit tabulas, et confregit eas ad radicem montis.

Moïse s'étant approché du camp, vit le veau d'or et les danses, et fort en colère, jeta les tables de la loi et les rompit au pied de la montagne. (*Exod.* 32, 19.)

Me irritaverunt in vanitatibus suis.

Ils ont excité mon indignation et ma colère par leurs vanités. (*Deut.* 32, 21.)

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem.

Enfans des hommes, pourquoi aimez-vous toutes les choses faibles et frivoles ? (*Psal.* 4, 3.)

Odisti observantes vanitates.

Vous haïssez, Seigneur, ceux qui s'adonnent à des choses vaines. (*Ps.* 30, 7.)

Beatus vir qui non respexit in vanitates et insanias falsas.

Bienheureux est l'homme qui ne s'est point arrêté à regarder les vanités et toutes les folies des mondains. (*Ps.* 39, 5.)

Qui amat periculum peribit in illo.

Celui qui aime le péril y périra. (*Eccl.* 3, 27.)

Cum saltatrice ne assiduus sis.

N'ayez ni commerce ni familiarité avec une femme danseuse. (*Eccli.* 9, 4.)

Die natali Herodis, saltavit filia Herodiadis, et placuit Herodi.

Comme Hérode célébrait le jour de sa naissance, la fille d'Hérodiade dansa, et lui plut. (*Matt.* 14, 6.)

Quæcumque vera, quæcumque pudica, hæc cogitate.

Que tout ce qui est véritable et honnête soit l'entretien de vos pensées. (*Philip.* 4.)

Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere.

Tout le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent ensuite pour jouer. (*Exod.* 32, 6.)

Nunquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant participem me præbui.

Je ne me suis jamais mêlé avec ceux qui aiment à se divertir, et je n'ai jamais eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté. (*Tob.*, 3, 17.)

Exultent (*justi*) *in conspectu Dei*, *et delectentur in lœtitia.*

Que les justes se réjouissent en la présence de Dieu, et qu'ils soient dans les transports de joie. (*Ps.* 67, 4.)

Non sedi in concilio ludentium.

Je ne me suis point trouvé dans les assemblées de jeux et de divertissemens. (*Jerem.* 15, 17.)

Gaudete in Domino semper: iterum dico, *gaudete; modestia vestra nota sit omnibus hominibus.*

Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je le dis encore, réjouissez-vous; que votre modestie paraisse au yeux de tous les hommes. (*Philip.* 4, 4, 5.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LES SPECTACLES.

EXORDE.

Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum.

Et Satan fit voir à Jésus-Christ tous les royaumes du monde et toute leur gloire. (*Matth.*, IV.)

Que nous représente cet étalage de pompe et de magnificence que le démon ose mettre aujourd'hui sous les yeux du Sauveur, sinon ces illusions du théâtre dont cet ange des ténébres fascine les esprits? Attentif à profiter du goût des hommes pour les vanités du monde, il les leur présente sous la forme des spectacles les plus séduisans, et il triomphe de leur défaite, dans le temps même qu'ils s'imaginent être à l'abri de ses fureurs et de ses traits. *Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum.*

En vain on s'efforce d'excuser les théâtres, comme des écoles où l'on épure l'esprit et où l'on corrige les mœurs; en vain on tâche de rapprocher leurs maximes de celles de l'Evangile, d'interpréter la religion en leur faveur : c'est un attentat fait à la morale chrétienne, un blasphème contre la vérité, dont toutes les lois divines demandent justice comme d'un crime énorme et du plus grand scandale qu'il y eut jamais. Les spectacles sont l'œuvre du démon; c'est là qu'il élève son trône et montre tous les royaumes du monde et toute leur gloire. *Et ostendit omnia regna mundi, et gloriam eorum.*

Jésus-Christ, qui veut bien être tenté dans sa personne pour nous apprendre à souffrir l'épreuve de la tentation et à y résister, permet que Satan expose à sa vue tout le vain éclat des richesses et des grandeurs, comme un exemple de ce que ce père de mensonge doit faire un jour à notre égard. Il veut nous prémunir contre ses traits, et nous prévenir de la séduction avec laquelle cet ange artificieux nous déguisera les dangers du théâtre et ses horreurs.

Le démon en effet, toujours plein de malice et de ruses, rassemble sur les théâtres tout ce que le monde a de plus éblouissant. Ici il emploie les paroles et les sons les plus propres à inspirer l'amour de la volupté; là il se sert de toutes les livrées du luxe pour étaler le charme des plus brillantes couleurs; et ce mélange qui étonne et qui ravit enivre les sens, subjugue l'ame, et vient à bout de corrompre les cœurs: *Et ostendit omnia regna mundi et gloriam eorum.*

Lévites du Seigneur, armez-vous ici de ce saint zèle que la religion inspire, et faites retentir une voix forte et puissante qui renverse les théâtres, comme la trompette fit autrefois tomber les murs de Jéricho. Le théâtre est l'autel du démon élevé contre celui de Jésus-Christ, l'idole du dragon qui insulte à l'arche sainte, l'abomination de la désolation au milieu même du Christianisme.

Mais que sera cette voix, Seigneur, si vous ne vous faites vous-même entendre à ces insensés, qui, oubliant le magnifique spectacle de la terre et des cieux, n'en connaissent point d'autres que ceux qui leur sont préparés par le démon; qui, ne se souvenant plus des promesses de leur baptême, vont continuellement les abjurer au pied des trophées érigés à la gloire du mensonge et de la volupté, et qui, ne craignant ni la perte de l'innocence ni le naufrage dans la foi, s'abandonnent au milieu des plus grands dangers?

Saint Chrysostôme disait autrefois: Si je connaissais ceux qui fréquentent les théâtres, je les chasserais de l'Eglise, et je leur en interdirais l'entrée, non pour les désespérer, mais pour les corriger, de même que les pères bannissent les enfans de leurs maisons, lorsqu'ils ont commis des fautes notables et fait des excès pernicieux.

Vous ne vous étonnerez pas de cette sévérité, mes frères, lorsque vous aurez appris, premièrement, que les spectacles sont les pompes mêmes du monde, et les œuvres du démon, auxquels vous avez solennellement renoncé dans votre baptême; secondement, qu'ils sont les plus terribles écueils pour l'innocence et pour la vertu: deux propositions que je vais tâcher de vous démontrer avec toute la force et toute la vérité qu'exige l'importance du sujet. *Ave, Maria.* (Le P. Soanen, *Sur les Spectacles.*)

Les spectacles sont les pompes mêmes du monde auxquelles nous avons renoncé dans le baptême.

Si les spectacles ne sont pas réellement les maximes du monde, et les pompes de Satan auxquelles nous avons renoncé, il n'y a ici-bas ni œuvre de mensonge ni vanité, et notre renonciation n'a pour objet que des fantômes et des chimères. Où trouver en effet plus véritablement que sur les théâtres ce luxe si opposé à la pauvreté évangélique, cette mondanité si contraire à la simplicité chrétienne, cette mollesse si incomparable avec l'austérité de nos devoirs, cet amour profane, si ennemi de la pureté angélique qui doit former nos mœurs?

N'est-ce pas aux spectacles que toutes les vertus se cachent, que tous les vices se déploient, que la vengeance prend le nom de magnanimité, l'ambition celui d'héroïsme, l'orgueil celui d'élévation, l'impudicité celui de sentiment? n'est-ce pas là que tout l'art s'épuise à raffiner les plaisirs, à faire entrer le luxe et la volupté par les oreilles et par les yeux, pour en remplir l'ame et pour les faire triompher? n'est-ce pas là que toutes les passions se trouvent à l'aise, et qu'elles rencontrent tout ce qui peut leur plaire et les favoriser; de sorte que les maximes du monde et les pompes de Satan se présentent à tout instant, et comme l'embellissement des théâtres, et comme le principal objet des acteurs?

Je dis d'abord les maximes du monde. Ah! mes frères, vous n'en disconvenez pas, puisque c'est cela même qui vous rend si amateurs des spectacles et qui vous y fait courir avec tant d'ardeur. Oui, le théâtre est le tableau du monde, et un tableau qui, par les traits dont il est rempli, est plus dangereux que le monde même. En effet, les différentes passions des hommes sont, pour ainsi dire, isolées dans le commerce de la vie. Ici c'est le luxe qui domine; là, l'orgueil qui règne: ici la vengeance qui se fait craindre; là, l'impureté qui gouverne; mais au théâtre cela fait un tout qui ne se diversifie que pour séduire avec plus d'adresse, pour corrompre avec plus de sûreté.

Quelles sont les coutumes du monde, ses usages, ses modes, qui ne brillent pas sur les théâtres, et qui n'en fassent pas l'assaisonnement? On y voit passer comme sur ces verres qui se succèdent rapidement pour représenter diverses couleurs et diverses figures, toutes les vanités du siècle et toutes ses erreurs. Il y a un tel enchantement, une telle magie que tous les objets embellis

par le luxe et produits par la mollesse, paraissent se confondre quoique sans confusion, afin de posséder toute l'ame des spectateurs et d'enivrer tous leurs sens.

Que serait-ce qu'un spectacle à vos yeux où l'on ne parlerait ni d'intrigues, ni d'amour; où l'on n'entendrait ni cette musique qui enivre ni ces voix qui séduisent; où l'on ne verrait ni ces habits qui éblouissent, ni ces décorations qui charment; où l'on ne retrouverait enfin ni les mœurs du siècle ni les usages du pays? Ah! sans doute un tel spectacle vous semblerait la chose la plus désagréable et la plus dégoûtante; preuve, dit saint Chrysostôme, que vous ne recherchez au théâtre que les maximes du monde, et que vous n'aimez que tout ce qui les rappelle et tout ce qui vous les représente.

Aussi voyons-nous que les spectacles changent comme les mœurs, et qu'il n'y a point d'auteur qui ne fasse tous ses efforts pour entrer dans les sentimens du rôle qu'on lui donne, et pour les communiquer à tous ceux qui l'écoutent.

De là toutes les passions rendues avec tout le coloris et toute la finesse, que l'élégance de notre siècle... Mais que fais-je? la chaire de la vérité est-elle destinée à détailler les mensonges du théâtre; et ne me rendrais-je pas coupable si, en m'élevant contre les spectacles, je venais vous en rappeler le souvenir? Non, mes frères, non, je n'emploierai point mon pinceau à vous retracer ce que vous ne connaissez que trop. Ah! que ma langue s'attache plutôt à mon palais que d'employer des figures et des expressions qui pourraient réveiller dans vos ames des idées qui n'auraient jamais dû y être. Heureuse ignorance que celle qui ne sait ni les règles du théâtre, ni les criminelles beautés des pièces qu'on y joue, et qui, se renfermant dans la sphère du Chrétien, se contente d'avoir appris Jésus-Christ crucifié.

Ne parlons donc plus des spectacles, mes frères, que pour vous inspirer la plus grande horreur; que pour vous dire avec tous les Pères de l'Eglise, avec toute la tradition, que vous ne pouvez y assister sans violer les vœux de votre baptême, sans désavouer l'alliance solennelle que vous avez contractée à la face des autels, alliance dont les témoignages subsistent dans les archives de la religion et déposeront à jamais contre vous.

Quoi, mon frère, vous êtes un membre de Jésus-Christ crucifié, et vous croyez pouvoir, sans déshonorer cette auguste qualité, fréquenter les théâtres, qui ne retentissent que des maximes du monde? Ah! je vous le demande, le spectacle continuel d'un Chré-

tien n'est-il pas la croix du Sauveur? et pourriez-vous en supporter la vue au milieu de ces acteurs profanes et scandaleux qui, par leurs gestes, par leurs paroles, par leur immodestie, ne cherchent qu'à vous distraire de ce grand objet? Eh! que diriez-vous si l'on vous présentait tout à coup sur ces théâtres que vous aimez tant, l'image de l'Homme-Dieu cloué sur une croix, percé d'une lance, couronné d'épines et tout couvert du sang qu'il répandit pour vous et pour moi? Ah! sans doute ce spectacle vous mettrait hors de vous-même, et peut-être vous désespèrerait.

Cependant, mon frère, c'est là ce que vous devez toujours envisager, si vous voulez remplir les engagemens de votre baptême; c'est là ce qui doit faire l'objet de vos espérances et de vos consolations; c'est là ce que vous rechercherez en mourant, et la seule chose à laquelle vous attacherez votre bouche et vos yeux, comme à un trésor que vous avez malheureusement oublié et qui seul mérite d'être aimé.

Ah! ne venez donc plus nous dire que les spectacles peuvent s'allier avec les devoirs du Chrétien; car je croirai vous avoir suffisamment confondu, en opposant tout simplement aux maximes du théâtre l'image de Jésus-Christ, dont toute votre vie doit être l'expression. Vous m'objecterez peut-être que ces festins, ces bals, ces jeux dont tout le monde fait son occupation et ses délices, ne peuvent pas plus s'allier que les spectacles avec la croix de notre divin Sauveur, et que cependant la multitude se livre sans scrupule à ces plaisirs.

Mais ne savez-vous pas que le grand nombre se damne, que le monde court à sa perdition? Et faut-il vous répéter des vérités que l'alphabet du Christianisme vous apprend? La religion ne condamne point une action vicieuse pour en permettre une autre, et quand l'occasion s'en présente, elle tonne contre tous les divertissemens profanes, ainsi que contre les spectacles.

Ce n'est pas à nous qu'il faut vous en prendre si ces lois vous paraissent austères et difficiles, mais à l'Evangile que vous avez embrassé; cet Evangile qui nous déclare que nous rendrons compte des paroles inutiles; cet Evangile qui nous ordonne de prier sans cesse et de mortifier tous nos sens, si nous ne voulons pas périr; cet Evangile qui n'appelle bienheureux que ceux qui pleurent et qui souffrent, qui n'offre le royaume des cieux qu'à ceux qui se font violence; cet Evangile qui est le testament d'un Dieu qui n'a vécu que pour nous donner l'exemple, et dont la vie se passa dans les travaux, dans les douleurs, et se termina sur une croix.

Comment ferez-vous, dites-le-moi, pour allier maintenant les spectacles avec votre baptême, et pour vous persuader qu'ils n'ont rien de commun avec ces maximes du monde auxquelles vous avez renoncé? Il n'y a pas ici moyen d'échapper, car l'Evangile est votre règle, dès que vous avez été baptisés, règle que vous devez suivre, à moins que vous ne vouliez y renoncer, et conséquemment vous ouvrir les abîmes éternels que la justice du Seigneur a creusés.

Qu'un païen livré au culte des idoles vienne nous faire l'apologie du théâtre, dit saint Bernard; qu'un musulman même, disciple d'une religion toute sensuelle, nous en vante les agrémens et les plaisirs, nous n'en sommes point étonnés; mais qu'un Chrétien formé pour nous retracer Jésus-Christ tienne le même langage, voilà ce qui ne se comprendra jamais.

Il n'y a personne d'entre vous, mes frères, qui ne fût dans la dernière surprise de voir un religieux assister aux spectacles. Votre indignation ne pourrait sûrement se contenir, et vous ne manqueriez pas d'instruire les uns et les autres du scandale que vous causerait une démarche aussi téméraire qu'impie. Cependant si vous étiez conséquens, votre colère devrait plutôt se tourner contre vous-mêmes. Les vœux d'un religieux, quelque respectables qu'ils soient, ne peuvent être plus forts que ceux du baptême, et le Chrétien est aussi déplacé au théâtre que le moine le plus pénitent.

Le malheur vient de ce qu'on s'est accoutumé à fréquenter les spectacles. Ce scandale n'affecte plus, parce qu'il est en usage; mais Dieu, qui, selon la réflexion de saint Ambroise, n'est point coutume, mais vérité; Dieu, qui pèse les crimes de ce siècle comme il a pesé ceux de tous les précédens; Dieu, qui condamne le monde et tous ceux qui en suivent les maximes, s'élèvera dans sa juste fureur contre le Chrétien qui déshonore le Christianisme et qui fréquente les assemblées du démon.

C'est ainsi que les Pères de l'Eglise ont appelé les théâtres, persuadés qu'ils étaient que les spectacles ne pouvaient passer que pour les œuvres du démon; seconde vérité qui doit nous les faire envisager avec toute l'horreur et tout l'effroi qu'ils inspirent aux ames saintes. Oui, mes frères, ces divertissemens que vous excusez, ou que vous regardez comme des objets indifférens tant pour la religion que pour les mœurs; ces tragédies que vous allez voir avec un enthousiasme que rien ne peut exprimer; ces opéras que vous trouvez si magnifiques et si merveilleux; ces comédies que vous

appelez l'école du savoir-vivre et des bonnes mœurs, sont les pompes de Satan.

Le démon a tâché dans tous les temps de corrompre les ames et d'éblouir les esprits. Après avoir formé des cirques et des amphithéâtres où les hommes s'exerçaient à la vengeance à et la fureur, soit en se tuant eux-mêmes, soit en faisant périr des animaux, après avoir rempli de sang les villes entières pour amuser l'oisiveté des peuples, et pour les accoutumer à devenir cruels, il a employé l'enchantement des sirènes, à dessein d'introduire la volupté dans tous les cœurs, et de la rendre souveraine de l'univers.

Ainsi c'est par son inspiration, dit saint Ambroise, que tant d'écrivains composent des poésies lascives et criminelles, et que tant de personnes font métier de les répéter, métier infâme, métier scandaleux, que les Romains eux-mêmes regardèrent avec indignation, et qui, malgré tous les éloges que l'on s'efforce de leur donner, n'est encore aux yeux de la nation qu'un objet de mépris et d'avilissement.

Quelle profession, en effet, que celle d'apprendre à tromper les hommes, à séduire la jeunesse, à mépriser des parens, à vivre dans le crime, à flatter les passions, à honorer les vices, à accréditer les erreurs! telles sont les leçons du théâtre. Les personnes qui les donnent, presque toutes débauchées ou prêtes à le devenir, emploient jusqu'à l'indécence la plus outrée, soit dans leurs gestes, soit dans leurs manières de se présenter, pour s'associer des complices de leurs crimes et de leurs impudicités.

Le diable, toujours attentif à faire valoir son œuvre, remue toutes les passions de ceux qui représentent et de ceux qui regardent, de celles qui déclament et de celles qui écoutent, pour faire un assemblage monstrueux de pensées lascives et de désirs criminels. L'amour est toujours l'amour, comme un tyran qui captive les esprits et les cœurs, paraît et reparaît sous mille formes diverses, parle, pleure, gémit, s'agite et se tourmente jusqu'à ce qu'il ait tout soumis aux lois de son empire.

Alors les pompes de Satan se déploient dans tout leur éclat, le goût de la parure et de la vanité se communique de rang en rang, les yeux s'ouvrent ainsi que les oreilles, et le cœur reçoit la moisson de tout ce que la corruption a recueilli pour empoisonner les ames. Que sont en effet les pompes du démon, sinon ses triomphes? et où sa victoire est-elle plus complète qu'aux spectacles? N'est-ce pas là qu'il domine, en foulant aux pieds les lois de l'Evangile et les règles de la pénitence; qu'il vous arrache des pleurs

sur des aventures criminelles et scandaleuses; qu'il attache votre esprit et votre cœur à ces récits pernicieux; qu'il remplit votre mémoire d'images impures; qu'il vous fait avaler un poison d'autant plus dangereux qu'il flatte votre goût et qu'il est mieux préparé?

Grand Dieu! est-ce là votre religion? Est-ce là ce que vous nous avez enseigné? Est-ce à ce prix que vous donnerez votre royaume éternel? Les amateurs des spectacles espèrent-ils donc que vous leur direz un jour: Venez, mes bien-aimés, venez recevoir des couronnes immortelles, parce que vous avez plus fréquenté les théâtres que mes temples, parce que vous vous y êtes remplis des maximes du monde que j'ai maudit, parce que vous y avez enivré vos sens de tout ce que ma loi condamne, parce que vous y avez cherché tout ce que votre baptême vous défendait, parce que vous y avez sacrifié au démon l'ennemi de mon Eglise, l'ennemi de toute vérité; et vous, mes saints, qui avez pleuré, gémi, crucifié votre chair pour ma gloire et pour mon amour, allez au feu éternel?

Je vous le demande, mes frères, cette supposition n'est-elle pas la plus étrange? ne vous fait-elle pas trembler? Et voilà cependant quelle est la triste conséquence de votre enthousiasme pour les spectacles et de votre ardeur à les excuser. Ou ils sont bons, ou ils sont mauvais, point de milieu. S'ils sont bons, dès lors Dieu récompensera ceux qui les fréquentent; si au contraire ils sont mauvais, comment ose-t-on les justifier, comment ose-t-on y assister?

Me direz-vous qu'ils sont une œuvre indifférente? Mais comment! dans le cours d'une vie chrétienne, il y aurait une partie du jour qu'on pourrait perdre? Comment! on rendra compte des paroles inutiles, et les actions inutiles ne seraient point imputées? Comment! dans une religion qui nous oblige de rapporter à Dieu tout ce que nous faisons, de mortifier nos sens, de crucifier notre chair, d'user de ce monde comme n'en usant pas, il nous sera permis de suivre les folies du siècle et de nous y livrer? Comment! sous les lois d'un Evangile qui nous ordonne d'arracher notre œil s'il nous scandalise, il nous sera libre de nous exposer au plus grand danger? Quels paradoxes, et quelles inconséquences!

C'est le démon qui vous joue lorsqu'il vous suggère de telles réponses, et toutes vos objections au sujet des spectacles sont la meilleure preuve que le démon vous tient dans ses filets. Si saint Augustin s'accuse dans ses Confessions (ce livre immortel qu'on ne peut trop lire ni trop méditer) d'avoir répandu des pleurs sur le sort de l'infortunée Didon; s'il en demande pardon à Dieu dans

toute l'amertume de son cœur et à la face de tout l'univers, comment justifierez-vous les larmes que vous versez continuellement aux théâtres ? Ah ! quand elles couleraient pendant toute votre vie, elles ne seraient pas suffisantes pour expier vos péchés, et vous ne les réservez que pour vous rendre plus coupables, que pour exprimer votre sensibilité sur des aventures romanesques vraiment dignes de mépris et de pitié.

Lisez l'histoire de l'Eglise, et vous verrez à quelles pénitences on condamnait autrefois celui qui avait assisté aux spectacles, et vous verrez qu'ils furent toujours regardés par les Chrétiens comme l'école du démon, et qu'il déclara souvent lui-même par la bouche des possédés qu'on exorcisait qu'il s'était emparé de leur esprit, parce qu'il les avait trouvés au théâtre, c'est-à-dire dans un lieu qui lui appartenait; de sorte qu'il n'y a pas lieu de douter que l'Apôtre n'ait voulu parler des spectacles lorsqu'il publie qu'on ne peut assister à la table des démons et à celle de Jésus-Christ : *Non potestis bibere calicem Domini, et calicem dæmoniorum.*

Ah ! si le Seigneur voulait vous révéler, au milieu même de ces spectacles que vous fréquentez, quelle est maintenant la destinée de ceux qui les inventèrent, de ceux qui en sont les héros, hélas ! saisis du plus terrible effroi, vous verriez des hommes couverts d'un vêtement de feu, demandant, comme le mauvais riche, une goutte d'eau pour rafraîcher leur langue, maudissant d'une voix épouvantable le moment qui les vit naître, et cherchant dans les abîmes un repos qu'ils ne trouveront jamais. Eh ! plût à Dieu, mes frères, que ce spectacle s'offrît à vos yeux, au lieu de celui que vous allez chercher, et que le Dieu terrible et vivant vous convainquît, par cette image de sa justice, combien il sera redoutable envers les amateurs des théâtres, et les poètes qui contribuent à les entretenir.

Mais, sans recourir à ces événemens, dont la religion nous garantit la vérité, quoiqu'ils ne s'accomplissent pas sous nos yeux, comment n'êtes-vous pas frappés de tous ces morts qu'on fait en quelque sorte revivre, pour vous intéresser ? Comment ne redoutez-vous pas un plaisir qu'on ne vous fait sentir qu'en remettant sur la scène des empereurs, des rois, des héros qui ne sont plus, c'est-à-dire des hommes dont la mémoire doit vous avertir de votre dernière fin, et vous dégoûter pour jamais de tout ce qui respire la mollesse et la vanité ?

Mais n'attendons rien d'un spectacle où le démon préside, d'un spectacle qu'il anime, et qu'il a fait succéder au culte des

idoles. Rien n'y sert qu'à la ruine des Chrétiens, et la vertu même n'y est représentée que d'une manière à la rendre ridicule : aussi voyons-nous qu'il n'y a point d'examen de conscience où l'on ne mette au nombre des actions contraires à la pureté l'assistance aux spectacles ; aussi voyons-nous que tous les confesseurs qui remplissent les devoirs de leur ministère, et qui ne délient les pécheurs que lorsqu'il faut les délier, refusent la grace de l'absolution à tous ceux qui fréquentent les théâtres.

Ajoutons à tant de vérités que c'est participer à l'excommunication des comédiens que de se rendre à leurs assemblées ; que c'est les entretenir dans leur révolte contre l'Eglise et dans leur impénitence que de payer leurs actions, et que si l'on doit faire tous ses efforts pour arracher au démon une ame pour laquelle Jésus-Christ est mort, on ne peut sans la plus horrible impiété contribuer à sa damnation.

Je ne vous dirai point ici, mes frères, que vous privez les pauvres de leur substance, lorsque vous dépensez pour les spectacles ; que vous perdez un temps dont toutes les minutes sont le prix même du sang de Jésus-Christ, et des moyens de salut ; que vous entraînez par votre exemple, et des personnes qui se font peut-être un devoir de vous imiter, et que, quand même les spectacles ne vous feraient nulle impression, vous répondrez devant le Seigneur du mal qu'ils peuvent causer à ceux qui vous suivent ou que vous y conduisez. (Le même.)

Les spectacles ne peuvent pas être rapportés à Dieu ; donc ils sont défendus.

Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocens pour des Chrétiens. Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ ? car dans la religion il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassemens et des plaisirs qu'on peut appeler indifférens ; mais les plaisirs les plus indifférens que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universelle-

ment reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassemens? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres, en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'ame, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ, dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est...; hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout Chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Eglise. (MASSILLON, *Sur le petit nombre des Elus.*)

Les spectacles sont les plus terribles écueils pour l'innocence et pour la vertu.

Ne vous attendez pas, Chrétiens mes frères, que, pour vous peindre les écueils du théâtre, j'entre ici dans des détails plus propres à vous y attacher qu'à vous en dégoûter, et que j'aille déshonorer mon ministère par des peintures indignes de la sainteté de ce lieu. Je sais, avec le grand Apôtre, qu'il y a des choses qu'on ne doit pas même nommer parmi le peuple de Dieu : *Nec nominetur in vobis;* que le portrait même du vice est un objet dangereux; et

que c'est en quelque sorte participer au crime que de le représenter avec des couleurs capables de le faire aimer.

Il suffit de vous dire, mes frères, avec tous les docteurs de l'Eglise, que le théâtre est le foyer de l'amour profane et l'école du libertinage, l'empire de la volupté, et conséquemment l'écueil de l'innocence; mais je ne veux que votre propre témoignage, que l'aveu de votre propre cœur, pour constater ces vérités. Combien de fois n'avez-vous pas senti des mouvemens d'orgueil et d'impureté s'élever dans votre ame, et la remplir de toutes sortes d'images, lorsqu'on exprimait le langage de ces passions avec tant de force et tant d'énergie? Les vers se gravaient dans votre mémoire, et les sentimens dans votre cœur, de sorte que vous ne respiriez plus que les mêmes vices, et les mêmes erreurs qu'on mettait sur la scène, et qu'on travestissait.

Ah! s'il nous est ordonné de faire un pacte éternel avec nos yeux, pour ne pas nous exposer à considérer un objet dangereux; si, selon la sagesse éternelle, on a déjà commis l'adultère dans son cœur, lorsqu'on regarde une femme avec un œil d'envie; s'il faut être en garde contre toutes les occasions qui nous environnent dans la crainte de nous laisser surprendre par le péché; si, lorsqu'on aime le danger, on y périt, comment excuser les théâtres qui présentent à la vue des actrices chargées de tout l'attirail propre à séduire, qui ne retentissent que des charmes de l'amour, qui ne préconisent que les plaisirs des sens, et qui ne s'annoncent qu'avec tous les attributs du luxe et de la volupté?

Eh quoi! mes frères, Jérôme a toute la peine possible à oublier, au milieu des images de la mort et de la solitude la plus profonde, les traces que les spectacles de Rome laissèrent dans son imagination; Antoine, courbé sous la haire et sous le cilice, a besoin de toute la grace et de tous ses efforts pour résister à la violence des tentations qui l'assiègent; Benoît, continuellement appliqué à méditer les éternelles vérités, est obligé de se rouler dans des épines, pour ne pas consentir à de mauvais désirs, et l'on pourra sans risque, sans danger, sans scrupule, s'exposer aux périls d'un spectacle où l'on n'aperçoit que des objets de séduction?

Mais, dites-moi, je vous prie, si le démon voulait vous tenter, sous quelle figure plus séduisante pourrait-il vous apparaître que sous celle des personnages qui jouent la comédie? Quelle indécence dans leurs gestes et dans leurs habits! quelle immodestie dans leurs danses et dans leur maintien! quelle mollesse dans leur expression! oui, je défie Satan lui-même de pouvoir mieux réussir;

que dis-je? on le voit, on l'entend, on le reconnaît à chaque instant.

En pouvez-vous douter, mes frères, après les scandales et les désordres que cause journellement la fréquentation des spectacles? Ah! c'est là, vous le savez, qu'ont commencé tant de divorces qui mettent une misérable actrice à la place d'une légitime épouse, qui ruinent des familles entières, et qui sont des objets continuels de gémissemens; c'est là que des regards lascifs entraînent le cœur, et que l'ame devient coupable d'adultère.

Lorsque vous sortez du spectacle, dit saint Chrysostôme, et que vous revenez dans vos maisons, brûlant du feu de cette concupiscence que le théâtre a allumé dans vos veines, vous méprisez une femme sage et modeste, et vous n'êtes remplis que des airs lascifs que vous avez entendus; que des visages immodestes que vous avez vus; que des leçons de vanité qu'on vous a données. Je vous exhorte donc, continue ce Père, à abhorrer les spectacles publics, et à en arracher tous ceux que vous pourrez. Tout ce qu'on y aperçoit n'a été inventé que pour votre perte, et tout ce que vous en retirerez sera votre condamnation.

Quels mots, grand Dieu! quels mots! ne frisonnez-vous pas, mes frères, à ce terme de *damnation*, et regarderez-vous encore le théâtre comme une école de sagesse et de vertu? Qui est-ce qui peut ignorer qu'il empoisonne tout ce qu'il offre au public, et que les tragédies même les plus saintes, en passant par la bouche de ces acteurs justement flétris par la religion et par les lois, deviennent des occasions de se perdre? N'est-ce pas faire servir Dieu lui-même à l'iniquité que d'entendre prononcer son saint nom par des personnages dont la profession l'outrage et le déshonore? *Servire me fecistis iniquitatibus vestris?*

Que ne puis-je rassembler ici sous vos yeux tous ceux dont les spectacles ont corrompu les mœurs; tous ceux dont ils ont causé la ruine éternelle! Les pères ne savent souvent à qui s'en prendre, lorsque leurs enfans s'abandonnent aux plus grands excès; les mères vont chercher dans des circonstances éloignées la cause du scandale de leurs filles; et c'est le théâtre, n'en doutez pas, qui a perdu les uns et les autres. C'est là qu'on apprend à tromper un père sagement économe; à surprendre la vigilance d'une mère attentive; à nouer des intrigues avec des domestiques, à en faire des confidens, pour venir à bout d'effectuer de mauvais désirs, et de se livrer aux plus honteuses passions. C'est là qu'on apprend à se ménager des entrevues secrètes avec un amant passionné, à lui faire

parvenir des lettres et des billets ; à trouver de l'argent à crédit, et des usuriers faciles et commodes; c'est là, en un mot, qu'on apprend à ne plus rougir, à regarder le crime comme une galanterie, le mensonge comme une adresse, le luxe comme une bienséance, l'obéissance aux parens comme une tyrannie.

Ne nous dites pas que les théâtres sont aujourd'hui châtiés, de manière qu'il n'y a nul risque à les fréquenter. Ah ! cette espèce de voile qu'on met maintenant sur les vices, soit en garant les aventures, soit en colorant les expressions, ne sert qu'à exciter davantage les désirs déréglés ; et je ne veux que votre propre aveu pour vous en convaincre. Combien de fois ne vous a-t-on pas entendus dire que des objets présentés d'une manière indécente et grossière étaient mille fois plus propres à vous dégoûter du vice qu'à vous y attacher !

Mais, vous êtes autant inconséquens que déraisonnables, lorsqu'il s'agit de justifier ce qui flatte vos passions et ce qui nourrit votre mollesse et votre oisiveté, autrement il y a long-temps que vous auriez vu, avec toute l'Eglise dont vous devez écouter les lois, que les spectacles sont la ruine des bonnes mœurs.

Ne passons pas si légèrement sur l'article de l'Eglise, d'autant mieux qu'elle a sans doute l'autorité de vous commander, et que vous vous révoltez contre elle toutes les fois que vous fréquentez les théâtres. Sentez-vous toute la force de cet argument que je vous défie d'éluder ? Car, ou vous êtes enfans de l'Eglise, ou vous ne l'êtes point, et dans l'un ou l'autre cas, votre jugement est prononcé. Ah ! mes frères, n'y eût-il que la rébellion que vous arborez contre l'Eglise et contre ses ministres, lorsque vous allez aux spectacles, vous devriez la regarder avec la plus grande horreur, et frémir au seul aspect de ceux qui voudraient vous y entraîner.

Vous nous soutenez toujours qu'il n'y a point de mal ; mais qui, de vous ou des successeurs des Apôtres que vous devez écouter comme Jésus-Christ, et que vous ne pouvez mépriser sans le mépriser lui-même, jugera cette question ?

Mais qui, de vous ou des dispensateurs des saints mystères établis juges des péchés, chargés de les remettre et de les retenir, décidera ce point important ? Il n'y a plus de moyen de nier, plus lieu de douter. L'Evangile, les Apôtres, les Conciles, les Pères, les Docteurs, tous les saints ont frappé d'anathème quiconque fréquenterait les théâtres. S'ils ne vous font point d'impression, c'est peut-être, hélas ! parce que vous êtes tellement corrompus que rien n'est plus capable de vous pervertir, parce que vous êtes telle-

ment familiarisés avec le crime que rien ne peut plus vous séduire; parce que vous êtes rassasiés de ces infâmes voluptés dont l'habitude conduit à l'endurcissement; parce que le péché qui règne en vous vous rend insensibles aux plus terribles vérités. Ouvrez les yeux, sortez de votre léthargie, reprenez les sentimens de foi dont vous vous êtes malheureusement dépouillés, et vous reconnaîtrez que ces spectacles que vous excusez avec une espèce de frénésie sont l'antipode du Christianisme, et que c'est le comble de l'impiété et de la folie que de vouloir les justifier comme n'étant contraires ni à l'Evangile ni aux bonnes mœurs.

Les Chrétiens sont-ils faits, dit saint Chrysostôme, pour entendre des fables diaboliques et des airs qui ne respirent que l'impudicité? Doivent-ils loger le démon dans la demeure du Saint-Esprit? Grand Dieu! quelle génération que la nôtre en comparaison de celle qui fit les beaux jours de l'Eglise! Alors on craignait jusqu'à l'ombre du mal; alors on regardait le théâtre comme une source empoisonnée, et ceux qui en étaient les acteurs comme les sacrificateurs du démon. Y aurait-il donc un double Evangile, un pour ces temps-là, et l'autre pour ceux-ci? Mais qu'est-ce qui ne sait pas que les hommes changent; que la loi de Dieu demeure éternellement, et que par conséquent il est aussi certain aujourd'hui qu'il l'était autrefois que l'innocence fait presque toujours naufrage au milieu des spectacles; qu'on en revient avec le cœur rempli des plaisirs et des vanités du monde, et qu'il n'y a rien qu'on doive plus redouter que leur fréquentation?

En vain on veut vous persuader qu'ils rendent l'ame compatissante, et que, lorsqu'on verse des pleurs à certains récits, c'est une marque indubitable qu'on est humain et généreux. Eh! qu'importe à l'humanité, mes frères, qu'on pleure la mort de César; qu'on s'afflige des malheurs d'Iphigénie; qu'on plaigne le sort d'Andromaque; qu'on gémisse sur les infortunes romanesques, si l'on est insensible aux maux de son prochain; si, au sortir même du théâtre, on brusque les pauvres au lieu de les assister; si l'on envisage d'un œil sec les misères qui les environnent et les plaies qui les couvrent? L'humanité ne consiste ni dans les pleurs ni dans les soupirs; mais dans les actions qui soulagent le malheureux, dans des manières qui le consolent, dans des encouragemens qui l'empêchent de s'abattre et qui le tranquillisent.

N'attendez donc des spectacles que des vices et des erreurs; et croyez que, s'ils sont l'écueil de l'innocence, ils sont encore celui

de la religion, seconde raison qui doit vous en inspirer toute l'horreur.

Il n'y a qu'un pas à l'incrédulité quand le cœur est corrompu, dit le docteur angélique; et puisque le théâtre est l'école du libertinage, il doit l'être aussi de l'irréligion. On ne se familiarise point impunément avec les spectacles, selon l'expression de saint Bonaventure; ils conduisent à l'impiété comme au crime, et la chose ne doit pas nous paraître extraordinaire, attendu que la foi s'éteint presque toujours là où les passions dominent.

Or, je vous le demande, mes frères, peut-on dire qu'elles ne règnent pas aux spectacles, ces scènes malheureuses où l'on ne déclame que pour séduire; où l'on ne gesticule que pour mieux insinuer les vices et les faire fermenter? Aussi voyons-nous que ces incrédules dont le cœur est corrompu sont les plus grands partisans des spectacles, les plus célèbres apologistes des théâtres. Ils sentent que cette école est nécessaire pour détruire insensiblement l'hommage qu'on doit à Dieu, et soit par leurs discours, soit par leurs écrits, ils font tout ce qu'ils peuvent pour la mettre en honneur.

Examinez ceux qui travaillent pour le théâtre, ceux qui récitent, ceux qui écoutent, et vous trouverez dans le plus grand nombre des personnes qui vivent sans espérance et sans foi. Il est tout naturel qu'à force de voir tout l'étalage des vanités du monde, on oublie le ciel; qu'à force d'entendre préconiser l'amour et les plaisirs des sens, on fasse son Dieu de ce qui flatte les passions et la chair. Le cœur séduit commence à désirer qu'il n'y ait point d'Enfer, et à la fin il se le persuade.

On peut résister à ces sortes d'impressions lorsqu'elles ne sont qu'un sentiment passager excité par la violence de quelque tentation; mais quand elles naissent de quelque circonstance préméditée; quand elles ont pour principe et pour mobile une chose aussi réfléchie et aussi combinée qu'un spectacle, alors l'ame ne peut plus se défendre, et elle finit par douter des vérités les plus certaines.

Lorsqu'on fréquente le théâtre, dit saint Chrysostôme, on vient à l'Eglise avec dégoût, on n'y entend qu'avec peine discourir sur la pudeur et la modestie, on ne peut plus souffrir la prédication et le chant des psaumes; et du désir que l'on a que toutes ces choses soient vaines et frivoles, on vient malheureusement à bout de s'en convaincre.

Tel a été le commencement, et telle a été la marche de bien des

incrédules, qui sont aujourd'hui les apôtres du déisme, et qui, pour avoir fréquenté les spectacles, préparent sans s'en défier les voies mêmes à l'Antechrist.

Qu'y a-t-il en général de plus ardent que les poètes contre la religion et contre les dogmes; c'est-à-dire ces personnages qui composent des tragédies ou des comédies, et qui n'ont pour l'ordinaire qu'une brillante imagination en partage? Il est difficile de ne pas trouver dans leurs fictions romanesques, dans leurs morceaux les plus saillans, quelque trait ou contre la Divinité même, ou contre le culte qu'on lui rend. Ils regardent cette impiété comme l'assaisonnement de leurs ouvrages, et ils s'en font un jeu.

Hélas! vous n'avez vu que trop souvent dans les cercles applaudir à ces malheureux vers qui insultaient à la majesté suprême, et qu'on avait eu l'audace de réciter en plein théâtre. C'est ainsi qu'on sème l'incrédulité, et que, sous prétexte de louer une saillie, on fait souvent l'éloge d'un blasphème.

Que résulte-t-il de ces maux, si ce n'est des malheurs plus grands encore? En effet le temps de la confession arrive, et comme on sent qu'on ne veut pas interrompre la coutume d'aller au théâtre, on s'éloigne des sacremens, et l'on finit par n'en plus recevoir; mais, afin que les remords ne viennent pas troubler les plaisirs ni la fausse sécurité dans laquelle on veut vivre, on cherche avec avidité soit dans les livres des impies, soit dans leurs discours, des prétextes pour ne plus rien croire. De ce terrible état on passe à des railleries sur l'Eglise et sur ses ministres, à un mépris général pour tout ce qu'elle prescrit; et voilà, mes frères, comment les spectacles sont ordinairement une source d'incrédulité.

Si les choses ne vont pas jusqu'à cette extrémité, et si l'on conserve encore quelques étincelles de foi, ce n'est plus qu'une foi morte, une foi qu'on trouve le moyen d'allier avec la pratique extérieure de la loi. Ainsi l'on fait l'éloge du Christianisme, et l'on n'a plus d'ame que pour les plaisirs; ainsi l'on passe alternativement du bal au salut, de la sainte Table au théâtre où l'on ose venir avec les lèvres encore teintes du sang de Jésus-Christ; ainsi l'on s'abandonne à une vicissitude de confessions et de rechutes, et l'on croit avoir tout gagné ou parce que l'on a malheureusement trouvé un confesseur cruellement indulgent, selon l'expression de saint Cyprien, ou parce qu'on a contracté l'affreuse habitude de ne plus s'accuser de la fréquentation des théâtres.

Terrible état où l'on s'imagine être vivant, et où l'on est véritablement mort, état où l'on persévère ordinairement jusqu'à la fin

de ses jours; état qui est celui du plus grand nombre; et Dieu veuille, mes frères, que ce ne soit pas le vôtre, et qu'actuellement même que je vous fais voir le danger des spectacles, vous ne murmuriez pas en secret contre la sévérité de cette morale, comme si elle n'était pas celle de l'Evangile, et comme si j'exagerais sur cette matière, uniquement à dessein de vous effrayer.

A Dieu ne plaise que je donne dans de pareils excès! j'ai appris de l'apôtre saint Jean que quiconque ajoute un seul *iota* aux livres saints doit s'attendre à être retranché pour jamais du livre de vie, et si je suis coupable aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins, ce sera plutôt pour avoir adouci les expressions des saints Pères, dans la crainte d'effaroucher un siècle aussi lâche que le nôtre; car il est bon que vous sachiez que les Cyprien, les Jérôme, les Basile, les Chrysostôme, les Augustin, ont tous parlé de l'assistance au théâtre comme d'une véritable apostasie.

Vous me répondrez peut-être qu'il faut donc se retirer dans les déserts. Eh! quand vous prendriez ce parti, mes frères, vous ne feriez que ce qu'ont fait tant d'illustres pénitens qui avaient une ame à sauver comme vous: mais je sais que ce genre de vie ne convient pas à tout le monde, et s'il est vrai qu'on se sanctifie dans la solitude, il n'est pas moins certain qu'on obtient la même grace au milieu des villes et des cours. L'Evangile est pour toutes les conditions et pour tous les états; mais ce n'est ni en suivant le torrent du siècle ni en se conformant à ses maximes qu'on peut arriver au royaume des cieux.

Si l'on objecte que les spectacles sont permis, cette objection n'empêche pas qu'ils ne soient dangereux. Il y a des choses même autorisées par les lois que la conscience ne permet pas d'adopter. La prescription vous donne le bien de votre voisin, si depuis trente ans vous avez une possession non interrompue; mais profiterez-vous de cet avantage quand vous serez intérieurement convaincu qu'il ne vous appartient pas? Les gouvernemens tolèrent des lieux que la seule bienséance ne permet pas de nommer; mais les fréquenterez-vous, pour peu que vous respectiez la décence et que vous ayez des mœurs? Ce n'est point à vous, mon frère, à réformer les abus ou les usages qui sont dans l'univers; mais c'est à vous à les rejeter sitôt qu'ils ne s'accommodent pas avec l'Evangile, cette règle toujours vivante sur laquelle nous serons tous jugés.

C'est dans ce livre, et non ailleurs, que je puise, ô mon Dieu, les grandes vérités que j'ose annoncer ici en votre nom; c'est

dans ce livre qu'on trouve les plus fortes preuves contre les spectacles et contre ceux qui les fréquentent; livre éternel, livre divin, où chaque page est un arrêt qui proscrit les théâtres comme étant la ruine de la religion.

Quel est l'homme d'entre vous, mes frères, qui voulût mourir à la comédie, et qui osât à ce dernier moment offrir à Dieu son assistance aux spectacles comme une œuvre méritoire?

Hélas! il n'y a personne qui ne reconnaisse alors que c'est véritablement un péché de fréquenter les théâtres, et qui ne demande pardon au Seigneur d'y avoir été. La mort est le moment qui dessille les yeux, et l'on peut s'en rapporter à ce que la conscience reproche alors.

Mais que de remords étouffés pendant qu'on jouit d'une bonne santé! Que de personnes qui pensent intérieurement comme nous sur le danger des spectacles, et qui attendent à la mort à se repentir de les avoir suivis! La vérité ne doit-elle donc se faire entendre qu'au moment où l'on ne peut presque plus parler, et faudra-t-il perdre son ame pour un respect tout humain? (Le P. Soanen.)

Paroles déshonnêtes qu'on entend au spectacle.

Le Chrétien n'est point fait pour les joies, les divertissemens, les plaisirs; laissez-les aux gens de théâtre, à ceux qui se sont enrôlés sous l'étendard du démon; ils ne conviennent pas à ceux qui sont appelés à un royaume immortel, de qui les noms sont inscrits sur les registres de la cité céleste, et qui font profession d'une milice toute spirituelle. C'est le démon, oui, le démon seul, qui a fait un art de ces jeux et de ces divertissemens, pour attirer sous ses bannières les soldats de Jésus-Christ, relâcher leur vigueur et comme les nerfs de leur vertu. C'est dans ce dessein qu'il a dressé dans vos places publiques des théâtres, où il exerce et forme de ses mains ces instrumens de corruption pour les lâcher dans la ville, et par eux empoisonner les mœurs publiques. Saint Paul ne vous commande-t-il pas de les fuir quand il vous défend les paroles déshonnêtes, les bouffonneries? Mais quand vos comédiens en profèrent, de ces paroles, quand ils y mêlent la licence et le blasphème, c'est à qui en rira, à qui applaudira, à qui ramassera le plus avidement sur sa tête les charbons de feu dont l'Apôtre menace ces criminelles joies. Vous ne réfléchissez pas que leur applaudir c'est les encourager, et par conséquent c'est encourir comme eux, et

plus qu'eux, les châtimens auxquels ils se dévouent. Car enfin, s'il n'y avait point de spectateurs qui les approuve, il n'y aurait point d'acteurs. Mais quand ils vous voient abandonner pour courir après eux, et vos occupations et vos travaux, leur apporter le fruit de vos laborieuses économies, tout sacrifier en un mot pour le vain plaisir de les entendre, c'est pour eux un engagement à redoubler d'efforts pour vous plaire; non pas que je prétende les excuser : ce que je veux, c'est de vous convaincre que s'ils sont coupables, vous l'êtes plus encore, vous qui assistez à ces jeux et y passez des journées entières. C'est vous qui, dans ces représentations malheureuses, profanez la sainteté du mariage, et le déshonorez par le ridicule dont il se montre couvert à tous les yeux. Cet acteur qui l'avilit sous le masque est moins coupable que vous, qui prêtez la matière de ces indécentes plaisanteries, vous qui les excitez et leur fournissez de continuels alimens par votre empressement, par les scandaleux témoignages de satisfaction, vos battemens de mains; vous qui concourez de tous vos moyens au succès de ces œuvres sorties de cet atelier du démon. Mais dites-moi de quels yeux, rentré dans votre maison, pourrez-vous regarder une épouse que vous venez d'outrager si cruellement sous un nom emprunté? Quelle idée prendrez-vous de tout le sexe, à qui l'on vient d'appliquer de la sorte l'écriteau d'infamie? — Ce ne sont, me dites-vous, que des fictions. — Des fictions, dites-vous, qui ont enfanté tant d'adultères et bouleversé tant de familles! et voilà ce qu'on ne regarde plus comme un mal. Mais ce qui me fait gémir, moi, et qui m'afflige profondément, c'est que la représentation d'un crime aussi grand, aussi important pour la société tout entière que l'est l'adultère, ne provoque autre chose que des rires, que des cris et des applaudissemens d'allégresse. — Ce n'est que l'image et non la chose. — Et je vous réponds que cette image est criminelle; que ceux qui la montrent méritent les plus sévères châtimens d'oser reproduire par l'imitation ce que toutes les lois défendent d'exécuter. Si l'adultère est mal, c'est un mal de l'imiter. Mais ce que je n'ai pas dit encore, c'est que ces fictions amènent bientôt des imitations trop réelles. Ces représentations de passions adultères, combien d'adultères elles engendrent! combien d'impuretés et de désordres! Vous y assistez sans répugnance, je dis plus, avec plaisir : accoutumé au spectacle du crime, on en contracte bientôt le besoin et l'habitude. On ne soutiendrait pas chez soi ni en public l'aspect d'une nudité honteuse: au théâtre on la voit sans rougir; et, à force de la voir, on cessera d'en être ému. — Mais cette femme

que je vois au théâtre, elle fait métier d'infamie. — N'importe, c'est toujours une femme : et qu'elle soit libre ou esclave, son déshonneur est toujours celui du sexe ou de la nature. S'il n'y avait point de mal dans ces indécences, pourquoi, hors du théâtre, en êtes-vous scandalisé? Pourquoi, quand quelque chose de semblable se montre en public, détournez-vous les regards, et criez-vous à la violation de l'honnêteté publique? est-ce que ce qui blesse l'honnêteté quand on est seul ne la blesse plus quand on a des témoins? (Saint Chrysostôme [1].)

Dans l'intérêt même du plaisir ce n'est point au spectacle qu'il faut se rendre.

Vous me parlez des plaisirs du spectacle : vous ne me parlez pas des dangers qu'il entraîne. Ses plaisirs? Mais est-il bien vrai qu'il en donne de si réels? Au retour de ces spectacles, interrogez ceux qui sortent de nos temples; demandez-leur s'ils n'ont pas goûté un plaisir, et bien plus vif que le vôtre, celui d'entendre la voix de nos Prophètes, de recevoir les divines bénédictions, de recueillir les fruits de la doctrine du salut, de fléchir la justice du Seigneur, d'implorer sa miséricorde, de purifier leur ame par l'humble aveu de leurs péchés. Ils n'ont pas comme vous insulté à l'Eglise par une criminelle désertion, témoigné pour nos Prophètes un insolent mépris; méconnu, outragé la loi du Seigneur et sa personne; ils n'ont pas été se mêler aux divertissemens impurs des démons, ouvert les oreilles et leur cœur aux traits de la médisance et de la satire, perdu le temps en profanes dissipations pour revenir ensuite dans leurs maisons les mains vides de toute bonne œuvre. Dans l'intérêt même du plaisir, ce n'est point là, c'est ici, dans nos églises, qu'il fallait vous rendre; vous n'avez rapporté de ce spectacle qu'une conscience accusatrice, que le repentir et le remords, que la honte et la confusion; vous auriez quitté les saints autels avec la paix de l'ame, avec le droit de parler librement à tous de ce qui se passe dans nos assemblées. Vous payez par de longs supplices une ombre de plaisir bientôt évanouie. Ici, pour quelques larmes répandues devant le Seigneur, vous acquérez d'ineffables jouissances et des plaisirs qui dureront plus d'un jour. (Le même [2].)

[1] Hom. vi, *in Matth.* — [2] *De Anna*, serm. iv.

Péroraison.

Je conçois bien, mes frères, que Dieu vous ayant donné des désirs et des yeux, vous devez naturellement souhaiter des spectacles. Mais ne savez-vous pas que la Providence y a magnifiquement pourvu? et, afin de n'en pas douter, considérez ce firmament où les étoiles comme en sentinelle attendent les ordres du Dieu qui les conduit; contemplez ce soleil qui, toujours ancien et toujours nouveau, vous offre journellement l'image des plus brillantes couleurs et des plus superbes décorations; regardez cette lune qui, par la douceur de sa lumière, donne à la nuit même des beautés que tout l'art des peintres ne peut imiter; voyez cette terre qui, par la plus admirable variété, se couvre successivement de fleurs et de fruits, et paraît un assemblage d'émeraudes, de saphirs et de rubis; fixez la majesté de ces mers qui, promenant leurs flots d'un bout du monde à l'autre, transportent les richesses et les passions des humains, et qui, toujours prêtes à engloutir la terre, se voient continuellement arrêtées par un grain de sable que le Tout-Puissant oppose à leur fureur; enfin, considérez-vous vous-mêmes, admirez les merveilles qui résultent de l'union de votre ame avec votre corps, et donnez à vos pensées un essor qui les conduise à ces espaces immenses et à ces jours éternels pour lesquels nous sommes nés.

Voilà, mes frères, les spectacles du Chrétien, les spectacles du philosophe, les spectacles de tout homme qui réfléchit. Si vous ne les trouvez pas assez touchans, et si vous aimez ces événemens qui intéressent l'ame, qui remuent le cœur et qui arrachent des pleurs, ah! lisez l'histoire de Joseph, celle de Moïse, celle des Machabées, histoires si attendrissantes, si supérieures à toutes les fictions, que ceux mêmes qui ont voulu les mettre en vers, et qui ont cru les embellir, les ont défigurées; lisez les souffrances de Jésus-Christ, les circonstances de sa douloureuse passion, celles de son ignominieux crucifiement, et si vous ne versez pas des larmes, c'est que votre cœur n'a de sentiment que pour les crimes et pour les fables.

Lisez les Actes des Martyrs, et c'est là que vous verrez des membres palpitans sur des roues; des corps mis en pièces par la rage des bourreaux; des têtes séparées de leurs troncs par l'activité d'un feu dévorant; des hommes tout vivans couverts de bitume et de poix, allumés comme des torches pour servir de lumière aux passans; des hommes exposés dans les cirques et dans les amphi-

théâtres, à la férocité des tigres et des lions, comme un spectacle propre à amuser les peuple et les empereurs. C'est là que vous verrez des mères qui encouragent elles-mêmes leurs filles à la mort, et qui considèrent leurs tourmens avec une intrépidité que tout l'univers ne peut entamer; des vieillards qui se traînent avec joie au milieu des pierres et des injures, pour aller terminer leurs jours par les plus affreux supplices, et menacer les tyrans de la colère céleste.

Si enfin tous ces objets ne sont pas capables de vous frapper, retournez donc à vos spectacles lascifs et scandaleux; mais allez auparavant renoncer à votre baptême à la face de ces mêmes autels que vous prîtes autrefois à témoin des promesses que vous faisiez au Seigneur; allez effacer le registre où vous êtes inscrits comme Chrétiens; arborez publiquement la révolte contre l'Eglise dans le sein de laquelle vous êtes nés; choisissez le démon pour votre père, les Enfers pour votre héritage, et n'attendez plus de Dieu ni grace ni miséricorde.

Mais ne permettez pas, Seigneur, que ces malheurs se réalisent, rétablissez plutôt, ô mon Dieu, la gloire de votre culte; faites que tous les Chrétiens se souviennent de la grace de leur vocation; qu'ils abhorrent les spectacles comme absolument contraires à votre sainte religion, et qu'ils n'en connaissent point d'autre que la contemplation de ce royaume céleste où nous devons tous aspirer. Ainsi soit-il. (Le P. Soanen.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LES SPECTACLES.

EXORDE.

Socrus Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea; et stans super illam imperavit febri, et dimisit illam.

La belle-mère de Simon avait une fièvre violente; on pria Jésus de la secourir : s'approchant d'elle, il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta. (*Luc.*, IV.)

La belle-mère de Pierre, brûlée des ardeurs d'une fièvre violente, c'était, dit Saint Ambroise, la figure de notre nature agitée par les transports des passions. Hélas! mes frères, qu'est-ce même que l'incendie qu'une fièvre la plus ardente allume dans un corps, en comparaison des feux dont la bouillante cupidité brûle nos cœurs? Feux d'autant plus dangereux que nous ne voulons point les éteindre. Coupables frénétiques, nous ne cessons de repousser la main charitable qui voudrait nous guérir; et, bien loin de recevoir le remède qu'elle nous offre, nous saisissons avec fureur, nous buvons à longs traits, avec délices, le poison subtil qui nous donne la mort. Eh! comment voudrait-on s'en défier et le craindre? on s'obstine toujours à le méconnaître. Peut-être même en vain le nommerai-je aujourd'hui, en vain en découvrirai-je le danger. Esprit-Saint, donnez force et efficace à mon discours! Vos théâtres, mes frères, vos théâtres, c'est là le funeste foyer où s'allume, s'attise et se nourrit habituellement le feu des passions qui vous dévorent. Honorez-moi, je vous supplie, de votre attention; et vous détachant de tout préjugé, comme je proteste de m'en détacher moi-même, raisonnons ensemble de bonne foi, guidés par le seul amour de la vérité et de notre salut.

Saint Jean Chrysostôme commençant à traiter expressément ce sujet, disait à son peuple: Je pense, mes frères, que plusieurs de ceux qui sont aujourd'hui présens en ce lieu assistèrent ces jours derniers aux spectacles. (Messieurs, crainte que vous ne me soupçonniez d'exagérer la pensée du saint docteur, permettez que je

cite ici ses propres expressions.) *Equidem arbitror multos ex iis qui ad spectacula discesserant hodie præsentes esse.* Je voudrais les connaître, ajoutait-il: *Optarem autem istos qui sint palam nosse.* Si je les eusse connus, je les aurais empêchés d'entrer dans l'église: *Ut eos a sacris vestibulis arceam;* non pas cependant pour les en tenir toujours exclus, mais pour leur faire sentir la grièveté de leur faute, les faire rentrer en eux-mêmes, et les recevoir ensuite après qu'ils se seront corrigés: *Non ut perpetuo foris maneant, sed ut correcti denuo redeant.*

Avouez, messieurs, que ce zèle austère vous étonne. Ah! c'est qu'en effet vous ne connaissez le théâtre que par l'idée qu'un préjugé trop soutenu de vos passions vous en donne. Examinons donc aujourd'hui ce que le monde pense ordinairement des spectacles. Il les regarde comme un amusement indifférent en soi, honnête même par le motif qu'on s'y propose, et qui tout au plus deviendrait criminel par le danger qu'on pourrait y courir; mais danger à présent, dit-on, chimérique, le théâtre étant épuré comme il l'est de nos jours.

Là dessus, messieurs, je forme le plan de ce discours, en proposant simplement deux questions. Le théâtre est-il, comme on le prétend, indifférent en soi? Je l'examinerai dans la première partie. Et quand même on pourrait le regarder comme indifférent en lui-même, est-il vrai que l'innocence n'y court aucun risque? Nous le verrons dans la seconde partie. *Ave, Maria.* (L'abbé Clément, *Sur les Spectacles.*)

Le théâtre est-il, comme on le prétend, indifférent en soi?

Pour qu'une chose puisse être regardée comme indifférente en elle-même, il faut, messieurs, en premier lieu, qu'elle ne soit défendue par aucune loi; secondement, qu'on puisse, en lui donnant un motif honnête, la déterminer à quelque espèce de vertu. C'est la règle que donnait saint Augustin, et que suit après lui le torrent des docteurs. Avant que de décider sur les spectacles, il s'agit donc d'examiner: 1° si aucune loi ne les défend; 2° s'ils peuvent être rapportés à quelque fin véritablement honnête. Aussi est-ce bien là ce que prétend le monde.

Une loi qui défende les spectacles. Où est-elle, nous dit-on, cette loi? Est-ce dans l'Ecriture ancienne, ou dans la nouvelle? est-ce dans les saints Pères, ou dans les conciles? Oui, messieurs, c'est dans les conciles, c'est dans les saints docteurs, qui tous

ont prétendu qu'ils étaient véritablement condamnés dans l'Ecriture.

Mais je sais que vous opposez d'abord à tous les traits d'autorité un bouclier que vous croyez impénétrable; c'est la différence prétendue, que vous affectez d'exagérer, entre les spectacles anciens et les spectacles de nos jours. Autrefois, dites-vous... Oui, j'avoue qu'il était autrefois des spectacles infâmes par eux-mêmes, spectacles même d'une infamie grossière, spectacles qui eussent fait rougir les fronts les plus endurcis au crime; spectacles, crimes plutôt eux-mêmes que représentations de crimes : les ai-je peints de couleurs assez noires? Mais vous pensez que ce n'était que contre ces abominations grossières que les saints Pères déclamaient. Ces abominations grossières, ce n'était pas apparemment ce que les Chrétiens d'Antioche regardaient comme des divertissemens permis; car vous supposerez bien, sans doute, ces Chrétiens d'Antioche aussi réservés, aussi chastes qu'on peut l'être dans notre siècle : or, ce sont ces divertissemens, qu'ils croyaient permis, que saint Jean Chrysostôme assure et prouve être péchés. Ces abominations grossières, ce n'étaient pas, sans doute, ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont notre siècle a emprunté ce qui a paru de plus merveilleux sur nos théâtres; et ce sont ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que Tertullien, saint Augustin, saint Clément d'Alexandrie nomment dans le détail, et dont les représentations sont traitées par Tertullien d'inventions diaboliques, auxquelles saint Augustin s'accuse d'avoir assisté, comme d'un des plus grands péchés, et de la source même de tous les péchés de sa jeunesse, et que saint Clément d'Alexandrie défend à tout Chrétien sans réserve et sans exception.

Sans doute il était autrefois d'autres spectacles que les abominations grossières du cirque et de l'arêne; et jamais cependant les docteurs et les conciles en ont-ils fait la distinction pour permettre les uns et réprouver les autres? Ce sont tous les spectacles en général qui sont interdits aux Chrétiens par deux conciles d'Arles, et plus récemment encore, presque de nos jours, par un concile de Milan sous saint Charles. Ce sont tous les spectacles en général, dont saint Thomas décide qu'ils ne peuvent produire à ceux qui les représentent qu'un gain honteux, illicite et criminel. C'est, messieurs, que les raisons qui engagèrent de tout temps les conciles et les docteurs à les proscrire avec tant de sévérité conviennent à tous également et sans exception. Or, ces raisons, les voici : rien en général de plus contraire que les spectacles à

l'esprit du Christianisme, à la profession du Christianisme, aux exercices du Christianisme.

L'esprit du Christianisme, en premier lieu, est un esprit de recueillement et de mortification, dit saint Ambroise. Que mes yeux, s'écriait le Prophète, se ferment à la vanité! C'est là, poursuit saint Ambroise, la première devise du Chrétien. Et vous, mes frères, ajoutait-il ensuite, refuserez-vous du moins à vos spectacles le nom de vanité? Le monde, en effet, a-t-il rien nulle part de plus attrayant pour les sens, par la pompe et la magnificence qui les décorent? Le monde a-t-il rien nulle part de plus amusant pour l'esprit, par l'ordre et l'économie qui les soutiennent? Le monde a-t-il rien nulle part de plus ébranlant pour le cœur, par le combat des passions qui en fait l'ame? Et ce sont des Chrétiens, concluait saint Ambroise, des Chrétiens qui adorent un Dieu crucifié, crucifiant dans sa chair tous les plaisirs du monde; ce sont des Chrétiens qui veulent les accorder avec l'esprit de leur religion! Or, cette première preuve de saint Ambroise convient-elle, messieurs, aux spectacles de nos jours?

L'esprit du Christianisme est un esprit de sainteté. Ah! si les anciens apologistes de la religion revivaient parmi nous, que diraient-ils à mes frères? Un saint Théophile, par exemple, qui prouvait aux païens la pureté de notre morale par l'horreur que les Chrétiens avaient pour les spectacles, que dirait-il de nous? Sommes-nous, disait-il aux idolâtres de son siècle, des ambitieux, des séditieux, des avares, des ennemis irréconciliables, nous qui ne pouvons souffrir, même sur vos théâtres, la seule représentation de ces vices? Le théâtre est-il donc changé de nos jours? reprenait un docteur plus moderne. Qu'y voit-on du moins que des haines forcenées, des jalousies furieuses, des révoltes sanguinaires; et le plus souvent qu'y entend-on dans nos auteurs les plus célèbres, que des impiétés et des blasphèmes, sous ce prétexte si commun, mais aussi dangereux que sophistique et frivole, qu'on représente des scélérats et des impies? Ah! messieurs, nos anciens Pères savaient ce que nous affectons aujourd'hui de paraître ignorer, que la morale du Christianisme est si austère qu'elle proscrit jusqu'à l'ombre du crime, et qu'en amuser volontairement son imagination seule, c'est en rendre son cœur complice. Or, cette seconde preuve encore, tirée de Théophile, convient-elle, messieurs, aux théâtres de nos jours? A les peindre avec les couleurs les plus adoucies, que peut-on donc en dire autre chose, sinon ce qu'en disait un

grand docteur, que l'on y fait du moins un jeu du vice, et un pur amusement de la vertu?

Mais la profession du Christianisme, en second lieu, s'accorde-t-elle avec les spectacles? Heureux initiés, s'écriait saint Jean Chrysostôme, ignorez-vous à quelle condition le Seigneur vous adopta pour fils? Nous vous demandâmes, quand nous vous reçûmes au saint baptême : Renoncez-vous aux pompes de Satan? vous répondîtes : J'y renonce. Or, dites-nous quelles sont les pompes de Satan. Montrez-nous-en si le théâtre n'en est point une; et si vous osez nier qu'il en soit une, j'en appelle aux idolâtres, reprend Tertullien; je leur demande s'il est permis aux Chrétiens d'assister aux spectacles : ils sont persuadés que vous y avez renoncé; ils répondront en nous citant les premiers écrits de nos docteurs à leurs Césars. Nos pères y protestaient qu'on les trouveraient partout les premiers pour le service de l'état, de l'empire : sur la terre, sur la mer, dans le commerce de la société, sur les tribunaux, dans les armées; qu'il n'y a que deux endroits où ils font profession de ne jamais paraître; que, quoi qu'on fasse pour les y forcer, on ne les y verra jamais, dans les temples des idoles et sur les théâtres. Remarquez, mes frères, continuait Tertullien, les temples des idoles et les théâtres: c'est donc pour les Chrétiens presque la même chose; aussi toutes les fois qu'on vous voit aux spectacles, on vous croit apostats.

Et que cette pensée ne vous paraisse point outrée. Pourquoi, en effet, dans les principes du monde même, cesser de fréquenter le théâtre est-ce faire profession d'une vie plus régulière? pourquoi retourner au théâtre après y avoir renoncé est-ce un signe de retour au monde? pourquoi aller au théâtre serait-ce un scandale pour vous-mêmes dans les personnes de certain état et de certain rang? Ah! l'Evangile est le même pour tous, mes frères; et tout l'Evangile concourt à démontrer que dévotion, Christianisme et sainteté, c'est même chose. Selon vous-mêmes, ainsi que selon Tertullien, suivant la manière de penser du monde d'aujourd'hui, comme suivant celle des anciens idolâtres, la fréquentation du théâtre est donc une espèce d'apostasie pour des Chrétiens.

Que dirai-je enfin des exercices du Christianisme? Le premier, le principal de tous, c'est la prière. Or, dites-nous encore, reprenait saint Jean Chrysostôme, comment au sortir du théâtre vous vous trouvez disposés à prier? Hélas! nous-mêmes, mes frères, nous vous l'avouons, poursuit ce sage archevêque, au centre du recueillement où nous vivons, à peine pouvons-nous captiver de-

vant Dieu notre esprit, notre cœur et nos sens. Et vous, qui vous plaignez sans cesse de vos distractions, de vos dégoûts, de vos froideurs dans la prière; vous que les affaires les plus indispensables troublent toujours dans ce saint exercice, comment vous y appliquerez-vous? Mais oserez-vous même venir vous présenter devant Dieu? Quoi! Chrétiens, reprend Tertullien, de concert avec saint Jean Chrysostôme, vous oserez lever au ciel ces mains que vous venez de fatiguer en applaudissant à un acteur? Vous oserez fixer sur l'auguste tabernacle, sur la victime sans tache, ces yeux tout éblouis de la pompe du spectacle, et tout pleins peut-être de l'action d'un déclamateur passionné? et ces oreilles auxquelles retentit encore l'accord enchanteur d'une symphonie molle et séduisante, comment écouteront-elles le chant modeste des psaumes? Or, ces deux preuves enfin de Tertullien et de saint Jean Chrysostôme conviennent-elles, messieurs, au théâtre de nos jours?

Avouez donc du moins que ce sont tous les spectacles en général, ceux de nos jours comme ceux de leur siècle, que condamnent les saints docteurs, puisque les mêmes raisons qui les ont engagés à condamner les uns, conviennent également aux autres; et puisqu'ils ont trouvé ceux de leur siècle contraires à l'esprit, à la profession, aux exercices du Christianisme, convenez que ceux-ci le sont encore.

Ne nous dites donc plus, poursuit Tertullien, que les spectacles ne sont point défendus dans l'Ecriture. Non, répond ce docteur, ils n'y sont point expressément nommés, mais toute l'Ecriture ne tend-elle pas à les défendre?

Cependant ne raisonnons pas davantage, concluait-il enfin. Voulez-vous, indépendamment de toute autorité et de celle de l'Ecriture même, une preuve sans réplique que le théâtre est illicite en soi: *Argumentum malæ rei?* c'est la manière dont on en a toujours regardé les acteurs. Dans le paganisme, demandez aux auteurs de Rome ce qu'on y pensait d'eux. Vous trouverez une loi expresse de ce sage sénat qui note d'infamie tous ceux qui entretiendraient avec eux aucun commerce; loi qui fut véritablement abolie dans la suite par l'usage: mais remarquez que ce fut au temps de la décadence de Rome; loi que Charlemagne depuis renouvela le plus sévèrement au rétablissement du goût, des mœurs et de l'empire. Vous-mêmes, messieurs, quel rang leur donnez-vous dans la société? Nous le savons, à vos amusemens voluptueux, surtout à vos plaisirs secrets, vous ne les associez que trop; mais voudriez-vous les associer à vos affaires et à vos familles? l'E-

glise surtout enfin, qu'en pense-t-elle? L'Eglise qui les rejette de son sein, qui, lors même qu'ils se convertissent, leur laisse un lien qui les rend pour toujours incapables du ministère sacré; l'Eglise qui, même après leur mort, les exclut de la participation de ses prières; hélas! sans qu'aucune considération ait pu faire excepter de cette sévère loi ce prodige du siècle dernier, dont, pour faire en deux mots le portrait, on pourrait dire ce que disait un sage païen d'un auteur tout semblable: qu'étant presque le seul qui pût mériter d'être vu et d'être écouté sur le théâtre, il était d'autre part le seul de tous ceux qu'on y voit qui méritât de n'y jamais paraître: homme en effet qui, dans tout autre état que celui où son génie l'avait jeté, eût été non seulement l'honneur de sa patrie par la beauté de son esprit, non seulement l'amour et les délices de la société par la bonté de son cœur, mais un modèle du Christianisme même par l'austère probité et l'intégrité de ses mœurs. O ciel! que lui servit et que lui sert surtout à présent tant de réputation et tant de gloire? Triste preuve que le théâtre est illicite en soi: *Argumentum malæ rei.*

Car enfin, serait-il innocent d'autoriser par sa présence des jeux si solennellement proscrits? Serait-il innocent d'entretenir dans un état tellement abhorré par l'Eglise des ames rachetées du sang de Jésus-Christ?

Vous dites cependant qu'on les tolère. Eh quoi! répondait saint Thomas en traitant ce sujet même, tout ce qu'on ne punit pas, le tolère-t-on? et permet-on tout ce qu'on tolère? On les tolère, dites-vous, cependant. O temps malheureux! ô mœurs des Chrétiens! que n'est-on pas forcé de tolérer aujourd'hui? Mais c'est à l'Eglise, à ses ministres d'imiter dans ces circonstances les Augustin, les Chrysostôme et les Ambroise, de réclamer les droits de l'Evangile et de crier au scandale.

Par où donc enfin prétend-on se justifier? C'est, dit-on, le motif qui décide toujours de la nature d'une action morale.

Premièrement, messieurs, il est certain, c'est un principe qui ne fut jamais contesté, qu'aucun motif, quel qu'il soit, ne peut excuser une action qui est mauvaise en soi. Mais j'abandonne tout l'avantage que je pourrais tirer de ce principe, et je veux bien examiner en eux-mêmes les motifs par où l'on prétend rendre le théâtre licite. Ces motifs sont de se former l'esprit en le délassant des occupations sérieuses, et même de prendre, dit-on, des leçons de vertu.

Le théâtre forme donc, il délasse l'esprit? D'abord, j'en conviendrai, messieurs, si c'est former l'esprit de le repaître de vanité,

de mensonge et de fable, de remplir le cœur de sentimens outrés, qui font de l'héroïsme une chimère, enflent les passions jusqu'à rendre l'homme méconnaissable à l'homme même, et défigurent jusqu'à travestir en romans toute l'histoire; et je défie que personne méconnaisse le théâtre le plus châtié à ces traits.

Il forme cependant, il délasse l'esprit. Encore une fois, j'en conviendrai, si c'est former et délasser l'esprit de lui rendre insipide toute lecture utile, de le distraire par je ne sais quel charme secret de toute occupation grave et sérieuse, de le dégoûter de la simplicité, en ne lui laissant de goût que pour le merveilleux, de plaisir que dans les ébranlemens violens de l'ame; et je défie que personne méconnaisse le théâtre le plus châtié à ces effets.

Il forme cependant, il délasse l'esprit. Oui, messieurs, enfin j'en conviendrai, si vous pouvez me citer, je ne dis pas un seul docteur de l'Eglise, mais un seul sage du paganisme même qui veuille en convenir avec moi. Mais ce ne sera pas certainement ce grand législateur, qui regardait la seule liberté de fiction autorisée sur le théâtre comme une source intarissable de perfidie et de mauvaise foi dans la société; ce ne sera pas cet illustre philosophe qui, traçant le plan d'une république parfaite, en excluait non seulement tout acteur, mais aussi tout auteur de théâtre; et pourquoi? précisément parce que rien, dit-il, n'est plus contraire à l'honnêteté publique et particulière que d'imiter, soit par représentation, soit par fiction, ce qu'il ne peut jamais être permis de faire. Ce n'était donc pas que le théâtre fût alors, comme vous voulez le supposer toujours, une école de dissolution. Alors, les magistrats de la Grèce punissaient un auteur comme empoisonneur public, pour avoir seulement altéré le caractère d'un héros par une intrigue de passion; alors on vit le plus célèbre auteur d'Athènes condamné par un jugement solennel pour avoir mis sur la scène un personnage d'impie qui parlait avec trop peu de respect de la religion. Je ne demande pas si on agit aussi sévèrement, mais pense-t-on aussi chastement, aussi religieusement de nos jours? Ajoutons: si quelqu'un approuve le théâtre, ce ne sera pas ce fameux orateur de Rome, homme d'une prudence si profonde et d'un discernement si exquis, qui, citant nommément les auteurs les plus graves de la Grèce et leurs pièces les plus sérieuses, attribuait au plaisir qu'on prenait à les voir représenter et à les lire tous les déréglemens de l'esprit et tous les désordres du cœur.

Ainsi pensaient des philosophes; et les ministres de l'Evangile, que diront-ils? Car après tout, former et délasser l'esprit, est-ce

là précisément un motif qui doive conduire des Chrétiens? Des Chrétiens qui savent qu'un juge exact et rigoureux doit un jour leur demander compte d'une action, d'un geste, d'un seul mot inutile; des Chrétiens qui savent qu'un seul instant peut décider, doit décider pour eux d'une éternité de supplice ou de gloire; des Chrétiens qui savent que toutes leurs actions et toutes leurs pensées, tous les mouvemens de leur cœur sont achetés par tout le sang d'un Dieu.

Chrétiens, disait à ce sujet le saint et savant prêtre de Marseille, réjouissez-vous, délassez-vous l'esprit, à la bonne heure. Mais quoi! le divertissement innocent d'une joie pure et simple ne peut-il vous suffire? Quelle fureur! l'excès seul a-t-il des charmes pour vous? Oui, l'on ne trouve plus de plaisir aujourd'hui nulle part qu'où le Seigneur est offensé, que dans ce qui va jusqu'au crime.

Dites donc, il faut le dire pour vous justifier, que si vous allez au théâtre, c'est pour y prendre des leçons de vertu. Le théâtre une école de vertu! le beau paradoxe, messieurs. Véritablement, il n'est pas nouveau; depuis que le théâtre est établi, on eut toujours grand soin de nous le dire, et depuis qu'on le dit, on a répondu, je le réponds encore, que si le théâtre purge les passions, forme les mœurs, c'est dans la spéculation, non pas certainement dans la pratique; c'est dans les écrits de ceux qui nous en ont donné les règles, non pas dans les ouvrages de ceux qui les ont prétendu suivre.

Depuis combien de temps, en effet, fréquentez-vous le théâtre? Et depuis ce temps, quel vice a-t-il corrigé en vous, quelle vertu y a-t-il formée, quelle passion réprimée? Ce serait, en vérité, dans le Christianisme chose bien nouvelle qu'on nous montrât les auteurs, les acteurs et les partisans du spectacle devenus les plus vertueux et les plus chrétiens d'entre nous. Renversons à présent, détruisons nos chaires, fermons nos Eglises, ministres du Seigneur, taisons-nous! Dans un spectacle on trouve plus de profit à faire pour la vertu que dans tous nos discours. Hélas! mes frères, combien de fois n'ai-je pas eu la douleur de l'entendre dire! J'en appelle à vous, ô mon Dieu! je vous en prends pour juge. Quoi! dans les sentimens, dans les pensées d'un auteur tout profane que la passion seule inspire, on puise plus de leçons de vertu que dans cette parole que vous nous mettez dans la bouche, que dans les sentimens et les pensées des Pères, que dans notre Evangile! Quoi! l'action d'un pur déclamateur peut davantage pour impri-

mer la vertu dans les cœurs que le zèle saint qui nous enflamme! On le prétend, on nous le dit; Seigneur, décidez entre nous.

Mais enfin, messieurs, dites-moi donc, reprend un saint docteur, sur ce théâtre où vous n'allez que pour vous former à la vertu, voudriez-vous être subitement frappés de mort? ah! j'en suis sûr, quelque disposés que vous fussiez d'ailleurs, vous craindriez que la mort ne vous y surprît. Et un Chrétien qui sait que le glaive suspendu sur sa tête ne tient qu'à un fil, un simple fil prêt à se rompre; un Chrétien qui sait que son juge l'épie comme un voleur pour le surprendre, ce Chrétien s'expose de sang-froid sur un endroit où il craint de mourir! seulement que quelque accident imprévu vous y surprenne, disait encore Tertullien, qu'un coup de foudre, par exemple, vous y avertisse des vengeances du Seigneur, aussitôt on vous voit effrayés; vous vous empressez à porter la main sur votre front, pour y tracer le signe du salut. Ah! que faites-vous, mes frères, continue Tertullien? ce signe de sainteté et de recueillement, ce signe de pénitence et de mortification vous condamne; certainement vous ne seriez point là, si vous l'aviez dans votre cœur, ce signe que vous osez marquer sur votre front: *Gestant in fronte unde discederent, si haberent in corde.*

Mais quelle rigidité de morale, me direz-vous sans doute! il faudra donc sur les mêmes règles condamner de même et proscrire tous les amusemens, tous les plaisirs du monde. Hélas! il n'est peut-être que trop vrai de la plupart. Oui, jugez-les sur les mêmes règles. Pour moi, en condamnant aujourd'hui vos spectacles, je ne prétends justifier ni la mollesse et l'inutilité de votre vie, ni la dissolution de vos cercles, ni le libertinage caché de vos assemblées nocturnes, ni l'excès de vos jeux, ni la somptuosité pour ne pas dire la débauche de vos tables. Quelle rigidité de morale! j'en conviens, elle est rigide cette morale. Aussi Tertullien supposait-il, comme un principe incontestable, que la religion chrétienne est dure, difficile à pratiquer, qu'elle contrarie en tout la mollesse et la lâcheté de la nature: *Ignava non est et mollis nostra religio.* Aussi Jésus-Christ nous a-t-il expressément avertis que pour gagner le ciel il faut se faire une grande violence. Tout austère que soit cette morale, elle ne peut donc paraître outrée qu'à ceux qui ont oublié qu'être Chrétien et crucifier sa chair, mortifier tous ses sens; être Chrétien et porter l'esprit de recueillement et de retraite jusqu'au milieu du monde; être Chrétien et penser sans cesse à l'éternité, soupirer jour et nuit après le ciel; être Chrétien et conformer toute sa vie au modèle d'un Dieu crucifié, c'est essentiellement la même chose. (Le même.)

Dangers du spectacle.

Je ne doute pas que la plupart de ceux qui s'étaient éloignés hier de nos saintes assemblées pour leurs spectacles profanes, ne se retrouvent aujourd'hui parmi nous. Si je les connaissais, je tiendrais à leur égard la conduite des pères envers leurs enfans, dont ils punissent les fautes, en les tenant éloignés durant quelque temps de leurs personnes et de la table paternelle, avec l'intention de les y rappeler par la suite, quand ils seront corrigés, voulant non les désespérer, mais leur imprimer une salutaire frayeur. Les pasteurs ne laissent point les brebis malades avec celles qui sont saines; mais ils les écartent du troupeau pour les y ramener après leur guérison. Mais si je ne les connais point, Dieu qui les connaît voudra bien toucher leurs cœurs, et les portera à s'interdire à eux-mêmes l'assistance à la maison du Seigneur, tant qu'ils persisteront dans leurs désordres. Ah! qu'y viennent-ils faire? bien qu'ils y soient présens, ils n'y sont pas moins étrangers, exclus qu'ils sont de la communion des fidèles et du droit de participer à nos saints mystères. Ceux qui en ont été chassés par une sentence expresse conservent l'espérance d'y rentrer, lorsqu'ils auront expié par la pénitence les fautes qui avaient provoqué leur châtiment; mais ceux qui, sans égard à l'avertissement qui leur fut donné de n'y point reparaître avant de s'être purifiés, ne craignent pas de s'y présenter, ne font que rendre leur mal incurable. Leur crime fut pardonnable peut-être, leur désobéissance ne l'est pas. — Mais quel si grand crime, nous demandent-ils, avons-nous commis pour encourir cette excommunication volontaire? —Que voudraient-ils donc avoir fait de plus que de s'être souillés comme ils font du crime d'adultère; ce n'est pas moi qui le prononce, c'est le Dieu qui doit un jour les juger. *Celui*, a-t-il dit, *qui regarde une femme avec des yeux de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur*[1]. Comment cet oracle s'applique-t-il à la fréquentation des spectacles? Ecoutez. Vous n'allez pas dans la place sans y rencontrer, même sans en chercher l'occasion, telle femme du peuple, dans le costume le plus simple, quelquefois le plus négligé, dont la vue peut faire sur votre cœur quelque impression, et allumer dans vos sens quelques criminels désirs; et ces femmes de théâtre que vous allez y voir, non par ha-

[1] Matth, v, 28.

sard, mais avec une intention formelle, ces courtisanes, ces viles prostituées pour qui vous abandonnez l'Eglise et sur qui vos regards se tiennent arrêtés un jour entier, est-il possible que vous les regardiez impunément ? A qui persuaderez-vous que vous sortiez purs et innocens d'un lieu où l'on n'entend qu'un langage licencieux ou efféminé, que les chants impurs de la volupté; où la recherche des parures, l'artifice des ajustemens, les attitudes et les mouvemens du corps, en un mot toutes les manœuvres de la séduction sont employées pour corrompre; où le désœuvrement et la désordre général qui y régnent, les bruyantes acclamations qui précèdent et qui suivent, enflamment les passions. Ajoutez le charme dangereux qu'exerce une musique voluptueuse. Quelle ame assez forte pour n'en être pas énervée? et qui peut être assez sûr de soi-même, pour aller sans témérité s'exposer à tant de dangers et d'écueils ? S'il est jusque dans nos Eglises des piéges tendus à l'innocence, si le chant des hymnes sacrés, si la parole divine que nous y faisons entendre, la crainte du Seigneur et la majesté de sa présence n'empêchent pas toujours la flamme impure de la concupiscence de se glisser furtivement dans les cœurs; le moyen d'y résister dans une école ouverte aux passions où l'on ne voit, où l'on n'entend rien qui ne soit une leçon d'impudicité; où le vice qui s'y montre à découvert attaque l'ame par tous les sens et bientôt maître de toutes les avenues qui y conduisent l'assiége sans relâche ? Comment après cela se défendre du crime d'adultère, quand on s'est mis hors d'état de n'y pas succomber ?

Quoi! le cœur plein de feux adultères, vous osez franchir le seuil de l'Eglise, vous osez vous mêler à ces chœurs religieux avant d'avoir expié votre crime par les saintes rigueurs de la pénitence? Alliage monstrueux! vous traitez l'Eglise comme vous traiterait vous-même un insolent valet qui glisserait parmi vos plus riches habits de vils haillons fangeux, ou mêlerait une boue infecte aux précieuses essences dont vous vous parfumez. Votre juste courroux ne sévirait-il pas? Les ames de vos frères, les vôtres valent-elles donc moins que les étoffes ou les parfums qui servent à votre usage ? Des mêmes yeux dont vous venez de contempler sur la scène la couche infâme où se consomme l'adultère, vous viendrez contempler nos redoutables mystères ? Quand votre oreille retentit encore des accents de la débauche, vous viendrez entendre nos chastes cantiques et les oracles de nos saints Apôtres? et votre cœur, tout plein des homicides exhalaisons du vice, recevra la victime auguste qui s'immole sur nos autels ?

Comptez la foule de désordres qui en résultent pour la société tout entière : les querelles, les disputes domestiques, la violation du nœud conjugal. Rentré chez vous le cœur amolli et déjà subjugué, les sens enivrés et sans force pour le combat, la mémoire obsédée par l'importun souvenir de tant d'objets séducteurs que vous y avez rencontrés, votre épouse n'est plus pour vous ce qu'elle était auparavant. Tout entier à l'enchantement qui vous entraîne, en proie aux ardeurs de la concupiscence dont vous êtes allés vous enivrer à ces spectacles corrupteurs, pouvez-vous voir des mêmes yeux la beauté chaste et modeste qui reçut vos légitimes hommages? Cette vertu paisible, cette égalité de mœurs que vous trouviez dans votre maison, ne vous offre plus que d'insipides attraits. De là, mépris, rebuts outrageans, insultes à tout propos et sans ombre de motif. Quelque mesurée que puisse être sa conduite, tout en elle vous déplaît. Pourquoi? parce que vous êtes malade et que vous n'avez pas la force de le dire ; vous êtes coupable et vous rougissez d'en faire l'aveu, vous n'osez déclarer la plaie secrète qui vous dévore. Au lieu de vous accuser vous-même, vous vous en prenez à tout ce qui vous entoure ; vous allez au devant de tout ce qui peut vous offrir un sujet de brouillerie ; vous n'apportez plus dans votre intérieur que dégoût, que contrainte et fatigue ; vos affections sont toutes pour les voluptés étrangères qui ont fait dans votre ame une si vive blessure, et dont l'image sans cesse présente à votre pensée attise la malheureuse flamme qui vous dévore et vous rend étranger au sein de votre propre maison. Eh ! comment une épouse, des enfans ne se trouveraient-ils pas négligés, quand les premiers devoirs ne sont plus qu'indifférens, quand l'assistance à l'Eglise n'est plus qu'une gêne, quand on n'entend plus qu'avec ennui la parole de Dieu, parce qu'elle oblige à être chaste et sévère dans le choix des plaisirs? ses prédicateurs ne sont plus que des moralistes incommodes, que des accusateurs. On commence par se décourager, on finit par s'éloigner tout-à-fait d'une école qui ne prêche que la réforme des mœurs. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Quand bien même le théâtre serait indifférent en soi, est-il vrai que l'innocence n'y court aucun risque?

Vous aimez le péril, malheureux, vous y périrez. L'oracle est

[1] *De Davide et Saule*, Hom. III.

ancien, confirmé mille fois par une triste expérience; et cependant personne n'en convient. Je me trompe, on en convient en général; mais on ne croit plus trouver du danger nulle part; et, jusque sur le sein de sa cruelle Philistine, Samson repose; il dort et croit dormir en sûreté. Ah! Samson, le Philistin va te saisir! Tu as brisé déjà trois fois ses chaînes; tu comptes sur ton ancienne force, et c'est ta sécurité présomptueuse qui va te perdre.

Voilà, messieurs, une image fidèle du mondain dans les spectacles; il ne croit jamais y courir le moindre danger. J'entasserais en vain autorités sur autorités pour le détromper. On prétexte toujours la modestie du théâtre de nos jours, et moi je dis, en premier lieu, que ce spectacle si chaste, si honnête en apparence, est le plus sûr écueil de l'innocence. On prétexte l'expérience commune, sa propre expérience; et moi je dis, en second lieu, que l'expérience commune et générale, c'est que le théâtre a perdu de tout temps et perd encore aujourd'hui toutes les mœurs.

Premièrement, le théâtre est le plus sûr écueil de l'innocence; à moins, messieurs, que vous ne prétendiez que l'innocence peut compatir avec la mollesse d'un cœur attendri et les égaremens d'une imagination corrompue. Mais si ce que nous nommons passion est véritablement un crime, il faut avouer que, selon la belle expression de Salvien, sur le théâtre tout est crime, parce que tout y tend à autoriser la passion, à insinuer agréablement, à imprimer fortement la passion. Suivez-moi, messieurs; il ne faut ici que du détail.

Que voit-on maintenant sur le théâtre, qu'un héroïsme corrompu par les égaremens d'un fol amour, l'amour devenu la passion des belles ames? Et plût à Dieu que des plumes hardies et téméraires n'eussent pas même osé nous peindre la sainteté sous ces traits; faire languir et soupirer (Seigneur, où était votre foudre?) aux pieds d'une idole de chair les destructeurs du paganisme et les martyrs de la religion! En vérité, quelles impressions peuvent se faire dans les cœurs, quand ils verront les inclinations les plus terrestres, les attaches les plus charnelles autorisées par tout ce que l'antiquité a jamais eu de plus fameux, et la religion même de plus saint! Or, ne sont-ce point là cependant les mœurs de tout théâtre?

Ensuite, quand vous entendrez les saintes lois de l'Evangile, la pureté, l'austérité de sa morale combattues par tout ce que les maximes du monde ont de plus séducteur, vous entendrez ces héros de l'antiquité, ces héros mêmes de la religion traiter tout penchant de nécessité, la destinée invincible, nommer devoir, ap-

peler vertu le désordre des sens et l'ivresse d'une ame qui s'y livre ; ce que la morale appelle crime, l'ériger en bonheur ! Or, ne sont-ce pas là les sentimens et le langage de tout théâtre ?

Surtout, quand on vous fera remarquer la passion qui règle et conduit toutes les affaires, vous la verrez représentée comme le principe de toutes les vertus, l'ame de tous les événemens, le ressort secret de toutes les grandes actions, le mobile de toutes les fortunes. Or, n'est-ce pas là l'intrigue de tout théâtre ?

Enfin, quand, par mille sentimens divers et mille mouvemens contraires qu'on aura eu l'art d'exciter, même malgré vous, dans votre cœur, on aura su vous intéresser pour le héros le plus passionné, sous prétexte de punir le vice et de récompenser la vertu ; quand vous verrez enfin couronner à vos yeux la passion la plus ardente et la plus vive, rien de puni que l'insensibilité et le défaut d'ardeur ! Or, n'est-ce pas là le dénoûment de tout théâtre ?

Ah ! concluait Lactance, n'est-ce donc point aussi un avertissement trop persuasif de ce que vous pouvez faire ? *Admonentur quid facere possint ;* quand les exemples des héros, leurs sentimens, leurs discours, leurs actions, leur bonheur, jusqu'à leur infortune, tout autorise la passion : *Admonentur quid facere possint, et inflammantur libidine.*

Prétextez à présent encore la modestie et la retenue du théâtre. Oh ! qu'il serait à souhaiter qu'il fût, en effet, de nos jours, ce que vous pensez qu'il était autrefois ! un siècle aussi délicat que le nôtre sur les dehors en aurait de l'horreur ; on n'y pourrait aller sans se flétrir. Mais le malheur de notre siècle est d'avoir été trop habile à déguiser le crime, en lui donnant un masque de vertu.

Il est vrai, comme vous le dites, que le théâtre aujourd'hui purifie l'amour profane et ne forme que de légitimes nœuds. Mais, messieurs, vous tournerez, vous ornerez en vain la passion ; c'est toujours cette malheureuse concupiscence que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer ; c'est toujours cette concupiscence, qui enflammée une fois, ne souffre jamais ou presque jamais de règle. Le théâtre qui l'enflamme en la représentant réglée, la règle-t-il en vous ? L'auteur, d'un trait de plume, modère, arrête un héros à son gré ; mais le cœur une fois ému ne reconnaît pas si aisément des bornes. Un objet grossier l'eût rebuté, l'eût arrêté d'abord ; mais vous l'autorisez à s'échapper, il en profite ; ensuite vous lui présentez une barrière, elle l'irrite ; il est déjà bien loin.

Hélas ! messieurs, notre théâtre, supposé même qu'il soit plus

châtié, n'en est donc qu'un plus sûr écueil à l'innocence; et parce qu'il autorise davantage, et parce qu'il insinue plus agréablement, imprime plus fortement la passion.

Oui, je consens, disait Tertullien, que tout soit dans vos spectacles simple, charmant, même honnête. Remarquez que les Pères ne déclamaient pas contre les théâtres de dissolution et d'infamie, comme vous vous obstinez toujours à le prétendre et à le dire: *Sint dulcia libebit et grata, etiam honesta.* Mais, poursuit Tertullien, celui qui veut préparer un breuvage, ne détrempe pas le poison dans le fiel et l'absynthe; c'est sous la douceur du miel qu'il cache perfidement la mort. De là tous ces agrémens que l'ennemi de la pudeur a pris soin de répandre sur les spectacles.

De là, comme remarque l'ingénieux Lactance, cette beauté, cette noblesse de sentimens, cette vivacité, cette diversité d'images, pour faire trouver les crimes plus charmans et plus aimables; de là cette magnificence, cette pompe de décorations, pour leur donner plus d'appareil, un éclat plus frappant; de là cette liberté de fiction, pour en dégager la représentation de tout ce qu'ils eurent dans la réalité de rebutant et de hideux; de là cette exactitude de proportions et de vraisemblances, pour exciter plus sûrement à l'imitation; de là cette politesse de langage, ces vers nombreux composés avec art, pour aider à les retenir plus aisément.

Que dirai-je de ces artifices étudiés d'un déclamateur, d'autant plus propre à porter dans les cœurs le trait de la volupté, qu'il sait mieux s'en feindre blessé? Et ces danses animées, ces symphonies molles et séduisantes: *His tripiduis diabolus saltat;* n'est-ce pas Satan lui-même, dit saint Jérôme, qui vient danser à ces accords? Et quand il n'y aurait, ajoute saint Augustin, que la rencontre de l'un et de l'autre sexe, sans parler de ces criminelles afféteries de femmes sans pudeur, qui par leurs airs languissans, leurs voix pénétrantes, leur action empoisonnée, ne cherchent, selon l'expression de saint Basile, qu'à vous percer, vous déchirer des traits des passions qu'elles représentent, sans tout cela, dis-je, quand il n'y aurait que la vue d'un sexe toujours dangereux, qui affecte de venir y montrer une beauté relevée par tout ce que le faste et le luxe ont imaginé de plus enchanteur, ah! quelle vertu pourra se sauver de tant d'écueils!

L'Eglise même, conclut saint Jean Chrysostôme, après une description presque semblable à celle-ci, l'Eglise n'est pas toujours un asile assuré contre les surprises et les insultes de la concupiscence. Vous le dites vous-mêmes, vous vous en plaignez tous les jours

cependant tout y tend à calmer les passions. Dans un lieu où tout les excite et les enflamme, que deviendront des cœurs amollis et attendris au milieu des assauts violens qu'ils auront à essuyer de toute part?

En effet, n'est-ce pas là que l'on remue tous les plus grands ressorts de l'ame; tantôt ces terreurs qui préparent aux joies inopinées; tantôt ces suspensions dans l'attente des grands événemens, tantôt ces tristesses que produisent les éclatans revers? Qu'est-ce que sensibilité, si tout cela ne rend pas sensible? Et tout cela surtout mis en usage pour intéresser le spectateur à l'intrigue d'une passion, pour faire entrer dans l'ame du spectateur la folle passion du héros prétendu que l'on feint enflammé, et tout cela mis sous les yeux, celui de tous les sens qui fait toujours les plus fortes impressions dans l'ame. Assailli de tant de côtés, tantôt par adresse et tantôt par force, je défie le cœur le plus dur de ne pas se rendre à l'impression de la passion qui est représentée. C'est bien aussi ce qu'on prétend. On réussit trop bien. Ici la joie éclate, ailleurs les larmes coulent; et dans ces pièces qu'on nomme saintes, dans ces pièces où l'on ne cherche qu'à s'édifier et à s'instruire, Seigneur, vous le savez si ces pleurs sont pour vous!

Allez donc maintenant, pères et mères, allez conduire vos enfans à cette école prétendue de vertu; mais ne soyez pas surpris s'ils en rapportent dans le cœur un incendie qui n'éclatera peut-être qu'à votre désespoir, à votre honte, et quand il ne sera plus temps de l'éteindre. Allez cependant leur faire apprendre, à cette école de vertu, l'art de conduire habilement une intrigue, l'art de vous cacher les secrets de leurs cœurs, l'art de nourrir et d'entretenir une passion que toutes les bienséances condamnent. C'est là, messieurs, l'héroïsme du théâtre de nos jours, c'est la grande science qu'on y enseigne, sous le beau prétexte de purger les passions et de former les mœurs. Ils en reviendront, dites-vous, plus propres à la société, pleins d'horreur pour ces vices qui déshonorent l'homme, pleins d'amour pour ces vertus qui font la douceur du commerce du monde. Je le souhaite, je souhaite que tous les saints Pères se soient trompés; car tous les saints Pères assurent tout le contraire; mais laissez-nous cependant déplorer la corruption de leurs cœurs, le déshonneur de la religion et de l'état, et peut-être le déshonneur prochain de vos propres familles.

Allez à présent surtout, allez dans vos sociétés particulières les donner devant vous, et pour peut-être vous donner vous-mêmes devant eux en spectacle : amusement nouveau, nouvel artifice mis

à la mode dans notre siècle; sans doute pour arracher tout-à-fait un reste de répugnance qu'on avait jusqu'à présent conservé pour le théâtre et ses acteurs; mais surtout, infaillible moyen de rendre la séduction plus certaine encore et plus prompte, en imprimant plus fortement des passions dans lesquelles on est obligé de mieux entrer pour les représenter soi-même; en donnant plus de liberté et de hardiesse à parler le langage de la volupté; en mettant dans l'occasion la plus prochaine d'inspirer et de prendre des sentimens, mieux réglés peut-être dans leur objet, mais aussi déréglés dans leur principe, et communément plus dangereux encore dans leurs suites : désordre contre lequel nous ne voyons pas que se soient élevés les saints docteurs, sans doute parce que les Chrétiens de leur siècle en étaient incapables; mais désordre que nous avons la douleur de voir déploré par des sages du paganisme, comme le présage le plus certain de la prochaine et de l'entière décadence des bonnes mœurs.

Mais c'est assez raisonner; le monde ne se rend guère à de pareils raisonnemens; sans rien répondre, il se retranche sur son expérience. J'y consens; oui, paraissons au tribunal où il nous cite. J'ai dit, en second lieu, que l'expérience commune et générale est que le théâtre a perdu de tout temps, et perd encore aujourd'hui toutes les mœurs.

Une preuve d'abord bien sensible, c'est, messieurs, l'expérience de toutes les nations dans tous les siècles et dans tous les pays de l'univers. C'est un fait constant dans les histoires, un fait que les auteurs ont pris soin de remarquer : que l'époque du libertinage, qui a perdu tous les empires, est l'établissement des spectacles, et surtout le raffinement de goût et de somptuosité dans les spectacles.

Qu'est-ce qui perdit les florissantes républiques de la Grèce? Demandez-le à leurs sages; voici ce qu'en dit le plus éloquent de leurs orateurs : Les spectacles firent naître l'amour du merveilleux, et dégoûtèrent de la modeste simplicité; on se plaignit alors que les magistrats et le peuple négligeaient le soin des affaires publiques; la jeunesse quitta ses anciens exercices pour courir au théâtre; l'oisiveté et la mollesse d'un sexe produisit la délicatesse et la sensibilité dans l'autre. Bientôt la débauche de la Grèce passa en proverbe dans les histoires.

Rome fut long-temps vertueuse; ce fut tant qu'elle ignora les spectacles, selon la belle remarque de saint Augustin : *Theatricas artes virtus Romana non noverat*. Mais, comme parle un au-

teur romain même, dès que la Grèce conquise lui eut fait présent de cet art funeste, elle lui fit présent en même temps de tous ses vices. Ainsi l'avait prévu le plus sage des Romains. Il s'était fortement opposé à l'établissement d'un théâtre fixe, assurant que ce serait pour Rome une Carthage plus redoutable que celle qu'on venait de détruire. Il réussit alors à le persuader; malheureusement ce fut pour trop peu de temps; et l'événement a fait voir si Caton s'était trompé. Voulez-vous donc, messieurs, soutenir encore que le théâtre n'est point la cause nécessaire de la corruption des mœurs? Effacez toutes les histoires, et traitez les auteurs profanes, ainsi que les saints Pères, de gens austères, ennemis des divertissemens et des plaisirs.

Des exemples généraux si je passe aux particuliers, parmi les auteurs sacrés, j'entends un Augustin qui se cite lui-même en témoignage, et avec cette noble franchise, si digne d'un vrai pénitent, avoue que c'est sur le théâtre qu'il respira par les oreilles et par les yeux tout le venin qui corrompit son cœur. Entre les auteurs profanes mêmes j'entends un philosophe païen qui, avouant, dit-il, sa faiblesse, reconnaît de bonne foi qu'il est allé plusieurs fois au théâtre, et que jamais il n'en est revenu que moins homme de bien. Un auteur plus moderne, courtisan célèbre, l'un des plus beaux génies de son siècle, s'exprime à peu près dans les mêmes termes; et que de mondains nous le disent encore tous les jours au lit de la mort!

Mais voulez-vous que je remonte jusqu'aux premiers siècles et dans l'Histoire-Sainte? Ah! dites-nous, infortunée Dina, combien les fêtes de Sichem coûtèrent de regrets et de larmes à votre cœur, de honte et de crimes à votre famille, de sang à Sichem même.

Consultez encore les derniers Livres-Saints, et recherchez quelle fut, du temps des Machabées, la cause et l'origine de la perversion presque générale du peuple juif. Ce que toute la fureur, toutes les persécutions des rois de Syrie n'avaient pu faire, par quelle adresse un apostat sut-il y réussir? Ce fut en introduisant à Jérusalem les jeux, les fêtes et les spectacles de la Grèce.

Et vous, messieurs, avant que de prétendre contrebalancer l poids de ces exemples par l'expérience de notre siècle, commence par me prouver que notre siècle est innocent. Brûlez donc auparavant tous ces écrits licencieux, surtout ces poésies libertines, tous ces ouvrages qui ne respirent que l'irréligion et l'athéisme, opprobre, hélas! trop subsistant de notre patrie; renversez ces lieux pu-

bliquement voués à la prostitution ; alors je verrai si je vous recevrai en témoignage. (L'abbé CLÉMENT.)

On ne saurait fréquenter les spectacles impunément.

Du haut de cette chaire, vous entendez retentir les oracles de l'Apôtre, et vous y êtes insensible! L'évangéliste saint Jean fait retentir le tonnerre de sa voix, et vous êtes sourd! Quand nous vous prêchons le devoir de l'aumône, vous êtes sans entrailles : comment auriez-vous des oreilles pour écouter les commandemens d'un saint Paul? Il faudrait pour cela qu'elles fussent purgées de toute souillure; mais elles sont pleines de ces chants empoisonnés, de ces intrigues mensongères que vous allez recueillir au théâtre; et non seulement elles restent fermées aux accens de la vérité, mais elles sont corrompues, infectées par les vapeurs pestilentielles qui s'exhalent de vos spectacles. Ces divertissemens dont vous devriez vous éloigner avec horreur, vous les approuvez, vous vous en déclarez les apologistes. Que ne montez-vous donc sur le théâtre vous confondre avec ces hommes à qui vous prodiguez vos applaudissemens? Puisque vous les louez, que ne les imitez-vous? Unissez-vous avec eux d'amitié et d'intérêt. Mais si leur profession est infâme, si les lois païennes elles-mêmes les ont voués à l'opprobre, si vous rougiriez de vous rencontrer seulement en pareille société, pourquoi ces témoignages d'estime que vous leur donnez? Vous séviriez contre vos esclaves, s'ils se permettaient en votre présence la moindre parole déshonnête; vous ne laisseriez pas impuni dans votre fils, dans votre femme, l'oubli des bienséances; et lorsque les derniers des hommes vous invitent à venir entendre ces mêmes obscénités que vous châtieriez sévèrement dans vos maisons, vous y courez, vous y traînez avec vous la ville entière, comme s'il s'agissait de la réception d'un ambassadeur ou de la pompe triomphale d'un général victorieux; vous faites éclater votre joie, votre reconnaissance même par de bruyantes acclamations! Fut-il jamais plus monstrueuse inconséquence?

Vous m'allez répondre que les paroles et les chansons licencieuses ne sortent pas de votre bouche. Qu'y gagnez-vous? Vous ne les répétez point, mais vous ne les blâmez point, mais vous trouvez du plaisir à les entendre, mais il vous tarde d'être arrivé pour applaudir à ces infamies! et puis où est la preuve qu'elles ne sortent jamais de votre bouche?

Dites-moi, quand vous entendez blasphémer, y prenez-vous

plaisir? non, au contraire, vous en êtes saisi d'horreur, vous vous bouchez les oreilles, j'aime du moins à le croire. Pourquoi? parce que vous n'êtes point dans l'habitude de blasphémer. Faites-en autant pour tout ce qui offense la pudeur. Si vous voulez me convaincre que vous n'aimez point à proférer des paroles déshonnêtes, n'aimez pas davantage à les entendre.

Le moyen d'être réglé dans vos mœurs, quand vous allez faire votre éducation à ces écoles de dissolution? de soutenir les pénibles épreuves de la continence, quand vous allez vous pâmer à force de rire, et vous enivrer des discours passionnés qui font le langage du théâtre? Si, pour être chaste, il en coûte tant à l'ame qui vit dans la retraite, comment l'être au milieu de tout ce qui la corrompt? La pente qui vous entraîne au mal est si glissante! Qui est-ce qui l'ignore? Lors donc que l'on s'y jette par choix et par étude, on court le risque inévitable de tomber dans l'abîme. Saint Paul nous dit bien: *Réjouissez-vous*, mais, ajoute-t-il, *dans le Seigneur*[1]; et non pas : Réjouissez-vous dans le démon. Comment écouterez-vous ce saint Apôtre? Comment songerez-vous à vous accuser de vos péchés, lorque les plaisirs du spectacle vous entretiennent dans une sorte d'étourdissement continuel? Que si, après cela, l'on vous voit encore dans nos Eglises, dois-je m'en étonner, vous en applaudir, quand vous n'y venez que par bienséance ou par habitude? Vous vous y rendez; comment? Il s'en faut bien que ce soit avec l'empressement que vous mettez à courir à vos spectacles profanes. Et comment y assistez-vous? On le reconnaît trop à la manière dont vous vous retrouvez dans vos maisons au sortir des temples. Là vous rapportez les impressions funestes que vous êtes allé prendre à ces coupables passe-temps. Là, nul égard pour tout ce qui vous devrait être respectable; toutes vos affections sont pour ce qui retrace à vos yeux les abominables images dont vos regards se sont pénétrés.

Comment en serait-il autrement? Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu dans ces criminelles réunions? Rien que de bruyantes clameurs, un indécent tumulte, des vociférations auxquelles l'Enfer répondait; rien que des travestissemens où la nature et la pudeur sont également offensées; le vieillard rivalisant avec le jeune âge à qui s'abandonnera aux plus honteux déportemens; les femmes, sans voile et sans décence, déshonorant leur sexe, affrontant les regards de tout un peuple, se faisant une étude de répan-

[1] Phil. IV, 4.

dre les poisons de l'impudicité dans tous les cœurs, d'y étouffer jusqu'aux derniers restes de la modestie, de provoquer les plus abjectes passions pour les repaître de voluptés brutales; rien qui n'y soit aliment de séduction; langage, mise, démarche, déclamation, chants et musique, gestes et mouvemens, tant des yeux que de tout le corps, symphonie éclatante, le sujet et l'intrigue des pièces que l'on y joue, tout concourt à la ruine des mœurs. C'est là que se concertent les adultères, les rendez-vous, le déshonneur des mariages, les prostitutions et les plus scandaleuses débauches. Et vous allez rire à ces spectacles, où vous ne devriez paraître que pour y pleurer!

Quoi donc! me direz-vous, faut-il les fermer et renverser tout pour vous plaire?

Hélas! il n'est plus temps; et le mal est peut-être sans remède. Quelle digue opposer désormais à ce torrent dévastateur qui, du théâtre s'est répandu dans nos villes et dans nos maisons pour y entraîner dans un commun naufrage la sainteté et la paix des alliances nuptiales? Comment rapprocher des époux à qui les leçons du théâtre ont appris à ne se voir que pour se trouver importuns ou ridicules l'un à l'autre? Comment réprimer l'adultère, quand il est solennellement consacré par le théâtre?

Mais quels sont les adultères qu'il autorise?

Je vous demanderai, moi, quel est l'époux qu'il n'ait pas rendu adultère? S'il m'était permis de nommer, combien d'exemples n'aurais-je pas à alléguer, de maris qu'il a détachés de leurs épouses, ou de citoyens qu'il a éloignés du mariage!

Vous m'objecterez que le théâtre est autorisé par les lois. Le condamner, c'est aller contre l'intérêt de la société, en faveur de qui les spectacles ont été établis.

En les abolissant, vous n'attenterez pas aux lois, vous couperez à leur racine les désordres et les maux que les lois elles-mêmes veulent empêcher. Car c'est le théâtre qui en est la source; c'est là que se fomentent les séditions et les troubles qui bouleversent la société. Tous ceux qui veulent exciter des soulèvemens et porter le peuple à la révolte sont sûrs de trouver des agens dociles et des agitateurs empressés à seconder leurs desseins dans ces hommes familiarisés par leur profession elle-même avec ces sortes d'événemens, et qui n'ont rien à perdre en les risquant. Une jeunesse oisive qui s'est choisi de tels maîtres se prête aisément à ces manœuvres, et, rompant le frein, s'abandonne à tous les excès.

Ce n'est donc pas moi qui en veux à vos lois, à la société; c'est

vous-même qui vous en déclarez l'ennemi et le perturbateur, par la criminelle protection accordée à des théâtres qui les détruisent. — Irons-nous donc abattre l'amphithéâtre? — Ah! plût au ciel qu'il n'y en eût pas! Mais non, ce n'est point là ce que je vous dis : conservez l'amphithéâtre, seulement ne le souillez point par vos spectacles et vos comédies; vous en retirerez plus de gloire que de le détruire. Imitez les Barbares qui se passent bien de ces criminels passe-temps. Que leur exemple du moins nous apprenne à rougir, nous, Chrétiens, citoyens du ciel, appelés à l'héritage des anges et des chérubins. S'il vous faut des divertissemens et des spectacles, vous avez tous ceux que la nature étale sous vos yeux : ceux-là ne vous laisseront ni trouble, ni repentir. Vous êtes époux et père, vous avez la société de votre femme, de vos enfans, de vos amis. N'y a-t-il point là de quoi suffire à tous les besoins d'un cœur honnête et chaste? C'est ce que répondaient des Barbares à qui on parlait de ces divertissemens usités chez un autre peuple. « Les Romains n'ont donc, dirent-ils, ni femmes ni enfans? » On n'a pas besoin d'aller chercher ses plaisirs ailleurs, quand on sait les trouver chez soi.

Vous connaissez, me direz-vous, bien des gens qui fréquentent les spectacles impunément. N'est-ce donc rien que la perte du temps que l'on y passe et le scandale du mauvais exemple que l'on y donne? Quand vous seriez assez fort, vous, pour y assister sans danger; mais les faibles qui vous y voient se prévalent de votre témoignage, et êtes-vous innocent, quand vous êtes pour autrui une occasion de péché? Les désordres que commettront tous ceux que votre exemple y entraîne, retomberont sur vous. S'il n'y avait point de spectateurs, il n'y aurait ni acteurs ni comédiens. Ainsi, par une conséquence nécessaire, et ceux qui les représentent et ceux qui les voient s'exposent au même châtiment. Je vous suppose assez maître de vous-même pour n'en recevoir aucune impression fâcheuse, ce que je crois impossible; toujours serez-vous puni, comme donnant aux autres un exemple dont ils abusent; et s'il est vrai que vos mœurs se soient conservées pures au milieu de tant d'écueils, vous en serez encore bien plus assuré en les évitant. (Saint Chrysostôme [1].)

[1] Hom. xxxviii, *in Matth.*

Crime des vieillards qui vont au spectacle.

Le fléau le plus dangereux pour une ville, c'est d'y voir ceux qui devraient être l'exemple de la jeunesse en devenir le scandale. De quel droit viendrez-vous reprocher à une jeunesse dissipée les écarts honteux où elle se jette, quand elle vous voit, sans respect pour vos cheveux blancs, enchérissant sur ses propres excès, courir au spectacle avec une avidité que l'âge ni la satiété n'ont pu amortir? Quoi! sur les bords de la fosse, toute la fougue des passions! Et vous viendriez faire à votre fils des leçons de sagesse, à votre esclave des reproches sur ses manquemens, à votre ami des remontrances sur l'oubli de ses devoirs? Croyez-vous en être écouté? Que ce jeune homme ose vous manquer de respect, vous lui opposez les droits de votre âge, et vous êtes sûr de trouver des approbateurs qui partagent votre mécontentement, et quand c'est à vous à le rappeler aux bienséances, à lui en présenter un modèle dans votre propre conduite, adieu la gravité de votre âge; c'est vous qui l'emportez encore sur lui par votre fureur de spectacles! Il a tort sans doute de méconnaître ce qu'il vous doit; et en vous condamnant ici, à Dieu ne plaise que je prétende justifier son manque de respect à votre égard! Vous êtes coupable, ces jeunes gens qui vous imitent ne le sont pas moins que vous, et s'exposent encore bien davantage. Vous êtes puni du moins par la honte et le ridicule que votre conduite attire sur votre personne; mais ce jeune homme court de bien plus grands risques, parce que l'ardeur naturelle à son âge s'alimente de ces feux impurs et allume un incendie qui ne demande qu'à s'accroître. Voilà pourquoi il faut à la jeunesse moins de séductions; parce qu'elle s'emporte plus aisément : elle a donc besoin que son impétuosité soit contenue, que l'on s'arme contre elle de précautions plus sévères, qu'une digue plus forte arrête ce torrent toujours prêt à se déborder. (Saint Chrysostôme [1].)

Péroraison.

N'est-il pas étonnant que pour nous prouver que le théâtre n'est point dangereux, on ose se donner pour exemple? J'assiste à tous les spectacles, dit-on, et j'en sors toujours innocent. Qui

[1] *De Anna,* serm. IV.

parle donc ainsi? est-ce un Chrétien, soit de l'un soit de l'autre sexe, qui, vertueux sans affectation, pénétré de sa foi, fait son unique affaire de se sanctifier par le recueillement, par la réception fréquente des sacremens, par l'ordre qu'il établit dans sa famille? On en voit encore quelques uns de ce caractère, mais ce ne sont point eux qui le diront: j'assiste tous les jours au spectacle, et j'en sors toujours innocent. Non, non, ils n'y paraissent pas.

Qui parle donc ainsi? C'est quelquefois un jeune dissolu plongé dans le désordre; c'est un vieux mondain qui va y rechercher l'image de ses anciennes misères, et tâcher d'y rallumer les étincelles du feu qui l'a brûlé; c'est une femme livrée aux plaisirs, esclave de ses sens, idolâtre d'elle-même.

Qui parle ainsi? Ce sont tous les prétendus honnêtes gens du monde: bons pères, fidèles amis, magistrats équitables, hommes de cœur et de parole, mais qui, du reste, dans les passions ne savent rien craindre que l'éclat, rien sauver que les dehors, se rien reprocher que la consommation même du crime.

Je ne suis pas surpris qu'ils nous disent: J'assiste tous les jours au spectacle, et j'en sors toujours innocent. Hélas! mes frères, permettez-moi de le dire, vous ne savez pas même ce que c'est que l'innocence. L'intrigue n'est pour vous qu'un amusement; vous regardez les rendez-vous les plus concertés comme un délassement d'esprit; vous traitez la liberté, la licence des conversations de gaieté, de sel et d'enjouement aimable; et tout ce que les saints Pères ont appelé voie du péché, occasion du péché, avant-coureur du péché, tout cela passe parmi vous pour politesse, belles manières; voilà votre innocence. On n'a pas le moindre scrupule sur les pensées; les soupirs ne se comptent pour rien. Je conçois maintenant comment vous prétendez sortir innocent du spectacle.

J'assiste tous les jours au spectacle, et j'en sors toujours innocent. Le peuple de Constantinople le disait de même autrefois à son sage archevêque; que répondait le divin Chrysostôme? Ah! mes chers frères, rendez graces à Dieu, que vous êtes heureux! La grande merveille! Vous marchez tous les jours sur le feu sans vous brûler. Tandis que nous, par une simple lecture de ce que vous voyez représenter, malgré toute la pureté de nos intentions, nous nous trouvons presque toujours coupables; tandis qu'une simple lecture encore plus innocente fit trouver au grand Jérôme dans le fond de son cœur un sujet continuel de regrets et de larmes; que vous, mes frères, que vous êtes heureux!

Mais que vous changerez un jour, au tribunal de Jésus-Christ,

de sentiment et de langage! Et quand il serait vrai, ce que vous dites à présent, que vous êtes toujours sortis innocens du spectacle, encore faudrait-il en conclure avec un grand docteur: Premièrement; qu'à raison du scandale, autorisant par votre exemple des personnes qui peut-être y périront et dont Dieu vous redemandera les ames; secondement, à raison du danger auquel vous vous exposez, danger moindre, si vous voulez, pour vous que pour d'autres, mais toujours vrai danger pour vous, c'est toujours un vrai péché, un péché grief pour vous, qui que vous soyez, d'y assister.

Est-ce donc, messieurs, une perte si légère que la perte de votre innocence, pour que vous ne trembliez pas au plus petit danger? La grace, dites-vous, et je veux le croire, vous l'a conservée jusqu'ici dans les lieux mêmes où elle courait le plus de risque. Quelle reconnaissance marquez-vous à Dieu de ses faveurs, quel motif lui fournissez-vous pour l'engager à vous les continuer, que de vous obstiner à en abuser ainsi?

Ah! Chrétiens, s'écriait Tertullien, en finissant le beau traité qu'il a écrit sur cette matière, Chrétiens, si vous aimez les spectacles, si vous ne pouvez vous en passer, nous en avons à vous donner. Regardez, Chrétiens, le cours précipité des siècles, les temps qui s'écoulent; réveillez-vous à la pensée du royaume de Dieu, il approche. Si le merveilleux, l'extraordinaire vous plaît, les mystères de la religion vous en fournissent. Aimez-vous à être attendri, à voir des objets qui frappent, des morts, du sang versé? Ah! voilà le sang de Jésus-Christ qui coule; quel spectacle plus touchant et plus beau pouvez-vous désirer! Quel amour! Un Dieu en croix! Quel amour a jamais fourni une si surprenante scène! Retour inopiné, dénouement admirable; le voilà triomphant dans les cieux, il vous y montre votre place, il vous appelle.

N'est-ce point assez de ce spectacle? Nous vous en montrerons d'autres encore. Ce monde, tout cet univers enflammé, réduit en poudre; l'étonnement, l'effroi des nations; un Juge rayonnant de gloire, porté sur les nues, les Anges qui lui font cortége! Dites-nous quelle place alors vous voulez occuper. Voilà certainement le grand spectacle qui doit vous dégoûter de tous les autres.

Le théâtre, poursuit Tertullien, est l'empire de l'ennemi de Jésus-Christ, mes frères, et vous quittez, vous désertez l'Eglise où Jésus règne, pour courir au théâtre! Savez-vous donc que celui qui quitte son prince pour s'attacher à son ennemi, doit se résou-

dre à périr avec lui? Malheureux! ah! voulez-vous périr avec l'ennemi de Jésus-Christ?

Mais je raisonne en vain, je tâche en vain à émouvoir; je suis presque certain que je n'ai persuadé, changé personne. Du moins, mes frères, je vous prends à témoin devant Dieu que je ne vous ai rien caché de tout ce qui pouvait vous inspirer de l'horreur des spectacles profanes. Allez donc à présent, si vous êtes tout-à-fait obstinés à vous perdre, allez, courez encore au théâtre. Autel, Eglise, murs de ce temple, vous m'en serez témoins! Et vous, innocente victime, qui reposez sur cet autel, je vous atteste, recevez les sermens et les protestations que je vous fais: je serai, je suis innocent de la perte de ces ames, vous ne m'en demanderez point compte.

Le théâtre est criminel en soi; l'innocence y court toujours un très grand risque. Ames chrétiennes, qui vous souvenez que vous avez renoncé au démon et à ses pompes, et qui remplissez fidèlement les conditions de l'alliance que vous avez faite avec le Seigneur, vous du moins, vous nous consolerez. Que ces deux réflexions vous animent à persévérer dans le bien que vous avez commencé. Rien de commun entre vous et le monde, si vous voulez vivre en Jésus-Christ, pour régner un jour avec Jésus-Christ. C'est à cette seule condition que nous pouvons vous promettre la vie éternelle à laquelle vous aspirez et que je vous souhaite. Ainsi soit-il. (L'abbé Clément.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LES PLAISIRS.

EXORDE.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. (*Luc.*, xv, 11.)

Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Eglise dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, Chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égaremens dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir; enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine, et son retour à son père où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des graces de la pénitence, que je croirais manquer tout-à-fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet Evangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge que je salue avec l'Ange, en disant, *Ave*, *etc.*

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencemens; si bien que ce qui

flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux et une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur; et extrema gaudii luctus occupat*[1] : « Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termineront « en regrets. » C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs, et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs; et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir long-temps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement qui n'est pas moins remarquable; la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes graces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Etranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, Chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue ces deux vérités importantes; les plaisirs sources de douleurs; et les douleurs sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions. (BOSSUET, *Sur les Plaisirs.*)

Les plaisirs, sources de douleurs.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « Tous ceux qui veulent

[1] Prov., XI, 13.

« vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[1]. L'Eglise était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du Christianisme. Chacun de ses enfans était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, quum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas.* C'est-à-dire qu'on s'éloignait du Christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément; c'est-à-dire que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Eglise, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même; et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, messieurs, ne finira point, et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Eglise. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Evangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout-à-fait éteinte; mais la haine des Chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusqu'à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Evangile; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ, il faut se renoncer soi-même et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie*[2] non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques

[1] II Tim., III, 12. — [2] Luc., IX, 23.

années, mais tous les jours. Et ce n'est pas seulement aux religieux et aux solitaires que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les Chrétiens sans distinction : *Dicebat autem ad omnes.* « Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que la « porte de la perdition est large, que le chemin qui y mène est spa- « cieux, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent : » *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* [1]. Aussi, s'écrie-t-il avec étonnement : « Que la porte de la vie est petite, que la voie « qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! » *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* [2]! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort « pour entrer par la porte étroite; car je vous assure, leur dit-il, « que plusieurs chercheront à y entrer et ne le pourront : » *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt* [3].

Je n'ignore pas, Chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Evangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire, de supposer comme indubitables les maximes de l'Evangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui qui nous prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi pour honorer la raison, il fallait y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier à la honte de l'esprit.

Et certainement, Chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien, ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers où ne

[1] Matth., VII, 13, 14. — [2] Ibid. — [3] Luc., XIII, 24.

nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quel déréglement dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduits par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgraces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans dont nous parlions tout à l'heure ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes, parlons de ceux qu'ils font à nos ames dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu pour lequel si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes frères, « Dieu est Esprit [1], » et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir, et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre Evangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla dans une région bien éloignée » : *Peregre profectus est in regionem longinquam* [2]. Ce fils dénaturé et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages; il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le livre tout-à-fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores; mais tu feras bientôt

[1] Joan., IV, 24. — [2] Luc., XV, 13.

une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire trop complaisante à ce cœur ingrat l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugemens n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua a facie ejus* [1]. Dieu éloigné de notre cœur, éloigné de notre pensée; ô le malheureux éloignement! ô le funeste voyage! où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie; et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure!

David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère; il en est revenu bientôt; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me* [2]: « Mon cœur, dit-il, « m'a abandonné; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit? Ecoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* : « Les pensées de mon péché m'oc- « cupaient tout, et je ne pouvais plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui [3]. » La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée : Chrétiens, quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, messieurs, jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, Chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu qui le demande à si juste titre?

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage; non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable, et en voici les raisons.

[1] Ps. IX, 27. — [2] Ibid. XXXIX, 13. — [3] Psal. XXXVII, 10.

Pour se convertir, Chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie ; or est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter long-temps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété ; et c'est pourquoi l'Ecriture dit que « la « concupiscence est inconstante : » *Inconstantia concupiscentiæ*[1] ; parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe pour ainsi dire en changeant de place ; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'ame flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle ? *Inconstantia concupiscentiæ.* Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant dans ce mouvement perpétuel on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo.*

Pour se convertir il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que notre vie n'est qu'un jeu : » *Lusum esse vitam nostram*, sont accoutumés à rire de tout et ne prennent rien sérieusement ; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette ame, accoutumée dès long-temps à courir de çà et de là partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisans, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changemens, cette variété qui égaie les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point et dont on attend toujours la conclusion. O ame inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue

[1] Sap., IV, 12.

pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas! *Venumdatus sub peccato* [1] : « Je suis vendu pour être assujéti au péché. » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent, néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornemens qui soient dignes de ses discours que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et par une horrible profanation il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire, et quoique repris, par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie :*Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit.*

En cet état, Chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de

[1] Rom, VII, 14.

ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère! car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir; enfin que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue; car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé par une nécessité fatale de les perdre sans retour et sans espérance? (Le même.

Ce sont les plaisirs de l'avenir qui doivent nous occuper.

Je vous ai parlé jusqu'ici des piéges du monde, de ses séductions inévitables tant que l'on y reste engagé; de ce qu'il appelle ses biens et du prestige de ses dangereuses illusions : il a pu en avoir autrefois peut-être, quand il était dans la vigueur de la jeunesse. Aujourd'hui cette brillante décoration qui fascinait les regards s'est effacée, évanouie. A peine lui reste-t-il de quoi tromper ceux qui demandent à l'être. Plus d'enchantement. Il n'avait réellement pour nous séduire qu'une apparente superficie; aujourd'hui qu'il en est dépouillé plus que jamais, il est devenu impuissant. Il n'avait point alors de biens solides et durables; maintenant, il n'en a pas même de spécieux. Rien n'y est beau, même pour un temps; et il n'y a plus moyen d'en être dupe, à moins de se vouloir tromper soi-même.

J'ajouterai, ce qui me semble encore plus concluant: Ce ne sont pas seulement les faux biens de ce monde qui nous échappent; le monde tout entier lui-même vieillit, paraît toucher à son agonie et menacer d'une ruine prochaine. Accablé sous le poids du temps, il chancelle, il croule sur ses fondemens ébranlés de toutes parts; sa durée, parvenue à sa dernière période, lui est disputée par les secousses diverses qu'il éprouve, comme la vie de l'homme au déclin de ses jours par les infirmités qui l'assiègent. Ce sont les pestes, les famines, les guerres, les dévastations qui le travaillent et le jettent dans une langueur incurable. Ces phénomènes qui se font voir dans le ciel, ces secousses du globe et ces tremblemens de

terre, ce renversement des saisons, ne sont-ce pas là autant de signes qui manifestent sa décadence et présagent sa destruction? Ce n'est pas moi seul qui le dis; l'Apôtre lui-même nous l'apprend par ces paroles: *Nous sommes arrivés à la fin des siècles* [1]. Que tardons-nous donc? Qu'attendons nous encore? Nous sommes à la veille de voir finir, non seulement notre vie à nous, mais celle de l'univers. Pas un moment de la journée que nous ne recevions l'avertissement que nous allons être enveloppés dans les ruines de l'univers; que nous avons donc à craindre pour lui et pour nous! Telle est ma misère, que j'ai à trembler pour tout ce qui m'environne, comme si ce n'était pas assez d'avoir à trembler pour moi! A quoi bon transiger avec nos frayeurs? Le moyen d'être sans inquiétude là où il devient impossible d'échapper à un dénouement qui menace à la fois et tout le corps et chacun des membres en particulier?

En présence d'une aussi effrayante perspective, pourrions-nous assez déplorer l'aveuglement de ceux qui, ne pouvant compter sur l'avenir, ne peuvent pas davantage jouir du présent? Si peu de plaisirs dans une vie d'un jour! si peu d'espérance pour ce lendemain qui commencera leur éternité! Presque rien à posséder dans ce monde; rien à prétendre pour l'autre! Sans jouissances sur la terre, sans mérites pour le ciel! En vérité, je ne vois nulle part de plus profonde abjection, tant qu'ils resteront insensibles à leur misère, qu'ils ne s'occuperont pas du soin de la combattre par de salutaires résolutions, et qu'ils s'opiniâtreront à être misérables dans cette vie pour ne l'être pas moins dans l'autre.

C'est l'avenir surtout qui doit occuper toutes nos pensées. Pour animer et fortifier l'espérance que nous devons en concevoir, j'emprunterai une comparaison familière: si l'on vous offrait d'un côté cinq pièces de monnaie de cuivre pour aujourd'hui, de l'autre, cinq cents écus d'or pour demain, avec la liberté du choix, prendriez-vous la monnaie de cuivre, plutôt que d'attendre au lendemain? La similitude est exacte. Vous ne balanceriez pas dans l'alternative: ne balancez pas davantage entre la monnaie vile du siècle et les trésors de l'éternité. Il n'y a pas d'apparence que l'on se contente de peu, lorsqu'on a sujet d'espérer beaucoup. Que s'il n'y a rien de tout ce que nous voyons en ce monde qui ne soit fragile et périssable, et qu'espérer et attendre sont des mots synonymes, il est clair que nous ne pouvons obtenir les objets de

[1] I Cor., x, 11.

notre espérance dans une vie où les choses nous sont présentes; ce qui a fait dire à l'Apôtre: « Nous sommes sauvés par l'espérance. « Or, quand on voit ce qu'on avait espéré, ce n'est plus espérance, « puisque nul n'espère ce qu'il voit déjà [1]. » Tout ce que nous, avons d'espérance doit donc se reporter sur l'avenir; car, pour espérer, il faut être nécessairement dans l'attente et non pas dans la jouissance de ce que l'on espère, puisqu'alors nous nous promettons que ce qui fait l'objet de notre espérance nous sera un jour plus visible que l'espérance d'en jouir ne nous le rend présentement manifeste.

Nous ne distinguons pas avec netteté les objets trop rapprochés de nos yeux; pour bien les voir, il faut en être à quelque distance. De même les biens présens et les biens futurs: les premiers offusquent nos yeux, qui les voient de trop près; les seconds s'aperçoivent mieux par l'éloignement. (Saint EUCHER, *Epître à Valérien sur le mépris du Monde.*)

Dans la vie présente tout passe vite, les biens et les maux.

L'homme, jeté sur la terre, s'y trouve placé entre deux chemins qui aboutissent, l'un au séjour des célestes récompenses, l'autre au lieu des châtimens. Le premier, qui est le chemin de la vertu, est, à son entrée, rude, escarpé, couvert de rochers et de cailloux, hérissé d'épines et de buissons, bordé de précipices et de torrens. Il faut, pour y avancer, de continuels efforts; il faut gravir, ne marcher qu'avec la plus sévère circonspection. Mais que l'on ait le courage de franchir ces premières difficultés, plus on avance, plus la route s'aplanit, la scène change; ce n'est plus qu'une avenue délicieuse, éclairée d'une douce lumière, où il n'y a plus ni travaux, ni dangers, mais repos, mais jouissances inaltérables. Malheur à ceux qui se sont laissés effrayer par les difficultés de l'abord! le pied leur manque, et ils tombent dans l'autre route. Celle-ci, au premier coup d'œil, est douce, gracieuse, riante; elle est large et spacieuse, abondante en fleurs et en fruits, tout ce que l'on appelle ici-bas des biens, richesses, distinctions, plaisirs, toutes les amorces du vice; avec elle injustice, cruauté, orgueil, perfidie, intempérance, discorde, ignorance, fraude, toutes les passions. Quel en est le dénouement? Après avoir quelque temps marché dans cette route, il faut bien en venir au terme, plus de moyen

[1] Rom., VIII, 24.

de reculer; les aspects enchanteurs s'effaçent; tout a disparu tout à coup. A peine on a le temps de reconnaître son erreur que l'on se trouve au fond de l'abîme. On s'est laissé séduire par ces brillantes apparences des biens de la terre; tout entier au soin de les acquérir et de les conserver, on ne pense pas au lendemain; on vit sans défiance sur les suites de la mort, on s'est éloigné de Dieu, et l'on va expier dans les Enfers sa coupable erreur. Il eût bien mieux valu marcher sur ce sentier étroit et difficile où se rencontre la justice, la tempérance, la vérité, la douceur, la vraie science et la vraie sagesse, toutes les vertus; ne pas borner ses espérances au jour présent, et se passer des faux biens de la terre. Ce chemin est trop étroit, trop glissant pour que l'on y puisse marcher avec assurance quand on y traîne l'importun bagage des richesses et des dignités humaines : aussi le juste engagé dans cette route pénible se garde-t-il bien de s'en embarrasser; et parce qu'il marche sans ce cortége éblouissant, on le dédaigne, on n'a pour lui que haine et que mépris. Tous ces misérables esclaves de la fortune ou de la volupté ne le voient qu'avec des yeux d'envie; on ne lui pardonne pas ce calme intérieur dont il jouit, et que le vice est bien loin de donner. Il faut donc qu'il se résigne à l'indigence, à l'obscurité, à tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer. Mais arrivé au terme, c'est alors que sa vertu reçoit sa récompense, et que les biens de l'immortalité le dédommagent de sa carrière laborieuse.

Tel est le partage que Dieu a établi entre la vie présente et la vie future. Dans la première tout passe bien vite, et les biens et les maux. Dans la vie future, les biens et les maux seront éternels, parce qu'elle ne finira jamais. (Lactance, *Institution divine.*)

Précautions qu'il faut prendre par rapport au cœur dans les amusemens.

Quel abus manifeste de langage que de nommer amusement ce qui est péché; de confondre sous la même idée deux choses si différentes; que de regarder pour soi-même, comme une simple dissipation, ce qui, par rapport à Dieu, se convertit en outrage! Cesse-t-on de l'offenser, sous prétexte que, dans cette offense, on ne recherche que l'agrément qui en résulte? Se départ-il du droit inaliénable qu'il a sur nous, parce qu'il ne défend pas les plaisirs qui nous offrent des distractions passagères? Fait-il taire les lois de sa sagesse, pour mettre en pleine liberté celle des penchans? Et, lors même que nous ne paraissons pas immédiatement occupés de Dieu, sommes-nous en droit de l'oublier? Nul homme vrai-

ment raisonnable et solidement Chrétien n'oserait ni le dire ni le penser. Ce serait renverser tous les principes de la saine morale. Elle nous montre la vertu comme devant présider à toutes nos œuvres, régler les plus importantes, sanctifier les plus indifférentes, modérer les plus innocentes, et proscrire sans réserve toutes celles qui lui seraient opposées. En vain, dit le Sage, celui qui a lancé contre son ami des traits perfides, essaie-t-il d'excuser sa méchanceté en disant, lorsqu'on la découvre : Je n'ai prétendu que m'amuser : *Ludens feci* [1]. Serait-ce donc autoriser nos rébellions aux ordres du Seigneur que d'alléguer pour motif celui du plaisir qui nous attire? Toujours les regards de Dieu nous suivent : partout sa volonté doit être notre guide. Ce n'est pas pour nous que nous vivons, dit l'Apôtre; dans tous les momens qui composent notre vie, comme dans le dernier qui la termine, c'est au Seigneur que nous appartenons : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* [2].

Est-il donc défendu de s'amuser? demandez-vous d'un ton qui semble annoncer que toute circonspection vous importune. Vous ajoutez que présenter la vertu sous des dehors tristes et sérieux, c'est en éloigner; que sa sévérité rebute, et que c'est mal en défendre les intérêts que d'en resserrer si étroitement les obligations. Mais pourquoi, je le demande à mon tour, pourquoi prêter à la vertu un langage qui n'est que celui de l'humeur? Non, mes chers auditeurs, non; la vertu ne vous interdit pas les amusemens, mais elle vous ordonne d'en faire un choix; elle compâtit au besoin qui les rend nécessaires, mais elle ne saurait souscrire aux désordres qui en pervertissent l'usage. Toujours exacte, elle ne se montre pas toujours austère. Si elle vous défend de violer ses lois, elle sait bien aussi avoir la condescendance d'en tempérer les rigueurs. Ce que je vous demande ici en son nom, c'est de consulter ses lois saintes. Rapprochez-en la nature de vos amusemens; examinez, comparez et jugez-vous.

Je ne prétends que m'amuser, dit une jeune personne, tandis qu'elle a entre ses mains un de ces livres où se trouve réuni tout ce qui enflamme la passion et la nourrit. Si vous l'en croyez sur les causes qui lui font goûter cet ouvrage, c'est qu'écrit d'une manière naturelle, il retrace des sentimens délicats; il offre des situations intéressantes; il découvre une ame généreuse; il présente des expressions choisies, des récits animés, des peintures nobles,

[1] Prov. XXVI, 18. — [2] Rom., XIV, 8.

des événemens frappans. Jusque là on croirait que cette lecture n'est qu'un amusement : *Ludens feci.* Mais que j'interroge sa sincérité, et qu'elle réponde : Dans l'imagination, quels tableaux! dans le cœur, quels mouvemens! dans les pensées, quels écarts! dans la volonté, quel désordre! Sous ces fleurs le serpent infernal se cache. La vertu blessée et mourante est prête à périr. Peut-il être permis de l'exposer, sous prétexte d'amusemens?

Je ne prétends que m'amuser, dit ce jeune homme, tandis qu'il se permet ce qu'il peut y avoir de tendre dans le langage, de peu réservé dans les propos, de suspect dans les assiduités, de familier dans les entretiens. A l'entendre, c'est égalité d'humeur, enjouement de caractère, vivacité de saillies, discours de circonstance, goût de plaisanterie : *Ludens feci.* Mais qu'il sonde avec plus de soin les dispositions de son ame: un funeste penchant s'y réveille; un feu secret l'anime; un nuage l'obscurcit; un poison subtil s'y insinue; les principes du déréglement y pénètrent; les premiers liens de l'habitude l'y forment. Peut-il être permis d'en préparer la force, sous prétexte d'amusemens?

Je ne prétends que m'amuser, dit cette femme du monde, tandis qu'elle recherche assidûment, dans des assemblées chéries, la vaine consolation d'en recevoir les hommages. A la consulter sur les motifs qui l'y attirent journellement, où elle prévoit que telles personnes doivent se rencontrer, c'est la douceur des conversations, l'assortiment des goûts, le rapport dans la manière de penser, le pur agrément de la société : *Ludens feci.* Mais que, devant Dieu, et comme si, à ce moment, elle allait, au tribunal de sa justice, lui rendre compte de sa conduite, elle s'en développe à elle-même les principaux ressorts : Une inclination qui s'entretient; l'envie d'en être constamment l'objet; le désir de montrer un esprit brillant pour captiver plus facilement les cœurs; la complaisance d'être applaudie, pour goûter mieux celle d'être recherchée; le plaisir des préférences dont on a l'honneur, soutenu par celui d'exciter des jalousies dont on triomphe; ah! voilà tous les jours comment les engagemens commencent. La vanité précède, la sensibilité suit, la tendresse naît. Peut-il être permis d'en courir les dangers sous prétexte d'amusemens?

Je ne prétends que m'amuser, dit cet homme avide de nouveautés, tandis qu'il dévore les productions de l'impiété qui les étale. A s'en rapporter à ses discours, il ne veut que se former une idée de la bizarre diversité des systèmes; voir les tours singuliers sous lesquels on les propose; mesurer, si j'ose le dire, les forces de

l'esprit humain, en suivre la marche, en découvrir les subtilités, en connaître le faible, s'amuser, en un mot, de ses délires : *Ludens feci.* Mais qu'il interroge sa foi, lorsque imprudemment il se fait un jeu d'en affronter les ennemis : Une obscurité qui la fatigue, des objections qui l'alarment, d'artificieux raisonnemens qui l'égarent, de fausses suppositions qui l'étonnent, des narrations trompeuses qui la déconcertent, des doutes qui la troublent, qui l'altèrent, et qui, enfin, la détruisent; voilà comment, dans plusieurs, elle s'éteint. Peut-il être permis d'en exposer les droits sous prétexte d'amusemens?

Eh! non, sans doute, on ne prétend que s'amuser quand on pèche. Car, quel est sur la terre l'homme assez méchant pour ne vouloir dans le péché que le péché même? Mais c'est la recherche indiscrète des amusemens qui produit fréquemment le péché. C'est là le principe ordinaire et de ces entretiens satiriques dont l'oisiveté s'occupe, et de ces relations médisantes que la curiosité sollicite, et de ces censures amères que la malignité enfante, et de ces occasions funestes où la présomption échoue. Que l'innocence soit en péril; que les lois de Dieu soient enfreintes; que les spectacles, cette fatale école du vice dont ils offrent à la fois et les leçons et les exemples, puissent laisser de fâcheuses impressions; que la liberté tumultueuse de ces assemblées nocturnes, formées par l'amour du plaisir, puissent facilement dégénérer en licence; que de la réunion des circonstances puisse naître l'amorce insidieuse de la tentation; ce sont là des vues auxquelles on néglige de s'arrêter; comme si, pour se justifier aux yeux de Dieu, il suffisait de se répondre à soi-même qu'on ne forme dans tout cela que des projets d'amusement! *Ludens feci.*

Et c'est sur ces projets mêmes, mes chers auditeurs, qu'une attention chrétienne doit toujours veiller. Le devoir, tel est le point fixe qui doit universellement et invariablement régler toute la conduite. Dans l'idée du monde, la probité, l'honneur, ne souffrent aucune exception qui puisse leur donner quelque atteinte. Ainsi, dans les vues de Dieu, la pureté des mœurs n'admet rien de ce qui tend à la blesser. Non, encore une fois, la religion ne condamne pas tous les amusemens, mais elle a placé des bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer. Lorsqu'elle consent à vos divertissemens, elle exige vos vertus; si elle tolère par indulgence ce qui vous amuse, elle ne réprouve pas moins avec une inflexible fermeté ce qui vous perd.

Mais, ne vous y trompez pas, il est un autre piége moins sen-

sible et presque aussi dangereux. S'il ne paraît pas menacer directement la vertu, peu à peu il en mine les fondemens; s'il ne fait pas ouvertement des coupables, il dispose à le devenir. Je parle de cet amour immodéré des amusemens qui, faussement tranquillisé par le discernement qui les choisit, fomente dans une ame ce goût qui l'absorbe. Car, oser se dire à soi-même : je suis fidèle à la loi de Dieu, puisque je ne me permets pas ce que défend la loi de Dieu; et se croire à l'abri de tout reproche, n'est-ce pas une trompeuse et bien souvent funeste sécurité?

La terre, fertile en délices, dit l'Esprit-Saint, n'est point le séjour de la sagesse : *Non invenitur sapientia in terra suaviter viventium* [1]. Pourquoi? C'est, en expliquant cet oracle par un autre, c'est que l'enchantement de la bagatelle, ainsi que s'exprime l'Écriture, obscurcit les solides biens : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* [2]. L'ame devient par degrés charnelle et terrestre; elle ne s'élève plus qu'avec effort aux désirs de l'éternel bonheur. Celui dont elle jouit l'occupe; à force de l'occuper, il la détourne de tout objet plus intéressant, mais moins sensible. L'idée d'une vie future devient moins vive; le présent qui fixe laisse apercevoir à peine dans le lointain l'heureux avenir qu'il faut mériter. Chaque amusement, pris en lui-même, n'y met pas obstacle; mais l'inclination démesurée qui les poursuit en forme un tissu, et le nombre des liens qu'elle reunit en fait la force. C'est un cercle de plaisirs innocens, mais dans lequel le cœur s'engage, et dont il aime à se voir constamment environné. Tout ce qui est au delà se montre sous des traits rebutans. Accoutumé à ce qui le distrait agréablement, l'esprit craint ce qui l'applique. Le sérieux le gêne, la réflexion l'attriste, la raison l'importune, la religion l'accable; il ne la hait pas encore, mais il la fuit; pour y réussir, il se dissipe, il s'évapore, il en vient jusqu'à se redouter lui-même.

De là cette frivolité habituelle qui rapporte tout à ce qui peut amuser, et presque jamais à ce qui pourrait instruire. De là ces soins inquiets de varier les plaisirs, de peur que leur uniformité ne lasse, et ce morne ennui quand l'occasion ne vient pas les réveiller. De là ce vide universel dans les pensées; elles ne roulent que sur les amusemens; dans les affections, elles ne sont dirigées qu'aux amusemens; dans les discours, elles ne sont que l'histoire des amusemens; dans les desseins, ils n'ont pour but que les amusemens. Or, même en séparant ce qu'ils auraient de répréhensible,

[1] Job., XXVIII, 13. — [2] Sap., IV, 12.

qu'on me dise si cet attachement immodéré ne l'est pas ; si, selon l'oracle de l'Ecriture, ce qui caractérise les folies du siècle, c'est d'aimer les joies: *Cor stultorum ubi lœtitia* [1]. Comment donc en concilier l'amour excessif avec la maturité de la sagesse chrétienne? L'utilité des importantes leçons que donne l'Evangile aux Chrétiens, pour les élever au dessus de l'homme, s'accorde-t-elle avec cette continuité puérile d'une dissipation qui rabaisse l'homme au dessous de lui-même? Puisque Dieu plaça l'homme sur la terre pour y mériter le ciel par la solidité de ses œuvres, comment l'homme peut-il croire qu'il parviendra à ce terme, en ne suivant que la route des amusemens? Jésus-Christ nous montre la réflexion, le recueillement, la pénitence, les afflictions, les croix, comme les voies nécessaires du salut. Ce n'est donc point par un chemin orné de fleurs qu'on peut y arriver. C'est donc visiblement dénaturer les vrais caractères de la vertu que de se flatter de pouvoir être tout ensemble homme vertueux et ce que l'on appelle homme de plaisir.

Ils sont permis, dites-vous, ceux que vous goûtez. C'est que vous n'examiniez qu'eux. Voyez-en les suites. D'où viennent, dans vous, cette indolence oisive qui ne pense presque jamais aux vérités du salut; ces assoupissemens de l'esprit de piété qui en suppriment les œuvres; cette froideur de sentimens pour la religion qui en néglige les actes; ce dégoût de la prière qui ne vous en a presque laissé que l'extérieur et les apparences; cette secrète répugnance pour les objets surnaturels de la foi qui, peu à peu, en affaiblit la lumière; cette facilité à adopter les maximes d'un monde que le Christianisme condamne, et qui, à son tour, combat le Christianisme? Ah! c'est qu'on n'a jamais vu goûter Dieu sincèrement par une ame qui goûte ardemment et constamment les plaisirs.

Ils sont permis ceux que vous goûtez. Mais si jusqu'ici vous avez au moins paru connaître la loi, la respecterez-vous long-temps encore? Ce qu'elle tolère et ce qu'elle défend n'est pas toujours séparé par un long intervalle; un pas vous suffit pour aller de l'un à l'autre. Vous arrêterez-vous dans la respectable enceinte qu'a tracée la religion? Et si vous osez en répondre, montrez-nous du moins vos garans. Est-ce la vigilance? mais le propre des plaisirs du monde est détourdir. Est-ce la voix de la conscience? mais vous l'avez déjà formée à trouver une fausse paix dans la succession non interrompue de vos plaisirs. Est-ce la grace des sacremens? mais, pour les recevoir, vous voyons-nous faire souvent

[1] Eccl., VII, 5.

divorce avec les plaisirs? Est-ce l'empire que vous prenez sur vos penchans? mais vous les nourrissez dans l'abondance des plaisirs. Eh! sur quoi vous rassurez-vous? Je crois moins à votre témoignage qu'à celui de l'expérience. De l'amour des plaisirs vous en viendrez aisément aux désordres. Cet usage immodéré devient un abus. Tout excès est lui-même un déréglement. Et quoiqu'il y ait évidemment des plaisirs légitimes dans la vie, personne n'osera jamais soutenir qu'il soit légitime de ne consacrer la vie qu'aux plaisirs.

Ils sont permis ceux que vous goûtez; mais ne s'y mêle-t-il rien qui soit défendu? Le riche dont vous parle l'Evangile ne vit peut-être dans sa conduite que ce que nous lisons nous-mêmes dans l'arrêt de sa réprobation. Il était magnifique dans ses vêtemens et somptueux à sa table. Ces dehors, considérés en eux-mêmes, annonçaient-ils un cœur si coupable et si déréglé? Hélas! que n'en examinait-il mieux les secrètes dispositions? Il l'eût trouvé épris des biens sensibles jusqu'à l'ivresse; voué à l'amour de soi-même, jusqu'à n'aimer que lui seul; aveuglé par les douceurs de son opulence, jusqu'à ne pas voir dans autrui les misères de la pauvreté; plongé dans les délices de la terre, jusqu'à ne pas aspirer à la félicité du ciel; aimant le monde, jusqu'à oublier Dieu. Le bonheur de la vie fait l'objet de ses désirs; il parut ne connaître que celui-là, et celui-là fut aussi son partage. Il entendit après la mort cette voix terrible: Vous avez joui des biens du temps, ceux de l'Eternité ne sont pas pour vous: *Recepisti bona in vita tua*[1]. (Le P. Lenfant, *Sur les Divertissemens.*)

Circonspection dont il faut user dans les amusemens par rapport aux dépenses.

La sagesse divine nous représente le goût des plaisirs comme le présage des misères; et l'expérience journalière nous apprend que la décadence des biens est la suite ordinaire des plaisirs. La modération seule fait la distance qui sépare la pauvreté des richesses. Leur usage indiscret a bientôt comblé l'intervalle; et les plaisirs sont les plus dangereux ennemis de la fortune, dès qu'on fait servir la fortune à multiplier les plaisirs. J'en atteste le monde, témoin de toutes les chutes qui précipitent sous ses yeux, dans les malheurs de l'indigence, des hommes dont il avait autrefois ad-

[1] Luc., xvi, 25.

miré l'éclat. Mais je passe sous silence ce que les plaisirs ont de nuisible aux intérêts temporels; je laisse aux hommes le soin de voir, dans l'amour des plaisirs, le destructeur des biens qu'il consomme. Je m'attache à leur faire apercevoir, dans cette destruction, celle des vertus que directement elle blesse; je parle de la justice et de la charité.

Je dis, en premier lieu, la justice. Entrez, mes chers auditeurs, entrez dans ces maisons dont un luxe effréné a fait autant de palais où il semble établir son trône. Voyez-y presque entièrement réalisée la description que faisait Salomon de sa propre magnificence (car l'ambitieuse vanité des particuliers ose affecter quelquefois ce qui ne paraissait convenir qu'à la grandeur royale). Voyez ces vastes et immenses demeures : *Ædificavi mihi domos* [1]. L'agrément de ces lieux enchantés qui les environnent : *Feci hortos et pomaria;* cette multitude nombreuse que la nécessité contraint à vendre sa liberté et ses services : *Possedi servos et ancillas;* cet assemblage de talens séducteurs, dont on achète bien cher l'usage pour quelques momens, et dont on paie ainsi la constante oisiveté : *Cantores et cantatrices;* ces meubles choisis et précieux : *Scyphos et urceos ad vina fundenda;* en un mot, ce fastueux étalage qui semble annoncer la possession des plus riches trésors : *Coacervavi mihi aurum et argentum.*

Ce ne sont jusque là que des dehors éblouissans qui, tout au plus, peuvent offrir, au premier coup d'œil, le trompeur éclat d'une opulence qui multiplie les besoins avec les plaisirs. Mais ce que disait le Prophète, en parlant des désordres que dérobaient aux regards les murailles de Jérusalem, j'oserai l'appliquer ici : Pénétrez, vous dirai-je, plus avant; percez les murs qui vous cachent les ressorts secrets de l'étonnant appareil que vous fixez : *Fode parietem* [2]. Hélas! quelquefois, qu'y entendez-vous? Vous y entendez les demandes réitérées et toujours inefficaces de créanciers, dont on a épuisé les secours, et dont on paraît avoir oublié la dette. Ils peuvent à peine mêler, aux cris d'une allégresse journalière, dont ils sont les spectateurs, leurs tristes plaintes sur les délais dont ils sont les victimes. En convenant que leurs demandes sont justes, on les rejette comme importunes. On en étouffe le bruit dans le bruit des amusemens. On regarde presque comme une prérogative de son rang celle de faire contribuer autrui à en sou-

[1] Eccl., II, 5 et seq. — [2] Ezech., VIII, 8.

tenir la splendeur; et l'on s'expose à envelopper, dans sa propre ruine, des hommes qu'on dédaignerait d'associer à ses divertissemens.

Vous entendrez les sollicitations redoublées d'un nombre d'hommes mercenaires ou d'artistes habiles, qui, après avoir fait servir leur temps et leur industrie à préparer les plaisirs, craignent encore à juste titre d'en suppléer tous les frais. On applaudit à leurs succès, mais on perd de vue leurs droits. On vante leur mérite, mais on ne répond point à leurs requêtes. On jouit de leurs talens, mais on ne récompense pas leurs travaux. On veut qu'ils entretiennent ce qui fait l'agrément de la vie, et l'on se borne à entretenir leurs espérances. On les emploie, et ils n'obtiennent que des promesses.

Vous entendrez les secrets murmures de quelques serviteurs mécontens, dont, après de longs services, le salaire est incertain, et auxquels on ne laisse que la dure nécessité de l'attendre. Plutôt on consentirait à tolérer leurs vices qu'à payer des sommes que le temps a fait grossir. S'ils sollicitent, on les amuse; s'ils pressent, on les rebute; s'ils se plaignent, on les menace : faut-il enfin les satisfaire? on les décrie, et on les flétrit.

Vous entendrez les douloureux soupirs d'une épouse et d'enfans négligés, à qui on soustrait, dans le silence domestique, ce qu'on perd dans le fracas des amusemens. Pour se les procurer, rien ne coûte; et ce qui pour des enfans serait nécessaire paraît surperflu. Comme si ce n'en était point assez de leur préparer l'indigence pour héritage, il faut qu'ils souffrent par avance de la dissipation qui dévore le leur. Une famille entière y voit l'affligeante image de l'infortune qui l'attend; elle sent croître la dureté qui la délaisse au dedans avec la profusion qui se répand au dehors; elle ne trouve qu'un cœur de fer dans celui que l'amour des plaisirs a amolli; de nouvelles dépenses sont chaque jour le trop sûr indice de l'abîme que la pauvreté lui ouvre. Ah! combien de larmes amères n'ont pas fait verser les folles joies d'un père ou d'un mari dissipateur! Et combien de fois a-t-on répété dans le monde : Ces enfans n'ont rien; le père ne pensait qu'à ses plaisirs!

Ainsi, en voit-on l'excès dégénérer en injustice, en insensibilité, en cruauté même. Dès qu'on en fait son idole, il n'est rien qu'on ne soit prêt à leur immoler. La probité a rougi plus d'une fois des frauduleuses manœuvres que l'amour des plaisirs commande. Les facultés s'épuisent, et le goût des amusemens subsiste. On l'écoute, on veut le suivre, on imagine, on en vient ...... Mais supprimons le honteux détail de ses ressources : craignons de présen-

ter des traits dont le soupçon même est un opprobre. N'insistons pas sur des écarts trop odieux pour oser croire qu'ils soient communs. Convenons seulement qu'il est possible de rendre criminels les amusemens légitimes d'ailleurs, dès qu'on les achète à trop grand prix.

Voyez, disait le juste Tobie en entendant dans sa maison le cri d'un de ces animaux destinés à servir de nourriture, voyez s'il m'appartient, ou si, échappé de la maison de son maître, il ne s'est point égaré : *Videte ne furtivus sit* [1]; car il ne nous est pas permis, ajoutait-il, de convertir pour nous, en aliment, un bien étranger, ou de nous en approprier l'usage: *Non licet nobis aut edere ex furto aliquid aut contingere.* Et voilà ce que ne cesse de faire entendre la voix de l'équité au milieu des divertissemens. Voyez s'ils ne sont point le fruit ou la cause de quelque injustice; si, en croyant n'user que du superflu de vos biens, vous n'entamez pas même la substance du bien d'autrui; si quelque oppression ne rend pas vos joies cruelles; si des opprimés ne viennent point y mêler des pleurs; et si, pour suppléer à leur silence forcé, les pierres mêmes de cette maison que vous remplissez d'allégresse n'accusent pas de larcin ce que vous appelez amusement : *Videte ne furtivus sit.* Première règle que prescrit la religion, et que la raison même établit.

Ne perdons pas de vue l'exemple des saints patriarches que je viens de citer, et nous y trouverons la seconde leçon que nous fait à cet égard la charité. Assis à un de ces festins que la vertu autorise, quand elle y préside, que l'esprit de société forme, que la sobriété tempère et que la décence accompagne, Tobie apprend qu'un des enfans d'Israël, mis à mort, est privé des honneurs de la sépulture; il vole où la compassion le conduit; il ne permet point aux impressions d'une joie, quoique innocente, d'effacer ou d'affaiblir celle que doit produire le spectacle des maux étrangers. Il accorde aussitôt à la pitié ce qu'il retranche aux plaisirs.

Et voilà, mes chers auditeurs, le noble sentiment que je voudrais graver dans vos ames. Pourquoi, disait autrefois le perfide apôtre, par le vil intérêt d'une sordide avarice, pourquoi perdre ces parfums dont le prix eût pu être employé au soulagement des malheureux (il s'agissait des parfums répandus sur le personne adorable de Jésus-Christ même)? *Ut quid perditio hæc?* Et tel est encore aujourd'hui l'indécent langage de quelques hommes qui,

[1] Tob, II, 4.

couvrant leur dédain pour le culte extérieur de la religion, sous le voile spécieux des mouvemens de la charité, ne cessent de nous répéter que pour les pauvres il faudrait dépouiller les temples. Je n'examine point à ce moment si ce n'est point l'impiété qui, par haine pour Jésus-Christ, affecte de plaider la cause de ses membres. Quel qu'en soit le motif, exhortations inutiles! Eh! sans doute nous le savons, si la nécessité l'exigeait; alors, plutôt que de décorer sa demeure, nous devrions secourir Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Mais (et c'est là ce qui m'étonne) pourquoi ne retrouve-t-on de superfluité que dans les témoignages d'une piété qu'on blâme, tandis qu'on pardonne tous les excès dans les divertissemens dont on jouit! Ah! c'est dans un sentiment de commisération mieux fondé et mieux placé que je demande quel est le but de ces énormes dépenses, et pourquoi cette perte : *Ut quid perditio hæc?* pourquoi engloutir des revenus immenses dans la somptueuse délicatesse d'une sensualité dont tous les jours on perfectionne les raffinemens; dans l'éclat affecté d'une magnificence, qui souvent goûte moins la satisfaction de donner que celle de paraître; dans les hasards d'un jeu où la grandeur des périls expose trop la fortune, pour ne laisser à un cœur ému d'autre intérêt que celui de l'amusement; dans cette variété de projets que forment les caprices de la mode, et que ceux de la légèreté renversent; dans l'exécution de ces idées bizarres que l'imagination enfante, et que la fantaisie satisfait; dans le fastueux appareil d'un luxe qui est moins l'apanage du rang et la suite de l'ordre qu'un désordre visible dont l'effet tend à confondre tous les rangs : *Ut quid perditio hæc?*

Pourquoi cette perte? Il est facile, mes chers auditeurs, d'en expliquer la cause; c'est l'amour immodéré des plaisirs. Il rapporte tout à lui-même; il se livre tout entier à ce qui le satisfait; il ne veut connaître que ce qui peut le satisfaire. A ses yeux, il n'est de talens que ceux qui plaisent. Une frivolité agréable l'emporte sur des services utiles. L'acteur qui amuse est plus précieux que le citoyen qui travaille. Les divertissemens absorbent ce que les besoins réclament. Un cri de joie couvre lui seul les sanglots de la douleur. Quelques heures d'amusement enfouissent ce qui suffirait pour adoucir plusieurs années d'infortune.

Or, que vous dit à cette vue la charité? Vous calculez vos biens, pour y proportionner vos dépenses; c'est un effet de sagesse humaine : faites plus; calculez aussi les obligations que vous imposent vos biens. Vous ne comptez qu'avec vous-même, ce n'est pas

assez; il faut encore, devant Dieu, compter avec les indigens. Non, la charité ne vient pas vous reprocher quelques satisfactions modérées; mais elle vous en propose une plus digne encore de la tendresse et de la bonté de vos cœurs. Elle vous présente le bonheur le plus doux, celui de faire des heureux; elle vous presse de supprimer ce que trop de luxe dans les divertissemens dissipe, pour l'appliquer à des œuvres que la bienfaisance consacre; et de remplacer ce qu'une vaine prodigalité étale, par les bienfaits qu'une solide générosité répand. Elle ne vous dispute pas quelques plaisirs que l'innocence justifie; mais elle sollicite votre pitié que l'infortune doit émouvoir. Tandis que vous vous rassasiez de délices, elle vous montre ceux de vos frères qui sont accablés de maux. Elle ne vous demande pas d'établir entre leur situation et la vôtre une ressemblance entière; elle vous invite à en diminuer la triste inégalité. (Le P. Lenfant.)

Les douleurs, sources de plaisirs.

Nous lisons dans l'Histoire-Sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand Prophète eut rebâti le temple de Jérusalem que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussait en l'air des accens lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les « gémissemens d'avec les cris d'allégresse : » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lœtantium, et vocem fletus populi*[1]. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'ame déchue de la grace voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience où il veut faire sa demeure; ensorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une

[1] III, 13.

retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille sous la paisible protection de Dieu qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, Chrétiens, de cette sainte tristesse? Une ame à qui ses douleurs procurent une telle grace n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés que de vivre avec le monde, et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin, « que celui-là « est heureux qui est malheureux de cette sorte! » *Quam felix est, qui sic miser est!*

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Ecritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe, cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette circonstance des choses humaines et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout-à-fait à cette bonace; et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et, si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries; vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrace viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble: je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'his-

toire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous mêmes. Car, mes frères, vous n'avez point de sauve-garde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrace, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête; mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet, et dans votre lit où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre ame et la plus haute partie d'elle-même est hors de prise; nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudens! Quand le corps est découvert ils tâchent de cacher la tête: nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez-vous renfermer au dedans; le dedans qui est tout en trouble vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés; ainsi ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge; là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur* [1], dit le Psalmiste. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là, il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis, et entretenant votre ame affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-mêmes ce con-

[1] Psal. XLV, 5.

solateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée, et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez cette conscience souillée; lavez ce cœur profané et « rendez-moi « cette joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence: *Redde mihi lætitiam salutaris tui* [1].

Et certes, ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, Chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce Paradis de délices où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grace, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien, du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, Chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'ame, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille par les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre?

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égaremens, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées; car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir: c'est sans doute pour nous affliger non

[1] Ps. L, 13.

tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudrait se consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre ame, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite.

Par conséquent, Chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire, et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste: *Tribulationem et dolorem inveni*, *et nomen Domini invocavi* [1]: « J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai « invoqué le nom de Dieu ». Remarquez cette façon de parler: j'ai trouvé l'affliction et la douleur, enfin je l'ai trouvée cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre psaume que « les peines et les angoisses l'ont bien su trouver »: *Tribulatio et angustia invenerunt me* [2]. En effet mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement: *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis* [3]. Mais maintenant, dit ce saint Prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une ame affligée de ses péchés; je l'ai trouvée cette douleur et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix: *Tribulationem et dolorem inveni; et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la né-

[1] Ps. CXIV, 4. — [2] Ibid. CXVIII, 143. — [3] Ibid. XLV, 1.

cessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs: laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce que l'on ne peut savoir; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que, pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'ame, faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Ecritures comme un homme de plaisir et de bonne chère: *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur: *Siccine separat amara mors?* « Est-ce ainsi que la mort amère « sépare de tout? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté. (Bossuet.)

Péroraison.

Qui ne craindra donc, Chrétiens, que notre ame fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément, que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs, et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme pour ainsi dire par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre ame malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérans, qui ne recevront jamais l'adoucissement ni le remède! Au contraire un homme de bien que les douleurs de la pénitence ont détaché

[1] I Reg., xv.

de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort long-temps ou dénoué ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable; au contraire il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort, je t'en remercie, j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine; ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime. (LE MÊME.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR L'AMOUR DES PLAISIRS.

EXORDE.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu es poudre, et que tu retourneras en poudre.
(*Gen.*, III, 19.)

Hélas! comment l'oublier? comment perdre de vue cette commune destinée et ce terme fatal où vont se perdre pour jamais les vains projets des hommes? Ce triste arrêt n'est-il donc pas écrit sur tout ce qui nous environne? et qu'est-ce que l'univers entier, sinon un vaste tombeau où est empreinte à chaque pas cette lamentable sentence : Vous êtes poudre et vous retournerez en poudre?

Cependant qu'y a-t-il de plus loin de nous, et, pour ainsi dire, de plus étranger à nous-mêmes, que l'idée de notre fin? En vain résonne partout le tonnerre de la mort, en vain elle se reproduit sous mille formes différentes, nous la fuyons aussi sérieusement que si nous pouvions l'éviter. Toute la vie humaine n'est que l'art de nous en distraire, et si nous avons aujourd'hui courbé nos fronts sous la poussière, nous l'avons fait sans réflexion comme sans fruit, par convenance ou par habitude; que sais-je? peut-être par désœuvrement et par dissipation : tant l'homme est vain, qu'il se fait un spectacle de sa misère et de sa mort!

D'où peut venir ce prodigieux aveuglement? Les inquiétudes et les soucis de la vie sont-ils si forts et si multipliés, que la pensée de la mort ne puisse point pénétrer jusqu'à nous? ou nos plaisirs sont-ils si continus, qu'un seul instant de crainte et de sérieuse réflexion n'y puisse trouver place? Chrétiens, c'est l'un et l'autre; mais c'est surtout aux plaisirs profanes qu'il est donné d'enchanter le monde, et c'est au milieu de leur tourbillon que va se perdre et s'engloutir comme un vain son cette grande et terri-

ble parole : Vous êtes poudre et vous retournerez en poudre.

Quel pas n'aurions-nous donc pas fait, Chrétiens, vers la perfection de nos mœurs, si nous parvenions aujourd'hui à rompre ce charme décevant, ou, pour parler avec le Sage [1], cette fascination de la frivolité qui nous attache au monde! Et dans quelle circonstance pouvons-nous mieux l'entreprendre qu'au sortir de cette carrière tumultueuse de joies et de plaisirs? Qui de vous ne s'est pas demandé aujourd'hui : Qu'ai-je trouvé parmi ces divertissemens, ces jeux et ces folies, que dégoût et ennui, et puis encore ennui et dégoût? Que m'en reste-t-il maintenant, que fatigue de corps, vide de l'esprit, remords de l'ame? Vous l'avez dit, mes frères, et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'un si grand aveu n'ait rien produit en vous. Vous êtes détrompés, vous n'êtes point changés; suspendue un moment par la lugubre cérémonie de ce jour, cette vie mondaine va reprendre son cours avec une nouvelle force. En vain la religion va nous proposer les plus grands mystères et les plus grands objets de componction ; plus fort que ses invitations et que ses saintes ordonnances, le monde ne perd pas un seul de ses plaisirs, un seul de ses spectacles, un seul de ses scandales; que dis-je? nous allons voir des scandales nouveaux, de plus sanglans outrages faits à la loi de Dieu, l'abstinence commandée pour être plus hautement violée ; infatigable pour la dissipation, on va devenir faible, infirme, inpuissant pour la pénitence; par je ne sais quel dérisoire accommodement, on fermera des théâtres profanes, pour ouvrir des concerts qui n'ont de chrétien que le nom; et la seule différence que nous mettrons entre le saint temps où nous entrons et la carrière profane d'où nous sommes sortis, sera peut-être de porter plus d'audace dans nos transgressions, et de nous ménager, ce semble, dans notre abandon aux plaisirs, le plaisir de la désobéissance et le charme affreux de la profanation.

Élevons-nous donc aujourd'hui contre la vanité et contre les suites funestes d'une vie mondaine. Servons-nous de vos plaisirs contre vos plaisirs, montrons qu'ils ne dégradent pas moins la majesté de l'homme que la dignité du Chrétien, qu'ils ne sont pas moins un triste abus de la raison qu'une prostitution de l'ame. Examinons d'abord ce qu'ils sont en eux-mêmes, et par là nous apprendrons à les mépriser; nous verrons ensuite ce qu'ils sont dans leurs effets, et par là nous apprendrons à les craindre. Heu-

[1] Sap., IV, 12.

reux si, en vous dégoûtant en ce jour des plaisirs factices d'un monde corrompu, nous pouvions vous porter à faire en ce saint temps de dignes fruits de pénitence. *Ave, Maria.* (M. de Boulogne, *Sur l'amour des plaisirs.*)

Ce que sont les plaisirs en eux-mêmes.

En combattant dans ce discours le goût des joies profanes et l'amour des plaisirs sensibles, je ne prétends pas vous parler de ces honteuses voluptés qui déshonorent l'humanité, de ces grossiers emportemens des sens que le monde même condamne, et de cette ivresse brutale qui brise effrontément toutes les digues que la conscience et la pudeur ont mises à la licence. Tirons sur ces tristes excès un voile de mépris et d'horreur, et ne profanons point notre ministère, en révélant ici ces flétrissantes turpitudes. Notre objet principal est de parler de cette vie molle et dissipée qui s'allie si bien avec l'honneur du monde; de ces joies sensuelles qui, pour être moins excessives, n'en sont guère plus chrétiennes; de cette volupté plus turbulente encore qu'effrénée, plus légère que dissolue, qui se fait un art de jouir; enfin de ces plaisirs qu'on nomme des amusemens, et sans lesquels la vie nous paraît froide et insipide. Or, que sont-ils ces plaisirs, et que poursuit l'homme insensé qui en fait son idole? Le Sage nous l'a dit: Vanité et affliction. Vanité dans cet attrait qui nous y porte; affliction d'esprit dans le sentiment qui les goûte: *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi*[1].

Vanité dans l'attrait qui nous porte au plaisir. D'où vient-il en effet, si ce n'est d'un orgueil insensé, d'un cœur vide et d'une raison faible? orgueil qui voudrait oublier que les plaisirs et les joies sensuels ne sauraient convenir à des êtres mortels; cœur vide, qui ne peut ni rien goûter de solide, ni s'élever à rien de grand; raison faible, qui nous fait goûter sans réflexion un temps aussi rapide qu'il est irréparable. En faut-il davantage, chrétiens, pour nous faire sentir la triste vanité de ces attraits si doux qui nous portent aux plaisirs de ce monde: *Vidi vanitatem.*

Et d'abord, c'est l'orgueil qui veut faire oublier à l'homme sa propre misère. Hélas! pour l'attester, avons-nous besoin de preuves? Misère dans son corps qui n'est que faiblesse et douleur, dans son esprit qui n'est qu'erreur et ignorance, dans son cœur qui n'est

[1] Eccl. II, 11.

que trouble et passion, dans sa volonté qui n'est qu'une contradiction éternelle, dans tout son être enfin où il se cherche en vain, où tout l'étonne et le confond. Hélas! le jour succède à la nuit, dit saint Chrysostôme, et les dures saisons aux saisons agréables; mais les maux de la vie se succèdent sans interruption, et tombent sur nous sans mesure. Dans la société que de mensonges et de trahisons! dans la nature que de fléaux sans cesse renaissans! dans le lit de mort quelles angoisses! dans le sépulcre quelle effroyable nuit! dans le temps quelles vicissitudes! au-delà du temps quel impénétrable avenir! Enfans d'Adam, tel est le joug inévitable qui vous est imposé, telle est la dette malheureuse que vous contractez en naissant: vivre dans les chagrins et mourir dans l'incertitude. Or, qu'ont de commun avec une si triste condition les jeux, les ris, et les bruyans éclats de la joie mondaine? comment peuvent-ils convenir à une créature aussi faible et aussi périssable que l'homme? Quel contraste entre son état naturel d'alarmes et de perplexités, et cet état de sécurité et de molle indolence; entre un monde de deuil où les objets les plus rians nous parlent de la mort, et un monde de fètes où les plaisirs se succèdent encore plus rapidement que les jours! Que d'autres voient ici une révolte criminelle et une opposition aux décrets du ciel, qui a voulu, par nos misères naturelles, abattre notre présomption et perpétuer à nos yeux l'image de notre dépendance; pour moi, je ne me sens ici frappé que du stupide enchantement qui à tant de malheurs n'oppose qu'une ivresse éternelle; je ne vois plus que l'orgueil insensé qui, au lieu de chercher des remèdes à tant de maux, ne veut que s'étourdir; je ne sais plus que plaindre ces hommes dissipés qui feignent d'oublier que les jeux et les ris sont déplacés dans cette vallée de larmes; je ne puis cesser de dire avec le Sage que c'est là une bien triste vanité et une bien grande misère: *Vidi vanitatem.*

Vanité dans l'attrait des plaisirs: cet attrait vient encore d'un cœur vide, incapable de s'élever à rien de grand ni de goûter rien de solide; car si nous savons l'observer, nous verrons aisément que là où les sens sont toujours en activité, l'ame est toujours sans exercice; que cet empressement à se répandre en dehors est le plus sûr indice qu'on ne trouve rien en soi-même; que le corps qui se corrompt, pour parler avec l'Ecriture, appesantit l'ame, abat l'esprit qui voudrait s'élever, et l'empêche de s'occupe de pensées sérieuses autant que salutaires; et qu'enfin ce besoin éternel de distractions et de plaisirs n'est au fond qu'une prolongation de

l'enfance et un appauvrissement de l'ame, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd la raison, et que, si le plaisir demande une chose, la raison en demande une autre.

En effet, Chrétiens, quelles dispositions nobles et raisonnables peut supposer en nous cette légèreté qui court après tant de folies changeantes? que puiser d'utile et de grand dans ces assemblées mondaines d'où sont bannies l'amitié, la confiance et l'estime, où sont ce qui est grave et déplacé, et où il faut être frivole sous peine d'être ridicule? Quoi de plus vain et de plus puéril que ces concours publics où l'on se rend pour se donner en spectacle, pour tout observer avec curiosité, tout censurer avec malignité? Quelles ressources peuvent donc avoir en eux-mêmes ces hommes dont la grande affaire est de donner des fêtes avec éclat et des festins avec délicatesse? quel poids dans les pensées et quelle dignité dans les sentimens peut-on attendre de cet intérêt qui nous attache incessamment à une scène théâtrale où tout est hors de la nature, où rien ne plaît que l'exagération, rien n'intéresse que le mensonge? Imaginez quelle peut être la trempe d'ame de ces mondains qui, formant chaque jour ce qu'on appelle des parties de plaisir, passent sans cesse des cercles aux spectacles, et des bruyans éclats de la table aux tristes querelles du jeu; le jeu, cette ressource des désœuvrés, cette passion des ames qui ne sentent rien, ce mélange insensé d'avarice et de prodigalité où l'homme ne se montre jamais plus frivole que quand il est plus occupé, et où, jouet éternel de l'aveugle hasard, il n'a guère plus de fond et de solidité que le bizarre dieu auquel il se sacrifie.

Aussi, messieurs, observez tous ces hommes de plaisir, ces enfans de la joie qui s'imaginent follement, dit l'Esprit-Saint, que toute la vie ne doit être qu'un jeu et un amusement : *Lusum esse vitam nostram*[1]. Quelle futilité dans leurs conversations! quelle inconstance dans leurs attachemens! quelle bizarrerie dans leurs goûts! quelle petitesse dans leurs desseins et dans leurs entreprises! Leurs promesses, n'y comptez pas si elles doivent leur coûter un plaisir; leur rang, ils n'en ont plus dès qu'il s'agit de plaisirs; les sociétés, elles sont toutes bonnes pour eux, pourvu qu'ils y trouvent le plaisir; leurs amis, ils n'en ont d'autres que ceux qui leur procurent des plaisirs; le mérite, il n'en est de réel à leurs yeux que le talent qui les amuse. Ames étroites et légères, dont la volonté faible ne sait s'arrêter nulle part; et qui, ne connaissant

[1] Sap., xv, 12.

qu'un seul besoin, celui de se distraire, et qu'un malheur, celui de réfléchir, ne mettent de l'importance à rien, ou plutôt en mettent à tout, excepté à l'emploi du temps ; pensent à tout, excepté à eux-mêmes: *Vidi vanitatem.*

Ce n'est pas sansdoute qu'un homme de plaisir ne reconnaisse moins qu'un autre et la brièveté de la vie et la rapidité du temps ; c'est au contraire sur cette rapidité même qu'il forme le projet de se livrer incessamment à la fougue de ses désirs et au tumulte de la joie mondaine. Ecoutons-le parler dans le livre de la Sagesse : Ne laissons point passer en vain les beaux jours de la vie; couronnons-nous de fleurs avant qu'elles se flétrisent : *Coronemus nos rosis, antequam marcescant*[1]. Ainsi c'est parce que la vie n'est qu'un rapide instant, une ombre fugitive, une fleur passagère qui, cueillie le matin, est fanée le soir, qu'il veut se hâter d'en jouir et d'embellir ce songe. En vain la raison lui apprend que c'est précisément parce que nos jours sont rapides qu'il faut en être avares; en vain elle lui dit que tous ces vains amusemens ne font que hâter davantage la fuite de ses jours et le torrent de ses années. Plus chargé de son loisir que l'esprit ne l'est de ses chaînes, il court en insensé pour se débarrasser du temps qui ne va pas assez vite, et pour abréger autant qu'il est en lui le cours de ses journées, dont la lenteur lui est à charge : semblable à cet esprit dont parle le Prophète, qui circule sans cesse, courant toujours sans s'arrêter, et ne rentrant jamais au dedans de lui-même : *Spiritus vadens et non rediens*[2]. En vain la religion lui dit qu'un temps si court est le prix de l'éternité; que chaque instant pouvant la mériter, il a une valeur infinie; qu'il faut que notre empressement à bien user du temps égale la vitesse avec laquelle il se précipite, et que ce torrent devant bientôt se tarir, il faut se hâter d'y puiser les vertus nécessaires, il le laisse échapper sans fruit comme sans regret; toute sa vie n'est qu'un art de le perdre; et, pour parler son propre langage, il ne veut d'autre soin que de se divertir et de passer son temps. Quoi donc! père de famille, il a des enfans à instruire; citoyen, une patrie à servir; magistrat, des innocens à défendre; homme d'état, les plus grands intérêts reposent dans ses mains; prince, il doit répondre à Dieu du sort de tout un peuple, et il passe le temps! Chrétien, il a une ame à perfectionner, des vices à détruire; il est l'héritier des cieux et l'enfant des promesses, et il passe le temps! Voilà la mort qui s'avance, voilà son Juge qui approche, voilà l'éternité

[1] Sap., II, 8. — [2] Ps. LXXVII, 39.

qui s'ouvre, et il passe le temps! Insensé, pourrais-je lui dire ici, insensé, quelle est votre erreur! vous croyez que c'est le temps qui passe, et vous ne voyez pas que c'est vous qui passez, et vous ne voyez pas qu'en s'écoulant il emporte à la fois et vous et vos plaisirs! et vous ne pensez pas que ce qui passe à votre égard par le moyen du temps qui s'écoule, va se jeter dans le gouffre de l'éternité qui ne passe point! Mais, si passer le temps, si s'amuser c'est vivre, dites-nous donc, s'écrie ici saint Chrysostôme, si c'est aussi s'amuser que de mourir? Dites, comment passerez-vous le temps, quand il faudra vous préparer à soutenir l'entrevue de Dieu, à rendre compte de vos jours, et qu'au dedans de vous retentira cette épouvantable nouvelle, que pour vous il n'y a plus de temps? Hélas! si toutes nos espérances se terminaient au tombeau, il serait encore indécis s'il ne vaudrait pas mieux mettre sa gloire et son plaisir dans l'emploi raisonnable du temps, que de se consumer en des agitations vaines et stériles. Que faut-il donc penser de ces esclaves du plaisir, qui ont toujours de trop d'un temps dont chaque instant peut commencer pour eux l'éternité? O mon Dieu! auront-ils jamais assez de larmes pour déplorer amèrement une si triste vanité et une si grande misère: *Vidi vanitatem.*

Si du moins ces plaisirs pouvaient nous rendre heureux pendant le court espace de la vie, peut-être aurions-nous quelque excuse, et peut-être nous resterait-il quelque moyen de justifier notre aveuglement; mais, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous soupirions encore après eux malgré leur amertume, et que nous les aimions si puissamment, lorsqu'à la vanité de l'attrait qui nous y porte, nous sommes forcés d'ajouter l'affliction d'esprit dans le sentiment qui les goûte: *Et afflictionem animi.*

A n'en juger d'abord que par les apparences, rien n'est plus agréable ni plus doux que le tableau d'une vie voluptueuse. Mais approfondissez cette surface de bonheur, envisagez de près ces dehors de réjouissance. Qu'y verrez-vous, Chrétiens? des sens toujours satisfaits et toujours insatiables, des désirs toujours remplis et jamais contentés, un repos toujours poursuivi et jamais atteint, une joie toujours commandée et par conséquent jamais obtenue, des visages rians et des cœurs sombres, des malheureux enfin qui, s'épuisant à la suite des plaisirs, n'y ont jamais trouvé que le remords ou le dégoût: *Et afflictionem animi.*

Car c'est en vain qu'ils veulent s'étourdir, elle est inextinguible cette voix intérieure qui prend sans cesse le parti de la raison contre leurs plaisirs, qui ne parle que devoirs quand ils ne rêvent

que folies, et qui, dans le temps que l'ame s'abaisse à ces indignes soins, réclame contre son abjection et fait effort pour la relever. Tandis qu'ils vont de fêtes en fêtes et de spectacles en spectacles, je ne sais quel inflexible accusateur mêle à leurs jeux bruyans de secrètes alarmes. Malgré tant d'agréables diversions, ils sentent invinciblement qu'ils ne sont pas dans l'ordre, que Dieu n'est point avec eux, qu'une vie qui fait leur crime ne saurait faire leur bonheur, et ce ver dévorant qu'ils veulent étouffer ne fait que s'irriter par ces remèdes vains que le bruit et la dissipation lui opposent. Voyez ce voluptueux Balthazar au milieu d'un festin; tout à coup un effroi mortel s'empare de son ame et tout son sang se glace dans ses veines [1]. Est-ce donc le glaive suspendu sur sa tête? est-ce la terre qui s'ébranle? sont-ce les abîmes qui s'ouvrent? Non, c'est une main. Et pourquoi la craindre cette main? c'est qu'elle trace des caractères illisibles. Mais elle peut annoncer des succès autant que des désastres, et écrire la victoire aussi bien que la mort. Pourquoi la craindre? ah! c'est qu'une voix plus puissante que le tonnerre, lui reproche depuis long-temps la honte de ses plaisirs, et que, tandis que cette main écrit sur le mur son arrêt, le doigt de Dieu l'enfonce avec un trait mortel jusqu'aux derniers replis de sa conscience criminelle : *Et afflictionem animi.* (LE MÊME.)

La joie n'est qu'une erreur.

O joie! tu n'es donc qu'une erreur, qu'une illusion trompeuse, s'écrie le Sage [2]. Eh! quelle plus grande erreur, Chrétiens, que de prendre les émotions des sens et les transports tumultueux pour l'indice et la preuve d'un vrai contentement? La véritable joie, dit excellemment un Père, a quelque chose de sérieux; elle est calme comme la vertu. L'homme vraiment heureux possède son ame en paix, et craint d'épuiser par de vains divertissemens ce fonds de satisfaction intérieure dont son cœur est rempli; il la goûte en silence, il la porte en son ame dans un profond recueillement. C'est la fausse joie qui est turbulente, cette joie superficielle qu'un rien fait naître, et qui dans son agitation ne nous tire un instant hors de nous que pour nous rendre ensuite le repos plus accablant et la vue de nous-mêmes plus insupportable.

Elle nous trompe encore, cette joie mondaine, en ne s'emparant de la vigueur de nos premiers jours que pour nous préparer

[1] Dan., v, 5, etc. — [2] Eccl., II, 2.

une vieillesse plus pénible et plus douloureuse. Hélas! elle est presque arrivée pour nous, cette triste période où les plaisirs seraient honteux, quand ils ne seraient pas impossibles, où toutes les créatures nous fuient, où l'imagination désenchantée des doux songes de l'espérance, ne produit plus que des retours amers vers le passé. Si quelque chose peut embellir encore ce déclin de nos ans, c'est le bonheur d'avoir porté le joug dès sa jeunesse; c'est la conscience du bien que l'on a fait; c'est la satisfaction d'avoir apprécié de bonne heure les rapides plaisirs qui devaient mourir avant nous, et ce monde perfide qui fuit autant les vieillards que les malheureux, et qui paie par l'indifférence ou le mépris ce même empressement qu'on a eu de lui plaire. Voilà, dit l'Esprit-Saint, ce qui fait la couronne du vieillard, et la seule consolation qui peut répandre une douce lumière sur le soir de sa vie. Mais vous qui avez passé ce que vous appelez vos beaux jours, dans l'ivresse des sens et dans les égaremens de la joie mondaine, de quels yeux verrez-vous alors vos folies? quel fruit en retirerez-vous quand tous vos goûts seront usés, quand toutes vos passions seront éteintes, et qu'après avoir passé tant d'années sans réfléchir, la raison et la foi reprendront malgré vous leur ascendant et leur empire? Ah! je vous vois alors aussi à charge aux autres qu'à vous-mêmes, chassés du monde par vos infirmités, rappelés au milieu de lui par vos habitudes; ne pouvant supporter ni l'oubli des hommes que vous aurez tant recherchés, ni la privation des plaisirs qui vous sont devenus nécessaires, ni cette vue de vous-mêmes que vous avez eu tant de soin d'éloigner : je vous vois sans consolation du côté de la société où vous êtes de trop, ni du côté de vos amis qui, compagnons de vos folies, ne veulent plus l'être de vos douleurs, ni de la part de Dieu dont le nom seul vous importune; traînant enfin, pour parler avec l'Ecriture, votre affliction et votre nullité pénible dans un triste abandon et dans une solitude forcée, sinistre avant-coureur de celle du tombeau : *Affligetur relictus in tabernaculo suo* [1].

Enfin elle vous trompe, cette joie, en ne paraissant vous cacher les horreurs de la mort que pour envenimer ses traits et vous rendre doublement sa victime. Insensés, vous le dites souvent, que c'est aller au devant de la mort que de vous priver des plaisirs dont elle doit si tôt vous arracher; et vous ne voyez pas que c'est précisément par ces mêmes plaisirs que vous lui préparez un triom-

[1] Job., xx, 26.

phe plus sûr, et que plus ils resserrent les liens qui vous attachent à la vie, plus ils vous rendent horrible la nécessité de la perdre. Hélas! si tous les hommes appréhendent tant de mourir, que doit-ce être de vous, hommes voluptueux, dont la grande passion est celle de vivre, et qui par l'habitude des plaisirs ne faites que vous préparer à vos derniers momens, ou un plus grand regret de vous y être abandonnés, ou une plus grande douleur de les quitter et de les perdre! Tel ce roi d'Amalec, que l'Ecriture nous dépeint comme un homme de plaisir et de bonne chère : *Agag pinguissimus*, trouvait la mort si douloureuse et si amère, et dans son désespoir la nommait inflexible et cruelle; ainsi la nommerez-vous vous-mêmes, quand forcés de sortir de l'enchantement de ce monde, il vous sera d'autant plus dur de dire à vos plaisirs un éternel adieu, qu'ils auront serré davantage les tristes nœuds qui lient vos cœurs à la terre : *Siccine separat amara mors* [1] ? (M. DE BOULOGNE.)

Combien les plaisirs sont dangereux et redoutables.

Pourrai-je bien, mes frères, vous le faire comprendre, que l'ame qui s'ouvre le plus à la volupté est celle qui se ferme plutôt aux passions douces et compatissantes; qu'en l'énervant, l'amour des plaisirs la dessèche; que l'abondance et les molles délices remplissent tellement le cœur, qu'aucun sentiment des misères d'autrui ne peut plus y avoir entrée, et qu'enfin cette recherche excessive de soi-même et de la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice ?

Eh! comment ces hommes de plaisir pourraient-ils être compatissans? On ne saurait le devenir que par la contemplation de la misère humaine, et ils repoussent toute image chagrine qui pourrait la leur rappeler. On ne peut exercer sa sensibilité que par les sacrifices et les privations, et ils ne veulent que des amusemens et des jouissances. Il faut pouvoir se mettre à la place des malheureux, et ils ne voient et ne cherchent qu'eux-mêmes. C'est le reproche que faisait Isaïe à la voluptueuse Babylone [2] : Vous avez dit : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : *Dixi : Ego sum; et præter me non est altera.*

Esclaves des plaisirs, voilà votre image; voilà cet homme personnel que forme en vous la volupté, cet homme solitaire qui s'isole sans cesse et se fait le centre de tout, aux yeux de qui le

[1] I Reg., XV, 32. — [2] Is., XLVII, 10.

bien public n'est rien, qui ne se communique que pour étendre non ses affections, mais ses délices et ses amusemens, et qui, toujours distrait sur les maux qui ne le touchent point, rapporte tout à son bonheur particulier, et ne vit que pour lui-même : *Ego sum, et prœter me non est altera.*

C'est ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre, en nous retraçant les mœurs des anciens sages : il nous les représente à la fois voluptueux et insensibles : *Sine affectione, sine misericordia* [1]. Quoi donc ! n'est-ce point ici une contradiction ? c'est ce qui nous semble d'abord à n'en juger que par les apparences. Voyez comme ils s'expriment dans le livre de la Sagesse; ils ne parlent que de fleurs, de danses, de festins, de sociétés agréables : Que tout le monde, s'écrient-ils, partage nos plaisirs : *Nemo nostrum exsors sit luxuriæ nostræ;* laissons partout les traces de nos réjouissances, et qu'il n'y ait point de prairie où notre joie ne se signale : *Nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra* [2]. Quoi de plus tendre que ces sentimens ! quoi de plus doux que ce langage ! Voyez cependant où aboutiront ces invitations si flatteuses : Opprimons l'innocent et dépouillons le pauvre : *Opprimamus pauperem justum* [3]. Comment s'unissent donc des choses si opposées, et qui d'un langage si doux eût attendu une conclusion si odieuse ? C'est le propre de la volupté de réunir la barbarie à je ne sais quelle tendresse, et de ne dilater le cœur que pour resserrer les entrailles ; c'est le calcul affreux que fait tout homme de plaisir, d'opprimer tout ce qui le gêne, le juste qui l'importune par ses avis ou sa présence, le pauvre qui le fatigue par ses prières ou l'accuse par ses larmes, la veuve et l'orphelin, afin de réparer par ses injustices ce qu'il dissipe par ses débauches : *Non parcamus viduæ* [4]. Sans doute que l'attache aux plaisirs n'enfante pas toujours cette cruauté monstrueuse ; mais si elle n'étend pas toujours les mains jusqu'aux rapines et aux violences illégitimes, elle les ferme aux secours de la piété ; elle accoutume à voir les malheureux avec indifférence, à ne plus croire à leurs misère, à se raidir contre leurs importunités ; et le Lazare infortuné attendrira plutôt les animaux domestiques que l'ame impitoyable du riche efféminé qui lui refuse sans pudeur les miettes de sa table : *Sed et canes lingebant vulnera ejus* [5]

Quand nous lisons l'histoire de ces tyrans sanguinaires, honte de la nature et fléau de la terre ; lorsque nous parcourons leurs

[1] Rom., I, 37. — [2] Sap., II, 8. — [3] Ibid., 10. — [4] Ibid. — [5] Luc., XVI, 21.

meurtres et leurs forfaits, lorsque nous les voyons du fond de leurs palais délicieux, lancer ces arrêts de sang qui font frémir l'humanité, ordonner au milieu des fêtes et des festins tant de cruelles proscriptions, et mêler ainsi tranquillement les atrocités aux plaisirs, nous demandons avec horreur comment ces monstres exécrables avaient pu parvenir à cet excès de barbarie. Dois-je le dire ici, mes frères? c'étaient des hommes de plaisir. C'est à l'école de la mollesse que ces tyrans avaient appris à raffiner sur leurs cruautés comme sur leurs jouissances; c'est le génie de la volupté qui inspirait ici le génie de la barbarie. Ainsi Hérode, au milieu des danses et des festins, donne-t-il l'ordre sanguinaire de livrer la tête de Jean à l'impudique Hérodiade [1]. Il est rare sans doute que l'amour des plaisirs se signale par de pareilles atrocités; mais il importe au moins de faire remarquer ici quel est au fond le caractère de cette volupté si aisée, si douce et si commode, et que le monde ne craint pas d'appeler le goût des cœurs bien nés et la passion des ames bonnes; il importe de vous montrer que l'amour des plaisirs, quoique moins cruel dans ses effets, ne l'est guère moins par sa disposition habituelle. Eh! comment nommerons-nous ces ames sensuelles, qui, pour flatter un seul instant leur goût éteint ou s'attirer l'applaudissement d'un convive, épuisent dans un seul repas la substance qui nourrirait trente pauvres familles? comment qualifier ce joueur passionné, qui engloutit d'un seul coup de fortune tout l'héritage de ses enfans; cet homme de fêtes et de réjouissances, qui jette des trésors pour la pompe d'un jour? enfin quel nom donner à cet homme de luxe et de somptueuses recherches, qui épuise les arts pour multiplier ses commodités, ses jouissances, et qui fait de ces lieux de délices, élevés à grands frais, autant d'outrages aux malheureux, autant d'insultes aux misères publiques; *Immites voluptatum amatores* [2]?

L'Ecriture nous montre dans la personne d'Achab un exemple frappant de cette prodigieuse insensibilité. Une fatale sécheresse désolait le royaume d'Israël; tout périssait entre un ciel d'airain qui ne donnait plus sa rosée, et une terre dévorante qui n'ouvrait plus son sein. Dans ce désastre universel, une grande sollicitude occupe ce prince, ami des fêtes et des plaisirs; il fait parcourir les provinces pour trouver les moyens de nourrir, s'il se peut, qui, mes frères? sont-ce les pauvres? hélas! vous pres-

[1] Matth., XIV. - [2] II Tim., III, 3, 4.

sentez déjà que ces infortunés ne l'occupent guère. Sont-ce ses favoris? on les recherche pour les fêtes, on ne les connaît plus dans les temps de malheurs. C'est peut-être sa famille? ce sont peut-être ses enfans? ô amour des plaisirs, que tu es cruel, et qui dira jusqu'où peuvent aller tes barbares excès! Que l'on cherche, dit-il, à nourrir avant tout les animaux qui servent à mes amusemens et à mes fêtes: *Si possumus invenire herbam, et salvare equos et mulos* [1]. Est-ce un homme qui parle ainsi, mes frères? oui sans doute, mais c'est un homme de plaisir, c'est-à-dire une ame dure et insensible, qui ne connaît rien de plus cher que ce qui sert à ses amusemens, et qui verrait sans émotion périr le genre humain, s'il le fallait, pour satisfaire un goût futile, pour fournir à un besoin d'imagination, et contenter un frivole caprice. (M. DE BOULOGNE.)

Divertissemens mondains, presque tous excessifs dans leur étendue.

Tout excès, Chrétiens, est un vice; et la vertu même, qui est la règle de tout bien, n'est ni bonne ni honnête dès qu'elle est extrême. Il faut être sage, mais il faut l'être avec sobriété, dit saint Paul et qui l'est trop, ne l'est point du tout, parce que la sagesse est essentiellement un état de raison, et par conséquent de modération: *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* [2]. Or, si cela est vrai de la vertu, beaucoup plus l'est-il des divertissemens et des récréations de la vie. Si, pour être sage, il faut l'être sans excès, à plus forte raison faudra-t-il éviter l'excès pour se divertir en sage. Cependant, mes chers auditeurs, il y a des divèrtissemens dans le monde, où l'excès est si ordinaire, que, quoiqu'ils puissent être d'ailleurs permis, légitimes et innocens, ils sont presque toujours condamnables, parce qu'ils sont presque toujours excessifs. Je n'entreprends pas de les parcourir tous, et je n'ai garde de l'entreprendre, car ce serait un détail infini. Mais souffrez que je me borne à un seul, sur lequel je ne me suis encore jamais bien expliqué, et qui va faire tout le fond de cette seconde partie: c'est le jeu, principe de mille malheurs, et passion que je ne puis trop fortement combattre, puisqu'elle est la source de tant de désordres.

Vous le savez: on joue, mais sans retenue; et l'excès est tel que ceux mêmes qui en sont coupables sont obligés de le condamner.

[1] III Reg, XVIII, 5. — [2] Rom., XII.

Que j'en prenne à témoin un joueur de profession, et que devant Dieu je le prie de me répondre si son jeu ne va pas trop loin, je dis trop loin selon la raison, le Christianisme et la conscience, il en conviendra. En effet, dans la plupart des jeux, surtout des jeux que l'usage du monde autorise le plus, il y a trois sortes d'excès opposés à la raison et à la religion. Excès dans le temps qu'on y emploie, excès dans la dépense qu'on y fait, excès dans l'attachement et l'ardeur avec lesquels on s'y porte : tout cela contraire aux règles de la vraie piété et aux maximes éternelles de la loi de Dieu. Ne condamnons point les choses dans la spéculation. Disons ce qui se pratique et ce qui se passe devant nos yeux. Un homme du monde qui fait du jeu sa plus commune et presque son unique occupation; qui n'a point d'affaire plus importante que le jeu, ou plutôt qui n'a point d'affaire si importante qu'il n'abandonne pour le jeu; qui regarde le jeu, non point comme un divertissement passager propre à remettre l'esprit des fatigues d'un long travail et à le distraire, mais comme un exercice réglé, comme un emploi, comme un état fixe et une condition; qui donne au jeu les journées entières, les semaines, les mois, toute la vie (car il y en a de ce caractère et vous en connaissez); une femme qui se sent chargée d'elle-même jusqu'à ne pouvoir, en quelque sorte, se supporter, ni supporter personne, dès qu'une partie de jeu vient à lui manquer; qui n'a d'autre entretien que de son jeu, qui du matin au soir n'a dans l'idée que son jeu; qui n'ayant pas, à l'entendre parler, assez de force pour soutenir quelques momens de réflexion sur les vérités du salut, trouve néanmoins assez de santé pour passer des nuits, dès qu'il est question de son jeu : dites-le-moi, mes chers auditeurs, cet homme, cette femme gardent-ils dans le jeu la modération convenable? cela est-il chrétien, cela est-il d'une ame qui cherche Dieu, qui travaille pour le ciel, qui amasse des trésors pour l'éternité? cela est-il d'un ouvrier évangélique, tel que doivent être tous les fidèles, et d'un homme appelé de Dieu pour cultiver sa vigne, et pour lui rendre compte de tous les momens jusqu'au dernier: *Donec reddas novissimum quadrantem* [1]. Ce jeu perpétuel, ce jeu sans interruption et sans relâche, ce jeu de tous les jours et presque de toutes les heures dans le jour, s'accorde-t-il avec ces grandes idées que nous avons du Christianisme, et que Jésus-Christ lui-même a pris soin de nous tracer? Car ce n'est point moi qui les ai imaginées; c'est le Sauveur du monde qui dans toute

[1] Matth., v.

la suite de son Evangile ne nous a parlé d'une vie chrétienne que sous la figure d'un combat, d'un négoce, d'un travail, pour nous faire entendre que ce doit être une vie laborieuse et agissante. Or, y a-t-il rien de plus incompatible qu'une vie de travail et une vie de jeu?

Mais tout jeu est-il donc un crime pour nous? Non, Chrétiens; et je m'en suis déclaré d'abord. Je blâme l'excès du jeu, et en vain me répondez-vous que le jeu en soi n'est point blâmable, puisque ce n'est pas là ce que j'avance. Quand vous prétendez que le jeu, j'entends certain jeu, est indifférent, et quand je soutiens que l'excès du jeu est criminel, votre proposition et la mienne sont toutes deux vraies et se concilient parfaitement ensemble; mais moi par la mienne je vous avertis d'un abus que la vôtre ne corrigera pas. Réglez votre jeu, ne donnez au jeu qu'un reste de loisir que Dieu n'a pas refusé à la nature et que la nécessité requiert: mettez avant le jeu le service du Seigneur et les pratiques de la religion; avant le jeu, la prière, le sacrifice des autels, la lecture d'un bon livre, l'office divin; avant le jeu, le soin de votre famille, de vos enfans, de vos domestiques, de vos affaires; avant le jeu, les obligations de votre charge, les devoirs de votre profession, les œuvres de miséricorde et de charité; avant le jeu, votre avancement dans les voies de Dieu, votre perfection et tout ce qui doit y contribuer: quand vous aurez satisfait à tout cela, vous pourrez alors chercher quelque relâche dans un jeu honnête et borné. Vous pourrez vous y récréer avec la paix du cœur, et même, si j'ose le dire, avec une espèce de bénédiction de la part du ciel. Je dis avec la paix du cœur, parce que vous jouerez sans passion; parce que vous jouerez dans l'ordre, et que vous réduirez votre jeu à être pour vous ce qu'il doit être, je veux dire, une courte distraction et non une continuelle occupation; parce que vous prendrez votre jeu assez pour vous délasser, et trop peu pour vous fatiguer; enfin, parce que vous n'aurez point dans votre jeu le ver intérieur de la conscience qui vous reproche la perte du temps qui s'y consume et l'inutilité de votre vie. Je dis même avec une espèce de bénédiction de la part du ciel, parce que vous ne vous y proposerez qu'une fin chrétienne; que vous ne vous accorderez ce repos que pour mieux agir, et qu'en ce sens vous sanctifierez, si je puis parler de la sorte, jusqu'à votre jeu. Mais tandis que le jeu l'emportera sur toutes vos fonctions, qu'il vous fera oublier tout ce que vous devez à Dieu, tout ce que vous devez au prochain, et tout ce que vous devez à vous-mêmes; que vous n'y distinguerez ni les jours les plus solennels ni les jours ordinaires,

et que sans réserve toutes vos heures y seront employées, je dirai que c'est au moins une dissipation criminelle du temps que Dieu vous a donné, et une profanation dont vous aurez à lui répondre.

Cependant d'un excès on tombe dans un autre. Excès dans le temps que l'on perd au jeu, et excès dans la dépense que l'on y fait. Jouer rarement, mais hasarder beaucoup chaque fois ou hasarder peu, mais jouer continuellement, ce sont deux excès défendus l'un et l'autre par la loi de Dieu; mais, au dessus de l'un et de l'autre, un troisième excès c'est de jouer souvent et toujours de risquer beaucoup en jouant. Or, ne vous y trompez pas, quand je dis un jeu où vous hasardez beaucoup, un gros jeu, je ne veux pas seulement parler des riches et des grands du siècle; je parle de tous en général et de chacun en particulier, conformément aux facultés et à l'état. Tel jeu n'est rien pour celui-là, mais il est tout pour celui-ci. L'un peut aisément porter telle dépense, mais elle passe les forces de l'autre; et ce qui serait un léger dommage pour le premier, doit avoir pour le second de fâcheuses suites. Ainsi, on a des dettes à payer, on a une nombreuse famille à entretenir et des enfans à pourvoir, on a des domestiques à récompenser, on a des aumônes à faire et des pauvres à soulager. A peine les revenus y peuvent-ils suffire, et si l'on était fidèle à remplir ces devoirs, on ne trouverait plus rien ou presque rien pour le jeu. Toutefois on veut jouer, et c'est un principe qu'on a tellement posé dans le système de sa vie, que nulle considération n'en fera jamais revenir. On le veut à quelque prix que ce soit, et pour cela que fait-on? Voilà le désordre et l'iniquité les plus crians. Parce qu'on ne peut pas acquitter ses dettes si l'on joue, ou qu'on ne peut jouer si l'on acquitte ses dettes, on laisse languir des créanciers, on se rend insensible aux cris de l'artisan et du marchand, on use d'industrie et de détours pour se soustraire à leurs justes poursuites et pour leur lier les mains; on les remet de mois en mois, d'années en années, et ce sont des délais sans fin; on n'a rien, dit-on, à leur donner, et néanmoins on trouve de quoi jouer. Parce qu'on ne peut accorder ensemble le jeu et l'entretien d'une maison, on abandonne la maison, et l'on ménage tout pour le jeu; on voit tranquillement et de sang-froid des enfans manquer des choses les plus nécessaires; on plaint jusqu'aux moindres frais, dès qu'il s'agit de subvenir à leurs besoins; on les éloigne de ses yeux, et on les confie à des étrangers, à qui l'on en donne la charge sans y ajouter les moyens de la soutenir; on ne les a pas actuellement ces moyens, à ce qu'on

prétend, mais pourtant on a de quoi jouer. Parce qu'il faudrait diminuer de son jeu, si l'on voulait compter exactement avec des domestiques et les satisfaire, on reçoit leurs services, on les exige à la rigueur, et du reste on ne veut point entendre parler de récompense; c'est une matière sur laquelle il ne leur est pas permis de s'expliquer, et un discours dont on se tient offensé : des paroles, on leur en donnera libéralement; des promesses, on leur en fera tant qu'ils en demanderont; ils ne perdront rien dans l'avenir, mais à condition qu'ils perdront tout dans le présent, et que cet avenir, à force de se prolonger, ne viendra jamais; les affaires ne permettent pas encore de penser à eux, et cependant elles permettent de jouer. Parce que, dans les nécessités publiques, l'aumône coûterait et que le jeu en pourrait souffrir, on ne connaît point ce commandement; on est témoin des misères du prochain sans en être ému; ou si le cœur ne peut trahir ses sentimens naturels, l'esprit n'est que trop ingénieux à imaginer des prétextes pour en arrêter les effets; on est pauvre soi-même, ou volontiers on se dit pauvre, lorsqu'il y a des pauvres à soulager; mais on cesse de l'être dès que le moment et l'occasion se présentent de jouer. Tout cela veut dire qu'on sacrifie à son jeu les droits les plus inviolables et les intérêts les plus sacrés, que l'on fait du jeu sa première loi; que pour ne pas se détacher du jeu, on se détache de toute autre chose; et que dans la concurrence de toute autre chose avec le jeu, quelque essentielle qu'elle soit par elle même, on retient le jeu et l'on renonce à tout le reste. Or, comment appelez-vous cela? et si ce n'est pas un excès, faites-m'en concevoir un autre plus condamnable?

Mais mon jeu après tout n'est qu'assez modique et que très commun. Je le veux; mais ce jeu très commun fait gémir des créanciers qui ne touchent rien, et qui du moins pourraient s'aider pour les nécessités de la vie de ce qu'un divertissement très superflu leur enlève. Ce jeu très commun vous empêche de fournir à des enfans ce que demande non seulement une éducation honnête et sortable à leur naissance, mais quelquefois la nourriture et le vêtement. Ce jeu très commun prive des domestiques du fruit de leurs peines et ruine toutes leurs espérances. Ce jeu très commun vous endurcit aux gémissemens et aux plaintes de tant de malheureux qui réclament votre assistance et qui ne tirent de vous nul secours. Jeu plein d'injustice, jeu également odieux et à Dieu et aux hommes : à Dieu qui voit l'ordre de sa providence renversé et ses lois violées; aux hommes qui se trouvent par là frustrés de ce qui

leur est dû et de ce qui leur appartient par de si justes titres. Ah! mon cher auditeur, acquittez-vous; voilà votre principale obligation. N'engagez pas pour un vain plaisir le sang de vos frères et la substance des pauvres. Jusque là il n'y a point de jeu pour vous, où il n'y en doit point avoir; et pour peu que vous y puissiez mettre, c'est toujours trop, puisque c'est le bien d'autrui que vous exposez, et dont vous faites la plus inutile et la plus injuste dépense. Si vous voulez jouer, que ce soit du vôtre, et souvenez-vous que le vôtre même n'est plus à vous pour le risquer, tandis qu'il est sujet à des charges et que vous en êtes redevables. Importante maxime que je voudrais pouvoir bien imprimer dans l'esprit de tant de grands et de tant d'autres! que tout à coup on verrait tomber de tables de jeu, si le jeu par la loi des hommes était interdit à ces débiteurs, qui bien loin de le quitter pour se dégager de leurs dettes, entassent dettes sur dettes pour l'entretenir, et se rendent enfin insolvables! mais si la loi des hommes n'a rien ordonné là dessus, faut-il une autre loi que la loi de l'Evangile, que la loi de la conscience, que la loi de la nature?

Qu'on dise après cela que les temps sont difficiles, qu'on a bien de la peine à se maintenir dans son état, qu'on est obligé de se resserrer, et qu'on ne peut pas aisément se dessaisir du peu qu'on a. Je ne contesterai point avec vous, Chrétiens, sur le malheur des temps : sans en être aussi instruit que vous, je le connais assez pour convenir qu'on doit maintenant plus que jamais user de prudence et de réserve dans l'administration des biens; mais n'est-ce pas justement ce qui achève de vous condamner, et quel témoignage plus convaincant puis-je produire contre vous que le vôtre? Car voici ce qui me paraît bien déplorable dans la conduite du siècle. On n'entend parler que de calamités et de misères; il semble que le ciel irrité ait fait descendre tous ses fléaux sur la terre pour la désoler; chacun tient le même langage, et ce ne sont partout que plaintes et que lamentations. Mais voyez l'insoutenable contradiction. Au milieu de ces lamentations et de ces plaintes, tant de jeux ont-ils cessé? Tant de mondains et tant de mondaines se sont-ils retranchés sur le jeu? en ont-ils plus mesuré leur jeu? se sont-ils réduits à un moindre jeu? En vérité, mes chers auditeurs, n'est-ce pas insulter à l'infortune publique? n'est-ce pas faire outrage à la religion que vous professez? n'est-ce pas allumer tout de nouveau la colère du ciel? Vous me répondrez que vous vous retranchez en effet; mais par où commencez-vous ce retranchement? Est-ce par le jeu? non, sans doute. Mais par où, encore une fois? par le

pain que devraient recevoir de vous ceux que la famine dévore. Par où ? par les besoins domestiques d'une maison où tout manque, afin que votre jeu ne manque pas. Par où ? par tout ce qui n'a point de rapport au jeu, ou plutôt, fût-ce le nécessaire même, par tout ce qui peut servir au jeu, en le dérobant aux usages les plus essentiels. Je sais qu'à considérer ce que je dis dans une pure spéculation et selon les premières vues, on se persuadera que j'exagère et que je pousse cette morale au-delà du terme. Mais examinez-la dans la pratique, consultez vos propres connaissances, faites attention à ce qui se passe autour de vous, et vous avouerez qu'au lieu de rien outrer, il y a bien encore d'autres extrémités que je ne marque pas, et où l'amour du jeu emporte. Car que serait-ce si je parlais d'une femme qui, dans un jeu dont les plus fortes remontrances ne l'ont pu déprendre, dissipe d'une part tout ce qu'un mari amasse de l'autre; qui se tient en embuscade pour le tromper, et détourne pour son jeu tout ce qui peut venir sous sa main. Si je parlais d'un mari qui, tour à tour du jeu passant à la débauche et de la débauche au jeu, expose jusqu'à ses fonds et fait dépendre d'un seul coup la fortune de tout une famille. Si je parlais d'un jeune homme qui, sans ménagement et sans réflexion, emprunte de tous les côtés et à toutes les conditions, et ne pouvant encore se dépouiller d'un héritage qu'il n'a pas, se dépouille au moins par avance de ses droits et ne compte pour rien tout une succession qu'il perd, pourvu qu'il joue. Ces exemples peut-être ne sont-ils pas aussi communs qu'ils ont été autrefois ; mais ne le sont-ils pas encore assez pour vous instruire et pour vous faire connaître les excès du jeu ? Peut-être même quelques uns, par une sagesse forcée et cédant à la nécessité, ont-ils enfin, dans ces années dures et stériles, apporté quelque tempérament à leur jeu ; mais ce tempérament suffit-il ? Ote-t-il au jeu tout ce qu'il doit lui ôter dans les conjonctures présentes et dans la situation où vous vous trouvez ? Vous met-il en état d'accomplir, selon qu'il dépend de vous, tous vos devoirs; et s'il ne va pas jusque là, votre jeu n'est-il pas toujours un excès? Excès, non seulement dans le temps qu'on y emploie et dans la dépense qu'on y fait, mais dans l'attachement et l'ardeur avec lesquels on s'y porte.

Quel spectacle de voir un cercle de gens occupés d'un jeu qui les possède, et qui seul est le sujet de toutes les réflexions de leur esprit et de tous les désirs de leur esprit et de tous les désirs de leur cœur ! Quels regards fixes et immobiles, quelle attention ! Il ne faut pas un moment les troubler, pas une fois les interrompre,

surtout si l'envie du gain s'y mêle. Or, elle y entre presque toujours. De quels mouvemens divers l'ame est-elle agitée selon les divers caprices du hasard! De là les dépits secrets et les mélancolies; de là les aigreurs et les chagrins; de là les désolations et les désespoirs, les colères et les transports, les blasphèmes et les imprécations. Je n'ignore pas ce que la politesse du siècle vous a là-dessus appris, que, sous un froid affecté et sous un air de dégagement et de liberté prétendue, elle vous enseigne à cacher tous ces sentimens et à les déguiser; qu'en cela consiste un des premiers mérites du jeu, et que c'est ce qui en fait la plus belle réputation. Mais si le visage est serein, l'orage en est-il moins violent dans le cœur? et n'est-ce pas alors une double peine que de la ressentir tout entière au dedans, et d'être obligé, par je ne sais quel honneur, de la dissimuler au dehors? Voilà donc ce que le monde appelle divertissement; mais ce que j'appelle, moi, passion, et une des plus tyranniques et des plus criminelles passions. Et de bonne foi, mes chers auditeurs, pouvez-vous vous persuader que Dieu l'ait ainsi entendu, quand il vous a permis certaines distractions et certains délassemens? Lui qui est la raison même, peut-il approuver un jeu qui blesse toute la raison; et lui qui est la règle par essence, peut-il vous permettre un jeu où tout est déréglé? Il vaut mieux jouer, dites-vous, que de parler du prochain, que de former des intrigues, que d'abandonner son esprit à des idées dangereuses. Beau prétexte, à quoi je réponds, qu'il ne faut ni parler mal du prochain, ni former des intrigues, ni donner entrée dans votre esprit à des idées sensuelles, ni jouer sans mesure et à l'excès, comme vous faites. Quand votre vie serait exempte de tous les autres désordres, ce serait toujours assez de celui-ci pour vous condamner. (BOURDALOUE, *Sur les Divertissemens du monde.*)

Divertissemens mondains presque tous scandaleux dans leurs effets.

C'est une chose bien surprenante, remarque saint Chrysostôme, que la manière dont s'est expliqué Jésus-Christ sur tout ce qui nous scandalise et qui nous devient une occasion de péché. Si votre œil est pour vous un sujet de scandale, dit ce Sauveur des hommes, arrachez-le, et ne délibérez point : *Si occulus tuus scandalizat te, erue eum*[1]. Si c'est votre main, coupez-la, et privez-vous de tout le service qu'elle pourrait vous rendre : *Si manus tua scandalizat te, abscide eam*[2]; ou si c'est enfin votre pied, ne l'épargnez pas,

[1] Matth., v. — [2] Ibid., XVIII.

parce qu'il vaut bien mieux perdre votre pied, votre œil, tout votre corps, que de vous mettre en danger de perdre votre ame : *Bonum tibi est.* Pourquoi pensez-vous, Chrétiens, que le Fils de Dieu se servit de cet exemple du pied, de l'œil, de la main ? C'était, répond saint Chrysostôme, pour nous faire entendre que les choses mêmes les plus nécessaires, celles qui nous touchent de plus près et dont il semble que nous puissions moins nous passer dans l'usage de la vie, nous doivent être interdites dès là qu'elles nous font tomber en quelque sorte que ce puisse être, et qu'elles nous conduisent au péché. Soit qu'elles soient la cause directe et immédiate du péché, soit qu'elles en soient seulement l'occasion, il n'importe. Cause du péché, occasion du péché, distinctions subtiles, mais inutiles. Si je pèche par occasion, je pèche, et je me damne aussi bien que si j'avais autrement péché. Dieu m'oblige donc aussi étroitement à fuir l'occasion du péché que la cause du péché, quelque avantage d'ailleurs et quelque raison même de nécessité que cette occasion puisse avoir pour moi. Rien, dans l'ordre naturel, ne m'est plus précieux que mon œil, rien ne m'est plus utile que ma main pour les actions de la vie, c'est mon pied qui me soutient et qui me conduit ; mais afin de me garantir d'une chute mortelle, dont je serais menacé en les conservant, il n'y a ni œil, ni pied, ni main que je doive ménager : il faut sacrifier tout pour sauver l'essentiel et le capital, qui est la vie de l'ame : *Si manus tua vel pes tuus scandalizat te, abscide eum et projice abs te.* Voilà, mes chers auditeurs, le sens des paroles du Fils de Dieu. Or, à combien plus forte raison cette grande maxime doit-elle vous servir de règle à l'égard de vos divertissemens ? Il y en a qui dans leur substance n'ont rien de criminel, et dont l'usage, si vous le voulez, ne va point à des excès remarquables ; mais Dieu néanmoins prétend avoir droit de vous les défendre, et il vous les défend ; pourquoi ? parce qu'il se peut faire que ce soient pour vous des occasions dangereuses, et que dans les circonstances qui s'y rencontrent vous trouviez un scandale que vous êtes indispensablement obligés d'éviter ; partout ailleurs ils seraient permis : en tout autre temps ils seraient même louables! et on vous les conseillerait ; mais en tel lieu, à telles heures et en telle compagnie vous devez vous en abstenir, parce que vous y courez risque de votre innocence et de votre salut ; et comme en matière de salut tout est personnel, et que la bonté ou la malice de nos actions n'est prise que par le rapport qu'elles ont à nous, quand il s'agit de m'accorder un divertissement ou de m'en priver, l'idée générale qu'on en a ne suffit pas pour former ma

résolution; mais si j'y reconnais quelque endroit par où il me puisse être nuisible, je dois dès lors le rejeter et m'en éloigner : *Abscide eum, et projice abs te.* C'est ainsi que la foi me l'enseigne, et c'est ainsi que la seule raison me le dicte.

Un exemple, Chrétiens, vous fera mieux comprendre ma pensée. De tous les plaisirs y en a-t-il un plus indifférent en soi et plus innocent que la promenade, et n'est-ce pas de tous les divertissemens du monde celui où la censure peut moins trouver à reprendre, et sur quoi les lois de la conscience ont moins, ce semble, à réformer? Or, je prétends néanmoins, et vous en êtes aussi instruits que moi, qu'il y a des promenades suspectes, qu'il y en a d'ouvertement mauvaises, qu'il y en a de scandaleuses, et que ce scandale ne regarde pas seulement les ames libertines et déclarées pour le vice, mais celles mêmes qui du reste en ont, ou paraissent en avoir plus d'éloignement et plus d'horreur. Siècle profane, que n'as-tu pas su corrompre, et où n'as-tu pas répandu ta malignité? Vous m'entendez, mes chers auditeurs, et vous devez m'entendre. Vous savez ce que sont devenues certaines promenades, et ce qu'elles deviennent tous les jours. Vous savez ce qui les fait préférer à d'autres, et ce qu'on y va chercher. Concours tumultueux et confuse multitude qui sert de scène à la vanité et à la mondanité. S'il y a une beauté humaine à produire et à faire connaître, s'il y a un ornement et une parure à faire briller, n'est-ce pas là qu'on l'étale avec plus d'éclat et de pompe? Au milieu de tant d'objets différens qui, tour à tour et comme par des évolutions réglées, passent sans cesse et repassent, de quoi les yeux sont-ils frappés, et à quoi se rendent-ils attentifs? Quelles pensées se forment dans les esprits, quels sentimens touchent les cœurs, et sur quels sujets roulent les conversations?

Scandale d'autant plus dangereux qu'on en voit moins le danger, et qu'on le craint moins. Car, combien de mes auditeurs, et de ceux mêmes qui professent plus hautement le Christianisme et qui veulent vivre avec plus d'ordre, m'accusent peut-être de porter ici trop loin la sévérité de la morale évangélique? Ils conviendront avec moi de tout ce que j'ai dit du théâtre, du jeu, des spectacles, des assemblées, des lectures, et de tout ce que j'en puis dire. Mais que j'attaque jusqu'à la promenade; que je prétende qu'il y ait sur cela des mesures à garder et des précautions à prendre; que je sois dans l'opinion qu'une mère chrétienne ne doit pas sans ménagement et sans réflexion y exposer une jeune personne; qu'elle doit avoir égard aux temps, aux lieux, à bien des

circonstances dont elle n'a guère été en peine jusqu'à présent, c'est ce qu'on traitera d'exagération : et sur quoi l'on ne voudra pas m'en croire. Mais moi je sais ce qu'en ont pensé les Pères de l'Eglise, et c'est à eux que je m'en rapporterai. Car, ce n'est pas d'aujourd'hui que ce scandale a paru dans le monde, et que les prédicateurs et les conducteurs des ames se sont employés à le retrancher du royaume de Dieu. Je sais ce qu'en a dit saint Ambroise dans cet excellent ouvrage de l'Instruction des vierges. Je sais ce que saint Jérôme en a écrit, non pas une fois, mais en divers traités sur cette matière. Ces grands hommes avaient l'esprit de Dieu pour former les vierges de Jésus-Christ à la sainteté de leur état; mais ils leur donnaient des enseignemens et leur traçaient des préceptes qui redresseraient bien vos idées touchant ces promenades qui vous semblent des plaisirs si convenables et si légitimes. Ils posaient pour principe qu'une jeune personne ne devait jamais se produire au jour qu'avec des réserves extrêmes et toute la retenue d'une modestie particulière; que la retraite devait être son élément, et le soin du domestique son exercice ordinaire et son étude; que si quelquefois elle sortait de là, c'était ou la piété ou la nécessité qui seules l'en devaient tirer; que s'il y avait quelque divertissement à prendre, il fallait éviter non seulement le soupçon, mais l'ombre même du plus léger soupçon; que, sous les yeux d'une mère discrète et vigilante, elle devait régler tous ses pas, et que, de disparaître un moment, c'était une atteinte à l'intégrité de sa réputation ; qu'elle devait donc toujours avoir un garant de sa conduite et un témoin de ses entretiens et de ses démarches; enfin qu'une telle sujétion, bien loin de lui devenir odieuse, devait lui plaire; qu'elle devait l'aimer pour elle-même et pour sa consolation propre ; et que dès qu'elle cherchait à s'en délivrer, ce ne pouvait être qu'un mauvais augure de sa vertu : c'est ainsi que ces saints docteurs en parlaient. Qu'auraient-ils dit de ces promenades dont tout l'agrément consiste dans l'appareil et dans le faste; de ces promenades pour lesquelles on se dispose comme pour le bal, et où l'on apporte le même esprit et le même luxe; de ces promenades changées en comédies publiques, où chacun, acteur et spectateur tout à la fois, vient jouer son rôle et faire son personnage? Qu'auraient-ils dit de ces promenade dérobées, où le hasard en apparence, mais un hasard en effet bien ménagé et bien prémédité, fait de prétendues rencontres et de vrais rendez-vous? Qu'auraient-ils dit de ces promenades... Je ne m'explique point, mes chers auditeurs, et je dois ce respect au saint lieu où nous

sommes assemblés. Tel est le désordre, que la pudeur même m'oblige de le taire, et qu'on ne peut mieux vous le reprocher que par le silence.

Mais vous, Chrétiens, que devez-vous penser de tout cela, et qu'en doivent craindre tant de filles et de femmes du monde? Sont-elles plus saintes que n'était une Eustochium, que n'était une Blasille, que n'étaient bien d'autres illustres vierges à qui saint Jérôme faisait de si salutaires leçons? La corruption de notre siècle est-elle moins contagieuse, et y a-t-il moins d'écueils dont on ait à se préserver? Ah! mes chers auditeurs, un peu de réflexion aux maux infinis que peut causer et que cause tous les jours la vie dissipée, surtout des personnes du sexe, et cette malheureuse liberté dont elles se sont mises en possession! Si je vous faisais parler là-dessus, et si vous vouliez me répondre de bonne foi, que ne pourriez-vous pas m'en apprendre? car que n'en avez-vous pas su? C'est là, diriez-vous, que tel commerce a commencé; c'est là qu'on se voyait et que les intrigues se nouaient. Vous les connaissez et vous en pourriez faire un compte exact. Mais peut-être n'y mettriez-vous pas celles qui doivent plus vous intéresser et dont vous ne vous êtes pas aperçus, parce que vous êtes mieux instruits de ce qui se passe chez les autres que chez vous. Quoi qu'il en soit, avec toutes les connaissances que vous avez et qui doivent sans doute vous suffire, pouvez-vous négliger un point aussi important que celui-là? pouvez-vous souffrir une licence dont vous n'ignorez pas le péril, et qu'il est si nécessaire de réprimer? La pouvez-vous tolérer en celles qui vous appartiennent de plus près, en celles dont vous répondrez spécialement à Dieu, puisqu'il les a soumises à vos ordres et confiées à votre vigilance? Mais s'il ne vous est pas même permis de la tolérer, qu'est-ce donc d'entreprendre de la justifier, qu'est-ce de l'approuver, de l'entretenir et de l'autoriser? Et vous, ames chrétiennes, si des parens trop faciles demeurent à votre égard dans une tolérance si lâche et si criminelle, en pouvez-vous user? n'y devez-vous pas renoncer comme à un scandale, et ne concevez-vous pas en quel abîme il est capable de vous précipiter?

Mais faut-il se priver de tout divertissement? A cela je réponds deux choses. Car en premier lieu, si tout divertissement du monde a l'un de ces trois caractères que j'ai marqués: ou d'être criminel en lui-même, ou d'être excessif dans son étendue, ou d'être scandaleux dans ses effets, il n'y a point dans le monde de divertissement que vous ne deviez avoir en horreur, bien loin de le re-

chercher et de vous le procurer : pourquoi? parce que l'un de ces trois caractères suffit pour vous damner, et qu'il n'y a point de divertissement qui puisse compenser la perte de votre ame, et que vous ne deviez sacrifier pour votre salut. Je le veux, la vie pour vous en sera moins agréable, elle sera même insipide et triste, et s'il faut porter la chose jusqu'où elle peut aller, ce sera, selon la nature, une vie affreuse. Mais n'oubliez jamais les paroles de mon texte, et ce que le Fils de Dieu vous a dit dans la personne de ses Apôtres : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini.* Le monde se réjouira, le monde aura pour lui les plaisirs des sens et en goûtera les douceurs, tandis que vous n'aurez pour partage que les afflictions et les larmes. Cependant votre sort sera préférable à toutes les joies du monde, et par où? parce que toutes ces joies du monde finiront bientôt, et qu'elles seront suivies d'un malheur éternel, au lieu que vos peines passagères se changeront dans une félicité parfaite, qui n'aura jamais de fin : *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* Or, avec une telle espérance, jugez si vous devez regretter les plaisirs du siècle, et si le sacrifice que vous en ferez doit beaucoup vous coûter. Mais en second lieu il y a, et j'en suis convenu d'abord, j'en conviens encore, il y a des récréations et des divertissemens dans la vie, de plus d'une espèce : il y en a d'honnêtes, sans excès et sans danger, et voilà ceux qui vous sont accordés. Les premiers Chrétiens avaient eux-mêmes leurs jours et leurs heures de réjouissance, mais d'une réjouissance chrétienne, c'est-à-dire d'une réjouissance sage et mesurée, innocente et conforme à leur profession. Arrêtez-vous là, et l'Evangile n'y trouvera rien à redire. (Le même.)

Les plaisirs aveuglent l'esprit.

Je sais, mes frères, que c'est le propre de tout péché d'obscurcir notre entendement, et que chaque action qui tue l'ame affaiblit nécessairement les lumières de la foi : mais c'est surtout à l'attrait des joies sensuelles qu'est réservé le malheur de l'aveuglement; c'est à l'école de la volupté que se forme ce cœur qui ne comprend point, ainsi que parle l'Ecriture. C'est à la suite des plaisirs qu'arrive tôt ou tard cet état funeste où la connaissance de Dieu est comme éteinte, où ses jugemens redoutables n'ont plus d'empire sur nos cœurs, où les vérités saintes perdent leur poids terrible, où l'on apprend enfin à rire de l'Enfer, et à se faire un jeu de cette

éternité fatale qui ne doit finir nos plaisirs que pour commencer nos malheurs.

Ce n'est pas sans doute que tout homme voluptueux soit nécessairement incrédule. Ce que je veux prouver ici, c'est que l'esprit de doute et d'indocilité accompagne ordinairement les plaisirs profanes; que l'impiété est le caractère le plus marqué du libertinage des sens; que ces molles délices, tant recherchées par le monde, ne font guère moins de déserteurs de la foi que d'apostats de la vertu; que de tous les penchans injustes, celui qui nous attache à la volupté est le plus voisin de l'irréligion, et qu'à considérer enfin ses désirs, ses maximes, ses habitudes, l'homme de plaisir est de tous les pécheurs celui qui doit plus tôt et plus facilement faire ici un triste naufrage.

Car enfin, le voluptueux veut jouir tranquillement : pour jouir ainsi, il faut se calmer; pour se calmer il faut étouffer les remords; et pour faire taire les remords il faut éteindre jusqu'au dernier cri de la foi. Il faut tâcher de se persuader que ce joug si incommode n'est plus qu'un joug injuste, et se débarrasser d'un avenir qui ne sert qu'à troubler le présent; et pour cela que ne fait-il pas! que de livres impies ne dévore-t-il pas! que de misérables sophismes n'accumule-t-il pas! que de maximes corruptrices n'adopte-il pas! Il appelle le blasphème au secours de la volupté : c'est alors qu'il va jusqu'à nous dire quel est le bien suprême, le grand législateur de la nature, que l'homme est né son esclave, et qu'il n'est point de censeur assez austère pour l'interdire aux mortels, ni de mortel assez farouche pour résister à ses charmes. Sa raison et sa foi repoussent ces maximes, mais ses sens les adoptent, et il en croit bien plus à ses sens qu'à sa foi et à sa raison. Par une suite nécessaire, il conclura bientôt que cet attrait si doux que chacun trouve en soi ne saurait être un crime, et que Dieu ne punira point des penchans qu'il a mis en nous : de là bientôt encore cette autre conclusion qu'il faut donc se livrer à la joie et à ses plaisirs, car la mort peut arriver demain. Ainsi, d'abord licencieux par faiblesse, on le devient par réflexion; d'abord impie par désir, on le devient par système : tant il est vrai que l'ivresse des sens emporte loin de Dieu, et qu'égarée par l'amour des plaisirs, la trop faible raison ne peut plus répondre d'elle-même!

Aussi est-il à remarquer que les anciens disciples de ce voluptueux célèbre dont le nom ne souillera point cette chaire, n'étaient au fond que des athées qui n'attendaient plus rien au-delà du tombeau. Et comment en effet être tout plongé dans le corps, et ne

pas croire enfin que tout homme n'est que matière? Comment partager toujours les sensations de la brute, et ne pas croire enfin qu'entre elle et nous il n'y a plus de différence? Comment sans cesse s'enfoncer dans la région des sens, et ne pas croire enfin que cette terre est notre vrai séjour? N'en doutons pas, mes frères, c'est le propre des faux plaisirs et de la volupté profane d'embellir à nos yeux l'effroyable néant, et de ne mettre un si grand prix à la félicité du temps que pour nous faire haïr nos espérances immortelles.

Mais peut-être qu'il faut encore, pour vous les faire craindre, des effets plus palpables; peut-être que livrés aux sens, vous ne pouvez juger de rien que par les sens: ouvrez donc les yeux, Chrétiens, voyez partout les traces fatales des plaisirs corrupteurs. Que de désordres domestiques! que de misères effroyables au milieu de ces ris et de ces joies bruyantes! quelle ruine dans les fortunes! quelle décadence dans les familles! quel épuisement des forces du corps! quelle dégradation des plus heureuses dispositions de l'ame! Voyez tous ces hommes de plaisir, tous ces voluptueux, hommes dégénérés, vieux dans leur jeunesse, vivant pour la plupart sans gloire avec un grand nom, et sans succès avec de grands talens; enlevés presque toujours par une mort prématurée, ou ne prolongeant leur existence que pour être en proie à ces maux indéfinissables que les anciennes mœurs ne connurent jamais, à ces infirmités compliquées qui déconcertent la science et qui n'ont plus de nom dans le code des arts, comme les vices qui en résultent n'ont plus de nom dans la morale. Voilà, mes frères, les funestes effets de cette vie sensuelle et dissipée, qui confond le jour et la nuit, où l'imagination, dépravée par l'oisiveté, ne crée que de faux besoins et ne produit que des monstres, et qui, contrariant à la fois la religion et la nature, ne doit pas moins anéantir la vigueur du corps que celle de l'esprit et de l'ame. (M. de Boulogne.)

Réponse à quelques objections.

Pourquoi, dites-vous, condamner les plaisirs? pourquoi, mes frères? parce que l'arbitre suprême, qui a réglé l'usage de nos biens, a dû régler l'usage de nos sens; parce qu'il a voulu dominer sur nos corps ainsi que sur nos ames, et qu'il était de sa sagesse d'établir un ordre de choses où sa grandeur fût honorée par nos sacrifices, et où l'homme s'honorât lui-même en soumettant ses appétits grossiers à la plus haute partie de lui-même. Pourquoi?

parce que l'Evangile les condamne, et que, jusqu'à ce que vous ayez affaibli l'autorité de Jésus-Christ, nous aurons toujours le droit de vous dire : Malheur à vous qui vivez dans les délices, malheur à vous qui vous réjouissez, car vous pleurerez [1] ! Pourquoi ? parce que la raison toute seule les a toujours condamnés. Quoi donc? faudra t-il ici vous instruire à l'école du paganisme? faudra-t-il vous montrer ses plus grands et ses plus fameux personnages, sans cesse s'efforçant de vaincre le plaisir et de se détacher de tout ce qu'il y a en nous de mortel et de périssable, pour ne plus vivre que de la vie de l'esprit et de l'ame? Sans doute que leur morale fut outrée, et que, privés des lumières que nous avons, ils manquèrent tous l'héroïsme à force de vouloir l'exalter ; mais c'est cet excès même qui fait l'excès de notre confusion; car si ces ames stoïques s'égarèrent par excès de vertu et de renoncement, que faut-il penser des Chrétiens qui s'égarent ici par excès de licence? Quoi, des hommes qui ne connaissaient point l'excellence de notre origine, qui ne savaient ni de quelle hauteur nôtre nature avait été précipitée, ni à quel degré de gloire le sang d'un Dieu devait un jour la rétablir; ces hommes, dis-je, auront mis leur gloire à s'affranchir des sens, et nous mettrons toute la nôtre à être leur esclave! Quoi? des païens seraient ici nos maîtres! Avec moins de secours ils auront eu plus de courage, avec moins de lumières ils auront eu plus de vertus! Ah! s'écrie ici saint Augustin, quel opprobre pour notre foi, que la philosophie chrétienne, qui est la seule véritable, soit moins pure, moins sévère et moins chaste que celle de ces maîtres d'erreur et de mensonge : *Obsecro te, non sit honestior philosophia gentium, quam nostra christiana, quæ est vera philosophia!*

Mais quelle étrange manière d'honorer la Divinité, que de nous priver ainsi des jouissances que nous ménage sa bonté! Et moi je dis : Quelle étrange manière d'honorer la Divinité, de croire que celui qui n'est qu'esprit peut être atteint, connu, célébré, autrement que par l'esprit, que la sainteté même puisse aimer en nous quelque chose qui n'est pas saint, et que l'homme puisse lui plaire par ces joies sensuelles dont les éclats sont ennemis de tout ordre et de toute sagesse! A Dieu ne plaise que je veuille ici endurcir votre cœur aux bienfaits de la Providence! Je le sais, je le sens, ô mon Dieu! oui, tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est doux, tout ce qui est aimable, c'est de vous qu'il découle.

[1] Luc., VI, 25.

Centre éternel d'où partent tous les charmes des créatures, soyez donc à jamais béni, adoré, et que votre louange ne sorte jamais de nos livres : *Benedicam Dominum in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo*[1]. Ainsi, s'écrie le Prophète, et après lui toute ame juste et reconnaissante ; voilà la religion de tous les jours et de tous les momens ; voilà ce culte si précieux qui sans cesse des créatures remonte vers le Créateur ; voilà pourquoi, soit que nous mangions, soit que nous buvions, il faut tout faire pour sa gloire[2]. Mais sa gloire n'est point dans nos frivoles et inutiles jouissances, elle n'est point à ce que l'homme s'établisse le centre de la création, et d'un spectacle de louange et de bénédiction ne fasse qu'un théâtre de plaisir, de volupté et de licence. Rampant voluptueux, que voulez-vous donc dire quand, à l'exemple de cet homme dont parle l'Ecriture, vous osez mettre Dieu d'intelligence avec vos plaisirs, en nous les présentant comme des dons de sa bonté ? *Hoc est donum Dei*[3] ? Quoi ? que Dieu vous récompensera pour vous y être abandonné ? quoi ? que vous le servez d'autant plus que vous vous aimez davantage ? Hélas ! en reconnaissant ses bienfaits, vous outragez ses perfections, et si vous n'êtes point un ingrat, vous êtes un blasphémateur.

Mais à qui mes plaisirs font-ils tort ? A qui, mes frères ? à vous qu'ils laissent endormir dans une fausse paix ; à vos frères qu'ils séduisent par la contagion de l'exemple ; à la religion qu'ils déshonorent par une vie sans fruit comme sans mérite devant Dieu et devant les hommes. A qui vos plaisirs font-ils tort ? vous croyez donc qu'on n'offense jamais le ciel quand on n'offense pas les hommes. Grande gloire, en effet, de respecter les lois de l'équité ! grande vertu pour un Chrétien qu'une mollesse qui n'est point tyrannique ! grande idée que vous avez de votre religion, de croire que semblable aux lois humaines, elle punit uniquement la honte des crimes, et non la honte des penchans !

Mais je ne prends que des plaisirs modérés. Modérés ! je vous entends, mes frères, c'est-à-dire que vous craignez d'épuiser la coupe de la volupté pour ne pas en boire la lie, et de trop exprimer ce fruit dangereux , de peur d'en tirer l'amertume : c'est-à-dire que pour vous le bien suprême, c'est la santé ; que votre éloignement pour l'excès n'est en vous que défaut de courage et non défaut de volonté, et que si vos plaisirs sont modérés, c'est que vos goûts sont faibles ; c'est-à-dire encore que cette modération

[1] Ps. XXXIII, 2. — [2] I Cor , X, 31. — [3] Eccles , V, 18.

tant vantée n'est au fond qu'un épicurisme plus raffiné qui s'abstient pour jouir, qui par certaines privations prévient le dégoût, qui craint d'éteindre les désirs à force de les satisfaire, et qui fuit également cette langueur qui accompagne l'inaction, et cette intempérance qui trouble le repos : vaine et trompeuse modération, le plus grand écueil du salut ; tempérance funeste, qui perd peut-être plus de Chrétiens que les plaisirs violens et leurs grandes tempêtes, parce que ceux-ci peuvent du moins réveiller enfin notre foi, nous alarmer sur leurs dangers, tandis que ces plaisirs prétendus modérés nous calment par leur propre mesure et nous conduisent d'autant plus sûrement à la mort, qu'ils nous y tracent une pente et plus douce et plus insensible.

Mais n'y a-t-il point de plaisirs innocens? Oui sans doute, Chrétiens, mais ce ne sont pas ceux que vous prenez : ce n'est point celui des spectacles où vous allez, comme autrefois Augustin, pour vous remplir de l'image de vos misères ; ce n'est point celui de ce jeu, dont vous faites, non pas un délassement, non pas même une occupation, mais une fureur, et peut-être un brigandage et, c'est ce qui est plus déplorable encore, un état et comme une condition publique ; ce n'est pas celui de cette table exquise et abondante, où prenant, dit saint Chrysostôme, plus de corruption et non plus d'alimens, vous avez surchargé et non soutenu la nature. Il y a sans doute des plaisirs innocens ; mais il y en a peu pour le pénitent qui doit uniquement chercher à se punir d'avoir abusé des plaisirs ; il en est peu pour l'homme faible, qui doit souvent refuser à ses sens ce qui est permis, pour les dompter plus sûrement quand ils demanderont ce qui n'est pas légitime ; il en est peu pour tout Chrétien, qui ne doit jamais oublier que les plaisirs les plus raisonnables cesseraient de l'être par leur continuité, et qu'une vie entière d'amusemens et de plaisirs, quelque simples, quelque sobres qu'ils soient, ne peut jamais être innocente. Oui sans doute, il y a des plaisirs innocens, et ce sont tous ceux qui peuvent s'allier avec la violence qui doit ravir le ciel, tous ceux qui ne nous empêchent point de mourir à nous-mêmes, tous ceux dont on use comme n'en usant pas, tous ceux dont l'homme ne fait pas sa fin, mais un moyen de remplir les vues de la Providence, tous ceux qu'il prend par besoin et non par attachement, pour conserver le corps et non pour le satisfaire, pour réparer ses forces affaiblies et non pour alimenter ses passions ; tous ceux enfin qu'il peut prendre en la présence du Seigneur : car c'est ainsi, dit le Prophète, que le juste se réjouit : *Justi exul-*

tent in conspectu Dei [1]. Et nous aussi, s'écriait Tertullien, nous avons nos spectacles, et ce sont ceux que nous offrent les merveilles de la nature. Et nous aussi nous avons notre joie, et c'est celle que nous trouvons à consoler un malheureux, à rendre un cœur content, à verser nos bienfaits dans une famille indigente; et nous aussi nous avons nos plaisirs, et le plus grand de tous, c'est le mépris des plaisirs mêmes, c'est le contentement de soi et la paix d'une bonne conscience, c'est la simplicité du cœur, c'est l'égalité de l'esprit, c'est la résignation et la sainte confiance, c'est celui d'une ame affligée qui pleure au pied de la croix; c'est celui d'une ame fidèle quand elle répand dans le sein de Dieu ses soins et ses peines, quand, élevée par la contemplation sur la sainte montagne, elle touche à la source du sentiment et de la lumière; quand, revenue de ses erreurs et fatiguée du monde, elle voit succéder aux passions dévorantes l'onction de la grace et la douceur de la vertu. (M. DE BOULOGNE.)

Péroraison.

O vertu! beauté céleste, charme immortel qui ne périt point; plaisir toujours nouveau, qui se fortifie par la durée et s'accroît par la jouissance, le seul qui ne dépende point ni des revers ni du hasard, le seul qui convienne à la nature de l'homme et qui soit digne du Chrétien, le seul enfin qui, toujours égal, remue l'ame sans la troubler, et qui, toujours inépuisable, donne sans cesse et promet toujours davantage. O joie bien différente de la joie du monde! ô plaisir, avant-goût des plaisirs célestes! Hélas! tous les autres s'écoulent, ils fuient d'une fuite éternelle; si du moins nous avions autant de force pour les retenir qu'ils en ont pour nous échapper, notre erreur aurait quelque excuse. Mais qu'y a-t-il de plus déplorable que de nous attacher à eux, quand ils ne peuvent pas s'attacher à nous, et de voir ces illusions trompeuses prendre en nous la place de Dieu? Oui, je le sens, je suis né pour la joie immortelle; comment donc chanterai-je le cantique des plaisirs périssables? Je ne suis pas dans ma patrie, je vis encore sur les rives profanes des fleuves de Babylone. Si éloigné de la terre natale, ah! c'est le deuil, ce sont les larmes et les gémissemens qui conviennent à mon exil? *Quomodo cantabimus in terra aliena* [2]?

[1] Ps. XLVII, 4. — [2] Ibid. CXXXVI, 4.

Créez-les donc en moi, Seigneur, ces gémissemens ineffables; inspirez-moi cette sainte tristesse que le ciel seul peut consoler, et ce deuil si précieux d'une ame immortelle qui ne veut être heureuse que par le partage de votre joie et la possession de vous-même. Ainsi soit-il. (M. de Boulogne.)

TEMPLES.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Dès le commencement du monde, on avait élevé des autels pour offrir à Dieu des sacrifices ; et l'on a toujours regardé comme sacrés les lieux où ils étaient. Abel, Noé, Abraham et les autres patriarches y assemblaient de temps en temps leurs familles, pour rendre au souverain Seigneur un culte solennel d'adoration.

Abraham planta un bocage autour de son autel, à Betzabée, afin que ce lieu fût plus retiré, et plus propre à inspirer un respect mêlé d'une crainte religieuse. Jacob éleva un autel de pierre en Bethel, l'oignit d'huile, appela le lieu où il était, *Maison de Dieu*, et fit vœu de donner au Seigneur la dixième partie de ce qu'il possédait.

Quand Dieu fit connaître aux Juifs la manière dont il voulait être honoré, il leur donna un corps complet de rites et de cérémonies, il leur commanda de construire un tabernacle mobile, un a l d'or pour brûler de l'encens, un autre autel pour les holocaustes, et il voulut que tout ce qui était destiné au service de son culte fût oint d'huile par voie de consécration. Il leur ordonna depuis de bâtir un temple ; ce qui fut executé avec autant de respect que de magnificence.

On voit par saint Paul, que dès la naissance du Christianisme, les fidèles avaient dans leurs maisons des chambres séparées ou oratoires, dans lesquelles ils s'assemblaient pour prier et offrir le sacrifice. Il est souvent parlé dans les Actes des assemblées religieuses des Apôtres, lesquelles se faisaient dans le cénacle ou chambre haute, qui paraît avoir été dans la maison de Jean-Marc. Du temps de saint Jean l'évangéliste, on appelait *Ecclesia*, église, le lieu où les fidèles s'assemblaient avec l'évêque. Suivant saint Clément de Rome, il y avait des lieux que Dieu avait spécialement destinés à son culte. On lit en divers endroits de saint Ignace,

qu'il y avait en chaque église un autel et un évêque. Le lieu de l'assemblée des fidèles où se faisaient les renonciations usitées dans le baptême, où l'on offrait l'Eucharistie, etc., est appelé par Tertullien, *Eglise* ou *Maison de Dieu*. L'auteur païen du dialogue intitulé *Philopatris*, parle d'un lieu où s'assemblaient les Chrétiens. Ce lieu, destiné au culte divin, leur ayant été contesté sous l'empereur Sévère, le prince, au rapport de Lampride, le leur adjugea.

Saint Grégoire Thaumaturge fit bâtir plusieurs églises. Cet ancien docteur et saint Denys d'Alexandrie font une mention expresse de l'église. Saint Cyprien en parle souvent, et il la nomme quelquefois *Maison du Seigneur* ou *Dominicum*. Nous apprenons d'Eusèbe que, durant la paix dont jouirent les Chrétiens depuis la persécution de Valérien jusqu'à celle de Dioclétien, les anciennes églises n'étaient point assez vastes pour contenir les fidèles, et que dans chaque ville on en fit bâtir de nouvelles beaucoup plus spacieuses. A la vérité, Origène, Minutius Félix et Lactance disent que les Chrétiens n'avaient ni temples ni autels; mais il est évident qu'ils n'entendaient autre chose, sinon que les Chrétiens ne ressemblaient point aux païens, et qu'ils n'avaient ni temples pour les idoles, ni autels pour offrir des sacrifices sanglans. Lactance lui-même parle d'une église chrétienne qui était en Phrygie, et que les païens brûlèrent avec tous les fidèles qui y étaient assemblés. Non seulement il raconte la démolition de celle de Nicomédie, mais il dit encore que même dans les Gaules, où régnait Constance, les églises furent détruites. Il ne pouvait se tromper sur ce dernier fait, puisqu'il était alors dans les Gaules avec le césar Crispus. Ainsi, lorsque Eusèbe dit que Constance ne détruisit point d'églises, il a seulement entendu que ce prince ne donna point d'ordres positifs pour en détruire aucune; mais il n'osa s'opposer aux autre empereurs, et il n'empêcha point les magistrats qui haïssaient les Chrétiens de mettre en exécution les édits de Dioclétien. Gildas et de Bède assurent que les églises de la Bretagne furent détruites durant la persécution de Dioclétien, et qu'on les rebâtit quand les Chrétiens ne furent plus poursuivis par les persécuteurs. On lit dans saint Optat qu'il y avait quarante églises à Rome avant la dernière persécution; qu'elles furent enlevées aux Chrétiens, mais que Maxence les leur rendit. C'est une ancienne tradition à Rome que la maison du sénateur Pudens fut changée en église par saint Pierre, ou plutôt que l'apôtre établit un oratoire en ce lieu.

Constantin-le-Grand, que la victoire qu'il remporta sur Maxence, le 28 octobre 312, rendit maître de l'Italie et de l'Afrique, se dé-

clara le protecteur des Chrétiens. Licinius, qui régna en Orient jusqu'en 323, parut aussi d'abord les favoriser. Les Chrétiens se mirent de toutes parts à bâtir des églises magnifiques. Eusèbe donne une description détaillée de celle de Tyr, que les habitans de cette ville commencèrent en 313, sous la direction de Paulin, leur évêque. Ces ouvrages furent interrompus en Orient par la persécution que Licinius renouvela en 319; mais après la défaite de ce prince, et surtout après le concile de Nicée, Constantin fit bâtir et décora à ses dépens un grand nombre d'églises, parmi lesquelles Eusèbe distingue celles de Nicomédie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople. Les riches ornemens de l'église d'Antioche la firent appeler l'*Eglise d'or*. Celle de sainte Sophie à Constantinople, qui fut achevée par Constance en 360, était dédiée à Jésus-Christ, la sagesse increéée. Justinien la fit rebâtir avec une grande magnificence. Constantin fonda aussi à Constantinople l'église des Douze-Apôtres. Quoiqu'elle fût très élevée, les murailles, suivant Eusèbe, étaient revêtues de marbre depuis le pavé jusqu'à la couverture; au dessus était un lambris tout doré; elle était couverte de cuivre au lieu de tuiles.

On compte encore, parmi les principales églises fondées par Constantin, celle du Sauveur, qui fut bâtie à Rome sur le mont Célius, à l'endroit où était le palais de Lateran, qui a donné le nom à cette partie de la montagne. Ce palais était l'ancienne maison de Publius Lateranus, riche sénateur que Néron fit mettre à mort, comme complice de la conjuration de Pison. Constantin en avait hérité par sa femme Fauste, ce qui fit appeler cette église *basilique Faustine,* et plus communément, *basilique Constantinienne.* L'empereur fit bâtir, pour servir de baptistère à cette église, une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, avec un second autel, sous l'invocation de saint Jean l'évangéliste. Il dota ce baptistère d'un revenu considérable en maisons et en terres, non seulement dans l'Italie, mais encore dans la Sicile, l'Afrique et la Grèce.

La grande dévotion que l'on avait à la chapelle de Saint-Jean fit perdre insensiblement à l'église son premier nom, et elle ne fut plus connue dans la suite que sous celui de Lateran ou Latran. C'était là que les papes faisaient leur résidence ordinaire. Mais Grégoire IX, à son retour d'Avignon, commença à résider à Saint-Pierre ou au Vatican. Cela n'empêche pas que la basilique de Latran ne conserve la prééminence sur toutes les églises de Rome ou de la chrétienté, et cette prééminence a été confirmée par les bulles de Grégoire IX et de Pie V, contre les prétentions des cha-

noines de Saint-Pierre. Les papes y officient certains jours de l'année. Benoît XIII fit réparer le magnifique palais de Latran, qui est contigu à cette église. Mais comme l'air est malsain en cette partie de la ville, les papes font leur résidence ordinaire au palais du Vatican, ou à celui de Monte-Cavallo.

L'église de Saint-Jean-de-Latran est appelée la principale, la mère, la maîtresse de toutes les églises. Il serait trop long de parler en détail des reliques précieuses dont elle est enrichie. Le pape Léon I[er] établit, parmi les chanoines qui la déservaient, la règle que saint Augustin avait donnée en Afrique. En 1061, Alexandre II y mit des chanoines réguliers de la réforme de saint Frigidien de Luques, et voulut que l'église de Saint-Jean-de-Latran fût le chef-lieu de cette congrégation. Les chanoines de cette église portent toujours le nom de réguliers, quoique ceux de la réforme de saint Frigidien aient été transférés depuis long-temps à Notre-Dame *della Pace.* Ils ont été remplacés par des chanoines séculiers qui prennent le titre de prélats, conformément aux constitutions de Sixte III, en 1456, et de Sixte IV, en 1483.

Après avoir parlé de la fondation de l'église de Saint-Jean-de-Latran, et, à cette occasion, des églises bâties dès les premiers siècles du Christianisme, nous allons parler maintenant de la dédicace de ces mêmes églises, c'est-à-dire des cérémonies religieuses qu'on a observées dans tous les temps, en les consacrant solennellement au Seigneur.

Le temple de Salomon fut solennellement dédié au Seigneur, avec des prières et des cérémonies religieuses. Les Chrétiens, qui bénissaient leur nourriture, leurs maisons, et tout ce qui devait servir à leur usage, ne manquèrent pas de bénir, par une consécration spéciale, leurs oratoires et leurs églises. Durant les persécutions cependant ils célébraient les saints mystères dans les prisons, dans leurs maisons et dans d'autres lieux cachés. Cette coutume de consacrer les églises avec autant de dévotion que de solennité, avait sans doute son origine dans la tradition apostolique. Les évêques de la province et du voisinage s'assemblaient ordinairement pour assister à une cérémonie si auguste. Constantin convoqua tous les évêques de l'Orient pour la dédicace de l'église de Tyr et pour celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Saint Ambroise rapporte une prière qu'on récitait à la consécration d'une église; et nous voyons par les écrits des Pères qu'ils faisaient souvent des discours sur les fêtes de la dédicace des temples du Seigneur.

Les canons défendaient, sous les peines les plus sévères, de fonder une église ou un monastère sans l'approbation de l'évêque. L'empereur Justinien ordonne que l'évêque prie et plante une croix à l'endroit que l'on se propose de consacrer au service divin. Bède rapporte que saint Cuthbert, saint Chad et d'autres évêques d'Angleterre passaient les nuits, et quelquefois plusieurs jours de suite, dans le jeûne, les veilles et la prière sur le lieu où l'on devait bâtir une église ou un monastère.

On ne pouvait consacrer d'église ni d'autel, sans quelques reliques des martyrs. On en mettait une partie ou sous l'autel, ou dans la pierre sur laquelle on offrait les divins mystères. Quoique les églises fussent consacrées à Dieu, on les dédiait cependant sous le titre, sous l'invocation et en l'honneur des saints. Il en était de même des autels qu'on élevait à la mémoire des martyrs. Les anciens conciles ordonnent de les consacrer par l'onction du chrême et la bénédiction des prêtres. On imitait en cela ce qu'avaient fait les patriarches des Juifs, par l'ordre de Dieu même.

Le monde, par sa corruption, est devenu le siége du démon. Les créatures qui l'habitent gémissent sous son empire, et sont forcées de servir d'instrument à la malice des pécheurs; c'est pour cela que l'Eglise bénit tout ce qui est destiné au service divin. Il était défendu, dans l'ancienne loi, d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le lieu qui serait choisi par le Seigneur, et qui depuis lui fut consacré d'une manière spéciale. Les Chrétiens ont également des rites et des prières solennelles pour la consécration de leurs églises. Ils traiteraient de sacrilége quiconque oserait les profaner et y faire autre chose que ce qui a un rapport immédiat au culte divin.

Quoiqu'ils sachent que Dieu est partout, ils disent cependant qu'il réside spécialement dans le ciel, parce qu'il y déploie sa gloire et sa magnificence avec plus d'éclat. Il honore de même nos églises d'une manière spéciale; il y est particulièrement disposé à recevoir le tribut public de nos hommages, à écouter nos prières, à nous combler de ses graces les plus précieuses.

On connaît les priviléges dont jouissait le temple des Juifs; on sait quelles magnifiques promesses lui avaient été faites; aussi avec quelle frayeur religieuse les véritables Israëlites ne l'honoraient-ils pas? Avec quelle sévérité n'étaient pas punis ceux qui le profanaient, ou qui même n'en respectaient pas les vases sacrés? Il n'y avait alors dans tout l'univers qu'un temple où l'on adorât le vrai Dieu, et les infidèles n'osaient y entrer; ils ne passaient point l'en-

ceinte extérieure ou le parvis des gentils. Les historiens Juifs ont regardé la curiosité qu'avait eue Pompée de le considérer, lorsqu'il eut fait la conquête du pays, comme la cause des malheurs qui tombèrent depuis sur lui.

Les Juifs, c'est-à-dire les fidèles, se tenaient dans l'intérieur; ils voyaient offrir les sacrifices, mais à une certaine distance du lieu saint; encore ne pouvaient-ils entrer dans la partie du temple où il était permis d'adorer le Seigneur, qu'ils ne fussent purifiés de toute impureté légale, par des ablutions et d'autres rites qui leur étaient prescrits. On trouve dans les rabbins des détails qui montrent jusqu'à quel point les Juifs respectaient leur temple, et la montagne même sur laquelle il était bâti. Quoique les lévites fussent consacrés au culte public, ils ne pénétraient point au-delà du lieu où l'on immolait les victimes. Il n'y avait que les prêtres qui eussent le droit d'entrer dans le sanctuaire ou le lieu saint; chaque semaine l'on en choisissait un par le sort, et c'était lui qui tous les jours offrait l'encens sur l'autel d'or. Quant au Saint des saints, que Dieu sanctifiait par sa présence d'une manière plus immédiate, et où l'on conservait l'arche avec les tables de la loi et la verge d'Aaron, le grand-prêtre seul pouvait y entrer, et il n'y entrait qu'une fois par an, le jour de la fête des expiations, pour y porter le sang des victimes immolées; mais il devait s'y préparer par des purifications particulières et solennelles; et le sang des victimes n'était offert que quand la fumée des parfums couvrait l'arche et le propitiatoire, appelé le siége de Dieu.

Qu'étaient cependant le temple de Salomon et le Saint des saints? des types de nos tabernacles sacrés, où l'on offre, non le sang des animaux, mais le sang adorable de l'Agneau sans tache. C'est donc aux Chrétiens qu'il appartient véritablement de s'écrier : « Oui, le Seigneur est en ce lieu, et je ne le savais pas [1]. »

Lorsque les Juifs firent la dédicace de leur temple, Dieu, pour leur faire respecter le lieu où il voulait qu'ils l'adorassent, « le remplit d'une nuée; en sorte que les prêtres ne pouvaient y demeurer, ni faire les fonctions de leur ministère, à cause de cette nuée, la gloire du Seigneur ayant rempli la maison du Très-Haut [2]. » Le même miracle se renouvela quand on y offrit des victimes pour la première fois. On vit souvent un pareil prodige à l'entrée de Moïse et d'Aaron dans le tabernacle. Quand Dieu donna sa loi, Moïse lui-même fut saisi de frayeur; et celle du peuple était si

[1] Gen., XXVII, 16. — [2] II Paral., V, 14.

grande, qu'il n'osait approcher. Toutes ces choses n'étaient pourtant que des ombres de nos redoutables mystères, où nous sommes purifiés par le sang précieux de Jésus-Christ; et ce sang est offert par nos mains: fonction qui nous associe « à la compagnie de mille « milliers d'anges, etc. »

Que penser après cela des immodesties et des irrévérences qui se commettent dans nos églises? Si nous les voyions profaner par des infidèles, nous serions saisis d'horreur; comment donc arrive-t-il que des Chrétiens se rendent coupables des mêmes sacriléges, et qu'ils exposent par là nos saints mystères aux blasphèmes des ennemis de notre religion? De quelle confusion ne seraient-ils pas pénétrés, s'ils étaient témoins du respect que les mahométans et les sauvages ont pour leurs mosquées et leurs pagodes? Est-ce que la connaissance de la vérité deviendrait un titre pour ne pas respecter ce qu'il y a de plus sacré dans la religion? La profanation du temple du Seigneur renferme un telle énormité, que Jésus-Christ, qui recevait les plus grands pécheurs avec tant de douceur, qui supportait toutes les injures en silence, chassa de l'ancien temple avec indignation les vendeurs et les acheteurs. Quel exemple pour ses disciples! Si nous n'avons point d'autorité pour empêcher la profanation des églises, gémissons au moins d'un abus qui tend à détruire tout sentiment de religion.

Pour peu que nous ayons de foi, nous ne pouvons nous approcher du sanctuaire sans nous écrier: « Que ce lieu est terrible! « C'est ici véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel[1]! » Ne devons-nous pas y entrer comme nous aurions fait dans la nuée miraculeuse? Ne devons-nous pas nous imaginer entendre, avec Moïse, la voix qui sortait du buisson ardent: « N'approchez point « de ce lieu; ôtez votre chaussure; car la terre sur laquelle vous « marchez est sainte[2]! » Bannissons alors toutes pensées et toutes affections terrestres; mettons une garde à nos sens lorsque nous nous présentons devant celui en présence duquel les cieux et la terre disparaissent sans laisser aucune trace de ce qu'ils ont été. Cette présence remplit les séraphins d'un saint tremblement, et ils se voilent la face de leurs ailes. Les moines d'Egypte, pénétrés de ces sentimens, ôtaient leurs sandales, au rapport de Cassien, toutes les fois qu'ils s'assemblaient pour célébrer ou recevoir les divins mystères. Les Juifs s'inclinaient en entrant dans leurs temples: il paraît que c'est d'eux que les Grecs et les Orientaux ont emprunté

[1] Gen., XXVIII, 17. — [2] Exod., III, 5.

l'usage où ils sont, depuis le commencement du Christianisme, de s'avancer, en entrant, au milieu de l'église, et de s'incliner vers l'autel, en répétant ces paroles du publicain de l'Evangile : « Sei-« gneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. »

La coutume de prendre de l'eau bénite en entrant dans l'église est de la plus haute antiquité; l'usage en est recommandé par la tradition, comme la vertu en est attestée par divers miracles. L'ablution qui se fait avec l'eau bénite est l'emblème de la pureté de l'ame; nous devons donc, en la prenant, concevoir de vifs sentimens de componction, et prier Dieu de nous purifier avec l'hysope trempée, non dans le sang des boucs et des taureaux, mais dans le sang adorable de Jésus-Christ, qui peut seul nous conférer une sainteté parfaite et nous rendre dignes de paraître en sa divine présence. (Godescard, *Vie des Saints.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR CE SUJET.

Quam terribilis est locus iste : non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.

Que ce lieu est terrible! C'est véritablement la maison du Seigneur et la porte du ciel. (*Gen.*, 28, 17.)

Pavete ad sanctuarium meum.

Tremblez devant mon sanctuaire. (*Levit.*, 26, 2.)

Majestas Domini implevit domum.

La majesté de Dieu remplit toute la maison. (*II Paral.* 7, 1.)

Adorate Dominum in atrio sancto ejus.

Adorez le Seigneur à l'entrée de son tabernacle. (*s.* 28, 2.)

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.

Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu de votre temple. (*Psal.* 47, 10.)

Replebimur in bonis domus tuæ; sanctum est templum tuum.

Nous serons remplis des biens de votre maison ; votre temple est saint. (*Psal.* 64, 5.)

Incenderunt igni sanctuarium tuum, polluerunt tabernaculum nominis tui.

Ils ont mis le feu à votre sanctuaire, ils ont souillé sur la terre le tabernacle de votre saint nom. (*Psal.* 73, 7.)

Custodi pedem tuum ingrediens domum Dei.

Considérez votre démarche lorsque vous entrez dans la maison du Seigneur. (*Eccl.* 4, 17.)

In terra sanctorum iniqua gessit; non videbit gloriam Domini.

Il a fait des actions injustes dans la maison des saints; il ne verra point la gloire du Seigneur. (*Is.*, 26, 10.)

Adducam eos in montem sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ.

Je les ferai venir sur la montagne sainte, je les remplirai de joie dans la maison consacrée à me prier. (*Idem*, 56, 7.)

Vide abominationes pessimas quas isti faciunt hic.

Voyez les horribles abominations que la maison d'Israël commet en ce lieu. (*Ezech.*, 8, 9.)

Implebo domum istam gloria.

Je remplirai de gloire cette maison. (*Agg.*, 2, 8.)

Nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.

Ne faites point de la maison de mon Père une maison de trafic. (*Joan.*, 2, 16.)

Nescitis quia templum Dei estis vos, et spiritus Dei habitat in vobis.

Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous? (*I Cor.*, 3, 16.)

Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.

Si quelqu'un vient à profaner le temple de Dieu, Dieu le fera périr. (*I Cor.*, 3, 17.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

EXORDE.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient. (*Matth.*, XXI, 12.)

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ, mes frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage ? Est-ce donc là ce roi pacifique qui devait paraître dans Sion accompagné de sa seule douceur ? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère, et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité, et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle, mais il leur reprocha de ne pas connaître encore l'esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle la meurtrière des Prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avait envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatissant et miséricordieux ; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice ? On profane le temple saint, on déshonore la maison de son Père, on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitens en une retraite de voleurs et en une maison de trafic et d'avarice ; voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudraient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de

colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avait commencé. Car remarquez, mes frères, que ce que Jésus-Christ fait ici en terminant sa carrière, il l'avait déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avait oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité qui devait distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il était annoncé par les Prophètes.

Il se passait sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyait dans le temple, et qui n'étaient pas moins dignes du zèle et des châtimens du Sauveur; mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens et la corruption des scribes et des pontifes; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple; son zèle là dessus ne peut souffrir de délai; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtimens que les profanations de ses temples; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons doivent être plus saintes.

Car, mes frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste, c'est-à-dire que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'Agneau qu'on y immole et qui s'offre étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau est une disposition de pureté et d'innocence: *Sine macula enim sunt ante thronum Dei*[1]. La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur: *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas*[2]. Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure: *Amicti stolis albis*[3]. Trois dispositions qui renferment tous les sentimens de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples: une disposition de pureté et d'innocence; une disposition d'adoration et d'anéan-

[1] Apoc., XIV, 5. — [2] Ibid., VII, 11. — [3] Ibid, 9.

tissement intérieur; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.* (Massillon, *Sur le Respect dans les temples.*)

Première disposition qui doit nous accompagner dans les temples, une disposition de pureté et d'innocence.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous; nous vivons en lui, nous agissons en lui, nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide, et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connaît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avait apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidait sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensemens et des victimes que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'était le lieu le plus saint de l'univers; l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre les Israélites étaient obligés d'y venir adorer; captifs dans des royaumes étrangers, ils tournaient sans cesse vers le lieu saint leurs regards, leurs vœux et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étaient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avait vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il était homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adorait.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des fidèles furent d'a-

bord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars; la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête; de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes; le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits, et les temples mêmes où le démon avait été si long-temps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passait en ombre et en figure. Le Seigneur habitait encore alors dans les cieux, dit le Prophète, et son trône était encore au dessus des nuées; mais depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste; le cantique sacré que nous y chantons est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau; enfin, nos temples sont ces nouveaux cieux que le Prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile et comme en énigme; mais nous le possédons, nous le goûtons, et le ciel n'a plus rien au dessus de la terre.

Or, je dis, mes frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paraître, comme aux bienheureux, dans le temple éternel: *Sine macula enim sunt ante thronum Dei* [1]; parce que le Dieu devant lequel nous paraissons est un Dieu saint.

En effet, mes frères, le sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous pro-

[1] Apoc., XIV, 5.

pose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Ecritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde, de n'offrir partout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards, et de ne pas souiller par nos crimes la terre qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur indigne de vivre sur la terre, parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes frères, lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures? que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire? et, en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer?

Oui, mes frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice, que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'était là le Saint des saints, c'est-à-dire le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendaient l'entrée! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait; et là seulement les gentils et les étrangers qui vou-

laient s'instruire de la loi pouvaient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachait encore; et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer; encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu si loin encore du Saint des saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége; et un roi même d'Israël, et le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le Saint des saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré.

Et cependant, que renfermait ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la Loi, la manne, la verge d'Aaron, des figures vides et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelquefois ses oracles, n'y résidait pas encore comme dans le sanctuaire des Chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grace, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignait si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et nous faire sentir quelle doit être la sainteté du Chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours au pied de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les Chrétiens une na-

tion sainte: *Gens sancta* [1]; parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint: une race choisie; parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur et uniquement destinés à son culte et à son service: *Genus electum;* et enfin, un sacerdoce royal, parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son Fils, le grand-prêtre de la loi nouvelle; et que le privilége accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle: *Regale sacerdotium* [2].

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des Chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit; nous n'avons plus de part à l'autel; nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes frères, ne devraient donc être que la maison des justes: tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons sont des mystères saints et redoutables et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre est la réconciliation des pénitens, ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend sont les gémissemens d'un cœur touché, ou les soupirs d'une ame chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel: elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite: elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître n'en soit blessée.

Autrefois même l'Église n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés des tombeaux aux corps des fidèles: elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité: les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés: et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux.

[1] I Petr., II, 9. — [2] Ibid.

Les pénitens publics eux-mêmes étaient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur était d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir long-temps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvaient dans le temple parmi leurs frères ; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables ; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques ! Quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-ils pas alors ! quel regret de s'être privés si long-temps d'une si douce consolation ! Un seul jour, ô mon Dieu ! passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur que les années entières passées dans les plaisirs et dans les tentes des pécheurs ! Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel, à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les ames cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité : *Foris canes, et venefici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium* [1].

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes ; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose que, si vous n'êtes pas juste en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose que, si vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché ; que vous venez en gémir aux pieds des autels ; et que votre confusion et le regret sincère de vos fautes vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes

[1] Apoc., XXII, 15.

pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint; et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'au pied de l'autel, l'Eglise, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes sacrées; mais Dieu vous rejette invisiblement; vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié qui n'avez plus le droit à l'autel et aux sacrifices, qui venez souiller par votre seule présence la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté que le Seigneur sanctifiait par sa présence.

Et en effet, mes frères, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paraître ici dans le lieu le plus saint de la terre; y venir paraître devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins et former quelques sentimens de religion; porter jusqu'au pied de l'autel des corps et des ames souillés; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paraître ainsi devant lui couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre: *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* [1]; ou comme le Prophète: *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur* [2], afin que je sois digne de paraître ici en votre présence; c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable; vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés; vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes, et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens avec lui qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paraissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi et aucun désir de résipiscence, vous désavouez

[1] Luc., v, 8. — [2] Ps. L, 11, 12.

le ministère du prêtre qui offre à votre place; vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez par la bouche du prêtre de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Eglise pure et sans tache, qu'il a lavée dans son sang; vous insultez à la piété de l'Eglise qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentimens de religion, de douleur et de pénitence; vous trompez enfin la foi et la piété des justes qui sont là présens, et qui, vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit et un même sacrifice, s'unissent à vous, et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières comme leur bien propre. Vous êtes donc là, comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères; un imposteur qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion, et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là, mes frères? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise..... Ah! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint; c'est alors qu'il faut y venir solliciter au pied des autels les miséricordes du Seigneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs; c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques sentimens de piété et de repentir! Et où irions-nous, mes frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrace de Dieu? et quelle autre ressource pourrait-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile; ici coulent les eaux vivifiantes des sacremens, qui seuls ont la force de purifier leurs consciences; ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, au pied desquels on remet leurs péchés et on les délivre de leurs chaînes; ici s'offrent pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu, que leurs crimes ont irrité; ici les vérités du salut, portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché et l'amour de la justice; ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur faiblesse soutenue,

leurs bons désirs fortifiés; ici, en un mot, à tous leurs maux la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints, et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint: *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.*

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement et avec une volonté actuelle d'y préserver, est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères, que sera-ce, grand Dieu! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles pour venir y inspirer des passions honteuses; pour s'y permettre des regards impurs; pour y former des désirs criminels; pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs; pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent éloigne de tous les autres lieux? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime; de choisir votre présence, grand Dieu! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père! quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes! quelle fureur de venir choisir les yeux de son juge, pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation! quel abandon de Dieu et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification en des occasions de déréglement et de licence!

Grand Dieu! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité! faites sortir leurs cadavres de ces tom-

[1] Apoc., XIV, 5.

beaux pompeux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés d'une sainte indignation contre les irrévérences qui vous crucifient de nouveau et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paraissent sur ces monumens; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect, quand les morts ressusciteraient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seraient ni plus religieux ni plus fidèles. (MASSILLON.)

Seconde disposition qui doit nous accompagner dans les temples, une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur.

Hélas! mes frères, où sont dans nos temples ces ames respectueuses qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti et la profonde religion d'une ame qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect au pied des autels honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne : on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissait devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore : on vient y chercher un autre Dieu que celui qui paraît sur nos autels; y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême; y chercher d'autres graces que les graces du ciel; et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il était autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu : tous les vœux s'adressent à lui; et son profond anéantissement au pied des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même qui porte, pour ainsi dire, l'univers, courbe sa tête et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter

les apparences, et nous élever par là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendraient des temps où la foi serait éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, et où les hommes vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connaîtraient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères; où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple, et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Eglise sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics, l'extinction des schismes et des erreurs, la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité pour les pécheurs, la persévérance pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli, un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu qui puisse éloigner les graces que l'Eglise sollicite pour vous; et y paraître avec un extérieur de suppliant et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de vos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants qui s'exposent pour le salut de l'état, la fin des guerres, des dissensions et de tous les malheurs qui nous affligent; qu'ils demandent les remèdes de vos chutes et les secours de votre faiblesse; tandis qu'ils

parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissemens de l'Eglise par un esprit de dissipation, et par des indécences qui conviendraient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes; et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques; et qu'il faut, pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agrémens et souvent les mêmes bouches qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, mes frères, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur, depuis long-temps levé sur nos têtes; au lieu que les supplications demandées par le prince, et ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devraient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois et faire descendre la paix du ciel sur la terre, hélas! les jours mauvais durent encore; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes; l'épouse désolée redemande son époux; le père affligé attend en vain son enfant; le frère est séparé de son frère; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous, et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes frères? ah! c'est que les prières de l'Eglise, les seules sources des graces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non seulement, mes frères, vous devez paraître ici comme des supplians et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses graces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'action de graces, puisque de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu et le spectacles de ses miséricordes éternelles sur votre ame.

Et premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles: c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ,

vous a discernés de tant de barbares qui ne le connaissent pas; de tant d'hérétiques, qui le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici, mon cher auditeur, est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagemens de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple et honoré du nom de Chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ; et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de graces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi; un Chrétien perfide, qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom était écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle au pied de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité, où vous l'aviez faite de Christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grace de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis; allez, et ne péchez plus désormais de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, mes frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grace du pardon, non seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain et profane! Ah! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y

venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentimens de componction, ces mouvemens de honte et de confusion dont ils ont été si souvent dépositaires, vous y venez la tête levée, les yeux errans çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications dont ils avaient été les confidens secrets et les heureux remèdes!

Que dirai-je encore, mes frères? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Eglise vous annonce les maximes du salut et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles: nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais, hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation: et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous y venez former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous vous annonçons le malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-mêmes une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile, que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos faiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Evangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux; mais outre cette raison humiliante pour nous et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes, c'est sans doute la profanation des temples et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par nos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les graces qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole: il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Evangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine: alors il

suppléera même à nos défauts; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes frères, que servent les dédicaces des temples et les prières si solennelles que l'Eglise emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grace que les bénédictions du pontife y avaient laissés, et qui attiraient sur les assistans les regards propices du Dieu qu'on y invoque ?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion, c'est dans le temple où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix et présenter à Dieu le sang de son Fils, comme le prix de vos péchés. Or, mes frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent, durant ces momens redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les Anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou, à peine regardez-vous l'autel saint où des mystères si heureux pour vous se consomment : vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les momens d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de graces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassés de votre temps, qui le perdez en une inutilité éternelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes? Eh! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution; et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole par une célérité scandaleuse? Dans quel temps, ô mon Dieu! sommes-nous venus! et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux Chrétiens de nos siècles !

Hélas! les premiers fidèles, qui aux différentes heures de la journée s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes

et des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau, mes frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état; d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints, tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entre exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Ecritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Eglise de la terre, la joie, la paix, l'innocence et le profond recueillement de l'Eglise du ciel! Que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, quoique l'Eglise fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les Prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les momens rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes. (MASSILLON.)

Troisième disposition qui doit nous accompagner dans les temples, une disposition de décence et de modestie extérieure.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde! car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prières? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez vous faire gloire

d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes, ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'aurait convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche; et qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum* [1]? comme le reprochait autrefois saint Paul aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité, troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par l'indécence de vos parures la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des Anges, c'est-à-dire des prêtres qui y sont sans cesse présens devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celle des esprits célestes. Il est vrai que par là vous nous avertissez, ô mon Dieu! quelle doit être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie: que c'est à nous à ne pas paraître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même; le respect des peuples ne s'y est affaibli que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissi-

[1] I Cor., XI, 22.

pation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfans d'Héli, qui avaient durant si long-temps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'arche sainte devint la proie des Philistins; elle fut placée à côté de Dagon, dans un temple infâme : la gloire d'Israël fut flétrie; le Seigneur se retira du milieu de son peuple; la lampe de Juda s'éteignit; le pontife manqua, et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, mes frères, que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il était juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avait été si long-temps outragé. Craignons, mes frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une faible raison, qui voudraient voir clair dans les secrets de Dieu, et qui loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de graces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugemens, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses qu'elles ont été plus lentes et plus tardives (Massillon.)

Recueillement dans l'église.

L'église est la maison commune des Chrétiens. Vous vous y rendez d'abord, nous après; et nous y pratiquons ce que Jésus-Christ a commandé à ses Apôtres; nous vous y donnons la paix. Que personne ne soit donc négligent à s'y rendre; qu'aucun de ceux qui y assistent n'abandonne son esprit à des pensées étrangères. Au moment où le prêtre se présente, on parle dans l'église; par

là on s'attirerait infailliblement le courroux du ciel. Traitez-moi dans vos maisons avec peu de respect, j'y consens, pourvu qu'ici je sois écouté quand je vous annonce la parole sainte. Eh! quelle est celle de vos maisons qui vaille celle-ci? Les plus précieux trésors, les plus magnifiques espérances, c'est l'église qui en est la dépositaire. Quelles richesses pourrez-vous vanter chez vous que nous ne possédions ici, et avec beaucoup plus d'excellence? Votre table vaut-elle cette table sacrée qui vous présente un aliment céleste? Ce tabernacle ne renferme pas de riches étoffes, mais il contient la miséricorde elle-même. Avez-vous rien de comparable à cette huile sainte qui sert à nos onctions, et dont la vertu, aidée par la foi, a plus d'une fois guéri les malades? Goûtez-vous sur vos lits somptueux un plus doux repos que celui qui s'offre à vous dans la lecture et la méditation de nos divines Ecritures? Les premiers Chrétiens ne connaissaient qu'une table, qu'une maison, comme ils *n'avaient qu'une ame et qu'un seul cœur* [1]. Puisque nous ne sommes plus à ces heureux temps, où des milliers d'hommes venaient s'asseoir au même banquet, du moins lorsque, des points divers où nous sommes dispersés, nous nous réunissons dans cette enceinte, que ce soit pour y retracer l'union de ces premiers Chrétiens. Quand nous vous disons : *Que la paix soit avec vous*, que vos cœurs, bien plus encore que votre bouche, nous répondent: *Et qu'elle soit avec votre esprit.* Que si, après avoir répondu ces paroles, vous allez, de retour dans vos maisons, vous répandre en invectives, en médisances, en calomnies, quelle est cette étrange paix que vous m'aurez donnée dans le temple? Toutefois, quelque envénimés que puissent être vos rapports, je ne vous en donne pas moins la paix; je vous la donne de tout mon cœur, et sans retour. Eh! n'ai-je pas pour chacun de vous des entrailles paternelles? Je vous adresse, il est vrai, des reproches sévères. Mais ce n'est que par zèle pour votre salut. Après cela déchirez ma réputation loin de moi; refusez de m'écouter dans la maison du Seigneur, vous faites, je l'appréhende fort, une plaie bien vive à mon cœur, moins assurément pour l'outrage fait à ma personne et à mon ministère que pour le danger terrible où vous vous mettez en rejetant la paix que je venais vous apporter. Vous ne me verrez point contre vous secouer la poussière de mes pieds, ni me retirer du milieu de mon peuple; je n'en persévérerai pas moins à vous donner la paix; mais la

[1] Act., IV, 32.

parole de Jésus-Christ ne saurait manquer, et l'effet de ses menaces reste toujours inévitable. J'ai tort peut-être de m'appliquer les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres, moi qui n'ai pas eu l'honneur de souffrir pour vous, moi qui ne suis pas venu vous chercher de loin pour vous annoncer l'Evangile, et ne me suis point offert à vous dans l'extérieur pauvre que Jésus-Christ commandait à ses apôtres. Je suis le premier à m'en accuser; et c'est peut-être là la cause de l'indifférence que vous me témoignez. Mais cela ne vous justifiera pas devant Dieu. J'en serai plus sévèrement condamné, mais vous ne serez pas excusés. (Saint Chrysostôme [1].)

Devoir de l'assistance à l'église.

Le Chrétien qui déserte l'église se rend bien plus coupable que le Juif opiniâtrement rebelle à l'inspiration de l'Esprit-Saint. Celui-ci, que ses prêtres lui commandent de s'abstenir de tout travail durant plusieurs jours de suite, il obéit sans nulle opposition, et quoi qu'il puisse lui en coûter. Il se tient renfermé chez lui, comme enchaîné dans un repos dont il ne se plaint pas. Moi, tout ce que je vous demande, c'est un sacrifice de quelques heures : tout le reste de votre temps, je vous l'abandonne, et ce misérable partage, vous me le refusez. Ce n'est pas pour moi que je vous le demande, mais pour vous-même, pour vos propres intérêts, pour que vous veniez recueillir ici, et les consolations de la prière, et les bénédictions qui vous mettent à couvert des piéges du démon. Où trouverez-vous ailleurs un plaisir plus vrai, plus noble, plus solide que dans la compagnie de vos frères, de l'Eprit-Saint, de Jésus-Christ et de Dieu son Père? Quelle autre société plus désirable? quel sénat, quelle assemblée plus auguste? (Saint Chrysostôme [1].)

Frivolité des prétextes pour se dispenser de l'assistance à l'église.

Pourquoi ce petit nombre d'assistans? Quand mes yeux devraient, dans un jour tel que celui-ci, voir notre ville tout entière réunie dans cette enceinte, ils y cherchent vainement la plus grande partie de ses habitans. S'en prendra-t-on à l'intempérie de la saison? Accusez plutôt la tiédeur et l'insouciance. Des Chrétiens avoir peur de se rendre à l'église, quand les martyrs dont

[1] Hom., xxxvi, *in* 1 *ad Cor.* — [2] *In inscript. alt.*

nous célébrons la mémoire n'ont pas craint de mépriser la mort! Un peu de pluie les arrête! Où est leur courage? Où est leur excuse? Dans quels termes féliciterai-je ceux que j'aperçois ici? De quels termes aussi me servirai-je pour déplorer l'absence de ceux qui nous manquent, et surtout leurs motifs? Accusons hautement la passion qui les enchaîne aux vanités mondaines, l'amour des richesses qui fait oublier tous les devoirs. Toutefois, malgré leur éloignement, ce n'en est pas moins pour nous une indispensable obligation de leur adresser la parole. Vous, du moins, ici présens, vous entendrez notre voix. Quand donc enfin s'arrêtera cette soif d'argent, cette fureur insatiable d'accumuler, qui, comme un incendie dévorant, étend partout ses ravages? Malheureux! vous ignorez que cette flamme allume d'autres feux qui ne s'éteindront jamais; qu'il naît de cet or un ver qui distille dans les cœurs son poison mortel? Que si vous entendez sans effroi de pareilles menaces parce que l'accomplissement vous en paraît éloigné, ouvrez au moins les yeux sur ce qui se passe autour de vous: pouvez-vous ignorez quels ont été, à une époque toute récente, les effets de cette soif de l'or? n'en avez-vous point encore les déplorables témoignages et la preuve encore subsistante des calamités qu'elle engendre? Cette immense capitale est toute pleine des débris du naufrage que nous venons d'essuyer. Nous ressemblons à des voyageurs traînant chacun après soi les lambeaux du navire fracassé par la tempête. Le nouveau tremblement de terre dont la ville a été le théâtre, a dépouillé celui-ci de sa maison, celui-là de ses terres, un autre de ses esclaves, de son or et de son argent; et à la place de tant de richesses, n'a laissé qu'une vaste scène de ruines et de deuil. Nous les voyons ces infortunés, naguères si riches, aujourd'hui errans, fugitifs, repoussés bien loin de leurs habitations, loin de ces murs, chargés du seul fardeau des péchés qu'ils ont amassés avec leur or, consumant leurs tristes nuits dans l'insomnie, manquer des choses les plus nécessaires, et réduits à la plus désolante extrémité, traîner une vie pire que la plus affreuse mort. D'autres ont succédé à leurs opulentes possessions; et ceux-là mêmes qui rampaient à leurs pieds tant qu'ils furent riches, sont des premiers à leur tendre des piéges. De semblables expériences ne devraient-elles pas suffire pour ramener tout homme de bon sens à des pensées plus saines sur le néant des vanités terrestres? Mais qu'après tant de fléaux et de désastres qui viennent de les frapper, il n'y a pas encore trente jours; qu'après d'aussi fâcheuses vicissitudes, le prestige dure en-

core, voilà ce qui n'admet nulle grace. Non content de s'y abandonner, on fuit le remède, on s'éloigne de ces temples où l'on apprendrait à se détromper, également indifférent et à la leçon du présent et à la crainte de l'avenir. Uniquement occupé du souvenir de ses anciennes rapines, on reste enfoncé dans cette fange d'affections terrestres, on n'a pas le temps de paraître un seul jour de la semaine dans nos saintes assemblées, pour apprendre à se reconnaître soi-même; malades frénétiques, qui ne soupçonnent pas le mal dont ils sont atteints. Mais pour eux, tout n'est pas désespéré; qu'ils viennent seulement, je les en conjure, qu'ils consentent à se laisser guérir. Nos mains ne sont point armées d'un fer tranchant; nous n'avons d'autre glaive que le glaive de la parole, mais glaive plus pénétrant que l'acier, qui guérit et ne blesse pas.

Pourquoi donc me fuyez-vous, ô mon frère? Pourquoi, répondez, ne donnez-vous pas à votre ame autant d'intérêt que vous en prodiguez à votre corps? Que vous souffriez dans votre corps, rien ne vous coûte; votre fortune, votre personne, tout est à la discrétion du médecin; qu'il coupe, qu'il brûle: vous êtes prêt à subir les plus douloureuses opérations. Votre ame, ô mon frère! votre ame est un repaire de crimes qui la rongent, qui la dévorent; vous êtes insensible. Vous ne songez pas même à venir entendre dans ce lieu la parole de salut qui cicatriserait ses plaies profondes, sans qu'il vous en coûtât ni argent ni souffrances? Vous allez tête baissée vous jeter dans l'abîme! Si je vous disais: Loin de ce temple tout ce qui est avare, fornicateur, adultère, ravisseur du bien d'autrui! si je les repoussais du lieu saint, si j'en chassais tous ceux qui sont dans les liens du péché, toujours ne leur serait-il pas défendu d'y venir solliciter l'expiation de leurs péchés. Bien loin de là, nous vous disons: Qui que vous soyez, avare, fornicateur, chargé des dépouilles de la veuve et de l'orphelin, venez apprendre dans l'église à vous corriger. Nous ne repoussons personne; nous tendons au loin nos filets, pour enlacer dans les liens de la parole sainte non ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades, dans l'espérance de les rendre à la santé. Venez, et guérissons-nous ensemble de nos communes infirmités; car je suis homme aussi bien que vous, tributaire des mêmes passions, n'ayant pas moins que vous besoin de ce joug salutaire de la divine parole, qui courbe sous le frein mes convoitises déréglées, m'arrache à un honteux esclavage; je ne suis pas plus que vous tranquille et calme, pas plus exempt des

saillies impétueuses d'une concupiscence qui trouble et bouleverse mes sens. Eh! pourquoi voudrais-je être d'une autre nature que le saint Apôtre qui, ravi jusqu'au troisième ciel, avait besoin de se combattre sans relâche, continuellement aux prises avec l'ennemi qu'il portait dans sa chair; témoin la déclaration que lui-même en a faite par ces paroles : « Je traite rudement mon propre « corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux « autres, je ne sois moi-même rejeté[1]. » Eh! pourquoi cette guerre continuelle? parce qu'il avait affaire à un sujet rebelle, toujours impatient du frein. Il ne faisait que s'appliquer à lui-même ce qu'il recommandait à tous : « Que celui qui est debout prenne garde de ne « pas tomber[2]. » Paul n'était donc pas oisif; mais tel que le voyageur engagé sur une haute mer, il voyait partout les flots amoncelés autour de lui. Eh! quel est l'homme qui osât se vanter de n'avoir pas besoin de veiller sur soi-même, et de se maintenir dans une défiance continuelle? Venez donc, laissez-vous diriger, laissez-vous guérir. Vous êtes sans blessures; venez contracter une nouvelle vigueur. Telle est l'efficacité de la nouvelle parole, de profiter également et à ceux qui se portent bien, et à ceux qui sont malades : aux premiers pour accroître leurs forces, aux autres pour relever leur faiblesse. Vous n'avez pas telle maladie, vous en avez une autre. Car, demande le Sage, « qui est-ce qui peut dire : « J'ai purifié mon cœur, et je suis net de tout péché[3]. » Vous êtes malade, raison de plus pour recourir au remède. Vous trouverez auprès de nous d'autant plus de miséricorde que nous savons combien nous en avons besoin pour nous-mêmes. Ce ne sont pas des Anges que Dieu nous a donnés pour conducteurs, mais des hommes qui, par considération pour leurs propres faiblesses, n'en sont que plus disposés à l'indulgence. Rien d'arbitraire dans ce que j'avance; ce n'est là que l'expression littérale de l'Apôtre dans son Epître aux Hébreux : « Tout pontife, leur dit-il, étant pris d'entre « les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre « des dons et des sacrifices pour les péchés, et qu'il puisse être « touché d'une compassion bien réglée pour ceux qui sont dans « l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même « environné de faiblesse; et c'est cette faiblesse qui l'oblige à offrir « le sacrifice de l'expiation des péchés, aussi bien pour lui-même « que pour le peuple[4]. » C'est là ce que nous faisons. Nous paraissons en présence de ce saint autel; nous y célébrons le redouta-

[1] I Cor., IX, 27. — [2] Ibid., X, 12. — [3] Prov. XX, 9. — [4] Hebr., V, 1. 3.

ble sacrifice, en demandant grace, non seulement pour les péchés du peuple, mais pour les nôtres. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Même sujet.

Le Christianisme, mes frères, n'est point un jeu, ni la religion un hors-d'œuvre. Nous ne cessons de vous le dire; et nous n'en avançons pas davantage. Pensez-vous que mon ame puisse n'être pas percée de douleur, quand je viens à comparer l'affluence dont l'église est inondée dans ces jours de fête, avec le petit nombre qui s'y rencontre le reste du temps? Où sont tous ces flots d'auditeurs empressés et bruyans comme les vagues d'une mer agitée? Mes yeux les cherchent vainement; mon cœur en est déchiré; et quand je pense combien il en est parmi ce peuple qui renoncent à leur salut, combien échappent à nos paternelles sollicitudes, à quel petit nombre viennent se réduire ceux qui seront sauvés, je pleure comme l'on pleure sur des morts. Hélas! il est trop vrai; notre église ressemble à un corps qui survit à la moitié de ses membres sans vie et sans mouvement.

Eh! que nous importe, me dira quelqu'un. Que vous importe? Mais beaucoup à vous-mêmes; à vous surtout, qui le voyez avec indifférence, négligeant d'exhorter vos frères, de les aider de vos conseils, de les presser par tous les moyens de l'autorité, de les arracher à leur criminelle insouciance. Nous ne sommes pas au monde pour vous seuls, mais pour les autres. Jésus-Christ nous le fait bien entendre, quand il nous compare à la lumière, au sel, au levain. Une lampe ne luit pas par pour elle-même, mais pour ceux qui sont dans les ténèbres. Le sel est fait pour empêcher les corps de se corrompre. Sel mystique, répandez-vous sur ces membres que la corruption menace; recueillez, ramenez vos frères qui s'isolent et s'égarent; prévenez le ravage de cette nonchalance qui, comme un ulcère rongeur, dévore et consume les chairs. Le levain n'agit point sur lui-même; mais quelque petite qu'en soit la quantité, elle suffit pour faire lever la pâte, même la plus considérable. Ainsi, bien que vous soyez en petit nombre, l'ardeur de votre foi et de votre zèle ranimera le plus grand nombre et le rendra à ses devoirs.

Parmi les prétextes dont on voudrait pallier ses manquemens, on allègue la saison. Nous sommes, me dit-on, dans des chaleurs

[1] Hom. I, *inter hactenus ineditas.*

insupportables; il est impossible d'aller à l'église sous peine d'y étouffer dans la foule; on y est trempé de sueur. Excuse pitoyable. Des hommes tenir un pareil langage! On ne le pardonnerait pas même au sexe le plus faible. J'ai honte de répondre à de semblables prétextes; et pourtant il le faut bien. Le chaud leur fait peur! Fait-il plus chaud dans l'église que dans cette fournaise ardente de Babylone, où les trois jeunes Hébreux, entourés de flammes de toutes parts, humant pour ainsi dire les vapeurs brûlantes qui les inondent, ne cessent pas un moment de faire retentir le cantique sacré, où ils invitent toute la nature à s'unir à eux pour bénir le Seigneur, aussi calmes au milieu du brasier que s'ils eussent été sur un lit de fleurs. La saison, quelle qu'elle soit, est-elle plus incommode que pour Daniel la fosse aux lions, pour Jérémie la prison fangeuse où il fut jeté, pour saint Paul et Silas celle où ils sont chargés de chaînes, déchirés par les fouets et tout baignés du sang qui coule de leurs plaies, sans interrompre pour cela leurs prières et leurs saints cantiques? Vous nous parlez des chaleurs de l'été; n'avez-vous point, pour les rafraîchir, les douces rosées qui distillent de la parole sainte? *L'eau que je lui donnerai à boire deviendra pour lui une fontaine qui rejaillira jusque dans la vie éternelle*, dit Jésus-Christ. Et encore : *Celui qui croit en moi*, *il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive* [1]. Vous vous plaignez de la chaleur qui vous incommode dans l'église. Vous ne vous plaignez pas de celle qui règne dans la place publique, où vous ne pouvez faire un pas sans y être écrasé par la foule, étourdi par les clameurs. Ici, du moins, sous les voûtes de cette basilique, vous n'avez à craindre ni les rayons d'un soleil brûlant qui plonge sur les têtes, ni les épais tourbillons de poussière, ni tant d'autres inconvéniens qui en rendent le passage bien plus insupportable. Accusez donc plutôt et votre lâcheté et votre tiédeur. Epargnez-vous ces ridicules défaites, et surtout appliquez-vous ces graves leçons, vous qui voyez d'un œil indifférent la désertion de vos frères, et ne faites rien pour les ramener à la table du salut. Ils s'y refuseront; redoublez d'instances, pressez, sollicitez; il faudra bien qu'ils se rendent. Pères et mères que j'aperçois ici sans vos enfans, pourquoi n'y sont-ils pas avec vous? N'avez-vous pas sur eux l'autorité nécessaire pour les contraindre, s'il le faut, de vous accompagner à l'église? Ce que vous n'avez point fait jusqu'ici, faites-le désormais. Que personne ne vienne à l'église sans y amener son second. Que le

[1] Joan., IV, 14; VII, 38.

père s'y rende escorté de son fils, le fils de son père; que l'époux et l'épouse, que le maître et le serviteur s'y accompagnent mutuellement; que le frère y appelle son frère, que l'ennemi lui-même invite son ennemi à venir puiser ensemble à cette source commune de tous les biens. Dites chacun : n'êtes-vous pas honteux du contraste que votre conduite présente avec celle des infidèles? Voyez les Juifs : quelle scrupuleuse fidélité à observer le jour du sabbat! Les verriez-vous travailler un seul moment de cette journée jusqu'au soir? Point d'affaires, point de négoce qui les occupe; fallût-il gagner un trésor, ils n'en voudraient point, s'il le fallait recevoir le jour où la loi leur défend toute œuvre servile. Et vous, quand on ne vous demande qu'une si faible portion de la journée pour entendre la parole sainte, vous n'en sauriez faire le sacrifice? Vous avez des affaires qui vous retiennent? Mais le moyen d'y vaquer d'une manière et plus facile et plus sûre, c'est de commencer par venir à l'église les mettre sous la protection du Seigneur. Assurez le succès de vos entreprises en fortifiant vos prières de toute l'efficacité des prières communes; en vous mettant sous l'abri des armes spirituelles qui vous garantiront bien mieux que tout le reste, et des attaques du démon, et des piéges que pourraient vous tendre des hommes toujours jaloux et persécuteurs. Pourquoi voyons-nous tant d'affaires échouer, tant d'intérêts publics et particuliers compromis, tant de fortunes renversées, c'est que nous commençons par nous occuper des choses de la terre, avant de penser aux choses spirituelles. (Saint Chrysostôme [1].)

Fruits qui s'attachent à l'assistance à l'église.

Fréquentez assidûment l'église. Êtes-vous travaillé de quelque peine de cœur ou d'esprit? venez à l'église, c'est là que vous en trouverez le remède. Là s'évanouissent les soins importuns de la vie. Là s'éteignent les passions désordonnées. Lorsque nous fréquentons les places publiques, les théâtres, les autres assemblées du siècle, nous revenons dans nos maisons, traînant après nous bien des inquiétudes et des chagrins; nous y rapportons une ame pleine d'infirmités. Mais si vous êtes assidus à vous rendre à l'église, vous perdrez jusqu'au sentiment des maux que vous a causés le commerce du monde; tandis qu'en vous en éloignant, vous risquez de perdre les biens mêmes dont vous êtes enrichis dans les saintes Ecritures; et les trésors que vous avez

[1] *In illud ; si esurierit.*

pu amasser se dissiperont bientôt dans les assemblées et dans les conversations profanes. Si vous voulez avoir la preuve de ce que j'avance, allez, au sortir de ce saint lieu, trouver quelqu'un de ceux qui ont négligé de s'y rendre, et comparez sa situation avec la vôtre. La jeune épouse, parée de la guirlande nuptiale, a moins d'attraits que l'ame fidèle, quand elle vient ici se pénétrer de la bonne odeur des vertus chrétiennes, pour la répandre autour d'elle dans le monde; elle en parfume en quelque sorte tous ses entretiens. Quand les adversités viendraient à fondre sur elle, elle en supportera le poids avec fermeté, parce qu'elle s'est accoutumée à puiser dans la divine parole d'abondantes leçons de patience et de sagesse. Il en est de cette ame fidèle comme de celui qui, resté long-temps sur un rocher d'où il contemplait les vagues de la mer, finit par les voir sans en être effrayé. Affermie dans le jugement sain qu'elle porte des choses humaines, elle ne se laisse ébranler par aucun événement, ni atteindre par aucun des accidens de la vie.

Les avantages que vous recueillez de l'assistance à l'église ne se bornent pas à l'instruction qui vous y est donnée : vous y recevez les secours des prières communes, de la bénédiction paternelle, de l'édification publique, de la charité fraternelle, mille autres biens dont vous reportez dans vos maisons les fruits salutaires. (Saint Chrysostôme, *Sur saint Lucien martyr.*)

Il faut se rendre à l'église pour y recueillir l'explication de la Sainte-Écriture.

Que l'on cesse de faire retentir à nos oreilles ces frivoles et coupables excuses : Je suis enchaîné aux fonctions du barreau, engagé dans la gestion des affaires publiques, dans les détails d'un commerce, du ménage, des enfans à élever, des domestiques à surveiller, en un mot, je suis un homme du monde; je n'ai point le loisir de lire les saintes Ecritures, j'en laisse le soin à ceux qui ont renoncé au monde, qui vivent retirés dans la solitude, et dont la vie n'est traversée par aucun embarras. Que dites-vous, ô mon frère? ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints livres, vous avez mille difficultés qui vous en détournent? Mais c'est à vous, à vous bien plus particulièrement à en faire votre lecture. Ces solitaires à qui vous en abandonnez le soin, ils pourraient s'en passer bien plus impunément que vous qui êtes battus sans cesse par les vagues de ce monde. Tranquilles dans le port ou sous la tente, ces heureux solitaires n'ont point à lutter comme vous contre les distractions orageuses que donnent la fréquentation du barreau, le ma-

niement des affaires, les soucis du commerce. Mais vous, traînant toujours après vous la chaîne de vos péchés, vous, exposé à de continuels naufrages, vous avez à tout moment besoin du secours qui se puise au sein des divines Ecritures. Pour vous, combats éternels, chutes fréquentes: c'est une épouse qui met votre patience à l'épreuve, ce sont des enfans qui vous irritent par leurs dérèglemens; ce sont des piéges cachés, des perfidies et des trahisons secrètes dont il faut vous défendre, des procès à soutenir, des disgraces de fortune à réparer, des chagrins domestiques à dévorer, des pertes amères à déplorer; c'est tout à la fois la prospérité et l'adversité qui vous assiégent; c'est votre propre cœur avec ses passions, ses humeurs, ses vices, qui vous livre de continuelles attaques. Tantôt une action soudaine, tantôt d'importunes nécessités; pas un instant où vous ne soyez sur le champ de bataille: et cette armure céleste qui jamais ne devrait quitter vos mains, vous la repoussez! Non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture des saints livres. Par eux vous repoussez les traits enflammés de l'ennemi; par eux vous apprenez à réformer vos mœurs vous vous relevez de vos chutes, vous en prévenez de nouvelles; par eux vous vous entretenez avec Dieu lui-même, dont vous entendez les oracles sortir de son sanctuaire. S'ils ont des obscurités qui les mettent parfois au dessus de votre intelligence, ils ont aussi des clartés qui se font voir à tous les yeux. Car, pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il choisi pour écrivains des hommes du peuple, sans doctrine et sans lettres, si ce n'est qu'afin que leur langage les mît à la portée des plus simples et des ignorans eux-mêmes? Où sont, dans l'Evangile, les obscurités qui puissent vous arrêter?... C'est là donc un vain prétexte, une excuse mensongère dont on veut couvrir sa paresse. Vous n'entendez pas son langage: comment l'entendriez-vous? vous ne le lisez pas. Lisez, relisez encore, revenez sur vos lectures, allez jusqu'au bout; les endroits difficiles s'éclairciront par ceux qui sont sans obscurité. Que s'il vous en reste encore, qui vous empêche de consulter? Témoignez un vif désir d'être instruit, et vous le serez. Dieu, qui lira au fond de votre cœur la sincérité de vos dispositions, ne vous laissera pas sans lumières; lui-même, à défaut de tous secours humains, viendra à votre aide. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

[1] *Conc. III de Lazaro.*

Dispositions avec lesquelles on doit s'unir au chant des psaumes et des hymnes.

Que devons-nous faire dans nos églises, et qu'est-ce que la religion exige de nous? Accompagner le chant des hymnes sacrés du plus profond recueillement et de la plus fervente piété. Il est parmi les fidèles ici présens, des hommes, et vous les connaissez bien, qui, sans respect pour la présence du Seigneur, ne mettent nulle différence entre les paroles que l'Esprit-Saint a dictées et leurs chants profanes, en troublent l'harmonie par d'indécentes clameurs, s'agitent comme des insensés, circulent çà et là, et témoignent par leur dissipation combien ils sont étrangers à l'esprit de ces saintes assemblées. Téméraires et misérables que vous êtes! ces hymnes de gloire que les anges font retentir dans le ciel, ces hommages de votre dépendance que vous rendez au Dieu de qui vous tenez l'être, ces accens de la pénitence par lesquels vous lui demandez pardon de vos péchés, ils ne devraient sortir de votre bouche qu'avec un tremblement religieux, qu'avec le sentiment profond de la componction. Mais vous, n'êtes-vous donc qu'un vil histrion, pour remuer comme vous faites et des mains et des pieds, et ne pouvoir tenir en place. Quoi! vous osez sans honte et sans frayeur vous attaquer à ces chants sacrés! Vous ne pensez donc pas que Dieu est aussi réellement présent dans ce temple que si vous le voyiez des yeux du corps, que ses regards suivent chacun de nos mouvemens, et tiennent un compte fidèle de toutes nos actions. Vous ne pensez pas que les Anges environnent nos autels, prosternés, tremblans aux pieds de cette table où se célèbre le terrible sacrifice. Non, vous n'y pensez point. Pourquoi? parce que votre esprit, plein des récits et des spectacles de vos théâtres mondains qui l'enveloppent comme un nuage, en transporte les souvenirs et les images au milieu de nos augustes cérémonies; de là ces clameurs confuses dans lesquelles votre esprit s'évapore au hasard. Est-ce bien là la manière dont vous demanderez à Dieu grace pour vos péchés; la manière dont vous obtiendrez sa miséricorde, quand vous ne lui adressez vos prières qu'avec le ton de l'insulte et du mépris? Vous lui dites : Seigneur, *sauvez-moi;* et tout cet extérieur témoigne que vous n'avez pas le moindre désir d'être sauvé. (Saint Chrysostôme [1].)

[1] *De verbis Isaiæ : Vidi Dominum.*

Péroraison.

Rappelons donc, mes frères, tous ces grands motifs de religion : portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'actions de graces, d'adoration et de louanges ; ne sortons jamais de nos temples sans en remporter quelque nouvelle grace, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égaremens, et de vous attacher uniquement à Dieu ; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présens devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte : *Beati servi tui qui stant coram te semper* [1] ! Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer ; ah ! du moins tournez sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs! Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances et des assujétissemens pénibles du monde ; en un mot, trouvez-y les commencemens de cette paix inaltérable dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux, dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. (Massillon.)

[1] III Reg., x, 8.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

EXORDE.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes..... et dixit eis : Scriptum est : Domus mea, domus orationis vocabitur, vos autem fecistis illam speluncam latronum.

Jésus entra dans le temple du Seigneur, et il en chassa tous ceux qui y trafiquaient, en leur disant : Il est écrit : ma Maison s'appellera la maison d'oraison, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. (*Matth.*, XXI)

Ne nous étonnons pas, Chrétiens, de voir aujourd'hui l'Agneau de Dieu en fureur : il s'agit d'assurer l'honneur du lieu saint, de défendre la porte du ciel et de venger la maison de Dieu.

Ainsi s'exprimaient les premiers fidèles dès les commencemens du Christianisme, sur ces heureuses demeures où le ciel se communique à la terre, et où l'homme entretient un saint commerce avec Dieu. Quelle était dans ces saints lieux leur piété, leur ferveur et leur zèle? Poursuivie de toute part, sans protection, sans liberté, sans assurance, l'Eglise ne s'assemblait alors, encore avec frayeur, que dans des antres sombres et des cavernes profondes; là, durant le silence de la nuit, sur un autel rapidement dressé et conforme à sa tristesse, elle offrait le sacrifice du corps et du sang du Fils de Dieu; elle fortifiait ses enfans de cette nourriture salutaire; elle les instruisait par la lecture et l'explication des livres sacrés; elle commençait et finissait toujours par des prières que la ferveur conduisait souvent jusqu'à la renaissance du jour, et dont l'ouverture et la conclusion, au rapport d'Eusèbe, étaient toujours ce sacré cantique : C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel : *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta Cœli* [1].

Temples du Dieu vivant! que sont devenus pour vous ces heureux siècles, ce concours empressé, ces respectueux hommages?

[1] Gen , XXVIII, 17.

Hélas! vous ne voyez plus que désordre ou solitude dans vos sacrés asiles, tantôt profanés et tantôt déserts. Il a fallu, à la honte du Christianisme, que les églises particulières retranchassent le nombre de leurs fêtes, pour s'épargner la confusion de se voir abandonnées dans leurs plus beaux jours: et que les édits de nos rois vinssent au secours de la religion méprisée, pour mettre l'honneur du lieu saint sous la sauve-garde de leurs lois. Lois humaines, que l'irréligion et l'impiété ne respectent pas plus que les lois divines.

Levez-vous donc encore une fois, Seigneur, et prenez en main votre défense, n'est-ce plus ici le lieu de votre demeure et la porte du salut: *Domus Dei et porta Cœli.* Vous y êtes caché, il est vrai mais en êtes-vous moins adorable? vos faveurs y sont communes et offertes à tous, mais en sont-elles moins à rechercher? non, sans doute, Chrétiens auditeurs! et voici le dessein que m'inspire le zèle que je dois avoir pour la gloire de Dieu et pour le salut de vos ames; puisque nos églises sont également consacrées à l'une et à l'autre de ces deux fins. Vous y venez peu, et vous y êtes sans révérence. S'il ne fallait qu'opposer les devoirs aux désordres pour en arrêter le cours, il suffirait de dire que tout sanctuaire étant la maison de Dieu et le palais de la Divinité, *Domus Dei*, vous ne pouvez jamais assez le respecter; qu'étant la porte du ciel et le séjour des graces, *et porta Cœli*, vous ne pouvez trop souvent vous y présenter.

Mais parce que la Divinité y est cachée et que c'est pour cela peut-être que vous la méconnaissez; parce que les graces y sont fréquentes et ordinaires et que, selon toute apparence, c'est ce qui vous les fait négliger, pour ôter toute cause de mépris, tout prétexte d'indifférence de ces deux principes reconnus parmi les fidèles, voici deux conséquences bien opposées à celles que vous semblez en tirer.

Car je dis que, parce que c'est ici le palais de la Divinité cachée, vos irrévérences y sont plus condamnables; vous le verrez dans mon premier point.

Je dis que, parce que c'est ici le séjour ordinaire des graces, votre éloignement en est plus inexcusable; ce sera le sujet de mon second point.

En deux mots: la profanation des temples confondue par l'état même où un Dieu s'y réduit, et la désertion des temples condamnée par la distribution des graces qui s'y fait; c'est tout le sujet et le partage de ce discours.

Vous qui portâtes dans vos chastes flancs celui que le zèle de la maison de Dieu consuma, obtenez-moi quelque légère étincelle de cette divine ardeur qui lui fit tout oser et tout entreprendre, afin de purger le temple de ses sacriléges profanateurs, et de le remplir d'adorateurs sincères. C'est la grace que je vous demande, en vous disant, *Ave.* (Le P. SEGAUD, *sur le Respect des temples.*)

Profanation des temples confondue par l'état même où un Dieu s'y réduit.

Le peuple juif, au sortir des fers de Babylone, ne trouvant plus de Jérusalem que ses pitoyables restes, voulut dans ses murs relevés bâtir un nouveau temple au Seigneur. Mais à l'aspect des tristes débris du premier, majestueux encore jusque dans ses ruines, il ne put retenir ses larmes, vivement touché et de la perte qu'il avait faite et de l'impuissance où il se voyait de la réparer: *Qui viderant templum prius, flebant* [1]. Peuple fidèle, lui dit le Seigneur par son Prophète, qu'avez-vous donc tant à vous affliger, et pourquoi méprisez-vous ce nouveau sanctuaire que vos mains élèvent, comme s'il n'était rien en comparaison de celui que vos yeux ont admiré? *Numquid non ita est quasi non sit in oculis vestris* [2]? Sachez que la gloire de ce second temple effacera celle du premier: *Major erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ* [3]. Parce que le Désiré des nations, c'est-à-dire le Sauveur du monde, y viendra lui-même en personne: *Veniet Desideratus cunctis gentibus* [4]. C'est à cette considération, Chrétiens, que je m'arrête, comme à celle qui nous peut mieux faire sentir et la dignité de nos temples, et l'indignité de leurs profanations.

Le Seigneur Dieu, dit l'Ecriture, avait paru dans son premier temple, il s'y était fait voir dans tout l'appareil de sa gloire: *Impleverat gloria Domini domum Domini* [5]. Le peuple témoin de son auguste présence, en avait été saisi, abattu, consterné; les prêtres eux-mêmes n'en avaient pu soutenir l'éclat, obligés d'interrompre les saints mystères et d'abandonner leurs divines fonctions: *Et non poterant Sacerdotes ministrare.* Grand Dieu! pourriez-vous, ce semble, donner aux hommes un lieu plus saint, plus illustre, plus vénérable que celui où vous étiez descendu avec tant de pompe et de majesté! Oui, dit le Seigneur, je veux donner à la terre un spectacle plus digne de respect et de vénération, d'étonnement et de surprise, de crainte même et d'effroi. Ce sera mon Fils, l'image

[1] Esdr., III, 12. — [2] Agg. II, 4. — [3] Ibid, 10. — [4] Ibid., 8. — [5] III Reg., III, 11.

de ma substance, la splendeur de ma gloire, l'objet éternel de mes plus douces complaisances, celui qui a fait les siècles, qui soutient tout par la vertu de sa parole, qui est assis au plus haut des cieux, qui surpasse les Anges et qui m'égale moi-même; anéanti, offert, immolé à ma gloire! *Veniet Desideratus.* C'est ce qui ne s'était point vu dans le temple de Salomon, ce qui parut en effet dans celui de Zorobabel, mais ce qui se renouvelle à toute heure sur nos autels, dont je vous prêche aujourd'hui la grandeur et l'excellence. Ici Jésus Christ se trouve dans un état d'adoration non plus passagère, mais durable; dans un état d'application non plus interrompue et partagée, mais habituelle et réunie; dans un état d'immolation non plus d'une chair mortelle et passive, mais glorieuse et immortelle. Cependant, et voici le désordre, disons mieux, l'abomination, dans ces lieux si majestueux et si respectables par les hommages d'un Homme-Dieu, fiers mondains, vous ne voyez rien qui vous humilie et qui vous confonde, et vous y entrez avec orgueil! Dans ces lieux si miraculeux et si divins par les opérations de la sagesse incarnée, hommes charnels, vous ne trouvez rien qui vous attache, et vous vous y entretenez dans de continuelles distractions! Dans ces lieux si terribles et si formidables par l'oblation que le Saint des saints y fait de sa personne adorable, comme de la victime du péché, pécheurs, vous ne sentez rien qui vous effraie et qui vous arrête, et vous en sortez plus coupables! Eh! que voulez-vous donc de plus grand et de plus vénérable qu'un Dieu humilié et anéanti? de plus attachant et de plus admirable qu'un Homme-Dieu toujours attentif et occupé? de plus effrayant et de plus redoutable que le Fils de Dieu offert et immolé pour vos péchés? Ses humiliations n'y condamnent-elle pas hautement votre orgueil et votre faste? son zèle et sa ferveur votre indévotion et votre lâcheté? son oblation et son sacrifice les péchés que vous osez ici commettre en sa présence? Développons ces trois touchantes réflexions.

Non, Chrétiens, car je suppose que je parle ici à des fidèles instruits de la présence de Jésus-Christ sur nos autels et convaincus de sa réalité; non il n'est pas besoin de lever le voile que Jésus-Christ met ici sur la Divinité, pour en reconnaître les grandeurs adorables. Les ombres mystérieuses où elle se cache ne servent qu'à faire mieux éclater sa majesté. Les ténèbres sacrées dont elle se forme comme un tabernacle jettent plus de clarté qu'elles ne répandent d'obscurité. La sombre nuit qui l'environne vaut le plus beau jour; et la lumière la plus pure ne vous découvrirait

rien en Dieu de plus grand que ce que nous voyons à travers le nuage épais dont il se couvre.

Car, où Dieu paraît-il plus Dieu, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que dans un lieu où un homme, Dieu comme lui, par cette seule raison qu'il est homme, s'humilie, s'abîme et s'anéantit devant lui? Où la majesté suprême brille-t-elle avec plus d'éclat que dans cette sphère miraculeuse, où à son aspect elle voit s'éclipser le soleil de justice? Où la Divinité fait-elle mieux sentir tout le respect qui lui est dû que dans ce palais auguste où elle reçoit des hommages proportionnés à sa grandeur souveraine?

Réunissez tous les symboles dont Dieu s'est jamais servi depuis le commencement des siècles pour annoncer sa présence; mettez d'une part le buisson ardent où il parut à Moïse; l'échelle mystérieuse au haut de laquelle il se fit voir à Jacob; les foudres et les éclairs à la lueur desquels il se découvrit au peuple juif; et d'autre part, l'humiliant appareil où Jésus-Christ ici se réduit; de tous ces signes extérieurs bien pénétrés, lesquels, à votre avis, sont les plus propres à nous donner une idée juste de la majesté divine? Vous ne voyez point l'humanité sainte du Sauveur, il est vrai; mais, dites-moi, ces anciens adorateurs du vrai Dieu voyaient-ils donc la Divinité? Ils n'en avaient devant les yeux que de faibles apparences. Cependant ils en respectaient les approches. Vous, Chrétiens, vous voyez, au moins des yeux de la foi, les abaissemens et les humiliations de Jésus-Christ; à cette vue n'est-il pas naturel que tout genou fléchisse? que toute chair s'anéantisse, que tout esprit se confonde?

Quoi, je croirais que le Fils de Dieu descend ici du plus haut des cieux pour adorer son Père; et moi, cendre et poussière, je rougirais de me prosterner devant lui? Dans un lieu où le sacré Verbe incarné se dépouille de toutes les marques de sa grandeur, j'étalerais la vanité et le faste, j'affecterais une contenance fière, un air présomptueux, un rang distingué, une vaine montre d'ornemens et de parures. Où Jésus-Christ se plaît à se cacher sous les dehors les plus simples, à se resserrer dans l'espace le plus étroit, à se tenir dans la situation la plus humble, sied-il bien à un vassal de se présenter sans respect au souverain à qui son seigneur rend actuellement hommage? Convient-il à un sujet de paraître moins soumis que celui même auquel il obéit?

N'est-ce pas là imiter la conduite téméraire de Michel, que Dieu condamna pour son impiété à une stérilité honteuse? Reine d'Israël, elle regardait fièrement, dit l'Ecriture, du haut de son ap-

partement l'humble David, son époux et son maître, qui, dans un saint transport de religion, faisait gloire de s'humilier et de s'anéantir devant l'arche de Dieu. Elle s'en moquait au fond du cœur : *Despexit eum in corde* [1]. Image bien naturelle, dames mondaines, de ce que vous faites si souvent dans nos églises; de ces places élevées, de ces commodes appuis que votre orgueil autant que votre délicatesse, vous fait ici rechercher; car il semble que cette terre, toute sainte qu'elle est, ne soit pas digne de vous porter; revêtues d'une pompe profane, dont l'ajustement étudié vous a coûté la première et la meilleure partie du jour, ne semblez-vous pas venir insulter à l'abaissement profond et au dénûment volontaire de Jésus-Christ, et lui dire en secret ce que cette audacieuse princesse disait hautement à David : Quelle honte pour un si grand monarque de paraître ici au milieu de ses servantes et de ses sujets sans aucune marque de dignité? *Quam gloriosus fuit hodie rex Israel, discooperiens se ante ancillas servorum suorum* [2].

Mais que vous répond celui dont David n'était que l'ombre et la figure? Ce que répondit ce prince inspiré de Dieu. Sachez que c'est au Seigneur Dieu, mon Père et le vôtre, à qui je rends ce tribut d'honneur : *Ante Dominum.* Jugez donc de ses grandeurs par mes abaissemens. Je ne dois pas en devenir plus vil à vos yeux, mais il doit vous en être plus adorable. Car si je parais ici comme si je n'étais rien, moi que vous appelez votre seigneur et qui le suis, quel rang devez-vous tenir en sa présence? Mes humiliations ne vous feront-elles jamais comprendre que vous devez au moins vous humilier ici sous sa main toute-puissante? Mon dépouillement, que la modestie est l'unique ornement qui lui plaise en ces lieux? Les voiles qui obscurcissent ma splendeur, que toute beauté, loin de chercher ici le jour, doit se voiler devant sa face? Venez donc, fières idoles, venez faire honte aux autels, plus modestes et moins parés que vous. Venez étaler vos charmes, où les Anges par respect se couvrent de leurs ailes. Venez vous faire respecter, où Dieu seul veut être révéré. Pour moi, je m'abaisserai, si je puis, de plus en plus, et je m'anéantirai ici sans cesse, pour réparer les indignes outrages que vous y faites à la Divinité : *Vilior fiam plusquam factus sum, et ero humilis in oculis meis.*

Voilà, dames chrétiennes, ce qui devrait vous confondre toutes les fois que vous entrez dans la maison de votre Dieu. Et vous,

[1] II Reg., VI, 16. — [2] Ibid., XX.

fiers mondains, insensibles aux devoirs de la religion et si scrupuleux sur les bienséances du monde; vous qui traitez religieusement les hommes et familièrement votre Dieu; vous que l'on voit ramper devant toutes les grandeurs de la terre et qui rougissez de plier à peine un genou devant celle que le ciel adore; vous qui n'oseriez regarder fixement une majesté mortelle et qui promenez fièrement vos regards dans le palais de la Divinité, pouvez-vous prendre pour des lieux de liberté ceux dans lesquels Jésus-Christ glorieux se captive? Le sanctuaire qu'il choisit pour expier par une retraite austère vos égaremens et vos dissipations, est-il donc fait pour y venir vous dédommager de la contrainte politique que vous souffrez dans le commerce du monde? Vous croyez-vous permis de rire, de parler, de vous placer comme il vous plaît, où votre Sauveur demeure dans une sérieuse retenue, dans un humble maintien, dans un respectueux silence?

Eh quoi! disait le jeune Théodose, dans cet édit fameux que l'Eglise, par reconnaissance, a adopté et mis au rang des actes du concile d'Ephèse. J'apprends que quelques uns de mes sujets, qui se réfugient près des autels, y portent avec leurs armes l'air et la fierté militaire, s'y tiennent comme ils se tiendraient dans un poste de guerre, et n'ont pas plus de respect pour le lieu saint que si c'était un camp. N'est-ce pas là, mes frères, un portrait assez bien tracé de notre conduite ordinaire dans vos églises? Ignorent-ils, ajoutait ce pieux empereur, que nous, tout prince et tout monarque que nous sommes, nous laissons à la porte le superbe éclat de la majesté souveraine? *Nos Dei templum ingressuri, foris arma relinquimus;* nous mettons bas le diadème: *Ipsum diadema deponimus;* nous n'approchons jamais des autels que pour y offrir humblement nos présens: *Ad sacra altaria, munerum tantum offerendorum causa accedimus;* et nous n'avons garde, par une folle arrogance, de dérober aucun des honneurs dus à la Divinité présente: *Nec quidquam ex propinqua Divinitate nobis arrogamus.* Ah! Chrétiens, ce religieux monarque, comme le nôtre, ne croyait pas pouvoir mieux confondre l'irréligion de ses sujets qu'en se proposant lui-même pour modèle. Mais voici sans doute un exemple bien plus fort et plus touchant. C'est celui, non pas d'un empereur de la terre, mais du Souverain de la terre et du ciel, qui vous crie du fond de ce sanctuaire qu'il habite: Regardez-moi, et confondez-vous. Je descends du haut des collines éternelles dans le centre de vos tabernacles. Je m'y réduis tout entier à un point presque imperceptible. Là je borne mon immensité; j'ense-

velis ma grandeur, je soumets mon indépendance; et tandis que le respect que j'ai pour mon Père me met en cet état, spectateurs orgueilleux de mes humiliations, vous portez ici des pas errans, des yeux égarés, un corps inflexible! *Ego honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me* [1]. Pour peu, Chrétiens, que vous ayez de religion et de foi, ce parallèle n'est-il pas pour vous un sensible reproche et un juste sujet de confusion?

Que si de l'immodestie du corps nous passons à l'inaction de l'ame, et que nous lui opposions l'application continuelle du Fils de Dieu dans nos temples à tout ce qui peut contribuer à l'honneur de son Père, n'y trouverez-vous pas une nouvelle matière de condamnation?

Car la présence de Jésus-Christ dans ces saints lieux n'est point, comme la vôtre, une présence purement corporelle, une présence oisive et inutile, une présence démentie par l'absence de l'esprit et désavouée par l'égarement du cœur. Jamais attention ne fut plus vive, plus soutenue, plus constante. Les Pères nous en donnent une belle idée, quand ils appellent la résidence du Sauveur sur nos autels, une extension continuelle de son incarnation et de sa vie.

En effet, quelle partie de la vie du Sauveur ne se trouve pas ici vivement retracée? La consécration est-elle un moindre mystère que l'incarnation? L'avènement de Jésus-Christ sur nos autels est-il moins surprenant que sa naissance à Bethléem? son séjour dans nos tabernacles moins caché que sa demeure à Nazareth? Il y obéit à la voix de ses ministres, comme il obéissait alors à celle de sa mère. Il y transforme les élémens, et change les lois de la nature, comme aux noces de Cana. Il y attend encore à la source des graces les ames égarées, comme la Samaritaine au puits de Jacob. J'y vois tous les jours à ses pieds des Madeleine pénitentes, des Zachée convertis, des Lazare ressuscités, une multitude innombrable de peuples rassasiés d'un pain miraculeux. Les fidèles y reçoivent ses bienfaits; ses ministres y publient ses oracles; lui-même y renouvelle à toute heure sa vie, sa mort, sa résurrection; et au milieu de tant de merveilles votre esprit distrait s'échappe; votre imagination volage se porte sur mille objets frivoles; et votre cœur, de concert avec elle, l'amuse et l'y retient! A peine voyez-vous commencer nos mystères adorables, que vous voudriez pouvoir en abréger le cours: vous en comptez tous les momens, et

[1] Joan., VIII, 49.

une apparition passagère dans nos temples vous paraît un séjour ennuyeux. Vos miracles, Seigneur, ont-ils donc perdu leur force? ou les Chrétiens ont-ils perdu leur foi? Ah! quand les fidèles des premiers siècles, après mille périls, avaient le bonheur d'aborder la Terre-Sainte et de voir ces lieux consacrés par les vestiges d'un Dieu, ils oubliaient sans peine parens, amis, biens, famille, tout ce qu'ils avaient quitté, pour ne plus penser qu'à ce qu'ils avaient trouvé. Chaque pas était pour eux un repos délicieux. Ils y contemplaient à loisir tout ce qui s'y était passé de mémorable. Il n'était coin si reculé de cet heureux climat qu'ils ne visitassent; retraite si cachée qu'ils ne découvrissent; monumens si effacés qu'ils ne respectassent. C'était peu de les voir une fois, ils ne se lassaient point de les revoir encore, et toujours avec une nouvelle attention. Ici, disaient-ils, Jésus est né; là il est mort; sur ce chemin il donna la vue à un aveugle-né; sur le bord de cette piscine il guérit un paralytique abandonné; en cet endroit il renvoya la femme adultère sans la condamner; dans cet autre il chassa sept démons de la fameuse pécheresse. Ils juraient à la grotte de Bethléem, dit saint Jérôme, qu'ils entendaient les cris de Jésus naissant et les cantiques des Anges; qu'ils voyaient Marie et Joseph aux côtés de l'Enfant, et à ses pieds les pasteurs et les mages. A la montagne des Olives ils faisaient redire aux rochers les plaintives paroles de Jésus agonisant; ils redemandaient à la terre sa sueur et son sang; et comme s'ils les eussent vu couler, ils y mêlaient leurs larmes. Au Calvaire la terre tremblait à leurs yeux; les cieux se couvraient de ténèbres; et leur Sauveur, immolé pour leur amour, semblait rendre encore pour eux les derniers soupirs.

Cependant, divin Sauveur! ces lieux sacrés ne vous possédaient plus; à peine y restait-il de vous quelque légère trace; vos actions et vos souffrances n'étaient gravées que dans leur mémoire, et leur imagination seule suppléait à votre adorable présence. Vous êtes dans nos églises; vous y agissez; vous y renouvelez, que dis-je? vous y consommez l'ouvrage de notre sanctification, et des Chrétiens, plus insensibles que les pierres mêmes, qui retentissent au moins ici de vos louanges, n'y prennent aucune part, les écoutent sans s'y intéresser, et demeurent, faute de recueillement et d'attention, dans une sécheresse criminelle et dans une aridité inexcusable : second sujet de confusion.

Achevons de nous confondre. Jésus-Christ est dans nos temples, non seulement dans un état d'adoration perpétuelle de la divine majesté, non seulement dans un état d'application continuelle à

la gloire de son Père, mais encore plus dans un état de satisfaction habituelle pour les péchés de son peuple. C'est au moins à cette idée que l'Eglise nous rappelle toutes les fois qu'elle ouvre à nos yeux ses tabernacles, et avec eux son unique trésor: Voici l'Agneau de Dieu, nous dit-elle; pécheurs, voici votre victime: *Ecce Agnus Dei*[1]; idée dont saint Bernard était vivement frappé, et qu'il se rendait présente par une figure bien sensible: puissiez-vous la porter toujours comme lui au pied des saints autels! Coupable, disait ce Père, de lèse-majesté, je touchais au moment de ma perte. Le Souverain était sur le point de me condamner, et sa bonté m'allait enfin livrer à sa justice; son Fils unique, touché de mon malheur, se substitue à ma place; il descend du trône de son Père; il se prosterne, il se captive, il fait amende honorable pour moi. A ce spectacle serais-je donc assez barbare pour insulter à son amour en persistant dans ma fureur; assez inhumain pour augmenter ses larmes en fomentant mes désordres; assez impitoyable pour charger le Fils de nouvelles dettes en accablant le Père de nouveaux outrages? *Adhuc ne deludam lacrymas ejus?*

Ah! Chrétiens, ce que saint Bernard ne pouvait concevoir, c'est ce que vous faites ici tous les jours. Dans ces lieux où le Fils de Dieu pour vous devient pénitent, vous devenez plus coupables. Vous faites gloire des péchés qu'il y déteste, et vous irritez de plus en plus la colère de Dieu qu'il s'efforce d'apaiser. Car, dites-moi, n'est-ce pas autour de ces autels, où Jésus-Christ immole à son Père une chair innocente, que vous sacrifiez souvent au monde un cœur criminel? N'est-ce pas sur ce nouveau Calvaire, où le Sauveur retrace chaque jour l'histoire douloureuse de sa Passion, que vous venez chercher la funeste satisfaction de briller, de voir et d'être vu; de trouver qui vous plaît et à qui vous voulez plaire? N'est-ce pas à cette école de pénitence, où l'exemple d'un Homme-Dieu ne vous prêche qu'anéantissement, mort et destruction, que s'apprennent les usages du luxe, les raffinemens de la vanité, les airs mêmes de la mollesse?

Autrefois les païens, par un artifice diabolique, pour anéantir le mystère adorable de la croix, avaient placé au lieu même où elle était cachée, une idole de Vénus, devant laquelle ils venaient de temps en temp offrir leurs infâmes sacrifices. Vous frémissez d'horreur au récit de cette abomination. Mais de nos jours le démon n'a-t-il pas inventé un stratagème plus abominable? Il élève, non

[1] Joan., I, 20, 36.

plus sur la croix, mais devant Jésus même immolé, des idoles de chair, que le monde adore, et qui adorent le monde. Près du bain du sang d'un Dieu, destiné à éteindre les flammes de l'Enfer, il forge ces traits de feu dont parle l'Apôtre, *tela nequissimi ignea* [1], propres à allumer les passions les plus vives. Il oppose au corps d'un Dieu Sauveur, sacrifié au salut des ames, des yeux, hélas! trop savans dans l'art de les séduire; et où Jésus-Christ signe et ratifie le traité de notre réconciliation, il forme souvent des complots scandaleux et lie des parties criminelles.

N'en disons pas davantage; si ces scandales sont trop publics pour pouvoir les dissimuler sans prévarication, ils sont trop honteux au Christianisme pour oser en parler sans confusion; et ils seraient bien plus éloquemment exposés par nos gémissemens et par nos larmes que par des invectives toujours trop faibles pour en faire sentir toute l'horreur. Qui eût pu, sans gémir et sans pleurer, voir l'aveuglement fatal de ces Israélites assez insensés pour s'attrouper autour d'un veau d'or, et lui offrir un encens sacrilége, tandis que Moïse leur chef, éloigné de leurs yeux, mais instruit de leur crime, levait pour eux les mains au ciel, et sollicitait leur grace aux dépens de son bonheur et de sa vie. Vive image, disent les Pères, de ce qui se passe encore tous les jours dans nos églises entre Dieu, Jésus-Christ et les hommes. Laissez-moi, dit le Seigneur à son Fils, comme il le disait alors à Moïse, je veux exterminer ce peuple audacieux; depuis long-temps ses révoltes allument ma colère : *Dimitte me ut irascatur furor meus* [2]. Non, mon Père, reprend Jésus-Christ, je n'y puis consentir : ce sont les ouvrages de vos mains et le prix de mon sang; il fume encore pour eux, ce sang précieux, sur vos autels, et vous demande grace. Souvenez-vous donc de votre cher Isaac, et regardez son sacrifice : *Recordare Isaac.* Dieu le regarde, pécheurs, et il vous y voit présent; mais comment? attachés des yeux, d'esprit et de cœur à des idoles charnelles, à qui vous semblez dire comme ces Israélites : Voilà nos dieux : *Hi sunt Dii tui, Israël* [3]. Ah! Chrétiens, quel indigne contraste! Dieu et l'homme au même instant aux prises avec la justice divine; l'un pour la désarmer, et l'autre pour l'irriter; l'un pour lui satisfaire, et l'autre pour l'outrager; l'un pour signer la paix, et l'autre pour lui déclarer la guerre. Non, Chrétiens auditeurs, pour arrêter ici le cours des profanations, je ne voudrais en entrant dans l'église que cette simple réflexion : Que

[1] Ephes., VI, 16. — [2] Exod., XXXII, 10. — [3] Ibid., XXXII, 4.

fait ici Jésus-Christ, et qu'y viens-je faire? quels sont ses sentimens et les miens? son état et mes dispositions? cette comparaison vous humilierait profondément; vous occuperait saintement; vous préserverait efficacement de tous les piéges que l'esprit malin du démon du siècle tend ici à la piété et à l'innocence mêmes.

Tel a été le dessein de Dieu quand il a mis son Fils sur nos autels, pour y être non seulement le terme et l'objet de nos adorations, mais encore plus le chef de notre religion et la règle de notre culte. Il avait vu dans l'Ancien-Testament son sanctuaire souvent en proie à l'impiété et au libertinage, sans que les châtimens les plus terribles en pussent rendre le respect inviolable: Osa frappé de mort pour un mouvement indiscret; les Philistins, d'une plaie honteuse pour une légère irrévérence; les Bethsamites, d'une désolation générale pour un seul regard curieux sur l'arche du Seigneur; tant d'autres profanateurs, malgré leur fin tragique, avaient encore laissé des successeurs de leur témérité sacrilége. Qu'a fait Dieu dans la loi nouvelle pour assurer l'honneur du lieu saint? il y a fixé la demeure de Jésus-Christ, en disant, au rapport de Jésus-Christ même : Les hommes au moins respecteront mon Fils : *Reverèbuntur Filium meum* [1]. Ils le respecteront et ils apprendront de lui à me respecter. Frappés de ses hommages, ils le seront de mes grandeurs; et, en voyant ce qu'il me rend, ils concevront ce qu'ils me doivent. Que si, rebelles à ses exemples, ils refusent de s'y conformer et de les suivre, il s'élèvera contre eux à son tour, et cet agneau plein de douceur devenu lion rugissant, les immolera à sa juste vengeance. Du milieu de ses temples profanés, il sortira, non plus avec la verge pour corriger et pour sauver, mais la foudre à la main pour écraser et pour perdre : *Veniet et perdet* [2]. Loin de moi, leur dira-t-il alors, comme autrefois aux profanateurs du temple de Jérusalem, loin de mes tabernacles éternels, faux adorateurs, Chrétiens impies, bien moins respectueux pour le vrai Dieu que les païens pour leurs vaines idoles. Pour peu que vous eussiez ouvert les yeux de la foi, vous eussiez lu dans l'appareil humiliant de mon corps que la maison de mon Père était un lieu d'humiliation, et vous en avez fait le théâtre de votre orgueil. Vous eussiez appris de la sainteté de mes mystères que son temple était un lieu de saintes occupations et de pieux exercices, et vous en avez fait le rendez-vous ordinaire de vos folles distractions. Vous eussiez connu par mon sacrifice que son sanctuaire était un

[1] Marc., XII, 6. — [2] Ibid., XII, 9.

lieu d'expiation, et vous en avez fait un repaire de péchés: péchés contre la religion qui exige qu'on y honore Dieu; péchés contre la justice qui demande au moins qu'on y pense à soi-même; péchés contre la charité qui veut qu'on y édifie les autres; triple attentat contre les intérêts du Seigneur, de l'homme même et du prochain : *Scriptum est*, *Domus mea domus orationis vocabitur*, *vos autem fecistis speluncam latronum* [1].

Sauveur de nos ames épargnez-nous de si sanglans reproches et leurs funestes suites. Nous reconnaissons aujourd'hui toute l'énormité de nos profanations; et puisque, pour nous faire sentir à quel point elles vous irritent, vous défendez expressément aux saints mêmes d'intercéder jamais pour ceux qui les commettent : *Noli orare pro populo isto; in domo mea fecit scelera multa* [2]. Souffrez qu'en réparation nous offrions à votre Père vos adorations profondes pour le dédommager de nos anciennes irrévérences; vos saintes ferveurs pour suppléer à nos dissipations passées; et vos satisfactions infinies pour expier tous les péchés commis en votre divine présence. (Le P. SEGAUD.)

Profanations dans le lieu saint.

Quoi! rire dans l'église, imiter les folles dissipations des femmes du théâtre! Quel renversement de tout ordre! Toutes les mœurs d'à présent se réduisent à rire, à plaisanter; c'est là la politesse et le bon ton. Plus d'ombre de gravité. Je ne m'adresse pas seulement aux rieurs de profession, et je sais trop bien quels sont ceux qui méritent ce reproche. Qu'ils aient recueilli quelque part un mot plaisant : voilà aussitôt des éclats de rire qui se poursuivent jusque dans nos prières. Ainsi, le démon traîne partout à sa suite tous ces rieurs; il prend tous les masques, il se fait jour partout, et vient établir en tous lieux son empire. Pour Jésus-Christ, on le méprise, on le chasse de ses temples. Vous êtes sourds à la voie de Paul qui vous écrie: « Qu'on n'entende pas « même parler parmi vous de rien de ce qui blesse la pudeur, ni des discours impertinens et bouffons [3]! » Il confond dans une même défense les uns et les autres. Vous riez, vous! vous vous permettez des discours impertinens et bouffons? Savez-vous ce que c'est? Toute parole oiseuse et inutile. Vous, un religieux, un disciple du Dieu crucifié, qui ne devriez connaître que les larmes,

[1] Matth., XXI, 13. — [2] Jerem., XI, 14, 15. — [3] Eph., X, 4.

vous riez; dites-moi, dans quel endroit de l'Évangile voyez-vous rire Jésus-Christ? Nulle part; mais il y en a plus d'un où il est parlé qu'il ait versé des larmes. Par exemple, à la vue de Jérusalem, à la pensée qu'un de ses Apôtres allait le trahir, au moment de ressusciter Lazare. Si l'on n'est pas innocent de ne point s'attrister des fautes de ses frères, serait-on pardonnable de rester insensible et de rire sur ses propres fautes? La vie présente est dévouée aux pleurs, aux austérités de la pénitence; elle appartient aux combats et aux épreuves. Vous riez et vous oubliez à quel sévère reproche Sara fut exposée pour avoir ri! Vous ignorez donc les paroles de Jésus-Christ : *Malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront*[1]? Pourtant cette sentence vient chaque jour frapper vos oreilles. Qu'avez-vous à lui répondre? Dites-vous : j'ai ri? Non, assurément; mais avec le prophète : *Je me suis épuisé à force de gémir*[2]. Mais peut-être en est-il à ce moment même qui, en m'entendant parler de la sorte, se permettent de rire, tant ils sont possédés de cette brutale frénésie? Insensés qui ne sentez pas l'aiguillon du reproche. Voilà sous leurs yeux le prêtre du Seigneur occupé à présenter à sa majesté sainte les communes prières, et vous riez sans nulle pudeur! C'est pour vous qu'il fléchit la colère céleste, et vous vous en moquez! Malheur à vous, car c'est à vous que l'Ecriture applique ces foudroyantes paroles : *Chassez les rieurs de ma présence*[3]. Quoi! vous n'êtes pas saisis d'épouvante, penétrés d'une sainte horreur? Vous n'apportez ici que des airs évaporés! Mais que vous veniez à vous trouver dans le palais d'un roi, vous êtes recueillis, composés dans votre extérieur, dans vos regards, dans votre marche; et ici, dans ce temple où réside véritablement le Roi des rois, et le maître des cieux, vous osez rire. (Saint CHRYSÔSTOME[4].)

Même sujet.

Autrefois les pasteurs ne parlaient que par le mouvement de l'Esprit-Saint. Aujourd'hui je m'accuse le premier; c'est l'esprit de l'homme qui seul dirige leurs discours. L'Eglise chrétienne, déchue de son ancienne prospérité, montre bien les lieux où elle déposait ses trésors; mais ces trésors eux-mêmes, ils ont disparu. Ce que j'appelle ainsi, ce n'est plus le don des miracles et des prophéties : la perte, toute douloureuse qu'elle est, ne serait pas incon-

[1] Luc, v, 25. — [2] Ps. vi, 7. — [3] Prov., xxii, 10. — [4] Hom. xv, *in Epist. ad Hebr.*

solable; je parle des vertus et des mœurs, aujourd'hui, hélas! si différentes d'autrefois. L'Eglise comptait un grand nombre de vierges et de veuves qui en faisaient le plus bel ornement; maintenant, combien elles sont rares, du moins dans la réalité! Ce qui fait les veuves chrétiennes, ce n'est point de s'abstenir du mariage: c'est la charité envers les pauvres, l'amour de l'hospitalité, l'assiduité à la prière, en un mot, tout ce que saint Paul recommande dans son épître à Timothée. Où sont les veuves de ce caractère? Les femmes engagées dans le mariage se confondaient avec les veuves par la modestie de leurs vêtemens; leurs aumônes, et non les riches étoffes d'or et de soie, en étaient les marques distinctives. Aujourd'hui, plus d'aumônes; c'est le péché qui forme le tissu honteux dont se compose leur parure.

Nos pères se réunissaient pour chanter ensemble les saints cantiques; ils ne faisaient qu'une ame et qu'un cœur. Aujourd'hui, vous ne trouveriez pas même dans une seule ame cette union et cette concorde. Comme au temps de nos pères, celui qui préside à l'église, la regardant comme la maison où la famille entière est rassemblée, souhaite la paix à tous. Ce nom de paix est sur toutes les bouches; il est banni de tous les cœurs. Alors autant de maisons, autant d'églises. Aujourd'hui, l'église n'est plus qu'une maison profane, et souvent moins encore. On s'y permet ce qu'on ne se permettrait pas chez un simple particulier: désordre, confusion dans les mouvemens, clameurs indécentes, éclats de rire, conversations ainsi que dans une place publique; on oublie que l'église est le palais des Anges, le domicile de Dieu, la porte du ciel. Si vous en étiez bien convaincus, oseriez-vous parler à qui que ce soit, père, frère, n'importe; ouvrir la bouche pour autre chose que pour y prier la majesté souveraine? Si vous ne l'êtes pas, jetez les yeux sur cet autel, voyez cette table sacrée; pensez donc pourquoi elle est dressée, quel est celui qui vient y paraître; et n'attendez pas même qu'il se montre à vos regards, pour vous anéantir dans un pieux recueillement. Dans les palais des rois, on n'a pas besoin de voir le prince assis sur son trône pour se commander le respect; il suffit d'avoir sous les yeux le trône où il doit siéger; devez-vous moins au Roi des rois? Prenez le moment où l'autel va se couvrir des voiles et des ornemens mystérieux, où les Anges vont l'entourer de leurs ailes tremblantes, pour vous élever jusque dans le ciel, et accompagner par vos adorations le Dieu qui s'apprête à en descendre.

Ces paroles ne seront pas comprises par ceux qui ne sont pas

initiés à nos mystères. Mais tous ont des oreilles pour entendre ces paroles du Prophète : *Voici ce que dit le Seigneur : Quittez la terre, montez vers le ciel.* Eh donc ! n'est-ce pas assez pour leur imprimer quelque respect, d'entendre parler au nom du Seigneur ?

Vous savez bien vous contenir et garder un profond silence quand vous assistez à vos spectacles du cirque et de l'amphithéâtre. On n'a pas besoin alors de vous rappeler à la décence ; pas le plus léger bruit ne vient interrompre l'attention que vous donnez aux paroles d'un acteur méprisable et d'une infâme comédienne. Et la voix de Dieu qui se fait entendre du haut du ciel, on l'étouffe par de bruyans entretiens ! Et le Dieu du ciel et de la terre n'obtient pas ce que l'on accorde à de viles prostituées ! Vous frémissez, vous vous indignez, mes frères, de ce que je viens de dire. Frémissez bien plus encore d'entendre un saint Paul vous crier : *N'avez-vous pas vos maisons, pour y manger et pour y boire ? Méprisez-vous l'église de Dieu* [1] ? Ces reproches terribles qu'il adresse à ceux qui *faisaient honte aux pauvres* [2], permettez que je vous les applique à vous-mêmes : N'avez-vous pas vos maisons pour vous livrer à vos dissipations ? Méprisez-vous l'église de Dieu, pour y être un sujet de scandale à ceux qui ne s'y étaient rendus qu'avec l'intention d'y prier, et l'espérance de n'être pas troublés dans les actes de leur dévotion ? — Peut-on, me direz-vous, se refuser au plaisir de converser quelques momens avec les personnes de sa connaissance que l'on y rencontre ? — Faites-le tant qu'il vous plaira dans vos maisons, hors de l'église et non dans son enceinte. On n'est pas à l'église pour y parler, mais pour y prier et pour s'instruire. Ce n'est point un marché public ; ce n'est point un lieu profane où il soit permis de venir étaler le luxe des parures et se faire trophée de l'indécence de ses ajustemens. Oserai-je le dire ? C'est l'église que l'on choisit pour en faire le théâtre de son impudicité. Que l'on ait sur une personne du sexe de criminels desseins, c'est dans l'église que l'on vient repaître sa passion et ses criminelles espérances. L'on, y vient comme dans un lieu de commerce, converser d'intérêts, acheter, vendre, débiter les nouvelles, médire du prochain ; on en sort plus pécheur encore que l'on y était entré ; on n'y est venu que pour se perdre. (Saint Chrysostôme [3].)

[1] Cor., xi, 22. — [2] Ibid., 22. — [3] Hom. xxvi, *in* 1. *ad Cor.*

Le temple est le lieu où Dieu veut être honoré, et c'est là souvent que nous lui faisons le plus d'outrages.

Oui, mes frères, les églises sont parmi nous des lieux spécialement choisis pour rendre à Dieu un culte public et solennel. Maître du monde entier, il peut, il doit être adoré partout: mais comme les rois obéis dans toutes les provinces de leur empire ont des palais où leur majesté, présentée dans tout l'appareil de ses droits, reçoit plus particulièrement les hommages de ses sujets et déploie sa puissance avec plus d'éclat, ainsi le Maître des rois, quoique invoqué dans toutes les parties de l'univers, a cependant des sanctuaires où sa souveraine grandeur rendue plus sensible, exige des honneurs plus solennels, et veut être adorée par le concours des peuples.

Ne nous arrêtons donc pas à ce que l'art et le travail des hommes ont pu mettre d'ornemens et de décorations dans nos temples; le mérite qui les distingue et dans l'objet qui les consacre. Hélas! si quelques uns frappent nos regards par leur richesse ou par leur beauté, combien d'autres, démolis ou abandonnés, accusent encore l'injure des temps ou la négligence des hommes; et, destinés à peindre la grandeur du Dieu qui règne dans le ciel, ne pourraient nous représenter que l'indigence du Dieu naissant sur la terre!

Sainte religion, vous n'éclatez point en murmures, mais vous gémissez en secret toutes les fois que, prosternée sur la poussière et parmi les débris de tant de sanctuaires détruits ou chancelans, vous levez vos yeux baignés de larmes sur ces monumens superbes, dont la vanité fait un spectacle et une insulte à votre indigence. C'est pour des hommes sortis du sein de la terre et prêts à y rentrer que s'élèvent à tant de frais des édifices souvent destinés à tant de crimes! Mais tandis qu'éblouis par la richesse des lieux qu'ils habitent, ils ne sont pas même attendris sur la dégradation de ceux où vous priez, vous leur préparez en silence un tombeau, sous la cendre et sous la pierre sainte que vos larmes consacrent et que leur impiété déshonore.

Je dis, messieurs, la pierre sainte et respectable; car tout ce qui entre dans le service et la construction des temples sort, dès ce moment, de l'ordre commun, et, frappé du rayon de la Divinité qui les remplit, prend comme un nouvel être du nouvel usage qui les sanctifie.

Je pourrais vous dire, avec un ancien Père de l'Eglise, qu'ils ne

sont pas moins les soutiens que les ornemens de la terre; que Dieu, aussi jaloux d'y montrer sa miséricorde que sa gloire, a permis qu'ils fussent un asile sans cesse ouvert contre sa justice sans cesse irritée, et qu'à leur conservation peut-être est attachée la nôtre: *Erunt fundamenta orbis.* Je pourrais ajouter, en appliquant à nos églises ce que Daniel dit des Juifs, dont la dispersion fut précédée par celle des pierres de l'édifice saint, que, lorsque le Seigneur voudra signaler son pouvoir et ses vengeances par la destruction du monde, la ruine du monde commencera par celle des autels; que la nature, arrivée à son dernier jour, n'entrera dans la nuit de l'éternité que par les ténèbres des sanctuaires; que les astres ne perdront tout-à-fait leur clarté que quand le feu du tabernacle sera éteint, et que le monde enfin ne sera sans habitans que lorsque le Temple sera sans sacrifice: *Auferetur juge sacrificium.*

Si j'examine l'établissement et l'institution des temples, c'est la reconnaissance qui en a conçu l'idée; la piété en a tracé le plan; la charité en a fourni le fonds; le zèle en a rassemblé les pierres; la foi en a distribué les parties; la religion en a consacré l'usage; la main des pontifes les a bénis; le sang des martyrs les a cimentés; les reliques des saints s'y conservent; la libéralité des princes les enrichit; la dévotion des peuples les soutient; les Anges veillent à leur défense; les fidèles se rassemblent dans leur enceinte; l'homme y présente ses vœux; Dieu y répand ses faveurs, et l'air de sainteté qu'on y respire marque celle des devoirs qu'on y exige.

Si j'interroge la religion, je vois que, comme c'est par elle qu'ils sont saints, ils sont nécessaires pour elle. Notre culte est dû à Dieu : elle n'a été instituée que pour le lui rendre; il faut donc que ce culte trouve dans elle un esprit qui le dirige, des devoirs qui en soient la règle, un concert qui en soit le lien, des lieux saints qui en soient le centre; et de là, messieurs, ce nombre de cérémonies augustes, de mystères sacrés, de fêtes solennelles, de prières publiques, de dévotions particulières, de monumens respectables dont le religieux assemblage n'est offert à nos yeux que pour intéresser nos cœurs, et ne forme un grand spectacle à notre foi que pour fournir encore un plus grand motif à notre piété.

Mais si, descendant au détail de notre conduite, je cherche la destination des temples dans l'usage qu'en font les hommes qui les fréquentent, à quels traits puis-je la reconnaître? Votre temple est saint comme vous, disait le Prophète au Seigneur; et un peuple d'adorateurs y perpétuant d'âge en âge la gloire de votre

culte, ne cessera point d'y publier celle de votre nom : *In templo tuo dicent gloriam.* Ah ! Prophète, vous ne considériez alors que l'auguste sainteté de ces asiles que le Seigneur se ménageait au milieu d'un monde fidèle contre les attentats d'un monde idolâtre ; votre esprit, fixé sur des objets favorables à votre piété, ne vous représentait que ces temps de ferveur et d'innocence où les premiers fidèles, unis dans la foi des promesses par les liens de la charité pour l'honneur de la religion, se faisaient des autels un appui pour leur faiblesse, des sanctuaires une école de combats, des sacremens un engagement au martyre. Teints du sang de leurs frères, prêts à répandre le leur, ils apportaient au pied du tabernacle l'esprit du respect qu'il mérite, y conservaient celui de l'attention qu'il exige, y trouvaient celui de la force qu'il inspire, y entraient en saints, s'y offraient en héros, en sortaient pour être martyrs, n'environnaient les autels que pour les défendre, et ne les quittaient que pour les mériter. Prophète, alors vos oracles se trouvaient remplis, le temple était pour les hommes, et parmi eux, le monument de la gloire du Seigneur : *In templo tuo dicent gloriam*.... Mais vos yeux, arrêtés sur des spectacles si dignes de vos vœux, ne s'étaient pas encore portés sur ces siècles coupables et malheureux où la religion, attaquée dans ses mystères et abolie dans ses cérémonies, voyait presque partout son héritage devenu la proie du libertinage et des passions ; le feu de son autel éteint dans le sang de ses pontifes, et les pierres des édifices saints jetées dans les places publiques, et l'entrée de ses sanctuaires interdite aux vertus éplorées, ouverte aux vices triomphans, n'être plus une barrière contre l'audace des uns, ou un asile pour la faiblesse des autres.

Il est dans les idées de la religion un malheur plus grand, messieurs, que la chute des temples, c'est leur profanation. A Dieu ne plaise que nous en soyons quelquefois les auteurs! mais n'en sommes-nous que rarement les témoins ? n'en avons-nous jamais été les complices ? Nos temples sont rétablis, mais Dieu seul est-il adoré dans nos temples? Ah ! si le Seigneur m'ordonnait, comme au Prophète, de percer le mur invisible que la passion élève trop souvent entre nous et l'autel, que de mystères d'iniquité peut-être parmi ceux de notre salut ! Je vous montrerais dans des esprits volages et indépendans, dans des cœurs esclaves et passionnés, des combats de pensées étrangères qui s'enfantent et se détruisent, des contrariétés de sentimens coupables qui se partagent et se réunissent, une imagination qui s'égare parmi les

plaisirs, un esprit qui se fixe dans les affaires, un cœur qui sacrifie aux passions ; à nos yeux mêmes trop souvent, et en public, une indolence d'orgueil, une négligence de mollesse, une distraction de faste, une liberté de regards, une licence de discours, une indécence de posture, peut-être une intelligence de passions, et un commerce d'iniquités qui ne peut se dérober aux regards des hommes, et qui serait condamné par eux, si le nombre de leurs complices ne diminuait parmi eux le nombre de leurs juges.

O mon Dieu ! vous vous plaigniez autrefois de l'abandon de vos temples ; mais, parmi nous, les abus n'en sont-ils pas assez fréquens pour nous réduire à désirer que l'usage en fût plus rare ? L'autel devrait être pour les hommes un abri contre le courroux du Seigneur, et à peine le Seigneur lui-même y trouve un asile contre les attentats des hommes ! Il est cependant, il est dans ces temples où nous lui insultons ; et si l'idée de son culte n'imprime pas le respect dans nos cœurs, que le sentiment de sa présence y porte au moins la crainte.

Ce fut sans doute un spectacle bien flatteur pour la piété des enfans d'Israël, quand, après la construction du Temple, ils virent le Seigneur y descendre dans tout l'appareil de sa gloire, et prenant possession de ce vaste édifice, le consacrer lui-même par sa présence. Ce spectacle les pénétra d'un respect si religieux que, ne pouvant ni dissimuler ni exprimer leur reconnaissance, ils restèrent long-temps dans une posture et un silence d'admiration digne de les élever jusqu'au Maître suprême qui s'abaissait jusqu'à eux.

Qu'est devenue notre foi, Messieurs ? et son flambeau a-t-il encore toute sa lumière pour nous, si, investis de tant de témoignages éclatans qui nous annoncent la présence et la majesté de Dieu, nous ne l'apercevons pas dans nos temples dont elle remplit toute l'étendue ? *Majestas Domini implevit templum ?* Elle les remplit, non pas comme celui des Juifs, par une présence de protection extérieure et passagère, qui, aussi bornée dans ses récompenses que leur culte l'était dans son mérite, n'accordait à des hommages de servitude qu'une faveur de domination ; mais par une présence de consécration intérieure et permanente qui place parmi nous le dépôt de la Divinité, la communique aux lieux où on l'adore, et passant du temple dans les cœurs fidèles qui en révèrent la gloire, les rend eux-mêmes des temples vivans qui en reçoivent la grace.

Et n'est-ce pas, messieurs, l'idée de cette présence adorable à la vue des temples qui porte dans nos sens ce trouble de respect dont

les cœurs les plus indifférens ne peuvent se défendre? Un cri de religion qui s'élève alors au dedans de nous-mêmes nous avertit que c'est ici un lieu saint et terrible; et dans quelque état d'avilissement ou de misère qu'ils aient été réduits, ils conservent jusque dans leur disette un caractère, une impression; j'ai pensé dire une chaleur et une ame de sainteté qui en ranime la cendre à nos yeux, relève leurs débris, et efface dans nos esprits la honte de leur décadence par la gloire de leur consécration.

Or, c'est à ce sentiment involontaire de religion qui rend les temples si sacrés pour nous que j'en appelle aujourd'hui de tant d'actions qui nous rendent si coupables dans les temples. Car comment concilier ensemble ce penchant à les respecter et cette habitude à les profaner; ce goût de dévotion que nous sentons à leur vue et cette irréligion de conduite que nous portons dans leur enceinte; ce qu'ils sont pour nous et ce que nous sommes au milieu d'eux?

Ah! mes frères, que répondrons-nous à Dieu, lorsque, rapprochant des sentimens si opposés, et nous mettant en contradiction avec nous-mêmes, il fondera l'arrêt qui doit punir nos insultes dans ses temples, sur le respect même que leur vue seule nous inspirait, et trouvera dans nos cœurs les titres qui justifieront ses vengeances, parmi les penchans naturels qui nous intimaient ses droits?

Que ces droits nous paraîtraient respectables si le même esprit qui porta la religion à fonder nos temples était celui qui nous y conduit; si, occupés des objets saints qu'elle nous y présente, nous n'y étions pas distraits par des objets profanes qu'elle réprouve; disons plus, si, attentifs à la sainteté des mystères de la foi, nous ne leur opposions pas celui d'une infidélité presque aussi incompréhensible qu'eux! Je ne vous ferai pas l'injure d'employer ici la comparaison si vraie, si humiliante, peut-être même trop humiliante parce qu'elle est trop vraie, que tant de prédicateurs ont faite avant moi, de notre conduite dans nos églises, avec celle des idolâtres dans leurs temples : *Transite ad insulas Cethim.* Portez vos regards sur des îles étrangères, pénétrez jusque dans les pays barbares; vous y verrez un peuple d'infidèles, prosterné et tremblant au pied des autels où il a placé l'objet de son culte, ouvrage de ses mains; offrant à ses idoles un encens plus précieux qu'elles; et donnant le spectacle d'une religion où tout est vrai, excepté le fantôme pour qui elle fut instituée. Car enfin, sont-ce des dieux qu'il adore? *Et certe ipsi Dei non sunt.* Ah! faut-il que la supersti-

tion ait plus d'empire sur eux que la foi n'en a sur nous? Ils ont renversé nos autels, mais ils prient devant les leurs; et notre honte aussi bien que notre crime, c'est que de toutes les religions, la véritable soit celle où les temples sont moins respectés. On y vient par habitude, et sans objet; on s'y arrête par bienséance, et sans goût; on en sort avec indifférence, et sans fruit : on a vu le lieu de nos cérémonies les plus saintes; les yeux ont été satisfaits, le cœur n'a pas été attendri. Cet autel est beau, dites-vous; le goût et la magnificence y ont épuisé leur art et leur richesse; langage d'une curiosité profane! parlez celui de la foi, et ajoutez que la Divinité consacre cet autel; que les plus saints mystères de la religion s'y opèrent; que le Dieu qui dans le ciel est adoré par les chœurs des Anges veut bien y recevoir les hommages et l'encens des hommes.... Cet autel est beau; parlez le langage de la reconnaissance, et ajoutez qu'il est arrosé du sang qui fut répandu sur la croix; qu'un Dieu victime y prie sans cesse, et s'y immole tous les jours pour nous. Cet autel est beau; parlez le langage du respect, et souffrez que je vous parle celui de la vérité. Cet autel est beau; ajoutez qu'il est saint : mais vous-même, qu'êtes-vous au pied de cet autel?... C'est le monument que la religion éleva au Dieu souverain, que la reconnaissance érigea au Dieu rédempteur, que la piété consacra au Dieu sanctificateur; sont-ce là les titres que vous reconnaissez? et si je cherche dans votre conduite l'inscription qu'il faut y graver, sera-t-elle bien différente de celle que saint Paul trouva dans un temple et sur un autel d'Athènes : *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu? Les sages de cette république s'étaient élevés, par la force de leurs réflexions, jusqu'à reconnaître l'existence d'un Dieu; mais, dans la pluralité de ceux qu'ils adoraient, ils ne distinguèrent pas assez la nature de celui qui seul mérite d'être adoré. Trop instruits pour douter qu'il fût, trop peu éclairés pour exprimer ce qu'il est, ils lui accordèrent un culte sans oser lui donner un nom; le respect lui éleva un autel, et l'inscrivit : Au Dieu inconnu : *Ignoto Deo*.

Et voilà, mes frères, l'humiliante différence qui est entre eux et nous; nous connaissons ses perfections et ses droits, l'indépendante nécessité de son être, l'immuable sainteté de sa loi, les rigueurs de sa justice, les miracles de sa bonté; nous n'ignorons aucun des titres qu'il a sur notre respect; c'est ce respect qui lui manque; ce fut un Dieu inconnu parmi les Athéniens, c'est un Dieu méconnu parmi nous : *Ignoto Deo*. Car enfin le connaissez-vous ce Dieu, vous qui, conduits par le faste dans le sanctuaire où

il se dépouille de sa grandeur, feriez presque douter si vous venez lui disputer son autel ou l'y adorer; vous, qui n'y paraissez qu'avec pompe, que dans des jours solennels au milieu d'un grand peuple, lorsque la vanité retrouve les droits qu'elle sacrifie, et qui ne donnez un exemple que quand vous êtes un spectacle; vous, que des projets de vengeance occupent si souvent devant les tribunaux où Dieu vous pardonne; vous, qui apportez au pied du tabernacle des feux étrangers et coupables que les larmes de la religion et le sang de Jésus-Christ ne sauraient éteindre; vous, à qui son culte est indifférent, et qui êtes parvenus peut-être jusqu'à le croire indifférent lui-même sur tout genre de culte? Vous êtes devant son autel; mais c'est l'autel du Dieu inconnu pour vous: *Ignoto Deo.* C'est donc en vain que la religion réunit la pompe de ses cérémonies, la sainteté de ses mystères, la solennité de ses fêtes, et tout l'appareil le plus propre à réveiller votre attention et à pénétrer votre esprit d'un saint respect! Consultez la foi; elle vous dira que ce Dieu est le Dieu qui doit vous juger; interrogez votre cœur; il vous répondra que c'est le Dieu qui voulut vous sauver. Eh quoi! vous ne le craignez pas, vous ne l'aimez pas au milieu de tant de prodiges qui attestent sa grandeur, après tant de crimes qui méritaient sa haine, courbés sous le poids de ses bienfaits, investis des miracles de sa puissance sur le trône de sa justice, sur l'autel de son amour! Présent partout, c'est partout un Dieu inconnu pour vous: *Ignoto Deo.*

Quel est votre crime! Mais quelle sera votre ressource? Et ne savez-vous pas que les Anges environnent le tabernacle où vous lui insultez; que s'ils offrent à sa bonté les adorations qu'on lui adresse, ils sollicitent sa vengeance contre ceux qui les lui refusent, et, que recueillant entre les mains des ministres la vapeur du sang qui est répandu pour vous, ils vont en grossir le nuage qui doit éclater sur votre tête criminelle? (Le P. GEOFFROY, *Sur le respect dans les Églises.*)

Jésus-Christ présent dans les temples, déshonoré par les Chrétiens qui paraissent l'y adorer.

Je distingue avec l'Eglise trois principaux états de Jésus-Christ dans l'Eucharistie: état de sacrifice, état de mystère, état de sacrement. Etat de sacrifice, où il est sans cesse offert comme victime d'expiation, et qui demande en sa présence la plus profonde humiliation de nos personnes. Etat de mystère, où il exerce toute

l'étendue de notre foi, et qui demande en sa présence toute l'attention et le recueillement de nos esprits. Etat de sacrement, où il nourrit notre ame, et qui demande en sa présence tout l'amour et le sentiment de nos cœurs. Or, jugez de là quel est votre désordre, mes chers auditeurs, et de quel crime vous vous rendez coupables à l'égard de Jésus-Christ, lorsqu'au lieu de lui rendre ces trois sortes d'hommages si justement dus à sa présence réelle dans l'Eucharistie, vous ne craignez point de les déshonorer par autant de sortes d'outrages directement contraires; je veux dire par l'irrévérence et l'immodestie du corps, par l'égarement et l'inattention de l'esprit, par l'impureté même et la corruption du cœur. Je reprends, et je développe à regret une morale que, pour l'honneur des Chrétiens, j'ensevelirais dans un éternel oubli, si l'honneur de Jésus-Christ confié aux ministres de sa parole ne devait m'être infiniment plus cher que celui de ses disciples.

L'humiliation la plus profonde de nos personnes en présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, c'est, Chrétiens, le premier hommage que cet Homme-Dieu mérite de la part du monde dans ses temples, quel que soit le rapport sous lequel on l'y considère, mais principalement dans l'état de sacrifice où il existe habituellement sur nos autels. Eh! quel devoir en effet plus indispensable pour une créature à qui sa foi découvre un Dieu anéanti sous la forme de victime dans l'Eucharistie, que de partager elle-même, du moins par l'humiliation extérieure de sa personne, l'humiliation infinie de son Dieu? Il prie, il gémit sans cesse, il fait parler son sang en faveur de l'homme coupable, ce Dieu sacrifié dans tout l'univers par lui-même et par ses ministres. Dans cet état de mort et de destruction, il se dépouille à l'extérieur de tout l'éclat de sa gloire sans en rien réserver qui le fasse connaître à nos regards, ni comme homme ni comme Dieu; le tout, à dessein de réparer les outrages faits à la majesté du Père céleste, et de soustraire l'homme coupable aux foudres de sa justice. Comment donc, sans l'indignation la plus marquée, pourrait-il voir ces mêmes hommes pour lesquels il s'immole, détruire son ouvrage, et renverser, autant qu'il dépend d'eux, les desseins de sa miséricorde, en irritant son Père, et le déshonorant lui-même, sur son autel, par leurs scandales?

Cependant, mes chers auditeurs, c'est un reproche que j'ai osé vous faire, et pourriez-vous disconvenir de sa vérité? Par combien d'irrévérences et d'immodesties vous voit-on tous les jours outrager ainsi le médiateur éternel du genre humain, et ajouter

de nouvelles humiliations aux abaissemens volontaires de ce Dieu sans cesse immolé pour vous-mêmes? J'entre dans nos églises à certains jours spécialement consacrés à honorer la Divinité de Jésus-Christ ; et là, quel spectacle désolant se présente à moi! Quelle licence étonnante de discours, de mouvemens et de regards! Quel faste indécent de parures, d'ajustemens et de modes! Quelle étrange liberté de situations, de contenances, de postures négligées et peu séantes! Quel bruit, quel tumulte dans cette multitude de Chrétiens confusément assemblés devant les autels de Jésus-Christ! Dans la surprise où ce spectacle me jette, j'en crois à peine le rapport de mes yeux ; je me demande alors en moi-même : Où est-ce que je suis, ô mon Dieu! Est-ce donc ici la maison sainte que vous habitez, la maison de prière et d'adoration pour vos disciples? Est-ce donc là votre temple, votre autel, votre sanctuaire, votre tabernacle? Ah! si c'était un temple profane, consacré, ou plutôt prostitué au culte des idoles, j'y verrais un peuple superstitieux saisi de frayeur et de respect devant une divinité imaginaire. Si c'était le palais d'un prince, d'un grand de la terre, il y régnerait un silence qui me ferait sentir son empire et la vénération de ses sujets pour sa personne. Mais c'est le temple consacré à la majesté du vrai Dieu, c'est le palais habité du roi éternel de l'univers, et l'on y garde aussi peu de mesure que dans les lieux les plus libres et les moins assujétis aux contraintes de la bienséance. Voilà donc ce que l'on appelle adorer la personne de Jésus-Christ et lui rendre l'hommage souverain qui lui est dû. Grand Dieu! Mais qu'est-ce donc que déshonorer votre présence, si c'est là l'honorer du culte religieux qu'elle mérite? Et l'hérétique même qui, le feu et le fer à la main, ravagea si long-temps vos sanctuaires et les dons divins qu'ils renferment, vous faisait-il en effet plus d'outrages que ces Chrétiens, ces catholiques profanes dont je parle? Non, non, mes chers auditeurs, le crime de vos irrévérences l'emporterait plutôt sur les fureurs sacriléges de l'hérésie. Car, quel est le plus coupable de ces deux excès au jugement de la religion, ou celui de fouler aux pieds, comme le calviniste et le luthérien, le Dieu de l'Eucharistie qu'ils ne reconnaissaient pas ; ou celui de déshonorer, comme vous faites par vos scandales publics, ce même Dieu que vous faites profession de reconnaître et d'adorer?

Ce n'est pas tout cependant : car si Jésus-Christ, ainsi outragé dans l'état humiliant de victime où il se trouve habituellement sur son autel, était du moins plus respecté au moment même qu'il s'offre en sacrifice à son Père par les mains de son ministre,

du moins serait-ce une sorte de consolation pour ce Dieu outragé dans ses temples. Mais, n'est-ce pas surtout au moment de ce sacrifice auguste, à ce moment redoutable où le ciel s'ouvre à la voix de l'homme, tenant la place de Dieu; où le sang précieux de l'Agneau coule invisiblement sur nos autels; où le recueillement des ministres, la dignité des cérémonies, l'intérêt du salut du monde qui se traite entre Jésus-Christ et son Père; à ce moment enfin où tout conspire à saisir les fidèles d'une religieuse terreur; n'est-ce pas, dis-je, à ce moment du divin sacrifice, où l'Homme-Dieu se réduit à une espèce de néant, qu'il reçoit encore plus d'insultes et d'outrages de la part de ses disciples; qu'il en voit, et en très grand nombre, garder dans leurs regards et leurs discours moins de modestie et de retenue que s'il ne s'agissait pour eux que d'une vaine cérémonie; disons plus, qu'il en voit, surtout parmi les grands, se comporter devant lui comme au théâtre, et au théâtre le plus scandaleux, en y prenant de ces libertés que je ne craindrai point, puisqu'il s'agit de l'honneur de Jésus-Christ, de traiter hautement d'insolence; et pour un instant d'adoration qu'ils lui accordent, lorsqu'il se fait voir à son peuple, élevé par les mains du prêtre, se livrer le reste du temps à mille irrévérences, comme s'ils prétendaient se dédommager de cette marque extérieure de religion, donnée plutôt à la bienséance du monde, qu'au respect dû à Jésus-Christ?

Vous le savez, mes chers auditeurs, si c'est ici une morale outrée, dont l'objet soit imaginaire, et s'il est possible même d'outrer les choses sur le désordre que je vous représente, et qui, devenu presque universel dans les temples de Jésus-Christ, dans la partie du jour destinée à son sacrifice, paraît plus sensiblement encore à certaines heures et certaines églises. Car ils ne sont que trop communs dans les villes chrétiennes, ces saints lieux, moins connus, hélas! par la présence d'un Dieu qui s'y sacrifie à chaque heure du jour que par l'audace et l'impiété de ceux qui l'y déshonorent; ces lieux saints, où une multitude d'hommes et de femmes, qui se font une mode bien plus qu'un devoir d'entendre une messe, ne paraissent, ce semble, vers le midi que pour s'y disputer le prix de l'immodestie et du scandale, et où tout le mérite du divin sacrifice que l'on y offre alors peut à peine suspendre les foudres du ciel sur ces indignes Chrétiens qui les remplissent. On dirait à l'air fastueux dont ils font parade dans nos temples que c'est pour eux une fête toute profane que le sacrifice même de Jésus-Christ; que cette action, la plus grande et la plus auguste du Christianisme, n'est à

leur égard qu'une partie de divertissement et de jeu, et que dans ces momens consacrés où Jésus Christ renouvelle sous leurs yeux le sacrifice de sa croix par le ministère du prêtre, ils aient entrepris également de renouveler sur la personne de Jésus-Christ les plus cruels outrages dont fut accompagné son sacrifice sanglant sur le Calvaire.

Eh quoi donc! disait saint Paul écrivant aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons où il vous soit permis de vous convier les uns les autres, et de vous réjouir ensemble, ou méprisez-vous l'église de Dieu? *Numquid domos non habetis ad manducandum aut bibendum, aut ecclesiam Dei contemnitis*[1]? Et moi, mes chers auditeurs, adaptant ces paroles de l'Apôtre au sujet intéressant que je traite, je dis à ces faux Chrétiens qui déshonorent par leurs irrévérences le sacrifice de Jésus-Christ: Eh quoi! méprisez-vous le Dieu même que vous adorez; et affectez-vous, pour insulter ses grandeurs, de choisir le moment précis où toutes ses créatures, pour lesquelles il s'immole, devraient s'anéantir en sa présence? Et vous, femmes chrétiennes, ou qui vous piquez de l'être, le monde ne vous fournit-il pas assez d'assemblées et de lieux convenables à produire votre vanité, sans venir en étaler l'appareil jusqu'aux pieds de Jésus-Christ? Cherchez-vous donc à lui disputer dans ses temples le peu d'hommages qu'il y reçoit d'un petit nombre de vrais disciples, en vous faisant un vain honneur de briller et de paraître, là même où votre Dieu joint le sacrifice de toute sa gloire à celui de sa personne?

S'il ne s'agissait pas de votre Dieu, peut-être, mesdames, laisserais-je à d'autres le soin de contrôler vos modes et vos parures, tout indignes qu'elles me paraissent le plus souvent de la sainteté du Christianisme que vous professez. Mais que dans le temple où votre Dieu s'immole tous les jours, et à l'heure même où il s'immole actuellement pour le salut des hommes, vous paraissiez devant lui aussi ornées, et plus ornées que ne le sont ses autels; que vous employiez à vous admirer, à vous contempler vous-mêmes et à vous attirer tous les regards, un temps où vous ne devez penser, comme nous, qu'à vous humilier et à vous confondre devant Dieu; voilà, quel que puisse être l'usage sur ce point et la manière de penser du monde, ce que ne peut dissimuler un ministre de Jésus-Christ, et ce qu'il doit vous représenter, avec plus de zèle encore que je n'ai pu faire, comme une profanation de la présence et du

[1] I Cor., II.

sacrifice de cet Homme-Dieu que vous paraissez adorer. Oui, je le veux, cet appareil mondain ne suppose dans vous qu'une simple vanité, et votre intention n'a rien d'ailleurs de criminel.

Mais ne suffit-il pas, je vous prie, de cette vanité si déplacée, pour irriter un Dieu humilié sur son autel, jusqu'à l'état de victime? et si, dans son humiliation, il se tient honoré en quelque sorte de vous voir assister à son sacrifice, ne doit-il pas être plus déshonoré mille fois, de vous y voir tels que vous êtes? *Numquid domos non habetis, aut ecclesiam Dei contemnitis?*

Mais, parmi tant d'outrages faits à Jésus-Christ dans ses temples, je n'ai produit encore que ce qui paraît aux yeux et ce qui frappe les sens. Perçons le mur, et voyons ce qui se passe dans l'esprit de ces Chrétiens qui croient adorer cet Homme-Dieu présent dans ses temples. Il n'y réside pas seulement dans un état de sacrifice où il s'anéantit sans cesse, et qui demande en sa présence la plus profonde humiliation de nos personnes; il y réside encore dans un état de mystère où il exerce toute l'étendue de notre foi, et qui demande en sa présence toute l'attention et le recueillement de nos esprits. Et c'est, mes chers auditeurs, cet état de mystère et de prodige, toujours subsistant, aux yeux de la foi, dans le Dieu de l'Eucharistie, qui doit vous faire vivement concevoir le nouvel outrage qui lui est fait par le culte hypocrite d'un certain monde dont il paraît être adoré, lorsque, par des dissipations d'esprit pleinement volontaires, on porte ailleurs toutes ses pensées, dont il devrait être le seul objet, et que l'on n'est pas plus occupé de toutes les merveilles qu'il opère sous les espèces eucharistiques que s'il n'était pas réellement sur son autel, ou qu'il ne découvrît pas l'intérieur de l'homme, ainsi que le dehors et l'apparence.

Je sais que, parmi ses disciples, il en est peu d'assez impies pour lui refuser dans ses temples certains témoignages d'un respect apparent. Il est des actes extérieurs de religion à quoi ne permet guère de manquer alors, soit un reste de Christianisme, soit plus souvent encore une considération purement humaine. On paraît donc devant l'autel et en présence de Jésus-Christ, sous cet air humble et modeste qui suffit au monde. On s'incline de respect à certains momens, on fléchit le genou, on se prosterne même entièrement, comme accablé sous le poids de la majesté suprême. Mais qu'est-ce en effet que ces dehors de religion dont on se pare? Et lors même que le corps, soumis et humilié, acquitte le tribut d'adoration dont il est capable, où est le tribut plus précieux encore des hommages que l'esprit doit rendre au Dieu qui l'éclaire?

Jésus-Christ, dans l'état mystérieux de l'Eucharistie, est-il le seul ou même le principal objet de ces réflexions? Et ne dirais-je point avec plus de vérité que c'est là le seul objet dont il ne s'occupe pas?

Or, quel opprobre plus sensible pour un Dieu qui épuise toute sa puissance, qui renverse toute la nature, qui, selon l'expression du Prophète, réunit comme en abrégé, toutes ses merveilles dans l'Eucharistie; pour un Dieu qui se révèle à nous dans un état où tout est miracle, et miracle incompréhensible? Quel opprobre plus désolant que de ne pouvoir fixer quelques momens, malgré tous les prodiges qu'il opère, l'attention de ces faibles créatures, dont il a daigné faire choix, pour l'adorer dans cet état mystérieux; que de les voir, malgré tous ses efforts pour captiver leur imagination volage, se laisser librement distraire par toutes les frivolités dont le monde est rempli, et préférer l'idée de ces riens terrestres qui les occupent, à la contemplation ravissante de toutes les merveilles qui s'opèrent dans sa personne sous les voiles eucharistiques? Concevez-le, Chrétiens, s'il est possible, à quel point est déshonorant pour Jésus-Christ cet abus de la raison humaine en sa présence. Et tout répandu qu'est ce désordre dans le Christianisme, pouvons-nous assez le déplorer? Je dis, tout répandu qu'il est dans le Christianisme; car, à la réserve de quelques adorateurs en esprit et en vérité, qu'une foi vive et animée attache à la considération des mystères de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, que fait cependant le reste des assistans?

Eloignez-vous, vaines pensées de la terre, et respectez les momens où je vais adorer le Seigneur; c'est ce que disait saint Bernard en approchant de l'oratoire que sa ferveur avait destiné à ses entretiens fréquens avec Dieu, et ce que devrait, à plus forte raison, dire du fond de son cœur tout Chrétien qui approche du temple de Jésus-Christ pour l'y adorer. Mais ne semble-t-il pas au contraire que ce soit à ces momens, consacrés à Jésus-Christ seul par le devoir et la reconnaissance, que vous appelez à vous toutes les idées du monde, et que vous leur donnez comme un rendez-vous général dans votre esprit, pour vous en occuper plus que de Jésus-Christ même? Oui, c'est surtout en sa présence que l'esprit humain s'égare sur mille objets différens, dont le cœur se laisse habituellement remplir; que le passé, le présent et l'avenir, que tout ce qui n'est pas Dieu se présente confusément et sans ordre, et dérobe à Jésus-Christ une attention que lui seul mérite. C'est aux pieds de ce Jésus, qui n'est occupé que de ses disciples, que l'on oublie dans un moment ce que l'on y était venu faire;

que le père de famille s'occupe de soins domestiques; le négociant, de ses malheurs et de son gain; l'homme d'étude, de ses productions; l'ambitieux, de ses projets de fortune; l'homme d'affaires, des mesures qu'il doit prendre; l'homme de plaisir, d'une partie qu'il médite; le pauvre, des ressources à sa misère; le riche, de quelque nouveau moyen d'acquérir; le prêtre même (ne vous scandalisez pas, Chrétiens, si, devenus comme des dieux par la dignité du ministère, nous paraissons encore quelquefois des hommes); le prêtre souvent, comme le laïque, de mille souvenirs qu'il rappelle, ou agréables, ou sérieux ou indifférens, mais tous également profanes. Oui, Seigneur, c'est sous vos yeux que l'esprit du Chrétien s'arrête à tout, excepté sur vous-même; qu'il est partout, excepté devant vous, où il doit être. C'est sous vos yeux que le moindre objet lui devient assez intéressant pour le distraire de votre adorable présence, et qu'il s'abandonne même à mille idées puériles, dont il aurait honte de s'occuper dans les lieux les plus indifférens.

Cieux, qui roulez avec tant de majesté sur nos têtes, et dont l'immense étendue ne contient rien de si merveilleux et de si grand que la divine hostie offerte à nos adorations, soyez donc étonnés de nous voir si peu sensibles à tant de merveilles que la foi nous y découvre, et que vos révolutions suspendues marquent la désolation que vous cause notre insensibilité : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini* [1]. Et vous, esprits célestes, devenus citoyens de la terre pour former sans cesse la cour de ce Dieu caché sur nos autels, chérubins, trônes, dominations, vertus, puissances, plongés et absorbés dans la contemplation des mystères de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie, rendez-vous donc visibles à ce moment; paraissez à nos yeux dans ce recueillement profond qui vous abîme, et que les Chrétiens conçoivent à cet aspect ce qui doit fixer leurs pensées en présence du Dieu de l'Eucharistie. Mais qu'ai-je dit, mes chers auditeurs? Est-il besoin de ces sublimes intelligences pour nous apprendre à recueillir nos esprits en présence de ce Dieu caché? et ne suffit-il pas, pour cet effet, de réveiller ici notre foi? Oui, voyons à la faveur de la lumière divine toute la grandeur d'un Dieu renfermé dans l'Eucharistie; son corps adorable réduit à un point, et presque au néant, ce même corps toujours plein de vie et toujours sacrifié par l'amour, reproduit dans tous les lieux du monde, et partout parfaitement le même; ser-

[1] Jerem., II.

vant de nourriture à ses disciples, sans jamais se corrompre; perfectionnant leur ame par sa vertu, sans cesser d'être corps; invisible, agile, subtil comme les esprits mêmes. Voyons toutes ces merveilles, et mille autres que la foi nous découvre dans l'Eucharistie (merveilles opérées la plupart, non pas sur des êtres créés, mais sur un Dieu lui-même; merveilles durables et subsistantes, ainsi que les espèces eucharistiques dont Jésus-Christ est couvert; merveilles renouvelées tous les jours dans l'Eglise de Jésus-Christ, et qui le seront jusqu'à la fin des temps). Voyons, méditons tant de grands objets dans un esprit de foi. Portons là nos idées, et quelque volage que soit l'esprit humain, je réponds qu'il se fixera sous le poids de tant de prodiges. Car voilà, mes chers auditeurs, ce qui absorbait l'esprit de tant de saints distingués que révère l'Eglise; ce qui les retenait comme attachés par des liens invisibles en présence de Jésus-Christ. Voilà ce qui les transportait, ce qui les ravissait quelquefois jusqu'à leur faire passer le jour et la nuit entière au pied de son autel, et les voûtes du temple où coulaient pour eux de si doux momens se seraient écroulées alors, que le bruit de leur ruine aurait à peine été capable de les distraire.

Or, si nous savions réfléchir comme les saints, sur les mystères adorables de l'Eucharistie, c'est ainsi Chrétiens, que l'on nous verrait, si ce n'est extasiés et absorbés comme eux, du moins uniquement occupés de Jésus-Christ durant le peu de temps que nous passons dans ses temples; et que la terre entière ne nous serait plus rien à la vue de tant de merveilles que l'Eucharistie nous présente. Mais parce que l'on n'a jamais bien su captiver les légèretés de son esprit ni l'obliger à réfléchir sérieusement sur sa foi; ou peut-être parce que l'on n'a que de faibles idées du mystère d'un Dieu caché sur nos autels, de là cet esprit vide et désoccupé qui ne pense à rien au milieu des plus grands objets que l'esprit humain puisse méditer sur la terre. De là cet ennui décidé que l'on éprouve dès les premiers momens, en présence de Jésus-Christ, et que l'on n'éprouve qu'avec lui seul. De là cette foule d'idées étrangères que l'on appelle, pour ainsi dire, à son secours. Pourquoi? J'ai peine à le penser, et plus encore à le dire; pour se délasser, pour se désennuyer de la compagnie de l'Homme-Dieu, le frère et l'ami du genre humain; de cet Homme-Dieu qui fait lui seul les charmes de l'éternité, les délices de tout le ciel, le bonheur même du Père céleste, et qui ne peut fixer quelques momens l'esprit et le cœur de ses disciples.

Finissons: état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, état de sacri-

fice qui nous prescrit l'humiliation la plus profonde; état de mystère qui demande tout le recueillement de nos esprits; enfin état de sacrement où il mérite tout notre amour, mais dans lequel il se voit déshonoré tous les jours par l'impureté même et la corruption du cœur. Dernier outrage que Jésus-Christ reçoit de la multitude des Chrétiens qui paraissent l'adorer dans ses temples, et dont il est encore plus vivement touché que de tout le reste. Car, pour outrager sensiblement cet Homme-Dieu, dans l'état de sacrement où il se donne à nous tout entier, il suffirait sans doute de ne pas penser, en sa présence, à lui rendre amour pour amour; et de mériter le reproche qu'il adressait à son ancien peuple, quand il se plaignait de ses adorations apparentes auxquelles son cœur n'avait point de part : *Labiis me honorat, cor autem eorum longè est a me*[1].

Or, concluez de là, mes chers auditeurs, quelle abomination ce doit donc être à ses yeux, lorsque des Chrétiens, au pied de son autel, loin d'y brûler de ce feu sacré dont il est la source, viennent y chercher les atteintes d'un feu profane et criminel, et que, non contens de lui refuser le tribut indispensable de leur amour, ils ne pensent qu'à faire naître dans le cœur d'autrui, ou à nourrir dans leur propre cœur les plus coupables sentimens. Et voilà cependant, ô mon Dieu! Dieu infiniment pur, infiniment saint, voilà le mystère d'iniquité qui s'opère tous les jours en votre présence, et qui paraît à la face de vos autels, avec une audace et une impudence que tout le zèle des ministres de votre Eglise n'a pu réprimer encore! M'entendez-vous assez, hommes et femmes du siècle, vous qui me forcez à cette étrange morale? Ou plutôt ne me suis-je pas déjà trop fait entendre? Dois-je employer la parole sainte et des lèvres consacrées par le sang de Jésus-Christ, à vous tracer de pareilles images? et ne vaudrait il pas mieux les couvrir du plus sombre voile que de les produire au grand jour? Mais quoi! et si je refusais de parler, les pierres mêmes de nos temples, selon la belle figure du Prophète, ces pierres saintes dégradées par de telles abominations, ne parleraient-elles pas elles-mêmes?

Je veux donc dire, Chrétiens, qu'il n'est peut-être point de lieu où les charmes funestes de la beauté humaine, où les indignes moyens qu'elle emploie pour fasciner les yeux et séduire les cœurs, soient étalés avec plus de faste et d'artifice que dans les temples de Jésus-Christ; et que pour obéir au précepte de l'Esprit-Saint, qui défend d'arrêter les yeux sur une femme composée avec art et ma-

[1] Matth., xv.

lignement parée : *Averte faciem tuam à muliere compta*, il faudrait presque se bannir maintenant, je ne dis pas des assemblées et des cercles du monde, où l'on ne voit guère d'autres objets, mais de nos églises mêmes, où l'on n'en voit que trop paraître sous un air capable d'effrayer la pureté des Anges qui veillent autour des tabernacles de Jésus-Christ, si le privilége de leur nature ne les mettait pas à l'abri de ces périls.

Je veux dire que l'on vient dans les temples de Jésus-Christ tendre des piéges, et même aux ames les plus consacrées par leur caractère ; que s'il y a quelque ornement peu modeste à faire briller ; que si l'on a reçu de la nature ou que l'on sache se donner à soi-même quelque malheureux talent de plaire, au préjudice de la pudeur, c'est souvent sous les yeux de Jésus-Christ et dans nos plus saintes cérémonies que l'on aime à le faire paraître. Que si l'on a formé le projet d'une intrigue, c'est là qu'elle commence, et là même qu'elle s'entretient; que si une jeune personne veut échapper aux soins d'une mère vigilante, c'est là sa ressource : que si un jeune homme soupire après l'objet de son inclination, c'est là surtout qu'il vient le chercher, lui renouveler, jusque dans le sanctuaire, les protestations d'un attachement illicite, nourrir la passion, la satisfaire, fortifier l'habitude. Passons rapidement sur de telles horreurs.

Je veux dire que c'est souvent sous les yeux de Jésus-Christ que l'esprit du Chrétien se corrompt par les plus sales idées, et son cœur par les plus sensuels désirs. Je m'arrête et je ne pousse pas plus loin ce détail, au risque de blesser la délicatesse de quelques ames pures. Heureux, si j'ai parlé devant un auditoire dont de pareils désordres soient ignorés, ou qui ne les connaisse que par l'exposition forcée que je viens d'en faire. Si elle vous offense, Chrétiens, n'en accusez que le malheur des temps ; et vous, Séraphin brûlant, qui purifiâtes les lèvres d'un prophète sous une loi qui n'était que l'ombre de la nôtre, descendez encore avec le plus ardent de vos charbons pour purifier mes lèvres souillées par cet affreux récit, devenu malheureusement nécessaire contre les débordemens du siècle. (Le P. Le Chapelain, *sur le Respect des temples.*)

Désertion des temples condamnée par la distribution des graces qui s'y fait.

Que fait-on, je vous prie, dans les temples du Seigneur? on y prie, on s'y instruit, on s'y sanctifie. Quel avantage en tout cela,

disent les indévots, qu'on ne puisse trouver ailleurs? Ne peut-on donc prier, s'instruire, se sanctifier que dans nos églises? Oui, sans doute, Chrétiens auditeurs, on le peut; mais prenez garde, je vous prie, les prières sont ici plus efficaces, parce qu'elles y sont plus unies; les lumières plus vives, parce qu'elles y sont plus répandues, plus sensibles et plus touchantes; les secours du salut plus abondans, parce qu'ils y sont puisés dans leur source : éclaircissons ces trois vérités.

Dieu peut et veut être prié en tout lieu; c'est un article incontestable de notre foi; mais il n'est pas moins indubitable que les temples sont des lieux privilégiés où Dieu se plaît à nous être propice : *Elegi et sanctificavi locum istum, ut permaneant oculi mei et cor meum ibi*[1]. Ailleurs il se prête, ici il se donne, dit-il lui-même, et se met à portée de tous nos saints désirs : *Erunt aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit*[2]. Mais outre cette condescendance spéciale dont le Seigneur honore son saint temple, et qui en fait à proprement parler la maison de prière, *domus orationis,* l'union, le concours des fidèles à ce saint exercice en assure l'efficace. Car je vous déclare, disait le Sauveur du monde, que si deux d'entre vous se joignent pour prier, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront : *Dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcunque petierint, fiet*[3]. Or, si deux fidèles, en unissant leurs vœux, peuvent engager le ciel à y souscrire, que sera-ce quand tout une armée de supplians réunis dans l'église par une sainte ligue, attaque de concert le trône de la majesté divine? Ils lui font violence, dit Tertullien : *Quasi manu facta oramus ;* mais une violence bien douce et bien conforme aux inclinations de son cœur : *Hæc vis Deo grata est.*

Eh quoi! disait le Seigneur à Jonas, vous vous offensez de me voir désarmé tout à coup au fort de ma colère, rétracter sur l'heure l'arrêt de mort que je venais de prononcer contre Ninive! Mais, dites-moi, Prophète, pensez-vous que je puisse résister au cri de tout un peuple qui me demande grace : *Ego non parcam Ninivæ civitati magnæ*[4]? Je sais qu'il y en a de bien criminels; mais j'en vois aussi beaucoup exempts de crimes : les uns sont indignes, mais les autres n'ont pas besoin de pardon ; cependant ils en font leur intérêt commun. Dans ce mélange confus d'innocens et de coupables, je ne les distingue plus, et je leur accorde indifférem-

[1] II Par., VII, 16. — [2] Ibid., 15. — [3] Matth., XVIII, 19. — [4] Jon., IV.

ment à tous le salut qu'ils désirent : *In qua sunt qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram.*

Ah! ce n'est pas sans mystère, remarque saint Chrysostôme, que le Seigneur allègue pour raison de son extrême facilité à pardonner, le nombre et l'union de ceux qui le prient : *Non abs re amplum populi numerum proponit.* C'est pour nous marquer, dit ce Père, que de toutes les prières la plus sûre et la plus puissante auprès de lui est celle qui se fait en commun ; où le fort porte le faible ; où le souverain se joint au peuple ; où le laïque s'unit avec le prêtre, et où le juste absout, pour ainsi dire, le coupable : *Ut intelligas plurimum pollere orationem quæ cum consensu agitur.* Quand nous prions Dieu en particulier hors de nos églises, hélas! qui de nous peut se flatter que ses prières lui soient agréables? mais dans ces saints lieux consacrés par les pieux gémissemens de tant de colombes innocentes, par les chastes soupirs de tant d'ames justes et ferventes, par les précieuses offrandes de tant de mains pures et saintes, votre voix mêlée à leurs accens entre dans leur concert; vos vœux associés à leurs désirs, se trouvent de poids devant Dieu, et votre encens confondu dans leurs parfums, en prend l'odeur agréable. Seul, vous pourriez n'être pas du moins si tôt écouté ; mais ici votre heureuse alliance vous met à couvert de tout refus, et selon la promesse faite à David, vous trouverez toujours grace dans la compagnie des élus : *Et erit anima tua custodita quasi in fasciculo viventium* [1].

De quels trésors se privent donc ceux qui s'absentent de nos églises, dans le temps que le commun des fidèles s'y rassemble pour prier? Ont-ils droit après cela de se plaindre que leurs prières particulières sont sans succès et sans fruit? Ah! ce n'est point à la voix de Josué seul que tombent les murs de l'infidèle Jéricho ; c'est au bruit éclatant des trompettes des lévites et aux cris perçans de tout un peuple animé de l'esprit de Dieu : *Populo vociferante et clangentibus tubis* [2]. C'est en entrant dans le temple pour y prier en commun que Pierre et Jean guérissent le paralytique abandonné : *Ascendebant in templum ad horam orationis* [3]. C'est à la sollicitation de toute l'église suppliante que l'Ange du Seigneur vient briser les liens du prince des Apôtres captif et le mettre en liberté : *Oratio fiebat sine intermissione ab ecclesia pro eo* [4]. C'est dans les saintes ferveurs d'une prière bien unie que le Saint-Esprit descend visi-

[1] I Reg., xxv, 29. — [2] Jos, vi, 20. — [3] Act, iii, 1. — [4] Ibid., xii, 5.

blement dans le cénacle sur les disciples assemblés : *Et erant perseverantes unanimiter in oratione* [1].

Mais à quoi bon tous ces exemples? A des Chrétiens celui de Jésus-Christ suffit. Cet Homme-Dieu connaissait sans doute mieux que personne le véritable lieu de la prière : aussi est-ce une des premières leçons qu'il nous a voulu donner. Si, dès la plus tendre enfance, ce Dieu caché abandonne sa chère retraite, dépositaire de ses larmes et de ses soupirs, c'est pour venir souvent les offrir à son père dans le temple de Jérusalem : *Ibat per omnes annos in Jerusalem* [2]. S'il dérobe pour un temps aux tuteurs de sa jeunesse son aimable présence, où la leur rend-il? dans le temple : *Invenerunt illum in templo* [3]. Le temple, dans la suite de sa vie, ne fut-il pas sa demeure la plus ordinaire : *Quotidie eram in templo* [3]. Ah! Chrétiens, Jésus prêt de finir le cours de sa mission laborieuse, en compte les jours par le nombre de ceux qu'il a passés dans la maison de son père; et vous, bientôt peut être au terme d'une vie toute inutile, à peine en compteriez-vous les semaines par vos courtes et rapides apparitions dans la maison de votre Dieu. Joseph et Marie sevrés de leur Sauveur, ne le recouvrent que dans le temple; et vous vous flattez de pouvoir le trouver ailleurs! Ni la faiblesse de l'âge, ni l'éloignement des lieux, ni la fatigue d'un pénible voyage n'empêchent point l'Enfant Jésus de venir aux solennités publiques, et le moindre prétexte suffit pour vous en dispenser sans scrupule? Etes-vous donc plus saintement occupés que le Sauveur du monde, ou plus privilégiés que Joseph et Marie, plus intimement unis à Dieu que l'Homme-Dieu?

Non sans doute : ce qui vous éloigne de nos églises, ce n'est ni la sainteté de vos occupations, hors de l'église presque toutes mondaines : ni l'excellence de vos priviléges, en avez-vous de plus glorieux que de pouvoir entrer en société de prières avec les justes et les saints sur la terre? ni l'attachement à prier en secret, selon le conseil de l'Evangile : puisque ce secret si fort recommandé, dit saint Ambroise, n'est autre chose que le secret et la solitude du cœur : *Orationis cubiculum ubique tecum est, ubique secretum.*

Mais c'est précisément le dégoût de la prière publique : sa longueur vous ennuie, parce qu'elle fixe votre légèreté; son heure vous incommode, parce qu'elle dérange vos plaisirs; sa solennité vous touche peu, parce qu'elle vous confond avec le peuple; sa régularité vous rebute, parce que vous voulez être singulier en

[1] Act., I, 4. — [2] Luc., II, 41. — [3] Ibid., II, 9. — [4] Marc., XIV, 49.

tout, jusque dans la piété. Eh ! à quoi la réduisez-vous donc cette piété prétendue? à quelques courtes prières réitérées par coutume; à quelques messes entendues avec précipitation ; à quelques pieux discours écoutés par hasard ou par curiosité; après quoi vous disparaissez de nos églises, sans songer qu'elles sont par excellence des maisons d'oraison, *domus orationis*, parce que les prières y sont d'autant plus efficaces qu'elles y sont plus unies: premier avantage dont vous vous privez.

Pour prier avec fruit, dites-vous, il faut prier avec dévotion; et le véritable lieu d'oraison est celui où notre cœur se trouve plus attendri, et notre esprit moins distrait. Il est vrai, Chrétiens auditeurs mais où trouver plus d'objets capables de faire naître de saintes pensées et de pieuses affections que dans nos églises? Là, si vous voulez votre attention ne peut languir, parce que tout la soutient et la recueille; là, votre imagination peut difficilement s'égarer, parce que tout la fixe et la rappelle; là, vos saintes affections ne sauraient tarir, parce que tout les excite et les produit; en un mot, tout vous parle ici, tout vous fait souvenir, tout vous entretient de Dieu; et ses vives lumières y sont plus répandues, plus sensibles et plus touchantes.

A peine êtes-vous entrés dans ces augustes lieux que les fonts sacrés du baptême ou du moins cette eau mystérieuse qui en est l'image, retracent à votre vue le premier élément de votre foi. Pouvez-vous tremper votre main dans cette piscine salutaire, sans songer au bain miraculeux d'où vous sortîtes autrefois si innocent et si pur? Ces gouttes bénites dont vous arrosez votre tête ne vous font-elles point penser à celles qui purifièrent alors votre cœur? La croix dont vous armez votre front ne vous fait-elle point souvenir de l'alliance que vous fîtes avec elle, le premier jour que vous entrâtes dans l'Eglise, pour y renoncer au démon, au monde et à la chair? C'est dans ce berceau, pouvez-vous dire (à la vue de cette fontaine de grace), c'est dans ce sacré berceau où j'ai reçu avec le premier souffle de l'Esprit-Saint les prémices d'une vie chrétienne. Hélas ! qu'avais-je fait à Dieu pour y prendre naissance plutôt que tant d'autres qu'il a laissés ensevelis dans les ombres de la mort et du péché? Ici les Anges ont applaudi à mes premiers soupirs; ici les fidèles ont répondu pour moi; ici mon nom fut écrit dans le livre de vie; on y conserve encore mes promesses, et elles me seront produites un jour pour mon salut ou pour ma perte. Quel fonds inépuisable de saintes réflexions et de pieux

sentimens, dès les premières démarches que vous faites dans nos églises!

A chaque pas nouvelle instruction. Ici les chaires de l'Evangile se présentent à vous avec les vérités que vous y avez entendues en public; là, les tribunaux de la pénitence avec les larmes que vous y avez répandues en secret; les unes vous avertissent de ce que vous devriez être et de ce que vous n'êtes pas; les autres de ce que vous étiez autrefois et de ce que peut-être vous êtes encore; celles-ci vous reprochent vos égaremens, ceux-là vous offrent un prompt asile; les unes et les autres vous menacent, si vous ne profitez de leur secours, de vous reproduire un jour les ministres qui y président, non plus comme vos médecins et vos guides, mais comme les témoins et les juges du mépris ou de l'abus que vous aurez fait de la parole et du sang d'un Dieu. Que de sujets de retour sur vous-mêmes! quelle ample matière aux plus sérieuses et aux plus profondes méditations!

A mesure que vous approchez des saints autels, les objets deviennent plus touchans. Le trône de l'Agneau où vous l'avez vu si souvent monter en triomphe; la sainte Table où il vous a nourri tant de fois de son corps et de son sang; les sacrés tabernacles où il vous attend durant la vie, et dont il est toujours prêt de sortir pour venir vous fortifier à la mort; tous ces jours consolans sous lesquels un Dieu se montre, jettent dans une ame fidèle une abondance de lumière et d'onction.

Mais que dis-je? ici tout est onction, tout est lumière. Si vous regardez la terre, elle couvre souvent tout ce qui reste ici-bas des personnes qui vous furent autrefois les plus chères. Leurs cendres muettes semblent solliciter vos prières et vous inviter à contribuer à leur repos. Vous lisez sans peine sur leurs tombes la fragilité de la vie où elles vous ont laissé pour un temps, et l'importance de l'éternité où vous devez bientôt les rejoindre pour toujours.

Si vous levez les yeux, les ossemens sacrés des saints et leurs précieuses reliques exposées à la vénération du public, l'éclat qui les environne, faible rayon de la gloire dont ils brillent dans les cieux, la pompe toujours nouvelle de leurs fêtes, tout cela ne semble-t-il pas vous dire: c'est ainsi que sont honorés les amis du Seigneur; ils ont été ce que vous êtes devant les hommes, et vous pouvez être ce qu'ils sont devant Dieu.

Ce ne sont pas là des réflexions bien recherchées, elles sont à la portée de tous les esprits, et naissent naturellement de tous les objets qui frappent ici nos sens. Mais hélas! ne sont-ce pas ces objets

trop présens et ces réflexions trop sensibles qui vous éloignent de nos églises, et qui vous font regarder les visites de ces saints lieux comme des heures pour vous d'un pénible martyre? Vous ne manquez pas de piété, je le veux croire ; vous élevez de temps en temps votre esprit à Dieu, je n'ai pas de peine à me le persuader ; vous réfléchissez volontiers sur vos devoirs et vous pensez à votre salut, cela se peut encore ; mais vous êtes bien aises d'y penser d'une manière plus douce, plus légère, et qui vous laisse, si j'ose ainsi m'exprimer, dans une entière neutralité. Tout appareil touchant, tout langage pathétique, tout objet capable d'émouvoir n'est pas du goût de votre dévotion, disons mieux, de votre lâcheté. Pour cela vous évitez ces saints lieux qui renferment l'Auteur de la grace, et où la grace a coutume de triompher. Semblables, permettez-moi cette comparaison, quoiqu'un peu forte, semblables à ces infortunés dont parle si souvent l'Histoire ecclésiastique, qui, possédés d'un esprit opiniâtre et malin, souffraient tant qu'on voulait hors de l'église les conjurations et les exorcismes ; mais qui faisaient les plus violens efforts quand on voulait les traîner au pied des autels, lieux ordinaires de leur délivrance. Tel est à peu près votre état. Aveugles volontaires, vous n'approchez qu'à regret du centre des lumières divines, qui se trouvent ici plus répandues, plus sensibles et plus touchantes : second avantage que vous vous refusez.

J'ajoute enfin que les secours sont ici plus abondans, parce qu'ils y sont puisés dans leur source ; je m'explique. J'appelle ici secours, outre les sacremens, tous les moyens de salut que la foi nous propose, et auxquels l'Eglise nous invite. Tels sont l'assistance des Anges, l'intercession des saints, l'application des indulgences ; secours que l'hérésie par ses captieuses subtilités, l'impiété par ses froides railleries, l'indévotion par sa lâche indifférence, travaillent de concert à rendre inutiles ; mais secours que la religion soumise et fervente des vrais fidèles, estimera, chérira, conservera toujours. Or, je dis que tous ces précieux canaux de grace se trouvent ic réunis comme dans leur source commune.

Et d'abord qui peut douter, dit Saint Grégoire, que les Anges ne fassent leur demeure ordinaire où Jésus-Christ a fixé son aimable séjour? Si, selon l'oracle du Sauveur même, quelque part que soit le corps, les aigles s'y rassemblent, quel corps plus précieux que celui d'un Homme-Dieu ? quels aigles plus éclairés que les esprits bienheureux ?

Si les Anges empressés visitaient autrefois successivement la

terre où reposait le patriarche Jacob, laisseraient-ils déserte celle où le Fils de Dieu repose? Si les séraphins, au rapport d'Isaïe, faisaient retentir jour et nuit le temple de Jérusalem de leurs chants mélodieux, demeureraient-ils muets dans les nôtres, qui par la présence d'un Dieu sont devenus pour eux de nouveaux cieux? Si ces princes du ciel se trouvèrent en si grand nombre aux environs de l'étable de Bethléem et à la crèche de Jésus naissant, abandonneraient-ils nos autels où Jésus-Christ renaît plusieurs fois le jour ?

Quel avantage donc pour nous, en rentrant dans ces saints lieux, de nous mêler aux esprits les plus purs, de faire partie de la cour du roi de gloire, et de lui pouvoir dire avec bien plus de raison que David : Seigneur, je vous adore, je chante vos louanges, je bénis votre nom dans la compagnie des Anges: *In conspectu Angelorum psallam tibi* [1]. Partout ailleurs je puis bien me flatter d'en avoir près de moi quelqu'un pour veiller à ma garde; mais qui peut ici compter tous ceux qui vous environnent? *Millia millium ministrabant ei* [2]. Dans les autres lieux je suis leur pupille, dans celui-ci je deviens leur associé. Là, je reçois en particulier leurs remontrances charitables; ici ils souscrivent tous ensemble à mes humbles requêtes; et si chacun de nous par ses pieux désirs fournit quelque grain d'encens au parfum qui brûle sur l'autel, ce sont les Anges, dit saint Jean, qui en font le sacré mélange, qui l'allument et qui le purifient, qui en font monter l'odeur jusqu'au ciel: *Ascendit fumus incensorum de manu Angeli* [3]. En un mot, c'est une vérité que saint Chrysostôme répétait sans cesse : témoin lui-même plus d'une fois de ce charmant spectacle, mais témoin qu'on ne peut accuser ni de pieuse rêverie ni de faible crédulité. Souvent, disait ce Père, pour tout un grand peuple il n'y a qu'un seul prêtre à l'autel; mais fussiez-vous seul dans l'église avec Jésus-Christ, des millions d'Anges vous accompagnent et vous font escorte : *Omnes Angeli pro te legationem obeunt.* Où trouver ailleurs une assistance plus sûre et plus nombreuse de ces bienheureux esprits?

J'en dis autant des saints que l'on invoque. Nul fidèle ne peut douter que partout ces amis de Dieu n'écoutent nos prières et ne les offrent à sa divine majesté; mais il faut convenir qu'il est certains lieux où ces puissans protecteurs nous écoutent et nous protégent mieux; et ce sont sans doute ceux où leurs corps reposent en

[1] Ps. CXXXVII, 1. — [2] Dan., VII, 10. — [3] Apoc., VIII, 4.

attendant leur heureuse immortalité, ou qui sont consacrés au Seigneur sous leurs noms et sous leurs auspices. Vérité qu'il a plu à Dieu d'attester par des miracles fréquens et authentiques, que la plus défiante incrédulité ne peut démentir sans s'inscrire en faux contre la plus vénérable antiquité. Car il faudrait dire, par exemple, que les merveilles opérées par l'intercession de deux saints martyrs, à la dédicace de l'église Ambroisienne, en présence de tout le peuple de Milan; que les guérisons faites dans le temple d'Hippone, devant les reliques du premier de nos martyrs; que tant d'autres faits également miraculeux, dont les monumens antiques décorent nos sanctuaires et parlent en leur faveur, sont autant de fables publiques inventées à plaisir; que saint Ambroise, saint Augustin et les autres saints Pères, qui les rapportent comme témoins oculaires, sont des imposteurs; que les infidèles, les hérétiques, les esprits forts de ce temps-là, qui avaient autant et plus d'intérêt que ceux de nos jours à les détruire, et qui n'ont osé les contredire, étaient tous des prévaricateurs ou des imbécilles: or, c'est ce que nul homme sensé n'aura le front d'avancer. Il est donc vrai, Chrétiens, que c'est dans nos temples où, par une possession autorisée du ciel, les saints font le plus sentir leur pouvoir auprès de Dieu, et que c'est là par conséquent plus que partout ailleurs où l'on doit venir avec confiance implorer leur secours, briguer leurs suffrages, solliciter leur intercession...

J'ai vu, dit saint Jean, j'ai vu les ames de ceux dont la mort a été précieuse devant Dieu: *Vidi animas interfectorum propter Verbum Dei*[1]. Et où les avez-vous vues, disciple bien aimé? Je les ai vues placées sous l'autel: *Vidi subtus altare.* Et que font-elles en ce saint lieu? Je les ai entendues crier d'un commun accord: Jusqu'à quand serez-vous, Seigneur, sans tirer raison de notre sang? *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum?* Eh! quelle raison, demande saint Augustin, prétendent-elles que le Seigneur en tire? Celle qui le leur a fait verser et pour laquelle elles voudraient le verser encore: notre conversion et notre salut. Voilà la vengeance que demandent les saints, dit saint Augustin. Si près de Jésus immolé pour le salut des hommes, la voix des serviteurs s'accorde avec celle du maître; et leur sang ne demande point vengeance où celui du Sauveur crie incessamment miséricorde: *Nec immerito illic vindictam sanguinis postulant, ubi etiam pro peccatoribus Christi sanguis effunditur.* (Le P. Segaud.)

[1] Apoc., vi, 9.

Péroraison.

Ressuscitez, Seigneur, dans le Christianisme cet esprit de zèle et de ferveur. Faites que vos temples ne soient plus ni déserts ni profanés. Que chacun de nous puisse dire tous les jours de sa vie avec votre saint Prophète : Je reverrai donc votre demeure, ô mon Dieu : *Introibo in domum tuam* [1] ; et, pénétré d'un religieux respect, je vous adorerai encore dans votre temple : *Adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo* [2]. Non, je ne rentrerai point dans ma maison, je ne reverrai point le séjour de mon repos, je n'abandonnerai point mes yeux au sommeil que je n'aie visité le lieu où a pu se resserrer celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir : *Donec inveniam locum Domino* [3]. Que vos tabernacles, Dieu des vertus, sont aimables ! Mon cœur languit et soupire dans l'impatience de les revoir : *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* [4]. Je suis charmé de leur beauté : *Dilexi decorem domus tuæ* [5] ; et j'estime un seul jour passé dans leur enceinte plus que mille autres dans le palais des grands : *Melior est dies una in atriis tuis super millia* [6]. Qu'heureux sont ceux que leur divin ministère attache à ces paisibles retraites ! *Beati qui habitant in domo tua* [7]. Rien n'est égal, Seigneur, à la douceur qu'on respire au pied de vos saints autels : *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus* [8]. Puissions-nous n'en être jamais séparés de cœur, d'esprit, de corps même, jusqu'à ce que nous soyons transférés dans les tabernacles éternels, où nous conduise le Père, etc. (Le même.)

[1] Ps. v, 8. — [2] Ibid. 8. — [3] Ibid. cxxxi, 5. — [4] Ibid. lxxxiii, 3. — [5] Ibid. xxv, 8. — [6] Ibid. lxxxiii, 11. — [7] Ibid. 5. — [8] Ibid. 4.

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

EXORDE.

Domus mea domus orationis vocabitur : vos autem fecistis illam speluncam latronum.

Ma maison doit être une maison de prière, et vous en avez fait une retraite de brigands. (*Matth.*, xxi, 13.)

Fatale condition de l'homme sur la terre! Rien de si grand, de si auguste que le temps ou l'habitude ne dégradent à ses yeux. Insensiblement, et presque sans nous en apercevoir, nous passons du respect au mépris, du culte à la profanation. En vain l'intervalle qui les sépare nous paraît immense, insurmontable, tout cède à notre perversité; et ce vice de notre nature a étendu son empire jusque sur la religion, sur ce qu'elle a de plus saint, de plus sacré, l'autel et la maison de Dieu même.

D'abord simple et sans art, elle n'était, entre les mains des premiers hommes et des Patriarches, qu'un autel rustique qu'ils dressaient à la hâte, tantôt à l'ombre des bois, tantôt au bord d'un fleuve; et là, sans autre temple qu'un berceau de feuillage, sans autre appareil que les grottes des rochers, ils présentaient à l'Auteur de la nature les offrandes d'un cœur innocent et fidèle.

Plus riche ensuite et plus brillante, elle parut dans les camps d'Israël sous la figure de cette arche majestueuse qui marchait à la tête des bataillons de la nation sainte, ou, portée avec pompe au bruit des trompettes et des chars des lévites, elle présidait à leurs marches et à leur repos, au combat et à la victoire, à leurs fêtes et à leurs travaux.

Plus grande encore et plus superbe avec les rois d'Israël, elle devint, sous le règne de Salomon, ce temple célèbre, la gloire de la nation et la merveille du monde. Alors, comme si elle eût perdu en respect ce qu'elle avait acquis en richesses, en splendeur, elle commença à éprouver de la part de ses adorateurs l'irrévérence et la profanation. Israël passa de la crainte pour le sanctuaire

au mépris et au sacrilége, et cent Prophètes qui tonnèrent à ses oreilles ne purent arrêter la licence ni réprimer les prévaricateurs.

Enfin, plus sainte et plus auguste, elle s'est vue parmi les Chrétiens, d'abord errante et fugitive sous le règne des persécutions, réduite aux antres et aux cavernes de la terre, où fuyant l'œil jaloux des tyrans, les premiers fidèles confièrent au silence et à la nuit le secret des saints mystères; bientôt plus triomphante et plus multipliée que jamais, appelée des déserts dans les villes et dans les palais des rois, dotée par les princes, embellie par les libéralités des peuples, disons aussi, plus chérie et plus respectée que jamais, ce fut là comme son dernier période; et tombée enfin du faîte des grandeurs, elle a vu son opprobre succéder à sa gloire, et avec le temps elle est devenue le premier objet de nos outrages, le théâtre du scandale. Heureuse encore dans sa chute, si le zèle des ministres pouvait réprimer une partie du désordre et arrêter un mal d'autant plus rapide dans ses progrès, qu'il semble en effet que, de tous nos outrages contre la Divinité, l'irrévérence dans le lieu saint est le seul dont nous ne connaissions pas l'énormité. En vain les lois du prince sont venues au secours de la religion; trop faible barrière que la licence n'a pas plus respectée; on a bravé également les lois divines et les lois humaines; et à voir l'indifférence avec laquelle nous traitons la maison du Seigneur, on dirait que nous n'avons plus d'idée de sa grandeur, que nous n'en regardons plus le respect comme un devoir ni la profanation comme un crime. Il est donc bien important, Chrétiens, de dissiper votre ignorance et de ranimer votre foi sur ce grand objet de la religion. Dans ce dessein, je me suis proposé d'envisager la maison du Seigneur dans toute son étendue, et je vous dis en deux mots, qui vont faire le partage de cette instruction: Voyez ce que sont les temples en général par rapport à Dieu et à la religion; voyez ce que sont les temples en particulier par rapport aux hommes et à nous-mêmes. La première partie, en vous découvrant toute la majesté du sanctuaire, vous fera connaître toute l'énormité du péché de scandale dans le lieu saint. La seconde, en vous faisant connaître les rapports particuliers entre les hommes et les temples, vous montrera quelle est la nature du culte, de la dévotion que nous devons aux lieux saints. En deux mots, jusqu'où va l'énormité du crime de profanation; jusqu'où doit aller la grandeur du respect envers les temples; c'est tout ce que je me propose. Implorons, etc. (CAMBACÉRÈS, *Sur le Respect pour les temples.*)

Énormité du crime de profanation des temples.

Que sont-ils par rapport à Dieu, les temples qui lui ont été consacrés ? Ils sont le trône de sa gloire, le théâtre de ses miséricordes et le triomphe de la religion. Je me représente la maison du Seigneur sous ces différens point de vue, et j'en conclus que l'irrévérence dans le lieu saint renferme donc un double attentat. Premièrement, par rapport à Dieu, c'est un péché de révolte et d'ingratitude, puisqu'il attaque tout à la fois et sa grandeur et sa bonté. Secondement, par rapport à la religion, c'est un péché, pour ainsi dire, d'apostasie et en quelque sorte l'œuvre du démon, puisqu'il tend à démentir la religion qu'on professe et à la détruire. Approfondissons ces deux vérités : peut-être, pour être moins commun, ne manque-t-il à ce désordre que d'être mieux connu.

Péché d'irrévérence dans le lieu saint, péché de révolte et d'ingratitude qui attaque à la fois et la grandeur et la bonté de Dieu.

Le Prophète, voulant nous donner une haute idée de la grandeur de Dieu, se le représente faisant sa résidence sur les autels que les hommes lui ont dressés; il ne trouve point d'image plus propre à nous retracer la grandeur du souverain Etre; et ne pouvant suffire à exprimer ses transports, il s'écrie : Le Seigneur est dans son saint temple, que la terre se taise en sa présence : *Deus in templo sancto suo, sileat a facie ejus omnis terra.*

En effet, remarque saint Ambroise, expliquant ces paroles du Prophète, qu'avons-nous prétendu faire en construisant des temples au Dieu du ciel ? Etait-ce seulement pour chanter ses louanges, pour lui adresser vos vœux et vos prières ? Partout vous pouvez remplir ce devoir ; vos maisons sont un sanctuaire où vous pouvez prier ; votre cœur un autel où vous pouvez sacrifier. Etait-ce pour nous rappeler simplement l'idée et le souvenir d'un Etre-Suprême ? toute la nature, tous ses ouvrages célèbrent sa gloire ; et pour rappeler sa mémoire, faut-il à Dieu d'autres voix que le concert de toutes les créatures ? L'univers est son temple et l'homme en est le prêtre. Si l'homme, continue le saint docteur, n'eût pas été ingrat et rebelle, le spectacle de tant de merveilles aurait suffi à lui rappeler ses devoirs envers son Dieu ; et l'aurore chaque jour ouvrant sa carrière brillante ; les fleuves, sans tarir, tombant des montagnes et serpentant dans les plaines, l'azur du firmament, l'émail des prairies, les trésors des moissons ; tout, depuis le cèdre superbe jusqu'à l'arbrisseau des vallées, depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte rampant sous l'herbe, eût été pour l'homme

une source continuelle d'adoration et de louange envers l'Etre-Suprême. Mais devenu insensible à des miracles chaque jour renaissans, plongé dans le sommeil de l'indifférence au milieu de tant de merveilles, et les astres n'annonçant plus à l'homme ingrat la gloire de leur auteur, il a fallu appeler l'art au secours de la nature, et que le nom de Dieu effacé de son cœur parût gravé sur le frontispice des temples; que chaque jour, à chaque instant, on y entonnât publiquement des hymnes et des cantiques, pour le ramener malgré lui au culte qu'il doit à la Divinité, ranimer sa reconnaissance et confondre son ingratitude. La gloire du Dieu du ciel publiée, reconnue, attestée dans ses temples sur la terre; voilà donc le vœu de tous les peuples, l'intention de tous les hommes, le but de la religion; et c'est dans cette pensée que le Prophète, frappé d'une juste admiration, ordonne à l'univers de se taire devant lui: *Sileat a facie ejus omnis terra.*

Je m'en tiens donc à cette idée, et, pour la mettre dans tout son jour, je reprends: *Deus in templo sancto suo*, Dieu dans son saint temple; c'est-à-dire que le temple et l'autel sont comme un pacte et un engagement réciproque entre Dieu et ses créatures; Dieu, qui a promis de résider et d'habiter avec les enfans des hommes sur la terre, d'y faire sa demeure jusqu'à la consommation des siècles; et les créatures qui, pour reconnaître une faveur aussi insigne, ont promis de regarder à jamais le sanctuaire comme un lieu de terreur et de majesté, dont elles relèveraient la gloire par l'appareil du culte et l'assiduité de leurs hommages. Pourquoi? parce que, quoique Dieu soit partout, Dieu n'est nulle part plus grand pour l'homme que là où il a consenti à recevoir les vœux et les adorations des hommes: parce que ce n'est pas tout de l'hommage de l'esprit; ce n'est pas tout que d'honorer Dieu du fond du cœur: l'homme est esprit et corps: ces deux puissances doivent à Dieu leurs hommages; l'esprit par la pensée, le corps par le culte extérieur. Une religion toute de spéculation, une religion qui n'existerait que dans l'esprit, serait bientôt comme si elle n'existait point. Ce n'est pas Dieu, sans doute, qui a besoin de nos adorations: c'est nous qui avons besoin de l'adorer; il n'a pas choisi le peuple à cause du temple; il a choisi, au contraire, le temple à cause du peuple, à cause de notre nature faible et légère, qui a besoin qu'on la rappelle sans cesse à ses devoirs par des signes extérieurs. Une religion qui n'aurait ni temples, ni autels, ni cérémonies, ni sacrifices, ni exercices, ni prières publiques, une religion sans culte, serait comme un fantôme sans force, un corps

sans ames, ou une ame sans vie et sans action : il faut parler aux sens pour toucher le cœur et ranimer le sentiment. Que deviendrait l'amitié sans le commerce continuel avec ses amis? l'amour filial, sans les démonstrations extérieures de respect et de tendresse pour nos pères? Et un roi, un maître, seraient-ils bien satisfaits de leurs sujets, de leurs serviteurs, si, contens de les honorer par la pensée, ils ne paraissaient jamais à leur cour et au pied du trône? L'autel et le temple sont la cour et le trône du Roi des rois : il remplit par sa présence le ciel, la terre, les mers; mais c'est dans son sanctuaire qu'il exige notre présence, et qu'elle est nécessaire pour remplir tous nos devoirs aux yeux de Dieu et des hommes. Point d'amour, en un mot, point de respect, s'ils ne se manifestent à l'extérieur; de même point de Dieu sans religion, point de religion sans culte; point de culte sans autel, point d'autel sans adorateurs; point d'adorateurs parfaits, si le corps et l'ame, si toutes les puissances de notre être ne parlent sans cesse à l'Être-Suprême, ne se prosternent, ne s'anéantissent devant l'Être-Suprême. Et de là ce concours de tous les états, de toutes les conditions; ce mélange de grands et de petits, de riches et de pauvres, qui tous par leurs humiliations viennent dans la maison du Seigneur reconnaître sa grandeur et leur propre néant. Là, confondus avec leurs sujets, les rois même déposent le faste du trône; et prosternés à ses pieds, les maîtres de la terre rentrent dans la poussière.

Deus in templo, Dieu dans son temple; c'est-à-dire l'autel dressé par les mains des hommes devenu le tabernacle de la Divinité, et comme l'image du ciel sur la terre, d'où se répandent et ses bienfaits et ses châtimens. C'est ici, disait le Seigneur, par la bouche du plus sage des rois, que vous viendrez me demander, et l'abondance pour vos villes, et la pluie pour vos campages, et le triomphe sur vos ennemis, pour montrer que c'est de moi que vous tenez tous ces biens : vous viendrez dans mon sanctuaire me présenter, chaque saison, les prémices de tous les fruits de la terre, et après le combat me consacrer les dépouilles des nations vaincues; car c'est moi, continue le Seigneur, qui ai choisi ce lieu, afin que mon nom y soit éternellement glorifié : *Elegi enim et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum.* Ainsi, de tous les biens et de tous les maux que sa providence nous envoie, il a voulu que son temple en fût regardé comme la cause et la source. C'est d'ici que partent et les rosées fécondes qui enfantent les moissons, et la stérilité qui ravage les campagnes; d'ici, qu'il ôte et qu'il donne les couronnes, qu'il envoie dans les armées la

défaite ou la victoire, qu'il effraie la terre et qu'il la rassure, qu'il sauve et qu'il punit, et que partent à la fois et les graces de son amour et les foudres de sa colère. Et de là ce concert de louanges publiques, ces solennelles actions de graces pour le gain des batailles, pour le salut et la prospérité des empires ; et ces étendards, ces dépouilles sanglantes, qui suspendues aux voûtes sacrées comme autant de trophées attestent qu'ici réside la gloire du Dieu des armées : enfin, cet empressement des peuples dans des temps de calamité, ce redoublement de zèle et de ferveur qui les conduit tremblans au pied de l'autel, pour conjurer le ciel et détourner la tempête.

Deus in templo, Dieu dans son temple; c'est-à-dire qu'il est le seul grand et le seul Seigneur ; partout ailleurs on peut distinguer, on peut compter parmi les hommes différens degrés de conditions : l'un est maître, et l'autre est esclave; l'un foule à ses pieds l'or et la pourpre, l'autre obscur et caché coule ses jours dans l'humiliation et la misère; l'un est traîné dans un char superbe, l'autre rampe dans la poussière ; ici, plus d'acception de personnes, tous les rangs sont humiliés et confondus; et, tandis que les palais fastueux des riches s'élèvent de toutes parts comme autant de remparts qui les séparent des autres hommes, le palais de la Divinité, la maison de Dieu s'élève au milieu de tous ces édifices de vanité, comme un monument qui rappelle les hommes à leur première égalité. Paraissez, tristes victimes de la honte et de l'indigence, pauvres dégradés par le mépris et la bassesse de votre état; venez, auprès de votre Dieu, reprendre vos droits et votre rang; en vain les barrières insultantes du luxe et de l'orgueil vous séparent de vos frères; exclus avec dédain des maisons des autres hommes, le Seigneur vous appelle dans la sienne : ici tous sont égaux, et le riche dans la maison de Dieu n'a, comme le Lazare, que le privilége de fouler aux pieds la cendre de ses pères, d'y avoir son maître et d'y reconnaître sa dernière fin : *Simul in unum dives et pauper.* Là, Machabée triomphant vient déposer l'orgueil de la victoire, et le héros, le foudre de la guerre, n'est plus qu'un simple Israélite. Là, Théodose humilié, confondu, n'est plus qu'un pécheur, qui couvre son diadème sous la cendre: et le pénitent a effacé le monarque : au pied de l'autel enfin disparaissent toutes les grandeurs de la terre, et le temple renferme tout à la fois, et le trône de la grandeur de Dieu, et le tombeau de l'orgueil de l'homme.

Deus in templo, Dieu dans son temple; et quel Dieu? Serait-ce

ce Dieu jaloux dans l'ancienne Loi et de sa grandeur et des lieux qu'il avait honorés de sa présence? Moïse lui demande d'être une fois le témoin de sa gloire : Si je vous l'accordais, lui répondit le Seigneur, vous mourriez sur-le-champ; nul mortel ne verra ma gloire et vivra. Et tout ce que put obtenir le saint législateur, ce fut de voir à travers la fente du rocher, passer avec rapidité la nuée qui couvrait la majesté divine, et qui, se dissipant par degrés, laissa apercevoir de loin la trace du Seigneur et comme le crépuscule de sa gloire. Serait-ce ce Dieu terrible, qui, dans cette arche célèbre, où il rendait ses oracles, était environné de barrières impénétrables qui le séparaient de son peuple; où le pontife lui-même n'approchait qu'une seule fois du Saint des saints; où la foudre grondait sans cesse autour du propitiatoire, et couvrait de nuages et d'éclairs la célébration des saints mystères? Faibles emblèmes, ombres légères, disparaissez devant la grandeur de nos temples, que ce même Dieu honore d'une présence, non rapide et passagère, mais permanente et, pour ainsi dire, éternelle : où ses Anges n'ont pas comme autrefois le pouvoir de le représenter et de parler en son nom; mais où prosternées elles-mêmes, les puissances du ciel se tiennent dans la frayeur et le respect; au pied du tabernacle de la nouvelle alliance, les chérubins, enfermés dans la nuée mystérieuse, courbent leurs têtes enflammées, que sera-ce donc des hommes et des créatures? Qu'ils se taisent, s'écrie le Prophète accablé par la grandeur du spectacle, que la terre entière garde le silence : *Sileat a facie ejus omnis terra.* Que fait donc le Chrétien profanateur et sacrilége qui porte l'audace et l'indécence jusque dans le sanctuaire? Il ne dit pas comme l'impie, je n'ai point de Dieu, je ne reconnais point de Dieu; mais par une malice réfléchie et profonde qui fait le caractère propre de ce péché, il ne le reconnaît que pour le braver; par ses scandales, il rétracte autant qu'il est en lui les hommages qu'on vient lui rendre; il vient protester seul contre l'esprit de toutes les religions, contre l'usage de tous les siècles, contre l'intention de tous les hommes : tous ont beau s'humilier en sa présence, lui seul ne s'humilie pas; et où Dieu a voulu paraître seul grand et redoutable, c'est là même qu'il ose se montrer l'émule et le rival de la Divinité. On dirait qu'il vient se mesurer avec Dieu même, défier son pouvoir, sa justice, sa vengeance, lui disputer jusqu'à sa gloire et son triomphe. Et comme si ce n'était point assez pour lui d'outrager la Divinité dans ses autres ouvrages, il l'attend sur son trône, l'attaque jusque sur l'autel même, afin de donner plus d'éclat à son insulte. Par consé-

quent, si un outrage augmente à proportion de la sainteté du lieu et de l'audace de celui qui le commet, disons que le profanateur du lieu saint commet un crime unique, qui semble s'accroître, pour ainsi dire, de toute la grandeur de Dieu et de toute la bassesse de l'homme.

Allons plus loin : *Deus in templo*, Dieu dans son temple; et dans quel état, comment y est-il? Prenez garde ; car c'est ici qu'au mépris de sa grandeur, ce péché ajoute le mépris de ses plus grandes bontés. Seigneur, disait Moïse, en parlant à Dieu, si les enfans d'Israël me demandent votre nom et qui vous êtes, que leur dirai-je? Dites-leur, répondit le Seigneur, celui qui est m'a envoyé ; je suis celui qui suis : *Sum qui sum.* Si je n'avais donc qu'à peindre le Dieu de l'univers, cette réponse pourrait me suffire. En effet, partout ailleurs, je découvre sans peine des traces de sa gloire. Si je prends mes ailes dès le matin, dit le Prophète, et que je dirige mon vol jusqu'aux portes de l'aurore, que je plane au haut des airs, ou que je plonge au fond de l'abîme, partout je retrouve, je reconnais le Dieu puissant et terrible, qui semble avoir pris plaisir d'imprimer le caractère de sa grandeur sur tous les ouvrages de ses mains. J'élève mes yeux vers le ciel, et j'y vois le Dieu redoutable qui marche sur les nuages, qui, par la voix de son tonnerre, fait tressaillir les montagnes et secoue les fondemens de la terre. Sur les mers, j'admire avec frayeur le Dieu qui soulève les flots et les puissances de l'abîme, qui vole sur l'aile des vents et des tempêtes. Durant le jour, je révère le Dieu de majesté qui, selon l'expression du Prophète, a fait du soleil son pavillon, qui monte avec fierté sur le trône des airs, et marche à pas de géant du couchant à l'aurore : dans la nuit, j'admire le Dieu encore plus magnifique qui déploie toutes ses richesses sur la voûte des cieux, et qui a semé les déserts du firmament d'astres brillans et radieux. Partout enfin je vois celui qui est, par qui tout est, sans qui rien ne peut être : *Sum qui sum.* Revenu de ces pompeux spectacles, enchanté de tant de merveilles, j'entre ensuite dans ses temples, dans sa maison même; quel contraste vient s'offrir à mes yeux! Je ne vois, pour ainsi dire, que le Dieu qui n'est plus, le Dieu qui n'est rien, le Dieu qui a cessé d'être. Je n'aperçois qu'un extérieur simple et souvent négligé, partout la solitude et le silence; une faible lumière me conduit jusque dans son sanctuaire; à peine je rencontre sur mes pas quelques adorateurs; et enfin, sous des voiles grossiers, je découvre l'autel et le trône de ce même Dieu, du Maître du monde. Je m'arrête alors, et saisi d'étonnement, je m'écrie avec plus

de raison que Salomon : *Ergone credibile est ut habit et Deus cum hominibus super terram?* Est-il croyable que ce soit là ce même Dieu, si grand dans ses autres ouvrages, et si humble dans sa maison? Chrétiens, les expressions ici se refusent au sentiment; et le moyen de rendre tout ensemble ce que l'amour de Dieu pour les hommes a de plus touchant, et la religion de plus auguste. Oui, ce n'est donc que pour nous, ce n'est que dans ses temples que le Seigneur a voulu, pour ainsi dire, perdre sa Divinité, et en éclipser l'éclat qui eût étonné nos faibles esprits. Ce n'est qu'ici que, pour se rendre plus accessible, il s'est enveloppé du nuage de l'amour. Sous les symboles du sacrement auguste reposent et son glaive et son tonnerre; sa puissance captive et enchaînée n'éclate pas même contre ceux qui osent la provoquer et de tout le pouvoir d'un Dieu, il semble ne s'être réservé que celui de ne pas le paraître. Qu'est-ce donc, s'écrie saint Bernard, qui doit le plus vous étonner, ou de ce prodige de bonté du côté de Dieu dans nos temples, ou du prodige d'ingratitude et de perfidie qui s'y renouvelle tous les jours de la part des hommes? Non; je me suis trompé, quand je vous ai proposé de juger de l'irrévérence dans le lieu saint par la grandeur de Dieu; jugeons-en plutôt par l'anéantissement où il s'y est réduit pour se rapprocher de l'homme : par là nous verrons que, si ce miracle de tendresse et de bonté de la part de Dieu dans nos temples semble surpasser le pouvoir de Dieu même, l'homme qui en abuse pour venir l'outrager de plus près semble aussi se surpasser en audace, et devient lui-même un prodige d'ingratitude.

Disons enfin : *Deus in templo*, Dieu dans son temple; et pourquoi, à quel dessein, à quelle intention y est-il? Pour y recevoir, par l'exercice de la religion, le témoignage de notre croyance : c'est-à-dire que les temples sont l'épreuve du Chrétien, et comme une profession publique de notre foi; par conséquent, le péché qui les profane doit être appelé, en second lieu, un péché d'infidélité et d'apostasie, un péché qui tend à démentir la religion même et à la détruire.

Seigneur, disait le Prophète dans l'amertume de son cœur, ne permettez pas que les nations rivales puissent nous demander avec dérision où est le Dieu que nous adorons : *Ne dicant gentes, ubi est Deus eorum?* Tremblons que nos ennemis dans la foi ne nous fassent la même question. Car, enfin, nous n'en saurions disconvenir; dans ces jours malheureux, la religion, abandonnée dans les actions et la conduite, n'a pas même les discours pour elle; ban-

nie des mœurs, elle n'existe que par ses temples. Autrefois ses ennemis pouvaient, sans nuire à sa gloire, outrager ses autels, perpersécuter ses ministres, immoler ses enfans; victorieuse des persécutions, on la retrouvait toujours dans la vie et les exemples des Chrétiens : invulnérable au milieu des feux et des glaives, tandis que les tyrans croyaient l'ensevelir sous les ruines de ses temples, elle renaissait de ses cendres mêmes; arrachée du sanctuaire, elle allait se réfugier dans le cœur de ses martyrs, et au défaut des autels, elle triomphait sur les échafauds. Aujourd'hui, proscrite dans tous les états, censurée par toutes les bouches, méprisée des grands, trahie par les petits, errante et fugitive, l'autel et le temple, voilà son seul asile et son dernier rempart entre elle et ses ennemis. Si vous la forcez cette barrière; si vous la bravez cette religion jusque sur son trône et dans le lieu saint; si vous n'y paraissez que pour profaner aux yeux de tout un peuple ses solennités, ses mystères, et jeter des pierres de scandale jusque dans le sanctuaire, n'ai-je pas le droit de vous demander : *Ubi est Deus?* êtes-vous Chrétiens? Puis-je croire encore que vous ayez un Dieu? N'est-ce point assez qu'il ne reste plus d'adorateurs à la religion? faut-il encore qu'elle ait à pleurer sur ses temples et à rougir de ses autels?

Et pour vous rendre cette vérité plus sensible, permettez-moi d'appliquer à ce sujet la célèbre vision d'Ezéchiel, lorsque le Seigneur, pour convaincre le Prophète que son peuple n'avait plus de Dieu, le transporta près du temple de Jérusalem, là, pour le rendre spectateur des scandales qui se commettaient dans son sanctuaire : Prophète, lui dit le Seigneur, perce le mur de mon temple du côté qui regarde l'autel : *Fili hominis*, *fode parietem.* Et le Prophète aperçut différentes figures qui représentaient toutes les idoles d'Israël : *Universa idola domus Israel in circuitu.* Ce n'est pas tout, reprit le Seigneur, tourne-toi, et tu verras encore de plus grandes abominations : *Et adhuc conversus videbis abominationes majores.* Et je vis, continue le Prophète, des femmes qui célébraient les fêtes d'Adonis, des hommes qui adoraient le lever du soleil : *Mulieres plangentes Adonidem;* alors le Seigneur lui demanda de prononcer lui-même, et s'il jugeait que la faute de son peuple fût si légère : *Numquid leve est hoc?*

Je suppose donc que, conduit pour la première fois dans un de nos temples, au moment où la solennité semble redoubler le concours et la dévotion; placé au milieu de la multitude de personnes de tous les états et de toutes les conditions, des grands et du peu-

ple, de riches et des pauvres, je suppose que le Seigneur vous dit comme au Prophète : *Fode parietem*, regardez ce qui se passe dans ma maison, et décidez vous-même ce qu'il faut penser de la religion de mon peuple. Sans doute qu'au premier abord vous n'apercevez rien, ce semble, qui n'annonce le lieu du triomphe de la religion ; et à la vue de l'autel dans tout l'appareil du sacrifice, du pontife qui l'offre, de l'ordre des lévites qui l'entourent, du peuple prosterné qui adore, vous reconnaissez sans peine le sanctuaire de la Divinité, et vous prenez déjà tout ce peuple pour un peuple d'adorateurs. Eh bien ! avancez donc encore, et, pour approfondir ce mystère d'iniquité, regardez, examinez, et prononcez vous-même ; qu'apercevez-vous ? Presque à chaque pas l'irréligion, le scandale, assortis pour ainsi dire au rang, à la naissance, et aussi variés que les personnes : *Et videbis abominationes.* Là, c'est une multitude de jeunes mondains peu accoutumés à paraître dans le lieu saint, mais pour qui, à certains jours, le temple et les saints mystères étant au rang des bienséances ou des amusemens, ils y paraissaient plus par désœuvrement que par devoir : ici, ce sont des riches que l'indolence et l'oisiveté ont conduits de leur maison dans celle du Seigneur, et qui, à peine arrivés, annoncent dans leurs regards, dans leur maintien, qu'ils n'y sont que pour tromper l'ennui qui les suit jusqu'au pied de l'autel, où ils sont venus chercher à s'entretenir, moins avec Dieu qu'avec les hommes ; plus loin, voyez une de ces superbes mondaines, l'image de la paresse et de la sensualité qui, à peine arrachée aux douceurs du repos, se traîne avec mollesse jusqu'au pied de l'autel, affecte l'heure la plus commode pour s'y montrer, le lieu le plus propre à être remarquée ; et, assistant ainsi au sacrifice, croit satisfaire au précepte, en satisfaisant sa vanité, et voudrait presque faire d'un acte d'orgueil un acte de piété et de religion ; cette autre qui paraît avec un extérieur religieux, que vous êtes surpris, avec cette apparence de dévotion, de la trouver dans le temple, au moment où s'y rend un monde profane et tumultueux, c'est une mère de famille qui, à la vérité, n'y vient point chercher pour elle les hommages et les regards, mais pour y montrer au public cette jeune idole qui l'accompagne, en attendant l'âge où elle puisse la produire sur le grand théâtre du monde, et pour y essayer, sous les yeux de Dieu, son talent de plaire aux hommes. Enfin, cette multitude bruyante et frivole, dont la contenance fière et hautaine et les regards dédaigneux semblent braver également Dieu et les hommes, ce sont des grands, des puissans du siècle qui, par la pompe

du cortége et le luxe qui les accompagnent jusque dans la maison du Seigneur, annoncent qu'ils y sont moins pour reconnaître sa grandeur que pour y montrer la leur. C'est-à-dire vous voyez ce que le Prophète aperçut dans le temple de Jérusalem, toutes les idoles d'Israël rassemblées dans le lieu saint : *Universa idola Israel in circuitu.*

Après un tel spectacle, vous croyez sans doute l'irréligion parvenue jusqu'à son comble: non, reprend le Seigneur : *Fode parietem et videbis abominationes majores ;* poursuivez encore, et vous verrez plus que vous n'avez vu. Eh quoi! le crime même assiéger le sanctuaire et abuser de l'asile le plus sacré pour dresser des piéges à l'innocence; vous verrez, sous un extérieur même modeste et composé, de malheureuses victimes des passions brûler d'un feu impur, venir jusqu'au pied de l'autel... Que vais-je dire? grand Dieu! qu'est-ce donc que le lieu saint, si l'on ose s'y permettre sans honte ce que nous ne pouvons même y reprendre sans scandale? Mais, Seigneur, à qui est-ce de crier que le zèle de votre maison le dévore? et appartient-il à d'autres mains qu'aux nôtres d'arracher le voile qui couvre tant de profanations? Oui, le Seigneur lui-même fit voir à son Prophète, dans le temple de Jérusalem, des femmes sans retenue, célébrant l'objet d'une indigne passion; et plût au ciel que les nôtres fussent plus respectés, que l'autel n'y servît d'asile qu'à la vertu, qu'on n'y fût attiré que par la présence du Seigneur, et qu'il ne s'y formât jamais de désirs qui ne fussent point pour lui! plût au ciel qu'on n'y vît pas les plus coupables projets couverts du voile et du pretexte de la religion; l'indécence y paraître sous l'extérieur de la modestie; la passion sous le dehors de la dévotion, et le crime même sous le masque de la pudeur; qu'on n'y vît pas le vice s'y montrer comme en triomphe, avec tout l'artifice des pompes du siècle, et les divinités de la terre y venir usurper un encens criminel, et comme pour y disputer avec Dieu de la conquête des ames: *Mulieres plangentes Adonidem;* qu'enfin, à la honte des mœurs et de la religion, il n'y eût point de temples affectés à des assemblées toutes profanes; et qu'aux temps de solennité la célébration des plus saints mystères n'y devînt pas comme le premier spectacle du jour, où la curiosité vient s'instruire des affaires du siècle ; l'oisiveté, distraire ses langueurs ; le plaisir, y nouer ses projets coupables ; la vanité, étaler son luxe ; la politesse, ses cérémonies; la grandeur, son faste et ses hauteurs; le crime même, ses désirs et ses desseins; où enfin il arrive souvent que l'on voit des exemples de tout, excepté

de modestie et de recueillement! Mes frères, osez nous blâmer et dire que le zèle nous emporte; les exemples en sont trop souvent sous vos yeux pour que vous ne puissiez pas vous convaincre par vous-mêmes. J'ai beaucoup dit, mais je n'oserais tout dire encore; et n'y eût-il qu'une partie de ce que vous venez d'entendre, n'aurais-je pas droit de vous demander avec le Seigneur : *Numquid leve est hoc?* N'en est-ce point assez pour l'opprobre de la religion? N'est-ce pas là faire du culte même une leçon d'impiété et d'apostasie? Et loin de voir en vous un Chrétien, ne dois-je pas vous regarder au contraire comme le ministre du démon envoyé pour combattre le règne et le triomphe de Jésus-Christ?

En effet, remarque saint Augustin, c'est ici un désordre particulier au Christianisme. On n'a point vu les autres peuples manquer comme nous de respect à leurs autels. Partout où le paganisme a régné, il a vu ses dieux révérés; partout le ciseau et le pinceau assuraient des hommages au marbre et à la toile. Jupiter au Capitole a vu Rome et le monde trembler à ses pieds; devant lui les Césars descendaient du char de leur triomphe et, vainqueurs des nations, venaient déposer sur ses autels les lauriers de la victoire. Le Dieu des Chrétiens est le seul qui ait reçu plus d'affronts que d'hommages, et dont les temples sont moins respectés que ceux des fausses divinités; et pourquoi? demande ce Père. L'esprit de mensonge régnait sur les autels des païens; c'était lui qu'ils adoraient, lui qu'ils encensaient; il n'avait donc garde de se déshonorer lui même et de leur inspirer du mépris pour son culte. Jaloux aujourd'hui de n'avoir plus d'adorateurs, cet esprit infernal ne cesse de souffler au milieu de nous la révolte et l'irréligion; il cherche à se dédommager de la perte de ses autels en profanant ceux de Jésus-Chrsit, et les Chrétiens mêmes servent à le venger des honneurs que lui a fait perdre la destruction des idoles. Par conséquent, le Chrétien profanateur du temple agit pour la gloire et les intérêts du démon; et ce n'est point trop dire que de le regarder comme un monstre vomi sur la terre pour venger l'Enfer du règne de Jésus-Christ.

Qu'est-ce donc, pour reprendre en deux mots, que l'irrévérence dans le lieu saint? Un péché qui détruit l'ordre, renverse les desseins de Dieu et des hommes; un péché qui fait du trône de sa gloire un lieu d'insulte et d'ignominie; du théâtre de ses miséricordes celui de l'ingratitude et de la perfidie, et du triomphe de la religion l'opprobre et le désaveu de la religion : voilà le crime, sa nature, son énormité; et, je le demande, que faut-il de

plus pour nous en donner une juste horreur, pour nous pénétrer de frayeur à la vue de l'autel, et nous faire écrier dans les mêmes sentimens que le Prophète: *Deus in templo sancto suo, sileat* *à facie ejus omnis terra?* (CAMBACÉRÈS.)

Qu'est ce que la profanation des temples, considérée par rapport à la religion ?

C'est un péché d'audace et d'impiété; il va directement contre la nature, contre la fin de la religion. C'est un péché de séduction, de contagion fatale; il précipite rapidement dans tout un peuple la chute de la religion. Reprenons.

1° Premier caractère d'opposition à la religion : la profanation des temples est un péché d'audace et d'impiété; il va directement contre la nature, contre la fin de la religion. Telle est, en général, toute religion; tel est, en particulier, dit saint Augustin, l'esprit, le caractère de la religion chrétienne, que son culte exige des temples. En effet, continue le saint docteur, toute religion tend essentiellement à honorer Dieu; or, plus une religion est parfaite, plus son culte est digne de son Dieu, par conséquent, la religion chrétienne étant la religion la plus sainte, la plus pure, la plus sage, il faut que son culte soit proportionné à la majesté infinie du Dieu qu'elle adore. C'est pour cela qu'à peine elle eut commencé de paraître, que, tremblante encore et captive sous le glaive des tyrans, elle se pressa d'ériger des autels et d'y emmener ses enfans.

Prenez garde, Chrétiens, qu'une ame juste, retirée en elle-même, loin du bruit et du tumulte, invoque le Seigneur; ses hommages sont purs, sans doute, mais ils sont renfermés dans le secret de son cœur. Pour l'annoncer dans tout l'éclat de sa gloire, dans toute l'étendue de sa puissance, dans toute l'universalité de son empire, dans toute la majesté de sa grandeur infinie, il faut un culte d'éclat et de splendeur; un culte de pompe et de magnificence, un culte propre à réunir tous les esprits et tous les cœurs dans le culte du maître commun; un culte qui étant l'assemblage de toutes les adorations, soit une adoration universelle, et en quelque façon une adoration sans bornes.

Or, ce culte si digne de lui, si proportionné à ce qu'il est, où le reçoit-il, où peut-il le recevoir que dans nos temples? C'est là, c'est dans les solennités saintes de notre religion, qu'honoré par les hommages des grands et des petits, des riches et des pauvres, des princes et des sujets il se montre le Dieu de tous les états, de

toutes les conditions; le Dieu des rois et des royaumes et, selon le langage des Écritures, le Dieu des dieux. C'est là que d'avance il reçoit les prémices de la gloire que lui apportera le dernier jour, lorsque, toute grandeur étant effacée, Dieu seul sera grand : *Exaltabitur autem Dominus solus* [1]. La sainte Sion voit les esprits bienheureux prosternés devant le Dieu vivant, jeter leurs couronnes à ses pieds; elles les entend s'écrier : Gloire à celui qui est et qui sera dans les siècles des siècles! Aussi les temps d'obscurité, de ténèbres sont passés; une lumière pure et vive éclaire ces beaux lieux, et leur montre à découvert la splendeur, la majesté du Dieu qu'ils adorent. Que Dieu jette les yeux sur de vrais fidèles rassemblés dans le temple; oserai-je le dire? il y verra le même spectacle; il le verra au milieu de la nuit profonde qui nous enveloppe! l'Agneau sans tache posé sur l'autel; un Dieu anéanti devant le Dieu de gloire. Les hommes élevés au dessus des sens et de l'imagination, percent les voiles qui couvrent la Divinité; ils s'humilient à leur tour devant le Dieu humilié; ils s'immolent avec un Dieu immolé; ils oublient tout, ils s'oublient eux-mêmes pour ne se souvenir que de leur Dieu et de leur religion : les grands déposent le faste de leur grandeur fragile et passagère, pour s'abaisser devant la grandeur suprême; les pauvres donnent, pour exprimer les transports de leur amour, les larmes, les soupirs que la nature semble leur demander pour déplorer leur indigence. Tous les rangs, tous les états sont mêlés et confondus; Dieu seul est respecté, invoqué, adoré : *Exaltabitur... Dominus solus.*

Je ne dis rien ici que ce que les premiers siècles ont vu. On le voit encore de nos jours; on le voit dans d'autres régions, dans des climats lointains : là, sous une cabane rustique, sur un autel dressé à la hâte, coule le sang de Jésus-Christ. Le sacrificateur est un ministre de l'Évangile, blanchi dans les travaux, consumé par les veilles, par les courses d'un apostalat pénible; victime échappée au fer de la persécution, traînant à peine quelques faibles restes d'une vie mourante, dont le zèle a précipité le déclin; autour de l'autel sont courbés jusqu'à terre de fervens néophites, qui viennent puiser dans la vue du sacrifice, le désir, le courage du martyre. Leurs autels sont pauvres et simples; la piété des fidèles leur sert d'ornement. On n'y entend point de concerts harmonieux; tout retentit de leurs soupirs et de leurs gémissemens. La pompe, la magnificence des cérémonies ne s'y trouvent point; leur

[1] Is., II, 11.

foi vive et animée n'a pas besoin de ce secours pour soutenir son attention, pour se défendre contre l'ennui; les heures se précipitent avec trop de vitesse, ils ne s'arrachent qu'à regret de ces lieux si chers à leur amour; c'est là que Dieu trouve sur la terre les hommages du ciel; c'est là que Dieu est adoré en Dieu. Religion sainte, c'est là que vos desseins sont remplis dans toute leur étendue. Hélas! parmi nous vos espérances sont si souvent trompées!

Car, que fait chaque jour la profanation des temples? Par un abus sacrilége, par un mépris scandaleux de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, elle tourne contre Dieu ce que la religion avait établi pour Dieu. Du haut de ce saint autel où la religion l'a placé, ainsi que sur son trône, il nous appelle, il nous invite à venir lui rendre nos hommages : *Locus solii mei* [1]. Qui est-ce qui se rend docile à sa voix? à quoi servent-ils ces temples superbes, ces édifices somptueux? à décorer nos villes, à donner un spectacle agréable à la curiosité humaine. On vient admirer la beauté, la magnificence de l'architecture, la grandeur, les exactes proportions de l'édifice, les richesses, la pompe des ornemens qui l'embellissent; la hardiesse, la profondeur du génie qui en a tracé le plan, qui a conduit l'ouvrage; on pense à tout, on admire tout, on s'occupe de tout, excepté du Dieu qui y réside. Voyez dans nos plus grandes villes, au milieu d'un peuple si nombreux, les places publiques, les lieux destinés au commerce, le barreau, les académies de jeu, les théâtres ne suffisent point à contenir la multitude qui s'y rend de toutes parts. Dans nos sanctuaires, presque déserts, Dieu semble attendre inutilement des adorateurs. Et sur le frontispice de tant de temples que renferme l'enceinte de nos murs, ne pourrait-on pas graver cette inscription que saint Paul trouva dans Athènes : *Ignoto Deo* [1], au Dieu inconnu? Mais, hélas! le silence de ces temples abandonnés n'avertit que trop que leur Dieu n'est qu'un Dieu oublié, négligé.

Que fais-je? Pourquoi reprocher aux Chrétiens de notre siècle la solitude des temples? Ces momens de solitude, dit l'Écriture, sont pour le temple les momens de sa gloire et de son repos. Alors, il est vrai, notre Dieu est un Dieu auquel on ne pense pas. Dans les jours de fêtes et de solennités, il est un Dieu outragé, déshonoré.

On vient au temple; on n'y vient pas pour Dieu; on y vient, dirai-je, pour marquer au monde qui aurait droit d'en douter; pour

[1] Ezech., XLIII, 7. — [2] Act., XVII, 23.

lui marquer par quelque dehors de piété qu'on est encore Chrétien, ou pour l'avertir, par l'éclat scandaleux de son impiété, qu'on ne l'est plus. On y vient entraîné par la coutume et conduit par la bienséance; on y vient pour éviter la censure du monde et pour s'attirer les regards du monde; pour le voir et pour en être vu; pour amuser son loisir et pour occuper celui des autres. On y vient, quelle impiété! pour rendre et pour recevoir des adorations sacriléges; pour plaire et pour trouver quelque objet qui plaise.

On n'y vient pas pour Dieu; on n'y pense point à Dieu; on y apporte ses projets, ses desseins, ses passions, l'animosité de ses haines, l'aigreur de ses ressentimens, les attentions de son amour-propre, les complaisances de sa vanité, les fureurs de son ambition, les inquiétudes de son avarice, le chagrin de ses disgraces, les agitations, les défiances, les ombrages et les soupçons, les craintes et les espérances, le sombre dépit, et les joies folles et licencieuses de ses amours adultères. Telles sont les divinités qu'on invoque. Le Dieu devant lequel on fléchit le genou n'est pas le Dieu que le cœur adore.

Un silence profond, un recueillement modeste, une posture respectueuse, montrent peut-être aux hommes les dehors édifians d'une piété attentive. Ezéchiel y aurait été trompé; nous le sommes tous les jours : Dieu ne l'est pas; il perce le mur qui cache l'intérieur, qui voile les mystères d'un cœur profane : *Fode parietem* [1]. Que voit-il? Il voit parmi nous ce qu'il fit voir au Prophète parmi les Juifs; il voit que cet appareil fastueux d'une dévotion simulée n'est que l'abomination d'une imposture qui se joue tout à la fois du ciel et de la terre, et qui en imposant au monde, insulte à Dieu : *Vide abominationes pessimas quas isti faciunt* [1].

Il voit que ce silence, ce recueillement profond n'est que l'égarement d'un cœur appliqué à concerter ses projets, à former le tissu de ses intrigues, à écouter la voix de ces cupidités qui le dérobent à lui-même et à son Dieu; il voit que, sans penser au Dieu qui s'immole pour nous, on n'est occupé que des divinités auxquelles on s'immole soi-même. Il voit que ces soupirs d'un cœur ému, attendri, ne vont pas au Dieu du temple, qu'ils vont à l'idole qu'on a mise à sa place; que ces larmes ne coulent pas afin d'effacer les crimes, d'éteindre l'incendie d'une passion heureuse; qu'elles sont données à pleurer les revers d'une passion méprisée, ou la

[e]ch [1]I, 8. — [2] Ibid, 9.

perte tragique d'un objet trop chéri, que l'on continue d'aimer après l'avoir perdu : *Plangentes Adonidem* [1].

Il voit dans le sein de son Église, tous les crimes qui l'irritèrent contre la synagogue : *Conversi sund ad irritandum me* [2]. Sous le même masque de piété, la même impiété; dans un temple plus saint, des abominations qui ne sont pas moins criantes, qui le sont même davantage! Un reste de pudeur engageait les Israëlites infidèles à cacher leur infidélité sous les apparences de la modestie; leurs profanations étaient des profanations secrètes : *Faciunt in tenebris* [3]. Pour les apercevoir, il fallait l'œil de Dieu ou l'œil du Prophète. Aujourd'hui, ce n'est plus dans les ténèbres, c'est à la face du soleil qu'on vient déshonorer son Dieu, et honorer son idole; Judas fut un profanateur timide, nous sommes des profanateurs audacieux; son crime fut de n'avoir pas la piété qu'il faisait paraître; le nôtre consiste à montrer toute l'impiété que nous avons. Une irréligion hautaine et superbe a succédé à une dévotion hypocrite, ou plutôt une nouvelle hypocrisie plus détestable a remplacé la première.

Hypocrisie de libertinage : pour plaire à je ne sais quel monde impie, on affecte l'impiété : jeunesse insensée, tu te fais un honneur de braver la majesté du Roi des rois, de déployer devant l'autel la hauteur, l'intrépidité affreuse de ton libertinage! que d'outrages publics et éclatans! conversations, discours, entretiens avec autant de liberté que si l'on était au théâtre, et, disons-le à notre honte, le théâtre obtient plus d'attention pour ses spectacles frivoles, que nos mystères augustes n'en peuvent arracher à ces hommes sacriléges!

Sommes-nous donc déjà arrivés aux jours de nuage et de désolation qui doivent précéder immédiatement la chute du monde, lorsque le sacrifice comme détruit, anéanti, sera enseveli dans l'opprobre. Ces hommes sans foi, sans pudeur, préparent les routes de l'homme de péché; ils lui aplanissent les voies; ils commencent son ouvrage; ils ne lui laissent presque plus rien à faire, et nous ne concevons pas quel nouveau genre d'abomination il pourra placer dans le sanctuaire : *Quum videritis...*

Et vous, ministres du Dieu vivant, pourquoi retenir captive l'ardeur du zèle qui vous embrase? pourquoi souffrir dans la maison qui vous a été confiée cette troupe impie que nos temples ne

[1] Ezech., VIII, 14. — [2] Ibid., 17. — [3] Ibid., 12.

reçoivent qu'à regret, qu'ils ne voient qu'en frémissant dans leur enceinte sacrée? Le caractère dont vous êtes revêtus ne vous autorise-t-il pas à protéger, à défendre la demeure de votre Dieu contre de pareilles profanations? La fierté de la pourpre romaine, la majesté de l'empire, pâlit, s'humilie à la vue d'un Ambroise. Vous redoutez le scandale? vous craignez que la vivacité de votre zèle n'irrite la fureur de leur impiété? Oui, le sacerdoce donnerait encore des Ambroise, s'il pouvait espérer que le siècle aurait encore des Théodose. Mais le grand-prêtre Onias est obligé de céder à l'audace des sacriléges, et d'aller dans la solitude pleurer le sanctuaire profané; il se tait, il fuit, afin d'épargner à Antiochus de nouveaux crimes, et à Dieu de nouveaux outrages. Premier caractère d'opposition : la profanation des temples est un péché d'audace et d'impiété; il va directement contre la nature, contre la fin de la religion.

La profanation des temples est un péché contagieux; il précipite dans tout un peuple la chute de la religion : d'abord par voie d'exemple et d'imitation, ensuite par voie de punition.

Par voie d'exemple et d'imitation : autrefois les assemblées chrétiennes furent une école de vertu : ces pénitens prosternés dans le vestibule du lieu saint, couverts de la cendre et du cilice, exténués par les jeûnes et par les veilles, consumés dans la douleur et dans les larmes du repentir, séparés du peuple fidèle, éloignés de la participation des mystères redoutables, publiaient la sainteté du Dieu qu'on allait adorer, et jetaient dans l'ame une vive horreur du péché! dans l'intérieur du temple, la troupe nombreuse et fervente des vierges; l'attention, la paix, le recueillement, le silence de tout le peuple; les femmes voilées et n'osant découvrir leur visage en la présence des Anges du Seigneur; les césars, les empereurs confondus dans la foule, annonçaient la grandeur, la majesté souveraine de Dieu, devant qui toute grandeur humaine n'est que bassesse et que néant : *Sub quo curvantur qui portant orbem* [1].

Les temps sont bien changés; jusque dans nos temples, la foi et la piété trouvent aujourd'hui des écueils : c'est dans nos temples que les grands, les riches, viennent étaler leur faste, opprimer le peuple du poids de leur gloire, le remplir d'amertume et de dépit, à la vue d'une opulence dont il ne peut jouir, et qui lui fait sentir plus vivement ce qu'il est par le spectacle de ce qu'il n'est pas; l'enivrer de l'amour des titres profanes qui brillent dans le sanc-

[1] Job., IX, 13.

tuaire, jusqu'à éclipser et la dignité du sacerdoce et la majesté du Dieu vivant.

Jusque dans nos temples, des piéges mortels sont quelquefois tendus à la pudeur; une beauté coupable vient servir de flambeau au démon de la volupté, pour allumer dans des cœurs purs et chastes l'incendie d'une passion sacrilége. C'est là quelquefois que commencent, que prennent leurs cours, ces intrigues d'abord cachées, et qui dans la suite éclatent, au scandale de la religion et à la honte des familles. Élus du Seigneur, quel sera votre asile, si l'on périt aux pieds de l'autel! fermez les yeux; le crime vous environne de toutes parts; cette modestie que vous deviez autrefois à l'édification publique vous la devez à présent à la conservation de votre innocence.

C'est dans nos temples qu'à l'exemple d'une jeunesse emportée et libertine, d'un père et d'une mère sans religion, des personnes distinguées dans le monde par leur naissance affectent de se distinguer dans le sanctuaire par leur impiété, c'est là que les enfans s'accoutument, s'enhardissent à mépriser ce qu'il y a de plus respectable dans la religion, à vouloir égaler par l'excès de leurs scandales et par la licence de leurs profanations, ceux dont ils ne peuvent égaler le rang et la fortune. La religion périt par voie de punition; vous le savez, la ruine de la foi est une des vengeances que Dieu réserve à la profanation des temples : *Vides tu quid isti faciunt... et ut recedam a sanctuario meo* [1]. Nous lui disputons ses autels, il nous les abandonne; il transporte à d'autres peuples le dépôt précieux de cette religion sainte qu'il voit inutile et déshonorée parmi nous. Ah! Chrétiens, puisse la lumière de l'Évangile dissiper les ténèbres qui couvrent tant de régions infortunées! hâtons leur bonheur par nos prières, ne l'avançons pas par nos crimes; donnons-leur la foi, ne la perdons pas : si nous respectons les temples, Dieu habitera au milieu de nous; si l'impiété inonde le sanctuaire, il sera obligé de fuir, de se dérober à nos outrages : *Vides tu quid isti faciunt... et ut recedam à sanctuario meo.*

Le voilà donc ce péché de la profanation des temples, dont la licence de nos jours se fait à peine un scrupule : un péché d'audace sacrilége; il s'introduit jusque dans le sanctuaire; il se place pour ainsi dire sur l'autel, comme pour braver de plus près la majesté du Très-Haut, pour défier son tonnerre par des outrages plus marqués. La terre entière n'est donc point assez étendue pour la li-

1 , VIII, 6.

cence de nos passions? Dieu sera-t-il donc le seul qui dans l'univers ne puisse rencontrer un asile où il soit à l'abri de nos attentats? craignons-nous que la voix de nos péchés ne suffise pas pour nous perdre, si nous ne forçons la voix du sang de Jésus-Christ, indignement profané, de s'élever contre nous? Y ajouterons-nous un péché d'apostasie, d'infidélité, qui ose presque contre Dieu tout ce que les martyrs osèrent pour Dieu? Tels qu'on les vit dans les temples du paganisme marquer leur mépris pour les profanes superstitions, tels nous paraissons dans nos sanctuaires pour insulter à la religion; et notre impiété semble encore moins respecter le Dieu de l'Evangile que leur zèle ne ménage les frivoles divinités des nations. Y ajouterons-nous un péché de scandale qui flétrit, qui humilie, qui dégrade la religion; qui ôte à son culte, à son sacrifice, ce caractère de grandeur, de noblesse, de majesté qui est le sceau visible, l'empreinte extérieure de la Divinité; un péché qui, affaiblissant le respect dû aux choses saintes, ne laisse à la foi aucune ressource pour se maintenir dans l'esprit des peuples? Moins chrétiens dans nos temples que dans les assemblées mondaines, là nous oublions notre religion; au pied des autels nous la perdons, nous la détruisons sans retour.

S'il se trouve donc des hommes qui se fassent un jeu de leurs profanations; hommes sans règles, sans principes, qui mettent l'esprit à ne point écouter la raison; hommes sans mœurs, sans bienséance, qui ne respectent ni le ciel ni la terre, ni lès lois de l'Evangile ni les droits de la société; hommes dont l'audace à se jouer du culte public insulte également à Dieu, au prince et à l'état, je ne leur dis point que rien ne déshonore autant l'humanité, que des hommes insensés jusqu'à prétendre s'honorer par ces distinctions affreuses de scandale et d'irréligion; je leur dis qu'ils méritent qu'on les méprise assez pour leur accorder cette estime flétrissante de libertinage et d'impiété dont ils se montrent si jaloux; je leur dis que le Dieu qu'ils dédaignent saura parler en maître, qu'il vengera sa religion sainte. (Le P. DE NEUVILLE, *Sur le Respect dans les temples.*)

Qu'est-ce que la profanation des temples considérée par rapport au bonheur des peuples?

Rien de plus opposé, de plus funeste au bonheur des peuples que la profanation des temples, puisqu'elle tarit pour nous la source

des graces les plus abondantes, puisqu'elle est pour nous la source des châtimens les plus terribles.

Afin de mieux développer ma pensée, je distingue deux espèces de profanations: l'une commencée, pour ainsi dire, et moins griève; l'autre entière et consommée. Profanation commencée, profanation d'oubli, d'indifférence, de dissipation; elle nous rend les temples inutiles. Profanation consommée, profanation de scandale, d'impiété, de libertinage; elle nous rend les temples funestes. Renouvelez votre attention.

En premier lieu, peut-on concevoir un aveuglement plus déplorable que celui de tant d'hommes que la bagatelle et l'enchantement du monde, que l'amusement des divertissemens et des plaisirs, que l'inaction du repos et de l'oisiveté, que le tumulte et la dissipation des affaires, que l'empire et la tyrannie du respect humain, tiennent éloignés de nos sanctuaires, qui ne s'y laissent conduire qu'avec peine, qui n'y sont entraînés que par un reste de pudeur et de religion; qui, dans certains jours, à certaines solennités, ne paraissent dans le temple que pour y paraître, que pour rendre à Dieu l'hommage d'une présence forcée, sans penser à lui rendre l'hommage d'une piété fervente! Ennemis de leur propre bonheur, ils se rendent les temples inutiles, et par là que ne perdent-ils pas!

Notre Dieu, il est vrai, est toujours un père tendre et aimable; tous les momens, tous les lieux le trouvent disposé à exaucer nos désirs; mais c'est surtout dans nos temples qu'il aime à se montrer un Dieu de bonté.

Quoique la terre entière soit le séjour de sa gloire, comme dit le Prophète; quoique l'univers, dit saint Augustin, ne soit qu'un vaste temple où son nom est invoqué par la foi, par la charité des peuples, il a voulu que la main des hommes lui érigeât des temples où sa gloire résidât d'une manière plus spéciale, et où il fût honoré par des sacrifices plus augustes, plus solennels; de même, continue le saint docteur, quoique sa miséricorde répandue d'un bout du monde à l'autre, entende partout la voix de nos soupirs: *Omnis locus oratorium;* qu'elle pénètre dans les entrailles de la terre pour y défendre Daniel; dans les abîmes de la mer, pour y conserver Jonas; dans l'obscurité des prisons, pour y rompre les liens de Joseph; cependant les vœux formés au pied de l'autel sont ceux qui, portés par les Anges, arrivent plus promptement au trône de l'immortel, et rapportent à la terre les plus abondan-

tes bénédictions. En faisant de nos temples le sanctuaire de sa majesté, Dieu en a fait le sanctuaire de ses miséricordes, et ils ne sont pas plus pour lui un lieu de gloire que pour nous un lieu d'asile. C'est l'amour qui l'a fait descendre dans ces édifices périssables, c'est l'amour qui l'y retient. Si dans le ciel, juge, maître, arbitre du monde, il prépare le tonnerre et le feu vengeur qui dévorera la terre criminelle; dans les temples, soumis au pouvoir de l'amour, il n'ouvre son cœur qu'à des projets de miséricorde. Ailleurs les graces sont distribuées avec poids et mesure; dans les temples, l'amour les répand, il les verse comme à torrens; là il faut presque les mériter; ici, il suffit presque de les demander.

Salomon l'avait compris lorsqu'au jour de la dédicace du premier temple il disait à Dieu : Je ne les ai point oubliées ces paroles de vie et de salut que vous avez fait entendre à votre serviteur; mes yeux seront toujours ouverts sur cette maison; et elle fera les délices de mon cœur : *Erunt oculi mei et cor meum ibi, cunctis diebus* [1]. Pleins d'une si douce espérance, nous approcherons de ce sanctuaire, nous y apporterons le tribut de nos larmes, sûrs que vous exaucerez dans le temple de votre gloire les vœux qui vous seront adressés dans ce temple terrestre : *Quodcumque oraverint in loco isto.... exaudies.... in cœlo.... et propitius eris* [2]. Si les ennemis de votre peuple désolent la terre que vous lui avez donnée, nous demanderons la victoire, et les plus fiers ennemis disparaîtront devant nous. Si le ciel refuse les pluies destinées à fertiliser les campagnes, nous prierons; nos vœux, nos soupirs rassembleront les nuages et feront tomber la pluie qui produira les moissons. Enfin dans tous nos malheurs, votre temple sera notre asile; nous y demanderons tout, vous ne refuserez rien : *Quodcumque oraverint.... propitius eris.* Dieu l'avait promis à Israël, Israël ne trouva point Dieu infidèle dans ses promesses : autant de temps que les tribus surent respecter la maison du Seigneur, tranquilles à l'ombre du sanctuaire, elles goûtèrent dans un repos profond les charmes de la paix et les délices de l'opulence. Il ne fallut point à leurs villes d'autres remparts; à leurs provinces d'autre défense; au trône de leurs rois d'autre appui. Contre cette pierre de Sion, venaient échouer successivement les ligues, les complots des nations jalouses, la puissance et l'orgueil des rois impies, les forces de la Syrie et de l'Egypte. Juda entrait dans le temple; du temple sortaient l'esprit de terreur pour dissiper les armées nombreuses; l'esprit

[1] III Reg., IX, 3 — [2] Ibid., VIII, 30.

de vertige et de délire, pour confondre la prudence, pour déconcerter la politique des sages; l'esprit de discorde, pour tourner contre elles-mêmes les mains armées contre Israël; l'ange exterminateur, pour faire couler le sang ennemi de Juda; l'esprit de confiance et d'intrépidité, qui de chaque soldat faisait un héros, et montrait qu'aucune valeur ne résiste à un courage puisé dans le sanctuaire et inspiré par le Dieu des combats: *Quodcumque oraverint.... propitius eris.*

Nous ne voyons plus, si vous le voulez, naître et se former dans nos temples les prodiges extérieurs de force et de puissance, ces prodiges d'éclat et de pompe, ces prodiges de terreur et d'épouvante: mais combien chaque jour doit-il s'opérer dans l'intérieur du sanctuaire et dans le secret des cœurs, de prodiges plus étonnans, de prodiges plus dignes d'être souhaités par une ame chrétienne, plus dignes d'être accordés par le Dieu de l'Evangile, puisqu'ils ont pour objet, non la félicité du temps, mais le bonheur de l'éternité; non l'opulence et la fortune passagère, mais la vertu et les récompenses de la vertu, qui ne passeront point!

Ames justes et ferventes, combien de fois attendries, pénétrées, remplies de paix et de consolation, vous avez senti se répandre au dedans de vous une joie pure qui vous a payé avec usure les alarmes de votre conscience délicate et timide, les inquiétudes de votre amour facile à s'attrister, à s'épouvanter; les peines enfin de l'austère et difficile vertu! Transportées d'avance dans la céleste Jérusalem, plongées dans ce torrent de délices qui inonde la cité sainte, vous entendiez la voix de l'Epoux, vous sentiez sa présence, vous croyiez presque le posséder.

Ces doux momens ont passé comme l'éclair qui fuit avec vitesse: en fuyant ils ont laissé je ne sais quelle impression secrète de calme et de tranquillité heureuse qui vous tient dans un repos préférable aux joies fausses et fugitives des mondains. Ames pénitentes, tristes, inquiètes, courbées sous le poids de vos iniquités; pleines d'horreur sur le passé, d'incertitude pour le présent, de crainte pour l'avenir, vous n'osez parler au Seigneur; il a entendu le langage de votre silence, il vous a dit au fond du cœur: *Vade in pace* [1]. Allez en paix, vous êtes à moi, je suis à vous; vous pleurez vos péchés, je les oublie. Il a dit; vos larmes ont continué d'arroser le sanctuaire; elles ont perdu leur amertume, et jamais l'ivresse

[1] Matth., VIII, 25.

des plaisirs profanes n'eut rien pour vous d'aussi touchant que les soupirs et les rigueurs de la pénitence.

Ames faibles et fragiles, déjà un nuage sombre commençait d'obscurcir votre raison; votre cœur volage, inconstant, allait vous échapper; vous êtes venues dire avec l'Apôtre: *Salva nos, perimus* [1]. Seigneur, je ne puis plus tenir contre la violence de l'orage; jouet infortuné des vents et des flots, je ferai donc un triste naufrage! Ah! ce sera du moins sous vos yeux et à l'ombre de votre croix que je périrai; abandonnerez-vous un cœur qui ne peut se résoudre à vous abandonner? *Salva nos*, *perimus.* Le Seigneur a commandé, le calme succède à la tempête; portées sur les ailes de la grace, vous avez couru dans les sentiers de la justice; tout s'est aplani sous vos pas, et sans rien perdre de votre innocence, vous avez retrouvé la paix de votre cœur. Ames obstinées et endurcies dans le péché, une main propice vous a conduites ici; vous ne saviez ni où vous alliez, ni pourquoi vous y veniez. Votre Dieu le savait, il vous y attendait; un mouvement intérieur de la grace, un mot comme échappé au ministre de l'Evangile, un exemple de piété, que sais-je enfin? un rayon de lumière a brillé à vos yeux; frappé, réveillé d'un profond sommeil, vous avez frémi de vous voir sur le bord du précipice; en vain vous vous fuyez, vous vous évitez vous-même, pour vous dérober aux terreurs qui vous agitent; le trait a pénétré trop avant, la blessure est trop profonde, la plaie saignera toujours si la pénitence ne la ferme, et vous ne trouverez la fin de votre trouble que dans la fin de votre péché.

Ames affligées, la foi a guidé vos pas vers ce Dieu de consolation qui réside sur l'autel. Vous avez épanché votre cœur devant lui, vos larmes ont coulé en sa présence, bientôt elles ont cessé de couler; s'il ne vous rend pas le bonheur de vos anciennes prospérités, il fait bien davantage, il vous apprend à être heureux dans l'adversité.

Combien de fois même des ressources imprévues et ménagées par la Providence n'ont-elles pas ramené auprès de vous l'abondance et l'éclat de votre première fortune! En effet, quoique rien ne soit si contraire à l'esprit de l'Evangile que cette avare cupidité qui ne veut du ciel que les biens de la terre, qui ne sollicite auprès du Dieu crucifié d'autre grace que d'éviter sa croix et de ne lui pas ressembler, et qui n'a plus de prières à lui faire quand la

[1] Matth., VIII, 25.

fortune ne lui laisse plus de souhaits à former; cependant Jésus-Christ s'est engagé d'exaucer tous les désirs de l'homme juste, lorsqu'il les donne à la vertu et qu'il les rapporte à la gloire de Dieu: *Quærite primum regnum Dei... et hæc omnia adjicientur vobis* [1]. L'Apôtre veut que les fidèles demandent l'union, la concorde des peuples, la paix, la tranquillité des empires, la prospérité des Césars, et le bonheur de leurs armes. Dans les périls de l'état, nos plus grands monarques ont retrouvé dans le sanctuaire la victoire qui les avait abandonnés à la tête de leurs armées; et ils ont éprouvé par d'heureuses révolutions qu'on peut dire de nos temples encore plus que du temple de Salomon: *Quodcumque oraverint...propitius eris.*

Mais que nous servira d'avoir le temple au milieu de nous, si le temple nous est étranger? Que nous servira-t-il que les dons du Seigneur nous attendent dans le sanctuaire, si nous négligeons de les y chercher; qu'il ait juré de nous y accorder tout, si nous ne lui demandons rien? Que nous servira-t-il de paraître dans les temples, si nous n'y paraissons que pour éblouir les yeux par la montre de notre opulence profane; que pour insulter à Jésus-Christ humilié dans nos tabernacles par cet appareil de luxe qui semble annoncer au ciel que la terre trop riche, trop heureuse, n'a pas besoin de ses graces et de ses bienfaits? Pensons-nous que Dieu nous prodiguera ses faveurs, lorsque nous lui refusons nos hommages; qu'il se souviendra de ses miséricordes lorsque nous oublions sa grandeur, et que nous contribuons à les faire oublier aux autres? *Hypocritæ! bene prophetavit de vobis Isaias* [2].

Peuple hypocrite, vous dit Jésus-Christ, vous croyez donc que je suis un de ces dieux mortels qui se contentent de l'hommage extérieur, parce que le secret des pensées et des désirs est pour eux un mystère impénétrable? Les apparences trompeuses d'une fausse piété ne m'en imposent point : *Posuit oculum suum super corda illorum* [3]. En vain vous chargez mon autel d'offrandes, si votre cœur ne me parle le langage de vos actions; si ce cœur n'est un autre temple consacré par le chaste amour; si vos soupirs ne sont l'encens; vos passions, la victime; la charité, le feu qui consume l'holocauste. Je sais tirer le voile, et suivre dans l'égarement de leurs voies ces esprits vides de Dieu et pleins du monde; qui, dans le lieu saint, laissent errer leurs pensées sur des objets profanes; je pénètre dans les replis de ces cœurs idolâtres qui paraissent in-

[1] Luc., XII, 31. — [2] Matth., XV, 7. — [3] Eccl., XVII, 7.

voquer le Dieu de leur salut, lorsqu'ils ne s'entretiennent qu'avec le Dieu de leurs passions. Si votre cœur n'est point ici avec vous, je n'y suis point pour vous. En vain vous crierez avec l'infidèle Israël: *Templum Domini*, *templum Domini*[1]; le temple du Seigneur, le temple du Seigneur! si vous ne respectez le temple, il ne vous sauvera pas; si vous le profanez, il vous perdra. Profanation d'oubli, d'indifférence, de dissipation, profanation commencée, elle nous rend les temples inutiles; profanation de scandale, d'impiété, de libertinage, profanation consommée, elle nous rend les temples funestes.

2° Non, nous ne savons pas combien Dieu est sensible à l'outrage de nos profanations : dans nos temples tout parle assez pour des cœurs comme les nôtres; il ne parle même que trop, en quelque sorte, des bontés de notre Dieu. Nous n'y apercevons qu'un Dieu Sauveur, un Dieu victime de propitiation : qu'il serait à souhaiter que quelque chose y rappelât à notre souvenir le Dieu vengeur des profanations qui déshonorent le sanctuaire! Un Oza frappé de mort pour avoir prêté à l'arche chancelante l'appui d'une main téméraire; cinquante mille Bethsamites victimes infortunées d'une curiosité peu respectueuse; les fils d'Aaron consumés par le feu du ciel pour avoir allumé sur l'autel un feu profane; Héliodore, qui arrose de son sang le pavé du temple auquel il a insulté; Manassès renversé du trône et condamné à expier par l'ignominie des fers l'orgueil, la licence de ses attentats contre le lieu saint; Joas couvert de lèpre au moment qu'il ose mettre le pied dans le sanctuaire réservé aux prêtres; Balthasar qui n'a pas plus tôt commencé de profaner les vases sacrés qu'il aperçoit une main redoutable tracer sur le mur de son palais l'arrêt de sa mort sanglante; Antiochus qui expire dans les pleurs et dans le désespoir; Israël exilé sur les bords du fleuve de Babylone, proscrit, dispersé dans tous les climats; Jérusalem ensevelie sous les ruines de son Temple: voilà ce qui dans tous nos sanctuaires devrait être gravé sur le bronze et sur le marbre, représenté sur la toile avec les couleurs les plus vives, pour l'instruction éternelle de tous les peuples et de tous les âges, afin de faire trembler et pâlir, par la destinée de ces fameux profanateurs, ceux qui dans la suite des siècles seraient tentés de leur ressembler. Car si telles furent les vengeances de Dieu sur les profanateurs de l'ancien temple, quel sera le bruit de son tonnerre, l'éclat de sa foudre,

[1] Jerem., VII, 4.

contre l'impiété qui profane nos autels ! Ce n'est plus un temple consacré par les mains des pontifes héritiers du sacerdoce d'Aaron ; ce sont des sanctuaires consacrés par la main de Jésus Christ même, à qui nos pontifes ne font que prêter leur ministère visible : *Ipse est qui consecrat.* Ce n'est plus le tabernacle où réside la majesté du Dieu vivant; c'est le Dieu de gloire, qui, présent parmi nous, reçoit nos hommages. Ce n'est plus la race d'Aaron destinée à un ministère de figures et de sacrifices imparfaits ; c'est le sacerdoce éternel, qui voit un Dieu prêtre et victime, sacrifice et sacrificateur, immoler et être immolé. Ce n'est plus le sang des troupeaux, c'est le sang d'un Dieu qui arrose, qui inonde l'autel.

C'est donc au milieu de nous, c'est à la porte de nos temples que le Prophète devrait venir faire retentir les anathèmes qui jetèrent la terreur et l'épouvante dans Israël : *Audite.... qui ingredimini per portas has ut adoretis Dominum* [1]. Ecoutez, vous qui apportez ici votre encens et vos prières; voici ce que dit le Seigneur : De cette maison sainte où mon nom fut invoqué, votre impiété en a fait le séjour de la licence et du scandale : *Spelunca latronum facta est domus ista* [2]. J'ai vu votre cœur, livré aux plus honteuses passions, brûler jusqu'au pied des autels du feu de la haine, de la vengeance, de l'ambition, de la volupté; j'ai vu vos irrévérences, vos immodesties, vos profanations et vos sacriléges ; je les ai vues et je ne les oublierai point : *Ego sum, ego vidi* [3]. Le feu de mon indignation s'est allumé; il va sortir, il consumera tout, il vous consumera vous-mêmes; et après avoir tout consumé, il brûlera encore : *Furor meus.... succendetur et non extinguetur* [4].

Je me la dois à moi-même, cette vengeance; je la dois à la gloire de mon nom : assez et trop long-temps vous m'avez traité de Dieu faible et impuissant; les nations, en voyant et votre audace à m'insulter, et ma bonté trop facile à pardonner, trop lente à punir, m'ont confondu avec leurs divinités imaginaires, qui n'ont ni des yeux pour voir le crime ni des mains pour le punir. L'Israël aveugle et réprouvé a pensé que le Dieu de l'Evangile est moins puissant que le Dieu de la loi; le schisme et l'hérésie ont dit que Dieu n'habite pas des temples qu'il ne défend pas ; je vais me montrer tel que je suis, connaissez-moi, et que la foudre en tombant vous ouvre les yeux ! *Ego sum, ego vidi..... furor meus..... succendetur et non extinguetur.*

Je la dois, cette vengeance, à ma sainteté blessée, irritée : je

[1] Ezech., VII, 2. — [2] Ibid., 11, — [3] Jerem., VII, 11. — [4] Ibid., 20.

suis le Dieu saint qui déteste le péché, et vous m'avez forcé d'entrer pour ainsi dire en société avec le pécheur : l'impiété s'est assise dans mon sanctuaire, elle s'est approchée de mes autels, elle a partagé avec moi mon séjour et ma demeure; suis-je donc une de ces divinités vicieuses qu'adore la gentilité; qui, favorables aux dérèglemens des hommes, laissent un cours libre à la fougue de leurs passions, pourvu qu'ils achètent par des sacrifices l'impunité du crime et le droit d'insulter aux dieux qu'ils semblent honorer? *Ego sum*, *ego vidi*..... je la dois à Jésus-Christ mon fils bien-aimé. Je le vois sur cet autel, et en quel état je le vois! obscur, inconnu, humilié, anéanti, réparant sans cesse, par le sacrifice qu'il me fait de sa gloire, les outrages que je reçois dans toutes les parties du monde. A quelles insultes ne l'exposent point ses humiliations volontaires! plus il s'oublie pour moi, moins je dois l'oublier; il répare mes injures, c'est à moi de venger les siennes. J'ai sa gloire et la mienne à défendre; vous connaîtrez mon amour pour lui et mes fureurs contre vous : *ego sum*, *Ego vidi*..... (Le même.)

Quelle doit être la grandeur du respect envers les temples.

Les temples sont pour nous des lieux de prière et d'adoration, destinés à offrir à Dieu nos hommages et à recevoir ses bienfaits : *Domus mea domus orationis vocabitur*. Nous devons donc être empressés de nous y rendre; et à ce titre je dis, en premier lieu, que nous leur devons un respect d'assiduité et de fréquentation.

Les temples sont pour nous l'image du ciel où s'assemblent les élus, où Dieu s'entretient avec eux : *Hæc porta Domini*, *justi intrabunt in eam;* à ce titre nous leur devons, en second lieu, un respect de silence et de recueillement.

Les temples sont pour nous des lieux de terreur et de confusion, qui nous rappellent les vérités les plus humiliantes; par conséquent, nous leur devons, en troisième lieu, un respect de crainte et de modestie : *Pavete ad sanctuarium meum.*

Les temples sont pour nous des monumens de la religion et de la piété de nos pères, dont le soin et la décoration nous ont été confiés; et, à ce titre, nous leur devons enfin un respect de zèle et de charité : *Zelus domus tuæ comedit me.* Quatre réflexions que je traiterai avec assez de précision pour ne point lasser votre attention.

J'appelle d'abord notre premier devoir envers la maison du Seigneur un respect d'assiduité et de fréquentation. Pourquoi? Par

cette raison seule que c'est le lieu où il nous a déclaré lui-même qu'il voulait être adoré. Il serait donc inutile de venir nous répéter que le Seigneur, par sa présence, embrasse tout l'univers; que, de quelque lieu que nous élevions notre voix, l'encens de nos prières peut monter jusqu'à son trône. Je l'ai déjà remarqué, dès qu'il a plu à cet Etre suprême de se choisir un lieu pour l'honorer plus spécialement de sa présence; dès qu'il nous a dit : Ce ne sont pas ceux qui m'offriront leur encens sur les hauts lieux, mais ceux qui viendront me prier dans mon temple de Jérusalem, que je regarderai comme vrais adorateurs, parce que ce n'est que là que je veux être adoré : *Quia Jerosolymis est locus ubi oportet adorare :* il s'ensuit dès lors que vous ne pouvez négliger le temple sans manquer à Dieu, à sa maison, à vous-mêmes; à Dieu, à qui vous désobéissez; à sa maison, que vous dédaignez; à vous-mêmes, que vous privez de tous les biens qui vous y attendaient. En vain lui adresseriez-vous ailleurs vos vœux et vos prières; vous ressemblerez à Saül, qui interrogeait le Seigneur, mais qui n'en reçut point de réponse, parce qu'il sacrifiait sur un autel que son Prophète n'avait point élevé : *Quia Jerosolymis est locus ubi oportet adorare.*

Afin donc de nous expliquer une fois sur un sujet dont vous n'avez peut-être jamais senti toute la conséquence, quand je dis négliger le temple, ne croyez pas que par là j'entende seulement cette multitude presque innombrable de Chrétiens, qui n'y paraissent jamais que forcés par l'occasion ou par les bienséances; qu'on voit partout, excepté dans le lieu saint; pierres séparées de l'édifice, qui se roulent partout avec autant de fracas que de scandale; membres détachés du corps, qui semblent, par une excommunication volontaire, s'être retranchés de l'assemblée des fidèles. J'entends encore tant de personnes distinguées par le rang ou par l'opulence, qu'on voit, au scandale de toute une paroisse, s'y montrer à peine aux jours de solennité; qui peut-être n'y paraîtraient pas, si elles n'avaient des honneurs à recevoir, des droits à soutenir jusque dans le sanctuaire, et laissent à douter si l'on ne doit pas leur présence dans le temple plus à leur vanité qu'à leur religion; si elles y sont pour rendre ce qu'elles doivent à Dieu, ou pour y recevoir ce qu'elles attendent des hommes.

J'entends ce nombre trop multiplié des grands et des riches, esclaves de leurs commodités jusque dans l'exercice de la religion; qui, à la faveur du privilége dont ils jouissent de faire célébrer les saints mystères dans l'intérieur de leurs demeures, se croient dispensés de paraître jamais dans l'assemblée des fidèles, engagent

quelquefois toute une famille, toute une maison dans le même schisme: semblables à l'infidèle Michas, dont parle l'Ecriture, qui dédaigna ses frères dès qu'il eut chez lui un autel et un lévite; ou à ce roi d'Israël, qui fit sacrifier dans ses états pour détourner son peuple d'aller au temple de Jérusalem; on dirait qu'ils ont élevé autel contre autel, et qu'en obtenant le privilége d'avoir le lieu saint dans leur maison, ils ont acquis le droit de déserter celle du Seigneur.

J'entends, enfin, tant de personnes abusées par leur piété même, qui, sous le spécieux prétexte qu'elles ont fait de leur maison un lieu plus tranquille et plus recueilli, où elles observent à la lettre le conseil de l'Evangile, de s'enfermer dans le secret pour prier le Père céleste, se feraient une peine de prier avec le commun des fidèles; et parce qu'elles ont fait de leur habitation une maison de retraite et de prière, ne regardent plus celle du Seigneur que comme un lieu de scandale et de dissipation: c'est, dis-je, à ces sortes de Chrétiens que s'adresse cette instruction, et je les préviens qu'en vain ils se piquent ailleurs de piété et de dévotion, leur piété est mal entendue. Pourquoi? parce qu'il n'est point d'outrage plus sensible pour le Seigneur que de se voir délaissé et abandonné là où il avait désiré le plus d'attirer son peuple; là où, pour l'attirer davantage, il s'était transporté avec tous les trésors de ses miséricordes; de voir enfin la désertion et l'abandon là où il s'était montré le plus jaloux de notre présence et de nos hommages. Quoi! s'écrie saint Cyprien, s'agit-il de votre intérêt ou des biens de ce monde, avec quelle infatigable constance ne vous voit-on pas dans les lieux où se distribuent les graces, et auprès de ceux qui en sont les arbitres! Les temples des dieux de la terre, les palais des princes, les autels de la fortune, toujours entourés, toujours assiégés, regorgent d'une foule de supplians; on brave, pour y paraître, raison, honneur, bienséance; on n'y craint ni le tumulte ni l'embarras; on court avec empressement ramper aux portes des puissances et des favoris des rois, essuyer des hauteurs, encenser l'orgueil, et en remporter des refus ou des mépris; et le Roi des rois est le seul abandonné; les autels sont sans adorateurs, et le temple est un désert.

Lorsque les Chrétiens, remarque saint Chrysostôme, n'avaient qu'un temple pour toute une ville, toute une contrée, pour église, que les souterrains et les catacombes des martyrs; on les voyait s'y rendre en foule malgré l'éloignement; et là, sans autre autel que les tombeaux et les ossemens des martyrs, à la triste

lueur d'un flambeau funèbre, le sabre des tyrans levé sur leurs têtes, Jésus-Christ présent à leurs yeux, partagés entre l'autel et l'échafaud, entre la crainte de leur Dieu et les menaces des hommes, osant à peine faire retentir ces sombres cavernes du chant des cantiques, ils offraient le redoutable sacrifice dans l'ombre et le silence. On avait beau les menacer, leur en défendre l'approche; rien n'était capable de les arrêter. Les païens y portaient le fer et le feu; les Chrétiens aimaient mieux y mourir au milieu des flammes et en embrassant l'autel. Quoique détruits par l'incendie, ces saints lieux attiraient encore leur vénération, et on les voyait s'assembler sur les débris fumans de leurs temples. Et nous, avec le libre exercice de la religion, avec des temples toujours ouverts, des mystères à toute heure célébrés, nos sanctuaires sont déserts; le sang de Jésus-Christ y coule souvent sans autres témoins que ceux qui servent à l'offrir; on n'a plus le temps d'y paraître; on laisse à l'oisiveté ou au simple peuple ce soin et cette assiduité; et les temples multipliés n'ont servi qu'à multiplier la honte et le mépris de la religion. Mais, reprend saint Chrysostôme, sachez, mondains, que ce Dieu abandonné saura toujours se réserver un nombre choisi d'adorateurs. Il est dans nos temples comme dans la salle du festin; ceux qu'il avait invités alléguèrent le prétexte de leurs affaires pour se dispenser d'y paraître : Eh bien! dit le Seigneur à ses ministres, allez sur les chemins inviter les pauvres, le peuple simple et fidèle, et que ma maison se remplisse : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* Oui, riches, mondains, grands de la terre, occupés sans cesse de jeux, de festins, d'amusemens, plongés dans une voluptueuse indolence, du haut de vos palais, vous dédaignerez les portiques de Sion; vous regarderez avec mépris ses fêtes et ses solennités; mais la place qui vous y était marquée, et que vous auriez peut-être occupée avec faste et indécence, y sera remplie par des hommes plus obscurs, mais aussi plus Chrétiens que vous. Nous verrons un peuple religieux offrir ses vœux et ses sacrifices, là où vous n'auriez donné que l'exemple de la dissipation; et l'humble publicain venir sans suite, sans cortége, gémir, adorer, s'anéantir là où vous, pharisien superbe, seriez venu braver votre Dieu, par vos regards, par vos discours, par votre ostentation. Tout ce que le Seigneur eût gagné à votre présence, c'eût été d'avoir dans son temple un ennemi de plus; tout ce qu'il peut perdre à votre absence, c'est d'y avoir un scandale de moins.

Mais disons mieux, et parlons un langage plus chrétien : ne

vous obstinez point à vous bannir des lieux saints, puisqu'il y va de vos plus grands intérêts : seulement, lorsque vous y serez, regardez-les comme l'assemblée des élus, où Dieu s'entretient avec eux ; craignez d'en troubler le commerce et la paix. C'est ce que j'ai appelé, en second lieu, un respect de silence et de recueillement : *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam.*

Peut-être n'y avez-vous jamais pensé, à ce motif de vénération pour le lieu saint. Vous croyez n'y devoir respecter que la présence de Dieu ; et moi, je vous dis aujourd'hui : Respectez-y la présence des hommes ; la présence des justes. Pourquoi ? parce que c'est l'assemblée des amis et des favoris de Dieu, dont vous devez craindre de troubler le recueillement et la paix ; parce que c'est, en quelque sorte, le bon plaisir de Dieu même, qui, tandis que tout Israël a fléchi le genou devant Baal, et court après des divinités étrangères, retire, à l'ombre de son tabernacle, ce nombre choisi d'adorateurs qui lui sont restés fidèles. Du fond de son sanctuaire, il reçoit leurs vœux, entend leurs gémissemens, soulage leurs peines ; et, dédommagé par leurs assiduités de l'abandon de son peuple, il se plaît à se communiquer à eux, à leur faire goûter, dans les transports de l'oraison, ces délices pures, ces doux épanchemens de l'ame, qui sont ici-bas la récompense et le partage des bien-aimés. Téméraire mortel ! et vous oseriez venir contrister votre Dieu, vous viendrez contrister les élus de Dieu sous les yeux de Dieu même ? Au moins faudrait-il avoir pour eux les mêmes égards, le même respect qu'ils ont pour vous. Sont-ils jamais venus vous troubler dans vos assemblées et dans vos plaisirs ? Lorsqu'épris de la fureur du jeu, prosterné, tremblant devant l'autel de la fortune, entouré de ses aveugles adorateurs, vous seul, d'une main incertaine, interrogiez le sort et fixiez le destin : disons mieux, lorsque dans le temple du démon, zélé partisan d'un spectacle profane, vous ouvriez votre cœur au langage des passions et vos oreilles aux sons enchanteurs d'une tendre harmonie, les avez-vous vus, ces serviteurs fidèles, chercher malignement à vous distraire ? Et, pour peu qu'alors on osât le faire, quelles plaintes, quels murmures, quels éclats ! il faudrait voir jusqu'où vous porteriez l'emportement et le dépit ! Pourquoi donc ne pas laisser aux serviteurs de Dieu la même liberté, la même tranquillité ? Vos plaisirs seraient-ils plus sacrés que les leurs ? Vos assemblées, pour être criminelles, en seraient-elles plus respectables ? Ils vous laissent paisibles au pied de vos théâtres ; eux seuls ne peuvent-ils l'être au pied de l'autel ? Est-ce donc, disait l'Apôtre, que vous n'avez point

assez de la terre entière pour servir à vos crimes, ou serait-ce que vous méprisez à ce point l'assemblée des fidèles? *Numquid domos non habetis, aut Ecclesiam Dei contemnitis?* Et certes, mes frères, que deviendrions-nous, si, forcés par vos scandales, les bons et les justes venaient à se séparer et à s'exiler de nos temples? Ignorez-vous qu'ils sont votre seule ressource contre le courroux du Seigneur, et que ce qui l'empêche de sévir contre les profanateurs de sa maison, c'est qu'il voit toujours au milieu d'eux quelqu'un de ses élus? Il épargne le pharisien superbe qui le brave jusque dans son sanctuaire, en faveur de l'humble publicain qu'il voit prosterné dans le parvis. Lorsque les murmures de tout un peuple allument sa foudre, Moïse seul, prosterné devant le tabernacle, conjure l'orage et désarme son bras. Ainsi, tandis qu'assis aux premiers rangs dans nos temples, on dirait, à la liberté de vos discours, à l'indécence de votre maintien, à vous voir étaler aux yeux de tout un peuple et votre faste et vos dédains, on dirait que le Seigneur est trop honoré de votre présence; sachez, mondains, que c'est ce juste humilié et confondu dans la multitude, ce juste que vous avez presque foulé à vos pieds pour prendre votre rang, c'est lui seul que Dieu respecte, lui qui, peut être dans ce moment, prie pour votre prospérité, écarte loin de vous le courroux du Seigneur, et par son humilité et sa modestie, demande grace pour votre orgueil et vos scandales : *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam.*

Sans doute il ne faudrait que ces réflexions pour nous tenir en présence de l'autel dans le silence et le respect. Mais que sera-ce si nous venons à nous ressouvenir que les temples sont des lieux de terreur et de confusion, qui nous rappellent les vérités les plus humiliantes, et qu'à ce titre nous leur devons, en troisième lieu, un respect de crainte et de modestie? *Pavete ad sanctuarium meum?*

Il semble, en effet, qu'il devrait suffire de considérer le lieu où vous êtes, pour vous faire rentrer en vous-mêmes : point d'objet ici qui ne vous rappelle à votre néant. Cet autel où Jésus-Christ, où un Dieu même paraît humilié, anéanti devant son Père; ces tribunaux où ce Dieu puissant exerce et sa justice et sa miséricorde; cette chaire d'où partent ses foudres et ses oracles; ces fonts sacrés du baptême qui vous rappellent et vos promesses et vos parjures; ces tombeaux où la cendre de vos pères appelle la vôtre; ces mausolées où le marbre et l'airain s'unissent à l'envi pour rendre plus éclatantes les preuves de votre mortalité... était-ce

donc là qu'il fallait venir braver votre maître et affecter l'arrogance et le mépris ? Grands de la terre, on vous pardonne et votre orgueil et votre fierté, lorsque dans vos palais, entourés d'esclaves et de flatteurs, au milieu de cette foule rampante qui vous adore, l'ivresse de l'encens surprend votre raison au point de vous méconnaître vous-même : là, vous êtes les dieux de la terre; le moyen de penser qu'il en est un dans le ciel plus grand que vous? Mais ici, mais dans sa maison même où tout vous humilie et vous confond, oser opposer votre grandeur à la sienne et avoir peine à vous humilier en sa présence, est-il d'exemple d'un semblable délire?

Et vous surtout, qui, pour parler avec le Prophète, paraissez dans nos temples plus ornés que nos temples mêmes, comme dans des lieux de triomphe destinés à étaler tout le faste de votre orgueil, comme des idoles pour y être en spectacle par la parure de vos corps, par la richesse des vêtemens : *Filiæ compositæ circumornatæ ut similitudo templi;* vous ne pensez donc pas que c'est dans ce temple, devant ce même autel, que votre corps sera bientôt présenté, réduit pour tout vêtement au lugubre appareil de la mort; et que là, jeté dans le sein de la terre, on foulera aux pieds et votre orgueil et votre fierté réduits à la cendre et à la poussière d'un tombeau? Quoi! vous venez à dessein d'y faire remarquer, d'y faire admirer les charmes et les attraits d'une mondanité affectée! Et dès le premier pas que vous faites, vous voyez ce lieu mémorable de votre régénération, où vous avez promis de renoncer à Satan et à ses œuvres, au monde et à ses pompes. Quoi! vous y venez exciter des pensées coupables, nourrir des désirs criminels, portant dans vos yeux, dans vos regards, l'indécence et l'audace! Et voilà devant vous ces tribunaux où il n'y a pas encore long-temps que les larmes de vos yeux ont accompagné la honte et le récit de vos faiblesses; où vous avez déploré ces mêmes crimes dans lesquels vous osez retomber; et vous venez les renouveler là où vous avez demandé à votre Dieu de vous les pardonner! Ah! fille de Babylone, s'écrie le Prophète, jusqu'à quel point est donc montée ton audace, que tu refuses même de rougir? *Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere!*

Que le temps ne me permet-il d'insister davantage sur ces grandes vérités! mais il me reste à traiter un point trop important, savoir, que nos temples sont des monumens de la religion et de la piété de nos pères, dont le soin et la décoration nous ont été confiés;

et à ce titre, nous leur devons un respect de zèle et de charité : *Zelus domus tuæ comedit me.*

Je dis zèle de charité, de libéralité, de magnificence. Eh! qui de vous peut ignorer à quel point le Seigneur est jaloux de l'honneur et de la décence des lieux qu'il habite ? partout ailleurs il nous ordonne de mépriser l'or et l'argent comme de vils métaux ; s'agit-il de la gloire de son sanctuaire, alors il nous déclare que l'or et l'argent sont à lui : *Meum est aurum, meum est argentum ; magna erit gloria domus istius.* Ce n'est pas même assez de tout le règne d'un David pour rassembler les trésors qui doivent servir à élever le temple ; il faut pour les mettre en œuvre un Salomon, qui, pour parler avec l'Ecriture, du haut de son trône, traita la sagesse avec tant de magnificence : *Magnifice enim sapientiam tractabat.* Et dès que le moment de l'exécution est arrivé, quel mouvement dans toutes les provinces de son empire! le religieux monarque n'épargne ni soins ni dépenses : à sa voix les cèdres tombent du Liban, les mers sont couvertes de navires ; des flottes équipées à grands frais volent de Tyr à Sidon, charger ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux. De tous les climats on appelle dans la ville sainte les richesses et l'industrie : la terre ouvre ses entrailles, on en arrache le marbre et le porphyre, les métaux les plus cachés : bientôt tout est en action, l'or coule à grands flots dans la fournaise ; le bronze et l'airain gémissent sur l'enclume, et Jérusalem, devenue le centre des arts, est par son temple la merveille du monde, tant le Seigneur est jaloux de la gloire et de la beauté de sa maison, tant il importait d'en donner à l'univers un exemple mémorable !

Vous nous direz peut-être que le zèle de la maison de Dieu n'est pas éteint parmi nous, et qu'il nous reste encore plus d'une basilique où l'art étale ses chefs-d'œuvre, où l'on court admirer le plan de l'édifice, la hardiesse du dessin, le génie heureux qui l'a enfanté, la main savante qui l'a élevé : mais prenons garde de ne pas ressembler aux Israélites, lorsqu'au retour de la captivité, ils admiraient le temple restauré des mains de Zorobabel. L'Ecriture nous dit que les mères le montraient avec transport à leurs enfans, les vieillards hâtaient leurs pas chancelans pour le contempler ; mais ceux qui avaient vu l'ancien temple ne pouvaient retenir leurs larmes en le comparant avec le nouveau. Que sont, en effet, les églises les plus vantées, en comparaison de ce que nous lisons dans l'histoire, de tant d'églises embellies autrefois par les libéra-

lités des césars? De toutes parts s'élèvent dans nos villes des palais dont le faste et la magnificence insultent à la maison du Seigneur; les temples sont toujours trop riches, nos autels trop heureux d'hériter des débris du luxe et de la mondanité des idoles du siècle; et jusque parmi les Chrétiens, il est plus d'un Héliodore jaloux des richesses du sanctuaire, et qui voudrait l'en dépouiller.

Ainsi donc, grace à notre orgueil et à notre impiété, nous avons enfin tout renversé. Nos pères, tout à la fois plus sensés et plus chrétiens que nous, avaient placé le luxe dans le sanctuaire; ils croyaient avec raison que l'or et l'argent ne convenaient qu'à la pompe et à la majesté du service divin. Malheureux, qu'avons-nous fait? nous avons voulu les en arracher, nous avons voulu les transporter du temple dans nos demeures; et qu'est il arrivé? Le Seigneur n'a pas tardé à s'en venger; le plus grand outrage fait à la religion est devenu la plus grande plaie de nos mœurs; et au lieu que le luxe dans le temple ne servait qu'à la gloire du Seigneur et à ranimer la religion des peuples, en sortant du sanctuaire il est devenu l'aliment de nos passions, le poison de toutes nos vertus, la source de tous les vices, et il a engendré l'irréligion et le scandale. Tel Balthasar fait apporter dans la salle du festin les vases et les richesses du temple; alors le crime est consommé, et une main miraculeuse trace sur le mur l'arrêt du sacrilége monarque.

Et certes, mes frères, permettez encore cette réflexion à notre zèle, pourquoi à cet égard avons-nous si fort dégénéré de la religion et de la piété de nos pères? Serait-ce, comme nous le pensons, que, plus éclairés, nous connaîtrions mieux le véritable usage de nos biens? Hé! dites-nous donc, je vous prie, à quoi servent tant de richesses employées à embellir l'intérieur de vos maisons et à vous faire sur la terre des habitations magnifiques? à quoi servent-elles? bien souvent à publier votre honte, à faire remonter jusqu'à l'origine de votre fortune tous ceux qui, en voyant ces brillans édifices, ne manqueront pas de s'informer quel était cet homme qui a laissé tant de monumens de son luxe et de sa vanité; et il arrivera ce qu'a dit un prophète: les murs et les pierres parleront; il sortira des jointures mêmes de ces lambris d'or et d'azur une réponse humiliante, et comme une voix vengeresse qui rappellera que vous étiez un insensé qui vous êtes méconnu au point de vouloir habiter des palais, après être né dans la bassesse et l'obscurité; un barbare qui donniez tout à l'embellissement de vos maisons, et rien pour couvrir la nudité des membres de Jésus-

Christ; peut-être un sacrilége qui, jouissant d'un revenu sacré, avez laissé périr dans plus d'un lieu de votre dépendance la maison du Seigneur pour enrichir la vôtre. C'est-à-dire qu'au lieu qu'une partie de vos richesses transportée dans le sanctuaire, employée à procurer à Jésus-Christ une demeure digne de lui ou à relever dans vos terres tant d'autels dégradés, vous aurait mérité les louanges et la bénédiction des peuples, elle n'aura servi dans vos palais qu'à vous attirer et le courroux de Dieu et le mépris des hommes, et à rendre tout au plus votre vanité immortelle.

Que dis-je, immortelle? O vanité de notre vanité même! Que sont devenus, je vous prie, dans nos villes et aux environs, tant d'édifices fameux, dont on a peine aujourd'hui à montrer les vestiges, et qui n'ont laissé de leur ancienne pompe qu'un nom frivole et de vastes ruines? Et tant d'autres qui subsistent encore, mais comme étonnés de leurs nouveaux habitans, et qui semblent ne conserver qu'à regret les trophées de leurs premiers maîtres? Hélas! ces grands noms ont disparu, l'ingrate postérité n'a pas daigné nous les transmettre; tandis que les noms de nos pères et de tant de fidèles qui, par leurs largesses ont contribué à construire ou à décorer la maison du Seigneur, y vivent encore dans les fastes de l'Église, dans les archives de nos temples: ils y vivent, ô mon Dieu! la religion a sauvé leur nom et leur mémoire de l'oubli; et tandis qu'on cherche la mémoire des impies dans les lieux mêmes qu'ils ont habités et qu'on a peine à en montrer la place, nous voyons les descendans des pieux fondateurs de nos temples y venir, après plusieurs siècles, chercher les titres de leur naissance et de leur noblesse, que l'ombre de l'autel a garantis des injures du temps: *In memoria æterna erit justus.*

Et n'allez pas, mes frères, traiter ces mouvemens de notre zèle d'indiscrétion; ne dites pas qu'à nous entendre il faudrait dépouiller vos maisons pour orner les temples; quand vous le feriez, après tout, sachez que vous ne rendriez à Dieu que ce qui est à Dieu. Rappelez-vous combien de fois, dans des temps de guerre et de calamité, lorsque pressés tout ensemble par l'indigence et par l'ennemi, vous n'aviez d'autre ressource que les richesses de sa maison, le Seigneur ne vous les a-t-il pas prodiguées? Il a permis, comme autrefois à son peuple, que les trésors de son temple servissent à repousser loin de vous la captivité et la mort. La mémoire en est récente parmi nous, et les pierres mêmes de tant de saints édifices, qui depuis cette époque n'ont pu réparer leurs pertes,

élèvent encore leurs voix pour vous rappeler et leurs bienfaits et votre ingratitude. (CAMBACÉRÈS.)

Péroraison.

Souvenons-nous, pour recueillir en peu de mots tout ce discours, qu'il est peu de crimes, qu'il n'en est peut-être aucun plus capable d'attirer sur nous les châtimens de Dieu, que l'abandon et la profanation du lieu saint. Lorsque vous verrez l'abomination et la désolation dans le lieu saint, alors, disent les prophètes, vous verrez la faim, l'ennemi, la mort, tous les malheurs fondre sur vous de toutes parts. Souvenons-nous que le siècle de nos pères a vu l'hérésie déchaînée, le fer d'une main, la flamme de l'autre, porter l'incendie et le ravage jusque dans le sanctuaire, immoler au pied de l'autel le prêtre et le peuple, et pour combler ses fureurs, réduire en cendre les murs de Sion. Elles fument encore, les ruines de ces murs désolés; et c'est là qu'en finissant ce discours, je voudrais pouvoir vous conduire; là, qu'à l'exemple d'un Jérémie, j'irais d'une main hardie réveiller ces cendres éloquentes, interroger ces augustes ruines qui nous diraient en leur langage: Restes déplorables des plus superbes édifices, si vous nous voyez ainsi renversés, n'imputez notre destruction ni à la fureur du soldat, ni au fanatisme de l'hérésie, le Dieu qui nous habitait était bien plus fort qu'eux; n'accusez que les Chrétiens eux-mêmes; s'ils avaient su nous respecter, nous subsisterions encore; eux seuls par leurs profanations ont attiré sur nous la foudre qui nous a frappés; heureux si les autels qu'elle a brisés vous apprennent à trembler pour ceux qui vous restent!

Puissent ces terribles vérités ranimer en nous les sentimens d'une religion presque éteinte; et à la vue de tant de temples déserts et abandonnés, des voies de Sion qui pleurent de se voir dans la solitude aux jours mêmes de solennité, de tant d'autels enfin embellis autrefois par les libéralités des peuples, et qui aujourd'hui sans ornemens, cachés sous des voiles lugubres, semblent rougir de leur nudité, disons avec le prophète: comment s'est-il fait, ô mon Dieu! que la gloire de votre maison se soit ainsi obscurcie au milieu de votre peuple? Comment l'or et les pierres du sanctuaire ont-ils pu perdre leur éclat et leur beauté? Ne rendrez vous jamais à votre maison son ancienne beauté? Murs de Sion, ne vous relèverez-vous jamais? Autel, temple, superbes déserts, quand vous reverrai-je dans votre première splendeur, et

vos enfans zélés pour vos solennités, accourir à vos fêtes et inonder en foule vos portiques? C'est à vous, mes frères, d'y penser, et par votre assiduité, par vos exemples dans le lieu saint, de réparer les scandales que vous pouvez y avoir causés, de pourvoir par votre charité à l'ornement et à la gloire du sanctuaire de n'oublier jamais que c'est de notre respect pour la maison du Seigneur que dépendent et l'honneur de la religion et la prospérité des empires; et qu'enfin il n'y aura que ceux qui auront su respecter ici-bas la demeure de ce Dieu de gloire, qui mériteront d'avoir une place dans ses tabernacles éternels. (Le même.)

Autre péroraison.

Ce peuple m'accuse d'injustice, disait Dieu au prophète Ezéchiel: montrez-lui le temple, il ne pensera plus à me reprocher ses malheurs, il ne pensera qu'à se reprocher ses crimes: *Ostende domui Israel templum et confundantur*[1]. Vous, mes frères, jetez aussi les yeux sur nos temples, ensuite plaignez-vous, si vous l'osez, de ces torrens de misère qui inondent la terre. Voyez les fonts sacrés du baptême; là vous aviez juré de renoncer au monde; de vivre, et s'il le fallait, de mourir pour Dieu; et ensuite ils vous ont vus parjures, infidèles, venir ici faire profession de mondanité, désavouer vos sermens par la pompe criminelle de votre luxe et par les scandales de votre impiété: *Ostende... et confundantur.* Voyez ces tribunaux de la pénitence; là dominés par une fausse pudeur, vous avez rougi de dire au ministre de Jésus-Christ ce que vous n'avez point rougi de faire devant Dieu: vous avez mis le comble à vos crimes, en les dissimulant par les apparences étudiées d'une douleur feinte et hypocrite, vous avez surpris une absolution qui ne vous était pas due; vous y êtes entrés pécheurs, vous en êtes sortis prévaricateurs; pleins d'inconstance et de mauvaise foi, vous avez paru pleurer le péché que vous aviez commis, et aussitôt vous avez recommencé de commettre les péchés que vous aviez à peine cessé de pleurer. *Ostende... et confundantur.* Voyez cette chaire de vérité; là, par l'organe des prêtres dévoués au ministère du salut, le Seigneur vous annonça ses volontés; il vous a montré vos égaremens, il a parlé à votre cœur: indocile à sa grace, ingrat à son amour, loin de respecter dans l'homme le Dieu qui le fait parler, vous n'avez su que mépri-

[1] Ezech., XLIII 10.

ser la voix du ministre et insulter au ministère : *Ostende... et confundantur.* Voyez cette table eucharistique ; là se renouvellent chaque jour les mystères de salut opérés sur le Calvaire ; là se renouvellent chaque jour les mystères d'impiété dont frémit la montagne sainte. Jésus est de nouveau immolé, quelle victime ! mais quelle profanation du sacrifice ! malgré la distance des temps et des lieux, ne nous retrouvons-nous point à Jérusalem ? Des prêtres... je m'arrête ; une troupe impie dont le tumulte scandaleux trouble le sacrificateur et insulte au sacrifice : *moventes capita sua* [1]. Des libertins livrés à l'esprit d'erreur et de vertige, blasphèment ce qu'ils ignorent, et refusent de reconnaître leur Dieu dans leur Sauveur : *blasphemabant* [2]. Des femmes hautaines et superbes daignent à peine jeter un regard sur leur Dieu et lui rendre le court hommage d'un moment. Pour rendre la ressemblance plus exacte, souvent il ne manque qu'un homme fidèle qui ait le courage de se déclarer et de fléchir le genou devant Jésus-Christ : *Ostende... et confundantur.* Voyez ce temple, tout ce qu'il renferme s'élève contre vous ; ces cendres, ces ossemens des martyrs, c'est en leur présence que vous venez faire de mortels outrages à la religion qu'ils défendirent au péril de leur vie ; ces Anges de paix, tant de fois ils ont été obligés de se couvrir de leurs ailes pour cacher à leurs yeux la honte de vos abominations, Non, continue le Seigneur, il n'en faut pas davantage pour m'endurcir contre ce peuple ingrat et perfide. Prophète, ne priez plus pour Israël, la voix de ses profanations parle contre lui ; en vain la voix de vos larmes parlerait pour lui : il n'a été mon peuple que pour me déshonorer, je ne serai son Dieu que pour le punir ; il a méprisé ma miséricorde dans son sanctuaire, il ne lui reste à attendre que les rigueurs de ma justice : *In domo mea fecit scelera... tu ergo noli orare... quia non exaudiam* [3].

Que fais-je, Chrétiens ? me pardonnerez-vous et devez-vous me pardonner de vous entretenir si long-temps des vengeances réservées à la profanation des temples ; ai-je donc oublié, ou ne vous souviendrait-il plus qui vous êtes ; le sang de vos ancêtres se serait-il démenti dans vos veines ? N'est-ce pas faire outrage à la race de Mathathias, que de venir lui recommander les honneurs et la gloire de Sion ? et les temples cimentés du sang des pères ont-ils quelque chose à craindre des enfans ?

Rappelez-vous le cours funeste des guerres sanglantes qui pendant tant d'années ont ravagé la France ; l'hérésie de Calvin, sortie

[1] II Matth., XXVII, 39. — [2] Ibid. — [3] Jerem., XI, 14 et 15.

du fond de l'abîme, voulait s'établir et régner sur les débris de nos sanctuaires. Quelle longue suite de misères! que de révolutions tragiques! les nations étrangères déchiraient le sein de notre patrie; victorieuses, triomphantes, le fer et la flamme en main, elles menaçaient la religion et l'état de leur chute prochaine.

Nouveaux Machabées, prenez garde, je ne parle que de ceux qui se montrèrent aussi fidèles à la patrie qu'à l'Église, au trône qu'à l'autel; car des citoyens factieux et inquiets, des sujets indociles et rebelles, loin de les avouer pour ses héros et ses martyrs, la religion refuse de les compter au nombre de ses enfans, et de quelque zèle qu'ils colorent leurs attentats, elle ne leur répond que par ses foudres et ses anathèmes. Appelés aux combats du Seigneur par la voix de leur roi, vos ancêtres, alarmés du péril de l'autel, accourent donc à sa défense, prêts à soutenir le temple ou à périr avec lui. Hélas! ils voulaient, ils croyaient combattre pour le Seigneur; auraient-ils combattu contre lui? Serait-ce à la religion plus qu'à l'erreur de pleurer leurs victoires! que nos temples n'ont-ils succombé sous les attentats de l'hérésie, s'ils n'ont échappé aux fureurs des sectaires que pour être livrés à nos profanations, et si la piété des pères n'a fait que les réserver à l'impiété des enfans : rejetons coupables d'une tige si pure et si sainte, viendrions-nous jusque sur leurs tombeaux, jusque sur leurs cendres, désavouer leur foi, insulter à leur zèle, les faire repentir de leurs combats et de leurs triomphes? Ah! du sein de la terre nous entendons la voix de leur sang qu'ils répandirent en tant de batailles, gémir, se plaindre, tonner, nous reprocher d'avoir enfin cédé la victoire aux meurtriers de nos aïeux, et se plaindre au ciel de leur avoir donné des enfans indignes de leurs pères, de leur religion, de leur Dieu.

Non, Seigneur, vos yeux n'apercevront plus l'iniquité dans le lieu saint; nous n'y paraîtrons que pour effacer le scandale de nos profanations par une piété sincère et édifiante; trop heureux d'employer les jours de cette vie mortelle à célébrer dans le temple de vos miséricordes vos louanges, que nous espérons chanter à jamais dans le temple de votre gloire, Ainsi soit-il. (Le P. de Neuville, *Sur le respect dans les temples.*)

VÉRITÉ.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Qu'y a-t-il de plus avantageux pour nous, dit saint Chrysostôme, que de connaître ce qui nous donne la connaissance de nous-mêmes? que de connaître ce qui a une vertu souveraine pour nous corriger et pour nous perfectionner? que de connaître ce que l'on affecte plus communément de nous cacher et, par dessus tout, que de connaître ce qui en effet est la chose la plus difficile à savoir, et dont on ne peut entreprendre de nous instruire que par le zèle, non seulement le plus sincère, mais le plus généreux et le plus déterminé à notre bien? Or, la vérité qui nous reprend renferme toutes ces qualités, et vous l'allez voir.

Premièrement, elle nous fait connaître à nous-mêmes, et sans elle nous ne pouvons espérer de nous connaître jamais. Or, après la connaissance de Dieu, il n'y a rien qui doive nous être plus cher que la connaissance de nous-mêmes; et saint Augustin a douté s'il n'était pas aussi nécessaire de nous connaître nous-mêmes que de connaître Dieu, parce qu'à proprement parler, ces deux connaissances, surtout dans l'ordre de la grace et du salut, ne peuvent être séparées, et que l'une dépend essentiellement de l'autre. Pourquoi ne puis-je pas me connaître, si je n'aime la vérité qui me reprend? Appliquez-vous à ceci, Chrétiens : c'est que je dois être persuadé que, quelque soin que j'apporte à régler ma vie et ma conduite et quelque bon témoignage que je me rende sur cela, il y a encore mille faiblesses et mille désordres dont je ne m'aperçois pas, mais que les autres savent bien observer; et si je ne convenais de ce principe, je serais dans la plus pernicieuse de toutes les erreurs, parce que je serais dans l'erreur sur mon erreur même, et dans l'ignorance de mon ignorance même. D'ailleurs, je dois être convaincu que, quand je m'occuperais sans relâche à m'étudier et à m'examiner, je n'aurais jamais assez de lumière ni assez de vue

pour découvrir toutes ces faiblesses qui sont en moi et tous ces désordres, parce que l'amour-propre, qui est comme un voile que mes yeux ne peuvent percer, m'en cachera toujours une partie et m'empêchera de me faire une justice exacte sur le reste. Il faut donc, conclut saint Chrysostôme, traitant ce sujet, ou que je renonce absolument à me connaître, ou que je supplée par les connaissances qu'on a de moi à celles qui me manquent. Et comme il y a dans moi un fonds de vérités mortifiantes et capables de m'humilier, il faut que je trouve bon que ces vérités me soient dites par les autres, puisque je ne suis pas assez éclairé pour me les dire à moi-même.

Il me semble, Chrétiens, que chacun de nous devrait être disposé de la sorte: car enfin, mes frères, ajoute saint Chrysostôme, quand un malade trouve un médecin qui lui fait connaître parfaitement son mal, bien loin de s'en offenser, il l'estime, il l'honore, il s'attache à lui; et plus le mal est fâcheux et inconnu, plus tient-il pour un service important la sincérité de celui qui le lui découvre. Or, si nous en jugeons ainsi par rapport aux infirmités du corps, quels sentimens ne devons-nous pas avoir lorsqu'il s'agit des maladies de l'ame, qui sont nos vices et nos imperfections? Il a fallu, Chrétiens, le dirai-je! que le paganisme nous apprît là-dessus notre devoir. Au milieu de l'infidélité, on a vu des hommes aussi zélés pour apprendre leurs défauts que nous le sommes pour éviter d'être instruits des nôtres. Un jeune seigneur de la cour d'Auguste et même de sa maison, un Germanicus, touché de la noble curiosité de se connaître, chose si rare parmi les grands du monde, étant à la tête de la milice romaine, prenait bien de temps en temps le soin de se travestir, de visiter le soir et sans être connu, les quartiers de son armée, de s'approcher secrètement des tentes et de prêter l'oreille au discours de ses soldats, parce qu'il n'ignorait pas que c'était alors qu'ils se disaient avec plus de liberté les uns aux autres ce qu'ils pensaient de la conduite de leur général. Voilà ce que l'histoire nous rapporte d'une vertu païenne, et ce qu'elle nous met devant les yeux, pour confondre cette délicatesse si opposée au christianisme, qui nous révolte contre la vérité, du moment qu'elle nous choque et qu'elle nous blesse. Peut-être me direz-vous que ce païen cherchait en cela même à se satisfaire, parce qu'il était sûr de l'estime qu'on avait de sa sage conduite. En effet, l'historien remarque qu'il jouissait ainsi du fruit de sa réputation, n'entendant partout que des éloges d'autant plus doux pour lui qu'ils étaient plus libres: *Fruebatur fama*

sua [1]. Je le veux, mais du moins est-il vrai que s'il y avait eu en lui quelque sujet de blâme ou quelque matière de plainte, il se mettait par là en devoir de ne les pas ignorer; et c'est en cela que, tout païen qu'il était, il nous faisait une leçon bien utile.

Car ce que j'ai dit de plus, et ce qui contient la seconde preuve de la proposition que j'ai avancée, c'est que, comme la vérité qui nous reprend est la plus nécessaire pour nous connaître, aussi est-elle la plus efficace pour nous corriger. Les autres vérités, dit saint Jérôme, nous instruisent, nous touchent, nous convainquent, mais ne nous changent pas; celle-ci, sans instruction, sans conviction, sans raisonnement, ou plutôt par le raisonnement le plus fort, par la conviction la plus touchante et par l'instruction la plus courte et la plus aisée, a le pouvoir de nous convertir. Et comment? comprenez-le, je vous prie : c'est en nous faisant rentrer dans nous-mêmes par la connaissance, et nous obligeant à en sortir par la pénitence. Deux mouvemens qu'elle produit en nous par une suite comme naturelle, et qui, dans la doctrine de saint Augustin, font toute la perfection de l'homme. Car au lieu que la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes nous dissipait et nous emportait hors de nous par vanité ou par légèreté, cette vérité fâcheuse que l'on nous reproche nous rappelle en quelque façon à nous, nous recueille au dedans de nous, nous fait jeter un certain regard sur nous, dont il n'est presque pas en notre pouvoir de nous distraire. Et comme, en vertu de ce regard, nous ne voyons rien en nous que d'imparfait et que d'humiliant, ne pouvant dans cet état nous souffrir nous-mêmes, ni demeurer, pour ainsi dire, en nous-mêmes, nous faisons un effort pour nous élever au dessus de nous-mêmes, qui est le véritable mouvement de la pénitence; et voilà ce qui nous arrive, pour peu que nous soyons fidèles à la grace de Dieu. Une vérité dite bien à propos suffit en telles conjonctures, pour arracher de notre cœur une habitude vicieuse et une passion. Des années entières de réflexion n'y avaient rien fait; tout autre moyen avait été inutile et faible pour cela : mais cet avis prudemment donné est le coup salutaire qui nous guérit. On en est troublé d'abord et on s'en émeut; mais enfin, la grace et la raison surmontant le sentiment, et cette vérité, quoique amère, étant dirigée par un esprit solide et bien tempéré, commence à agir, et par son amertume même est la cause et le principe de la guérison.

[1] Tacit.

Ne vouloir pas entendre ces sortes de vérités, ou ne les vouloir entendre que déguisées, que fardées, qu'affaiblies et diminuées, c'est le terme de l'Écriture sainte : *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* [1] : vouloir qu'on nous les adoucisse, qu'on en retranche tout ce qu'elles ont de piquant, et sans cela ne pouvoir les supporter, c'est renoncer à sa propre perfection, c'est se condamner pour jamais soi-même à être du nombre de ces malades dont parle saint Bernard, qui sont d'autant plus incurables qu'ils le veulent être et qu'ils corrompent jusqu'au remède uniquement nécessaire pour ne l'être pas. Or, un chrétien peut-il, en conscience, demeurer dans cette disposition ? Raisonnons sur nos devoirs tant qu'il nous plaira, jamais, dit saint Augustin, nous ne corrigerons dans nous les vices ni les erreurs qui nous plaisent, sinon par la vérité qui nous déplaît.

Le point important est de trouver un homme sage, ferme et solidement ami, qui nous découvre cette vérité : ce qui est infiniment rare, et ce que Salomon considère comme un trésor. Mais c'est justement la troisième raison qui nous oblige à le rechercher, et qui nous doit rendre cette vérité précieuse, parce que c'est celle de toutes dont on affecte le plus de nous ôter la connaissance. Vous le savez, Chrétiens, la grande maxime, ou pour mieux parler, le grand abus de la science du monde est de taire les vérités désagréables : je dis de les taire à ceux à qui il serait utile et important de les savoir. Car pour en instruire ceux qui n'y ont aucune part et qui devraient les ignorer, c'est sur quoi le monde ne s'est donné de tout temps que trop de licence. On dit ce qu'il faudrait dire ; mais on le dit à tout autre qu'à celui à qui il faudrait le dire : on le dit par imprudence, par médisance, par vengeance, où il ne faut pas ; et on ne le dit pas par conscience où il le faut, et au même temps qu'on blesse la charité et le devoir en répandant partout une vérité odieuse, on se fait une fausse charité et un faux devoir de cacher cette vérité odieuse à celui qu'elle intéresse personnellement et qui serait le seul capable d'en profiter. Or, cela est vrai surtout à l'égard des grands, des riches et des puissans de la terre, dont le malheur, entre tous les autres qui semblent attachés à leur condition, est de n'entendre presque jamais la vérité ; et qui, sans jugement téméraire, ont droit de regarder tous ceux qui les approchent comme autant de séducteurs qui se

[1] Ps. xi.

font une politique de les tromper, qui ne leur représentent les choses que sous les apparences spécieuses qu'y donnent leurs passions et leurs intérêts, et qui seraient souvent bien fâchés, (ô déréglement de l'esprit du siècle !) qui seraient souvent bien fâchés que les maîtres qu'ils servent, fussent plus éclairés qu'ils ne le sont, parce qu'ils ne voudraient pas qu'ils fussent meilleurs ni plus parfaits. D'où vient qu'en effet ceux qui tiennent dans le monde les premiers rangs sont ceux à qui communément la vérité est moins connue ?

Et voilà pourquoi Dieu recommandait tant à ses Prophètes de s'expliquer avec une sainte liberté, quand il s'agissait de reprendre les vices. Parle, disait-il à Isaïe, élève ta voix, fais-la retentir comme une trompette dont le son pénètre jusque dans les cœurs : *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam* [1]. Au lieu de prêcher à mon peuple des vérités curieuses, des vérités subtiles, des vérités agréables, attache-toi à lui prêcher celles qui le confondent : mets-lui devant les yeux ses iniquités ; reproche-lui ses scandales et tous ses crimes : *Et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum* [2]. Et afin que vous ne me répondiez pas, Chrétiens, que cela était bon pour le peuple et pour un homme qui prêchait aux simples : Ne crains point, disait le même Dieu à Jérémie, parce que c'est moi qui t'ai ordonné de parler, moi qui t'ai établi comme une colonne de bronze et comme un mur d'airain : *In columnam ferream et in murum æneum* [3]. Pourquoi comme une colonne de bronze et comme un mur d'airain ? remarquez ce qui suit : *Regibus Juda, principibus ejus et sacerdotibus* [4] : c'est pour les grands de Juda, pour les princes, pour les nobles, pour ceux qui occupent les premières places, et à qui leurs ministères et leurs emplois donnent plus d'autorité : *Ne formides a facie eorum* : que leur présence, ajoutait le Seigneur, ne t'étonne point; que le respect de leurs personnes ne t'ebranle point; n'aie point pour eux de lâches égards et ne les flatte point ; dis-leur avec courage la vérité que je veux qu'ils sachent ; sois l'apôtre et, s'il est besoin, le martyr de cette vérité. Car c'est pour cela que je t'ai rempli de mon esprit, et je ne t'ai fait ce que tu es que pour cela. Or, si toi par qui cette vérité doit être portée, tu la retiens captive dans le silence, qui osera la soutenir et se déclarer pour elle ?

C'est encore pourquoi saint Paul exhortait son disciple Timothée à reprocher, à menacer, à fulminer plutôt qu'à consoler ;

[1] Is., LVIII. — [2] Ibid. — [3] Jerem., I. — [4] Ibid.

et cela sans craindre de se rendre importun, et sans se mettre en peine qu'on le trouvât mauvais: *Argue*, *increpa*, *opportune*, *importune* [1]; parce qu'il viendra un temps, lui disait-il, où la saine doctrine, c'est-à-dire celle qui censure le vice et qui le condamne, sera insupportable aux hommes: *Erit enim tempus quum sanam doctrinam non sustinebunt* [2]. Or, ne pouvons-nous pas dire que ce temps est venu et que c'est celui-ci? D'où je conclus que les prédicateurs de l'Évangile ont une obligation plus étroite et plus pressante que jamais de dire la vérité, puisqu'il n'y a plus qu'eux dont la vérité puisse espérer un témoignage fidèle et constant. Je sais qu'ils doivent être discrets; mais Dieu veuille que leur discrétion et leur prudence ne vous perde pas. Je sais que leur zèle doit être selon la science; mais plaise au ciel que leur science énervant leur zèle, ils ne deviennent point pour vous ce que saint Paul craignait d'être pour ceux qu'il instruisait, je veux dire des cymbales retentissantes: *æs sonans au tcymbalum tinniens* [3].

Que faudrait-il donc faire pour nous garantir de ce malheur? Ah! Chrétiens, la belle leçon, si nous étions soigneux de la pratiquer! ce serait d'aimer d'autant plus la vérité que notre amour-propre l'a plus en horreur; de respecter ceux dont Dieu se sert pour nous la faire connaître, et de compter pour un service inestimable quand ils nous la déclarent même à contre-temps et de mauvaise grace, disant avec Salomon: *Meliora sunt vulnera diligentis quam fraudulenta oscula odientis* [4]. Il est vrai, cette vérité a quelque chose de bien dur; mais les blessures d'un ami sont encore pour moi plus salutaires que les caresses d'un flatteur. Et parce qu'il n'est rien dans le fond de plus difficile que d'annoncer cette vérité et de s'en faire le porteur (quatrième et dernière considération), il faudrait mettre pour principe que c'est à nous de lever cette difficulté à ceux dont nous attendons ce bon office: comment cela? les prévenant, les engageant, leur donnant un accès libre et favorable auprès de nous; leur témoignant, non point par des paroles vaines, mais par une conduite égale, que nous avons pour eux de la déférence, et que nous les écoutons non seulement avec docilité, mais avec joie, dans la persuasion où nous devons être qu'en effet la marque la plus solide de leur zèle c'est celle-là, et dans la crainte que nous devons avoir qu'un peu trop de délicatesse de notre part ne leur ferme la bouche, et qu'à force d'exiger d'eux des tempéramens et des mesures nous ne les rebutions

[1] II Tim., IV. — [2] Ibid. — [3] I Cor., XIII. — [4] Prov. XXVII.

entièrement et n'émoussions tout-à-fait la pointe de leur zèle.

Car encore une fois, Chrétiens, s'il y a chose qui demande un zèle pur, généreux et désintéressé, c'est la commission de découvrir une plaie cachée à celui qui se croit sain; c'est-à-dire une vérité désagréable à celui qui se croit irrépréhensible, et c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Faut-il avertir un homme du désordre qui se passe dans sa maison, une femme des bruits qui courent d'elle, un grand du scandale qu'il cause, c'est à qui s'en défendra, personne n'en veut prendre sur soi le risque, chacun a ses raisons pour s'en décharger, et à peine dans une famille, que dis-je, à peine dans une ville entière se trouvera-t-il quelqu'un qui, méprisant tout autre intérêt et dans la seule vue de son devoir, ose dire la vérité. Or, de là s'ensuit l'obligation indispensable que nous avons, encore plus selon Dieu que selon le monde, de nous rendre faciles, doux et humbles de cœur, quand il est question de recevoir des répréhensions et des avis; puisque l'un des préceptes les plus essentiels de la loi de Dieu est que nous retranchions de nous-mêmes tout ce qui peut servir d'obstacle à notre correction, et que, sous peine de répondre de nos ignorances comme d'autant de crimes, moins il est aisé de nous dire cette vérité qui choque notre amour-propre, plus nous devons être disposés à l'honorer par la manière avec laquelle nous l'écoutons. C'est ainsi qu'en usa cet infortuné roi de Babylone dont parle l'Écriture, lorsque Daniel, avec une liberté de prophète, lui signifia tout ensemble trois effrayantes vérités : l'une, qu'il avait été pesé et réprouvé dans le jugement de Dieu; l'autre, que son royaume allait être partagé entre les Perses et les Mèdes; et la troisième, que dès la nuit même il devait mourir. Il n'y eut personne qui ne tremblât de la hardiesse de ce discours, on crut Daniel perdu et l'on ne douta point que Balthasar ne le sacrifiât au premier mouvement de sa colère. Mais ce prince, qui avait l'ame grande, et qui, jusque dans le revers le plus accablant, avait conservé toute la modération de son esprit, raisonna bien autrement. Que fit-il? il embrassa Daniel, il le combla de faveurs, il commanda sur-le-champ qu'on le revêtît de la pourpre, qu'on lui donnât le collier d'or, que tout le peuple le révérât et lui obéît; pourquoi? parce qu'il jugea, dit saint Chrysostôme, qu'un homme qui avait la force de dire respectueusement de telles vérités à un prince, et qui, pour s'acquitter de ce devoir héroïque, savait oublier son propre intérêt, qu'un homme, dis-je, de ce caractère méritait toutes sortes d'honneurs et ne pouvait être assez exalté;

Tunc, jubente rege, indutus est Daniel purpura, et circumdata est torques aurea collo ejus [1]. C'est pour cela, ajoute le texte sacré, que Balthasar honora Daniel, parce que, aux dépens même de sa personne et dans l'extrémité de son malheur, il voulut honorer la vérité.

Et nous, Chrétiens, comment traitons-nous cette vérité? Ah! permettez-moi de faire ici la comparaison entre nous et ce roi infidèle, et d'opposer son exemple à notre conduite. Bien loin d'aimer cette vérité, nous la haïssons et nous la fuyons. Voilà le désordre que saint Augustin déplorait autrefois et dont il cherchait la cause, la demandant à Dieu par ces paroles si affectueuses: *Cur, Domine, veritas odium parit, et quare inimicus factus est eis homo tuus verum prædicans; cum ametur beata vita, quæ non est, nisi gaudium de veritate.* Et comment donc, Seigneur, arrive-t-il que cette vérité qui vient de vous attire la haine des hommes, et pourquoi ce Sauveur qui leur a parlé de votre part en leur prêchant la vérité, s'est-il fait leur ennemi, puisqu'il est naturel à l'homme d'aimer la vie bienheureuse, qui n'est rien autre chose qu'une joie intérieure de la vérité connue? Ensuite, se répondant à soi-même: Ah! mon Dieu, ajoutait-il, j'en comprends bien le mystère, c'est que les hommes, préoccupés de leurs passions, ne reconnaissent pour vérité que ce qu'ils aiment et ce qui leur plaît; ou plutôt, se font de ce qui leur plaît une vérité imaginaire, à l'exclusion de tout ce qui ne leur plaît pas; c'est qu'ils aiment la vérité spécieuse et éclatante et ne peuvent souffrir la vérité sévère et humiliante : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.*

Admirable portrait des gens du siècle, exprimé en deux mots par ce saint docteur. En effet, Chrétiens, nous fuyons la vérité qui nous découvre ce que nous sommes, jusqu'à l'envisager comme une persécution; et quand elle se présente à nous malgré nous, nous nous soulevons, nous nous emportons contre elle, nous prenons à partie ceux qui nous la mettent devant les yeux, comme s'ils nous faisaient injure. Car de là naissent les dépits et les ressentimens, de là les aversions et les haines, de là les mésintelligences et les désunions. Combien d'amitiés refroidies, combien de commerces rompus, combien de guerres déclarées, parce qu'on nous a dit librement une vérité! Ce qui est encore plus étrange, c'est que souvent nous haïssons cette vérité par la raison même qui devait nous la rendre aimable, je veux dire, parce qu'elle est

[1] Dan., v.

vérité. Si ce que l'on nous reproche était moins vrai, nous nous en piquerions moins. La révolte de notre esprit vient de ce que la chose est plus vraie que nous ne voulons, et qu'elle l'est en sorte que nous ne pouvons pas la désavouer.

Et ce vice, prenez garde à ceci, mes chers auditeurs, n'est pas seulement le vice des grands, auprès desquels, comme parle Cassiodore, une parole de vérité est en bien des rencontres une parole de mort pour celui qui la porte; car sans en rapporter les effets tragiques, à combien de serviteurs fidèles ce zèle de la vérité n'a-t-il pas coûté la perte de leur fortune et la disgrace de leurs maîtres? C'est encore le vice des petits, qui, dans la médiocrité de leur condition, sont quelquefois les plus intraitables et les plus indociles sur ce qui regarde leurs défauts. Ce n'est pas seulement le vice des imparfaits, mais des dévots et des spirituels; car vous en verrez qui pleins de sentimens de la plus haute piété, ne respirant que Dieu et sa gloire, sages dans leur conduite et sévères dans leurs maximes, sont incapables parmi tout cela de recevoir un avertissement; gens merveilleux pour dire les vérités aux autres, mais sensibles jusqu'à la faiblesse quand ils sont obligés d'entendre les leurs; des montagnes, dit l'Écriture, par l'apparence de leur élévation, mais des montagnes fumantes, sitôt qu'on vient à les toucher: *Tange montes, et fumigabunt* [1]. Ce qui me fait douter si le bien même qui paraît dans ces sortes de Chrétiens n'est point une illusion, puisque la vraie vertu est d'aimer la vue de son imperfection, suivant ce que dit David: *Et peccatum meum contra me est semper* [2]. Jusque dans la prédication de l'Évangile, (le croirait-on si on ne l'éprouvait pas soi-même?) jusque dans la prédication de l'Évangile, où nous supposons que c'est Dieu qui nous parle, à peine pouvons-nous supporter la vérité. Ce n'est pas que nous n'aimions les prédicateurs qui prêchent les vérités, et les vérités de la morale la plus étroite, et que nous ne soyons les premiers à les condamner, s'ils sont lâches à s'acquitter de ce devoir; mais nous aimons ceux qui prêchent les vérités et non pas nos vérités. Car du moment que les vérités qu'ils prêchent sont les nôtres, et que nous nous en apercevons, un levain d'aigreur et d'amertume commence à se former dans notre cœur. Qu'ils s'étendent tant qu'ils voudront sur les défauts d'autrui, nous les écoutons avec joie et nous n'avons que des louanges à leur donner; mais qu'ils poussent l'induction jusqu'à nous, dès là nous nous aliénons d'eux; dès là nous n'avons

[1] Ps CXIII. — [2] Ibid., L.

plus pour eux cette bienveillance qui nous rendait leur parole utile; dès là nous nous érigeons nous-mêmes en censeurs de leur ministère. Un terme non moins juste qui leur sera échappé devient le sujet de notre critique et de nos railleries. Nous allons même jusqu'à concevoir de la haine contre leurs personnes, à cause de la vérité qu'ils nous disent; semblables à ce malheureux roi d'Israël qui haïssait le Prophète du vrai Dieu, et qui s'en déclare hautement: Parce qu'il ne m'annonce jamais, disait-il, une bonne nouvelle, mais toujours des vérités tristes et affligeantes: *Sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum* [1]. Extravagance! s'écrie saint Jérôme. Comme s'il eût dû attendre d'un prophète autre chose que la vérité, ou que ce qui lui était prédit fût moins la vérité parce qu'il lui était désagréable.

C'est néanmoins ce qui arrive tous les jours, et de quoi il me serait aisé de vous convaincre sensiblement. Car que j'entreprenne ici de dire la vérité dans toute l'étendue de la liberté que devrait me donner mon ministère, et que parcourant tous les états et toutes les conditions des hommes, je vienne au détail de certaines vérités que j'aurais droit de leur reprocher, je m'attirerai l'indignation de la plupart des personnes qui m'écoutent. Je ne dirai ces vérités qu'en général, et j'y observerai toutes les mesures de cette précaution exacte que l'Église me prescrit. Il n'importe; parce que ce seront des vérités qui feront rougir l'hypocrisie du siècle et qui, par une anticipation du jugement de Dieu, exposeront à un chacun sa confusion et sa honte, elles susciteront contre moi presque tous les esprits. Afin d'autoriser sur cela notre procédé, nous nous en prenons à la parole de Dieu, nous ne voulons pas que ce détail des vices soit de son ressort, et nous n'observons pas que nous faisons ainsi le procès à Jésus-Christ même, puisque nul n'a jamais dépeint les vices avec des traits si marqués que cet Homme-Dieu, et que tout l'Évangile n'est, pour le dire de la sorte, qu'une censure perpétuelle des mœurs de son temps, ou plutôt de tous les temps. Nous disons que le prédicateur ne doit pas tant particulariser les choses; mais le disions-nous quand on ne prêchait que les vérités des autres et que nous n'y étions pas intéressés? ce zèle de la retenue et de la prudence des prédicateurs nous inquiétait-il? Il ne nous est donc venu que depuis que nous nous trouvons y avoir part : signe évident que ce n'est pas un zèle de Dieu, mais une haine secrète de la vérité. Je ne prétends pas toute-

[1] Reg. ; CCXXIII.

fois justifier la conduite de ceux qui, par des manières peu chrétiennes et peu judicieuses, au lieu d'instruire et de toucher, insulteraient et outrageraient. Il y a là dessus des règles de l'Eglise, il y a des prélats pour les faire garder; mais je prétends condamner une délicatesse insupportable qui est dans les Chrétiens, de ne pouvoir souffrir que le prédicateur en vienne à certains détails, et qu'il leur fasse voir la corruption de leur état. Car voilà où nous en sommes. Mais qu'arrivera-t-il? juste châtiment de Dieu! dit saint Augustin, c'est que la vérité malgré eux les fera connaître, sans se faire néanmoins elle-même connaître à eux : *Inde retribuet eis, ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta.* (BOURDALOUE, *Sur l'amour et la crainte de la Vérité.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR CE SUJET.

Et facta est veritas in oblivionem : et qui recessit a malo, prædæ patuit; et vidit Dominus, et malum apparuit in oculis ejus, quia non est judicium.

La vérité a été oubliée, et le juste a été en proie; le Seigneur l'a vu; le mal a paru à ses yeux; il n'a plus trouvé de justice. (*Is.*, 59, 15.)

Loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo : veritatem et judicium pacis judicate in portis vestris.

Dites la vérité à votre frère; rendez l'équité et la justice à ceux de vos villes. (*Zach.*, 8, 16.)

Veritatem tantum et pacem diligite.

Aimez seulement la vérité et la paix. (*Zach.*, 8, 19.)

Veritatem requiret Dominus.

Le Seigneur recherchera la vérité. (*Ps.*, 30, 24.)

Ecce veritatem dilexisti.

Vous avez, ô mon Dieu, aimé la vérité. (*Ibid.*, 50, 8.)

Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.

N'ôtez jamais votre vérité de ma bouche. (*Ibid.*, 118, 43.)

Aperite portas, et ingrediatur gens justa, custodiens veritatem.

Ouvrez les portes, et que la nation juste entre, gardant la vérité. (*Is.*, 26, 2.)

Robur autem datum est ei contra juge sacrificium propter peccata : et prosternetur veritas in terra.

La puissance lui a été donnée contre le sacrifice continuel, à cause des péchés; et la vérité sera abattue sur la terre. (*Dan.*, 8, 12.)

Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit : quia non est veritas in eo.

Il a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité; aussi n'y a-t-il point de vérité en lui. (*Joan.* 8, 44.)

Veritatem facientes in caritate, crescamus in illo per omnia, qui est Christus.

Pratiquant la verité par la charité, croissons de toute manière en Jésus-Christ qui est notre chef. (*Ephes.* 4, 15.)

Quare detraxistis sermonibus veritatis?

Pourquoi avez-vous dit le mal contre la vérité. (*Job.*, 6, 25.)

Scuto circumdabit te veritas ejus.

La vérité de Dieu vous environnera comme d'un bouclier. (*Ps.* 90, 5.)

Veritas Domini manet in æternum.

La vérité du Seigneur demeure éternellement. (*Ibid.*, 116, 2.)

Labium veritatis firmum erit in perpetuum.

Les lèvres véridiques seront fermes à jamais. (*Prov.* 12, 19.)

Non contradicas verbo veritatis ullo modo, et de mendacio ineruditionis tuæ confundere.

Gardez-vous de contredire en aucune manière la parole de vérité, et soyez honteux du mensonge où vous êtes tombé par ignorance. (*Eccli.*, 4, 30.)

Gratia et veritas per Jesum Christum facta est.

La grace et la vérité nous ont été données par Jésus-Christ. (*Joan.* 1, 17.)

Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.

Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. (*Ibid.*, 8, 32.)

Sermo tuus veritas est.

Votre parole, ô mon Dieu, est vérité. (*Ibid.*, 17, 17.)

Omnis, qui est ex veritate, audit vocem meam.

Quiconque appartient à la vérité entend ma voix. (*Ibid.*, 18, 37.)

Non possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate.

Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. (*II Cor.* 13, 8.)

O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati?

Galates insensés, qui vous a fascinés, pour n'être plus soumis à la vérité? (*Gal.*, 3, 1.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA VÉRITÉ.

EXORDE.

Non potest mundus odisse vos; me autem odit, quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Ce monde ne peut point vous haïr; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. (*Joan*, VII, 7).

Les hommes presque toujours injustes, le sont en ceci principalement, que la vérité leur est odieuse et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle; et en effet, Chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur serait bien farouche, qui refuserait son affection à sa divine beauté; mais lorsque ce même éclat qui ravit nos yeux, met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes; alors comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. Etrange égarement de l'esprit humain! que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue, que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience, et que pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisions tellement que nous ne craignions pas de les nourrir; comme si notre ame insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître. C'est, messieurs, un si grand excès qui fait que le Sauveur se plaint dans mon texte que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a

repris dans les Juifs ingrats, il est juste que nous invoquions toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et que nous demandions pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçu et qui l'a enfanté au monde : c'est la divine Marie que nous saluerons avec l'Ange.

« Tous ceux qui font mal, dit le Fils de Dieu, haïssent la lu« mière et craignent de s'en approcher, à cause qu'elle découvre « leurs mauvaises œuvres [1]. » S'ils haïssent la lumière, ils haïssent par conséquent la vérité, qui est la lumière de Dieu, et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais afin que vous entendiez de quelle sorte et par quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas en sa seconde partie, où il traite expressément cette question.

Il pose pour fondement que le principe de la haine c'est la contrariété et la répugnance; tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or, nous la pouvons considérer ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres ; et comme en ces trois états, elle contrarie les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et mal-vivans. Et en effet, Chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs, soit qu'elles nous soient montrées par les autres hommes nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoique avec des effets très différens. En Dieu qui est le juge suprême, la vérité les condamne ; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble; dans les autres hommes, elle les confond ; et c'est pourquoi partout elle leur déplaît. « L'homme « sujet à s'enivrer hait nécessairement celui qui est sobre, l'impu« dique celui qui est chaste, l'injuste celui qui est juste ; et il ne « peut soutenir la présence d'aucun saint, parce qu'elle est comme « un fardeau qui accable sa conscience : » *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, continentem impudicus, justum iniquus; et tanquam conscientiæ onus præsentiam sancti cujusque non sustinet.* Ainsi, en quelque manière que Jésus-Christ nous enseigne, soit par les oracles qu'il prononce dans son Evangile, soit par les lu-

[1] Joan., III, 20.

mières intérieures qu'il répand dans nos consciences, soit par les paroles de vérité qu'il met dans la bouche de nos frères, il a raison de se plaindre que les hommes du monde le haïssent à cause qu'il censure leur mauvaise vie. Ils haïssent la vérité, parce qu'ils voudraient premièrement que ce qui est vrai ne fût pas vrai; ensuite ils voudraient du moins ne le pas connaître; et parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ils ne veulent pas non plus qu'on les avertisse. Au contraire, messieurs, nous devons apprendre à aimer la vérité partout où elle est, en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain, afin qu'en Dieu elle nous règle, en nous-mêmes elle nous excite et nous éclaire, dans le prochain elle nous reprenne et nous redresse; et c'est le sujet de ce discours. (BOSSUET, *Sur les causes de la haine que nous portons à la Vérité.*)

Nous haïssons la vérité en Dieu où elle nous éclaire.

Les fidèles n'ignorent pas que les lois primitives et invariables qui condamnent tous les vices sont en Dieu éternellement; et il m'est aisé de vous faire entendre que la haine qu'ont des pécheurs pour la vérité s'emporte jusqu'à l'attaquer dans cette divine source. Car, comme j'ai déjà dit que le principe de la haine, c'est la répugnance, et qu'il n'y a point de plus grande contrariété que celle des hommes pécheurs avec ces lois premières et originales, il s'ensuit que leur aversion pour la vérité s'étend jusqu'à celle qui est en Dieu, ou plutôt qui est Dieu même; en telle sorte, messieurs, que l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition, qui fait désirer à l'homme de pouvoir détruire ces lois et la sainte vérité de Dieu qui en est le premier principe. Mais pour comprendre l'audace de cet attentat et en découvrir les conséquences, il faut que je vous explique avant toutes choses la nature de la haine.

Toutefois ne croyez pas, Chrétiens, que je veuille faire en ce lieu une recherche philosophique sur cette cruelle passion, ni vous rapporter dans cette chaire ce qu'Aristote nous a dit de son naturel malin. J'ai dessein de vous faire voir par les Ecritures divines que la haine imprime dans l'ame un désir de destruction et, si je puis l'appeler ainsi, une intention meurtrière; c'est le Disciple bien aimé qui nous l'enseigne en ces termes : *Qui odit fratrem suum homicida est*[1]: « Celui qui hait son frère est homicide. » Il ne dit pas,

[1] I Joan., III, 15.

Chrétiens, celui qui répand son sang, ou qui lui enfonce un couteau dans le sein, mais celui qui le hait est homicide : tant la haine est cruelle et malfaisante. En effet, il est déjà très indubitable que nous faisons mourir dans notre cœur celui que nous haïssons; mais il faut dire de plus qu'en l'éloignant de notre cœur, nous ne le pouvons souffrir nulle part. Aussi sa présence blesse notre vue ; se trouver avec lui dans un même lieu, nous paraît une rencontre funeste; tout ce qui vient de sa part nous fait horreur, et, si nous ne réprimions cette insigne passion, nous voudrions être entièrement défaits de cet objet odieux : telle est l'intention secrète de la haine; et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean l'appelle homicide. Par où vous voyez, mes frères, combien il est dangereux d'être emporté par la haine, puisque Dieu punit comme meurtrier tous ceux qui s'y abandonnent.

Mais revenons à notre sujet, et appliquons aux pécheurs la doctrine de ce grand apôtre. Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires; la détruisant en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine; ils s'irritent contre ces lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnément leur soit si sévèrement défendu, et se sentant trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas; car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime? et, pour avoir cette impunité, ne voudrait-il pas pouvoir abolir et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice? c'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : « L'insensé a dit dans son cœur : Il « n'y a point de Dieu; » et saint Augustin, expliquant ces mots, dit que « ceux qui ne veulent pas être justes voudraient qu'il n'y eût au « monde ni justice ni vérité pour condamner les criminels : » *Quum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnantur mali.*

Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace : c'est à Dieu que vous en voulez; et puisque ces vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez et que vous voudriez qu'il ne fût pas : *Nolumus hunc regnare super nos* [2] : « Nous ne voulons point que celui-« ci soit notre roi. »

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pé-

[1] Ps. LII, 1. — [2] Luc., XIX, 14.

cheurs, Dieu a permis, Chrétiens, qu'il se soit enfin découvert en la personne de son Fils; il a envoyé Jésus-Christ au monde, c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur? il a censuré hautement les pécheurs superbes, il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement? vous le savez, Chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte : « Le monde me « hait, dit-il, parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mau- « vaises [1] ; » et ailleurs en parlant aux Juifs; « C'est pour cela, dit-il, « que vous voulez me tuer, parce que ma parole ne prend point « en vous et que ma vérité vous est à charge [2]. » Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne, qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale sacrilége qui a fait mourir le Sauveur du monde? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêt d'un esprit de juif pour crucifier, comme dit l'Apôtre, Jésus-Christ encore une fois : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* [3]. Et ne dites pas, Chrétiens, que vous ne combattez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisque au contraire vous la professez; car ce n'est pas en vain que le même Apôtre a prononcé ces paroles : « Ils professent de connaître Dieu, et ils le renient par leurs « œuvres : » *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* [4]. Les œuvres parlent à leur manière et d'une voix bien plus forte que la bouche même : c'est là que paraît tout le fond du cœur.

Par conséquent, messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine; notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu-Homme; notre insatiable avarice, qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné, jusqu'à son sang et sa vie; et notre ambition et notre orgueil qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantissemens de ce Dieu-Homme, et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est

[1] Joan., VII, 7. — [2] Ibid., VIII, 37. — [3] Hebr., VI, 6. — [4] Tit., I, 16.

en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres : notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disait Salvien, que « nous ne sommes Chrétiens « qu'à la honte de Jésus-Christ et de son saint Evangile : *Christiani ad contumeliam Christi.*

Que s'il est ainsi, Chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre ? Il est juste et très juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours : Retirez-vous de nous, Seigneur : « Nous ne voulons pas vos voies : » *Scientiam viarum tuarum nolumus* [1], il nous dira à son tour : « Retirez-vous de moi, maudits [2] ; » et : « Je ne vous connais pas [3] : » et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot ce *discedite* : « Retirez-« vous, » où iront-ils ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie ? où, étant chassés du souverain bien, sinon au souverain mal ? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle ? où, éloignés du séjour de paix et de tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir ? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes : « Là, enfin, « seront les pleurs et les grincemens de dents : » *Ibi erit fletus et stridor dentium* [4].

O mes frères, qu'il sera horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il entreprendra de venger sur nous sa vérité outragée plus encore par nos œuvres que par nos paroles ! Je tremble en disant ces choses. Et certes, quand ce serait un Ange du ciel qui dénoncerait aux mortels ces terribles jugemens de Dieu, le sentiment de compassion le ferait trembler pour les autres : maintenant que j'ai à craindre pour vous et pour moi, quel doit être mon étonnement, et combien dois-je être saisi de frayeur !

Cessons donc, cessons, Chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu ; n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable ; réconcilions-nous bientôt avec elle en composant notre vie selon ses préceptes : « De peur, dit le Fils de Dieu, que cet adversaire im-« placable ne nous mène devant le juge, et que le juge ne nous

[1] Job., xxi, 14. — [2] Matth., xxv, 41. — [3] Luc, xiii, 41. — [4] Matth., xiii, 42.

« livre à l'exécuteur qui nous jettera dans un cachot. Je vous dis « en vérité, vous ne sortirez point de cette prison jusqu'à ce que « vous ayez payé jusqu'à la dernière obole ; » tout ce que vous devez à Dieu et à sa justice : *Amen dico tibi*, *non exies inde*, *donec reddas novissimum quadrantem* [1]. Ainsi accommodons-nous pendant qu'il est temps avec ce redoutable adversaire ; réconcilions-nous, faisons notre paix avec la vérité que nous haïssons injustement. « Elle n'est pas éloignée de nous : » *Non longe est ab unoquoque nostrum* [2]. Elle est au fond de nos cœurs ; c'est-là où nous la pouvons embrasser ; et quand vous l'en auriez tout-à-fait chassée, vous pouvez l'y rappeler aisément, si vous vous rendez attentifs à ma seconde partie. (Le même.)

Nous haïssons la vérité dans nos consciences où elle nous éclaire.

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les élémens, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières, qui ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, Chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne ; mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien ; afin que la voyant il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, ames saintes, que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde ; selon cette parole de l'Evangile, que « Dieu « illumine tout homme venant au monde [3] ; » et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des Chrétiens, en renaissant dans l'Eglise qui est le monde nouveau ; et c'est pourquoi le baptême s'appelait dans l'ancienne Eglise le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique tirée de la divine épître aux Hébreux.

[1] Matth., v, 26. — [2] Act. xvii, 27. — [3] Joan., i, 9.

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive qui réside dans l'esprit de Dieu, et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais, si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, Chrétiens? il vous sera utile de le bien entendre, et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit dans le premier point qu'en vain les pécheurs attaquaient en Dieu cette vérité originale; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée. Mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous; car, comme nous la touchons de plus près et que nous pouvons, pour ainsi dire, mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi pour notre malheur la mutiler et la corrompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans sa source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal; et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connaître nous-mêmes et la justice de nos actions; que nous ayions les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie, si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnaître; non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour y contempler quel vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement; car nous altérons la règle et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans; lorsqu'en consultant son miroir, elle ne trouve ni cet éclat ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen; elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs; elle se pare, dit saint Ambroise, d'une bonne grace achetée, elle repaît sa vanité, et laisse jouir son

orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mauvaise nous rend odieux à nous-mêmes. Lorsque nous courons après nos désirs notre ame se défigure et perd toute sa beauté; si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux, nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères dont on nous effraie ne sont pas les lois de l'Evangile; elles ne sont pas si fâcheuses ni si ennemies de l'humanité; nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes ne se doit pas prendre au pied de la lettre; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, Chrétiens, il est malaisé de détruire tout-à-fait en nous cette règle de vérité qui est si profondément empreinte en nos ames; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude: il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions, il dote si bien nos vices que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, mes frères, les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Evangile et nous-mêmes: nous craignons de le découvrir en sa vérité et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Evangile par une conduite réglée; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, faisant de l'Evangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées, et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paraît.

Et en effet, Chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidens, que nous réduisons l'Evangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses, que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisemens? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité? Ne faisons ici la guerre à personne, sinon à nous-mêmes et à nos vices; mais disons hautement dans cette chaire, que ces pécheurs subtils et ingénieux qui tournent

l'Evangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont des hommes, dit « saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver « pas ce qu'ils cherchent: » *Nihil laborant nisi non invenire quod quærunt.* Ou plutôt ce sont ceux dont parle l'Apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine: « Qui apprennent « toujours, et cependant n'arrivent jamais à la science de la vérité: » *Semper discentes, et numquam ad scientiam veritatis pervenientes* [1].

Ce n'est pas ainsi, Chrétiens, que doivent être les enfans de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidens! L'Evangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose; son école n'est pas une académie où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du Christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure? Aimez vos ennemis; faites-leur du bien. Mais c'est une question direz-vous, ce que signifie cet amour, si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point: et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre, et s'il ne suffit pas de venir à eux, après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés. Raffinemens ridicules! aimer, c'est-à-dire aimer. L'ordre de faire du bien à vos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu vous présente, pour rallumer, s'il se peut, en eux le feu de la charité que vos inimitiés ont éteint: pourquoi raffiner davantage? Graces à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions de l'esprit humain; et pour vivre selon Dieu en simplicité, le Chrétien n'a pas besoin d'une grande étude ni d'un grand appareil de littérature: « Peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour con- « naître de la vérité ce qu'il lui en faut pour se conduire: » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est.*

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissemens sur la doctrine des mœurs, si ce

[1] II Tim., III, 7.

n'est que nous voulons tromper et être trompés? De là tant de questions et tant d'incidens qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Vous avez dépouillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux; mais vous ne savez pas par quels moyens, ni je ne me soucie de le pénétrer: soit que ce soit en levant les bondes des digues, soit par quelque machine plus délicate; enfin vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière qui regorge de toutes parts, en quelle manière et par quels détours ses eaux ont coulé en ton sein! je vois qu'il est desséché, et que vous l'avez dépouillé de son peu de bien. Mais il y a ici des questions, et sans doute des questions importantes, tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes « qui soufflent sur « de la poussière et se jettent de la terre aux yeux: » *sufflantes in pulverem et excitantes terram in oculos suos.* Eh quoi! vous étiez dans le grand chemin de la charité chrétienne, la voie vous paraissait toute droite, et vous avez soufflé sur la terre! mille vaines contentions, mille questions du néant se sont excitées qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire: un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi.

Mais c'en est assez, Chrétiens, pour convaincre leur mauvaise vie. Car encore que nous tournions le dos au soleil et que nous tâchions par ce moyen de nous envelopper dans notre ombre, les rayons qui viennent de part et d'autre nous donnent toujours assez de lumière. Encore que nous détournions nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle envoie par les côtés assez de lumière pour nous empêcher de nous méconnaître. Accourez ici, amour-propre, avec tous vos noms, toutes vos couleurs, tout votre art et tout votre fard, venez peindre nos actions, venez colorer nos vices: ne nous donnez point de ce fard grossier qui trompe les yeux des autres; déguisez-nous si délicatement et si finement, que nous ne nous connaissions plus nous-mêmes.

Je n'aurais jamais fait, messieurs, si j'entreprenais aujourd'hui de vous raconter tous les artifices par lesquels l'amour-propre nous cache à nous-mêmes, en nous donnant de faux jours, en nous faisant prendre le change, en détournant notre attention, ou en charmant notre vue. Disons quelques unes de ses finesses; mais donnons en même temps une règle sûre pour en découvrir la malice. Vous allez voir, Chrétiens, comment il nous persuade pre-

mièrement que nous sommes bien convertis, quoique l'amour du monde règne encore en nous ; et pour nous pousser plus avant, que nous sommes zélés, quoique nous ne soyons pas même charitables.

Voici comme il s'y prend pour nous convertir : prêtez l'oreille, messieurs, et écoutez les belles conversions que fait l'amour-propre. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait et quelque désir de vertu, dont l'amour-propre relève le prix, et qu'il fait passer pour la vertu même : c'est ainsi qu'il commence à nous convertir. Mais il faut s'affliger de ses crimes ; il trouvera le secret de nous donner de la componction. Nous serions bien malheureux, Chrétiens, si le péché n'avait pas ses temps de dégoût, aussi bien que toutes nos autres occupations. Ou le chagrin ou la plénitude fait qu'il nous déplaît quelquefois : c'est la contrition que fait l'amour-propre. Bien plus, j'ai appris du grand saint Grégoire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal pour les enraciner dans l'humilité, aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les siens un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à les enfler par la vanité : ceux-là se croient de grands pécheurs, ceux-ci se persuadent souvent qu'ils sont de grands saints. Ainsi le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes, s'écrie, tout touché, ce semble : « Que mon ame meure de la mort des jus- « tes [1] ! » Est-il rien de plus pieux? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, le même donne aussitôt des conseils pernicieux contre leur vie. Ce sont les profondeurs de Satan, comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse : *Altitudines Satanæ;* mais il fait jouer pour cela les ressorts délicats de notre amour-propre. C'est lui qui fait passer ces dégoûts, qui viennent ou de chagrin ou d'humeur, pour la componction véritable, et des désirs qui semblent sincères, pour des résolutions déterminées. Mais je veux encore vous accorder que le désir peut être sincère ; mais ce sera toujours un désir et non une résolution déterminée, c'est-à-dire ce sera toujours une fleur, mais ce ne sera jamais un fruit, et c'est ce que Jésus-Christ cherche sur ses arbres.

Pour nous détromper, Chrétiens, des tromperies de notre amour-propre, la règle est de nous juger par les œuvres. C'est la seule règle infaillible, parce que c'est la seule que Dieu nous

[1] Nom., XXIII, 10.

donne : il s'est réservé de juger les cœurs par leurs dispositions intérieures, et il ne s'y trompe jamais; il nous a donné les œuvres, comme la marque pour nous reconnaître, c'est la seule qui ne trompe pas. Si votre vie est changée, c'est le sceau de la conversion de votre cœur. Mais prenez garde encore en ce lieu aux subtilitées de l'amour-propre, prenez garde qu'il ne change un vice en un autre, et non pas le vice en vertu; que l'amour du monde ne règne en vous sous un autre titre; que ce tyran au lieu de remettre le trône à Jésus-Christ le légitime Seigneur, n'ait laissé un successeur de sa race, enfant aussi bien que lui de la même convoitise. Venez à l'épreuve des œuvres; mais ne vous contentez pas de quelques aumônes, ni de quelque demi-restitution. Ces œuvres dont nous parlons, qui sont le sceau de la conversion, doivent être des œuvres pleines devant Dieu, comme parle l'Ecriture sainte : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo* [1] : « Je ne trouve point « vos œuvres pleines devant mon Dieu, » c'est-à-dire qu'elles doivent embrasser toute l'étendue de la justice chrétienne et évangélique.

Après vous avoir montré de quelle sorte l'amour-propre convertit les hommes, je vous ai promis de vous dire comment il fait semblant d'allumer leur zèle. Je m'expliquerai en un mot; c'est qu'il est naturel à l'homme de vouloir tout régler excepté lui-même. Un tableau qui n'est pas posé en sa place choque la justesse de notre vue; nous ne souffrons rien au prochain, nous n'avons de la facilité ni de l'indulgence pour aucune faute des autres. Ce grand déréglement vient d'un bon principe; c'est qu'il y a en nous un amour de l'ordre et de la justice qui nous est donné pour nous conduire. Cette inclination est si forte qu'elle ne peut demeurer inutile: c'est pourquoi, si nous ne l'occupons au dedans de nous, elle s'amuse au dehors ; elle se tourne à régler les autres, et nous croyons être fort zélés quand nous détestons le mal dans les autres. Il plaît à l'amour-propre que nous exercions, ou plutôt, que nous consumions et que nous épuisions ainsi notre zèle.

Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse, employez pour vous la même mesure dont vous vous servez pour les autres, toutes les ruses de l'amour-propre seront éventées. N'ayez pas deux mesures, l'une pour le prochain et l'autre pour vous ; « car c'est chose abominable « devant le Seigneur [2]; » n'ayez pas une petite mesure où vous ne mesuriez que vous-même, pour régler vos devoirs ainsi qu'il vous

[1] Apoc, III, 2. — [2] Prov, XX, 23.

plaît; car cela attire la colère de Dieu : *Mensura minor iræ plena* : « La fausse mesure est pleine de la colère de Dieu, » dit le prophète Michée. Prenez la grande mesure du Christianisme, la mesure de charité; mesure pleine et véritable qui enferme le prochain avec vous, et qui vous range tous deux sous la même règle et sous les mêmes devoirs, tant de l'équité naturelle que de la justice chrétienne. Ainsi ce grand ennemi de la vérité intérieure, l'amour-propre, sera détruit en nous-mêmes; mais s'il vit encore, voici qui lui doit donner le coup de la mort; la vérité dans les autres hommes convainquant et reprenant les mauvaises œuvres : c'est le dernier effort qu'elle fait, et c'est là qu'elle reçoit les plus grands outrages. (Le même.)

Nous haïssons la vérité dans les autres où elle nous reprend.

S'il appartient à la vérité de régler les hommes et de les juger souverainement, à plus forte raison, Chrétiens, elle a droit de les censurer et de les reprendre. C'est pourquoi nous apprenons par les saintes lettres, que l'un des devoirs les plus importans de ceux qui sont établis pour être les dépositaires de la vérité, c'est de reprendre sévèrement les pécheurs, et il faut que nous apprenions de saint Augustin quelle est l'utilité d'un si saint emploi.

Ce grand homme nous l'explique en un petit mot au livre de la correction et de la grace, où faisant la comparaison des préceptes que l'on nous donne avec les reproches que l'on nous fait, et recherchant à fond, selon sa coutume, l'utilité de l'un et de l'autre, il dit que, « comme on nous enseigne par le précepte ce que nous « avons à faire, on nous montre par les reproches, que si nous ne « le faisons pas, c'est par notre faute. »

En effet, Chrétiens, c'est là le fruit principal de telle censure; car quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse; c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue; il se cache ainsi à lui-même plus de la moitié de son crime. Dieu lui suscite un censeur charitable, mais rigoureux, qui perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute; et lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction; et c'est pourquoi le divin Apôtre ordonne à Tite son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres : « Reprenez-les, dit-il, durement » : *Increpa illos*

dure; c'est-à-dire qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudens des vérités toutes sèches qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'étonnement et de surprise; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la charité qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Si jamais la vérité se rend odieuse, c'est particulièrement, Chrétiens, dans la fonction dont je parle. Les pécheurs toujours superbes ne peuvent endurer qu'on les reprenne: quelque véritables que soient les reproches, ils ne manquent point d'artifices pour les éluder; et après ils se tourneront contre vous; c'est pourquoi le grand saint Grégoire les compare à des hérissons. Etant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule, et celui que vous découvrez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup, aussitôt que vous le tenez dans vos mains. Il en est ainsi de l'homme pécheur; vous avez découvert toutes ses menées, et démêlé toute son intrigue; enfin vous avez reconnu tout l'ordre du crime, vous voyez ses pieds, son corps et sa tête; aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, par mille adresses il vous retire ses pieds, il couvre soigneusement tous les vestiges de son crime, il vous cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue dans un tissu artificieux d'une histoire embarrassée et faite à plaisir : ce que vous pensiez avoir vu si distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni fin ni commencement; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue parmi ces vaines défaites. Ainsi étant retranché et enveloppé en lui-même, il ne vous présente plus que les piquans; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire, votre honneur blessé par quelque outrage; le moindre que vous recevrez sera le reproche de vos vains soupçons.

Et donc, dit le saint Apôtre, je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité »? *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis?* Il est ainsi, Chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices, pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan :

[1] Gal., IV, 16.

« C'est vous-même qui êtes cet homme [1] », c'est à vous qu'on parle, ils écouteront volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle; et cela, pour quelle raison? c'est « qu'ils aiment, dit saint « Augustin, la lumière de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir « ses censures »: *Amant eam lucentem*, *oderunt eam redarguentem.* « Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle est belle; « elle commence à les choquer quand elle les découvre eux-mêmes », parce qu'ils sont difformes : *Amant eam quum se ipsam indicat*, *et oderunt eam quum eos ipsos indicat.* Aveugles, qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets. Ils veulent cependant, les insensés, que la verité se découvre à eux, sans découvrir quels ils sont; et « il leur arrivera au contraire, par une juste vengeance, que la « lumière de la vérité mettra en évidence leurs mauvaises œuvres, « pendant qu'elle même leur sera cachée »: *Inde retribuet eis*, *ut qui se ab ea manifestari nolunt*, *et eos nolentes manifestet*, *et eis ipsa non sit manifesta.*

Par conséquent, Chrétiens, que les hommes qui ne veulent pas obéir à la vérité souffrent du moins qu'on les reprenne; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout-à-fait captive; s'ils la dépouillent avec injustice de l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi! veulent-ils encore étouffer sa voix? veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule? comme si faire bien ou mal, c'était une chose indifférente. Ce n'est pas ainsi, Chrétiens, que l'Evangile l'ordonne : il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris; parce que, dit saint Augustin, « s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par « là que doit commencer leur guérison; et s'ils sont endurcis et « incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice.

« Mais j'espère de vous, Chrétiens, quelque chose de meilleur, « encore que je vous parle de la sorte : » *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti*, *tametsi ita loquimur* [2]. Voici les jours de salut, voici le temps de conversion dans lesquels on verra la presse autour des tribunaux de la pénitence : c'est principalement dans ces augustes tribunaux que la vérité reprend les pécheurs, et exerce sa charitable, mais vigoureuse censure. Ne désirez pas qu'on vous flatte, où vous-mêmes vous vous rendez vos accusateurs. N'imitez pas ces méchans dont parle le Prophète

[1] II Rois, XII, 7. — [2] Hebr., VI, 9.

Isaïe, « qui disent à ceux qui regardent : Ne regardez pas ; et à « ceux qui sont préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce « qui est droit ; dites-nous des choses qui nous plaisent, trompez-« nous par des erreurs agréables : » *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores, auferte a me viam, declinate a me semitam* [1]. « Otez-nous cette voie, » elle est trop droite ; « ôtez-nous ce sen-« tier, » il est trop étroit : enseignez-nous des voies detournées où nous puissions nous sauver avec nos vices, et nous convertir sans changer nos cœurs ; car c'est ce que désirent les pécheurs rebelles. Au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste ; ils imaginent une autre espèce de conversion, où le mal soit changé en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice ; et ils cherchent jusqu'au tribunal de la pénitence, des flatteurs qui les entretiennent dans cette pensée

Loin de tous ceux qui m'écoutent une disposition si funeste. Cherchez-y des amis et non des trompeurs, des juges et non des complices, des médecins charitables et non des empoisonneurs. Ne vous contentez pas de replâtrer où il faut toucher jusqu'aux fondemens. C'est un commencement de salut d'être capables des remèdes forts ; votre plaie invétérée n'est pas en état d'être guérie par des lénitifs, il est temps d'appliquer le fer et le feu. Ne cherchez ni complaisance, ni tempérament, ni adoucissement, ni condescendance. Venez, venez rougir tout de bon, tandis que la honte est salutaire ; venez vous voir tous tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges, et non seulement de louanges, mais d'une gloire éternelle : *Ut Deo miserante... desinat agere pudenda et dolenda, atque agat laudanda atque gratanda.*

Mais ne faut-il pas user de condescendance? n'est-ce pas une doctrine évangélique, qu'il faut s'accommoder à l'infirmité humaine ? Il le faut, n'en doutez pas, Chrétiens ; mais voici l'esprit véritable de la condescendance chrétienne. Elle doit être dans la charité, et non pas dans la vérité ; je veux dire, il faut que la charité compâtisse, et non pas que la vérité se relâche ; il faut supporter l'infirmité, mais non pas l'excuser ni lui complaire ; il faut imiter saint Cyprien, dont saint Augustin a dit ces beaux mots : « Que considérant les pécheurs, il les tolérait dans l'Eglise par la

[1] Is., xxx, 10.

« patience de la charité, » et voilà la condescendance chrétienne ; « mais que tout ensemble il les reprenait par la force de la vérité, » et voilà la rigueur apostolique : *Et veritatis libertate redarguit*, *et caritatis virtute sustinuit.* Car pour ce qui est de la vérité et de la doctrine, il n'y a plus à espérer d'accommodement ; et en voici la raison. Jésus-Christ a examiné une fois jusqu'où devait s'étendre la condescendance : lui qui connaît parfaitement la faiblesse humaine et le secours qu'il lui donne, a mesuré pour jamais l'une et l'autre avec ses préceptes. Ces grands conseils de perfection, quitter tous ses biens, les donner aux pauvres, renoncer pour jamais aux honneurs du siècle, passer toute sa vie dans la continence, il les propose bien dans son Evangile ; mais comme ils sont au-delà des forces communes, il n'en fait pas une loi, il n'en impose pas l'obligation ; s'il a eu sur nous quelque grand dessein que notre faiblesse ne pût pas porter, il en a différé l'accomplissement jusqu'à ce que l'infirmité eût été munie du secours de son Saint-Esprit : *Non potestis portare modo* [1]. Vous voyez donc, Chrétiens, qu'il a pensé sérieusement en esprit de douceur et de charité paternelle, jusqu'où il relâcherait et dans quelles bornes il retiendrait notre liberté. Il n'est plus temps maintenant de rien adoucir, après qu'il a apporté lui-même tous les adoucissemens nécessaires ; tout ce que la licence humaine présume au-delà n'est plus que l'esprit du Christianisme ; c'est l'ivraie parmi le bon grain ; c'est ce mystère d'iniquité prédit par le saint Apôtre, qui vient altérer la saine doctrine.

La même vérité qui est sortie de sa bouche nous jugera au dernier jour ; conformité entre l'un et l'autre état. Telle qu'il l'a prononcée, telle elle paraîtra pour prononcer notre sentence : « Ce « sera le précepte qui deviendra une sentence : » *Justitia convertetur in judicium* [2]. Là elle paraît comme dans une chaire pour nous enseigner, là dans un tribunal pour nous juger ; mais elle sera la même en l'un et en l'autre. Mais telle qu'elle est dans l'une et dans l'autre, telle doit-elle être dans notre vie : car quiconque n'est pas d'accord avec la règle, elle le repousse et le condamne ; quiconque vient se heurter contre cette rectitude inflexible, nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'elle les rompe et les brise. (LE MÊME.)

[1] Joan, XVI, 12. — [2] Ps. XCIII, 15.

Péroraison.

Désirons donc ardemment que la règle de la vérité se trouve en nos mœurs telle que Jésus-Christ l'a prononcée. Mais afin qu'elle se trouve en notre vie, désirons aussi, Chrétiens, qu'elle soit en sa pureté dans la bouche et la doctrine de ceux à qui nous en avons donné la conduite : qu'ils nous reprennent, pourvu qu'ils nous guérissent; qu'ils nous blessent, pourvu qu'ils nous sauvent; qu'ils disent ce qu'il leur plaira, pourvu qu'ils disent la verité.

Mais après que nous l'aurons entendue, considérons, Chrétiens, que le jugement de Dieu est terrible sur ceux qui la connaissent et qui la méprisent. Ceux à qui la vérité chrétienne n'a pas été annoncée, seront ensevelis, dit saint Augustin, comme des morts dans les enfers; mais ceux qui savent la vérité et qui pèchent contre ses préceptes, ce sont ceux dont David a dit: « qu'ils y des« cendront tout vivans: » *Descenderunt in infernum viventes* [1]. Les autres y sont comme entraînés et précipités, ceux-ci y descendent de leur plein gré, ceux-là y seront comme des morts et les autres comme des vivans. Cela veut dire, messieurs, que la science de la vérité leur donnera un sentiment si vif de leurs peines, que les autres en comparaison, quoique tourmentés très cruellement, sembleront comme morts et insensibles. Et quelle sera cette vie? c'est qu'ils verront éternellement cette vérité qu'ils ont combattue : de quelque côté qu'ils se tournent, toujours la vérité sera contre eux: *In opprobrium ut videant semper* [2]; en quelques antres profonds qu'ils aient tâché de la receler pour ne point entendre sa voix, elle percera leurs oreilles par des cris terribles; elle leur paraîtra toute nue, inexorable, inflexible, armée de tous ses reproches pour confondre éternellement leur ingratitude.

Ah! mes frères, éloignons de nous un si grand malheur: enfans de lumière et de vérité, nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, Chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas long-temps en querelle avec un ennemi si redoutable: accommodons-nous pendant qu'il est temps, avec ce puissant adversaire; ayons la vérité pour amie, suivons sa lu-

[1] Ps. LIV, 16. — [2] Dan., XII, 2.

mière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour, et dont toutes les actions sont éclairées; et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle et au plein jour de l'éternité. *Amen.* (Le même.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA VÉRITÉ.

EXORDE.

Non possumus aliquid adversus veritatem , sed pro veritate.

Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. (*II Cor.*, XIII, 8.)

La connaissance de la vérité a toujours été regardée comme le plus beau privilége et la plus noble distinction de la nature humaine. C'est par elle que l'homme est l'image de Dieu, qu'il s'élève jusqu'à son auteur, et que du fond de sa poussière il est associé aux plus vastes desseins de la suprême intelligence. Otez à l'univers la connaissance de la vérité, et l'univers ne m'offre plus que l'image du chaos, et nos lumières ne sont plus que le délire de l'orgueil, nos vertus que l'image de nos passions. Mais plus la vérité nous est utile et glorieuse, plus sa lumière doit se montrer avec éclat à tous ceux qui la cherchent; et plus son origine est grande, plus sa puissance doit se faire sentir à ceux qui osent lui résister. Or, telle est sa magnifique destinée. Proportionnée à tous les esprits, mais supérieure à tous les esprits; à la portée de l'intelligence humaine, mais au dessus de l'intelligence humaine; accommodée à tous les jugemens, mais indépendante de tous les jugemens, elle est tout à la fois ce qu'il y a de plus accessible et de plus redoutable; de plus accessible pour ses adorateurs fidèles, et de plus redoutable pour ses coupables contradicteurs : accessible, elle se montre à tous, sans peine et sans effort; redoutable, elle perd, si elle ne sauve; elle confond, si elle n'éclaire; et c'est ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre, lorsque, embrassant dans sa pensée ce double triomphe de la vérité, il nous dit que nous ne pouvons rien contre elle, mais que nous pouvons tout pour elle: *Non possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate.* Principe fécond en réflexions utiles et en moralités profondes, d'autant plus dignes d'être développées, qu'elles tiennent au fond et à l'essence

de la religion même. Oui, Chrétiens, nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité; nous pouvons tout pour la connaître, nous ne pouvons rien pour la combattre, et c'est tout le plan de ce discours. (M. de Boulogne, *Sur la Vérité.*)

On sent évidemment la vérité dans la conscience.

Non, ce n'est point ici ce monde que Dieu a livré à la dispute des hommes et à la vanité des systèmes; cette lumière qui habite en nous est au dessus de nos pénibles contentions, et elle est à nos ames ce que le soleil est au monde. Dieu, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, a divisé la lumière d'avec les ténèbres; et comme celle du jour frappe soudain tous les yeux, celle de la conscience frappe de même tous les esprits : *Et divisit lucem a tenebris* [1] Que dis-je? il y a pour la lumière du soleil de vastes profondeurs où il ne pénètre pas : il n'y en a point au fond de l'ame où ne descende celle de la conscience; et c'est d'elle surtout que l'on peut dire, bien plus encore que de l'astre du jour, rien n'échappe à sa chaleur vivifiante : *Nec est qui abscondat a calore ejus* [2]. Lumière véritable, elle illumine, dit saint Jean [3], tout homme venant au monde. Ce ne sont point les livres qui nous la montrent, elle précède tous les livres; ce n'est point l'éducation qui nous la donne, elle devance l'éducation; ce n'est pas l'expérience qui la dirige, elle est avant l'expérience; ce ne sont pas les lois humaines qui nous imposent ses obligations, elle est la première des lois, sans laquelle nulle autre ne saurait exister, et jamais la conscience ne peut obéir au législateur qu'auparavant le législateur n'ait obéi à la conscience. Ce n'est point à force d'art et de raisonnement que nous y parvenons, elle est indépendante de tout raisonnement; et par une disposition vraiment divine, qu'on ne saurait trop admirer, souvent le plus ignorant et le plus grossier se trouve ici le plus intelligent et le plus habile. Enfin ce n'est pas des sens qu'elle nous arrive, car les sens varient, et elle est une et invariable; les sens s'altèrent avec l'âge, et elle ne suit point le cours de l'âge : et c'est ce que le Prophète a voulu nous apprendre quand il nous a dit que le Seigneur a imprimé sur nous la lumière de sa face : *Signatum est super nos lumen vultus tui* [4]. Expression profonde encore plus qu'elle n'est belle, et qui d'un trait décèle toute notre grandeur; car quoi de plus grand et de plus glorieux

[1] Gen., I, 4. — [2] Ps. XVIII, 7. — [3] Joan., I, 9. — [4] Ps. IV, 7.

pour nous que cette ressemblance ineffable, ce sceau divin et cette auguste empreinte de la lumière du Très-Haut qui reluit en nos ames, et dont l'éclat se réfléchit sur nous ? de sorte que, comme Dieu ne peut se tromper, le sentiment tant qu'il est droit, ne peut jamais faillir, et que l'homme aperçoit ses devoirs d'un seul regard de sa conscience, ainsi que Dieu embrasse tout d'un seul regard de sa face éternelle.

C'est donc au dedans de nous-mêmes, dit Jésus-Christ [1], qu'est placé le royaume de Dieu, c'est-à-dire la vérité, qui n'est autre chose que la voix de Dieu et l'interprète de ses volontés saintes. Là est fixé ce tribunal suprême que nul ne saurait décliner, et où chacun se juge avant que Dieu même le juge. Là est ouvert cet appel toujours subsistant contre les sophismes de l'esprit. Là sont renfermés tous les titres qui instruisent nos décisions ; décisions si claires et si précises, que l'homme est tout aussi inexcusable quand il les ignore que quand il les transgresse ; décisions si irréfragables, que Dieu lui-même les confirmera et prononcera d'après elles sa dernière sentence. Là enfin réside cet invisible prédicateur, sans lequel tous les autres vous parleraient en vain, sans lequel tous les autres n'ont rien de beau ni d'utile à vous dire. Je parle et vous m'écoutez ; si j'en crois l'attention dont vous m'honorez, ce que je dis vous attache et vous intéresse : mais ce n'est ni le son de ma voix, ni le choix de mes expressions, ni même l'arrangement de mes pensées qui dans le fond vous fixe et vous captive. Ce qui vous plaît réellement, ce qui vous touche à proprement parler, dans nos faibles discours, c'est la vérité elle-même, c'est sa force, c'est sa beauté, c'est son charme suprême, c'est un je ne sais quoi tout ineffable et tout divin qui remue au fond des cœurs, tandis que mes paroles retentissent à vos oreilles. C'est donc au cœur qu'il faut avoir recours pour savoir évidemment ce qu'il faut faire ou éviter : point de juge plus sûr, ni de casuiste plus éclairé que la conscience ; c'est le docteur qui parle avec le moins d'embarras. C'est lui qui vous dira, si vous le consultez, que vous ne pouvez pas faire ce commerce, que vous ne pouvez pas faire cette usure, que vous ne pouvez pas faire ce divorce ; c'est lui qui vous fera sentir, sans ambiguité et sans détour, que cette liaison que vous appelez attachement mérite un autre nom ; que ce jeu que vous appelez délassement est de toutes les passions la plus vaine et la plus meurtrière ; que ces spectacles que vous appelez innocens sont autant de piéges tendus à votre vertu ; que ces plaisirs que vous appelez permis sont la mort de l'ame ; et qu'enfin tous ces

biens immenses que vous appelez le prix de vos sueurs, les fruits de votre industrie, ne sont au fond que des rapines criminelles et des trésors d'iniquité, et que votre fortune a été cimentée par le sang de la veuve et la dépouille de l'orphelin...

De là cet oracle de la vérité même, que quand notre œil est simple, tout notre corps est lumineux [1], c'est-à-dire que quand notre conscience est saine, tous nos devoirs sont évidens, et que ce n'est jamais la vérité qui nous échappe, mais que c'est l'amour-propre qui veut échapper à la vérité. Que si sa voix salutaire devient embarrassée et confuse, si, à force de contenter de perverses inclinations, tout ce que vous voulez paraît bon, tout ce qui vous plaît paraît saint; si de bizarres raffinemens vous éblouissent à la longue; si par l'empire de vos coupables habitudes, la droiture de votre cœur se fausse; si, ne pouvant vous faire des passions qui s'accommodent avec la conscience, vous parvenez enfin à vous faire une conscience qui s'accommode avec vos passions; si, frappés d'un aveuglement mérité, comme ceux dont parle Isaïe [2], vous n'entendez plus rien, vous ne voyez plus rien, pas même en plein midi; si la lumière qui est en vous n'est plus que ténèbres, ainsi que parle Jésus-Christ [3], et que, pour comble de misère, vous parveniez à perdre jusqu'au remords, cette ombre de vertu qui reste à des coupables, à qui s'en prendre? et comment se fait-il que vous osiez ici vous prévaloir d'une erreur qui vous accuse, d'une ignorance qui s'élève contre vous, d'un malheur qui fait votre crime?

O conscience! ô vérité! ô sentiment! ô lumières intérieures et rayon immortel de la lumière increéée! magnifique soleil de l'ame! non, ce n'est jamais toi qui nous manques, c'est nous qui te manquons; ce n'est pas ta lumière qui s'éteint, ce sont nos yeux qui sont malades; ce n'est pas ta voix, c'est notre volonté qui est faible; ce ne sont pas tes oracles qui sont obscurs, mais nos passions qui sont trompeuses, mais nos penchans qui sont vicieux, mais nos œuvres qui sont mauvaises. Eh! comment te montrerais-tu, quand ce n'est pas toi que l'on cherche? comment répondrais-tu, quand ce n'est pas toi qu'on interroge? Ah! dans un pareil état, malheur à qui t'entend, et malheur encore à qui ne t'entend pas. (LE MÊME.)

[1] Matth., VI, 22. — [2] Is, XLIII, 8. — [3] Matth., VI, 23.

L'homme régénéré voit la vérité dans les maximes de la loi.

Nous l'avons donc entre les mains ce code lumineux, ce grand supplément de la conscience. Tout ce qui peut manquer à nos lumières naturelles nous est offert dans ce livre céleste : c'est la lampe toujours ardente qui éclaire nos pas [1] ; c'est ce discours vivant et efficace dont parle saint Paul [2], qui pénètre plus avant que le glaive; c'est cette parole abrégée qui nous dit tout dans un seul mot. Que voit-on dans les autres livres? que de soins pour les étudier! que de peine pour les comprendre! Ici tout est substance et vie. Les enfans y trouvent du lait et les parfaits une nourriture solide; le savant le creuse sans cesse et ne l'épuise jamais; l'ignorant, sans l'approfondir, le comprend toujours. Quel est donc ce nouveau langage, et si grand et si simple, et si noble et si populaire? Quelle précision dans les maximes! quelle évidence dans les caractères! Et n'est-ce pas au livre de la loi évangélique que l'on peut appliquer ce que le Prophète dit du livre de la nature, qu'on n'y trouve aucun mot ni aucune syllabe qui ne porte à la fois et la conviction dans le cœur, et la lumière dans l'esprit: *Non sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum* [3].

Prenez donc l'Evangile, mes frères, lisez ce livre: *Lege istum* [4]. Dans ces cas épineux où la conscience reste muette, ce livre vous parlera; si vous avez des doutes, ce livre les dissipera; si votre esprit demeure flottant, ce livre le fixera: *Lege istum.* En vain nous diriez-vous qu'il vous est impossible de le comprendre, qu'il est scellé pour vous : *Non possum, signatus est enim.* Nous vous dirons toujours: Lisez ce livre; car pour le comprendre il n'y a qu'à le vouloir, et il dit tout à qui ne cherche qu'à s'instruire: *Lege istum.* En vain nous opposerez-vous ses dogmes et ses mystères, nous vous répondrons encore: Lisez ce livre; car si ses mystères nous accablent par leur obscurité, ses règles nous entraînent par leur évidence; et s'il confond notre esprit par des hauteurs inaccessibles, il ne les dirige pas moins par d'irrésistibles motifs: *Lege istum.* Si enfin vous vous prévalez des explications dont il a si souvent besoin, nous vous dirons toujours: Lisez ce livre; parce que si la lettre de la loi est quelquefois obscure, l'esprit du législateur ne l'est jamais; ses maximes sont éclairées par ses actions; et son intention, toujours manifestée par ses exemples, ne peut pas plus

[1] Psal. CXVIII, 105. — [2] Heb., IV, 12. — [3] Psal. XVIII, 4. — [4] Is., XXIX, 11.

laisser de doutes à notre conception que de prétextes à notre corruption et à notre ignorance.

Aussi, quand nous voulons former un vrai Chrétien, ce n'est ni par de longs discours ni par de savantes études que nous le conduisons à la science de la loi. Bien différens de ces futiles discoureurs de vertu qui, après tant de livres et de calculs, sont encore à chercher les premiers principes des choses; de tous ces grands penseurs de vertu, qui savent tout excepté ce qu'ils doivent faire, le Chrétien n'a rien à discuter et sa route est toute tracée. Tout ce qu'il doit faire, il le voit, et tout ce qu'il voit, il l'adore. La superbe raison veut toujours démontrer la vérité; l'Evangile fait bien plus, il la montre: il ne dit pas à ses enfans : Raisonnez et étudiez, mais regardez et agissez: *Aspice et fac.* Un grand modèle est devant vous; irrécusable, puisqu'il est Dieu ; sensible à tous, puisqu'il est homme : regardez donc et faites. Ambitieux, voyez sa pauvreté; hommes de plaisirs, voyez ses abstinences; hommes insensibles, voyez sa charité; hommes orgueilleux, voyez sa modestie et sa simplicité: *Aspice et fac.* Et s'il vous faut encore de plus grands coups pour dompter vos convoitises et terrasser à jamais votre orgueil, montez sur la montagne, voyez-y et sa croix et ses plaies, et son sang et ses larmes: fut-il jamais un langage plus éloquent et un livre plus intelligible? quels subterfuges opposer à de tels argumens ou à de tels spectacles? O! s'écrie ici Tertullien, qu'il faut peu de recherche après Jésus-Christ! ô qu'il faut peu de commentaires, quand on n'aspire qu'à le suivre! Ecoutez Jésus-Christ, regardez Jésus-Christ; voilà l'expression la plus touchante et la plus simple des devoirs, le centre lumineux où aboutit toute la loi et le grand résultat de toute morale. (Le même.)

On trouve facilement la vérité dans la foi.

Et c'est ici que nous pouvons dire véritablement que la lumière brille dans les ténèbres, et célébrer avec le Prophète les magnifiques témoignages que Dieu rend à la vérité. A travers ces augustes nuages dont s'enveloppe la majesté de la foi, sortent avec éclat ces grands traits de vérité auxquels rien d'humain ne ressemble, qu'on démêle sans peine et qu'on saisit avec transport. L'esprit ne peut comprendre, il est vrai, mais le cœur est incliné à croire, dit le Prophète [1]. Le cœur dit tout au vrai Chrétien. La foi a des caractères

[1] Ps cxviii, 36.

aussi frappans que la vertu, et nous avons en quelque sorte une conscience pour les dogmes comme pour les devoirs. C'est cette ame naturellement chrétienne dont parle Tertullien, ce sont ces *témoignages justifiés par eux-mêmes* qu'a chantés le Prophète [1]. Le peuple ainsi que les docteurs sentent également que la religion est conforme à nos vrais intérêts; qu'elle répond parfaitement aux droits de Dieu et à la dignité de l'homme; qu'elle peut seule se mesurer avec l'excellence de nos facultés et avec les besoins immenses de notre ame; qu'elle seule remplit nos désirs, comme elle soulage nos misères; qu'elle nous élève autant qu'elle nous console; et qu'une fois bien connue comme bien pratiquée, l'homme en devient plus grand, et Dieu reçoit de plus légitimes adorations.

Ainsi dans ce seul tableau raccourci viennent se perdre tous mes doutes, toutes mes difficultés s'abrègent, et ces vérités bien connues me répondent de toutes les autres. Qu'on ne me parle plus des innombrables difficultés qu'entraînent les mystères. Que m'importe d'en savoir la raison, dès que j'en sens la vérité? Ils peuvent bien être l'objet de mes sacrifices et non le sujet de mes inquiétudes. Toujours guidé par une autorité, la plus visible et la plus imposante, qui me fixe, et par un Dieu qui me détermine, je parviens, non à l'évidence qui n'est pas nécessaire, mais à la certitude qui seule me suffit. La sainteté de la doctrine me garantit la vérité incontestable des mystères. Sans me jeter dans de longues discussions, je sens que les dogmes doivent être aussi certains que les enseignemens sont sublimes ; que l'auteur et le consommateur de notre foi n'a pu être en même temps et un docteur céleste et un enthousiaste absurde, plus qu'un Ange dans la morale, et moins qu'un homme dans les mystères; et qu'en rendant ses disciples semblables à Dieu par l'élévation de leurs sentimens, il n'a pu les rendre les plus stupides des mortels par le délire de leur croyance. J'arrive ainsi, par les principes les plus simples, aux conséquences les plus sublimes; par des faits palpables, à d'incompréhensibles vérités; et dans l'admiration qu'elles m'inspirent, je ne sais ce qui me frappe davantage, ou la lumière qui investit l'humble savant qui les médite, ou la douceur qu'éprouve le pauvre d'esprit qui les croit.

Ainsi le Chrétien tient à la vérité de sa foi, non seulement par la raison, mais par l'autorité de sa foi; non seulement par la grace, mais par la nature; non seulement par l'esprit, mais par le senti-

[1] Ps. XVIII, 10.

ment : il y tient par les consolations qu'elle donne, et par la paix du cœur qu'elle procure; il y tient par des faits aussi faciles à saisir que difficiles à contester; il y tient par sa propre misère et par l'impuissance où il est d'être à lui-même sa règle et son bonheur; il y tient par cette conviction intime et pénétrante qui le dispense de toute autre étude. Que si la religion le trompe, c'est Dieu même qui le trompe; et si l'erreur est ici, la vérité n'est nulle part. Il y tient par les absurdités mêmes qu'il faut croire pour être incrédule, et parce qu'à tout prendre il vaut mieux se soumettre à d'incompréhensibles mystères qu'à d'incompréhensibles erreurs; il y tient par l'alternative où il est, ou de vivre dans la religion, ou de vivre sans religion; il y tient par le néant même de tout ce qui n'est pas elle, car sans elle il ne sait plus à quoi tenir; enfin, il y tient parce qu'il la désire autant qu'elle est souverainement désirable, parce que le plus grand malheur qui pût lui arriver serait qu'elle ne fût pas vraie, parce qu'il est de l'intérêt de tous les gens de bien qu'elle soit vraie, et que le seul homme qui puisse désirer qu'elle soit fausse, c'est le méchant. Ainsi les liens et les motifs qui l'attachent à sa foi sont d'autant plus raisonnables qu'il y entre moins de raisonnement, d'autant plus forts qu'il les tire de sa faiblesse même, d'autant plus intimes qu'il les puise dans le fond même de notre être, et dans l'invincible besoin que la créature mortelle et périssable a d'aimer, d'espérer et de croire.

Mais si la vérité de la foi est si claire, pourquoi ne l'est-elle pas pour tous? et s'il est si facile de croire, comment se fait-il qu'il y ait tant d'incrédules? Comment, mes frères? c'est qu'on ne cherche pas la vérité, ou qu'on la cherche mal; car qui sont ceux qui se plaignent de la poursuivre vainement? Ce sont de frivoles discoureurs, qui veulent faire de l'école de Jésus-Christ une académie de philosophes, qui traitent la vérité comme une question oiseuse, et se font un triste amusement de tout ce qui la contredit, et une joie maligne de tout ce qui l'embrouille. Ce sont des esprits indifférens qui, comme Pilate, demandent bien où est la vérité, mais qui, comme lui, n'attendent pas la réponse à cette grande question. Ce sont des esprits dissipés qui vivent éternellement dans l'agitation des plaisirs et dans le fracas des affaires mondaines. Ce sont des esprits présomptueux, dont l'altière raison croit toujours que l'on est crédule parce que l'on est docile. Ce sont enfin des esprits corrompus, dont les doutes sur les principes ne sont que des alarmes sur les conséquences; plus jaloux d'une funeste liberté que de

l'austère vérité, qui, commençant par leur être importune, a fini par leur être odieuse.

Or, je dis à ces vains discoureurs que la nouvelle Jérusalem ne doit pas ressembler à l'ancienne Athènes; qu'on ne devient point enfant de la foi comme disciple de Platon; que toujours simple et toujours auguste, la vérité abhorre le vain bruit des paroles; qu'elle se plaint par la bouche du Sage, de ce que, bien loin d'aller droit à elle, les hommes se sont embarrassés dans des discours sans fin, et qu'il nous faut, pour la trouver, plus de droiture que de discussion, plus de simplicité que de subtilité, plus de sagesse que de philosophie. Je dis à ces esprits dissipés, que la vérité ne se montre jamais dans le recueillement et la retraite; que c'est la voix qui crie dans le désert; que, pour l'écouter avec fruit, il faut entrer dans la nuée, comme le Prophète, c'est-à-dire dans la partie la plus intime de l'ame, parce que sa céleste harmonie ne peut se faire entendre dans ce choc éternel des affaires et des plaisirs : *Non in commotione Dominus* [1]. Je dis à ces présomptueux que la vérité n'a d'autre raison à donner que son autorité et sa parole: *Quia verbum locutus sum* [2]; qu'on n'est jamais plus propre à être rempli de sa lumière que lorsqu'on est plus vide de ses propres pensées, jamais plus près d'elle que lorsqu'on sait, non où il faut avancer, mais où il faut s'arrêter; qu'on ne peut sans une audace monstrueuse, exiger que l'auguste vérité vienne composer, pour ainsi dire, avec la raison, comme avec une rivale digne d'elle, et qu'elle se soumette au tribunal impérieux d'un esprit vain, inquiet, bizarre, inconstant et mobile; de ce sophisme misérable, follement idolâtre de lui-même, qui ne sait que combattre nos erreurs par d'autres erreurs, nos vices par d'autres vices, nous présenter sans cesse des remèdes pires que nos maux, digne enfin d'être regardé, quand il est livré à lui-même, comme la plus triste et la plus déplorable des misères humaines. Je dis enfin à ces esprits corrompus, que les vierges seules peuvent suivre l'Agneau [3], que Jésus-Christ se cache aux hommes charnels, qu'il sera toujours pour eux une pierre d'achoppement et de scandale; qu'il n'est point d'évidence que n'obscurcissent les passions, et point d'erreurs qu'elles n'adoptent; que partout où elles parlent, la vérité se tait; qu'elle fuit leur présence impure, comme si elle semblait craindre que leur souffle empesté n'altérât ses attraits célestes et ne flétrît son immortelle beauté. (Le même.)

[1] III Reg, 11. — [2] Jerem., xxxiv, 4. — [3] Apoc., xiv, 4.

On persécute la vérité par le scandale, par la séduction et par la violence.

Qui peut se flatter premièrement de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales? Je ne parle pas même de ces ames désordonnées qui ont levé l'étendard du crime et de la licence, et qui ne ménagent presque plus rien auprès du public: les scandales les plus éclatans ne sont pas toujours les plus à craindre, et le désordre déclaré et poussé à un certain point nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées au plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, non seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime et les louanges des hommes; et je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples; qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles, dans tous les cœurs, les maximes de l'Evangile et les règles de la vérité; qu'elles crient à tous les hommes que la fuite des plaisirs est une précaution inutile; que l'amour du monde et l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles; que le goût des spectacles, de la parure et des amusemens publics est un goût innocent, et qu'on peut bien vivre en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité, et d'autant plus dangereuse que c'est une persécution autorisée qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde, qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix et de la société, et qui fait plus de déserteurs de la vérité que n'en firent autrefois les tyrans et les supplices.

Je parle des gens de bien mêmes qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde et de ses maximes; et je dis qu'ils persécutent la vérité par ces tristes restes d'infidélité et de faiblesse, qu'ils la font blasphémer par les impies et par les pécheurs; qu'ils autorisent les discours insensés du monde contre la piété des serviteurs de Dieu; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y sentiraient disposées; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y rester; en un mot, qu'ils rendent la vertu suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignait autrefois par son Prophète, l'infidèle Israël, c'est-à-dire le monde, justifie ses égaremens en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire aux faiblesses des gens de bien:

Justificavit animam suam adversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ [1]; c'est-à-dire que le monde se croit en sûreté lorsqu'il voit que les ames qui font profession de piété sont de ses plaisirs et de ses inutilités; sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les distinctions et les graces, et font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus sûrement. Ah! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure; c'est alors que, trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état; il croit qu'il serait inutile de changer, puisqu'en changeant de nom, on retient encore les mêmes choses: *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurais m'empêcher de dire avec un apôtre, à vous, mes frères, que Dieu a rappelés des voies du monde et des passions à celles de la vérité et de la justice: Conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que jusqu'ici ils ont décrié la vertu et méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent, les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures et simples, notre patience dans les mépris, notre sagesse et notre circonspection dans le discours, notre modestie et notre humanité dans l'élévation, notre égalité et notre soumission dans les disgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos maîtres, notre charité pour tous nos frères, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter et envier même la destinée de la vertu, et les disposent à recevoir la grace de la lumière et de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter et les éclairer sur leurs voies égarées: *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis* [2]. Fermons la bouche, par le spectacle d'une vie irrépréhensible, aux ennemis de la vertu; honorons la piété afin qu'elle nous honore; rendons la respectable si nous voulons lui attirer des partisans; fournissons au monde des exemples qui le condamnent, et non des censures qui le justifient; accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, et qu'elle a pour elle, non seulement la promesse d'une vie et d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui

[1] Jerem., III, 11. — [2] Petr., II, 12.

sont les seuls biens et les seuls plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* [1].

A cette persécution de scandale Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté et la fidélité des ministres de la loi; il veut faire servir à l'impiété de ses desseins le zèle et la sainte générosité des mages; enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premièrement nous affaiblissons la piété des ames justes en taxant leur ferveur d'excès, et nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le tentateur, à changer leurs pierres en pain; c'est-à-dire à rabattre de leur austérité, et à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune : nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens; en un mot nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur infidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur faiblesse; nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu et les difficultés de la persévérance; nous les ébranlons par l'exemple des ames infidèles qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière et ont abandonné l'ouvrage; que dirai-je? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, et nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisièmement, nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous; nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux pour leur vertu; nous les mettons dans des situations ou pénibles, ou périlleuses à leur foi : nous leur interdisons des pratiques et des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer; en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces ames l'office du démon qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talens à la destruction du règne de Jésus-Christ; les talens du corps à inspirer des passions injustes; à nous mettre à la place de Dieu

[1] I Tim., IV, 8.

dans les cœurs; à corrompre les ames pour lesquelles Jésus-Christ est mort: les talens de l'esprit à persuader le vice, à l'embellir de tous les agrémens les plus propres à cacher sa honte et son horreur; à présenter le poison sous un appât doux et agréable, et à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où, jusqu'à la fin des siècles, un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avaient asservi pendant sa vie; verra croître son supplice et ses tourmens à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort; de lui enlever encore des ames qu'il avait rachetées; d'outrager encore sa sainteté et sa puissance; de perpétuer sa révolte et ses désordres jusqu'au-delà du tombeau; et de faire jusqu'à la consommation des siècles, des crimes de tous les hommes ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de ma gloire, qui dressent des embûches à mon peuple! je m'élèverai contre eux au jour de ma colère; je leur redemanderai le sang de leurs frères qu'ils ont séduits et qu'ils ont fait périr; et je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire qu'ils m'ont ravie: *Væ genti insurgenti super genus meum*[1]!

Mais un dernier genre de persécution encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appelée une persécution de force et de violence. Hérode enfin, n'avançant rien par ses artifices, lève le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de Jésus-Christ, et veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde: *Mittens occidit omnes pueros*[2].

Le seul récit de la cruauté de ce prince impie nous fait horreur, et il ne paraît pas qu'un exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs; cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics et déclarés de la vérité; et si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des tyrans et par l'effusion du sang de ses enfans, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des ames fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

Oui, mes frères, ce discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens, consolent sa gloire, de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse

[1] Jud., xvi, 20. — [2] Matth., ii, 16.

pour leur Dieu; ces traits piquans, qui, de leur personne, retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blasphème et de moquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction, qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété, qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur faiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice, voilà ce que j'appelle avec les saints une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie, vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu; ils ne s'en sont pris qu'à son corps, vous en voulez à son ame : *Carnem persecutus est imperator, tu in christiano spiritum persequeris.*

Eh quoi! mes frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'est ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien disaient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles; et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des Chrétiens?) n'est-ce pas assez? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées : vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses; vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; et il n'y a qu'une ame juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures : *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, mes frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on les souffre; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue; la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas; l'avarice a ses idolâtres, et on n'en dit mot; toutes les passions, comme autant de divinités sacriléges, ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise : et le Seigneur tout seul de l'univers, et le Souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ou

ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, et sans qu'on y trouve à redire! *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impune quod colitur.*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire; rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs l'honneur et l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir; ne faites plus sortir, comme autrefois, du fond des forêts des bêtes cruelles, pour dévorer les contempteurs de la vertu et de la sainte simplicité de vos Prophètes; mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les lions et les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets et par les fureurs de leurs propres passions, il puissent connaître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent, et aspirer au bonheur et à la destinée des ames qui vous servent.

Car, mes frères, vous que ce discours regarde, souffrez que je vous le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instrumens dont le démon se sert pour tenter les élus et les entraîner, s'il était possible, dans l'erreur? Faut-il que vous ne soyez sur la terre que pour justifier les prédictions des livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en Jésus-Christ? Faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi de la vertu, qui doit durer autant que l'Eglise, ne trouve sa suite et sa perpétuité qu'en vous seuls? Faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Evangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale? Renoncez donc vous-mêmes à l'espérance qui est en Jésus-Christ; unissez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paraît si digne de risée de vivre sous ses lois et d'observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage pourrait nous croire dans l'erreur, nous qui le servons et qui l'adorons; il pourrait avoir pitié de notre crédulité et de notre faiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir et une espérance qui lui paraîtrait chimérique et fabuleuse; mais du moins il serait forcé d'avouer que si nous ne nous trompons pas, et que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages et les plus estimables de tous les hommes. Mais pour vous, qui n'oseriez douter de la certitude de la foi et de l'espérance qui est en Jésus-Christ, de quels yeux cet infidèle regarderait-il les censures que vous faites de ses serviteurs? Vous vous prosternez devant sa croix, vous dirait-il, comme devant le gage de notre salut, et vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, et qui mettent en elle toute leur espérance! Vous l'adorez comme votre Juge, et vous méprisez, et vous donnez du

ridicule à ceux qui le craignent, et qui travaillent à se le rendre favorable? Vous le croyez fidèle dans sa parole, et vous regardez comme des esprits faibles ceux qui se confient en lui et qui sacrifient tout à la grandeur et à la certitude de ses promesses! O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrierait l'infidèle, il faut donc que le Dieu des Chrétiens soit bien grand et bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connaissent que des ennemis de votre sorte! (MASSILLON.)

La foi victorieuse dans la conscience dont le témoignage est incorruptible.

Il est un temps dans la vie où l'homme droit et sincère s'élance vers tous les objets pour saisir la vérité. Ainsi qu'une fleur tendre s'épanouit aux rayons du soleil, nos cœurs s'ouvrent alors aux impressions de sa vive lumière ; elle nous trouve sans résistance parce que nous sommes sans passion, et son règne au milieu de nous est aussi paisible que nos sens sont tranquilles et calmes. Mais que ce temps est court ! Bientôt les passions s'éveillent : l'amour de l'indépendance est la première qui ose se montrer, et nous décèle la conspiration de toutes les autres ; bientôt elles dominent sans obstacle, elles enchaînent toutes nos facultés, elles maîtrisent notre raison. Etrange misère de l'homme ! l'aiguillon intérieur s'émousse peu-à-peu, le ver rongeur semble mourir, le voile de la nuit s'étend, la conscience s'assoupit, elle s'endort, et les seules passions vivantes dans le cœur s'applaudissent de leur triomphe.

J'en ai trop dit : non, leur triomphe n'est qu'apparent, et la vérité ne perd jamais ses droits. Tyrans superbes, en vain veulent-elles déposséder ce roi légitime, il réclame sans cesse contre leur injuste usurpation, et fait valoir les titres immortels de sa souveraineté. Parmi tous ces combats de la chair et du sang, la vérité conserve je ne sais quelle autorité vénérable et quel pouvoir terrible qui se fait sentir aux passions, même les plus rebelles. Elles ont pu nous corrompre, mais non pas nous convaincre ; nous séduire, mais non pas nous calmer ; nous entraîner enfin, non pas nous soumettre : elles ont pour elles nos accès, nos momens de délire, la seule vérité a les momens de la raison ; elles ont nos emportemens, la seule vérité a nos hommages ; nous sommes leurs complices plutôt que leurs sujets, et tandis qu'elles s'efforcent de combattre la vérité et d'étouffer sa voix vengeresse, toutes leurs

tentatives viennent se briser contre son témoignage incorruptible et sa rectitude inaltérable.

Que pourraient donc les passions contre cette voix impérieuse? C'est la voix de Dieu même; c'est cette voix que le prophète nous a dépeinte, voix magnifique qui brise les cèdres, voix souveraine qui appelle ce qui est comme ce qui n'est pas, voix foudroyante qui ébranle les voûtes des cieux; *Deus majestatis intonuit*[1]. Voix de Dieu, voix de la vérité, elle est comparée à la foudre : or : quoi de plus puissant et de plus redoutable que le tonnerre? A sa suite marchent l'effroi, l'épouvante et la mort; il fait pâlir le front le plus altier, il écrase les palais superbes comme l'humble chaumière, et tombe sur l'éminence des montagnes comme sur les flots de l'Océan. Image naturelle de la puissance de la vérité, qui, toujours inflexible, toujours tonnante au fond de tous les cœurs, n'est surmontée ni par la force des préjugés, ni par le torrent des abus, ni par le vice puissant et en crédit, ni par le nombre des coupables: *Deus majestatis intonuit.* Elle fond sur les tyrans qui ne veulent rien voir au dessus de leurs têtes, ou sur ces potentats qui s'endorment dans leur gloire; *confringentis cedros.* Elle trouble la solitude de l'impie, qui, toujours hors de soi, se fuit, se craint, s'évite, n'ose se trouver seul avec sa raison et sa foi: *Concutientis desertum.* Elle répand sur le péché une amertume douloureuse, porte l'angoisse et la tribulation dans l'ame du coupable, pour qui l'iniquité n'est qu'un long et difficile enfantement; *præparantis cervos.* Le crime a beau s'enfoncer dans la nuit, elle irait le chercher jusqu'au fond de l'abîme : *Revelabit condensa :* et Caïn fratricide ne peut plus fuir la voix du sang d'Abel, qui l'accuse partout et ne cesse de lui crier : Malheureux, qu'as-tu fait? et où est-donc ton frère? *quid fecisti? ubi est Abel fratre tuus*[2]?

Ainsi l'homme pécheur a beau chercher à se distraire dans les cercles, à se perdre dans les affaires, à s'abîmer dans les plaisirs : la vérité toujours puissante le fixe, dit l'Ecriture[3], en présence de lui-même; elle l'attend dans les plaisirs par la satiété, dans les affaires par les dégoûts, dans les cercles par la tristesse; et David adultère a toujours son péché contre lui, qui, comme un spectre menaçant, vient même l'arracher aux douceurs du sommeil : *Dormivi conturbatus*[4]. Ainsi ces dieux de la terre, qui trompent leurs flatteurs ou qu'enivre leur puissance, s'efforceraient en vain d'ériger en règles leurs passions, et en lois leurs caprices : la vérité, tou-

[1] Ps. XXVIII, 3, 5, 8, 9. — [2] Gen., IV, 9, 10. — [3] Ps. L, 5. — [4] Ibid. LVI, 5.

jours plus puissante, plus absolue que les rois, les traîne sous les yeux de l'Arbitre suprême dont la colère brise les potentats; et Saül, au milieu de ses emportemens, reconnaît chaque jour qu'il y a un maître plus grand que lui, dont il ne peut ni éviter les coups, ni tromper la justice. Ainsi le juge inique ne saurait violer sans effroi la sainteté de son auguste ministère : la vérité, toujours puissante, fait retentir à ses oreilles le redoutable cri de l'innocence qu'il opprime, elle le fait pâlir sur le tribunal qu'il profane; et Pilate, oppressé du poids de son iniquité, cherche à s'en soulager par le public aveu de sa propre infamie. Ainsi, l'impie a beau se mettre au rang des gens désabusés et affecter un air de supériorité en bravant les terreurs de la religion : la vérité, toujours puissante, lui fait sentir qu'il n'y a point de courage contre elle; que le blasphème peut bien plaire à l'orgueil, mais ne le trompe point; qu'il peut bien être un plaisir misérable pour l'incrédulité, mais non pas sa ressource; et Felix infidèle honore, par son trouble, ces mêmes vérités qu'il feint de dédaigner dans la bouche de Paul: *Tremefactus Felix* [1].

Ah! c'est maintenant que je comprends cette parole du Sage [2], que les pensées du pécheur sont timides; cette parole d'Isaïe [3], que le cœur de l'impie ressemble aux flots d'une mer battue par la tempête. Toujours obligé de lutter entre le plaisir qui flatte et la vérité qui déchire, entre la passion qui approuve et la vérité qui condamne, entre le sophisme qui éblouit et la vérité qui éclaire, entre l'exemple qui séduit et la vérité qui réclame, entre le monde qui retient et la vérité qui appelle; privé tout à la fois et des douceurs de la vertu et de celles du vice, il s'agite, il se combat, il traîne sans cesse après lui l'éternelle contradiction de ses lumières avec ses actions, de lui-même avec lui-même, et nous prouve ainsi hautement qu'il n'y a point de conseil contre le Seigneur, point de prudence contre la vérité, point d'asile contre la conscience, et que, par un décret irrévocable, elle est tout à la fois à l'insensé qui ose la combattre, la loi et le témoin, l'accusateur et le juge, et le vautour insatiable qui lui sert de bourreau. (M. DE BOULOGNE.)

La foi victorieuse dans la loi dont la rigueur est inflexible.

Oui, Chrétiens, c'est en vain que nous voudrions établir des proscriptions contre cette loi sainte; en vain chercherions-nous

[1] Act., XXIV, 25. — [2] Sap., IV, 20. — [3] Is., LVII, 20.

ou des raisons pour l'éluder, ou des prétextes pour l'adoucir; en vain penserions-nous qu'elle peut être surmontée, ou par la force des exemples, ou par la force des usages, ou par le torrent des abus, ou par le nombre des coupables. Uniforme dans son langage, imperturbable dans ses maximes, elle n'a égard ni aux temps, ni aux lieux, ni aux rangs, ni aux conditions; égale pour tous, tous sont égaux pour elle. Oui et non, cela est ou cela n'est pas : voilà son langage. Comment pourrait-elle en avoir un autre? Comment, avec le temps, pourrait-elle rabattre de la rigidité de ses principes? Jésus-Christ n'est-il donc pas toujours le même, hier, aujourd'hui et dans tous les siècles [1]? Peut-elle être moins une et moins inaltérable que son divin Auteur? ou bien penserions-nous que ses règles saintes aient été faites par les hommes? (LE MÊME.)

La foi victorieuse dans la foi dont le règne est indestructible.

Vains efforts, fureur impuissante! Que pouvons-nous pour combattre la vérité? quelles armes pouvons-nous opposer à celle dont le règne est indestructible? Les cieux et la terre passeront, ses paroles ne passeront point: tout vieillit sous la main du temps, les plus fameux empires meurent comme les maîtres; les factions se dissipent, les partis n'ont qu'un temps, les sectes se détruisent elles-mêmes, les traditions humaines s'effaçent, les systèmes disparaissent comme des songes, l'opinion ne dure qu'un jour; la seule foi reste, la seule vérité demeure; elle n'a pas été, elle demeure; elle ne sera pas, elle demeure; elle ne dure pas, elle demeure; elle ne vieillit pas, elle demeure; elle ne diminue pas, elle n'augmente pas, elle demeure. Qui nous racontera sa génération? qui nous révèlera la gloire de son règne? Subsistant avant les collines, engendrée avant l'aurore, adorée par les Anges, tandis que le monde était plongé dans le néant; s'emparant de l'univers comme de son domaine, dès l'instant qu'il sortit du chaos; toujours ou annoncée, ou désirée, ou possédée; tantôt abandonnant le monde à tous les excès des passions, pour nous faire sentir par son absence tout le besoin que nous avions de sa lumière; tantôt le subjuguant par la force de sa parole, et apprenant à l'univers que rien ne lui résiste, soumise en apparence aux événemens, et dominant tous les événemens; emportée, ce semble, par le cours des révolutions, et toujours au dessus des révolutions; se montrant, se cachant, s'éclai-

[1] Hebr., XIII, 8.

rant, aveuglant tour à tour suivant les souverains décrets, ou de justice ou de miséricorde: pendant la vie, sans cesse, notre juge implacable, si elle n'a pu être notre amie fidèle: à la mort où tout fuit, plus vive, plus redoutable que jamais; au grand jour des vengeances s'élèvant seule à travers les débris d'un monde qui s'éteint; dans le ciel, transportant les saints qui la voient ou qui la possèdent; dans l'Enfer, désespérant les reprouvés qui la sentent et qui la regrettent: *Veritas Domini manet in æternum*[1].

Immutabilité du règne de la vérité! Son empire est indépendant de toutes nos erreurs. Bien loin que les hérésies lui nuisent, il faut qu'elles paraissent pour donner plus de poids à son autorité et plus d'éclat à sa lumière: les schismes diviseront, elle restera une; les scandales ébranleront les faibles, elle restera ferme; les vices prévaudront, elle restera vierge; les siècles passeront tour à tour de la barbarie à la lumière, des lumières à la barbarie, elle restera pure. L'homme ennemi pourra bien semer l'ivraie dans le champ de la vérité, il ne pourra jamais arracher le bon grain; il pourra obscurcir son flambeau, jamais l'éteindre: semblable à ses feux cachés sous la cendre, dans le temps qu'on s'y attendra le moins, elle jettera une clarté plus vive et une flamme plus rapide: *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité! Son empire est indépendant des puissances du monde. Elle s'est établie en souveraine par sa propre vertu, elle a régné sur les hommes sans les hommes; elle a dédaigné l'appui fragile des princes et des rois, elle a élevé toute seule l'édifice immense de la religion; elle a appelé les grands et les monarques, quand ce divin ouvrage a été consommé; c'est alors qu'elle leur a dit: Et vous, ô rois, comprenez maintenant [2]. Ainsi, quand les chefs des nations sont assez heureux pour la défendre, c'est moins eux qui protégent la vérité, que la vérité qui les protége. Malheur donc à eux, s'ils osaient jamais prétendre la changer, la réformer, la juger et la modifier au gré de leurs passions, de leur politique et de leurs intérêts. Qu'ils sachent que les souverains règnent par elle, et non sur elle; et que, si la vérité daigne emprunter leur bras de chair, c'est pour se servir d'eux comme de ses sujets, et non comme de ses arbitres. En vain penseraient-ils qu'il est des circonstanses où elle doit céder, qu'ils peuvent la sacrifier aux avantages de la paix, qu'elle doit se plier aux raisons d'état, aux suggessions d'une sagesse tout humaine, aux perfides

[1] Ps cxvi, 2. — [2] Ibid. ii, 10.

conseils des faux prudens du siècle. Loin de la majesté de la vérité tous ces vils accommodemens : qui n'est pas pour elle est contre elle, et qui ne recueille avec elle dissipe. Et c'est d'après cet arrêt émané de Jésus-Christ même [1], que nous dirons ici hautement aux dieux de la terre : La paix sans doute, la charité, mais la vérité ; la gloire de l'état, mais la vérité ; la politique, mais la vérité ; la liberté de penser, mais la vérité, et la vérité dans tout, et la vérité avant tout, et la vérité par dessus tout : *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité ! Son empire est indépendant du zèle même de ses propres ministres. Qu'ils l'honorent par des mœurs pures, qu'ils la desservent par leurs scandales, qu'ils la défendent avec courage, qu'ils la sacrifient avec lâcheté, qu'ils la publient sur les toits, qu'ils la laissent cachée sous le boisseau, elle saura se soutenir par la seule puissance de sa main souveraine. L'on pourra sans doute enchaîner ceux qui par état sont chargés d'annoncer ses oracles, jamais on ne pourra la retenir captive : elle fera parler Paul dans les chaînes, elle fera parler le sang de ses martyrs, elle fera parler ces muets caractères d'une fatale main, qui épouvanteront les Balthasar profanateurs. Si les langues cessent, si les prédicateurs se taisent, si les docteurs quittent la plume, si les Prophètes en Israël prennent la fuite, les pierres crieront : *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité ! Son empire est de tous les lieux ; chassée d'un royaume, elle vole dans de nouveaux climats ; persécutée en Judée, elle fuit en Egypte. Que dis-je ? c'est elle-même qui transporte son règne, pour le donner à des nations plus dignes d'elle, et qui ne laisse à sa place que les ténèbres et l'étourdissement : elle punit ainsi par son abandon ces peuples audacieux qui abusent de sa lumière ; jamais plus forte que quand elle fuit, jamais plus redoutable que quand elle cède : *Veritas Domini manet in æternum.*

Écoutez donc ici, Chrétiens, ce que la vérité semble dire aujourd'hui à ces impies conjurés qui s'efforcent de la détruire : Insensés, quel est donc le délire et l'étrange fureur qui vous anime ? Fille auguste du ciel, que peuvent contre moi les attentats des enfans de la terre ? Pensez-vous donc que vos doutes frivoles, que vos intrigues misérables puissent jamais atteindre à ma sphère éternelle ? Jetez un coup d'œil à travers les siècles ; des ennemis plus nombreux encore et plus redoutables se sont tour à tour élevés

[1] Luc., XI, 22.

contre ma science, et tour à tour je les ai vaincus ; j'ai vu la terre entière couverte du bandeau de la superstition, prosternée hautement devant des dieux d'argile; j'ai dit, et tous ces dieux flétris ont passé tout à coup de l'apothéose à l'infamie, de l'infamie au ridicule, et je les ai vaincus. J'ai vu les tyrans et les césars m'opposer fièrement l'appareil de toute leur puissance; j'ai multiplié mes conquêtes par leurs cruautés, mes disciples par leurs proscriptions, et je les ai vaincus. J'ai vu les philosophes du Portique et les philosophes du Lycée, et les philosophes du midi, et les philosophes du septentrion, et sans cesse des philosophes : j'ai démasqué le néant de leurs systèmes et le néant de leurs vertus; ils se sont tous évanouis dans leurs folles pensées, et je les ai vaincus. Et maintenant, disputez, écrivez, unissez-vous, armez-vous, et vous serez vaincus. Vases d'argile, vous serez mis en poudre. Géans superbes, tentez d'escalader les cieux, vous n'en serez que plus voisins de mon tonnerre: c'est sur les éminences orgueilleuses de la raison que je me plais surtout à le faire tomber. Je perdrai toute votre prudence, je réprouverai toute votre sagesse, je soufflerai sur vos écrits coupables, et tout à coup je verrai disparaître, et vos succès, et vos ouvrages, et vos disciples, et votre siècle, ainsi que tous ces frèles édifices, vains jouets de l'enfance, ainsi que la poussière chassée par le vent : *Et sicut pulvis ante faciem venti*[1]. (M. de Boulogne.)

Péroraison.

Respectons donc la vertu, mes frères. Honorons les dons de Dieu et les merveilles de sa grace, dans ses serviteurs. Méritons par nos égards et par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les graces du ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié et continue ses miséricordes sur son Église. Encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples : applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les

[1] Ps. xxxiv, 5.

imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons sur la fidélité des hommes qu'autant qu'ils sont fidèles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins et nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler : ne croyons dans nos intérêts véritables que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Aplanissons les voies de notre conversion : préparons le monde, par notre respect pour les justes, à nous voir un jour sans surprise : justes nous-mêmes, ne nous faisons pas, par nos dérisions et par nos censures, un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement et si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité, et, afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les mages, dès qu'elle se montre à nous; ne la dissimulons pas comme les prêtres, lorsque nous la devons à nos frères; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité et consommés dans la charité. Ainsi soit-il. (MASSILLON.)

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SCANDALE.

SOUFFRANCES.

SPECTACLES, PLAISIRS.

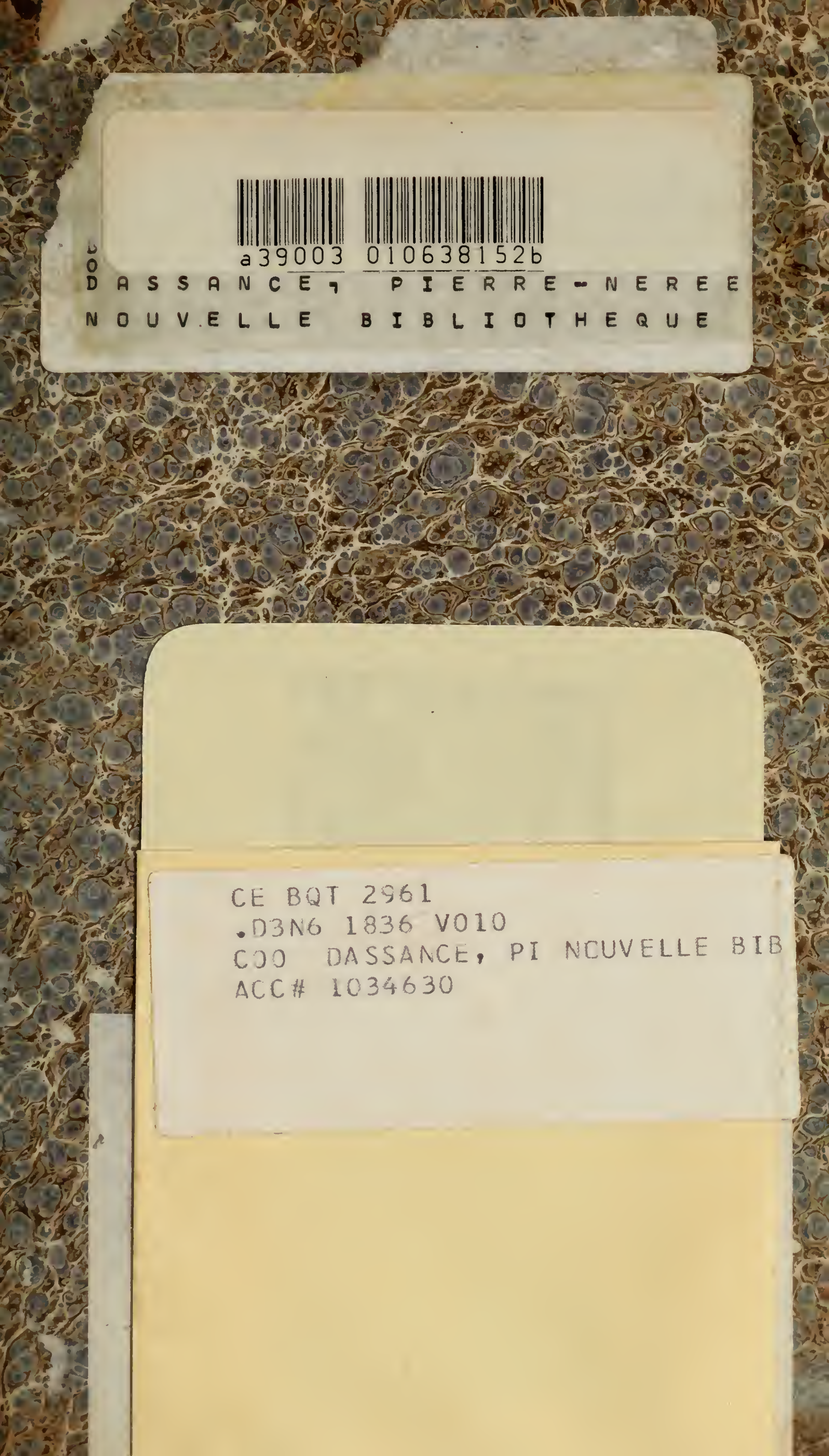
TEMPLES.

VÉRITÉ.

FIN DE LA TABLE.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 15 03 9